

VOYAGES FAITS
EN AFRIQUE
ET
EN L'AMERIQUE

RARE
BOOKS
910
.8⁹
R311J
1674

1674







910.8

R311J

1674

Rare

Books

PEABODY INSTITUTE LIBRARY
BALTIMORE 2, MARYLAND



c

1

COLONIES
ANGLOISES.

9
R
1
1

COLONIES
ANGLOIS

RECUEIL

DE DIVERS

VOYAGES

FAITS

EN AFRIQUE

ET

EN L'AMERIQUE.

QUI N'ONT POINT ESTE' ENCORE PUBLIEZ;

CONTENANT L'ORIGINE, LES MOEURS.

les Coûtumes & le COMMERCE des habitans
de ces deux Parties du Monde.

*Avec des Traitez curieux touchant la Haute Ethyopie ,
le débordement du Nil, la mer Rouge,
& le Prete-Jean.*

Le tout enrichi de Figures, & de Cartes Geographiques, qui servent
à l'intelligence des choses contenuës en ce Volume.



A PARIS,

Chez Louïs BILLAINE, dans la Grand' Salle du Palais,
au second Pillier, au grand Cefar.

M. DC. LXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

7. 4

9
F
1
1
1

53880

PEABODY INSTITUTE LIBRARY
BALTIMORE 2, MARYLAND



AV LECTEUR.



Le goust qu'on a aujourd'huy pour les Relations, & pour les Voyages, est devenu si general, que j'espere que le Public m'aura obligation du soin que je prends d'en amasser. J'en ay eu d'Angleterre, de Portugal & d'Italie, dont j'ay fait traduire les plus rares: Ceux qu'on m'a donnez ici ne sont pas moins curieux.

Je n'ay épargné pour vous satisfaire aucune dépense, ni plans, ni figures, ni Cartes Geographiques, pour l'intelligence des choses qui sont comprises dans ce Recueil. Je le commence par le voyage de Monsieur Ligon, qui outre ses aventures contient encore l'Histoire de l'Isle des Barbades, & meriteroit de composer un Volume à part.

Outre la description exacte qu'il a faite de cette puissante Colonie, la plus considerable que les Anglois ayent dans les Antilles; il explique si clairement le détail de la fabrique du sucre, qu'il la rend aussi intelligible avec l'aide de ses figures, que si on l'avoit veüe sur les lieux.

Ceux à qui j'avois parlé de ce Recueil me l'ont demandé avec tant d'empressement, que j'ay fait

9
F
1
1

AU LECTEUR.

mettre les Relations sous la presse, à mesure qu'elles sont sorties des mains du Traducteur, ce qui m'a obligé de faire succéder immédiatement à une Relation de l'Amerique celle du Nil, le plus celebre de tous les fleuves d'Afrique, laquelle nous apprend son cours, & les raisons de son débordement, qui avoit esté inconnu jusqu'à present.

Puisque Monsieur Wische qui l'a traduit du Portugais en Anglois, ne nous a point appris le nom de l'Auteur, je me contenteray de vous dire que par un séjour de plusieurs années qu'il a fait dans les principales Provinces de l'Empire des Abyssins, il a esté témoin oculaire de la plus grande partie des choses qu'il nous apprend. Ce qu'il nous dit de la Licorne, du Preste-Jean & des Palmiers, est tres-particulier. Il fait aussi une description exacte de la mer Rouge, & parle de son eau & de l'éthymologie de son nom, avec tant de vraisemblance, qu'il est difficile de n'estre pas convaincu de ce qu'il avance.

La troisieme partie de ce Recueil est la Relation d'un Voyage fait en la Coste d'Afrique, depuis le treizieme degré de latitude septentrionale, jusqu'au troisieme du costé du Sud. L'Auteur estoit Officier dans un Navire de guerre que Monsieur le Comte d'Estrée détacha de son Escadre pour favoriser le commerce que nos François font en cette coste-là de temps immemorial, & sur tout depuis qu'il a pleu au Roy de la joindre aux concessions de la Compagnie des Indes Occidentales.

Il n'omet aucune chose de ce qui peut rendre son

À U L E C T E U R.

Journal accompli. Il est exact en tout, il marque la latitude des lieux, où il a eu le moyen de prendre la hauteur, le gisement des costes, le fond des rades, & leurs traversiers, les Nations avec qui l'on peut trafiquer, celles dont il faut se défier. Il remarque enfin leur Religion, leurs mœurs, & tout ce qui peut rendre une Relation parfaite.

La description que Monsieur de la Borde a faite des Caraïbes ou naturels des Antilles, nous représente si bien leurs Mœurs, Coustumes, Religion, guerres & voyages, que j'ay crû qu'elle meritoit bien les figures que j'y ay fait faire pour une plus grande intelligence des choses qu'elle contient. La personne qui en a pris le soin a demeuré long-temps parmy eux, & entend fort bien leur Langue, ce qui me fait espérer qu'on en sera satisfait.

Encore que la Relation de la Guiane soit courte, & ne paroisse avoir esté faite, que pour instruire en general des avantages qu'on pourroit tirer de cette partie du continent, en y establisant des Colonies; elle est neantmoins touchée d'une manière à faire croire qu'on n'en peut pas parler de la sorte sans y avoir fait un long séjour, & sans en estre bien informé.

La description de l'estat present de l'Isle de la Jamaïque, & des autres Colonies Angloises dans les Isles & la terre ferme de l'Amerique, tient une place trop considerable dans ce Recueil, pour n'en rien dire. Nous avons par son moyen un corps entier, & une description generale de toutes les Colonies Angloises qui sont dans l'Amerique septen-

9
f
AU LECTEUR.

trionale & meridionale, si on y ajoute l'Isle de Tabago, l'une des Antilles, dont ils n'ont fait la conquête sur les Hollandois que depuis que cet Ouvrage a esté imprimé à Londres.

Quoy que les Relations dont je viens de parler fussent capables de composer un juste Volume, je n'ay pû m'empêcher de grossir ce Recueil de la description de la haute Ethyopie, ou Empire du Prete-Jean. Elle a esté envoyée de Rome en Latin, avec une Carte exacte de tout ce grand pays, où sont les sources du Nil, une partie de son cours, les lacs au travers desquels il passe, ses catadoupes, & les villes qu'il arrose.

Le public en a l'obligation au Reverend Pere Eschinard Jesuite, qui sur le rapport fidele des Peres de sa Societé avec lesquels il a eu long-temps correspondance a réduit la Carte en l'estat que je vous la donne.

Au reste chaque partie de ce Recueil estant une matiere separée, j'ay crû qu'il n'estoit pas necessaire d'observer d'ordre pour la suite des Relations. Je finirois icy si je n'estois obligé d'avertir ceux qui liront cet ouvrage, qu'en la page quatriéme & autres suivantes de la description de la Jamaïque, il faut lire Cacao par tout où il ya Cocos.

Quoy que le Cacao soit désja connu ici de beaucoup de personnes aussi-bien que ses vertus, son usage & son origine; je ne laisseray pas de dire en faveur de ceux qui ne le connoissent pas, que c'est un fruit fort commun dans la nouvelle Espagne, & dont les Indiens à l'arrivée des Espagnols faisoient grand

À U L E C T E U R.

cas long-temps auparavant , parce qu'il entroit dans la composition de deux ou trois sortes de liqueurs dont ils estoient fort friands. L'une de ces liqueurs s'appelloit Chocolate, & les Espagnols qui en ont retenu le nom, en font leur breuvage le plus délicieux.

Ce fruit est une espece d'amande de la grosseur & de la figure d'une grosse pistache, d'un suc fort aspre, avant que d'avoir esté rosty comme il faut qu'il soit pour le separer de sa coque. Ceux qui ont examiné sa vertu, l'estiment plus froid que les semences froides, & quand nostre Auteur a dit qu'il n'y en avoit qu'en la Jamaïque, il ne sçavoit pas que depuis six ou sept ans on en a trouvé beaucoup dans la Martinique, où il vient naturellement, & sans culture; & il y a déjà quatre ou cinq ans qu'on en envoie en France, où il s'y trouve aussi bon que celui qui nous vient de la nouvelle Espagne par les flotes. Si nos habitans de la Martinique avoient aussi les Vainilles, qui se trouvent en abondance dans la Jamaïque, ils y feroient du chocolate aussi-bien qu'en Espagne, & à meilleur compte; mais il faut esperer que le temps qui a découvert le Cacao dans cette Isle après y avoir esté inconnu pendant quarante années, nous y fera aussi trouver les Vainilles quelque jour.

Nostre Auteur Anglois n'a point voulu parler de l'usage du Cacao, parce qu'il écrivoit pour des gens qui en estoient fort informez, j'espere que la digression que je viens de faire ne déplaira pas au Lecteur, cette drogue étant devenue depuis quelques années fort commune & à la mode.

9

EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à saint Germain en Laye, le vingt-neufième Juin 1669. signées LABORIE, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à H. J. de faire imprimer une *Traduction Françoisé de la Relation des Barbades dans l'Amerique, faite par le sieur LIGON contenant l'establissement des Anglois dans cette Isle, & plusieurs autres choses curieuses, avec l'Estat de l'Angleterre, aussi traduit en François; & ce, pendant le temps & espace de dix années consecutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer, & tres-expresses défenses sont faites à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'imprimer ou faire imprimer, vendre, & débiter le susdit Livre, sans la permission de l'Exposant, sur les peines portées audit Privilege.*

Ledit Sieur H. J. a cedé son droit de Privilege à Louis BILLAINE Marchand Libraire à Paris, pour en jouir suivant l'accord fait entre eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris, le 25. Septembre 1669.

Signé, ANDRÉ SOUBRON. Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le quatrième Octobre 1673.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE L'ISLE

DES BARBADES;

ENRICHIE DE LA CARTE

*de l'Isle, & de la figure des Arbres, & des
Plantes les plus considerables qui y croissent.*

Avec le Plan des Machines, des Moulins, des maisons
& des places où l'on fait moudre & nettoyer les
Cannes, cuire & purifier le Sucre.

Par RICHARD LIGON.

Traduit de l'Anglois, sur la Copie imprimée à Londres,
par Humphrey Moseley, aux Armes du Prince,
au Cimetiere de saint Paul en 1657.



A MONSIEUR
ABRAHAM DVPPA
EVESQUE
DE SALISBIERY:



MONSIEUR,

La premiere & la derniere fois que vous m'avez fait l'honneur de me permettre de vous saluër depuis mon retour des Parties Meridionales & Septentrionales du Monde, il vous pleut de me faire quelques questions touchant l'Isle des Barbades, dont vous desiriez d'estre parfaitement instruit; mais comme mon sejour fut fort court, je ne pus vous donner qu'une legere Relation de toutes les choses dont vous aviez envie

EPISTRE.

d'estre informé ; de sorte que l'on peut dire que je ne fis lors qu'une legere montre des beautez & des richesses de cette Isle, au lieu de les étaler pour vous en donner une entiere satisfaction. Ce qui fit que vous m'ordonnastes d'écrire tout ce que je savois touchant cette Isle ; & quoy que je conneusse assez mon incapacité, neantmoins la passion que j'avois d'obeïr à vos commandemens, me porta à vous donner la satisfaction que vous aviez si instamment désirée de moy, qui n'avois d'autre but que celle de vous plaire. Mais après que vous eustes examiné ce que j'avois fait, vous me donnastes plus de courage que je ne croyois, non seulement par vostre approbation ; mais aussi en m'exhortant de le donner au public, pour l'utilité de ceux qui veulent employer leur temps & leur bien en ces entreprises-là ; De sorte qu'il ne me manquoit que des moyens ou des Amis pour le mettre au jour ; mais n'ayant alors ny l'un ny l'autre, cela fut cause qu'il demeura pendant deux ans dans l'obscurité. Il vous plent de jetter les yeux sur quelques pieces d'enlumineure que j'avois faites depuis mon retour (par le seul rapport que ma memoire m'en faisoit) des Arbres, des Plantes, & des fruits que j'avois veus croistre

E P I S T R E.

en ce lieu-là, dont la beauté est si extraordinaire qu'elle perdoit beaucoup de son lustre & de sa vivacité, par la rudesse de mon Ouvrage : Vous eustes la bonté neantmoins de leur donner une approbation au delà de leur valeur, ce qui me fit naistre la passion de faire quelque chose de plus important sur ce mesme sujet. Et pour cet effet, je desseignay une piece de Paysage, & une autre d'Histoire, où je fis dessein d'exprimer les postures des Negres, & toutes les manieres de leurs divertissemens, & de leurs travaux ; & avec cela la beauté des vegetaux qui embellissent ce lieu-là, & les porter à la plus haute perfection qu'il me seroit possible ; mais ayant esté bien-tost après cela emprisonné, & par ce moyen privé de la lumiere & du repos, qui sont les principaux soutiens de cet Art, estant incapable de pouvoir discerner ny juger des couleurs, je fus obligé de représenter mes desseins avec du noir & du blanc. De sorte que vous ne verrez d'exposé à vos yeux qu'une grotesque sauvage, ou une piece de fantaisie, plutôt qu'une Histoire reguliere ou un Paysage achevé. Quelque rude & mal proportionné qu'il soit, je vous le presente neantmoins comme une goutte d'eau à l'Ocean, puis-

9
1
EPISTRE

*que pour obeïr à vos commandemens, je ne pou-
vois pas moins faire que de vous rendre compte
de ce que j'avois fait, quelque defectueux &
imparfait qu'il fust. Je vous supplie d'excuser les
fautes que j'ay commises, tant dans le lan-
gage, que dans l'ordre de mon discours, & de
croire que je suis,*

MONSIEUR,

Vostre très-humble serviteur,
R. LIGON.

*COPIE DE LA LETTRE QUE
l'Evesque de Sarum m'écrivit lors que j'estois
en prison, après qu'il eut veu mon Livre.*



ONSIEUR;

Personne ne scauroit représenter mieux que vous le plaisir que vous avez eu dans vostre Voyage des Barbades; mais avec tout cela les dangers que vous avez courus sur la mer, & la longue & fascheuse maladie que vous avez eüe à terre, estoient capables de le mesler de chagrin & d'amertume, si le mal-heur du temps ne vous avoit rendu toute sorte de pays plus agreable que vostre patrie. Le plaisir que j'ay eu en lisant vostre Relation, a esté exempt de tous ces fascheux accidens; j'ay fait vostre Voyage en peu de jours; j'ay visité l'Isle des Barbades, & examiné les commoditez & incommoditez qui s'y rencontrent, avec tant de satisfaction, que je ne puis m'empescher de vous dire que quoy que j'aye leu plusieurs Relations des autres parties du Monde, je n'en ay point veu de si exacte que la vostre. Il faut avouër qu'on ne peut rien ajoûter au soin & à la diligence que vous avez eüe d'observer tout ce qui le meritoit: ce que vous representez en des termes si propres qu'on remarque aisément ce qu'il y a de plus rare dans tous les arts. Quand vous n'auriez pas dit qu'en vostre jeunesse vous aviez aimé la peinture & la musi-

9
1
que, on l'auroit appris par la lecture de vostre Livre, qui est rempli de descriptions si justes, que je doute qu'il y en ait aucune qui leur puisse estre comparée. Pour ce qui est de l'impression de vostre Ouvrage, je croy que vous la devez au public, parce que je ne pense pas que personne vous égale en fait de Relation de ce pais là, & qu'on y veuille penser après vous. Je vous supplie, MONSIEUR, que l'affection que vous avez pour moy ne vous oblige pas à me le dédier, & à me preferer à plusieurs personnes de merite que vous connoissez, qui seront plus capables de vous servir que moy, qui meine une vie retirée & obscure. J'espere que quoy que la charité & la generosité soient fort rares en ce siecle, que neantmoins il se trouvera des personnes assez genereuses, pour considerer vostre merite, & vous procurer les choses qui vous sont necessaires. Songez je vous supplie à vos Amis, & à ceux que vous connoissez estre plus propres à vous aider que moy, qui ne voudrois pourtant ceder à personne en affection. Je prie Dieu de tout mon cœur que vous fassiez un si bon usage des afflictions que vous avez eues en ce monde, qu'elles puissent vous conduire dans la vie eternelle. Je suis,

M O N S I E U R,

*De Richemond, ce
5. Septembre 1653.*

Vostre tres-affectionné Amy;
A. L. SAR.

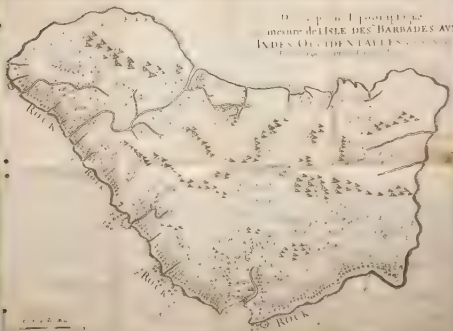
HISTOIRE

vay
abl
enle

recevoir de la consolation & du soulagement de ces perionnes-là

A

Description Topographique
 mesure de L'ISLE DES BARBADES AVEC
 L'ANDES OCCIDENTALES.





HISTOIRE

DE L'ISLE

DES BARBADES.



LUSIEURS personnes raisonnables, au jugement desquelles je defere beaucoup, & auquel je me soumets avec joye, m'ayant accusé d'imprudence pour m'estre embarqué dans un âge déjà avancé, sans jamais avoir esté sur Mer, ny sçavoir à quelles incommoditez on estoit sujet pour aller d'Angleterre aux Barbades, j'ay crû devoir leur dire que je m'estois déjà condamné moy-mesme, & que je ne serois pas sorti de mon Pais, si la necessité ne m'eust contraint de le quitter. Car ayant perdu (par une barbarie sans exemple) tout ce que j'avois peu amasser par mon travail & par mes soins pendant ma jeunesse, je me trouvay par ce moyen dépoüillé de tout ce que j'avois, & réduit à l'extremité sans sçavoir dequoy subsister, en sorte qu'il falloit mourir de faim ou s'enfuir.

Dans cette fascheuse rencontre, je songeay à mes Amis, parce que ce sont ordinairement ceux qui peuvent secourir un homme qui se void dans une condition chancelante, & qui le peuvent relever lors que la fortune luy est contraire. Mais je n'en trouvay pas un, ou fort peu, que la douleur & l'affliction n'eussent abbaisé & ruiné entierement, que le bannissement n'eust esloigné, & que la mort n'eust engloutis. De sorte qu'au lieu de recevoir de la consolation & du soulagement de ces personnes-là

& de mes proches, je me trouvay estrange dans ma Patrie, ce qui me fit resoudre de ne laisser passer la premiere occasion qui se presenteroit pour me conduire en quelqu'autre partie du monde que ce peust estre, quelque esloignée qu'elle fust, plustost que de demeurer en Angleterre.

Je ne demeuray pas long-temps en cette attenté. Un Amy qui avoit autant d'envie de changer de Pais que moy, me fit une ouverture que j'acceptay, de sorte que le seizième jour de Juin 1647. style d'Angleterre, nous nous embarquâmes aux Dunes, dans un Navire nommé l'Achilles, du port de 350. tonneaux, dont le Maistre s'appelloit Thomas Crouder, de Londres.

Aussi-tost que nous fûmes tous embarquez, on leva les Anchres, & on se mit en Mer, dans un temps qu'il faisoit si froid pour la saison où nous estions, que je n'en ay jamais senti un pareil, qui continua jusqu'à ce que nous fûssions arrivez au Port de Falmouth, où nous entrâmes & demeurâmes une nuit; mais pendant la route jusqu'en ce lieu-là nous fûmes fort incertains sur quelle Coste nous estions, à cause de la varieté des Vents, & que le temps estoit tout couvert de nuages, de sorte que je remarquay plus d'inquietudes & de doutes dans l'esprit des Matelots pendant ce petit passage-là, que dans tout le reste du voyage que nous fîmes ensuite.

Mais comme l'air se fut éclaircy, le Maistre & les Matelots tirèrent divers modelles & passages, qu'ils avoient pris cy-devant sur les Costes de France & d'Angleterre, qui sont d'un grand usage dans la Manche, qui les assurerent du lieu où ils estoient; parce qu'en ces endroits-là ils se servent peu souvent de l'Arbalestrille, mais seulement de la Boussole & de la Carte marine, car dans un lieu si estroit il n'y a point d'autres adresses que celles-là.

Nous fûmes environ dix jours à passer à Falmouth, en compagnie d'un petit Navire nommé le Nompareil, du port d'environ 180. tonneaux, qui appartenoit au Capitaine Middleton, tres-intelligent en la Marine, & l'un des Colons des Barbades, quoy qu'il demeurast lors à Londres.

Le lendemain nous nous remismes en Mer, continuant nostre route vers le Sud-Oüest, avec fort peu de vent, en partie pour éviter les grosses vagues de la Baye de Biscaye, mais principalement pour ne point rencontrer les Pirates & les Corsaires, qui sont fort frequens sur les Costes d'Espagne & de Barbarie: &

comme nous faisons cette route, je remarquay de la difference dans le chemin de nos Navires. Car lors que les vents estoient foibles, le Nompareil qui faisoit voile de compagnie avec nous, dans quatre ou cinq heures nous perdoit de veüe, mais lors que les vents estoient forts & rudes, nous faisons la mesme chose à son égard; de sorte que cela me fit penser qu'il falloit que cela vint de la difference des voiles, qui plus elles sont grandes, plus elles prennent de vent, & font avancer chemin aux Vaisseaux, pourveu qu'ils soient bastis sur un mesme modèle à l'égard de leurs Quilles; j'en laissè la resolution aux Mariniers, ou à cet admirable Bâtisseur de Navires, Monsieur Pett.

Environ la hauteur de 45. degrez, nous rencontrâmes un Navire qui venoit de la Guinée, qui estoit freté pour la ville de Londres. Le Capitaine se nommoit Blague, homme fort honneste & civil, qui nous ayant reconnus vint à nostre Bord, & y invita plusieurs Gentils-hommes qui y estoient de passer en son Navire, qui estoit une Fregate d'environ 400. tonneaux, dont la Charge estoit d'Or & d'Ivoire ou dents d'Elephant. Il en usa le plus obligeamment du monde, & fit present à tous les Gentils-hommes de nostre Compagnie, de diverses raretez qu'il apportoit de Guinée & de Binny.

Nous demeurâmes ensemble presque tout un jour, le temps estant fort calme, en sorte qu'il ne faisoit presque point de vent du tout; mais sur le soir une petite Brise commençant de souffler dans nos Voiles, & qui pouvoit servir aux routes differentes que nous avions à tenir, après nous estre saluez avec nostre Artillerie, nous prîmes congé les uns des autres.

Environ ce temps-là nostre compagnon le Nompareil se separa de nous, pour tirer directement vers les Isles des Caribes, dites Antilles, & nous pour celle de S. Jago, ou S. Jacques, qui est une des Isles du Cap-Verd, où nous devons trafiquer pour avoir des Negres, des Chevaux, & du Bestail, pour les vendre aux Barbades.

Continuant donc nostre route à environ 80. lieuës des Costes d'Espagne & de Barbarie, la premiere terre que nous découvrîmes, fut l'Isle de Porto-Santo, qui est sous les 33. degrez de Latitude au Nort de la Ligne, que nous laissâmes à Basbord, c'est à dire à gauche, après quoy nous vîmes incontinent l'Isle de Madere que nous costoyâmes, en sorte que nous la découvrîmes toute pleine de rochers & de montagnes, & la terre tel-

Histoire

4
lement brûlée par le Soleil, qu'il n'y paroïssoit rien, soit sur le Costaui, soit dans la Vallée, qui eust la moindre apparence de verdure, & il n'y avoit pas un seul Arbre qui fust plus grand qu'un Aubespine, & encor le nombre en estoit-il fort petit.

Outre cette Isle il y en a encore trois autres peu considerables qu'on appelle les Deserts, qui nous paroïssent comme le faïste de quelques grands Bastimens, sans aucune inégalité de montées ou de descentes, mais aussi égales que le faïste d'une Eglise ou d'une Grange; & encor beaucoup plus brûlées & en plus mauvais estat que l'autre, de sorte qu'au lieu des belles & agreables verdures, dont les autres Pais sont revestus en cette saison de l'année; ceux-cy estoient habillez de cuir de Rouffy ou de couleur de feuille-morte.

Mais c'est que cette année-là l'Esté avoit esté beaucoup plus chaud qu'à l'ordinaire, & nos Matelots nous dirent qu'ils ne l'avoient jamais veu si aride qu'il estoit, & que l'endroit qui estoit à l'abry des vents, estoit en d'autres temps extrêmement fertile & agreable, abondant en toutes sortes d'excellents fruits, en Bleds, en Vins, en Olives & en Sucres des meilleurs qui se voyent, & encor en Chevaux, en Bestiaux, en Brebis, en Chèvres, en Pourceaux & en Volailles de toutes sortes, & qu'on y trouvoit aussi diverses especes de bons Poissons. Ces Isles sont situées environ à 33. degrez au Nort de la Ligne.

Ayant passé entre ces Isles-là, & laissé celle de Madere à Estribord, c'est à dire au costé droit, nous rencontrâmes un bon vent, fort & propre à nous porter vers le Sud. Ensuite dequoy la premiere Isle qui se presenta à nostre veüe, fut Bona Vista, mais si esloignée qu'à peine pouvions nous en discerner les couleurs, seulement le Paisage general des Montagnes nous paroïssoit estre fort agreable, s'élevant en diverses montées & descentes, sans aucuns Rochers ny precipices escarpez.

Cette Isle est renommée à cause du Sel excellent & des Chevaux qui s'y trouvent, qui pour une de leurs qualitez surpassent tous ceux que j'ay veu ailleurs, ayans la corne du pied si dure, que lors que nous fusmes aux Barbades, nous les faisons courir çà & là du haut en bas des Rochers les plus arides & les plus rudes sans qu'ils fussent ferrez, & il n'y a point de Chèvres qui aillent plus asseurement sur la pente des Montagnes & des Costaux que font ces Chevaux-là, qui sont pour la pluspart, forts & bien proportionnez de leurs membres.

de l'Isle des Barbades.

Nous laissâmes cette Isle à dix lieues ou environ à *Basbord*, ou à gauche de nous, & ensuite l'Isle de May, qui est renommée pour la quantité de Sel qui s'y trouve.

La dernière de ces Isles-là est celle de Palme, qui est si haute, qu'après que nous l'eûmes découverte le matin, nous creûmes que nous pourrions nous en approcher dès ce soir-là, mais nous nous en trouvâmes bien éloignés le lendemain matin, quoy que nous eussions eu un bon vent pendant toute la nuit, tant l'œil se trouve trompé par la vue des terres qui sont hautes.

Cette Isle est située environ sous la hauteur de 28. degrez au Nort de la Ligne, & de-là jusqu'aux Isles du Cap-Verd, il y a environ 13. degrez, qui est un chemin bien long pour garder le silence, car il n'y a point de terre entre deux. C'est pourquoy je vous veux entretenir des divertissemens de la Mer, car il n'y a point de lieu si désert & si abandonné, où l'on ne puisse trouver quelque sorte de plaisir legitime, pour celuy qui a l'esprit content, & dont la conscience est en repos.

Mais ces plaisirs maritimes sont tellement entremeslez de cruauté, que l'ennuy de l'un diminue de beaucoup la satisfaction de l'autre; car l'on y void que les grands y mangent les petits aussi bien que sur la Terre, & avec aussi peu de remords de conscience. Mais laissant cette considération à part, il est certain que cette chasse donne quelque sorte de plaisir aux yeux: car il y a des Poissons qui se font voir au dessus de l'eau un assez long espace de temps pour se faire remarquer aisément.

J'ay veu une vingtaine de grands Marsouins traverser la Proue de nostre Navire, les uns derriere les autres, & courir avec autant de vitesse & de roideur à la poursuite de quelques autres Poissons, que pourroit faire une meute de grands Levriers dans la Forest de Vvindsor à la chasse d'un Cerf, les uns & les autres se suivans dans la même route. La seule difference que j'y trouve, est que ceux-cy ne se servent pas de leur gueule, & ce qui leur manque en cela est supplée par la bonté de leur sentiment, de sorte qu'ils ne manquent jamais leur proye, mais poursuivent toujours leur chasse.

Les Dauphins poursuivent aussi les Poissons volans, les contrainant de quitter leur element naturel, & de s'enfuir dans un autre qui leur est inconnu, où ils rencontrent des ennemis aussi impitoyables qu'eux, car il y a des Oiseaux qui attendent que ces Poissons s'elevent hors de l'eau, & s'ils se trouvent

à une distance raisonnable d'eux, ils ne manquent gueres à les attraper.

Ces Oyseaux, & nuls autres de leur espee n'ayment pas à s'éloigner si loin de la Terre, de sorte qu'on peut douter si la Mer peut estre reputée pour leur patrie; car on les void à 500. lieues de la Terre, lors que le Soleil se couche, de sorte qu'il est impossible que ce soir-là ils puissent aborder à aucune Terre; & ils ne peuvent pas reposer sur les Ondes sans grand peril.

Je les ay veus par fois descendre & s'asseoir sur les vagues, mais avec tant de précaution, de crainte d'estre pris par quelque Poisson, que leur repos n'est pas beaucoup assuré, si ce n'est lors que la nuit les couvre de ses ailles noires.

Cet Oyseau est une espee d'Espervier marin, un peu plus gros qu'un Lanier, & de la mesme couleur, mais dont les ailles sont beaucoup plus grandes & plus estendues, & qui demeure beaucoup plus long-temps dans son vol. Lors qu'il est las, il trouve dequoy se reposer si la Mer est calme; car alors les Tortuës se couchent & dorment sur les Ondes assez long-temps, & ces Oyseaux se reposent en seureté dessus leur dos, ils y emutissent, s'y nettoient & espluchent leurs plumes, s'y divertissent, & font toutes leurs actions naturelles ayant assez de place pour tout cela, car il y a quelques-unes de ces Tortuës qui ont bien trois pieds de large.

Nous en prîmes une dans nostre Chaloupe, comme elle dormoit sur l'Eau, dont le Corps fournit dequoy faire un tres-bon repas à tous les Gentils-hommes & Officiers de nostre Navire, qui trouverent que c'estoit la meilleure viande qu'ils eussent mangée pendant le Voyage dans tout le temps que nous fusmes sur la Mer.

Il n'y en a que de deux sortes qui se tiennent dans la Mer; la Tortuë à grosse teste, & la Tortuë à bec d'Espervier. Cette dernière espee est la meilleure de toutes, celle que nous prîmes estoit de cette espee-là,

Il y en a encore une troisième espee qu'on appelle la Tortuë verte, qui n'est pas si grande que les autres deux cy-dessus, mais qui les surpasse de beaucoup en bonté, tant pour la santé que pour le goust; mais nous en parlerons cy-apres, car je n'ay pas dessein de quitter si tost les Oyseaux de proye que j'ay nommez, parce qu'ayant esté Fauconnier en ma jeunesse, je ne puis pas m'empescher d'admirer l'admirable vîtesse du vol de ces Oyseaux.

Ils montent par fois si haut & si droit, d'où ils descendent de

même tout droit d'une seule tire d'aile, que si un Faucon y estoit il luy faudroit pour le moins faire deux pauses devant que d'y arriver, soit à monter soit à descendre. Leur vol ordinaire pour plaisir, & non pour chasser leur proie, est beaucoup plus libre que celui du meilleur Faucon que j'aye jamais vu, mais sa longue durée le rend d'autant plus admirable.

Lors qu'ils ont faim, ils suivent les Dauphins, qui sont leurs Espagneuls ; & là où ils apperçoivent que l'Eau se remue, ils reconnoissent qu'ils chassent les Poissons volans, qui se voyans proches d'eux, s'élèvent comme une couvée de Perdrix de douze & de seize en compagnie, & volent aussi loin que de jeunes Perdreaux maillez, mais pendant leur vol ils deviennent la proie de ces Oyseaux.

Ces Poissons espouventez de la sorte vouloient par fois traverser nostre Navire pendant la nuit, mais se trouvant arrestez par les Cordages, ils tomboient dans le Vaisseau où nous les prîmes, & nous en servîmes d'apast pour des hamecons avec quoy nous prîmes les Dauphins qui les avoient poursuivis, que nous trouvâmes estre tres-excellens à manger, estans bien apprestez avec du Vin, des Espices, & des Herbes fines, dont nous n'avons jamais manqué ; Desorte que nous avions dans nostre Vaisseau le plaisir de la fauconnerie sans craindre de perdre nos Oyseaux, soit qu'ils prennent l'essor, où qu'ils s'aillent jeter sur la volaille dans quelque village, & nous mangions de leur proie, & par fois des Espagneuls mêmes, qui est un avantage que le meilleur Fauconnier ne sçauroit avoir sur terre.

Quant à la chasse qui se fait dessous l'eau, on la void bien. Mais il faut souffrir que les chiens mangent la proie, qui peut estre un Poisson Royal, & capable de remplir un plat propre à servir sur la table de Neptune, de sorte que par ce moyen-là l'on est privé de la queste. Mais quoy que c'en soit, j'ay éprouvé sur la Mer ce que j'avois fait sur la terre, que le vol des Oyseaux est le plus grand de tous les divertissemens qu'on puisse prendre.

J'avois presque oublié à dire de quelle espece est ce Poisson volant qui est la cause de tous ces divertissemens. Il ressemble entièrement à une Sardine, mais ses aislerons ou ses nageoires sont plus longues & plus larges, & pendant qu'elles sont encore humides & mouillées, il vole & demeure en l'air jusqu'à ce qu'elles soient seches, & apres il retombe en l'eau. Mais quant aux Oyseaux qui sont ses ennemis mortels, ils nous accompagnent depuis les

Histoire.

33. degrez jusqu'à ce qu'on vienne au quinzième degré, où ils nous quittent & on ne les void plus.

Mais en mesme temps & dans le mesme endroit il en paroist un autre, qui n'est pas plus gros que cet Oyseau que nous appelons Castrille, & qui est presque de mesme couleur, mais qui vole d'une autre maniere: car ceux-cy volent fort près de l'eau, & tournent tout autour des vagues, qui souvent empeschent qu'on ne les puisse voir, de sorte qu'on diroit qu'elles les ont engloutis; Mais au mesme temps qu'on pense qu'ils sont perdus, on les void contre toute esperance revenir encore piroüetter en volant sur l'eau, & faire continuellement ce mesme exercice, qui ne donne pas peu de plaisir à ceux qui les prennent. Mais afin de ne vous pas ennuyer en ne vous parlant que des habitans de l'Air, je m'en vay me plonger dans le profond de l'eau, pour voir quelle sorte de passe-temps cet element vous peut donner.

Il y a un Poisson qu'on appelle le Tiburon ou le Requier, qui est l'ennemy commun de tous les Matelots & de tous ceux qui pendant les calmes, se hazardent à se mettre tout nuds dans la Mer pour s'y baigner. Il leur emporte tantost un bras, & tantost une jambe, ou les engloutit tout entiers, si le Poisson est grand. Lors qu'ils le prennent ils le traittent aussi avec la mesme rigueur; Car par fois ils luy arrachent les yeux, puis le jettent hors le bord, par fois ils l'estropient & luy coupent les nageoires & la queue, afin que ces impitoyables tyrans deviennent la proye des autres, se montrans en cette sorte de justice retributive extrêmement exacts, industrieux & inventifs.

Nous prîmes plusieurs de ces Poissons-là, les uns avec des harpons de fer, & les autres avec des hameçons, & entr'autres un qui estoit fort grand, qui avoit suivy le Navire plus de quatre lieues durant devant qu'on songeast à le prendre.

L'on apperçeut devant luy un Poisson qu'on appelle le Pilote, qui luy sert comme de guide, & nage par fois environ trois pieds devant luy, par fois plus ou moins, selon qu'il luy plaist, & s'attache tellement à luy dans son adversité & lors qu'il en a le plus de besoin, que comme un veritable amy il ne l'abandonne jamais, car lors qu'il est pris, ce petit Poisson ne manque point de s'attacher à sa teste, ou en quelqu'autre endroit tout proche avec la resolution de mourir avec luy. Ce que l'experience nous fit voir non seulement en ce grand Poisson, mais aussi dans tous les autres que nous avions pris auparavant, car nous ne prîmes jamais l'un sans l'autre.

La machine avec quoy nous prîmes ce grand Tiburon, fut un gros hameçon apasté avec une piece de bœuf; qu'il avalla ayant le ventre tourné en haut, parce qu'ayant la gueule plus courte que son museau, il ne pouvoit pas l'avaller aisément ayant le dos en haut, à cause que son museau repoussoit la ligne devant luy, mais aussi-tost que nous apperceûmes qu'il avoit avallé l'apast, nous tirâmes la corde si promptement & avec tant de force, que l'hameçon s'attacha de sorte, que nous estions bien asseurez que la pesanteur de son corps ne le pouvoit pas rompre, ensuite de quoy on le tira en haut dans le Navire, & on le mit dans le vuide du Vaisseau où personne ne pouvoit demeurer que les Matelots qui peuvent tout entreprendre.

Nous avions dans nostre bord quantité de gros chiens mastins, & entr'autres un qui estoit si grand & si fier, que je n'en ay presque jamais veu de pareil. Ce chien courut & l'attaqua avec beaucoup de courage, mais il ne pouvoit le mordre à cause de la grosseur de son corps qui estoit rond & gluant. Que si que par fois il mordoit une de ses nageoires, le Tiburon le rejettoit d'un costé du Vaisseau à l'autre, comme si ce n'eust rien esté, de sorte que s'il l'eust rencontré dans son element, c'est à dire dans la Mer, il l'auroit bien-tost englouti.

L'on en prit plusieurs autres, mais il n'y en avoit pas un qui fût si grand que celui-là, il avoit environ seize pieds de long, & dix pieds autour du milieu. Nous prîmes encore diverses sortes d'autres Poissons, comme la Bonite, le Maquereau Espagnol, l'Albocore, & le Dauphin, que nous trouvâmes excellens à manger, mais particulièrement l'Albocore, qui est un Poisson dont la figure me plaisoit extrêmement.

Ceux que nous prîmes n'avoient gueres plus de trois pieds de long, la queue fourchue, les cartilages fermes & forts, & le corps gros comme le poignet d'un homme, mais croissant tout à coup en montant à une telle grosseur, que je n'en ay presque jamais vu de semblable, & si fort avec cela, qu'un des Matelots, qui estoit un homme fort robuste, en tenant un par les battans des ouyes, lors que ce Poisson remuoit seulement la queue pour se destacher, il luy donna une telle secousse, qu'il faillit à luy desnoier le bras.

Lorsque sur le soir il faisoit un beau Soleil, ces Poissons se divertissoient & nous aussi, en essayant à qui sauteroit le plus haut hors de l'eau, de sorte que c'est un agreable passe temps de voir de si

grands Poissons & si vivement colorez se montrer si haut au dessus de leur element naturel, avec tant de formes & de couleurs différentes, mais nous n'eusmes pas souvent ce divertissement-là.

Je ne veux pas vous entretenir plus long-temps de la diversité des figures & des couleurs des Poissons, jusqu'à ce que je vienne à Saint Jago, à la reserve d'un seul, & qui est tres-petit, car son corps n'est pas plus grand que celui d'une grosse grenade, & neantmoins il a des qualitez plus dignes d'attirer les yeux à le regarder & l'esprit à le considerer, que la grosse & monstrueuse Baleine.

Car quoy qu'il soit vray que son corps paroissant dans le calme sur la superficie des eaux, s'eslevant & s'enfonçant dans la Mer, soit un des plus estonnans & des plus estranges spectacles qui se voyent en la nature, & qui devient encore plus surprenant lors que ses deux ennemis mortels, l'Espadon & le Teschal viennent à le rencontrer ;

Car pour les escarter la Baleine saute plus de sa longueur au dessus de l'eau, & lors qu'elle retombe dans la Mer elle bat l'eau avec tant de violence, qu'on en void l'ecume plus d'un quart d'heure apres, & aussi blanche que lors qu'elle est agitée, & que le vent de Ouëst la bat contre les Rochers, & par fois elle souffle & rejette une si grande quantité d'eau par les narines, quelle esgalle presque la hauteur d'un clocher ;

Neantmoins ce grand chef-d'œuvre de la nature n'est pas tant digne d'admiration, selon mon opinion, ny n'esleve pas tant l'esprit ny à de si hautes pensées, que fait ce Poisson qu'on appelle la Caravelle ou le Nautil, qui peut quand bon luy semble se rejouir avec les autres Poissons ses voisins au dessous de l'eau, & quand il se resout de chercher fortune dans l'air, il monte au haut de la Mer, quelque grosses que puissent estre les vagues, où sans l'ayde d'aucun Matelot, il dresse son grand Mast, déplie ses Voiles, qu'il fait de ses propres nerfs, accommode son Gouvernail & son Lest, & commence son voyage. Mais vers quel Rivage il tend, ou quel est le commerce qu'il pretend faire, il n'y a que luy & celui qui l'a fait qui le puissent dire, car il n'y a point de Poissons qui luy puissent servir de nourriture ny de mouches non plus, de sorte que ce n'est pas pour chercher à vivre qu'il voyage ; j'en ay veu à plus de cinq cens lieuës de terre. S'il a dessein d'aller en quelque Port, il luy faut beaucoup de temps & bien de l'apatience pour y arriver, si c'est pour aller en Mer il y est desja. Il a de l'avantage en une chose sur tous les Vaisseaux qui se sont jamais mis à

la Voile, parce qu'il peut approcher plus près du vent qu'aucune Fregate qu'on ait jamais bastie; ce qui montre combien la nature peut aller au de-là des Ouvrages de l'Art.

Il a encor un autre avantage. C'est que dans les plus grandes tempestes, il n'a point peur de se noyer, il n'a pas besoin de Boussole ny de Carte-Marine, parce qu'il n'est jamais hors de sa route. De sçavoir s'il voyage pour son plaisir ou pour son profit, on est encor à le chercher.

Mais devant que nous arrivions au Havre le plus proche de l'Isle de S. Jago, ou de S. Jacques, qui est l'une des Isles du Cap-Verd, qui a secoué le joug des Espagnols pour se remettre sous l'obéissance du Roy de Portugal, il faut que je vous raconte une observation que j'ay faite sur la route des Navires, qui lorsque les vents souffloient paisiblement, & pendant l'obscurité des nuits, ne nous laissoient voir que des tenebres dans l'eau, mais lorsque les vents souffloient avec roideur & remplissoient fortement les Voiles, nous voyions clairement la Quille du Navire, & les Poissons qui se joüoient dans l'eau, comme si on les eust éclairés avec un flambeau, quoy que les nuits fussent également obscures.

Cela me fit ressouvenir d'un point de Philosophie dont j'avois oüy discourir entre les Sçavans, qui est que les corps rudes & solides venans à se rencontrer, & se heurter rudement l'un contre l'autre dans l'air, le rarefient de telle sorte qu'il prend feu. En cette maniere le Navire estant d'une substance dure & rude, & dans un mouvement violent, rencontrant la forte résistance des vagues, qui quoy qu'elles ne soient pas dures, sont neantmoins rudes à cause de leur sel, causent la lumiere, quoy qu'elles ne fassent pas de feu, & il y a lieu de penser que cette lumiere seroit de feu, s'il n'estoit pas éteint par la Mer au mesme instant qu'il s'allume, parce qu'estant en son element propre elle l'emporte par-dessus le feu.

Devant que d'arriver à S. Jago, nous devions aller visiter une petite Isle nommée l'Isle du Sel, à la priere d'un Portugais que nous menions avec nous, qui s'appelloit Bernard Mendez de Souza, qui prétendoit qu'une grande partie de cette Isle luy appartenoit, mais parce qu'elle estoit un peu hors de nostre route, & que nous ne pouvions pas en approcher à cause qu'il faisoit gros vent; & en partie aussi parce que quelques-uns de nos Mariniers nous advertirent qu'il n'y demeurait personne, que des

Chèvres, des Chiens & semblables Animaux; & que nous creûmes que ce n'estoit que par une vaine gloire qu'il nous vouloit faire voir cette Isle qu'il prétendoit estre à luy :

Mais le Maistre qui sçavoit bien l'estat du lieu, ne voulut pas perdre ce temps-là pour neant, ce qui donna sujet de mécontentement au Portugais, comme il monstra par sa mine refrognée jusqu'à ce que nous fussions arrivez à S. Jago, & cela augmenta la mauvaise intention qu'il avoit dans l'ame, car quoyque nos Marchands l'eussent tiré de prison à Londres, avec dessein de le faire un des principaux Directeurs de ce Voyage, ayant abusé de leur credulité, leur disant que le Padre Vagado principal Gouverneur de S. Jago estoit son frere, & que par le credit qu'il avoit auprès de luy, le Commerce nous seroit libre pour avoir des Negres, des Chevaux & du Bestail, qui estoient des Marchandises de Contrebande en ce lieu-là, ils luy donnerent le commandement & l'autorité sur le Navire & les Marchandises, mais il n'avoit rien moins en pensée que de s'acquitter dignement de cette Charge, car au lieu de cela, son dessein estoit de s'emparer peut-estre de l'un & de l'autre, & de se rendre maistre de nostre liberté & de nostre vie, si nous n'eussions bien pris garde à luy.

La premiere chose que nous y remarquâmes, fut une certaine grimace qu'il fit lorsque nous approchâmes de l'Isle, qui nous fit soupçonner qu'il avoit quelque mauvais dessein dans l'ame, car au lieu qu'il avoit toujours fait paroistre un visage joyeux & riant, & esté de bonne humeur pendant tout le Voyage; on le vit changer de contenance près du lieu où nous esperions trouver du bon-heur & du contentement. Ce ne pouvoit estre qu'un présage du mauvais dessein qu'il vouloit executer, à quoy nous nous attendions d'heure à autre, pour voir de quel costé il pourroit commencer, lorsqu'il le découvrit plustost qu'il ne devoit en cette maniere.

Ayant employé la pluspart de nostre eau pendant la route jusques en ce lieu-là, & ayant besoin de faire de nouvelles provisions qui fussent suffisantes pour le reste de nostre Voyage aux Barbades où nous devons porter des Chevaux & du Bestail, que nous devons prendre en ce lieu-là, il commanda au Maistre par l'autorité qu'il avoit sur luy d'envoyer à terre toutes les fustailles vuides qu'il avoit à bord, avec dessein de les retenir, & par ce moyen nous contraindre peu à peu de venir à ses fins,

mais le Maître du Navire luy ayant absolument refusé de descendre nos grandes fustailles, & seulement les muids, & encor les faire porter les uns après les autres dans le grand Bateau, afin de faire divers retours, & par ce moyen de remplir nos Pipes, voyant son dessein ruiné de ce costé-là, pour faire que nous ne pussions avoir d'eau & nous en priver du tout, il enjoignit à nos gens de creuser dans la vallée au dessous de la maison du Padre, où il sçavoit bien qu'on ne trouveroit aucunes sources d'eau.

Mais quelques-uns d'entr'eux qui parloient Espagnol, ayans appris qu'il y avoit un bon Puits de l'autre costé du Costau, au dessous du Chasteau, où quelques Habitans de l'Isle les menerent pour le voir, aussi-tost que Bernardo le sçeut il fut si déconcerté, qu'il fit tout ce qu'il pût pour tascher à nous persuader qu'il n'en avoit aucune connoissance, & qu'il ne sçavoit point qu'il y eust de Puits en ce lieu-là.

De sorte que voyant que cette ruse ne luy avoit servy de rien, il en voulut essayer une autre, qui fut de commander au Maître de nostre Navire de faire porter à terre la part de la Cargaison qu'on avoit destinée pour cette Isle, qui consistoit en Draps, Revesches, Estoffes de diverses sortes, Toiles, Chapeaux à grands bords tels que les Espagnols ont accoustumé de les porter, qui avoient esté expressément faits à Londres pour estre debitez en ce lieu-là, & qu'après qu'on auroit apprecié toutes ces Marchandises, aussi-tost qu'on les auroit mises à terre, l'on en feroit le retour en Chevaux & en Bestail.

Mais comme nous avions eu sujet de le soupçonner pour la fustaille, nous en avions encor plus pour la Cargaison, de sorte qu'on luy répondit, qu'on ne déchargeroit aucunes de nos Marchandises à terre, sans en recevoir la valeur en bestail, en donnant l'un à mesure qu'on recevroit l'autre par parcelles, & non tout à la fois.

L'on envoya l'Escrivain de nostre Navire pour porter cette réponse, parce qu'il parloit bon Espagnol, mais Bernardo extrêmement fasché de voir sa trame découverte, le retint prisonnier. L'on en envoya encor un autre pour le demander, qui fut aussi retenu, ce qui fit qu'on en dépêcha encor trois ou quatre autres, sur qui les Soldats du Chasteau envoyèrent quelques volées de mousquet pour les faire retirer.

Cela nous obligea de nous resoudre à lever l'Anchre, & à

nous remettre en Mer pour huit ou dix jours, & retourner de nuit, le temps estant obscur & propre à nostre dessein, afin de surprendre la maison du Padre avec cinquante Mousquetaires, qu'on pouvoit faire aisément tant des gens de qualité que des passagers qui estoient dans nostre Navire, avec une partie des Matelots, & enlever le Padre Vagado, & Bernardo Mendez de Soufa, & les amener aux Barbades.

Mais le Padre qui ne sçavoit rien du dessein de Bernardo, nous envoya complimenter fort civilement, s'invitant luy-mesme de venir à bord de nostre Navire, après qu'on luy auroit donné des ostages, de sorte qu'ayant traité avec luy, l'on établit le Commerce entre les uns & les autres, & l'on relascha nos prisonniers; ensuite dequoy il nous invita aussi d'aller en sa maison, où plustost en son Rocher, car la plupart en estoit bastie dans le Roc, & sur un fort haut precipice.

La malice de ce Portugais, m'a obligé de faire cette digression, ses gestes, & la maniere avec laquelle il agissoit devant que nous abordassions l'Isle, me donnerent sujet d'en tirer un mauvais presage, & sa conduite en ce lieu-là justifia ensuite la verité de ma conjecture, & de ce que j'en avois dit à nos gens auparavant.

Lorsque nous approchâmes à la veüe de cette Isle, elle nous parut pleine de hauts & droits Rochers, dont le plus haut estoit de pierre pure sans qu'il y eust aucune terre, & ces Rochers estoient d'une telle hauteur, que peu souvent on en voyoit le sommet lorsque nous y estions, à cause des broüillards & des nuages qui estoient entre-deux, qui s'élèvent & obscurcissent l'air au temps du Turnado; mais le premier jour que nous les vismes, comme le temps estoit fort serein ce jour-là, & en estans à une distance raisonnable, nous les voyions parfaitement bien.

Quant à ceux de la seconde hauteur, ils ne nous paroissoient pas si blancs, mais d'une couleur grisastre, comme s'ils eussent esté couverts d'une terre legere & sablonneuse, mais les moins hauts ressembloient plustost à des Montagnes qu'à des Rochers; & encor si arides, que nous estions encor en doute si l'on y avoit jamais veu croistre de l'herbe.

Mais lorsque nous fûmes à une distance propre à pouvoir parfaitement discerner les couleurs, nous esperions que les Vallées à mesure qu'elles s'ouvriroient à nous, nous donneroient une

plus riche perspective & un plus bel aspect par la diversité de leurs couleurs, mais nous n'y trouvâmes rien ou fort peu de chose qui fust plus agreable, à la reserve des Arbres de Cocos, & quelques autres, qui estoient fort grands & tres-beaux, dont la cime faisant une ombre proportionnée à leur hauteur, sur leurs racines, entretenoit leur verdure, & les rendoit extrêmement agreables à la veüe.

Comme c'estoit le temps du Turnado, qui est lors que le Soleil retourne du Tropique de Cancer, vers celui du Capricorne, pour visiter & rafraîchir les Parties Meridionales du monde, & vient au Zenith des habitans de ces parties-là, qui est au commencement d'Aoust, qu'alors les pluyes tombent en abondance, & qu'on prend pour l'Hyver des lieux où le Soleil est au Zenith, nous y vîmes bien-tost un grand changement.

Car y ayant demeuré dix-neuf ou vingt jours, pendant lesquels il pleut presque toujours, nous vîmes que les Vallées changeoient d'habits, & qu'elles estoient si fraîches, & si remplies de prairies verdoyantes, enchaînées de diverses sortes de fleurs, les unes croissans sur des tigës, les autres sur des arbres, avec une si grande variété de couleurs, si belles & si vives, qu'il sembloit que la nature eust choisi ce lieu-là tout exprès pour y faire voir le chef-d'œuvre de ses ouvrages.

De sorte qu'ayant regalé nos yeux de ces delicieux objets, nous eussions bien voulu éprouver si leur odeur estoit aussi agreable, que leur beauté estoit admirable, & pour cet effet nous souhaitions aussi de pouvoir descendre à terre, mais nous fûmes conseillez d'attendre encor un peu jusqu'à ce que nous fussions plus asseurez de nostre Portugais Bernardo.

Cette demeure nous donna lieu de faire la reveüe du Havre ou de la Baye, qu'ils appellent la Praye, qui a environ une lieuë de large d'une terre à l'autre, & un peu plus depuis une des poinctes de la terre jusques au fond de la Baye, où en entrant on laisse une petite Isle à Basbord.

Cette Baye est située au dessous du vent de l'Isle, ce qui faisoit que nous endurâmes une chaleur si grande & si insupportable, qu'à peine pourroit-on croire que des corps venans des climats froids peussent souffrir une telle ardeur sans en estre suffoquez.

J'avois deux morceaux de cire à cacheter dans une cassette, qui estoit dans le fond du Vaisseau, qui se fondirent & s'at-

tacherent l'un à l'autre, le cornet pour mettre l'ancre se fondit aussi & devint tout plat.

De sorte que trouvant l'air si ardent, je jugeay à propos de voir s'il en estoit de mesme de l'eau, & pour cet effet je sautay dans la Mer, que mes sens ne trouverent pas plus fraîche que l'air, elle estoit si chaude que les Bains de la Reyne à Bath en Angleterre ne sont gueres plus chauds au mois de Juin.

Au fond, ou dans la partie interieure de la Baye, nous vismes un beau Costau rond s'élevant peu à peu, à près d'environ la moitié de la Baye, peu different du Hou qui est à Plymouth, avec une Vallée de chaque costé; Et sur le haut du Costau vers la main droite, un fort haut & dangereux précipice de Rochers, sur lequel estoit bastie la maison du Padre Vagado, attachée à la cime du Rocher.

Cette maison estoit assez propre pour un tel Maistre, car quoy qu'il fust le principal Commandant de l'Isle, neantmoins par son maintien & par la maison où il demouroit, il avoit plus la mine d'un Hermite que d'un Gouverneur. Sa famille estoit composée d'un Mulatre de sa race, de trois Negres, d'un Violon, & d'une Fille.

Quant à luy c'estoit un homme assez grave pour estre sage, mais qui n'estoit pas fort sçavant, car sur le differend que nous eusmes avec Bernardo, le Colonel Modiford luy ayant écrit une Lettre en Latin il y voulut faire réponse de tout son mieux, mais il demeura court aussi bien en la substance que dans le langage; de sorte que quoy que sa dispute fust contre nous, il s'en vengea pourtant sur Quintilien, à qui il donna divers soufflets dans sa Lettre.

La premiere fois que nous le vismes, ce fut en la maison où il nous avoit invitez, mais lors qu'avec des difficultez infinies nous eusmes grimpé à cette inaccessible habitation, avec beaucoup de peine & de douleur, nous fusmes presque tout brûlez au dedans, & tout cuits au dehors par l'ardente chaleur du Soleil qui estoit lors sur nostre Zenith; de sorte que nous estions plus propres à estre fricassez pour le disner du Padre, que non pas en estat de manger nous-mesmes à son disner.

Après avoir monté avec beaucoup de peine & de chaud à cette haute demeure; nous n'y trouvâmes personne pour nous y entretenir que Bernardo qui n'estoit pas rentré assez en luy-mesme, pour nous pouvoir recevoir de bon cœur. Il nous dit
seulement

seulement que le Padre estoit allé dans l'Isle pour quelques affaires, mais qu'il retourneroit assez tost pour estre à dîner.

Pendant que nous estions-là en attendant sa venue, nous crûmes qu'il estoit bon de ne pas demeurer oysifs, car la structure de cette Fabrique-là ne plaisoit gueres, quoy qu'elle eust une fort belle veüe sur la Mer.

Nous nous promenâmes donc autour de cette montagne ronde, en nous informant de ce lieu-là, & l'on nous dit qu'il yavoit eu cy-devant une Ville fort magnifique embellie de fort belles maisons, & de ruës tellement disposées qu'elles pouvoient toutes jouir de cette agreable veüe, mais qu'elle avoit esté brûlée & démolie par le Chevalier François Drac, pendant les Guerres qui estoient entre la Reyne Elizabeth & le Roy d'Espagne, ce qui fit que nous portâmes plus de respect à ce lieu-là, parce qu'il y avoit eu de nos Concitoyens qui y avoient sacrifié leur vie pour l'honneur de nostre Nation.

Environ l'heure que nos estomachs nous firent entendre qu'il estoit plus que temps de payer le devoir à nature, nous regardâmes autour de nous, & apperçûmes assés loin un cheval qui venoit vers nous, avec un homme dessus, aussi vîte que ses pieds le pouvoient porter, qui peu de temps apres s'arresta tout court à la maison du Padre: ensuite dequoy deux Negres descendirent de son dos & mirent à terre un grand homme gros & gras, vestu d'une longue robe, dont le visage n'estoit pas assez noir pour passer pour un Mulatre, mais aussi basané que le Chevalier du Soleil; ses yeux estoient encore plus noirs, mais tellement enfoncez dans la teste, qu'avec une longue esguille on les auroit fait sortir aisément par la nuque du cou.

Lors qu'il descendit de cheval nous apperçûmes qu'il estoit fort déconcerté, parce que ce n'estoit pas son ordinaire d'aller si viste, comme nous apprîmes depuis de ceux à qui nous le demandâmes, qui nous dirent mesme qu'il n'avoit pas accoustumé d'aller à cheval, mais que ses affaires l'ayant retenu trop long-temps & plus qu'il ne croyoit, il avoit esté obligé de prendre un cheval, au lieu qu'il pensoit s'en retourner à pied.

Qu'estant à cheval, & n'estant pas des meilleurs Escuyers du monde, il avoit falu qu'il se laissât aller au cheval, qui estant un Barbe & tres-viste, revenant vers le lieu où l'on avoit accoustumé de le garder, avoit couru avec tant de vîtesse, que c'estoit une merveille que sa charge n'estoit pas tombée en chemin, car

le cheval ayant un mors dans la bouche, & les estriers étant fort courts, comme c'est leur manière en ce lieu-là, s'il l'eût tant soit peu voulu arrêter par la bride, il est certain qu'il l'auroit jeté par terre, mais celui qui le montoit ne songeant à autre chose qu'à se tenir ferme au pommeau de la selle avec les deux mains, fut miraculeusement conservé.

Se trouvant donc déconcerté de la sorte, il fut enlevé par deux Negres, & posé sur ses jambes, mais tellement estonné, qu'il fut quelque temps sans pouvoir parler, tant la crainte qu'il avoit eue de tomber avoit fait une profonde impression dans son esprit. Mais étant revenu à luy-mesme, il se tourna vers nous, & nous dit en son langage que nous étions les bien-venus, s'excusant de ce qu'il avoit demeuré si long-temps à venir, mais que pour réparer sa faute, il s'étoit mis dans un tel hazard, que de sa vie il n'avoit couru un si grand peril.

Nous luy répondîmes que c'étoit un témoignage de sa civilité & de la considération qu'il avoit pour nous, dont nous luy étions extrêmement obligez, & que nous étions bien fâchez qu'il eût exposé de la sorte sa gravité, qui étoit accoustumée à un pas modéré, & non pas à un si violent mouvement qui pouvoit altérer sa santé, & mettre sa vie en hazard.

Mais comme c'étoit un homme fort réservé & qui parloit peu, il ne dit rien davantage, & nous amena à son logis, qui étoit sur une plaine à l'entrée, mais de l'autre côté des logemens c'étoit un precipice escarpé, & quelques-uns de ces logemens étoient comme des galeries, comme celles qui sont dans les hostelleries sur le chemin de Londres.

Il n'y avoit dans la maison que quatre chambres, avec deux galeries & une cuisine, qui étoient toutes de plein pied, dont le pavé n'étoit que de terre, & encore si peu égal & si peu uny qu'il ne meritoit pas d'être balié, aussi ces logemens-là étoient entretenus selon leur mérite, car en haut & en bas les toiles d'araignées servoient de tapisseries & les poisses & les grilles, de peintures & de tableaux.

Par cet équipage-là l'on peut voir quel est le commerce de cette Isle, dont le Gouverneur est si pauvrement meublé ; Mais incontinent après que nous fûmes entrez, l'on mit une nape de toile de coton, avec quatre ou cinq serviettes de mesme toile pour servir à une douzaine d'hommes.

Le premier service fut posé sur la table, conduit par le Padre

mesme, suivy de Bernardo, du Mulatre, & des Negres, chacun avec un plat de fruit, dont il y en avoit six en tout ; le premier de melons, le second de plantins, le troisieme de bananes, le quatrieme de guyaves, le cinquieme de poires marquetees, & le sixieme de pommes du pays.

Mais pour remplir la table, & rendre le festin plus magnifique, le Padre envoya son Mulatre dans sa chambre, pour querir un plat qu'il reservoit pour fermer tout le reste. C'estoit trois Pines ou Ananas dans un plat, qui furent les premieres que j'ay veues, & qui surpassent autant les meilleurs fruits qui croissent en Angleterre, comme le meilleur Abricot excelle les moindres pommes sauvages.

Après nous estre rassasiez de ces excellens fruits, nous beumes un verre ou deux de vin rouge sec, qui est une sorte de vin qui croist à Madere, qui est tres-fort, mais non pas bien agreable ; car l'on ne fait point de vin dans cette Isle, ny je ne croy pas qu'il s'en fasse aussi avec des raisins, dans aucune Isle du monde si proche de la Ligne que celle-cy.

Ayant achevé de manger le fruit & osté les plats, l'on apporta un autre service de viande, de Poisson, & de salades. Les salades ayant esté placées les premieres sur la table, je m'attachay fort à les considerer, parce que c'estoit autant de nouveautez pour moy, mais les meilleures herbes & les plus savoureuses que j'eusse jamais mangées, & fort bien assaisonnées de sel, d'huile, & du meilleur vinaigre ; il y en avoit de diverses sortes, chacune à part en son plat, qui me sembloient toutes estranges, mais tres-excellentes.

Le premier plat de viande fut un quartier d'un jeune veau sauvage, de l'âge d'un an, qui estoit de mesme couleur que la chair de Cerf, & en avoit presque le mesme goust, estant pleine de nerfs & de fibres, qui estoit une bonne viande & bien apprestée, avec sa saucé d'herbes savoureuses & de vinaigre d'Espagne.

L'on nous servit encore des Dindons & des Poules rôties, un gigot d'un jeune chevreau, grande quantité de Poisson de diverses sortes, dont j'ay oublié les noms, de differentes couleurs & de diverses formes, & en trop grand nombre pour les descrire en ce lieuicy, les uns frits à l'huile, & estant chauds, les autres avec des saucés, & quelques-uns marinez, nous en goûtames de tous, & avec beaucoup de plaisir.

Au milieu du diner comme le Padre, Bernardo, & les autres Noirs prenoient le soin de nous servir, il entra un certain vieillard,

qui sembloit avoir tiré la couleur de son visage du vin que nous avions beu, car il avoit le teint presque aussi rouge, mais la teste & la barbe estoient aussi blanches que du lait, la contenance asseurée & riante, avec un Luth à la main, qui nous joua pour nouveauté la Gaillarde, un air qui estoit fort estimé du temps de Henry IV. car le Chevalier Jean Falstaff dans le recit de ses amours avec sa Maistresse Beneste déchire-draps, fait que Rébec & les autres bons Violons de ce siecle-là jouoient cet air en compagnie. Ce qui me mit en la pensée, que si le temps & le ton font la composition de la musique, il falloit bien que ce ton-là eust eu une grande longueur de temps pour faire voile de l'Angleterre en ce lieu-là.

Mais comme nous fusmes rassasiés de cette sorte d'harmonie, nous luy demandâmes qu'il nous jouast quelque bel air de Cour, ce qu'il fist de la mesme maniere que le premier, l'un estant aussi nouveau que l'autre, sans agrémens, sans fredons, ny sans aucunes sortes d'enjolivemens en son jeu, qui estoit aussi plein que le rouleau d'un emballer; Son Luth aussi n'avoit que dix cordes, estant à la mode du temps du Roy David, de sorte que la rareté de cette antique piece me plut beaucoup.

Ayant achevé de dîner, & le Padre assez ennuyé de nous faire servir, nous nous levâmes de table pour faire place à une meilleure compagnie, car le Padre & sa noire Maistresse devoient aussi tenir la place à leur rang.

C'estoit une Negresse de la plus grande beauté & majesté tout ensemble, que j'aye jamais veüe en une seule femme. Elle avoit la taille grande & bien faite, tout le corps bien formé, les yeux grands & extrêmement agreables: sa teste estoit enveloppée d'un rouleau de taffetas verd rayé de blanc & de feüille-morte, fait en maniere de Turban, & au dessus un voile fort leger, qu'elle ostoit quand elle vouloit. Elle avoit dessus son linge une juppe d'estoffe de soye orangée rayée de tanné & de bleu-pers, non par bandes estroites, mais d'un ouvrage tissü par ondes; & sur cela une manteline de soye de couleur de Pourpre, engrêlée de jaune, qui estoit grande & ample, attachée sur l'espaule droite par un nœud d'un ruban noir fort large avec un riche joyau, passant sous le bras gauche, d'où elle descendoit negligemment jusqu'à terre.

Elle portoit des botines en ses jambes, faites de soye perse, garnies de gallon d'argent & d'une frange de mesme; ses souliers estoient de cuir blanc, passementez de bleu, & decoupez entre les passemens. Elle avoit aussi de fort grands pendans d'oreilles, & de

fig. 3

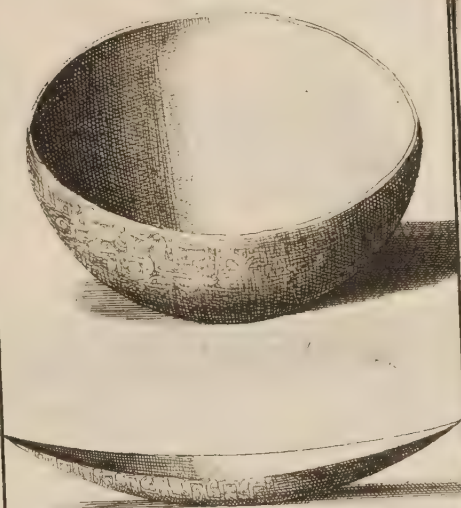


fig. 8

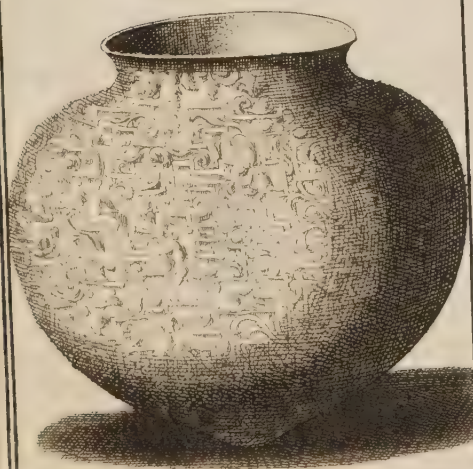


fig. 10

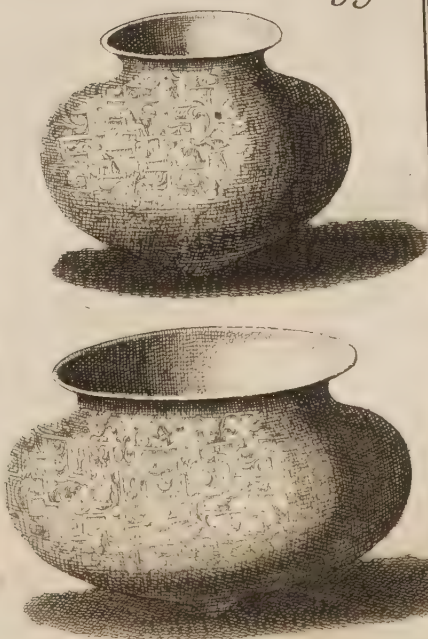




fig. 12

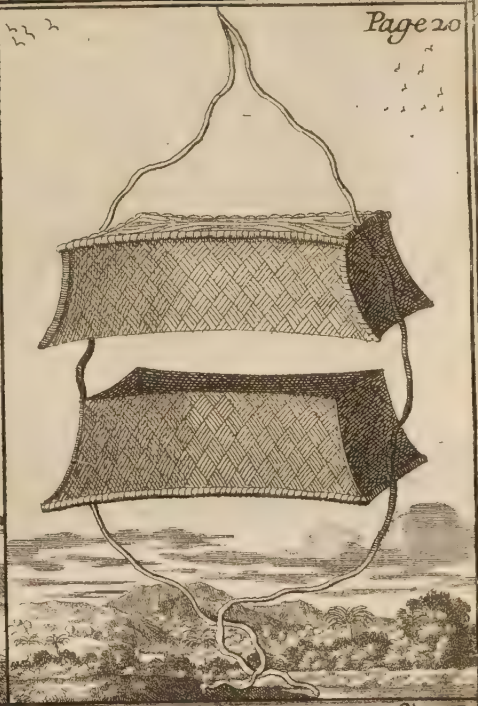
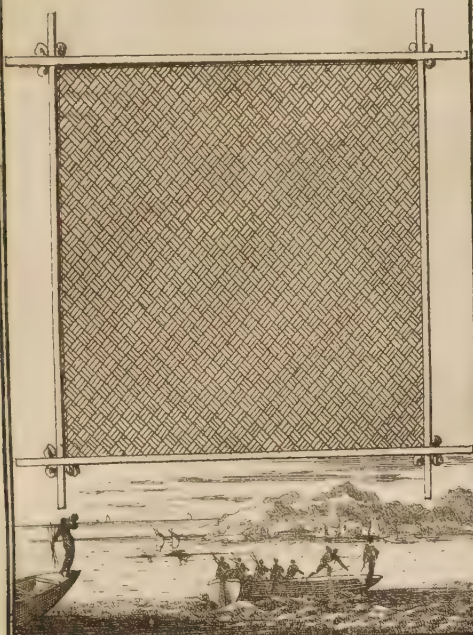
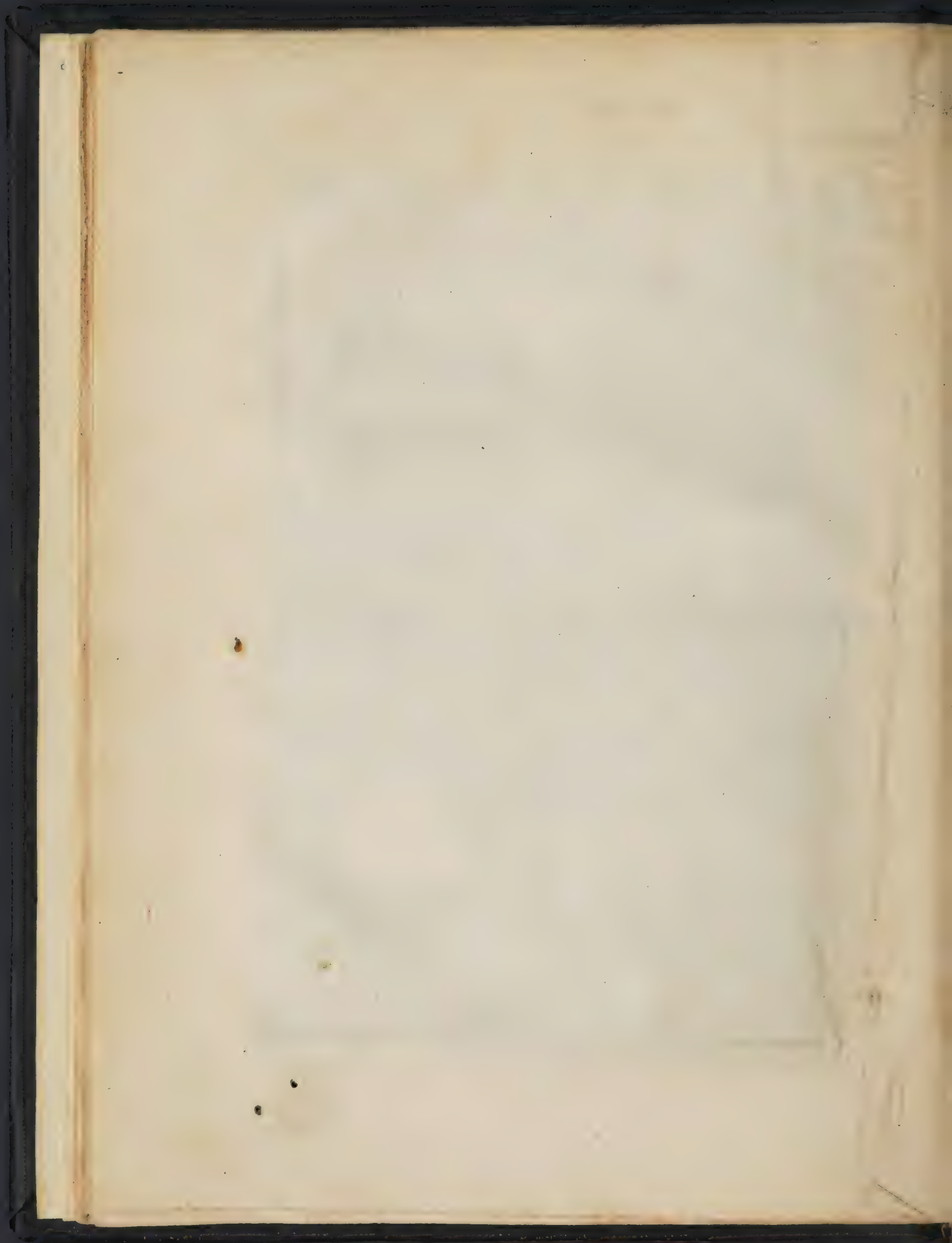


fig. 13



fig. 6





beaux tours de perles au cou & aux bras ; mais ses yeux estoient les plus beaux joyaux qu'elle eust, car c'estoient les plus grands & les plus brillans que j'aye veus de ma vie.

N'ayant veu toutes ces perfections-là qu'en passant, & ne l'ayant point encore ouïy parler, je pris resolution apres dîner, de tenter si un present d'un riche ruban tissu de soye d'or & d'argent, auroit assés de pouvoir pour la persuader à ouvrir ses levres, en partie par curiosité pour sçavoir si elle avoit les dents aussi blanches & aussi nettes que je me les estois figurées, & en partie pour l'obliger à parler.

Car c'est une opinion generalement receuë que tous les Negres ont les dents blanches, mais c'est une erreur populaire, qui vient de ce que le noir & le blanc estant si proches se font paroistre davantage l'un & l'autre, mais si l'on veut prendre la peine de les regarder de près, l'on trouvera que ces dents qui à une distance éloignée sembloient estre si blanches, sont fort jaunes & fort sales.

Cette connoissance me fit naistre cette curiosité, mais ce n'estoit pas la principale fin de mon enqueste, car il en restoit encore une pour la faire passer à mon sens, pour la plus belle Negresse que j'eusse veuë, qui estoit l'expression de son langage, & l'agréable ton de ses paroles, pour achever de perfectionner toutes les autres graces dont elle estoit ornée. Pour cet effet je pris un Gentilhomme avec moy qui parloit bon Espagnol, attendant qu'elle sortist de la maison, ce qu'elle fit avec plus de majesté & d'agrément, que je n'en avois veu en la Reine Anne, lors qu'elle descendois de son fauteuil pour aller danser la suite des bransles avec un Baron d'Angleterre, quand on donnoit le Bal en la salle des Banquets à Whitehall, de sorte que si elle eust esté accompagnée d'une suite conforme à ce grand éclat de beauté, je me serois arresté tout court, & n'aurois pas passé plus avant.

Mais voyant qu'elle n'estoit suivie que de peu de gens, & qu'elle n'estoit que la maistresse du Padre, & partant plus aisée à aborder, je luy fis mes adresses par le moyen de mon interprète, luy disant, que j'avois quelques bagatelles qu'on avoit faites en Angleterre, qui pour leur valeur ne meritoient pas qu'elle les voulust accepter, que neantmoins à cause de leur nouveauté elles pouvoient avoir quelque sorte d'estime, parce que les plus grandes Reynes de l'Europe en avoient porté de semblables, & que je la suppliois tres-humblement de les vouloir accepter.

Elle déplia le papier où elles estoient avec beaucoup de gravité & de moderation, mais lors qu'elle les vit, les couleurs luy en furent si agreables, qu'elle changea sa gravité en un si aymable souris que je n'en ay jamais veu de pareil, montrant alors ses rangs de perles, si nettes, si blanches, si orientales, & si bien faites, que la Cour de Neptune n'a jamais esté pavée de si belles que celles-là.

Mais pour montrer qui des deux excelloit en blancheur ou ses dents ou le blanc de ses yeux, elle haussa la veüe & me jetta un si aymable regard, qu'il auroit esté suffisant pour me recompenser d'un présent beaucoup plus considerable que celuy que je luy avois fait, me disant à mesme temps que je n'avois qu'à voir en quoy elle me pouvoit obliger, & que je la trouverois toujours disposée à me faire service, ensuite dequoy après une agreable inclination de la teste, elle s'en retourna à son logis, qui n'estoit qu'à environ un jet de pierre de celuy du Padre, n'y ayant plus moyen de l'entretenir davantage sans choquer ce Padre, car ils sont aussi jaloux de leurs maistresses en ce lieu-là, que les Italiens le sont de leurs femmes.

Ce sont
des lieux où
l'on renfer-
me les fem-
mes & filles
débauchées
à Londres.

L'apresdisnée nous prîmes congé, & nous en retournâmes à bord du Navire, où nous demeurâmes trois ou quatre jours. Environ ce temps-là quelques-uns des passagers qui n'avoient pas beaucoup de linge pour changer, demanderent permission de descendre à terre, & emmenerent avec eux plusieurs femmes pour laver leur linge. Les Portuguais & les Negres aussi les trouverent assez jolies & assez propres pour eux, mais ils les traiterent un peu rudement, je ne veux pas dire qu'ils les violerent, car la plus grande partie ayant esté tirée de Bridewell, de la rue de Tourneboule, & d'autres endroits d'une pareille education, elles estoient d'une humeur trop douce pour pouvoir souffrir cette violence ; l'on ne laissa pourtant pas lors qu'elles furent revenuees à bord du Vaisseau, de faire des plaintes, tant de ces excez que de ce qu'on leur avoit desrobé leur linge.

Mais ils louoient si fort la beauté de ce lieu-là, que cela nous fit naistre à tous l'envie de l'aller voir, car après la pluye, chaque jour y apportoit de nouveaux agrémens, par les fleurs & les fruitz qu'on y voyoit naistre & boutonner tous les jours.

Cette Vallée qui estoit située au costé gauche de la Montagne, estoit bien plus spacieuse & agreable que celle qui estoit à la droite où demouroit le Padre.

Le lendemain matin dix ou douze Gentils-hommes de nostre compagnie firent dessein d'aller voir cette Vallée qu'on admiroit si fort, & lors que nos Matelots furent à terre avec leur chaloupe pour querir de l'eau comme ils avoient accoustumé de faire tous les jours, nous fûmes avec eux & mîmes pied à terre dans un temps que les vagues estoient si grosses, que je n'en ay jamais veu de pareilles si près de terre. Nous eûmes bien de la peine à descendre à terre, quoy qu'il y eust des hommes qui nous portoient sur leurs espauls, & qu'on eust jetté le grappin le plus près du bord qu'on avoit peu pour trouver le fonds propre à le retenir.

Nous n'eûmes pas plustost mis pied à terre, que le Capitaine de la Forteresse suivy d'un de ses soldats, vint vers nous d'un pas grave & assuré, demandant à parler à quelqu'un de nous seul à seul. Le Colonel Modiford qui estoit le principal de la compagnie le fut trouver avec un interprete, & comme il fut assez proche pour se faire entendre, il luy demanda ce qu'il desiroit de nous, à quoy il respondit qu'il avoit appris que le jour precedent quelques femmes qui estoient en nostre Vaisseau estoient descendues à terre, & que les gens de l'Isle en avoient offensé quelques-unes, & qu'il croyoit que c'estoit pour cela que nous estions venus ainsi en armes pour tirer vengeance de ceux qui leur avoient fait cet affront, c'est pourquoy il nous advertissoit, ou de nous en retourner bien-tost vers le batteau qui nous avoit amenez, ou de renvoyer nos Espées & nos Pistolets, & nous mettre sous sa protection, & que si l'on n'exécutoit l'une ou l'autre de ces deux conditions-là, nous verrions que dans peu l'on nous viendrait couper la gorge à tous tant que nous estions.

Nous luy dismes que nous n'avions point dessein de tirer vengeance d'aucun affront qu'on eust fait à nos gens, & que la seule cause pourquoy nous estions descendus à terre, n'estoit que pour voir le lieu dont on nous avoit fait tant de recit, ceux qui estoient descendus les premiers ne pouvant assez en louer la beauté & la fertilité, & que nostre venue n'avoit d'autre motif que celui de la curiosité que nous avions pour ce lieu-là, & pour ceux qui y demeuroient.

Que nous le prions de ne nous point obliger à renvoyer nos armes au batteau, parce que les vagues estoient si hautes, qu'on ne les y pourroit porter sans estre motillées de l'eau de la Mer, qui les gasteroit, & que la plupart estant des Espées & des Pis-

tolets de valeur, qu'il nous fâcheroit bien fort de voir leur lustre couvert de la rouille, que l'eau salée y feroit venir.

Mais qu'il commandast plustost à un de ses Soldats de demeurer avec un de nos gens, afin de les garder jusqu'à nostre retour, ce qu'ayant accepté, nous nous mîmes sous sa protection, & il nous donna une garde de dix Soldats, partie Portugais, & partie Negres, mais la pluspart des uns & des autres des gens aussi bien faits que j'en aye veus, & aussi proprement vestus.

Leurs habillemens estoient faits avec tant d'art, qu'il sembloit que ce fust un de nos habiles Tailleurs qui les eust faits, la couverture de leurs testes presque faite comme un Heaume, estoit d'estoffe de soye rayée de bleu & de blanc, quelques-unes de tanné & de jaune, & d'autres de quelques autres couleurs, mais toutes d'une mesme façon. Leurs pourpoints estoient serrez contre leurs corps, avec des casques par dessus, à la mode de celles des Gardes du Roy, les manches pendantes, mais larges & qui ne venoient que jusqu'au coude, avec quatre grandes basques qui venoient jusqu'au milieu de leurs cuisses, mais d'une couleur differente de celle de leur habit.

Leurs chausses estoient mediocrement larges, qui descendoient jusqu'au dessous des genoux, & le Pourpoint ajusté avec de la baleine en dedans, en sorte que cela le tenoit creux & empeschoit qu'il ne touchast à leur dos, pour eviter la chaleur, dont ils estoient fort incommodez. Ils portoient des botines de la couleur de leurs habits, à la reserve de quelques-uns où il y avoit de la difference, la pluspart de leurs souliers estoient blancs, & il y en avoit fort peu de noirs.

Leurs Armes comme Espées, Pistolets, Mousquets, Piques & Pertuisanes, estoient entretenues fort claires, aussi les portoient-ils de fort bonne grace, ce qui monroit la propreté du Commandant, aussi bien que le profond respect qu'ils luy portoient, estoit une marque de sa severité.

Estant gardez de la sorte, nous nous promenâmes paisiblement en cette Vallée, qui est un lieu des plus delicieux que j'aye veus, car outre les grands & hauts arbres qui y sont, comme le Palmite Royal, le Cocos, le Cedre, le Locuste, le Mastic, le Mangrove; le Bellocier, le Bois rouge, le Bois jaune piqué, le bois de la Cassé, des Calebasses, des Cerisiers, & des Figuiers, dont le tronc est assez gros pour en faire du bois de charpente, il y a encore les Citronniers, les Pommiers qui portent les pommes de Flan, les Guaviers,

de l'Isle des Barbades.

25

Guaviers, les Macous, les Cyprés, les Orangers, Limoniers, Grenadiers, *Anotto*, les Pommiers & Poiriers, qui portent les fruits que nous appellons Pommes & Poires picquotées, les Papas, & d'autres qu'on peut mettre au rang des bois, quoy que la plupart portent d'excellens fruits.

On les appelle ainsi, parcequ'elles ont le goust d'un Flan fait avec des œufs & du lait.

Mais il y en a aussi d'une espece moindre que ceux-là, dont le tronc ne peut pas estre mis au rang des Bois, comme la Pine ou l'Ananas, le Bananier, le Melon, le Melon d'eau, &c. & quelques Raisins, mais peu considerables, parce qu'on n'en sçauroit jamais faire de vin, à cause qu'ils n'ont point d'hiver, ce qui fait qu'ils ne peuvent jamais meurir tous à la fois, mais l'un est vert & l'autre meur, & un autre pourry, qui est la raison generale pourquoy l'on ne sçauroit faire de vin dans les Isles où il n'y a point d'hiver, ou à vingt degrez au-deçà ou au-delà de la Ligne.

J'ay oüy dire qu'on faisoit du vin aux Indes Orientales dans une elevation moindre que quinze degrez, mais c'est du Palmier, du tronc duquel ils tirent du vin & de l'huile, & ce vin ne se garde pas plus d'un jour, mais l'on n'y fait aucun vin de Raisins pour les raisons que j'ay dites cy-dessus.

Il y avoit encore d'autres arbres dont nous trouvions l'odeur fort agreable, comme des Mirthes, des Jassemins, des Tamarix, & un autre qui est à peu près de la mesme grandeur, & porte de fort belles fleurs, dont la moitié qui croissent proches de la tige sont d'un jaune enfoncé ou de couleur d'or, & l'autre moitié qui sont les plus grandes sont de couleur d'escarlate ou d'incarnat, & lors que les fleurs tombent, il y vient une gouffe dans laquelle il y a sept ou huit grains, dont nous en portâmes quantité aux Barbades, où les ayant plantez ils y creurent & multiplierent abondamment. On l'y appelle à present la fleur de saint Yago ou de saint Jacques, qui est veritablement une fort belle fleur, mais peu agreable pour son odeur.

Parmy tous ces beaux Bois nous vîmes voler diverses sortes d'Oyseaux, les uns d'un costé, les autres d'un autre, ornez des plus belles & des plus vives couleurs que la nature sçauroit s'imaginer. Il y en avoit d'autres dont le plumage n'estoit pas si beau ny le corps si gros que ceux-là, mais dont le ramage estoit si agreable & si doux, que les Rossignols d'Angleterre n'en approchent point: mais il est pourtant vray que nos Oyseaux de par-deçà surpassent les leurs en la diversité des tons, car ils se trouvent defectueux en ce point-là.

Dans cette Vallée de delices, qui estoit ornée, comme vous avez appris cy-dessus, nous nous promenâmes avec nos Gardes agreablement & tout à loisir, près le quart d'un mille, devant que d'arriver à la fontaine dont on nous avoit tant parlé, & de laquelle nous tirions nostre eau.

Le circuit en estoit d'environ soixante pieds, & le Diametre de vingt, & depuis la terre jusqu'au haut de la marzelle du Puits, qui estoit de pierre de taille, il y avoit environ trois pieds & demy, & de-là en bas jusqu'à la sur-face de l'eau environ quinze pieds. Mais cette source ne meritoit pas tant de loüanges à cause de l'excellence de son eau, qu'à cause des Nymphes qui avoient accoustumé de s'y rendre.

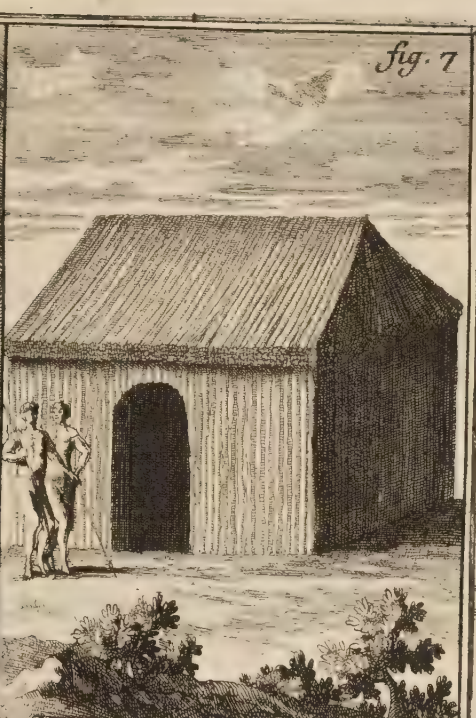
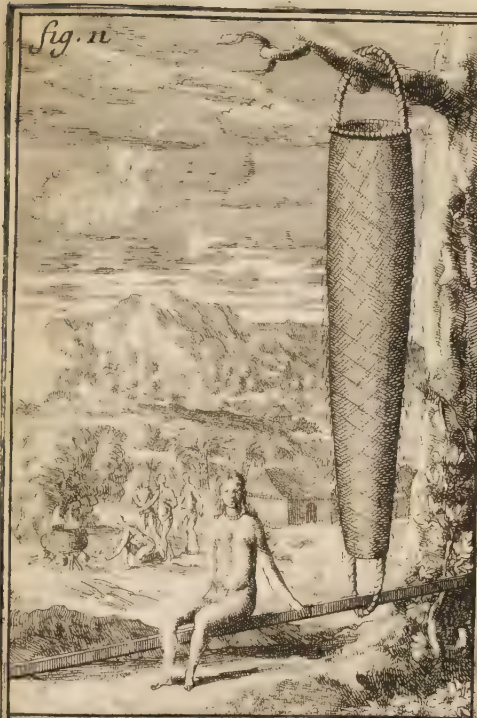
Car pendant que nous y estions occupez à regarder les Matelots qui remplissoient leurs futailles, & à contempler la beauté du lieu, il se presenta à nostre veüe plusieurs jeunes filles Negres qui se divertissoient autour du Puits.

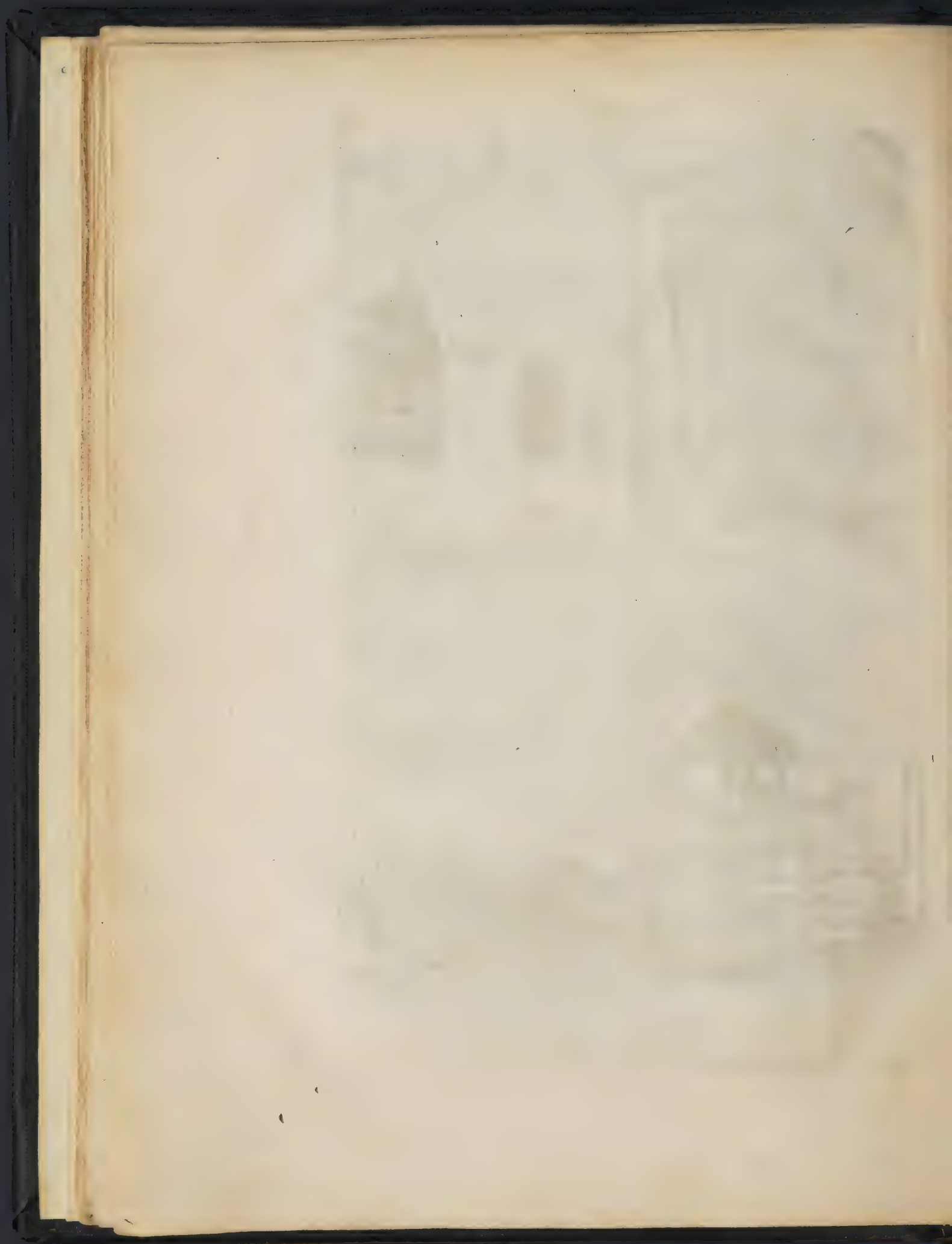
Mais entre celles-là, il y en avoit deux qui y descendirent ayant chacune une cruche naturelle sous le bras, c'est à dire une callebasse, pour puiser de l'eau de cette fontaine, qui estoient si bien faites, qu'Albert Durer ce grand Maistre des Proportions auroit eu bien de la peine à imiter la perfection de leurs corps, aussi bien que le Titian & André de Sarte la disposition de leurs muscles & la beauté de leur teint, quoy que les uns & les autres travaillassent avec autant d'amour pour le sujet, que d'ambition de faire voir la perfection de leur art.

C'est pourquoy il faudroit une plume mieux taillée, & un pinceau plus delicat que n'est le mien, pour représenter toutes les perfections dont la nature avoit orné ces deux belles personnes. Il est certain qu'encores que leur beauté fust extrême, la grace de leurs gestes & de leurs mouvemens surpassa encor tout le reste, qui est une perfection que le Peintre ne scauroit exprimer, & qui impose aussi le silence à ma plume.

Il ne sera pas pourtant hors de propos de dire un mot ou deux pour faire voir la difference qu'il y a entre ces Negresses & celles de la haute Afrique, comme de Maroc, de Guinée, de Benin, de Cutchau, d'Angole, d'Ethiopie, de Mauritanie, ou de celles qui demeurent près de la Riviere de Gambie, qui ont les lèvres épaisses, le nez court, & le front tout plat.

Mais celles-cy ont les traits du visage si bien-faits, qu'aucun Peintre n'y scauroit trouver à redire: elles sont mignonnes com-





me le terroir qui les a produites, & douces comme les fruits dont elles se nourrissent, car m'en estant approché assez près pour pouvoir plus parfaitement discerner leurs attrait, & la grace de leurs gestes, je creus en les voyant qu'il estoit impossible que la nature sans le secours de l'Art eust peu former des beautés si accomplies, non seulement des proportions & des traits de leurs visages, mais aussi des mouvemens de leurs corps & de leur maintien, en quoy consiste la perfection de la beauté.

Si la Danse eust esté à la mode en cette Isle, j'aurois creu facilement qu'elles auroient appris tous ces mouvemens-là de quelqu'un qui y auroit esté fort intelligent; mais considerant que la Musique du Padre estoit la meilleure qui fust dans l'Isle, cela m'osta bien-tost cette pensée-là, pour l'attribuer à la nature toute seule.

Elles estoient aussi innocentes que jeunes, n'ayant pas passé l'âge de quinze ans, de sorte que les voyant si jeunes & si jolies, & ornées de toutes les perfections que j'ay dépeintes cy-dessus, je voulus bien essayer si l'expression de leur parole seroit aussi douce & harmonieuse que leurs autres qualitez estoient aimables.

De sorte que par le moyen d'un Gentil-homme qui parloit Portugais, je m'accostay d'elles, & commençay à louer leur beauté, leur taille, & leur maniere de s'ajuster.

Car leurs cheveux ne sont pas coupez tout près de la teste, comme ceux des Negres des lieux que j'ay nommez cy-dessus, ny par quartiers, ou par reseaux, comme ils ont accoustumé de les porter, qui est une chose ridicule à voir à tous autres qu'à eux, mais d'une longueur raisonnable, & comme ils sont naturellement frisez, ils semblent tout autant d'adjustemens artificiels à leurs visages.

Elles en laissent tomber quelques-uns à costé de leurs jouës, pour y attacher un petit ruban, ou quelques petits grains d'ambre blanc, ou de rassade bleuë, ou par fois de ces belles fleurs qui croissent en ce lieu-là. Elles portent des Pendants-d'oreilles, & leurs bras aussi bien que leur col sont ornez de brasselets & de tours de Perles contrefaites, & de rassade bleuë, que les Portugais leur donnent. Rassade n'est autre chose que des grains d'émail enfilez pour servir de colliers ou de brasselets, & il s'en fait de toutes couleurs.

Car ces Negresses sont libres, & portent au tour du gras de la jambe la marque de leur liberté, qui est une petite piece d'argent

ou d'étain, de la largeur du manche d'une cüillère, qui environne la jambe, & ne les empesche point de marcher à cause de sa legereté & que la piece est douce & unie.

Leurs habits estoient des jupes de tafetas rayé qu'elles portoient sur leur linge, qui descendoient jusqu'à la moitié de la jambe; & au dessus une manteline de tafetas bleu, attachée sur l'épaule droite avec un ruban, & qui descendant sous le bras gauche, pendoit negligemment un peu plus bas que la jupe; de sorte qu'une grande partie de la beauté naturelle de leur dos & de leur col estoit exposée à la veüe, aussi bien que leur sein rond, fermé & parfaitement bien formé.

Elles parurent un peu estonnées de mon discours, & se parlerent tout bas à l'oreille l'une à l'autre, mais elles n'eurent pas l'assurance de parler haut. J'avois à mon Chapeau du ruban de foye & d'argent, sur qui je remarquay que leurs beaux yeux jetoient souvent la veüe, mais que leur modestie empêchoit de le demander, ce qui fit que je l'ostay, & le partagerent entr'elles, qu'elles receurent avec beaucoup de joye, & pour recompense beurent à ma santé l'une & l'autre de l'eau de la fontaine, comme je le remarquay par les soufris & les gestes mignards qu'elles faisoient en jettant les yeux sur moy.

Après qu'elles creurent avoir assez exprimé leur joye & leur reconnoissance, elles reprirent leur premiere contenance, & se mirent dans la posture la plus modeste qu'on sçauroit s'imaginer; mais comme nous avions apporté une cassette pleine de bouteilles d'eau de vie d'Angleterre, j'en fis apporter une, & en beus à leur santé dans un petit gobelet, que je presentay en suite à l'une d'entr'elles. Elle le sentit, & l'ayant trouvé trop fort pour son temperament, elle en versa un peu dans une de leurs callebasses, & y mesla autant d'eau qu'elle jugea à propos potir l'accommoder à leur goust, dont elles beurent encor; mais cela ne leur donna point la hardiesse de parler, quoy que par un langage muet, & par des gestes extrêmement agreables, elles fissent voir qu'elles ne manquoient ny d'esprit ny de discretion pour répondre. Mais il semble que ce n'est pas la mode de cette Isle-là que les jeunes filles parlent aux Estrangers dans un lieu si public.

Je croyois après avoir veu les perfections de la Maistresse du Padre, d'estre assez bien armé pour pouvoir resister à tous les dards que l'amour des autres beautez de cette Isle pourroit dé-

cocher contre moy, & encor ayant si peu de sejour à y faire, mais je trouvay qu'il y avoit bien de la difference entre des beautez jeunes & mignonnes, & celles qui sont accompagnées de magnificence & d'éclat; car quoy qu'elles incitent & persuadent nostre amour, les jeunes beautez le forcent, & par ce moyen font comme un enlevement de nos affections. Enfin si mon cœur n'eust esté uny à mon corps, & qu'il n'y eust pas plus de soixante ans, je l'aurois mis en dépost entre les mains de l'une & de l'autre, car leurs beautez estoient si égales, qu'il estoit impossible que je le pusse donner à l'une plustost qu'à l'autre, mon amour n'y pouvant apporter de difference, ny faire la separation de mon cœur.

J'ay oüy quelquefois disputer si un cheval estoit placé à une égale distance entre deux bottes de foin également bon, & ayant autant d'envie de manger de l'un que de l'autre, s'il faudroit par neceslité qu'il mourust de faim, car s'il mange de l'un ou de l'autre, cela monstre qu'il avoit plus d'envie de manger de celuy-là que de l'autre, ou bien que cette botte de foin estoit meilleure que l'autre, car si cela n'estoit pas, qu'est-ce qui le porteroit plustost à choisir l'une que l'autre?

J'estois donc en cet estat-là à l'égard de mes deux Maistresses, ou plustost mes deux moitez d'une Maistresse, car si elles avoient esté conjointes, en sorte que des deux il ne s'en fust faite qu'une seule, le poinct de mon amour s'y seroit rencontré, mais estant partagées, & mon affection n'estant pas divisée, il estoit impossible de l'arrester que dans un seul centre.

Dans cet estat douteux, je pris mon congé, bien asseuré que je ne trouverois jamais deux beautez si égales & si parfaites, quand bien mesme j'en chercherois par tout le monde: mais la raison pourquoy elles se ressembloient si parfaitement l'une à l'autre, est qu'elles estoient sœurs & jumelles, comme je le sçeus après par un Hermite qui nous venoit voir souvent lorsque nous descendions à terre dans un endroit qui n'estoit pas beaucoup éloigné de la Grotte où il se retiroit.

L'on trouvera peut-estre étrange qu'un homme de ménage & serieux comme je suis, fut si fort touché d'amour pour la beauté: mais j'ay trois raisons pertinentes pour m'en excuser. La premiere est, qu'en ma jeunesse j'ay eu beaucoup d'inclination pour la peinture, qui est un Art où l'on met en pratique le couleurs, la grace & la forme des objets, & ces beautez-là estan

un sujet propre à toutes ces perfections, étant parfaites en elles-mêmes; je ne pouvois pas m'empêcher de les considérer avec attention, & par ce moyen d'en remarquer les beaux traits.

En second lieu, j'avois esté long temps sur Mer, sans mettre pied à terre en aucun lieu, ce qui fait qu'on trouve tous les objets de la terre beaux & agreables; & comme ceux-là l'estoient au plus haut degré de la perfection, il estoit impossible qu'ils ne surprissent mon imagination. Outre que le lieu étant extrêmement beau & aimable, il estoit aussi impossible qu'il ne renfermât de l'amour, qui est une passion qui n'est pas aisée à gouverner; ce qui fait que j'espère qu'on excusera mon extravagance en ce rencontre-là.

Mais la principale raison de cet emportement, est que sans cela j'aurois eu fort peu de choses à dire, parce que cette Isle étant un lieu où il se fait bien peu ou presque point de trafic elle n'auroit pas donné beaucoup de matière pour parler.

Ils ont de tres-bon bestail, qui est grand & bien nourry, qu'ils donnent pour un prix assez raisonnable, comme aussi de tres excellens chevaux, bien faits & de belle taille, mais ce sont de Marchandises de Contrebande, de sorte que quiconque en négocie sans une permission expresse, est sujet à avoir son Navire & ses Marchandises confisquées, s'ils se trouvent assez forts pour cela.

Mais je croy qu'ils ne le font pas, à ce que nous en avons pu apprendre de l'Hermite qui nous venoit voir souvent, en partie pour apprendre des nouvelles, & en partie pour nous demander quelque chose, ce qu'ayant obtenu il ne faisoit pas de difficulté de nous apprendre la foiblesse de l'Isle, ce qui luy auroit coûté bien cher si le Padre l'avoit sçu.

Entr'autres choses il nous dit que les Forts que nous voyions des deux costez de la Prairie, & sur lesquels il paroissoit y avoir quantité de pieces de canon, n'estoient pas reguliers, ny les canons de bronze ou de fer, mais comme ceux avec qui Henry Huit prit Boulogne, ce que l'experience ensuite nous fit voir estre véritable.

Car dans le differend que nous eûmes avec Bernardo & le Padre, nous levâmes l'Anchre & nous tirâmes hors de la portée du Chasteau, qui estoit au fond de la Baye, croyant que ces Fortereses tireroient sur nous, mais elles ne firent aucun feu, & si elles avoient esté garnies d'artillerie qui eust pû porter jus-

ques à nous ; nous n'aurions pas manqué d'en entendre le bruit.

Nous demandâmes à l'Hermite qui nous informoit de tout , quels Mestiers l'on y exerçoit , & quelles manufactures l'on y faisoit, mais il répondit qu'il y en avoit peu qui fussent considérables, & que la plupart consistoient en sucres, en confitures, & en noix de cocos, dont ils faisoient leur plus grand Commerce.

Neantmoins par la permission du Padre, nous en transportâmes à bord cinquante pieces de Bestail & huit Chevaux, que Bernardo nous fit acheter au double, le prix ordinaire n'étant que de vingt-cinq schelings chacun, au lieu qu'il nous en fit payer cinquante, & pour les Chevaux dix livres sterling chacun, que d'autres avoient eu pour quatre ou cinq livres sterling, mais il demeura d'accord aussi que nous missions le prix de nos Marchandises conformément à cela, de sorte que nous ne perdîmes pas beaucoup au change.

Après avoir expédié toutes nos affaires, nous eûmes la permission d'aller dans la petite Isle qui est à l'entrée de la Baye, pour y faucher de l'herbe pour nos Chevaux & pour nostre Bestail, que nous fîmes sécher pour en faire du foin, ce qui fut bien-tôt fait dans un lieu où le Soleil nous estoit favorable, de sorte qu'aussi-tôt qu'il fut sec nous le fîmes transporter à bord de nostre Navire, qui fut la dernière de nos occupations en ce lieu-là.

Après cela on leva l'ancre, & on mit à la voile pour suivre la route des Barbades, laissant Bernardo derrière nous comme il l'avoit désiré, n'ayant que deux degrez à varier vers le Sud, en courant six cens vingt lieues à l'Ouest, S. Yago ou S. Jacques étant à quinze degrez, & les Barbades à treize degrez trente minutes au Nort de la Ligne.

Il y a encor sept autres Isles qu'on appelle les Isles du Cap-Verd, qui sont celles de S. Michel, S. Vincent, S. Antoine, S. Lucie, Brave, du Feu & du Sel, dont il y en a quelques-unes qui sont plus grandes, mais pas une n'est si considérable que celle de saint Jacques.

Comme nous estions à l'ancre à l'entrée de la Prairie, nous aperceûmes à Soleil couchant, entre le Soleil & nous l'Isle de Feu ; mais dans un tel éloignement qu'aucun ne l'avoit pû discerner de tout le jour jusqu'à cette heure-là, que l'Isle étant in-

terposée entre le Soleil & nous, nous la voyions fort clairement, faite comme le bas d'un Pain de Sucre, dont on auroit coupé uniment la partie supérieure; & au milieu de son sommet, il en sortoit du feu & de la fumée, dont nous crûmes qu'elle avoit emprunté ce nom de l'Isle de Feu.

Environ le dixième d'Aoust nous nous mîmes en Mer, laissant l'Isle à Estribord ou à la droite, que nous n'avions pas encor perduë de veüe, & nous découvrîmes une petite Ville près du rivage, qu'on nous dit estre la meilleure de l'Isle, & dont on avoit eu dessein de faire le principal Port pour le commerce de cette Isle, mais parce que les Navires n'y pouvoient pas demeurer en seureté, elle estoit presque abandonnée, car la Mer y estoit si pleine de rochers au fond, & ces rochers si proches les uns des autres, & si aigus avec cela, qu'ils coupoient les cables tout auprès des anchres, & les anchres demeuroient au fond de l'eau, laissant le Navire à la mercy des vagues, comme il arriva à un Hollandois qui n'y demeura que trois jours, & dans ce peu de temps-là perdit deux de ses anchres.

De cette Isle aux Barbades l'on compte six cens vingt lieuës; qu'on fait en seize ou dix-sept jours, à cause de la constance des Vents qui soufflent presque toujours du Nort-Est & de l'Est, mais parce que c'estoit au temps du Tornado, que les Vents s'entrecoupent vers le Sud, nostre voyage en fut plus long; de sorte que nous employâmes vingt-deux jours devant que d'y arriver, & d'autres y ont encor mis beaucoup plus de temps.

Car au temps du Tornado les Nuages deviennent si épais, & obscurcissent si fort le Ciel, que de quinze jours l'on ne sçauroit faire une seule observation; de sorte qu'estant incertain de la Latitude où l'on est, l'on ne se peut pas bien servir de ses Voiles & de sa route comme on feroit, de peur d'échapper l'Isle à costé, car l'ayant passée il est fort difficile de la ratteindre qu'en se remettant en pleine Mer pour regagner le vent de l'Isle à force de luvier, & retomber ensuite sous sa véritable Latitude; qui est de treize degrez trente minutes.

Outre toutes ces peines-là, & la perte du temps qu'on fait lors qu'on manque l'Isle, l'on court encor plusieurs autres perils, en donnant sur les Isles qui sont au dessous du vent pendant la nuit, le Golfe de Mexique estant tout plein de ces Isles-là.

Dans cette longue estenduë d'une de ces Isles à l'autre, & qu'on pourroit mesme appeller un voyage, je n'avois que deux choses pour

pour m'en faire trouver le chemin plus court, & moins ennuyeux : l'une le plaisir, & l'autre l'occupation ou les affaires ; le plaisir c'étoit de contempler le Ciel & ses beautés, qui sont des objets si brillans, que les habitans du monde qui demeurent depuis le quarantième degré jusques aux Poles n'en peuvent rendre aucun témoignage ; ce qui arrive au temps du Tornado à la Latitu de du lieu où nous estions.

Car les nuages s'estant exhalez en grand nombre, les uns épais & grossiers, les autres minces & airez, roulez & entortillez en diverses friseures plus ou moins grandes les unes que les autres, le Soleil estant aussi çà & là beaucoup plus brillant qu'il ne nous paroist en Angleterre, cela fait que les nuages se trouvent embellis de couleurs si éclatantes, qu'on auroit de la peine à le croire, aussi bien qu'à se l'imaginer, à moins que de l'avoir veu soy-mesme, tant leur beauté est agreable & surprenante ; ce qui vient de la proximité du lieu où nous sommes, qui nous fait voir la gloire du Soleil & des Estoiles, qui se meuvent sur cet horison-là beaucoup plus parfaitement que dans un autre, dont la distance seroit plus éloignée. Je trouvay la preuve de cela en regardant les Estoiles qui nous paroissent grandes & brillantes en Angleterre, lesquelles quand on les void en ces quartiers-là, ne perdent pas seulement beaucoup de leur lumiere, mais aussi de leur grandeur.

Par exemple, il y a une petite Estoile qu'on appelle Auriga, près du Chariot, que j'ay remarquée parfaitement en Angleterre, pendant que la nuit estoit claire & sereine ; mais dans cet éloignement-là, je n'ay jamais pû la voir pendant les nuits les plus claires & les plus belles, quoy que je l'aye essayé diverses fois, & à mon retour en Angleterre je la trouvay telle que je l'avois laissée, ce qui fait voir que ce n'estoit pas la foiblesse de ma veüe qui m'empeschoit de la voir, mais seulement la distance du lieu, quoy que je ne veuille pas nier qu'un homme qui auroit la veüe meilleure que moy, pourroit voir cette Estoile d'Auriga aux Barbades, mais en ce cas-là il la verroit encor plus parfaitement en Angleterre que moy, de sorte que la comparaison subsiste toujours.

Mais l'autre raison pour faire voir que les Corps celestes paroissent plus brillans à une distance plus proche, qu'à celle qui est plus éloignée, est que la Lune estant proche du plein, qui est le temps qu'elle donne plus de lumiere ; j'ay remarqué environ deux

heures apres Soleil couché, & dans le temps que les nuages estoient dans un endroit propre à reflechir les rayons que la Lune envoyoit alors au lieu où l'on se trouvoit, que cela faisoit voir un parfait Iris ou Arc-en-Ciel pendant la nuit; mais cela n'arrive pourtant pas toujours, quoy qu'il y ait des nuages sur qui les rayons se puissent arrester, mais seulement à ceux qui sont dans un angle, où ces rayons réfléchiſſent & se rencontrent justement dans un point.

Nous trouvâmes diverses nouvelles constellations vers le Sud, qu'on ne void jamais sur nostre horison, & entr'autres une qu'on appelle la Croisade, qui est composée de quatre Estoiles, qui sont presque disposées en quarré, ou plustost comme les griffes du pied d'un oyseau, & les Matelots nous dirent qu'il y en avoit deux qui regardoient au Pole du Sud, comme celles du Chariot qui montrent le Pole du Nort; mais le Pole du Sud ne peut estre veu de ceux qui viennent du costé du Nort jusqu'à ce qu'on soit sous la Ligne, qu'alors on void le Nort & le Sud, comme on fait le Soleil au matin & au soir à six heures, ce qui suffit pour le plaisir.

A l'égard de l'occupation & des affaires, ce n'estoit que pour m'instruire du mieux qu'il m'estoit possible, du compte que le Maistre & ses camarades tenoient du Sillage ou du chemin du Navire, tant par la Bouffole ou Compas de Mer, que par la Cordelette & la Carte-Marine, avec les observations qu'ils faisoient à midy, par cet excellent & tres-utile Instrument qu'on appelle l'Arbalestrille, avec lequel l'on connoist jusqu'à un mille près la Latitude où l'on se trouve, & si l'on en avoit un autre pour trouver la Longitude aussi precisement, celui qui sçauroit seulement calculer seroit capable de conduire un Navire.

Il y eut plusieurs Gentils-hommes de nostre Compagnie qui s'appliquerent avec soin à la connoissance de ce grand secret du Sillage du Navire, parce que le Maistre ne faisoit pas de difficulté de communiquer ce qu'il en sçavoit, à ceux qui estoient de sa table.

Nous nous y rendîmes si intelligens que nous fîmes une gageure avec le Contre-Maistre, qui estoit un fort habile Matelot, sur la premiere veüe de l'Isle des Barbades; Il gagea qu'on ne la verroit que l'apresdinée ou sur le soir assez tard; & nous qu'on l'appercevroit devant midy, Soit que ce fust par bon-heur ou par science, je n'en scay rien, mais nous gagnâmes la gageure,

qui estoit une couple de poules grasses, que nous fîmes appref-
ter, & qui furent mangées à la veüe de l'Isle avec joye, tant
à cause que nous avions gagné la gageure, que parce que nous
nous voyions si proche du Port tant désiré,

Estant arrivez à cette heureuse Isle, plus nous en approchions,
& plus elle paroissoit belle à nos yeux, parce qu'estant extreme-
ment agreable en ellé-mesme, nous en pouvions plus aisément
discerner & remarquer les beautez lorsque nos yeux se virent en
pleine liberté pour en bien juger.

Ce fut-là que nous vîmes que ces grands & sourcilleux Ar-
bres, avec leurs branches largement épandues, & leurs cimes
fleurissantes, sembloient se reconnoître redevables à la terre
& à leurs racines, pour l'abondance du suc qu'elles leur don-
noient pour leur servir de nourriture, & les faire croistre à un
tel point de hauteur & de perfection. Aussi pour marque de leur
reconnoissance ils leur renvoyoient leur ombrage rafraîchissant,
afin de les garantir de la chaleur du Soleil, qui sans cela les brû-
leroit & les feroit flétrir tout à fait; de sorte que la bonté des
unes & la gratitude des autres, contribuent ensemble à la per-
fection de leur beauté qui se trouveroit defectueuse sans cela.

Mais il faut avouer que ces vegetables peuvent servir de leçon
aux personnes raisonnables, pour les instruire & leur faire voir
ce qu'apporte la richesse, la beauté, la concorde dans une Re-
publique bien policée, où les Grands & les Gouverneurs du Pais,
par leur prudence & soigneuse protection, les garantissent & les
asseurent de toutes sortes d'injures, pendant qu'ils leur rendent
leurs labeurs & leur fidelle obeissance, & sont prests à les servir
dans tout ce qu'ils leur commandent avec justice, & que les uns
& les autres s'entretiennent ensemble par un amour mutuel &
reciproque, qui est la corde qui lie & unit tout dans une par-
faite harmonie; car où ces choses manquent, les racines se des-
sechent, les feuilles se flétrissent, & il s'en ensuit une ruine &
une perte generale des uns & des autres, comme le témoi-
gne la mal-heureuse experience du Siecle dans lequel nous vi-
vons.

Me voyant arrivé à une distance d'environ deux ou trois lieues,
la première remarque que je fis fut celle de la figure de l'Isle en
general, qui est plus haute en son milieu que sur ses bords, ce
qui fait que par la commodité de cette situation, les habitans
qui y demeurent en retirent plusieurs avantages, car ils jouissent

La Brize
est un vent
de terre qui
se leve or-
dinairement
quand le
Soleil est
prest de se
coucher.

librement de la veüe de la Mer, & reçoivent sans empeschement l'air rafraichissant, & les Brizes qui en viennent; les habitations se regardant tellement les unes les autres, que celles qui sont le plus avant dans les terres ne sont pas empeschées ny privées de jouir librement de la veüe de la Mer par celles qui sont entre-deux, & qui en sont les plus proches.

Car comme nous passions près de la Coste les habitations nous paroissoient les unes sur les autres, comme sont les estages dans les grands bastimens, ce qui estoit fort agreable & divertissant à voir, ce qui fit aussi que nous priâmes le Maistre de faire abaisser les Voiles qui donnoient le plus grand mouvement au Navire, afin que nous ne fussions pas privez tout d'un coup de cette veüe qui nous paroissoit si belle.

Mais nostre Bestail & nos Chevaux qui estoient sous le tillac, & qui par consequent estoient privez de la veüe de ces objets-là, ayant mangé tout leur fourage, & reduits à une telle necessité qu'on avoit resolu de faire raboter des ais pour les en nourrir; cette extremité fut cause d'un si grand beuglement & hennissement entre tous ces pauvres animaux, qu'il nous fut impossible de faire entendre à nostre Maistre la priere que nous luy faisons, mais au contraire il fit toute la diligence qui luy fut possible pour entrer dans la Baye de Carlile, qui est la meilleure de l'Isle, où nous trouvâmes après avoir mouillé l'ancre, vingt-deux bons Navires & quantité de Bateaux, qui à voiles & à rames alloient çà & là pour porter des denrées d'un costé à l'autre, avec autant de vîtesse, & en aussi grand nombre que ceux que j'ay veus au dessous du Pont à Londres.

Toutesfois nonobstant toute cette apparence de trafic, les habitans de l'Isle, & ceux-là mesme qui estoient sur les Navires, estoient si fortement attaquez de la peste, ou d'une maladie aussi mortelle & aussi dangereuse, qu'un mois apres nostre arrivée, les vivans estoient à peine suffisans pour enterrer les morts.

La cause de cette contagion estoit inconnuë à un chacun, car personne ne pouvoit pas dire avec certitude si elle n'y avoit point esté apportée par ceux des Navires, parce que dans les longs voyages il survient des maladies en Mer, qui emportent beaucoup de passagers & deviennent contagieuses; ou bien si elle avoit esté causée par l'intemperance des habitans de l'Isle, qui par les mauvaises viandes dont ils se nourrissoient, & la quantité

des eaux de vie qu'ils boivent, attirent les maladies sur eux : mais il y a bien de l'apparence que ce fut plustost de l'eau de vie qui en estoit la cause, parce que pour une femme qui mourroit, dix hommes passoient & les plus débauchez.

Ce fut donc dans ce temps mal-heureux que nous arrivâmes en cette Isle, où nous aurions eu de la peine à dire lequel des deux, la famine ou la peste nous faisoit plus de peur, parce qu'il y avoit une disette generale de vivres dans toute l'Isle.

D'abord nostre intention n'estoit pas d'y faire long séjour, mais seulement d'y vendre nos Marchandises, nostre Bestail & nos Chevaux, & puis nous en aller à Antigoa, où nous avions dessein de nous establir, mais les Navires estant pour la pluspart infectez de cette maladie, & nous trouvant dépourvus de gens propres pour une nouvelle habitation, à cause du manquement d'un Navire qui estoit party de Plimouth un mois devant nous, dans lequel il y avoit des hommes, des vivres, & tous les ustensiles propres à une habitation; Nous fûmes contraints de demeurer dans l'Isle plus long-temps que nous n'avions dessein de faire, outre que le Navire dans lequel nous estions venus, estoit freté pour un autre endroit de l'Afrique, qu'on appelle Cutcheu, afin d'y aller trafiquer de Negres.

Mais pendant le séjour que nous y fîmes, nous nous enquismes s'il n'y avoit point quelque petite habitation dans laquelle nous nous pussions reposer, jusqu'à ce que le temps devînt meilleur, & plus propre pour nous en aller ailleurs, avec dessein de nous servir du peu de gens que nous avions pour la faire valoir, en attendant que nous receussions du secours & de nouveaux ordres d'Angleterre.

De maniere qu'en discourant avec quelques-uns des plus intelligens de cette Isle, nous trouvâmes qu'il estoit plus avantageux & plus seur à un homme qui avoit de l'argent, des marchandises ou du credit, d'acquérir une habitation garnie & pourvue de Valets, d'Esclaves, de Chevaux, de Bestail, d'Asnes, de Chameaux, &c. avec un Moulin à Sucre, que de commencer à s'habituer dans un lieu où l'on peut avoir des terres pour rien en donnant seulement une petite rente tous les ans, mais où il faut souffrir de grandes incommoditez, & attendre long-temps le profit ou le plaisir qui en peut revenir, apres plusieurs années de patience, & encor n'en peut-on esperer aucun sans avoir de grands & de frequens secours d'Angleterre, cependant

on mène une vie accompagnée de beaucoup de difficulté & de chagrin.

La connoissance de ces choses-là servit de motif au Colonel Modiford qui avoit du bien & du credit, pour s'informer où il pourroit trouver dequoy faire une acquisition de cette nature-là, qu'il rencontra dans peu de jours apres.

Car ayant esté rendre visite au Gouverneur Monsieur Philippe Bel, il y trouva le Major Guillaume Hilliard, un des principaux Colons de cette Isle, & l'un des Conseillers du lieu, qui y avoit déjà demeuré long-temps, & avoit à present dessein de respirer la douceur de l'air d'Angleterre, de sorte qu'il estoit bien aise de trouver un homme tel que luy avec qui il se pût accommoder.

Cela fit qu'il l'emmena en sa maison, où il traita avec luy pour la moitié de l'habitation où il faisoit sa demeure, qui contenoit cinq cens arpens de terre, avec un fort beau Logis, un Moulin à Sucre posé dans une place de quatre cens pieds en quarré, avec tous les lieux propres pour faire le Sucre, des Cisternes, un Distillatoire, un logement pour preparer le Cotton de cent pieds de long & quarante de large, avec des Estables, une Forge, & des logemens pour mettre les provisions de Bled & Bonaviste, d'autres logemens pour les Esclaves Negres & Indiens, avec nonante-six Negres, & trois femmes Indiennes, avec leurs enfans, vingt-huit Chrétiens, quarante-cinq Bœufs pour le travail, huit Vaches à lait, douze Chevaux & Cavales, & seize Asnes.

Ce Traité ayant duré près d'un mois, enfin le marché fut conclu, à condition que le Colonel Modiford payeroit pour la moitié de cette habitation 7000. livres sterling, sçavoir 1000. livres sterling comptant, & le restant 2000. livres à la fois, de six mois en six mois, & qu'il jouiroit de la moitié du profit selon qu'il reviendrait de-là en avant; & pour cet effet qu'on tiendrait un compte general du tout, où chacun participeroit pour la moitié à la dépense & au profit.

Dans cette habitation de cinq cens arpens de terre, il y en avoit un peu plus de deux cens qui estoient employez en Sucre, plus de quatre-vingt en Pasturages, cent-vingt en Bois, dix pour du Tabac, cinq pour du Gingembre, autant pour du Cotton, & septante pour des Vivres; sçavoir Bled, Patates, Plantins, Cassave, & Bonaviste, quelques arpens pour avoir des

fruits, comme des Ananas, Plantins, Melons, Bavanés, Guyaves, Melons d'eau, Oranges, Limons, Limes, &c. dont la plupart estoient pour la Table.

Je demeuray dans cette habitation quelque temps, avec ces deux personnes à qui elle appartenoit, mais je fus trois ans avec le Colonel Modiford, car l'autre s'en alla en Angleterre, & laissa la conduite de tout au Colonel Modiford, que je devois assister pour le bien commun de l'un & de l'autre, ce que je fis en partie à leur priere, & en partie à la sollicitation de Monsieur Thomas Kendal, qui avoit beaucoup de confiance en moy, en cas qu'il arrivast quelque mal-heur au Colonel Modiford pendant le voyage.

Ce que je dis seulement pour vous faire voir que j'ay eu assez de temps pour m'instruire en la connoissance des choses qui sont necessaires pour faire valoir une habitation de cette importance, c'est pourquoy l'on doit d'autant plus adjouster foy à ce que je diray touchant le profit & la valeur de cette habitation, qui servira d'instruction à ceux qui voudront faire de pareilles entreprises, qu'ils pourront faire plus ou moins grandes, selon qu'il leur plaira. Et certes je ne manquois pas de Maistre pour apprendre ce mystere, car pour rendre à chacun ce qui luy appartient, il faut avouer que le Colonel Modiford est aussi capable & intelligent en ces sortes d'emplois, qu'aucun que je connoisse; c'est pourquoy selon l'experience que j'en ay faite avec luy, & le peu de capacité que j'ay, j'en puis dire quelque chose de raisonnable, ce que je feray ingenuëment, & sans aucune exageration.

Mais devant que je die aucune chose de l'estat où estoit cette Isle lorsque nous y arrivâmes, je prie le Lecteur de m'excuser si je fais une petite digression pour luy dire ce qui m'a esté recité par les plus anciens Colons que nous y trouvâmes, & qu'ils tiennent de leurs Predecesseurs par tradition, car la plupart de ceux qui y avoient mis pied à terre les premiers estoient morts, & à peine en restoit-il encor un qui fust en vie.

Environ l'an un Navire qui appartenoit au Chevalier Guillaume Courtin, retournant de Fernambouc au Bresil, ayant esté chassé sur cette Coste par le mauvais temps, par hazard vint à aborder cette Isle, qui n'est pas beaucoup hors de la route, estant l'Isle la plus au dessous du vent de toutes les Antilles, à la reserve de l'Isle de Tabago, où ayant mouillé

l'anchre, ils y demeurèrent quelque temps pour s'instruire de la nature du lieu, qu'ils trouverent apres l'avoir visité en divers endroits, si couvert de bois, qu'on n'y pouvoit decouvrir aucunes plaines ou Savanes propres pour l'habitation des hommes.

Savanes sôt
desPrairies.

Ils n'y trouverent non plus aucuns bestiaux, qu'un grand nombre de Pourceaux, qui estoient provenus de ceux que les Espagnols y avoient laissez en passant, afin de pouvoir trouver de la viande fraische en cas qu'ils y fussent portez par le mauvais temps, & s'en servir dans le besoin, les fruits & les racines qui y croissent leur fournissant assez de quoy vivre; en sorte que depuis ce temps-là ils avoient multiplié en grande abondance.

Ce qui fit que les habitans des autres Isles voisines, qui n'en sont esloignées que de la distance de la portée de la veuë, y estant venus dans leurs Canots & leurs Pirogues, & ayant trouvé une si bonne chasse que celle de ces Pourceaux, dont la chair estoit si excellente & si agreable au goust, ils y venoient souvent à la chasse, & y demeuroient par fois près d'un mois, puis s'en retournoient chez eux quand il leur plaisoit, laissant derriere eux toujours quelques marques de leur demeure en ce lieu-là, comme des pots de diverses grandeurs, en quoy ils faisoient cuire leur viande, faits d'argile, si bien mélangée, & si adroitement tournée, que je n'en ay point veu de pareils en Angleterre, tant pour la subtilité de la matiere, que pour l'adresse du tour.

C'est ce que me dirent les anciens habitans des Barbades, mais ayant esté retenu prisonnier en Angleterre en la prison du Banc superieur, le hazard fit que j'y rencontray un ancien Capitaine, & l'un de ceux qui mirent les premiers le pied à terre en cette Isle, dont il avoit gouverné une bonne partie sous Guillaume Comte de Pembrok, devant que le Comte de Carlile l'eust demandée au Roy Jacques.

Ce Capitaine qui se nommoit le Capitaine Canon, me dit que c'estoit une mesprise grossiere aux habitans, & qu'il n'y estoit jamais abordé aucuns Indiens, mais que ces pots y avoient esté apportez par les Negres qu'on avoit amenez d'Angole, & autres endroits d'Afrique, & qu'il les leur avoit veu faire à Angole avec toute l'industrie qu'on sçauroit s'imaginer.

Quoy que je veuille bien croire ce Capitaine, qui sur la connoissance qu'il avoit, me dit que les Negres y avoient apporté
des

des pots d'une terre tres-fine & extremement bien-faites, cela ne peut pourtant pas empescher qu'on ne puisse croire que les Indiens n'y en ayent aussi pû apporter quelques-uns, & on ne peut pas sçavoir quels estoient les mieux faits.

Car il est certain qu'il y a des endroits dans l'Isle, d'où lorsque le temps est serein l'on peut parfaitement voir l'Isle de saint Vincent, & si nous les pouvons voir, pourquoy ne pourront-ils pas nous voir aussi? Ce qui estant, il est constant qu'ils se hazardent facilement pour aller en quelque lieu que ce soit qu'ils puissent voir, & où ils puissent arriver devant la nuit, après s'estre embarquez de grand matin. Quoy que c'en soit, je laisse au Lecteur à croire des deux celui qui luy plaira, & qui luy paroistra plus vray-semblable,

Mais j'ay une grande inclination à croire que les Indiens y ont esté, parce que l'Isle de saint Vincent estant située dans le mesme climat que celle des Barbades, l'Argille peut estre de la mesme nature & de la mesme qualité, & comme ils ont l'adresse de si bien temperer leur Argille, qu'elle peut estre cuite sans se fendre, cela nous peut donner le moyen de temperer celle des Barbades, en sorte que nous en puissions faire cuire des briques sans s'éclater & se fendre, en quoy ceux d'Angole qui sont fort éloignez, & peut-estre que leur terre aussi est d'une autre qualité, ne nous sçauroient assister. Mais il n'est pas difficile d'avoir un homme ou deux de cette Isle-là pour nous enseigner la maniere dont ils se servent pour la preparation de leur Argille, ce qui seroit d'une tres-grande utilité aux Barbades pour les bastimens. Mais il ne faut pas que cette digression m'emporte hors de mon sujet.

Comme ils eurent donc fait cette découverte, & qu'ils en eurent donné advis à leurs Amis en Angleterre, l'on y envoya d'autres Navires, avec des hommes, des vivres, & des instrumens de labeur, pour couper & abattre les bois, afin d'éclaircir la terre, & la mettre en estat d'y planter de quoy vivre, n'en ayant trouvé jusques-là que bien peu çà & là parmy les Bois.

Mais comme ils en eurent défriché une partie, ils y plantèrent des Patates, des Plantins, & du Mahis, avec quelques autres fruits, qui avec la chair du Porc qu'ils y trouverent ne pouvoient servir qu'à entretenir la liaison du corps & de l'ame, outre que les secours d'Angleterre ne venant que lentement & de loin à loin, cela fut cause qu'ils se virent souvent reduits à des

nécessitez extremes; car le Tabac qu'ils y cultivoient estoit si fereux & de si peu de valeur, qu'ils n'en pouvoient presque point esperer de retours d'Angleterre ou d'ailleurs, de maniere qu'ils furent reduits un assez long-temps dans un estat toute-à-fait digne de compassion.

Car les Bois estoient si épais, & la plupart des Arbres si grands & si massifs, qu'ils ne pouvoient pas les abattre avec le peu de gens qu'ils avoient, & lors qu'ils estoient abattus & estendus tout du long sur la terre, les branches en estoient si épaisses & si embarrassantes, qu'ils avoient besoin de l'ayde de beaucoup d'autres hommes plus robustes qu'eux pour les ébrancher & les oster de dessus la terre.

Lorsque nous y arrivâmes, nous trouvâmes qu'on y avoit planté des Patates, du Mahis, & des Bonavistes entre les branches les Arbres demeurans tous estendus sur la terre, ce qui fait voir combien il s'en falloit qu'elle ne fust toute défrichée. Nous trouvâmes pourtant qu'on y avoit planté de l'Indigo, & si bien préparé qu'il s'estoit vendu à un prix assez raisonnable à Londres, comme aussi leur Coton & leur Bois se trouverent estre de bonnes marchandises.

Bonavistes sont une espece de Pois qui a esté apportée de l'Isle de Bonnevisse, l'une des Isles du Cap-Verd, & qui est commune aussi au Cap-Verd & en la Riviere de Senegal. Les François appellent cette espece de Pois à saint Christophle, Pois de sept ans; parce qu'ils rapportent sept ans de suite sur la mesme tige, après quoy on en resème d'autres.

De maniere qu'ayant ces quatre sortes de denrées pour negocier, cela obligea quelques Navires de les aller voir, dans l'esperance de pouvoir profiter avec eux, en échangeant les choses dont ils pouvoient avoir besoin, comme des instrumens de labour, du fer, de l'acier, des habits, des chemises, des caleçons, des chausses & des fouliers, des chapeaux, & des gens pour leur ayder au travail, de sorte qu'ayant commencé à gouter la douceur de ce commerce, ils s'attachèrent fortement au travail, & vécurent avec plus d'aise & de commodité qu'ils n'avoient fait auparavant.

Mais trois ou quatre ans après qu'on y eut planté des cannes de sucre, ils reconnurent aussi tost que c'estoit la principale plante qu'il falloit cultiver pour faire valoir toute l'Isle, de sorte qu'ils appliquèrent toute leur industrie à trouver les moyens de

faire du sucre, & d'avoir une parfaite connoissance tant de la culture des Cannes, que de la maniere d'en faire le sucre après cela, qui fut une connoissance qu'ils n'acquirent qu'avec beaucoup d'estude, & après un fort long-temps.

Mais je n'en veux rien dire à présent jusqu'à ce que je parle des Plantes, où vous ne trouverez pas seulement la couleur, la figure, & la qualité de celle-cy, mais aussi sa valeur & son prix, avec tout le procédé du grand ouvrage de la manufacture du sucre, qui est ce à quoy je bute principalement, mais en chemin faisant, je vous veux donner une legere description de l'Isle en general, & en premier lieu de sa situation.

Ce seroit un crime de ne pas croire que vous estes bien instruit dans la connoissance de toutes les parties du monde habitable qui nous est connu, & il y auroit de l'extravagance à vouloir vous informer de la situation de cette Isle, mais parce qu'il y a eu quelque dispute entre les gens de Mer pour sçavoir si elle est seulement sous les treize degrez, ou à treize degrez trente minutes de Latitude; je suivray l'opinion commune des plus intelligens d'entre les Mariniers, qui est que c'est une chose receüe pour constante que la Baye de Carlisle, qui est le Port où ils abordent pour la plupart, est située à treize degrez trente minutes au Nord de la Ligne, ou de Latitude Septentrionale.

Cette Baye sans exception, est la meilleure de toute l'Isle, ayant un peu plus d'une lieuë de large, & deux fois autant depuis les deux pointes de la terre jusqu'au fond de la Baye.

La Ville est située dans la partie la plus interieure ou dans le fond de la Baye. Elle est environ de la grandeur de Hounflo, & on l'appelle le Pont, parce qu'on y bastit du commencement un Pont sur un petit coin de Mer, qui estoit plustost un marais que Mer.

Ce qui fait que cette Ville est fort mal située, car si l'on eust eu autant d'égard à la santé, qu'à la commodité, on ne l'auroit jamais bastie en ce lieu-là; ou si l'on eust eu intention à l'abord d'y bastir une Ville, l'on n'auroit pas eu si peu de jugement que de ne pas prévoir les inconveniens qui pouvoient arriver en choisissant un lieu si mal sain pour y establir leur demeure.

Mais une maison ayant une fois esté bastie, l'on en fit une autre, & en suite une troisième & une quatrième, jusqu'à ce qu'enfin leur nombre luy donna le nom de Ville, car ils y firent aussi bastir après divers Magasins pour y loger leurs Mar-

chandises, à cause de la proximité du Havre; de manière donc que leur plus grande beveuë fut d'avoir basti leur Ville dans un lieu si mal sain.

Car la terre estant un peu plus basse en dedans que ne sont les rivages de la Mer, les grandes Marées passent par dessus ces rivages, & couvrent cette terre qui est toute plate, qui reste après que la Mer s'est retirée, comme un Marais, ou plustost comme une Mare, dont il sort de si mauvaises odeurs, qu'il est impossible que cela n'engendre de mauvais sang, & ne cause sans doute quantité de maladies à ceux qui y demeurent.

Lorsque nous y abordâmes, & un mois ou deux après, la maladie y regnoit avec tant de force, qu'à peine les vivans pouvoient enterrer les morts; & parce que ce lieu-là estoit proche d'eux, ils jettoient les Cadavres dans le Marais, ce qui en infecta l'eau, de sorte que plusieurs qui en burent en furent empoisonnez, & moururent peu d'heures après; mais il y en eut d'autres qui ayant profité de leur mal-heur n'en voulurent plus boire après cela.

La terre des deux costez de la Baye, mais principalement celle du costé de l'Est, est beaucoup plus ferme & plus haute; & je croy qu'avec le temps ils transporteront leur Ville en cet endroit-là pour y establir leur demeure, quoy qu'ils laissent leurs Magasins où ils sont à present à cause de la commodité du Negoce, mais cette autre situation peut estre renduë aussi commode que l'autre, en y faisant quelque dépense, & sans comparaison beaucoup plus saine.

Il y a encor trois autres Bayes remarquables dans cette Isle; l'une qui est à l'Orient de celle-cy, qu'on appelle la Baye d'Augustin, non en memoire d'aucun Saint, mais au contraire d'un fou d'yvrogne, qui par ses débauches s'est rendu infame dans l'Isle, dont l'habitation estant proche de cette Baye a fait qu'on luy a donné son nom.

Les autres deux sont à l'Occident de la Baye de Carlile; La premiere s'appelle la Baye de Marekfield, l'autre la Baye de Spike; Il n'y en a pas une qui soit environnée de terre comme la Baye de Carlile; mais parce qu'elles sont au dessous du vent de l'Isle, & que l'anchrage y est bon, les Navires n'y sont pas souvent en danger, si ce n'est au temps du Turnado, que les vents tournent vers le Sud, car alors s'ils ne sont pas bien amarrez, ils sont sujets à se heurter les uns contre les autres, ou à estre poussez à

terre. Car la partie de l'Isle qui est au dessous du vent estant plustost garnie d'e bancs de sable que de rochers, il arrive peu souvent ou presque jamais qu'aucun y fasse naufrage.

Quant à la longueur & à la largeur de cette Isle, je n'en sçau- rois parler que sur la foy d'autrui, parce que je n'ay pû en faire le tour, à cause de la quantité d'autres affaires qui m'occu- poient, mais je m'en suis entretenu avec un des plus anciens & des plus intelligens Arpenteurs qui y fussent, nommé le Capitaine Souan, qui me dit, qu'il avoit fait autresfois un dessein fort exact de toute l'Isle, mais que le Chevalier Henry Huncks qui en estoit lors Gouverneur le retira de ses mains, & l'emporta en Angleterre, depuis quoy ny luy ny aucun autre qu'il sçeuft, n'en avoit fait aucun qui fust venu en lumiere.

Cela fit que je le priay de rappeler sa memoire, & de feuil- leter dans ses papiers, pour voir ce qu'il y pourroit trouver, qui me peust donner quelque lumiere de ce que l'Isle pouvoit con- tenir, ce qu'il me promit de faire, & peu de temps apres il me dit, qu'il avoit trouvé en quelques papiers qui estoient épars en son estude, quelle en estoit la longueur, mais que la largeur estoit fort incertaine, à cause des Capes & des Angles qui s'avancent dans la Mer; de sorte qu'il faut par necessité qu'elle soit large en quelques endroits & estroite en d'autres.

Je luy demanday, lors ce qu'il croyoit qu'elle avoit dans les en- droits qui estoient les plus larges, & en ceux qui estoient les plus estroits. Surquoy il me répondit, qu'il croyoit que l'endroit le plus large ne pouvoit pas estre de plus de dix-sept milles, ny le plus estroit plus de douze milles; & qu'il estoit assuré que la longueur estoit de vingt-huit milles.

Sur des fondemens si incertains il estoit assez difficile d'appuyer aucune certitude; c'est pourquoy le chemin le plus égal que je puisse prendre en cecy, est celuy du milieu entre douze & dix-sept; en quoy je garderay toute la moderation qui se peut dans mon calcul, & ne prendray que 14. qui est moins que le milieu, & multiplieray 14. qu'on suppose pour la largeur par 28. qu'on as- seure estre la longueur, qui font 392. milles en quarré pour le contenu de l'Isle, qui est tout ce que j'en ay pû apprendre, & qui est la cause que j'ay esté obligé de faire mon estimation sur cette simple supposition. Mais quant à la forme de la surface de l'Isle, je n'en sçauois dire autre chose que ce que j'ay fait cy-devant en parlant de la premiere veüe que nous eûmes de l'Isle, qui est

qu'elle s'esleve principalement dans le milieu.

Lors que le Soleil est dans la ligne Equinoctiale, ou à dix degrez de l'un ou de l'autre de ses costez, l'on trouve fort peu de changement en la longueur des jours, car le Soleil se leve à six heures du matin & se couche à six heures du soir, mais lors qu'il est proche du Tropique de Capricorne, & qu'il est à trente-sept degrez de nous, nous y trouvons de la difference, car lors le jour est un peu plus court, & nous trouvons que cet accourcissement des jours commence environ la fin d'Octobre; le Crepuscule n'estant gueres plus long alors qu'en un autre temps qui n'est pas la moitié si long qu'il nous paroist en Angleterre.

Au temps de la nouvelle Lune, l'on voit que ses deux cornes sont esgalement hautes lors que le Soleil est proche de nous, mais quand il est esloigné de trente-sept degrez vers le Sud, l'on y trouve de la difference, parce qu'alors elles ne sont pas si égales, mais un des bouts est plus haut que l'autre, à cause de la position où nous sommes.

Pendant huit mois de l'année, il y fait grand chaud, mais l'air n'y est pas si ardent que les Valets, tant les Chrestiens, que les Esclaves, ne puissent travailler dix heures par jour.

Comme le Soleil s'esleve sur l'horison, il se leve avec luy des brizes de vent frais, qui d'autant plus que le Soleil monte & devient plus ardent, d'autant plus aussi ces brizes deviennent plus fortes & plus fraiches, qui souffient toujours du costé du Nort-Est & de l'Est: si ce n'est au temps du Tornado, que le vent tourne vers le Sud pour une heure ou deux, & puis retourne au mesme point où il estoit.

Les autres quatre mois de l'année il ne fait pas si chaud; mais l'air à peu près est de la mesme temperature qu'il est en Angleterre vers le milieu du mois de May. Mais quoy que dans les chaudes saisons de l'année l'on y suë beaucoup, l'on n'y sent pas les défaillances qu'on a de par-deçà à la fin de Juillet ou au commencement d'Aoust. Avec cette grande chaleur, il y a une telle humidité, qu'il est impossible que l'air ne soit fort mal sain.

L'on y est fort peu souvent alteré, si ce n'est qu'on s'eschauffe le corps par trop de labeur, ou en beuvant des eaux de Vie qu'on y porte d'Angleterre, ou du breuvage de cette Isle, qu'on fait de l'escume des Chaudieres où l'on fait bouillir le Sacre qu'on appelle Tuë-Diable.

Quoy que quelques-uns de ces breuvages soient utiles si l'on

en use avec moderation, neantmoins leur usage immoderé enflamme le corps, ce qui rend le ventre constipé, & cause de grandes douleurs d'entrailles, qui est une maladie fort frequente en ce lieu-là & difficile à guerir, dont plusieurs sont morts. Mais il est pourtant vray que les eaux de Vie sont fort utiles en ces lieux-là où il fait si chaud, car les esprits estant dissipés par la sueur continuelle, les parties interieures demeurent froides & défaillantes; & ont besoin d'estre fortifiées & ranimées. Outre que nos corps estant accoustumez à un climat plus froid, se trouvent debilités, & s'en faut beaucoup qu'ils n'ayent la mesme vigueur & la mesme gayeté qu'ils ont dans les Climats plus froids, le sang mesme est plus delié & plus passe que dans nos pays de par-deçà : & la viande n'a pas le goust qu'elle a en Angleterre, mais est presque comme insipide, à la reserve de la chair de Porc, qui à ce que je croy est la meilleure de cette espece qui soit dans le monde.

Nos Chevaux & nostre Bestail boivent rarement, & encore peu à la fois, si ce n'est ceux qui sont eschauffez par le travail.

Cette humidité de l'air fait que tous les couteaux, les estuis, les clefs, les éguilles, les espées, & les munitions, s'enrouillent, & ce dans un instant, car si l'on fait esmoudre un couteau, en sorte qu'on en emporte toute la rouille, & qu'après l'avoir bien essuyé on le mette dans la guesne, & puis dans la pochette, si ensuite quelque temps après on l'en tire, on verra qu'il commencera à se rouiller par tout, & avec le temps la rouille entrera dans l'acier, & en gastera la lame.

Les ferrures mesme qu'on n'ouvre & ne ferme pas fort souvent, se rouillent dans les gardes, & deviennent inutilles, les horloges & les montres ne vont presque jamais juste; & tout cela à cause de l'humidité de l'air.

Ce que nous experimentâmes estant encore en Mer, car devant que d'approcher de cette Isle, nous apperçûmes une certaine sorte de temps, qui n'est ny pluye ny broüillards, qui continua pendant quatre ou cinq jours, & s'esleve à une telle hauteur, que quoy que le Soleil luisse & brille bien fort, neantmoins l'on ne scauroit voir son corps jusqu'à neuf heures du matin, ny depuis trois heures après midy, quoy qu'on voye le Ciel sur nostre teste fort clair & serein, qui est un temps fort desagreable & fort mal sain.

Cette grande chaleur & cette humidité jointes ensemble, sont assurément la cause que les arbres & les plantes y croissent à la hauteur & à la grandeur qu'on les y void.

Il n'y a rien qui manque en cette Isle que les Fontaines & les Rivières, car il y en a fort peu, & celles qui s'y trouvent sont fort petites & peu considerables.

Je n'y ay veu qu'une Riviere, mais qu'on devoit pluſtoſt appeller un Lac, car les Fontaines qui y coulent ne sont pas capables de la remplir, parce qu'elles sont trop petites, & il n'a aucune iſſuë dans la Mer; mais aux hautes Marées la Mer y entre & le remplit, & aux basses Marées l'eau n'en ſçauroit sortir, parce ~~les~~ que les rivages de la Mer sont plus hauts que son liſt.

Il en paſſe pourtant une partie au travers des ſables, qui laiſſe une eau fade meſlée d'eau douce & d'eau ſalée: Lorsſque la Mer y entre, elle y apporte des Poissons, qui s'y veulent bien tenir, parce qu'ils se plaisent plus en cette eau meſlangée qu'en celle qui est ſalée. Le Colonel Humphrey Walrond à qui appartiennent les terres qui sont aux deux coſtez de ce Lac, & qui par conſequent en est Seigneur, m'a dit qu'il y avoit peſché des Poissons auſſi gros que des Saumons, qui estoient devenus extrêmement gras, comme des Marſouins, mais qui estoient d'un tres-bon gouſt, & tres-fermes.

Mais cela n'arrive pas ſouvent qu'on y peſche de ces Poissons, là ny d'autres, parce que tout le Lac est plein d'arbres & de racines, de ſorte qu'on n'y ſçauroit poſer de Retz, ny de lignes avec des hameçons, car ils les entortilleroient dans les racines, & s'eſchaperoient par ce moyen-là, & les lignes se romproient en les voulant tirer, eſtant attachées aux racines.

Cette Riviere ou ce Lac ne s'eſtend pas plus de deux cens quarante toiſes dans la terre, ou à la portée du Canon tout au plus, & il n'y a pas un endroit où il ſoit ſi large qu'on ne puiſſe bien jeter un palet au-delà.

Les groſſes Marées ne montent gueres plus de quatre ou cinq pieds de haut en ce lieu-là, & dans ces petits ruiſſeaux il y vient de petites Eſcreviſſes de la Mer, mais qui n'ont pas ces groſſes pattes de devant qu'ont celles de par-deçà, qui sont les meilleures & les plus pleines de toutes celles que j'ay veües, car celles de Chicestre ne sont rien en comparaiſon de celles-là.

Mais l'eau dont ceux de cette Isle se ſervent le plus, est l'eau de pluye, qu'ils gardent en des Eſtangs ou reſervoirs, qui ont des deſcendes de terres, en ſorte que la pluye qui tombe ſur les autres terres, puiſſe couler en ce lieu-là. L'endroit où ce reſervoir est ſitué doit eſtre bas, & argilleux au fond: que s'il ne l'est pas naturellement,

naturellement, il le faut rendre tel par le moyen de l'art, car s'il y a la moindre ouverture à l'eau, elle passe à travers de ces fentes, & se perd dans un instant. Ces estangs sont remplis environ la fin de Decembre, & par le moyen des pluyes qui tombent toutes les semaines, ils s'entretiennent en cet estat; neantmoins il arrive par fois qu'ils en ont besoin.

Ils se servent de l'eau de ces Estangs à toutes sortes d'usages, & dans tout ce qu'ils en ont besoin, pour faire cuire leur viande, pour faire leur breuvage, & pour laver leur linge, car elle porte fort bien le Savon.

Mais il y a une chose qui me semble fâcheuse, qui est que les Negres se vont baigner en ces Estangs pendant les chaleurs, & que leurs corps ne sentent pas trop bon, mais les Colons respondent à cela que le Soleil par la vertu de sa chaleur emporte toutes les vapeurs malignes, & qu'après cela les eaux deviennent rarefiées & pures comme elles estoient auparavant. Quoy que c'en soit; ce m'estoit une grande satisfaction d'avoir proche de nous un petit Ruisseau, où nous allions querir chaque jour autant d'eau qu'il nous en falloit pour faire cuire nostre viande, & pour boire.

Je n'ay jamais pû voir aucuns Poissons dans ces Estangs ou reservoirs, ny aucune chose qui eust mouvement ou vie, excepté quelques mouches qui y tombent; mais l'eau en est fort claire & de bon goust.

Et pour empescher que le bestail ne trouble l'eau en s'enfonçant dans la bouë, ou ne soit en danger de se noyer en y allant boire, ceux qui sont bons ménagers mettent des barrières autour de l'Estant à l'endroit qui est le plus profond, afin que l'eau y soit en repos, & le font paver de pierre au fond, de sorte que ny le bestail ne sçauroit troubler l'eau en remuant la bouë, ny s'enfoncer dedans avec les pieds, & en cette maniere ils ont toujours de l'eau claire.

Ils gardent aussi de l'eau qui tombe de leurs maisons, par le moyen des goutieres qui l'apportent en des Cisternes, & cette eau qu'on y garde estant dans l'enclos de leurs maisons jusques-icy (dont il y en a plusieurs qui sont basties en façon de Fortereses, avec des Bastions & des Contrescarpes pour pour se deffendre, en cas qu'il arrivast quelque sedition ou quelque soulèvement dans l'Isle, soit par les serviteurs Chrestiens, soit par les Esclaves Negres) leur sert de breuvage pendant qu'ils sont assiegez, comme aussi pour

letter sur les corps nuds des Negres, estant toute bouillante, qui est une aussi bonne défense contre leurs menées secretes, qu'aucunes armes qu'on puisse avoir.

S'il arrive quelque tumulte ou quelque desordre dans l'Isle, celui qui en est le plus proche, tire un coup de mousquet, qui y donne l'alarme par tout, car sur le bruit de coup-là, celui qui l'entend en tire un autre, & ainsi de proche en proche, jusqu'à ce que cela s'estende par toute l'Isle, & sur cet advertissement chacun se tient prest.

Le pain qu'on tient pour le baston, ou le principal appuy de la vie de l'homme, n'a pas icy le mesme goust qu'il a en Angleterre, mais neantmoins ils estiment qu'il est nourrissant & fortifiant tout ensemble. On le fait de la racine d'un Arbrisseau qu'on appelle Cassave, mais à present je ne parleray point de la maniere qu'il croist jusqu'à ce que je traite des Arbres & des Plantes en general.

Mais nous considererons seulement sa racine, parce que nostre pain en est fait. Elle est grosse & ronde, presque comme le corps d'un petit Alembic ou d'une Cornue, & lors qu'on la recueille, on coupe les bastons de cet arbrisseau, qui croissent les plus proches de la racine, qu'on plante dans la terre, où ils croissent & poussent de nouvelles racines, de sorte qu'on plante à mesure qu'on recueille.

Devant qu'on mange cette racine elle souffre un estrange changement, car estant un Poison mortel lors qu'on la recueille, par le bon ordre qu'on y apporte, elle devient une tres-bonne nourriture & tres-saine, & la maniere comme cela se fait est telle.

L'on lave bien net le dehors de la racine, & on l'appuye contre une Roüe, dont la Sole est d'un pied de large ou environ, couverte de Laton, faite en façon d'un grand Esgrugeoir ou d'une Rape, laquelle on tourne avec le pied comme les Esmouleurs font leur Meule, & à mesure qu'elle égruge la racine, elle tombe dans une grande huche, qu'on met tout exprès pour la recevoir.

Cette racine estant ainsi égrugée, est un Poison mortel, aussi violent qu'un Apotiquaire en puisse faire des simples les plus veneneux qu'il scauroit trouver & ramasser ensemble, mais ayant esté mise dans une piece de grosse toile pliée en double & si bien pressée que tout le suc en soit sorty, on l'estend sur un drap

Où une piece de toile pour la faire secher au Soleil, après quoy elle est propre à faire du pain.

Cela fait l'on a une piece de fer, que j'estime estre jettée ou coulée en figure ronde, dont le diamettre est d'environ vingt poulces, & un peu enfoncée au milieu, & à peu près semblable à la Meule sur laquelle les faiseurs de Lunettes font tailler & polir leurs Verres, mais non pas tout à fait si concave que celle-là, d'un demy poulce d'espais autour du bord, mais un peu plus espais vers le milieu, ayant trois pieds comme une Marmite, d'environ six poulces de haut, afin de pouvoir faire du feu au dessous.

L'on fait chauffer cette Platine en sorte qu'elle puisse cuire & non pas brûler, & lors qu'elle est chaude, les Indiens qui ont la charge de faire ce pain, parce qu'ils l'entendent mieux que les autres, jettent la farine sur la Platine, autant qu'il en peut tenir en sa largeur, & l'applatissent avec les mains, ensuite dequoy elle s'attache toute ensemble, & lors qu'ils croient que ce costé-là est assés cuit, ils ont un instrument fait comme une Palette, avec quoy ils tournent l'autre costé, & puis la tournent & retournent tant de fois, qu'ils voyent que c'est assés, ce qui est bien-tost fait; après quoy ils posent cette galette sur une table, puis ils recommencent à en faire d'autres encore, jusqu'à ce qu'il y en ait assés pour toute la famille.

Lors que nous y arrivâmes ils faisoient ce pain aussi espais que des bignets, mais ensuite estant devenus plus curieux & plus delicats, ils le firent aussi mince que des oublies, & neantmoins tres-blanc & cresp, comme une gaufre ou une oublie nouvellement faite.

Ils n'y mettent jamais de sel, dont je m'estonne, parce que ce pain estant de soy insipide & sans goust, cela luy donnoit un peu plus de saveur, mais la meilleure maniere de l'apprester se fait avec du lait, qui luy donne le goust des Amandes.

Ils en veulent faire de la crouste de Pasté, mais il y en a peu qui la sçachent faire, car comme on la pétrit avec les mains, ou qu'on la roule avec un rouleau, elle se crevasse & se fend toujours, de sorte qu'on ne la peut accommoder en sorte qu'elle puisse tenir aucune liqueur, soit qu'on y mette du beurre ou des œufs, soit qu'on n'y en mette point.

Mais enfin après l'avoir essayé & manqué quantité de fois, j'en appris le secret d'une femme Indienne, qui me montra le vray

moyen de le faire, qui est en faisant cette farine, qui passe aussi subtile que la plus fine fleur de farine de froment qui se trouve en Angleterre, & mesme encore plus deliée.

Neantmoins ce n'est pas-là encore tout le secret, car cela n'empesche pas qu'elle ne se crevasse; mais voicy le principal de toute cette affaire. Mettez chauffer de l'eau dans un poillon, & y mettez dedans autant de cette fine fleur, qu'il en faut pour la reduire en consistance ou espaisseur d'empoix ou de bouillie, & le laissez cuire un peu, en le remuant toujours avec une spatule, puis le meslez avec la quantité de fleur dont vous voulez faire de la crouste de pasté: estant bien meslez & bien pestris ensemble, vous y pouvez adjoûter ce que vous voudrez de beurre & d'œufs, après quoy elle se tiendra presque aussi ferme & aussi bien que la paste qu'on fait en Angleterre.

Mais ceux qui n'ont point de Vaches, qui ne peuvent pas faire de beurre sur le lieu, & qui sont obligez de se servir de celui qui vient d'Angleterre ou de Hollande, feront mieux de s'en passer, & de manger leur crouste de pasté toute seche.

Je fais neantmoins une grande difference entre le beurre qu'on y apporte de l'un ou de l'autre de ces pays-là, à l'esgard des saisons qu'on l'y apporte.

Car si un Navire part d'Angleterre en Novembre, & que ce Navire arrive au milieu ou près de la fin de Decembre, lors que le Soleil est en son plus grand esloignement; le Beurre y peut arriver en bon estat; & estant mis en des lieux frais, peut garder son goust pour quelque temps. Mais si le Navire part au Printemps ou en Esté, le beurre devient si relent & si dégoustant qu'on ne le peut souffrir.

L'on ne sçauroit aussi y apporter en ce temps-là du fromage sans estre gâté, si ce n'est qu'on le mette dans de l'huile. Ny des chandelles non plus, car le Baril se tiendra tout dans une masse, & sentira si mauvais, que les Rats ny les Souris n'en voudront pas approcher, & beaucoup moins en manger.

Ce qui fait que les Habitans qui sont fort incommodez par ces inconveniens-là, & parce qu'on ne sçauoit tirer ces chandelles du Baril en leur entier, & qu'elles ne se peuvent tenir dans le chandelier sans couler & pancher en bas, se servent pour la plupart de chandelles ou de flambeaux de cire, qu'ils font eux mesmes de la cire qu'ils font venir d'Afrique, qu'ils ont à assez bon compte, car il n'y a point d'Abeilles dans les Barbades.

Mais quoy, je m'emporte trop souvent en des digressions inutiles, car je ne voulois parler que du pain, & de ses diverses especes, de sorte qu'ayant dit tout ce que je sçay du pain de Cassave, il faut que je vous die un mot d'une autre sorte de pain qu'ils font, qui est un pain meslé, qu'on fait de farines de Mahis & de Cassave meslées ensemble, car le Mahis tout seul ne sçauroit faire de pain, tant il est pesant & grossier; mais ces deux farines estant meslées ensemble, on en fait de grandes galettes de deux poulces d'espais, qui à mon avis est le pain de tous ceux qu'ils ont, qui approche le plus du goust de celui d'Angleterre.

Les Negres se servent du Mahis d'une autre maniere, qui est, de le faire rostir en son Espy, & le manger tout chaud en sortant de l'Espy. L'on a aussi encore une autre maniere de nourrir les serviteurs Chrestiens avec ce Mahis, qui est de le broyer dans un grand Mortier, & le faire cuire en consistance de gruau ou d'orge mondé, dont on remplit une jatte de bois en telle quantité qu'il y en a assez pour le repas de sept ou huit personnes, à qui on le donne tout froid, & bien souvent sans sel pour l'assaisonner. C'est ce qu'on y appelle *Lob-lolly*, mais lors qu'on veut en nourrir les Negres, ils s'en fâchent fort, & s'escient; O ! qu'on ne nous donne plus de ce Lob lob.

La troisième sorte de pain dont on se sert, sont des Patates toutes seules, qu'on prend les plus seches & les plus grosses qu'on peut choisir. Lorsque nous y arrivâmes, l'on ne s'en servoit gueres d'autre à la table de plusieurs riches Habitans de l'Isle. Ce sont-là toutes les sortes de pain que je sçache dont on se sert en ce lieu-là du crû du Pays.

Ce qui vient ensuite est la boisson, qui comme il s'en fait de diverses matieres, me donnera sujet aussi d'une plus grande varieté en leur description.

La premiere & dont on se sert le plus dans l'Isle, est le Maby qu'on fait avec des Patates en cette maniere,

Il faut mettre les Patates dans une cuve pleine d'eau, & avec un balet les remuer haut & bas, jusqu'à ce qu'elles soient bien lavées, puis il les faut tirer, & les mettre dans un grand pot de fer ou d'airain, tels que sont ceux où l'on fait cuire le Bœuf en Angleterre, & y mettre autant d'eau par dessus, qu'il en faut pour en couvrir la quatriesme partie; puis couvrir l'ouverture du pot avec une grosse toile double, ou de celle dont on fait les sacs, le bouchant bien afin qu'il n'en sorte rien dehors.

Drinks

Faites ensuite du feu au dessous, seulement pour faire cuire ces racines comme une estuvée, & lors qu'elles sont molles, tirez les & les pressez, & les rompez par morceaux & les demeslez bien avec les mains dans de l'eau bien claire, les y laissant reposer jusqu'à ce que l'eau ait attiré & succé tout l'esprit des racines, ce qui se fait dans une heure ou deux. Mettez alors toute la liqueur & les racines dans une grande chauffe de drap, comme celles où l'on passe les gelées, qui soit pointuë au fond, & la laissez couler dans une cruche, & dans deux heures elle commencera à travailler: couvrez-la & la laissez reposer jusqu'au jour suivant, qu'elle sera en estat d'estre bûë, & selon que vous voudrez qu'elle soit plus ou moins forte, mettez y une plus grande ou une moindre quantité de ces racines. Il y en a qui le font si fort qu'on n'en peut boire qu'à petits traits; mais la boisson en soy estant mediocrement composée, ne donne point du tout dans la teste, mais réjouit & étanche agreablement la soif: si on la met en de petits barils ou frequins, elle dure en sa bonté quatre ou cinq jours, & touche bien plus au cœur que dans les cruches. Je ne sçauois mieux la comparer qu'au vin du Rhin estant en moult, mais elle n'en approche pas en force d'esprit, ny en la subtilité du goust.

Il y a deux sortes de terre où ces racines croissent, dont l'une rend la peau de ces Patates rouge, & l'autre blanche, & où les racines rouges croissent, le Maby devient rouge comme du vin clair, & l'autre est blanc.

Quoy que ce soit la boisson dont on se sert generalement dans toute l'Isle, je ne sçauois pourtant la recommander pour la santé; car la pluspart des racines ont une qualité humide en elles qui est la cause des humeurs qui engendrent l'hydropisie.

Monsieur Philippes Bel, qui estoit lors Gouverneur de l'Isle me dit que lors qu'il estoit aussi Gouverneur de l'Isle de la Providence, quelques Espagnols par hazard y ayant mis pied à terre, & ayant beu de ce breuvage, s'estonnerent de ce que tous ceux qui en beuvoient ordinairement pouvoient vivre, tant ils estimoient cette boisson mal saine,

Ils ont une autre sorte de boisson qu'on estime beaucoup plus saine, quoy qu'elle ne soit pas si agreable, qui est le Perino, que les Indiens font pour eux, qui est fait de la racine de Cassave, que je vous ay dit estre un poison violent; qu'ils font mâcher & jeter dans l'eau à leurs vieilles femmes à qui il reste encore quelques dents, pour d'autant mieux briser & macerer la racine. Ce suc

de l'Isle des Barbades.

55

commence à boüillir dans trois ou quatre heures, & se purge de sa qualité veneneuse.

Ayant montré qu'en faisant le pain, l'humidité qu'on tient pour la qualité veneneuse de cette racine, en estant pressée & ostée, en la faisant secher & cuire ensuite, elle devient tres-utile & tres-saine à manger, & à present mettant en usage le jus & la racine qu'on met ensemble dans de l'eau qui est humide, je ne sçay par quelle voye l'on peut reconcilier ces deux choses si directement contraires l'une à l'autre, si ce n'est que le venin qui sort de l'haleine & des dents de ces vieilles femmes, ayant esté empraint & receu la teinture de plusieurs veroles, qui est une maladie fort commune entre eux, quoy qu'ils ayent les meilleurs remedes du monde & en la plus grande quantité pour la guerir, est tellement contraire au poison de la Cassave, qu'ils agissent si puissamment l'un contre l'autre, que dans ce combat ils destruisent reciproquement leurs qualitez veneneuses, de maniere que ce qui en resulte devient plus foible & moins mal-faisant, & l'eau qui de soy est pure, rejette le reste des mauvaises qualitez qu'ils laissent après leur combat, ce qui paroist par le travail extraordinaire que ce breuvage fait, qui est beaucoup plus grand que celuy qu'on void dans la Biere, dans le Vin, & dans le Cidre qui se font en Europe. Cette boisson se peut conserver un mois ou deux estant mise en des barils, & approche plus du goust de la Biere d'Angleterre, qu'aucun de tous les autres breuvages dont on se sert en ce lieu-là.

Drinks

Grippe est la troisieme sorte de boisson qu'ils ont, mais il y en a peu qui le sçachent bien faire, comme je n'en ay jamais gousté, je n'ay pas esté fort curieux de m'en enquerir.

La quatrieme sorte s'appelle Punch, dont j'ay beu par fois: on le fait avec de l'eau & du Sucre mis ensemble, & qui après avoir reposé dix jours, devient tres-fort & propre pour ceux qui travaillent.

L'on en fait une cinquieme sorte des Prunes sauvages qui y croissent en abondance sur des Arbres fort hauts, lesquelles estant pressées & estraintes, rendent un jus tres-aspre & tres-picquant, mais on n'en fait pas beaucoup, à cause de la peine qu'il y a à le faire, aussi ne sont-ils pas delicats en ce lieu-là.

Mais la boisson qu'on fait des fruiçts de Plantin surpasse de beaucoup toutes ces autres-là. On les cueille lors qu'il sont bien meurs & dans leur plus grande douceur, l'on en pele l'escorce & on les demesse dans de l'eau boüillante, & après qu'on les y a laissé reposer

pendant une nuit, on le passe en les pressant dans une toîle, & on en met la liqueur dans des bouteilles, qu'on boit pendant huit jours. C'est un breuvage tres-fort & tres-agreable, mais duquel il ne faut boire qu'avec discretion, car il est beaucoup plus fort que le vin sec, & monte facilement à la teste.

La septième sorte de boisson, est celle qu'on fait de l'escume du Sucre, qui est extremement forte, mais desagreable à boire: elle est commune, & partant moins estimée; le prix en est d'un demy Escu le broc, le commun peuple en boit beaucoup, mesme trop; car cela les fait souvent dormir à terre, qui est une chose fort mal saine en ces quartiers-là.

La huitième sorte, est celle qu'on appelle du Breuvage, qu'on fait d'eau de Fontaine, de Sucre blanc, & de jus d'Oranges, qui n'est pas seulement agreable, mais aussi tres-saine.

La dernière & la meilleure sorte de boisson que cette Isle produise, & qui soit mesme dans le monde, est l'incomparable vin des Pines ou Ananas, qui assurément est le Nectar des Dieux: car il n'y en a point de semblable en la terre, & on le fait du jus du fruit tout pur, sans aucun meslange d'eau, ny de quoy que ce soit, ayant en soy une composition naturelle de tous les excellens gousts qui se peuvent trouver au monde. Ce breuvage est trop pur pour estre gardé long-temps, car en trois ou quatre jours il est affiné; on le fait en pressant le fruit & en faisant sortir la liqueur par l'expression, qu'on garde ensuite dans des bouteilles.

Après vous vous avoir fait gouter du pain & de la boisson que cette Isle produit, & qui peuvent satisfaire le palais de qui que ce soit, pourveu qu'il ne soit pas trop delicat, je vous pourrois dire aussi quel est le pain & le vin qu'on nous apporte des autres parties du monde, comme des biscuits tant blancs que bis, des barils de farine qu'on nous apporte d'Angleterre & de Hollande qui est tres-excellente, dont on fait du pain, de la crouste de pasté, & des boudins. Comme aussi pour boire l'on nous apporte de bonne biere d'Angleterre, des vins de France & d'Espagne, & d'autres endroits; comme de Madere, & de Fayal l'une des Isles des Açores: de sorte que nous n'avons aucun juste sujet de nous plaindre de manquer de pain ou de breuvage, car l'on nous y apporte encore d'Angleterre des eaux de Vie d'Anis, de Mente, d'Absinthe, & aussi des eaux de Vie de France, qui sont extremement fortes, mais qu'on estime tres-saines.

Après vous avoir parlé autant que ma memoire m'a pû four-

Enir des diverses sortes de pain & de breuvage de cette Isle, ce qui est nécessaire d'estre sçeu, je viens à la diversité des viandes qu'on y peut avoir : & parce que la chair de Porc est la viande dont on s'y sert le plus, & qui est aussi la meilleure de l'Isle, je commenceray par celle-là, qui sans contestation est aussi delicate qu'il s'en puisse trouver : car estant aussi bien nourris qu'en aucun lieu du monde, il faut par nécessité que la chair réponde à la bonté de leurs alimens, qui sont des Noix, du Locaste, de tres-excellentes Citrouilles, & presque aussi douces que des Melons, le corps des Plantins & des Bananes, des Canes de Sucre, & du Mahis, dont ils se nourrissent tous les jours.

Lors que nous arrivâmes dans l'Isle, je remarquay que les Estables où ils les gardoient, estoient faites d'arbres dont les bouts se croisoient les uns sur les autres, & que leur closture n'estoit pas suffisante pour contenir le nombre des Pourceaux qu'il y avoit & leur donner moyen de s'y pouvoir remuer & égayer à plaisir pour les entretenir en santé, & les empêcher d'estre malades, de sorte qu'ils estoient comme empestez & estouffez dans leur ordure, qui sans doute est la chose qui incommode le plus toutes sortes d'Animaux, & celle-cy particulièrement, qui devient encore plus fascheuse à cause de la chaleur du Soleil.

La puanteur s'en estend si loin, que j'ay senty l'odeur d'une de ces Estables qui estoit au dessous du vent à prés d'un mille, tout au travers des bois, de sorte que cet entassement des uns sur les autres dans un lieu où ils sont renfermez si à l'estroit, est sans doute la cause qu'ils deviennent malades, & empesche qu'ils ne multiplient & croissent comme ils feroient sans cela, de maniere qu'ils ne sont pas si grands, & leur chair n'est pas si delicate que s'ils estoient sauvages, & en pleine liberté, & qu'ils eussent le moyen de choisir eux-mêmes la nourritute qui leur est propre.

Car j'ay oüy dire au Major Hilliard, qu'à leur premier abord en ce lieu-là, ils y trouverent des Pourceaux d'une telle grandeur, qu'après en avoir osté les entrailles & la teste, l'un d'eux pesoit quatre cent livres, & à present dans le temps que j'y estois, la plupart de ceux qui estoient dans nos estables aussi bien que dans celles de nos voisins, à peine pouvoient-ils esgaler la grandeur des Pourceaux ordinaires d'Angleterre. De maniere qu'ayant remarqué le défaut qui les empeschoit de croistre, parce qu'ils estoient renfermez si estroitement les uns avec les autres, je conseillay au Colonel Modiford de leur faire bastir une Estable ou une Por-

cherie plus ample, & de la faire clore de murailles de pierre, ce qu'il fit, & si grande qu'elle contenoit près d'un mille de tour, de sorte que c'estoit plutôt un Parc qu'un Teſt à Pourceaux, qu'il fit faire ſur le coſté d'une montagne fort ſeche, dont la plus grande partie eſtoit de Rochers, ayant au bas un aſſés grand reſervoir d'eau, & placée au milieu de ſes deux habitations, afin qu'on leur peult apporter à manger de l'une & de l'autre avec plus de commodité, y ayant pluſieurs logemens ſeparez les uns des autres dans ce Parc, pour les Truyes qui avoient des Cochons, avec de petits Teſts baſtis en penchant, afin que leurs ordures ſe peuſſent écouler par des gouttieres en bas, & qu'ils demeuraſſent à ſec dans leurs Eſtables, & encore d'autres lieux ſeparez pour les Porcs chaſtrez & pour les Verrats.

Ce bon ordre fit qu'ils devinrent ſi grands & ſi gras, qu'ils'en falloit peu qu'ils ne fuſſent auſſi grands que lors qu'ils eſtoient ſauvages. C'eſt la meilleure viande de cette eſpece que j'aye jamais mangée, & la plus agreable au gouſt, ſoit qu'elle ſoit bouïllie, roſtie ou miſe en paſte.

Il eſt aisé avec un peu d'art de tromper le gouſt de qui que ce ſoit, & d'en faire paſſer une eſpaule pour du Mouton, & une cuiſſe pour du Veau, après en avoir oſté la peau, avec quoy ils avoient accouſtumé de faire des Paſtez hachez, qu'ils aſſaiſonnoient avec du ſel, du geroſle & du macis, & quelques menües herbes hachées parmy, après quoy eſtant cuits & tirez du four, & ouverts, l'on y met un peu de breuvage qu'on appelle Tuë-Diable qu'on remuë tout enſemble, & puis on les ſert à table, qui eſt ce qu'ils appellent paſtez de pieds de Veau, que je trouvay aſſés bons juſqu'à ce que j'euſſe appris avec quoy on les faiſoit.

Lors que j'arrivay dans l'Iſle je trouvay qu'on n'appreſtoit la viande de Porc qu'à l'ordinaire, qui eſtoit de la faire bouïllir, rôtir, & par fois mettre en paſté : Mais je leur fis gouſter de ma maniere de cuiſiner, en hachant & fricaſſant cette chair, qu'ils trouverent ſi bonne, que dans huit jours après chacun ſe meſſoit de cuiſiner à ma mode ; auſſi n'y a-t'il point de viande qui ait ſi bon gouſt en riblettes, hachis & fricaſſées que celle-là. Et lors que j'en faiſois des paſtez, je mettois toujours au deſſous un coſté de Chevreau, & par deſſus un coſté d'un jeune Cochon de trois mois, ce qui eſtant bien aſſaiſonné & bien cuit, eſt un auſſi bon manger que le meilleur paſté de Daim dont j'aye jamais mangé.

En la ſaiſon la plus fraiſche de l'année, je fis un eſſay pour en

saler, & le pendre pour servir de lard, mais il y a tant de perte, que c'est un fort mauvais mesnage de s'en vouloir mesler, parce qu'il le faut couper en tant d'endroits pour faire entrer le sel, que lors qu'on le veut apprester, une grande partie se trouve perdue & devient inutile, ce qui fit que je ne me voulus plus servir de cette methode-là, mais lors qu'on la saupoudre de quelques grains de sel, cette viande devient tres-savoureuse, soit qu'on la mange bouillie ou rostie.

Environ Noël l'on tuë un Porc, & des costez l'on en fait trois ou quatre colliers de Saucisses ou Boudins blancs, parce qu'en ce temps-là l'air est si frais, qu'avec un peu d'adresse cette viande se peut garder huit jours en sa bonté, & pour faire que la saumeure l'assaisonne plutôt on la fait de Maby, avec quantité de sel, de limons & de limes qu'on y mesle parmy coupez en tranches, avec des noix Muscades, ce qui luy donne un excellent goust.

L'on a rarement du Bœuf, qui païsse sur le terroir de cette Isle, si ce n'est que Dieu le tuë, comme comme ils disent, car l'on en tuë fort peu: aussi seroit-ce un fort mauvais mesnage, & ils leur coustent trop cher, outre qu'on ne peut pas sans beaucoup de perte les tirer du travail, qu'il faut avancer le plus qu'on peut. Un Habitant tel qu'est le Colonel Jacques Drax, qui vit comme un grand Seigneur, en peut faire tuër un de temps en temps, mais il y en avoit bien peu d'autres dans l'Isle, qui le fissent dans le temps que j'y estois.

La viande qui suit après en bonté celle de Porc, ce sont les Cocqs & Poulets d'Inde, qui sont grands & fort gras, puis la Poulaille ordinaire, & les Canes de Moscovie, qui estant lardées du gras de ce Porc, assaisonné avec du poivre & du sel, est une viande excellente en paste. L'on mange de tous ces Oyseaux-là avec leurs poulets, aussi bien que leurs œufs.

Ils ont deux sortes de Tourterelles; qui sont toutes fort bonnes à manger, mais il y a une espece de Pigeons qui viennent des autres Isles dans une saison de l'année, qui commence en Septembre, & y demeurent jusqu'après Noël, après quoy ils s'en retournent, mais non pas tous, car il y en a plusieurs qu'on empesche bien de pouvoir aller faire leur rapport de la bonté des fruiçts qu'ils ont mangez. Ils sont si gras & d'un si bon goust, qu'il y a quantité de Chasseurs qui les tuent sur les Arbres à coups de Fusil, & il s'en trouve de si gras que leur pesanteur les fait crever en tombant sur la terre. Ils sont bons rostis, bouillis & en

paste, mais encore meilleurs estans coupez par moitié & mis à l'estuvée ; à quoy il ne faut point d'autre liqueur pour les faire cuire que la graisse & le suc qu'ils rendent en abondance.

Il y a des Lapins, mais ils sont privez, & le goust en est fade, ressemblant plutôt à celui d'un Poulet que d'un Lapin.

Quoy qu'il y ait divers autres Oyseaux, dont je n'oublieray pas de faire le récit en temps & lieu, il n'y en a neantmoins point d'autres qu'on serve sur la table pour manger, qui est le sujet dont je traite à présent, & je ne me souviens pas qu'on y serve d'autres viandes que celles-là.

Quant au Poisson, quoy que l'Isle soit comme toutes les autres environnée de la Mer, & qu'ainsi il semble qu'elle n'en doive pas estre dépourvue : neantmoins les Habitans sont si bons ménagers, & pensent tellement à leur profit, qu'ils ne voudroient pas donner le temps à un Negre d'aller au Pont pour en apporter. Et comme les Pescieurs voyent que leur Poisson leur demeure entre les mains & se gaste, ce qui arrive en moins de six heures, ils s'abstiennent d'en aller pescher à la Mer, que jusqu'à la concurrence de ce qu'ils en peuvent vendre sur le champ aux Cabarets qui sont au Pont ; où les Habitans viennent lors qu'ils ont dessein de se regaler de Poisson, chez les Sieurs Jobsons, & Jeanne Fullers, où ils en trouvent de tres-bien appresté, car l'un & l'autre ont esté mes apprentifs.

L'on a de la peine à y faire prendre le beurre, mais en son lieu on est obligé de se servir de vinaigre & d'espices, & d'en faire beaucoup à l'huile, qu'on mange tout chaud, d'autre mariné, ou mis en saulmeure, & mangé froid,

Le Colonel Humphrey Walrond a un avantage particulier sur tous les Habitans de l'Isle ; car ayant une habitation près de la Mer, il a une Senne pour pescher, que ses Serviteurs & ses Esclaves vont jetter en Mer deux ou trois fois la semaine, d'où ils en rapportent au logis toutes sortes de grands & de petits Poissons qui se trouvent près de la coste, entre lesquels il s'en rencontre qui sont fort grands & de fort bon goust.

Car ayant esté eslevé en Angleterre avec beaucoup de liberté & d'abondance, il ne s'est pas tellement attaché à son profit qu'il en ait oublié les honnestes divertissemens qu'il avoit accoustumé de prendre, mais il veut que sa table soit bien fournie de tout ce que la Mer & la Terre peuvent produire de bon, & avec toute sorte de franchise il invite & reçoit ses amis. Quoy que je fusse

le moindre de tous, accablé d'une maladie languissante & tirant à la mort, il a eu tant de bonté pour moy, que je ne cesséray jamais de luy en rendre mes remerciemens, & tiendray pour le plus grand bonheur de ma vie, si je puis trouver l'occasion de luy rendre service, ou aux siens, en quelque maniere que ce puisse estre.

Entre les autres Poissons qu'on prit avec la Senne, comme ceux qu'on appelle testes de Veau, Cavallos, Maquereaux, Muges ou Mullets, & diverses autres qui estoient très-fermes & très-excellents, on en prit quatre tout d'un coup, qui avoient du moins une aulne de long, plus gros que des Saulmons, de la plus belle couleur qu'il se peut voir, depuis la nageoire du dos qui est le milieu du Poisson jusqu'au bout de la queue, du plus beau verd naissant qui se puisse voir, & aussi luisant que du satin, mais les nageoires & la queue marquetées d'un vray feuille-morte, & depuis les nageoires du dos jusqu'à la teste, de feuille-morte tachetée de verd, les escailles pour la pluspart aussi grandes qu'une piece d'argent de trente sols.

Ce Poisson ne vit pas de proye, mais de ce qu'il trouve au fond de la Mer, comme je reconnus par ce que je trouvay en sa mul-lette. C'estoit un très-excellent Poisson en quelque maniere qu'on le puisse apprester.

Il manque une sorte de Poisson en cette Isle, dont les especes sont très-frequentes sur la pluspart des Isles des Caribes & des Lucayes, qui est la Tortuë fraische, qui est la meilleure viande que la Mer produise, & dont il y a une plus grande quantité, mais j'en ay veu fort peu de cette sorte aux Barbades, encor n'estoient-elles ny grasses ny approchantes de la grosseur des autres. La raison vient de ce qu'il n'y a ny Sable ny Bancs pour pondre leurs œufs ou pour se divertir à l'air, car ces Poissons là se plaisent sur le Sable & y peuvent demeurer douze heures, pendant que la Mer soit retirée, qu'ils se laissent emporter au retour de la plus prochaine Marée. L'on en prend un nombre infini en les tournant avec des bâtons, car elles demeurent en cet estat jusqu'à ce qu'on les vienne querir pour les emporter. Une grosse Tortuë aura dans son corps pour le moins un demy boisseau d'œufs, qu'elle pond dans le Sable, où ils se couvent & esclosent par la chaleur.

Lors qu'on veut tuer un de ces Poissons, la maniere est de le mettre sur une table sur son dos, & lors qu'il void qu'on vient avec un cousteau à la main pour le tuer, il pousse tant de sôûpirs,

qu'il n'y a point d'animal qui en fasse de mesme, & jette d'aussi grosses larmes que fait un Cerf, qui a le corps & les yeux beaucoup plus grands.

Il a une joncture ou une fente environ un poulce au dedans de l'extremité du bord de son écaille, qui va tout autour de son corps, depuis la teste jusqu'à la queue, à costé du ventre, dans laquelle fente ou joncture l'on met le cousteau, commençant par la teste, & on fend tout ce costé-là, en faisant autant de l'autre, puis on enleve son ventre qu'on appelle Calipy ou Plastron, & on découvre ses entrailles, & estant ostées on vient au cœur, qui a trois pointes distinctes, mais qui s'unissent toutes en haut où est la graisse, & si l'on les enleve & qu'on les mette dans un plat, elles se remueront & pantelleront dix heures durant apres que le Poisson sera mort. Aussi est-il certain qu'il n'y a point d'animal sur la Terre ny dans la Mer, qui jouisse de la vie avec tant de douceur & de delices que ce pauvre Poisson, ny qui soit plus delicat au goust, & plus nourrissant qu'il est.

Ensuite de la Chair & du Poisson que cette Isle fournit, il est à propos de considerer aussi quelles sont les autres choses qu'on y peut trouver qui servent à garnir la Table des viandes qui se peuvent rencontrer en ce lieu-là, qui sont des œufs apprestez en diverses façons, sçavoir pochez, & mis sur des soupes de pain, trempées dans du beurre & du jus de citron avec du sucre, des raisins de Corinthe refaits & épars par dessus, avec du gerofle, du macis & de la canelle saupoudrez par dessus avec un peu de sel.

L'on y appreste encor des œufs au beurre, & en amelette, avec du jus de Citron & du sucre, d'autres qui sont frézés, ou en tourte avec des herbes, des flancs aussi bons qu'il s'en mange à la table du Maire de Londres, des amelettes au fromage, des choux ou cassemuseaux, du second potage qui se fait avec de la creme boüillie avec des jaunes d'œufs, & assaisonnée avec du sucre & des épices. De la gelée qu'on fait de la chair des Cochons de lait, des pieds de Veau, & d'un Cocq, qui est tres-excellente, mais qu'on doit manger aussi-tost, parce qu'elle ne se garde pas.

L'on a aussi de la cresse, qu'on mange toute seule, ou apprestée en diverses manieres, parce qu'on a les Citrons, les Limons & les Oranges à commandement; l'on en mange aussi avec des fruits de Platanes, des Guyaves, & des Bonaves, à l'é-

tuvée' ou confits au sucre avec la cressime, comme aussi l'on sert de ces fruits tout seuls confits au sucre sans cressime.

Mais pour nous inciter à boire un verre de vin, & nous aiguïser l'appetit, nous avons de bonnes langues de bœuf fumées qu'on apporte de l'ancienne & nouvelle Angleterre, & de la Hollande & de la Westphalie, des Jambons, & du Caviar fait d'œufs d'Esturgeon, comme aussi des Harans salez & des Maquereaux qu'on apporte encor de la nouvelle Angleterre, & des Boutargues de la Virginie, dont j'ay mangé les meilleures que j'aye jamais goûté chez le Colonel Drax.

J'ay déjà nommé les fruits que cette Isle produit; c'est pourquoy il est inutile de les repeter, l'on peut les manger à l'entrée ou à la sortie de Table, comme on voudra, mais quant à eux ils les mangent comme on fait en Italie devant que de manger la viande.

Les victuailles que l'on y apporte des Pays estrangers sont celles-cy; sçavoir, du Bœuf de Hollande, de l'ancienne & de la nouvelle Angleterre, de la Virginie, & mesmes de Moscovie, qui est tres-bon. Du Porc salé aussi, & toutes sortes de Poissons salez, comme Moruës seches & vertes, Merlus, Maquereaux, Harans, qui sont tres-bons & tres-agreables. De l'Esturgeon de la nouvelle Angleterre, mais qui est si mal appresté, qu'on a bien de la peine d'en manger, parce qu'ils n'entendent ny à le cuire ny à l'assaisonner; car ils le font trop cuire & le salent aussi par trop, de sorte que le Poisson estant trop attendry par la cuisson, le sel le ronge & le mange, pendant tout le temps qu'on employe à l'apporter, car quand on vient à l'ouvrir, estant transporté loin du Pont, & tout ébranlé par le charroy, à peine en reste-il une piece entiere, mais tout l'Esturgeon est réduit comme en une masse, qui est tellement salée que je n'en ay jamais pû goûter, mais il est moins rompu à l'habitation du Colonel Walrond.

L'on y apporte aussi des autres Isles qui sont au dessous du vent, de la Tortue salée, mais si mal proprement apprestée, qu'à peine avons nous le cœur d'en manger, car ils recueillent le sel & le sable tout ensemble à la haste dans l'Isle où ils les prennent, de sorte que quoy qu'on les lave du mieux qu'on peut, il faut toujours craquer les dents, lorsqu'elle est salée. Elle a presque aussi mauvais goût que ces Plongeurs de Mer qu'on apporte de l'Isle de Sorlingues; mais cette sorte de viande n'est que pour les

Valets : par fois l'on en donne un peu aux Negres , mais rarement, les uns & les autres ne mangeoient d'aucune viande qui fust bonne dans le temps que nous y arrivâmes.

Mais lorsque j'en partis, les choses estoient beaucoup mieux, car pour le soin & le bon ménage des Habitans, il y avoit une plus grande abondance, tant des vivres qu'ils avoient accoustumé d'avoir, comme Patates, Bonavistes, Loblollys, que de bonnes viandes, de Porc, de Poisson salé, & de Bœuf sauspoudré, qu'on y apportoit par Mer des Pais estrangers, en sorte qu'on donnoit à chaque Negre deux Maquereaux par semaine, & un à chaque femme, qu'on leur distribuoit le Samedi au soir, apres qu'on leur avoit donné leur portion accoustumée de fruits de Platanes, qui estoit à chacun une grosse grappe ou deux petites, pour les nourrir pendant la semaine; & si par hazard il mouroit quelque Bœuf ou quelque Vache, soit par maladie ou autrement, les Serviteurs en mangeoient le corps, & les Negres la peau, la teste & les entrailles qu'on partageoit entre eux, mais si c'estoit un Cheval, le corps en estoit distribuée aux Negres qui en faisoient grand feste, & ne croyoient pouvoir jamais estre plus contents qu'ils estoient alors: la boisson qui accompagnoit ce repas n'estoit que du Maby pour les Serviteurs, & par fois un peu de breuvage, mais les Negres n'avoient rien que de l'eau toute pure.

Je croy d'avoir fait voir au vray quels sont les vivres dont sont nourris les Maistres, les Serviteurs, & les Esclaves de cette Isle, & l'on peut voir aussi quelles sont les provisions qu'elle fournit, mais à present il faut qu'on me permette de monstrier aussi quels festins ils peuvent faire lorsqu'il leur plaist de regaler leurs amis dans leurs habitations. Et afin que je le puisse faire plus nettement, j'en veux faire deux relations, dont l'une sera pour une habitation dans les terres, & l'autre pour une habitation près de la Mer, des viâdes qu'on y sert, & de l'abondance qui s'y trouve, cōme je l'ay veu dans les rencontres où je me suis trouvé & où j'ay mangé dans l'une & dans l'autre de ces sortes d'habitations. Pour celle de dedans les terres je choisiray l'habitation du Colonel Jacques Drax, à la Table duquel j'ay trouvé bien apprestées les viandes qui suivent; Pour le premier service il y avoit ordinairement huit plats de viandes également bonnes, & ce festin se fait toujours lorsqu'il fait tuer un Bœuf, qu'il fait extrêmement engraisser, luy donnant une douzaine d'arpens de Bonaviste pour s'y repaistre & se divertir où bon luy semble, avec le soin de l'abreuver toutes les fois qu'il est nécessaire.

Feasts.

En

de l'Isle des Barbades.

En premier lieu donc, parce que le Bœuf est la viande la plus rare de l'Isle, particulièrement du Bœuf comme celui-là; ce sera par là que je commenceray de cette sorte de Bœuf. Il y a donc les plats qui suivent, la queue bouillie avec le bout ou cropion, un Aloyau rosty, une grande piece de poitrine rostie, les jouës en paste, dont on fait deux plats, la langue & une partie des tripes hachées & mises en paste, assaisonnées avec des herbes fines, des épices, & des raisins, les jambes, l'espaule & autres ingrediens, pour en faire un pot pourry; à chaque mets un plat de moëlle; de sorte que voila quatorze plats à table qui sont tous de bœuf, dont il fait un grand regale à ses compagnons Colons comme luy, qui après qu'ils en ont bien mangé, on oste les plats, & l'on apporte un autre service où il y a un Boudin de Patates, un plat de riblettes à l'Escoffoise d'un gigot de Porc, aussi bon qu'il y en ait dans le monde, une fricassée de mesme viande, un plat de Poulets bouillis, une Espale de Chèvres apprestée avec son sang, un Chèvreau farcy, un Cochon de lait, qui dans ce lieu-là sont les plus gras, les plus blancs, & les plus delicats du monde, la sauce faite avec de la cervelle, du sel, de la sauge, de la muscade, & du vin clair; une épaule de Mouton, qui est un plat fort rare en ces quartiers-là, un Pasté des costelletes d'une jeune Chèvre, avec des costelletes d'un jeune & gras Marcassin au dessus, bien assaisonnées avec du Poivre, du sel & de la muscade, une Longe de Veau, à qui la sauce ne manque pas, estant si bien fournis d'Oranges, de Limons, & de Lymes, trois Dindons dans un plat, deux Chapons dans un autre, dont j'en ay veu quelques-uns qui estoient fort gros & gras tout ensemble, deux Poules avec des œufs dans un plat, quatre Canards, huit Tourterelles & trois Lapins; & pour la viande froide & en paste, deux Canards de Moscovie lardez & bien assaisonnez de poivre & de sel.

Après avoir osté toutes ces viandes-là, l'on apporte un autre service, qui est du Jambon de Westphalie ou d'Espagne, des Langues de Bœuf fumées, des Boutargues, des Huîtres marinées, du Caviar, des Anchois, des Olives, & parmy tout cela un entre-mets de Flancs de Crème, une partie toute seule, & une partie avec des fruits confits, du Platane, des Bananes, & des Guyaves meslez parmy, & aussi de ces fruits là confits à part, des gâteaux au fromage, des Choux faits de farine d'Angleterre, car la Cassave ne peut pas servir à ces sortes de Pâtisseries, & par fois des Tourtes de lait, d'herbes & de fromage, & des Amelettes.

Pour le dessert, des Fruits, du Platane, des Bananes, des Guyaves

ves, des Melons, des Poires picquantes, la Poire d'Anchois, la Pomme picquante, la Pomme de Cresme, des Melons d'eau, & des Ananats qui valent mieux que tout le reste qui a marché devant.

Avec toutes ces Viandes-là l'on a ordinairement de toutes les Boissons qui suivent, du Maby, du Breuvage, de l'Eau de Vie, du Tuë-Diable, du breuvage de Platane, du Vin clairer, du Vin blanc, du Vin de Cherez, du Vin de Canarie, du Vin sec rouge, du Vin de l'Isle de Fayal, & de toutes les Essences qu'on apporte d'Angleterre; & avec tout cela, une aussi agreable reception & le meilleur visage qu'on puisse monstrier à ses plus intimes Amis, ce qui suffira pour le Festin d'une habitation située dans les terres.

Pour les habitations qui sont basties près de la Mer, nous prendrons celle du Colonel Walrond, parce qu'elle est la mieux située de toutes celles que je sçache, pour y pouvoir faire un Festin considerable: surquoy je diray qu'encor qu'il luy manque de quoy faire un premier service pareil à celuy qui est décrit cy-dessus, qui est de Bœuf, que neantmoins il y supplée abondamment dans le dernier qui est de Poisson, dont l'autre manque, & qu'encore que le Colonel Walrond n'ait pas ce grand nombre de provisions qui abondent chez le Colonel Drax, que neantmoins il ne luy en manque d'aucune sorte, si ce n'est des Brebis, des Chèvres & des Bœufs, de sorte que toutes les autres sortes de Viandes qui se trouverent dans le recit que j'ay fait du Festin du Colonel Drax, se trouvent en celle du Colonel Walrond, à la reserve de ces trois là, à quoy on supplée par le moyen de toutes les especes de Poissons qui suivent, qui sont des Muges ou Mulletts, des Maquereaux, des Perroquets de Mer, Suappers rouges & gris, Cavallos, Chiens de Mer, Cancres, Escrevisses, Lapins de Mer, & plusieurs autres, dont on ne sçait point les noms.

De sorte qu'ayant tant de diverses especes de Poisson & si rares, ce seroit une vaine superfluité, de se servir de tous les plats que j'ay nommez cy-devant, mais seulement de ceux qui servent à couvrir la Table, & lors qu'il en a la conduite, il faut s'attendre de la voir bien servie, son esprit surpassant autant pour ce qui est de la disposition d'un Festin, la pensée de tous les gens de cette Isle, que l'endroit où il fait sa demeure surpasser tous les autres pour la commodité de traiter.

Parce que ses Terres touchent à la Mer, & que sa maison n'en est

qu'à environ six-vingt pas, sans qu'il y ait aucune inégalité de terres entre-deux; de maniere que l'on y décharge toutes les raretez qu'on apporte dans l'Isle de toutes les autres parties du monde, & on les y garde en des Celliers, où en deux heures de temps elles sont déchargées & mises à couvert pendant la nuit.

Ces denrées-là sont des Vins de toutes sortes, de l'Huile, des Olives, des Capes, de l'Esturgeon, des Langues de Bœuf, des Anchois, du Caviar, des Boutargues, & toutes sortes de Viandes salées pour sa famille, tant Chair que Poisson, comme du Bœuf, du Porc, des Pois d'Angleterre, des Moruës vertes & seches, du Merlus, & du Bœuf séché au Soleil, qui vient de l'Isle Espagnole, où il fait aussi chaud qu'aux Barbades, où on le coupe par tranches, & on le fait sécher au Soleil, sans y mettre de sel; il se garde autant ou mieux que celui qu'on sale de par-deçà, & est aussi sec que celui de Stockfisch, car il est tel à l'égard de la Viande, que celui-cy est à l'égard du Poisson, n'estant pas plus nourrissant; mais quoy que c'en soit, il sert à remplir le ventre, & l'on en mange par faute de meilleur aliment.

Quoy que l'on puisse transporter une partie de ces choses-là bien conditionnées, dans les habitations qui sont dans les terres, l'on n'y sçauroit pourtant pas porter les Vins, & les conserver en leur bonté, parce que les chemins sont si difficiles, qu'il n'y a point de Charrettes qui y puissent passer. Il est aussi difficile de faire transporter dans une nuit sur le dos des Negres un poinçon de Vin d'Espagne, ou une barrique de quelque autre Vin que ce soit, tant il faut de temps à le transporter de main en main d'un endroit en l'autre, & de haut en bas. Que si on le transporte pendant le jour, le Soleil l'échauffe & le fait tourner; de sorte qu'il perd beaucoup de la pureté de son goust & de son esprit; Et si on le tire en des bouteilles au Pont, les esprits s'enfuient en le tirant, & on trouve une grande difference dans le goust & la pointe qu'il doit avoir.

L'huile souffre mieux le transport que le Vin, mais la trop grande chaleur diminuë beaucoup de la pureté & du goust qu'elle a naturellement; & quant aux Olives l'on sçait que dans le transport comme elles sont secouïées, elles se rompent les unes contre les autres, & quand il y en a de rompuës, elles pourrissent & infectent apres toutes les autres.

De sorte que le Vin, l'Huile & les Olives ne sçauroient estre que difficilement transportées dans les habitations qui sont à huit ou dix milles du pont, qui est le lieu où l'on va querir toutes ces denrées-là,

& partant l'on peut facilement s'imaginer quel avantage le Colonel Walrond a audeffus de tous ceux qui ont leurs habitations dans les terres, ayant toutes ces matieres-là, qui font la meilleure partie d'un Festin, avec l'industrie qu'il a de confire des fruits, & se fournir de toutes les autres delicatesses & menuës choses. Ce que j'ay creu estre à propos de dire pour l'honneur de l'Isle selon la pure verité, parce que je l'ay veu mépriser par quelques-uns qui témoignioient en sçavoir beaucoup de choses.

Il y a environ cent Navires qui tous les ans viennent visiter cette Isle, & qui pendant qu'ils sont dans le port s'entretiennent des vivres qui croissent naturellement dans l'Isle, qui sont tels que j'ay déjà dit cy-dessus, outre ce qu'ils en emportent, & ce que les Habitans en transportent aussi dans les voyages qu'ils font ailleurs. Les Marchandises en quoy consiste le trafic de cette Isle, sont de l'Indiguo, du Cotton, du Tabac, du Sucre, du Gingembre, & du Bois du pais ou bresilet.

Les Marchandises que ces Navires apportent en cette Isle, sont des Valets & des Esclaves, tant hommes que femmes, des Chevaux, du Bestail, des Asnes, des Chameaux, des ustenciles pour faire cuire le Sucre, comme des chaudières de cuivre & autres, toutes sortes d'outils pour les Artisans, comme Charpentiers, Menuisiers, Forgerons, Maçons, faiseurs de Moulins, Charrons, Fondeurs, Tonneliers, du Fer, de l'Acier, du Plomb, du Cuivre, de l'Etain, des Draps & des Toiles de toutes sortes, des Estoffes, des Chapeaux, des Chaussés, des Souliers, des Gands, des Espées, des Cousteaux, des Serrures, des Clefs, &c. des Vivres de toutes sortes propres à transporter sur Mer dans un si long voyage, des Olives, des Capes, des Anchois, de la Chair & du Poisson salé, des Maquereaux salez & des Harancs, du Vin de toutes sortes, & de la bonne Biere d'Angleterre.

Devant que de venir en ce lieu-là, j'avois pensé en moy-mesme quelle maniere de bastiment seroit propre pour un pais si incommodé de la chaleur, qu'estoit celuy-là, à ce qu'on m'avoit rapporté, de sorte que je m'attendois d'y trouver des murailles fort épaisses, des Toits élevez, & de profonds Celliers, ou de bonnes Caves.

Mais je ne trouvay ny l'un ny l'autre, mais tout au contraire, des maisons de bois, avec des toits fort bas, & si bas que dans la plupart à peine m'y pouvois-je tenir de bout ayant mon chapeau sur la teste, & sans aucunes caves.

De plus ils se servoient d'une maniere d'agir à cet égard , qui me surprend & m'estonne encor plus que tout cela, qui fut de leur voir empescher l'entrée du vent & le renfermer dehors, qui estoit ce qui les pouvoit plus soulager pendant qu'ils estoient presque estouffez de chaleur.

Car le vent soufflant toujours d'un mesme costé, qui est du costé de l'Est, ils devoient avoir fait toutes les ouvertures qu'ils auroient pû du costé d'Orient, afin que les Brizes qui sont fraisches y pussent entrer, pour les rafraichir à la venue de la chaleur. Mais tout au contraire ils fermoient tout à fait leurs maisons du costé d'Orient, & les ouvroient du costé d'Occident, de sorte qu'après midy lors que le Soleil venoit à l'Oüest, ces petites chambres dont la couverture estoit si basse sembloient estre des estuves, ou des fours échauffez. Et en verité dans les jours chauds, il y avoit lieu de douter si une si grande chaleur au dehors, & tant de Tabac & de Tuë-Diable au dedans, n'estoient pas plus que suffisans pour y mettre le feu; car ces trois choses-là sont de puissans motifs pour l'animer, & cependant on les y voyoit toujours.

Mais enfin j'appris par eux la raison de cette maniere irreguliere de bastir, mais qui estoit appuyée d'un fondement très-foible, & tres-peu considerable, car ils disoient qu'au temps des pluies qui y sont frequentes, le vent pouffoit la pluye si fort contre leurs fenestres, que les maisons en estoient extrêmement incommodées au dedans; parce que n'ayant point de vitres pour l'empescher, ils ne pouvoient s'asseoir ny se coucher la pluspart du temps en aucun endroit qui fust sec, de sorte qu'estant contrains de tenir ce costé-là fermé pour resister à l'eau, ils ouvroient la partie Occidentale de leurs maisons beaucoup plus qu'il n'est necessaire pour faire des fenestres, afin de suppléer à ce defect-là, & ainsi donner passage à la chaleur, sans considerer qu'on pouvoit faire des volets & des contre-vents pour fermer les fenestres & empescher la pluye qui les incommodoit, & donner passage au vent pour les rafraichir quand ils voudroient, & pendant la chaleur, mais la pluspart des Habitans, & entr'autres ceux qui n'estoient pas des plus accommodez, ne se soucioient pas beaucoup de cela.

Je trouvay pourtant à la fin que la veritable raison de cela venoit de leur pauvreté & de leur indigence, qui leur ostoit le moyen de se pouvoir accommoder comme il eust esté necessaire, de sorte que ne pouvant pas faire autrement, ils aimoient mieux

souffrir & supporter patiemment toutes ces incommoditez que de vendre une partie de leurs marchandises pour remedier à ces inconveniens-là ; tant il fâche aux pauvres de se dépoüiller de ce qui sert à les entretenir pendant la necessité ; car ils y avoient esté reduits assez souvent , & mesme les plus accommodez d'entr'eux devant nostre arrivée en l'Isle ; de maniere que le grand travail , & le manque de vivres leur avoient si fort abaissé le courage , qu'ils estoient reduits dans un estat languissant & miserable , ce qu'on ne doit pas attribuer à paresse , comme quelques-uns font , mais à un abattement d'esprit , qui procede d'un long & fâcheux travail , d'un aliment peu nourrissant , & du mauvais logement , qui sont capables d'attiedir & mesme d'amortir les courages les plus eschauffez qu'il y ait au monde.

Le Locuste est un arbre qui devient si long & si gros qu'il peut servir de poutre dans une chambre assez grande : j'en ay veu plusieurs , dont le corps tout droit avoit plus de cinquante pieds de haut , & le tronc trois pieds & demy de diametre. Le bois de cet arbre est d'une matiere solide , pesante , ferme , & non pas propre à plier , un peu dure à travailler , frangible , mais de durée.

L'arbre du Mastic ou le Lentisque n'est pas tout à fait si gros , mais d'une matiere plus robuste , & qu'on n'estime pas si frangible.

L'arbre qu'on appelle Prunier sauvage n'est pas si gros que ceux-là , mais il les surpasse de beaucoup en ses autres qualitez , car il dure autant & est aussi fort , mais il n'est pas si pesant ny si difficile à travailler.

Le bois rouge ou bresillet , & le bois marqueté de jaune , sont bons pour faire des chevrons & des poutres , & sont plus legers que le Locuste , l'un & l'autre sont de durée & propres à bastir. Le Cedre est sans contestation le meilleur de tous , mais parce qu'il est aisé à travailler , & qu'il est beau à voir , l'on s'en sert ordinairement à faire des lambris , des tables & des escabeaux.

Il y a encor d'autres bois à Bastir , comme le bois de fer , & d'une autre sorte , qui sont tres-excellents pour estre exposez à l'air & à la pluye , dont on fait une espece de douves ou de lattes , qui estant d'un bois qui n'est sujet ny à se plier ny à se fendre , font la meilleure couverture qu'on sçauroit avoir pour couvrir des maisons , & tout aussi bonne que des thuiiles , & qui pese encor moins sur les soliveaux.

Il y a deux sortes de pierres , qui sont assez propres à bastir ; l'on

trouve l'une à costé des petites Montagnes, qui est en des Carrieres, comme en Angleterre ; mais elles sont fort petites, raboteuses & mal faites, & quelques-unes sont poreuses, comme des rayons de miel ; mais quand elles sont brûlées, on en fait de la Chaux qui est tres-excellente, & la plus blanche & la plus dure quand elle est seiche qui se puisse voir, de sorte que par le moyen de cette Chaux nous nous servons fort bien de nos pierres quoy que mal formées, car elle les lie si bien ensemble, qu'elles sont capables de souffrir toute sorte de mauvais temps.

Il y a encor une autre sorte de pierre, qu'on trouve en grands Rochers & en pieces massives dans la terre ; mais qui est si molle, qu'on la peut creuser avec le doigt, ce qui fait qu'on la peut scier avec deux scies à main, ce qui ne se feroit pas si aisement si elle estoit dure, de sorte que cette facilité apporte une grande expedition aux bastimens, car on l'approprie en sorte qu'ayant pris la largeur qu'on veut donner à la muraille, on la coupe de cette mesme largeur, de sorte qu'on n'a pas grand besoin de la tailler lors qu'on la met en œuvre.

Lors qu'on coupe cette pierre dans la Carriere, elle n'est pas plus dure que du mortier ordinaire, mais après qu'elle est tirée & exposée à l'air par pieces comme on la taille, elle devient assez dure, & capable de porter tout le faix qu'on peut mettre par dessus, & plus elle est long-temps exposée à l'air, & plus elle devient dure.

L'on fit plusieurs essais pendant que j'estois-là pour faire cuire de la Brique, mais l'on ne pût jamais en venir à bout pour la bien faire, à cause que l'argille estoit trop grasse, qui faisoit qu'elle estoit toujours frangible & se rompoit lors qu'elle sentoit la grande chaleur du feu dans le four, sans qu'on pût jamais trouver la maniere de la corriger quoy qu'on en cherchât tous les moyens dont on se put aviser.

Il y avoit dans l'Isle un Juif qui estoit fort ingenieux & inventif, qui se nommoit Salomon, qui entreprit la maniere de la faire, mais neantmoins quand ce vint à l'esprouve, sa sagesse luy manqua, & nous fûmes trompez dans l'attente que nous avions.

Je ne fais pas de doute qu'il n'y ait des moyens pour la corriger, & mesme pour la rendre beaucoup meilleure que celle que nous avons en Angleterre, car les pots qu'on trouve dans l'Isle, dans lesquels les Indiens faisoient cuire leur Porc, estoient d'une mesme espece d'argile que celle-là, & cependant je n'ay jamais

veu de poterie si bien temperée & si bonne que celle-là.

Si l'on pouvoit trouver le vray moyen de la corriger, l'on en pourroit tirer un grand avātage en cette Isle, parce que l'air y estant humide, les pierres suent fort souvent, & par leur humidité pourrissent le bois qu'elles touchent, de sorte que pour l'empescher on couvre les bouts des poutres & des solives de planches poissées des deux costez, mais si les murailles estoient basties de Brique, ou du moins en estoient bordées, elles seroient beaucoup plus saines, outre que cela empescheroit les lambris de pourrir,

E'on n'ose pas se servir de Tapisseries, de peur que les Fourmis ne les gassent, & qu'elles ne soient rongées par les Cockroches & les rats, neantmoins l'on a conseillé à quelques-uns des Habitans qui avoient dessein d'estre propres en leurs maisons, de faire venir du Cuir doré, pour en tapisser leurs chambres, estant persuadé que cette vermine ne le rongeroit pas, de sorte que je les laissay en cette resolution lors que je partis de l'Isle.

Il estoit arrivé depuis peu des Charpentiers & des Maçons, qui estoient de tres-bons Maistres en leur Mestier, capables de faire un Dessen, & de l'executer avec exactitude & diligence, aussi bien que d'embellir le haut des portes, des fenestres & des manteaux de cheminées, & les ajuster fort joliment.

Mais ils n'estoient pas en grand nombre, aussi n'est-il pas nécessaire qu'il y en ait beaucoup, car quoy que les Habitans parlent de vouloir faire bastir des maisons, & qu'ils voudroient les voir bien-tost achevées, neantmoins quand ils viennent à compter le retardement que reçoit l'ouvrage de leur Sucre, par le défaut des Ouvriers qu'il faut employer à leur bastiment, cela les fait changer de dessein & leur fait songer à eux.

Je fis pour le moins une vingtaine de desseins au commencement que j'arrivay dans l'Isle, qui leur estoient assez agreables, mais neantmoins il n'y en eut que deux qui furent exécutez, l'un par le Capitaine Middeton, & l'autre par le Capitaine Standfoft, qui furent les deux maisons les mieux basties que je laissay dans l'Isle lors que j'en partis.

Je ne voudrois pas y faire des caves sous terre, si ce n'est que la maison fust située à costé d'un Costau, car quoy que l'air soit humide au dessus de la terre, neantmoins par experience je l'ay trouvé beaucoup plus humide au dessous, de sorte qu'on n'y peut rien mettre qui soit humide, car en peu de temps il devient tout moisi & gassé.

Que si vous pensez y garder de la chair à cause de la fraîcheur, elle s'y corrompra beaucoup plutôt que si elle estoit pendue dans un grenier, où le Soleil luit dessus continuellement, mesme les douves des Pipes, les cercles & les fonds des Barils & des Barriques y moisissent & s'y pourrissent, mais si elles estoient basties & pavées de brique, & qu'on y fist des fenestres avec des vitres pour empêcher l'air d'y entrer, cela serviroit beaucoup pour remédier à tous ces inconveniens-là.

Si je voulois faire bastir une maison pour ma demeure en ce lieu-là, je voudrois que la troisième partie de mon bastiment fust sur une ligne de l'Orient à l'Occident, & que les autres deux tiers croisassent celle-là au bout Occidental par une ligne tirant du Septentrion au Midy, & que cette dernière ligne fust d'un estage plus haute que celle de l'Orient à l'Occident, de sorte qu'à quatre heures après midy, le bastiment le plus eslevé commencera de faire ombre à l'autre, & de plus en plus à mesure que la nuit s'approche, il fera ombre aussi au bastiment qui tend de l'Orient à l'Occident; & non seulement à la maison, mais à toutes les allées qu'on voudroit faire à chaque costé de ce bastiment.

Je voudrois aussi eslever le fondement de l'endroit de ma maison où seroient les plus belles chambres à trois pieds au dessus de terre; la laissant creuse au dessous pour des soupiraux que je voudrois qui vinsent en chaque chambre dans la maison, & par ce moyen-là l'on sentiroit la fraîcheur des brizes tout le long du jour, & le soir qu'elles diminuent, un ombrage frais du bastiment situé du Septentrion au Midy, qui l'un & l'autre donnent de grands rafraîchissemens dans les pais chauds. Et suivant ce modèle je fis plusieurs desseins de diverses grandeurs & de diverses manieres, mais ils ne les entendoient pas, ou bien ils ne les vouloient pas entendre: Enfin je m'ennuyay de jeter des pierres en l'air, & laissay toutes ces choses-là.

Ce seroit une chose assez difficile de dire exactement le nombre des personnes qui sont dans l'Isle, parce qu'il y aborde tant de Navires, qui y apportent tous les jours tant de passagers, que le nombre en croist aussi de jour en jour, mais ceux qui y demeurent depuis long-temps, & ont le plus de connoissance de l'Isle, ont formé cette conjecture, qu'il n'y a pas moins de cinquante mille personnes, outre les Negres, dont il y en a qui ayant commencé leur établissement par une fortune bien me-

diocre, ont acquis & sont à present parvenus à posseder de grands biens.

Les Habitans de cette Isle sont partagez en trois sortes de personnes, qui sont les Maistres, les Serviteurs & les Esclaves,

Les Esclaves & leurs enfans estant assujettis à leurs Maistres pour toujours, sont gardez & conservez avec bien plus de soin que les Serviteurs qui ne sont à eux que pour cinq ans, selon la Loy de l'Isle. De sorte que pendant ce temps-là les Serviteurs sont ceux qui sont les plus mal traitez, car on les fait beaucoup travailler, & neantmoins ils sont mal logez & mal nourris.

1647

Lors que nous abordâmes dans l'Isle, il y avoit mesme des maistres d'habitations qui ne mangeoient de la viande que deux fois la semaine, & vivoient pendant les autres cinq jours de Patates, de Loblolly & de Bonaviste, mais les Serviteurs ne mangeoient point de viande en façon que ce fust, si ce n'estoit lors que quelque Bœuf venoit à mourir, qu'on leur en faisoit faire bonne chere tant qu'il duroit, & jusqu'à ce qu'on eust planté une assez grande quantité de Platanes, les Negres en estoient aussi nourris, mais leur nourriture ordinaire & la plus commune, estoit de Bonaviste & de Loblolly, avec quelques Espis de Mahis rôty, qui estoit une nourriture qui ne leur plaisoit gueres, & particulièrement le Loblolly.

Mais lors qu'ils eurent suffisamment de ces fruits de Platane, ils ne se plainrent plus, parce que c'est une viande qu'ils ayment fort, & qu'ils accommodent & mangent de cette sorte: On les cueille pour eux un peu devant qu'ils soient meurs, parce qu'ils le veulent ainsi, ce qui se fait le samedi par celuy qui a le soin du lieu où ces Arbres sont plantez, qui est ordinairement un Negre intelligent & capable, & qui sçait parfaitement le nombre de tous ceux qui doivent estre nourris de ces fruits-là; & à mesure qu'il les cueille il les met les uns sur les autres jusqu'à ce qu'on les emporte, qui est environ sur les cinq heures du soir, parce que ce jour-là ils cessent de travailler une heure plutôt que les autres jours, tant à cause de cela, que parce qu'on esteint le feu des Fourneaux, & qu'il faut nettoyer le Moulin à Sucre & les chambres, outre qu'il faut qu'ils se lavent, se fassent la barbe & s'ajustent devant le Dimanche.

Car c'est un agreable spectacle de voir une centaine de beaux Negres hommes & femmes, chacun portant une grosse grappe de ces fruits sur la teste, qui sont chacune deux fois plus grosses

que leur teste, qui viennent tous de suite les uns apres les autres, le noir & le vert faisant ensemble un fort bel effet.

Lors qu'ils ont apporté ces fruits chez eux, ils pelent ceux dont ils se veulent servir, puis les font boüillir dans de l'eau, & en font des boulettes qu'ils mangent apres cela. Chaque Negre en a une grape par semaine, sans pain & sans autre breuvage que de l'eau, Leur logement pendant la nuit est un aix sur lequel ils se couchent sans avoir rien au dessous pour se coucher, ny au dessus pour se couvrir. Ce peuple est heureux qui se contente de si peu de chose. Ils sont bons Serviteurs si les Anglois ne les gastent; mais nous en parlerons d'avantage cy-apres.

Quant au traitement des Serviteurs, il est tel qu'est le naturel de leur Maistre, c'est à dire doux ou rude, selon son inclination; ceux qui sont doux & benins traitent bien leurs Serviteurs, tant en leur boire & manger, qu'en leur logement, & leur donnent de l'ouvrage tel que des Chrestiens peuvent faire; mais s'ils sont rudes & cruels, les Serviteurs meinent une vie fascheuse & miserable.

Lors qu'il arrive quelque Navire qui apporte des Serviteurs dans l'Isle, les Maistres des habitations vont à bord du Vaisseau, & ayant achepté ceux qui leur plaisent, ils les envoient avec un guide à leur habitation, où d'abord qu'ils sont arrivez on leur commande de faire leur case, & ne scachant comme il s'y faut prendre, ceux qui sont plus anciens qu'eux les doivent instruire comme il faut faire, mais s'ils sont assez rustres & méchans pour ne le leur vouloir pas monstrier, ou s'ils manquent de materiaux, il faut qu'ils couchent sur la terre cette nuit-là.

Ces cabanes sont faites de verges ou bastons, de viormes ou d'osiers, & de feuilles de Platane, au dessous de quelque petit ombrage, qui puisse les garantir de la pluye; & à leur souper on leur donne pour viande un peu de Patates, & de l'eau ou du Maby pour leur breuvage.

Le lendemain au son de la cloche, ils sont sonmez d'aller travailler, à six heures du matin, où ils ont un Surveillant severe qui les commande, & les fait travailler jusqu'à ce que la cloche sonne encor, qui est sur les onze heures, qu'ils s'en retournent au logis pour disner, & prendre leur repas, qui est de Loblolly, de Bonaviste ou de Patates.

A une heure apres midy, on sonne encor la cloche pour les faire retourner à leur travail, aux champs, où ils sont jusqu'à

six heures, qu'ils s'en retournent au logis, & vont souper des mesmes viandes qu'ils ont mangées à leur dîner. Que s'il pleut & qu'ils s'en retournent tous mouillés, s'ils n'ont rien pour se changer, il faut qu'ils se couchent en cet estat, & y demeurent toute la nuit. S'ils se des-habillent, le froid les prend pendant la nuit, de sorte que s'ils ne sont bien robustes, ce mauvais logement les fait devenir malades: S'ils se plaignent, ils sont battus par le Surveillant, s'ils luy résistent, on double le temps de leur servitude.

J'ay veu un de ces Surveillans battre à coups de canne sur la teste, un de ces pauvres serviteurs, en sorte qu'il estoit tout en sang, pour une faute qui ne vaut pas la peine d'en parler, & neantmoins il falut prendre patience, de peur qu'il n'arrivast encore pis; car en verité j'ay veu si mal traiter des Serviteurs en ce lieu-là, que je ne me fusse jamais imaginé que des Chrestiens en eussent voulu user de la sorte envers d'autres Chrestiens comme eux.

Mais à mesure qu'il y est venu des Gouverneurs & des Maîtres d'habitations, plus sages & plus moderez, pour y commander, & pour y demeurer, les Serviteurs ont esté traitez beaucoup mieux qu'ils n'estoient auparavant.

Car à present la plupart des Serviteurs couchent sur des Hamacs & dans des chambres chaudes; & lors qu'ils viennent mouillés ils changent de chemises & de calçons, qui sont tous les habits qu'ils portent, & on leur donne de la viande deux ou trois fois la semaine.

Le Colonel Walrond voyant ses Serviteurs revenir fatiguez du travail, & tous trempés de sueur, crut que le changement de linge n'estoit pas suffisant pour les soulager & les tenir chaudement, ayant les pores tous ouverts par la sueur; c'est pourquoy il se resolut de faire venir d'Angleterre des Mantes veluës, comme les Pauvres en portent dans les Hospitaux, afin qu'après avoir changé de linge, ils pussent mettre ces Robes sur eux, & se coucher & se reposer dans leurs Hamacs.

Car les Hamacs estant minces, & n'ayant rien sur eux que leurs chemises & leurs calçons, lorsqu'ils viennent à s'éveiller, ils se trouvent enrhumés, & dans ces lieux-là le rhume est beaucoup plus difficile à guerir qu'en Angleterre, d'autant que le corps est beaucoup affoibli par le travail & par la chaleur du Soleil qui font une grande dissipation d'esprits en des corps qui n'y sont pas accoustumés.

Mais enfin le Colonel Walrond ne perdit rien par son soin & sa charité, car il leur gagna tellement le cœur, & ils l'aymoient si fort, qu'ils n'estimoient presque rien ce qu'ils faisoient pour luy, au lieu du service qu'ils eussent voulu luy rendre.

L'amour des Serviteurs en ce lieu-là, est d'une tres-grande importance aux Maistres, non seulement pour se rendre diligens & actifs au travail, mais aussi pour prévoir & pour empescher les mal-heurs qui y arrivent assez souvent par la negligence & la paresse des Serviteurs nonchalans, qui par fois prennent si peu de garde au feu, que des campagnes de cannes de sucre, & les maisons aussi en sont brûlées, & consumées à la ruine entiere de leurs Maistres.

Car tous les Materiaux de ces lieux-là estant combustibles, & faciles à prendre feu, la moindre faute qu'on fait, comme de secouer le feu d'une pipe de Tabac contre le tronc d'un Arbre sec, y met le feu, & le vent qui allume ce feu, s'il y a un champ de cannes qui en soit proche, & qu'elles viennent à prendre feu, toutes celles qui se trouveront au dessous du vent seront brûlées, car il n'y a point d'eau pour esteindre ce feu, & quand il y en auroit, cent Negres avec des seaux n'en sçauroient venir à bout, tant ce feu est violent & prompt à s'épandre de tous costez, & il fait un si grand bruit, qu'on diroit que ce sont deux Armées qui tirent incessamment des milliers de Mousquetades l'une contre l'autre, chaque nœud de toutes les cannes, faisant autant de bruit qu'un coup de pistolet. De sorte qu'il n'y a point d'autre moyen pour arrester ce feu qu'en abattant & en emportant les cannes qui se trouvent au devant à la largeur de vingt ou trente pieds au dessous du vent, & faire tenir les Negres en ce lieu-là, pour abattre & esteindre le feu, comme il tombe & court sur la terre où l'on a abattu les cannes. J'ay veu des Negres si ardens à esteindre ce feu, que non seulement ils marchaient dessus pour l'esteindre avec les pieds, mais ils se rouloient le corps tout nud par dessus, tant ils se soucioient peu de la douleur qu'ils sentoient, ou du mal qu'ils pouvoient avoir, au prix du bien de leur Maistre.

L'année devant que j'en partisse, il y eut deux Maistres d'habitations tres-considerables dans l'Isle, qui par un accident semblable à celui-là, perdirent du moins dix mil livres sterling (ou quarante mil écus monnoye de France) en cannes de sucre qui furent brûlées, dont l'un estoit Monsieur Jacques Holduppe, & l'autre Monsieur Constantin Silvestre. Ce dernier n'eut pas seu-

lement ses cannes brûlées, mais aussi sa maison fut brûlée rez pieds rez terre.

Ce mal-heur-là, & encor beaucoup d'autres ont esté causez par la negligence & par la malice des Serviteurs, car il y a des Maistres qui sont si rudes, que par le mauvais traitement qu'ils font à leurs Serviteurs, qu'ils battent & tourmentent souvent, enfin ils se desesperent, & se liguent ensemble pour s'en vanger.

Un peu devant que j'en sortisse, il se fit un tel complot entre eux, qu'on n'en avoit point veu de pareil auparavant. Leurs souffrances estant devenuës grandes, & les plaintes du labeur intolerable où l'on les assujettissoit, s'estant épandües dans toute l'Isle; enfin quelques-uns d'entr'eux qui ne pouvoient plus souffrir un tel esclavage, se resolurent de le rompre, ou de mourir dans l'entreprise; de sorte qu'ils conspirerent avec quelques-uns de leur connoissance, qui souffroient comme eux, & peut-estre davantage, & qui n'avoient pas moins de cœur; & tous ensemble formerent le dessein d'attirer à eux tout autant de malcontents qu'ils en pourroient trouver, le nombre de ceux-cy estant sans doute le plus grand parmy tous les Serviteurs de l'Isle.

De sorte qu'ils nommerent un certain jour pour se jetter sur leurs Maistres, & leur couper la gorge à tous, afin de se rendre par là non seulement libres, mais aussi les Maistres de l'Isle.

Ce dessein fut conduit par eux avec tant de secret, qu'il ne fut decouvert que le jour auparavant qu'il devoit estre executé; qu'un d'entr'eux, soit par faute de courage, ou qu'il eust receu quelque nouveau témoignage d'amitié de son Maistre, luy revela cette conspiration, qui depuis un si long-temps avoit esté cachée; de sorte que par cet advertissement ainsi donné à propos, les Maistres furent sauvez.

Le Juge Hetherfal à qui appartenoit ce Serviteur, en écrivit incontinent à tous ses Amis, & ceux-cy aux leurs, & ainsi les uns aux autres, jusqu'à ce qu'ils fussent tous en seureté, & qu'ils eussent fait arrester tous ces Serviteurs; de sorte qu'apres les avoir examinez, ils decouvrirent la plus grande partie de ceux qui estoient de la conspiration, dont il y en eut dix-huit qui estoient des principaux auteurs, & qui avoient le plus contribué à ce dessein, qui furent executez à mort, pour servir d'exemple aux autres. Et la raison pourquoy ils firent un exemple de tant de per-

sonnes, fut qu'ils les trouverent si emportez dans leurs resolutions, & si incorrigibles, qu'il y avoit grande apparence qu'ils feroient encor tous prests d'en faire autant une seconde fois ; de sorte qu'on jugea à propos de s'en défaire, & quant aux autres de prendre garde à eux.

L'on s'est estonné que les Negres, qui sont le double du nombre des Chrestiens qui sont en ce lieu-là, estant tenus pour des gens qui sont cruels dans les lieux où ils ont du pouvoir, où ils se trouvent les plus forts, & qu'ils sont d'autant plus cruels qu'ils sont plus timides que les autres, qu'ils n'ayent point commis quelque horrible massacre des Chrestiens, pour s'affranchir & se rendre les Maistres de l'Isle.

Mais il y a trois raisons qui empêchent qu'on ait sujet de s'en estonner. La premiere qu'on ne leur permet pas d'avoir ny mesme de toucher à aucunes Armes ; l'autre qu'on les retient dans une telle crainte & dans une telle servitude, qu'ils n'osent rien entreprendre, & lors qu'ils voyent que nos gens font monstre, & qu'ils entendent tirer un coup de mousquet, qui est la chose du monde qui les estonne le plus, leur courage est si fort abattu, qu'ils n'oseroient rien entreprendre de hardy ny de courageux.

Mais outre ces raisons, il y en a une troisième, qui arreste & empesche qu'ils ne puissent former aucun dessein de cette nature-là, qui est, qu'on les amene de divers endroits de l'Afrique, où l'on parle divers langages, & par ce moyen-là ils ne s'entendent pas les uns les autres.

Car il y en a qu'on amene de Guinée & de Bonyn, d'autres de Cutcheu, d'Angole, & de la Riviere de Gambia, & dans ces lieux-là il y a de petits Royaumes, où ils vendent leurs Sujets, où bien ceux qu'ils prennent à la Guerre, qu'ils font Esclaves ; & il y a mesme de petites gens qui vendent leurs domestiques, leurs enfans, & par fois leurs femmes mesmes, & tiennent que le commerce en est bon, en échange des denrées que leur portent les Marchands de par-deça.

Lors qu'on nous les amene, les Maistres des habitations les achèptent hors du Navire, où l'on les trouve tout nuds, & partant l'on ne scauroit y estre trompé, ny cacher les defauts qu'ils peuvent avoir au dehors. On les choisit comme on fait les chevaux dans un marché, les plus forts, les plus jeunes, & les plus beaux sont ceux qui se vendent toujours à plus haut prix que les autres. Le prix ordinaire d'un Negre est de cent écus, ou trente

livres sterling, & vingt-cinq, vingt-six, ou vingt-sept livres sterling pour une femme, les enfans sont à meilleur marché.

On les achete de la sorte, afin qu'il y en ait autant d'un sexe que de l'autre, car s'il y a plus d'hommes que de femmes, les hommes qui ne sont pas mariez viennent se plaindre à leur Maître, qu'ils ne sçauroient vivre sans femmes, & le prient qu'ils en puissent avoir, de sorte qu'il leur promet qu'au premier Navire qui viendra, il leur achètera des femmes, ce qui les contente pour lors, & fait qu'ils attendent le bon temps que leur Maître accomplira sa promesse, ce qu'ayant fait, le meilleur Compagnon choisit le premier, & puis les autres par ordre selon le rang qu'ils tiennent, car chacun reconnoît celui qui est au dessus de soy, & luy donne la préférence, comme les Vaches font les unes aux autres en passant par une porte qui est étroite; car la plupart d'entr'eux sont comme de véritables bestes à la réserve de leur ame.

Ils n'ont aucune sorte de Religion, neantmoins la plupart d'entr'eux reconnoissent un Dieu, comme cela se void par leurs mouvemens & par leurs gestes: Car si quelqu'un d'eux fait tort à un autre, & qu'il ne puisse pas s'en vanger, il tourne les yeux vers le Ciel pour en demander vengeance, & leve les deux mains en haut, comme reconnoissant que c'est delà que doit venir la puissance qui luy doit faire avoir justice du tort qu'on luy a fait.

C'est un peuple aussi chaste qu'il y ait sous le Soleil; car lors que les hommes & les femmes sont ensemble tout nus, ils ne jettent jamais les yeux vers les parties qui doivent estre couvertes; & quant à ceux parmy nous qui portent des hauts de chaufses & des jupes, je ne les ay jamais veu se baisser, s'embrasser, ny se jeter la moindre œillade lascive les uns aux autres.

Ils sont jaloux de leurs femmes, & tiennent que c'est une grande injure & un grand affront, si un autre vient tant soit peu à les caresser. Et s'il y en a quelqu'une qui fasse deux enfans à la fois, ils tiennent qu'il faut qu'elle ait faussé sa foy & violé leur couche, de sorte qu'ils estiment qu'il n'y a autre chose à faire si non qu'il la faut pendre.

Nous avions un excellent Negre dans nostre habitation, qui se nommoit Macau, & qui estoit nostre principal Musicien, il estoit vaillant, & avoit la garde du lieu où estoient plantez nos Platanes.

La femme de ce Negre accoucha de deux enfans, & son mary, comme c'est leur coutume, avoit préparé une corde pour la pendre,

pendre, mais le surveillant l'ayant rencontré comme il se dispo-
soit à cela, en advertit le Maistre, qui envoya querir Macau
pour le dissuader de cette cruelle action, & du dessein de faire
mourir sa femme, & fit tout ce qu'il put pour luy persuader que
ces doubles naissances sont selon nature, & qu'il y en avoit plu-
sieurs exemples entre nous; de sorte que nous donnions des
louanges plustost à nos femmes à cause de leur fertilité, que de les
accuser d'infidélité.

Mais tout cela ne put rien gagner sur luy, la coûtume ayant
fait une trop profonde impression dans son esprit pour l'en dis-
suader, de sorte qu'il se resolut que la premiere chose qu'il fe-
roit, ce seroit de la pendre; ce que le Maistre ayant reconnu, &
que l'ignorance de l'homme osteroit la vie à la femme, qui estoit
innocente du crime pour lequel son mary la condamnoit, luy dit
nettement, que s'il la pendoit, il seroit pendu aussi auprès
d'elle à une mesme branche, & qu'il songeast à ce qu'il pensoit
faire.

Cette menace eut plus de pouvoir sur luy, que toutes les rai-
sons de la Philosophie; de sorte qu'il la laissa vivre, mais il n'en tint
pas grand compte après cela, & en prit une autre qui luy plaisoit
davantage. Car les Maistres des habitations ne refusent pas à un Es-
clave, qui est un brave Compagnon, & qui a des qualitez extra-
ordinaires, deux ou trois femmes, & mesme ils vont assez sou-
vent au delà, mais l'on ne permet pas qu'une ait plus d'un
mary.

Lors que la femme veut accoucher, le mary transporte sa
planche, qui luy sert de liêt, dans une autre chambre, car ils ont
plusieurs separations dans leurs petites maisons, mais qui n'ont
pas plus de six pieds en quarré, & abandonne sa femme à Dieu
& à sa bonne fortune dans la chambre où elle est toute seule sur
sa planche, & appelle une voisine pour luy venir ayder à son ac-
couchement, à quoy elle sert fort peu, mais lors que l'enfant est
nay, qu'elle appelle son Picaniny, elle luy fait un peu de feu près
de ses pieds, qui luy sert au lieu de bouillons & de consom-
mez.

Quinze jours après cette femme s'en va travailler avec son
Picaniny sur son dos, aussi gaillarde qu'aucune autre de la trou-
pe. Si le surveillant est honneste homme, il permet qu'elle se
repose un peu plus qu'à l'ordinaire, mais s'il ne l'est pas, on l'o-
blige à faire comme les autres font.

Elles ont du temps pour alaiter leurs enfans aux champs, & pour se soulager, ce qui n'est pas sans raison, car elles portent un fardeau sur leur dos, & ne laissent pourtant pas de travailler.

Il y a des femmes dont les Picaninys sont âgés de trois ans, qui leur permettent pendant qu'elles sont courbées pour sarcler & arracher les mauvaises herbes, qui est un labeur pénible & fâcheux, de se tenir sur leur dos comme un saint George à cheval & de piquer le dos de sa mere avec ses talons, en chantant & criailant, & frappant des mains comme s'il avoit envie de voler, ce qui plait tant à la mere, qu'elle demeure beaucoup plus longtemps en cet estat qu'elle ne feroit pas, plutôt que de priver son Picaniny du plaisir qu'il prend à gambiller sur son dos, tant elle a de joye de le voir ainsi gaillard & de bonne humeur.

L'employ des femmes est d'ordinaire à sarcler & arracher les mauvaises herbes, qui est une occupation fort ennuyeuse, parce qu'il faut estre toujours courbé; à midy & au soir on les rappelle au son d'une cloche, & lors qu'elles sont au logis elles ont deux heures de temps pour se reposer & prendre leur repas, & le soir elles se reposent depuis six heures jusqu'à six heures du matin.

Mangraves

Le Dimanche ils se reposent & se divertissent comme ils veulent tout le long du jour, aussi la plupart le prennent pour un jour de recreation & de passe-temps, mais ceux qui veulent profiter de la liberté qu'ils ont ce jour-là, vont recueillir l'écorce des Mangraves, dont ils font des cordes, qu'ils troquent après pour d'autres denrées, comme des chemises & des calçons.

Les Dimanches après midy ils ont leur Musique, qui est de Timbales de diverses especes, mais les meilleurs Musiciens jouent sur les plus petites, les autres les suivent & font une maniere de Concert. L'on sçait que la Timbale n'a qu'un ton, ce qui fait que la diversité des tons est peu nécessaire en cette sorte de Musique, mais ils changent leur temps en tant de manieres, que c'est un plaisir aux curieux de les ouïr, & à mon égard c'estoit bien un bruit des plus estonnans que j'aye ouï de ma vie, que s'ils sçavoient aussi bien diversifier les tons comme ils font le temps, ils feroient des merveilles en Musique.

Si je ne fusse devenu malade devant que de partir delà, où j'eus une maladie qui dura sept mois, je leur aurois donné quelques touches de tons, qui estant bien entendus, auroient beaucoup servy à perfectionner leur harmonie; car le temps sans le ton

n'est pas la huitième partie de la Musique.

Je trouvay que Macau en estoit tres-capable de luy-mesme, car un jour entrant dans la maison, ce qu'aucun Negre n'oseroit faire s'il n'est Officier, comme il estoit, il me trouva joüant du Thuorbe, haussant & abaissant les tons de l'air que je joüois, qu'il escouta fort attentivement, & lors que j'eus achevé il prit le Thuorbe, & toucha une des cordes, l'arrestant par degrez à chaque touche, & trouvant que les notes varioient jusqu'à ce qu'on vinst au corps de l'Instrument, & que selon que plus près ou plus loin du corps de l'Instrument il arrestoit la corde, le son en estoit plus bas ou plus haut, ce qu'il trouvoit proceder de l'accourcissement de la corde: il se mit à considerer en luy mesme comme quoy il pourroit faire l'essay de cette experience sur quelque sorte d'Instrument qu'il pourroit avoir, car il n'esperoit pas d'en avoir jamais de pareil à celuy-là pour s'exercer.

Un jour ou deux après comme je me promenois dans le Bois des Platanes, pour me rafraîchir sous leur ombrage, & me divertir par la veüe de ces Plantes, qui sont si belles, qu'encor qu'en les quittant elles m'en eussent laissé une idée assez parfaite, neantmoins quand j'y retournois j'y trouvois toujours quelque chose à ajoüster à ce que j'en avois remarqué, ce qui m'obligeoit d'y revenir souvent.

Je trouvay ce Negre qui avoit la charge de garder ces Arbres, & par consequent qui estoit obligé de demeurer-là, qui estoit assis à terre, & qui avoit devant luy une grosse piece de bois, sur quoy il avoit mis en travers six billots, & ayant une scie & une haché près de luy, il vouloit tailler peu à peu ces billots jusqu'à ce qu'il les eust portez aux tons qu'il vouloit les approprier, car plus ils estoient courts, plus haut en seroit le son, comme il l'experimentoit par le moyen d'un bâton qu'il avoit à la main, avec quoy il frapoit sur le bout de ces billots.

Lors que je l'eus rencontré en cet estat, je pris son bâton, & fis l'essay du son, trouvant que les six billots avoient six tons distincts, les uns au dessus des autres, ce qui me fit estonner, de ce que de luy-mesme, & sans aucun enseignement, il fust parvenu jusques-là.

Lors je luy montray la difference qui est entre les tons unis & ceux qui sont aigus, comme entre Fa & Mi; surquoy il voulut encor couper deux autres billots pour ces deux tons, mais comme je n'avois pas le temps d'attendre qu'il les eust faits, je le

laissay faire ses recherches, n'ayant mis cecy que pour voir qu'il y a de ces gens-là qui sont capables d'apprendre les Arts.

J'en trouvay encor un qui avoit une autre sorte de speculation, mais qui estoit plus spirituelle que la sienne, celui-cy avec trois ou quatre autres me devoit accompagner dans les Bois pour faire des chemins pour aller à l'Eglise, car j'estois par fois employé dans les ouvrages publics, & ces gens-là estoient de tres-excellens Bucherons, & parce qu'il y avoit plusieurs fondrières dans le chemin, où l'on ne pouvoit passer; j'estois obligé de faire des traverses çà & là dans les Bois, & me trouvay en danger de perdre le point où j'estois pour faire mon chemin à l'Eglise, de sorte que je fus obligé de prendre une Boussole, afin de faire mes traverses plus exactes, sans quoy il auroit esté impossible d'en venir à bout. Et comme je la montois, & observois l'aiguille, ce Negre nomme Samo vint à moy, & voyant que l'aiguille vacilloit, il me demanda la raison de son mouvement, & si elle estoit vivante, je luy répondis que non, mais qu'elle s'arrestoit sur un certain point, & puis se remuoit un peu de temps, & aussi-tost s'arrestoit, ce qu'il remarqua & trouva qu'il estoit vray.

L'autre question fut pourquoy elle s'arrestoit à un certain point, pluost qu'à un autre? Je luy dis qu'elle ne s'arrestoit en nul autre endroit qu'au Nort & au Sud, & pris de là occasion de luy montrer les quatre points cardinaux de la Boussole, qui sont l'Est, le Ouest, le Nort & le Sud, qu'il apprit aussi-tost par cœur, & me promit de ne les oublier jamais.

Enfin la dernière question qu'il me fit, fut pourquoy elle s'arrestoit au Nort? surquoy je luy alleguay cette raison, que c'estoit parce qu'il y avoit de grands Rochers d'aymant dans la partie Septentrionale du monde, que l'Ayman avoit cette faculté d'attirer le Fer, & que cette aiguille estant de Fer, & touchée de l'Ayman, elle s'arrestoit toujours de ce costé-là.

Mais ce point de Philosophie estoit un peu trop difficile pour luy, de sorte que cela le jecta dans une estrange resverie; mais pour l'en tirer, je luy dis d'aprocher sa hache, & de la mettre tout aupres de la Boussole, & de la tourner tout autour, ce qu'ayant fait, & voyant que l'aiguille tournoit aussi tout autour du compas, il en conceut une telle admiration, qu'il cessa de me questionner, & me pria qu'il pust estre fait Chrestien, s'imaginant qu'en estant Chrestien, ce seroit le moyen d'acquérir les connoissances qui luy manquoient.

Ce qui fit que je luy promis de faire tout mon possible pour cela; de sorte que lors que je fus arrivé au logis, je parlay au Maistre de l'habitation, & luy dis que le pauvre Samo avoit grande envie d'estre Chrestien; mais il me répondit que les Insulaires se gouvernoient selon les Loix d'Angleterre, & que par ces Loix-là l'on ne pouvoit rendre Esclave un Chrestien, surquoy je luy répondis que ma priere estoit fort éloignée de cela, parce que je luy demandois de faire d'un Esclave un Chrestien. Sa replique fut qu'il estoit vray que la difference en estoit tres-grande, mais que s'il estoit Chrestien, il ne pourroit plus le tenir pour Esclave, & partant qu'il n'auroit plus la mesme autorité sur luy qu'il avoit, pour le retenir à son service, & de mesme de tous les autres Esclaves qui se feroient Chrestiens, & que par ce moyen il donneroit un tel exemple aux autres d'en faire de mesme, que tous les Maistres des habitations de l'Isle le maudiroient & pesteroient contre luy; de sorte que je fus contraint par-là de me taire, & le pauvre Samo fut privé d'entrer dans l'Eglise, quoy que ce fust un homme aussi spirituel & aussi honneste, & d'un aussi bon naturel qu'aucun qui ait jamais porté le noir, & mangé le verd.

Les Dimanches l'apresdinée l'on entend leur Musique, & ils s'en vont danser, les hommes à part, & les femmes aussi d'un autre costé, sans qu'il y ait aucune danse qui soit meslée des uns & des autres, & leurs gestes témoignent plustost ce à quoy ils visent, que ce qu'ils font, & par ce moyen transgressent moins le Dimanche, car leurs mains font plus d'action que leurs pieds, & leurs testes encor plus que leurs mains.

Ils peuvent danser tout un jour sans presque s'échauffer, neantmoins de fois à autres, il y en a de plus agiles qui sautent en l'air tout droit en retombant dans leur mesme lieu, mais sans friser aucune capriole.

Lors qu'ils ont dansé une heure ou deux, les hommes se mettent à luter, la Musique jouant pendant tout ce temps là; & leur maniere de luter est de se tenir comme deux Cocqs, la teste baissée aussi bas que leurs hanches, qu'ils poussent l'un contre l'autre, dans le dessein de se prendre par la jambe, comme ils font par fois.

Mais s'ils se trouvent las, & qu'ils ne puissent avoir d'avantage l'un sur l'autre, alors ils levent la teste, & la poussent rudement l'un contre l'autre, & comme ils n'ont rien pour s'accro-

cher que leur peau toute nuë, ils se joignent & s'accrochent par le milieu du corps, & s'embrassant l'un l'autre, ils se font tomber doucement à la renverse sur le dos.

En cette maniere-là, il y en a deux ou trois couples qui luitent ensemble à mesme temps, pendant une heure, en la présence des femmes qui les regardent faire, car lorsque les hommes commencent à luitre, les femmes quittent la danse, & viennent prendre leur part de ce divertissement.

Lorsque quelqu'un d'entr'eux vient à mourir, ils creusent une fosse, & ils l'enterrent le soir, en frapant des mains, les serrant & tordant l'une avec l'autre, & en faisant un son fort triste, & lugubre de leurs plaintes.

Ce Peuple-là est naturellement craintif & timide, & par consequent sanguinaire & cruel lorsqu'il a de l'avantage. Si quelqu'un vient à commettre une faute, il le faut châtier tout à l'heure, mais il ne le faut pas menacer, car si on le fait, c'est une chose assurée qu'il s'en ira se pendre pour éviter le châtiment.

Je ne sçay pas quelles sont leurs opinions en matiere de Religion, mais il est certain qu'ils ne sont pas entierement de la secte des Saducéens, car ils croient la Resurrection, & qu'apres leur mort ils s'en retourneront en leur Pais, & qu'ils s'y rajeuniront; de sorte qu'ayant cette opinion dans l'esprit, cela leur est ordinaire de s'aller pendre, lorsqu'ils ont apprehension de quelque grand mal-heur, ou d'estre menacez de leurs Maistres.

Mais le Colonel Walrond ayant perdu trois ou quatre de ses meilleurs Negres par ce moyen-là, & en fort peu de temps, fit trancher la teste à l'un d'entr'eux, & la fit mettre sur un Pieu de douze piéds de haut, apres quoy il fit venir tous ses Negres, & les fit marcher tout autour de cette teste, leur commandant de la regarder, & voir si c'estoit bien la teste de celuy qui s'estoit pendu? ce qu'ayant reconnu, il leur dit qu'il estoient dans une grande erreur de croire qu'ils s'en retourneroient en leur Pais, apres qu'ils seroient morts, car ils voyoient bien que la teste de cet homme estoit là, comme ils en estoient tous témoins, & comment se pouvoit-il faire que le corps peust aller sans teste; de maniere qu'ayant esté convaincus par ce triste, mais neantmoins apparent spectacle, ils changerent d'opinion, & apres cela il n'y en eut plus aucun qui se voulust aller pendre.

Lors qu'ils sont malades, il y a deux remedes qui les guerissent, dont l'un sert pour le dehors, & l'autre, pour le dedans; celuy

qui est pour le dehors s'appelle Huile de Negre, qui se fait en Barbarie, & est jaune comme de la cire, mais aussi molle que du beurre. Lors qu'ils se trouvent mal, ils en demandent, & s'en frottent le corps, comme la poitrine, le ventre & les costez, & dans deux jours ils sont parfaitement gueris.

Ils prennent le remede interne, lors qu'ils se sentent abattus, & que leur estomach est debilité, qui est aussi-tost restably par une dragme ou deux de ce breuvage, que les Insulaires appellent Tuë-Diable.

J'ay remarqué avec beaucoup de soin la figure du corps de ces gens-là; & quant aux hommes je les ay trouvez fort bien formez, c'est-à-dire larges entre les épaules, la poitrine ample, les jambes bien faites, & tout le corps bien remply, en sorte qu'il peut s'accorder aux regles d'Albert Duret, qui donne deux fois la longueur de la teste pour la largeur des espaulles, & deux fois la longueur de la face pour la largeur des hanches, de maniere qu'on diroit que ces gens-là se trouvent avoir esté faits suivant cette regle-là.

Mais quant aux femmes, elles ne sont pas si bien faites selon sa regle, car ce grand Maistre des proportions attribué à chaque femme, deux fois la longueur de la face pour la largeur des espaulles, & deux fois la longueur de la teste pour la largeur des hanches, en quoy ces femmes defaillent, car j'en ay veu fort peu, dont les hanches ayent esté plus larges que les espaulles, à moins d'estre fort grasses.

Les jeunes filles ont ordinairement la poitrine large & de fort gros tetons, qui sont si durs & si fermes, que ny en sautant, ny en se remuant en quelque maniere que ce soit, ils ne branlent non plus que leur coude. Mais lors qu'elles deviennent âgées, & qu'elles ont eu cinq ou six enfans, leurs mammelles leur pendent jusqu'au dessous du nombril, de sorte que lors qu'elles se baissent pour sarcler les herbes, elles pendent presque jusqu'à terre, & lors qu'on en est un peu éloigné, on diroit qu'elles ont six jambes, ce qui vient de ce qu'elles tiennent le linge qui tient leurs enfans sur leur dos, sur leurs mammelles, & comme il les presse fort, il les fait aussi pendre de la sorte.

Lors que leurs enfans viennent de naistre, ils ont la paulme de la main, & la plante des pieds blanchastres, & les yeux bleüastres, & ressemblans à ceux d'un jeune chaton, mais à mesure qu'ils s'avancent en âge, ils deviennent noirs.

Ils comptent leur âge, ou les autres accidens remarquables, dont ils veulent se souvenir, par la Lune, comme depuis la naissance de leurs enfans, le temps qu'on les a emmenez hors de leur Pais, ou qu'ils ont esté faits prisonniers par quelque Prince ou grand Seigneur de leur Pais, ou tels autres notables événemens, dont ils veulent garder la memoire: ils les comptent tous de la sorte par la Lune, en disant qu'il y a tant de Lunes depuis cét accident-là, & tant de Lunes depuis cét autre, gardans ce compte tant qu'ils peuvent. Mais s'il y en a quelqu'un d'entr'eux qui vive fort longtemps, leur Arithmetique vient à manquer, & ils sont au bout de leur rollet, ne sçachant pas comme il faut poursuivre leur calcul. Mais qu'est-ce que peuvent faire de pauvres gens qui n'ont ny Lettres ny Nombres, qui sont l'ame de toutes les affaires que les hommes font au monde?

Il y en a quelques-uns qui ont esté eslevez parmy les Portugais, qui ont des qualitez que les autres n'ont pas, comme de sçavoir chanter, & faire des Armes. J'ay veu quelques-uns de ces Negres Portugais chez le Colonel Jacques Drax, faire des Armes fort adroitement avec l'Espée & le Poignard, allonger des estocades, donner des bottes, & faire des passes, & de mesme avec l'espée seule, à la maniere de Charanza, avec tant de grace, que quand mesme l'adresse leur auroit manqué, leurs gestes auroient pleus; mais ils estoient adroits avec cela, ce que je remarquay par la maniere qu'ils se mettoient en garde, & l'agilité avec laquelle ils évitoient de recevoir les coups qu'on leur portoit, & l'avantage qu'avoit celuy qui estoit fort lorsqu'ils venoient aux prises, que l'autre l'évitoit par son agilité & son adresse, car j'ay esté si bien instruit en cet Art pendant ma jeunesse, qu'à present je pourrois en estre juge competent.

Lors qu'ils commencent à paroistre sur le Theatre, ils s'avancent l'un vers l'autre, d'un pas grave & majestueux, avec un regard imperieux & fier, comme s'ils estoient également asseurez d'emporter la victoire, & lors qu'ils viennent à s'approcher ils touchent des mains, & s'embrassent l'un & l'autre d'un air gay & jovial.

Mais ils se retirent avec beaucoup plus de vitesse qu'ils ne se sont approchez, & deslors qu'ils commencent à s'éloigner, ils changent de contenance, & se mettent en garde; & apres avoir fait une passe ou deux, ils se retirent & se remettent encor en garde; & enfin, apres qu'ils ont achevé leur jeu, ils touchent dans les mains.

maines les uns des autres, & s'embrassent, & ayant repris la douceur de leur maintien ordinaire, ils salüent leurs Maistres & se retirent. Quant à leur Chant, je n'en puis pas faire de grandes louanges, apres en avoir ouï de si excellens en Europe; mais quant à leurs Voix, j'en ay ouï plusieurs qui estoient fort eslevées & tres douces.

Ce sont de fort bons Nageurs & Plongeurs sous l'eau, tant les hommes que les femmes; Le Colonel Drax qui n'est pas un si severe observateur des Dimanches, qu'il se refuse les legitimes recreations. qu'il peut prendre ce jour-là, bien souvent pour me donner du divertissement l'apresdinée, il envoyoit querir une cane de Moscovie, & la faisoit mettre dans l'un de ses plus grands estangs, & faisoit venir de ses Negres qui estoient les meilleurs Nageurs, à qui il commandoit de nager, & de prendre cette cane.

Mais il leur défendoit de plonger, car s'ils n'estoient pas instruits à ce divertissement-là, ils sortoient de l'eau au dessous de la cane, & la prenoient comme elle nageoit, ou la rencontroient quand elle venoit à plonger; de sorte que le divertissement estoit bien - tost finy. Mais comme cela leur estoit défendu, & que ces canes sont beaucoup plus fortes, & plongent mieux que les nostres, le divertissement en estoit fort grand; de sorte qu'il y avoit beaucoup de plaisir de voir la differente maniere de nager des Negres, les uns à l'ordinaire sur le ventre, les uns sur le dos, & d'autres en estendant la jambe droite, & le bras gauche, & se tournant de l'autre costé, & changeant la jambe droite & le bras, qui est une maniere de nager des plus fortes, & des plus vistes qu'il y ait.

Pendant que nous regardions ce divertissement, & que nous remarquions la diversité de leur maniere de nager; une fille Negresse, qui n'avoit pas esté au commencement de ce divertissement, & qui par consequent n'avoit pas entendu la défense qu'on avoit faite de se plonger en l'eau, quitta sa jupe, & la mit derriere un buisson, qui estoit à l'un des bouts de l'Estant, & secrettement se plongea dans l'eau, & à mesme temps prit la cane sous l'eau, & s'en retourna au buisson d'où elle estoit partie, pendant que nous attendions que l'oyseau parust sur l'eau.

Ce qu'elle fit tout d'un coup, & de sorte que nous croyions tous que la cane s'estoit plongée sous l'eau, & attendions avec impatience qu'elle revinst dessus, mais on n'en put rien remarquer jusqu'à ce que la subtilité fut découverte par un Chrestien, qui la vit se mettre à l'eau, de sorte qu'on luy osta la cane; mais

comme ce tour avoit esté fait avec beaucoup d'adresse, je fis en sorte qu'on luy rendit la cane, dont la fille fut extrêmement contente.

Quoy qu'il soit fort difficile d'effacer la tâche qu'on a imprimée sur ces gens-là, d'estre cruels lors qu'ils ont l'avantage, & qu'ils sont terribles & fourbes, neantmoins il n'y a point de regle qui n'ait de l'exception, car je croy, & j'ay beaucoup de sujet d'en estre persuadé, qu'il y a des gens parmy eux aussi honnestes, aussi fideles, & aussi consciencieux qu'il y en ait dans l'Europe, & dans aucun autre endroit du monde.

Sur ce sujet-là j'en rapporteray un exemple aussi remarquable qu'il se peut, qui est arrivé dans un temps qu'il y avoit peu de vivres, & qu'on n'avoit pas encor assez planté de Bananes pour les nourrir commodement; de sorte que quelques-uns des plus temeraires & des plus turbulens d'entr'eux commencerent à se mutiner, & conspirerent secrettement ensemble de se vanger de leurs Maistres, une partie de ces gens-là estant de ceux qui avoient le soin de faire le feu sous les chaudières, & entretenir les fourneaux, & qui par consequent avoient toujours beaucoup de bois sec près d'eux.

Ces coquins se resolurent de mettre le feu dans un endroit de la maison où l'on faisoit cuire le sucre, où ils estoient asseurez que le feu se communiqueroit à tout le reste, & brusleroit la maison, & que neantmoins ils feroient les ignorans du fait, comme si c'estoit une chose qui fust arrivée par accident.

Mais ce complot fut découvert par quelques autres, qui avoient autant d'averfion pour ces mal-heureuses actions, que ceux-là témoignoient y avoir d'inclination; de sorte qu'ils les accusèrent & découvrirent à leurs Maistres leur mauvais dessein, & produisirent tant de témoins contr'eux, qu'ils furent obligez d'avouer ce qu'ils avoient dessein d'executer la nuit suivante, de maniere que les ayant fait chastier comme ils le meritoient, le Maistre commanda au Surveillant de donner à tous les autres un jour de liberté, pour eux & pour leurs femmes, pour faire tout ce qu'ils voudroient, & de plus de leur donner pendant trois jours le double de ce qu'on avoit accoustumé de leur donner pour leur nourriture; mais ils refuserent l'un & l'autre, dont nous fusmes tous extrêmement estonnez, sachans combien ils ayment leur liberté, & leur nourriture, ayant esté depuis peu sevréz de l'une, & en disette de l'autre.

C'est pourquoy ne sçachant que dire de leur procedé en ce rencontre, & craignant qu'il n'y eust du mécontentement parmy eux, l'on envoya querir trois ou quatre des plus considerables, & on les pria de dire pourquoy ils avoient refusé la faveur qu'on leur faisoit, mais ils firent une réponse à quoy l'on ne s'attendoit pas; car ils nous dirent que ce n'estoit pas par mepris qu'ils refusoient la grace que leur Maistre leur faisoit; mais qu'ils ne vouloient rien accepter pour recompense d'une chose où ils n'avoient fait que leur devoir, & qu'ils ne vouloient pas qu'il creust que dans l'esperance d'estre recompensez, ils eussent voulu accuser leurs compagnons de service, mais que c'estoit un acte de justice qu'ils avoient crû estre obligez de faire par devoir, & qu'ils se croyoient assez recompensez de l'avoir fait.

La substance de ce discours fut expliquée à leur mode par le pauvre Sambo, qui leur servit d'Orateur, & obligea les autres par son exemple à découvrir cette conspiration & refuser la grace de leur Maistre, à qui ils dirent encor que s'il luy plaisoit de leur distribuer quelque bien-fait cy-aprés quelque petit qu'il fust, qu'ils le recevroient volontiers & avec remercement: Ce qui fut une action digne, non pas de Negres, mais des meilleurs Chrétiens, quoy qu'il y en a divers d'entr'eux à qui l'on a refusé le Christianisme, lors mesme qu'ils le demandoient avec instance.

Que d'autres ayent telle opinion d'eux qu'il leur plaira, mais pour moy je suis persuadé qu'il y a des gens entr'eux qui sont moralement aussi honnestes que consciencieux, & aussi humbles qu'ils sont amateurs de leurs amis, & aussi fidelles à leurs Maîtres, que gens qui soient sous le Ciel. Et une des raisons pourquoy ils sont tels que je viens de dire, est qu'ils ne tiennent pas grand compte de leur vie. C'est tout ce dont je me puis souvenir touchant les Negres, à la reserve de leurs jeux, que je n'ay pû apprendre, parce qu'ils manquoient de termes pour me les enseigner.

Quant aux Indiens nous en avons fort peu, encor les a-t-on amenez de divers autres endroits, les uns des Isles voisines, & les autres du Continent de l'Amerique, dont on fait des Esclaves. L'on employe les femmes à faire du Pain & du Maby, parce qu'elles sçavent mieux comme il faut manier la Cassave que les Negres; l'on se sert des hommes pour Laquais & aller d'un costé & d'autre, & pour prendre du Poisson, en quoy ils sont fort

The Americans

adroits, car un d'entr'eux s'en ira avec son Arc & ses Fleches & dans un jour tuëra plus de Poisson qu'il nen faudra pour nourrir une famille de dix ou douze personnes pendant deux ou trois jours, si l'on pouuoit garder le Poisson si long-temps que cela.

Ce sont des gens fort actifs, & propres à apprendre tout ce qu'on veut, beaucoup plutôt que les Negres, & presque aussi differens d'eux en figure, qu'ils le sont en couleur; les hommes sont fort larges d'espaules, & profonds de poitrine, ils ont la face presque triangulaire, large autour des yeux & des temples, & pointuë au menton: quelques-uns ont la peau brune, & d'autres bazannée, comme d'un Bay-clair ou couleur de Chastaigne; ils sont beaucoup plus rusez & plus subtils que les Negres, & d'un naturel plus trompeur, mais ils sont beaucoup plus agiles de corps: les femmes ont les mammelles fort petites, & tiennent plus de la forme de celles de l'Europe que les Negressès, leurs cheveux sont noirs & fort longs, dont une grande partie leur pend sur le dos jusqu'aux hanches, à la reserve de deux grandes tresses qui leur pendent sur chaque mammelle, & sont tout droits, parce que leurs cheveux ne se frisent jamais ou fort peu souvent.

Elles méprisent les habits, particulièrement lors qu'elles sont bien faites, elles portent seulement une Ceinture couverte de petites coquilles de Poisson, qui sont blanches, & depuis l'un des flancs jusqu'à l'autre un tissu de rassade bleuë qui pend si bas qu'il couvre leurs parties secrettes.

Nous avions une Indienne, qui estoit Esclave dans la maison, qui estoit fort bien faite de sa personne, & d'une belle couleur, car elle estoit d'une vraye couleur de chastain-clair, les mammelles petites, & le bout des tetons de couleur de porphire, mais jamais on ne la put persuader à porter aucune sorte d'habits.

Il arriva qu'elle fut engrossée par un Serviteur Chrestien, & comme elle logeoit dans la Case des Indiens parmy d'autres femmes de son pais, où les Serviteurs Chrestiens tant hommes que femmes alloient & venoient librement, comme elle se vit fort grosse, & que son terme fut venu, ayant honte d'entrer en travail & d'accoucher devant les hommes, fut dans un Bois, où il y avoit un Estang, sur le bord duquel elle accoucha, puis alla laver son enfant dans l'eau de cet Estang, & l'enveloppa dans les linges qu'elle avoit tirez des Chrestiens, & trois heures après s'en revint au logis avec son enfant entre ses bras, qui estoit un garçon vigoureux & gaillard.

Cette Indienne demouroit près du rivage de la Mer, dans le Continent de l'Amerique, lors qu'un Navire Anglois ayant abordé dans vne Baye, l'on envoya quelques-uns de ses gens à terre pour y chercher des vivres & de l'eau, parce qu'ils en avoient besoin, mais comme les Indiens les virent entrer si avant dans le pais qu'ils auroient de la peine à se retirer en seureté, ils les vinrent couper comme ils s'en retournoient, & les attaquèrent de sorte qu'ils les chassèrent jusques dans un Bois, où estant dispersez, les uns furent pris, & les autres tuez; mais un jeune homme entre les autres s'estant escarté de la troupe, fut rencontré par cette fille, qui d'abord devint amoureuse de luy, & le cacha dans une Caverne, pour empescher qu'il ne fust découvert par les autres Indiens, où elle le nourrit jusqu'à ce qu'ils se peussent retirer en seureté à la coste où le Navire estoit à l'Ancre, en attendant le retour de leurs gens, & les ayant apperceus sur le rivage on y envoya la Chaloupe, qui les prit & les amena à bord. Mais lors que ce jeune homme fut arrivé aux bordages, il oublia la faveur que cette fille luy avoit faite, qui avoit mis sa vie au hazard pour conserver la sienne, & la vendit pour Esclave, quoy qu'elle fust née aussi libre que luy, & de cette maniere-là cette pauvre Yarico perdit sa liberté pour recompense de son amour.

Quant aux Maistres, je n'en ay pas encor dit grand' chose, aussi ne suis-je pas capable de dire la moitié de ce qu'ils meritent; car ce sont des gens tres-capables & qui ont de grandes qualitez, sans cela il leur seroit impossible de venir à bout des choses qu'ils entreprennent, la conduite d'une de leurs habitations estant un ouvrage de si grande estenduë, il est necessaire qu'un homme ait grande capacité pour la mettre en ordre, & pour l'y entretenir.

Je pourrois nommer le Proprietaire d'une de ces habitations qui entretient tous les jours plus de deux cens personnes, & les maintient dans un si bon ordre, qu'il n'y arrive aucune mutinerie entr'eux, quoy qu'ils soient de diverses Nations, qu'il faut employer chacun selon sa capacité, en sorte que pas un ne demeure oisif.

Le premier ouvrage où il faut prendre garde, est celui d'arracher les mauvaises herbes, & de sarcler les plantages, car à faute de le faire, tout est perdu, & le proprietaire est ruiné, parce que si l'on neglige de le faire pendant quelque peu de temps, c'est une chose difficile d'en pouvoir venir à bout ensuite, tant les

mauvaises herbes y croissent promptement : Mais si l'on tient la terre nette, elle est propre à porter tout ce que ce pais-là peut produire

Après avoir sarclé & arraché les herbes, il faut planter, & pour cet effet ils ont deux saisons dans l'année qu'ils estiment les plus propres pour cela, qui sont les mois de May & de Novembre ; Mais quant aux Canes de Sucre il en faut planter en tout temps, afin qu'elles puissent venir de mesme, un Champ après un autre, car autrement l'ouvrage s'arrêteroit, & d'ordinaire ils en plantent dix ou douze arpens dans un mesme Champ tout à la fois.

Il faut que le Maistre ait soin de voir sarcler & planter ses terres luy-mesme, à moins que d'avoir un Intendant qui soit capable & fidelle, & sans lequel il se trouvera avoir trop d'affaires.

Ce qu'il faut qu'il considere, & où il doit s'attacher ensuite de cela, c'est le Moulin à Sucre, & tout ce qui en dépend, comme le Moulin mesme, qui est le premier mobile de toute l'œuvre, la maison où l'on fait cuire le Sucre avec les Chaudieres & les Fourneaux, le lieu où l'on remplit les vaisseaux, le Distilatoire, & le lieu où l'on nettoye les Canes, où il peut arriver plusieurs accidens considerables.

Car s'il manque quelque chose dans le Moulin où l'on fait moudre les Canes, tout l'ouvrage est arresté, ou dans le lieu où l'on fait cuire le Sucre, si le bastiment qui soustient les Chaudieres, & qui est fait de pierres jointes avec du plâtre de Paris, vient à se fendre ou à se rompre par la violence du feu, il faut que l'ouvrage s'arreste aussi jusqu'à ce qu'on l'ait rebâty. Que s'il arrive quelque chose aux Chaudieres, ou qu'elles se brûlent, il en faut aussi-tost remettre une autre, ou si la bouche des Fourneaux, qui est faite d'une sorte de pierre qu'on nous apporte d'Angleterre, & qu'on appelle Pierre de haute-porte, vient à se defaire & à se calciner par la force du feu, il en faut refaire une nouvelle, & la poser avec beaucoup d'artifice, car autrement elle n'y tiendra pas.

Que si les barres de fer dont est faite la grille du Fourneau, viennent à manquer par accident, soit qu'il arrive (comme elles sont toujours rongées) que celui qui met le bois dans le Fourneau, vienne à les heurter, où qu'elles ne puissent pas porter la pesanteur de ces buches, quoy qu'elles soient bien for-

res, & que leur pesanteur les fasse plier ou les rompe, il est impossible de les raccommoder, mais il en faut mettre d'autres, & cependant l'ouvrage s'arreste ; car toutes ces choses-là dépendent les unes des autres, comme les Rouës d'une Horloge.

Que si les Distillatoires manquent, le breuvage qui s'y fait viendra aussi à manquer ; mais le plus grand empeschement qui s'y trouve, est la perte de nos Bestiaux, car il y arrive par fois de telles maladies entr'eux, que j'en ay veu mourir dans une seule habitation plus de trente en deux jours.

J'ay aussi oüy dire qu'un des principaux Habitans ayant fait défricher une douzaine d'Arpens de terre, & les ayant fait enclore pour servir de pasturage, & y mettre ses Bœufs de labour quand l'herbe seroit grande, aussi-tost qu'ils y furent, dans une nuit il en mourut cinquante ; de sorte que des pertes de cette nature-là sont capables de ruiner le Maître d'une habitation, qui n'a pas grand fonds.

L'on n'a pû encor decouvrir la cause de ces maladies, si ce n'est qu'il faut qu'il y ait des plantes dont la qualité soit veneneuse, & l'on n'a point encor trouvé non plus de remede pour les guerir, autre que les tripes de poulets, hachées bien menuës, qu'on leur fait avaler avec une corne dans quelque liqueur propre pour humecter & les faire couler, quoy qu'il y en ait fort peu qui en ayent esté gueris.

Nos Chevaux sont aussi sujets à des maladies mortelles entr'eux ; quelques-uns ont esté gueris par le moyen des Clisteres qu'on leur donne avec de gros Tuyaux ou Siringues de bois faites exprès.

Quant aux maladies ordinaires, tant des Chevaux que du Bestail, ce sont des obstructions & douleurs d'entrailles, qui est une maladie si languissante, que ceux qui en guerissent deviennent presque à rien devant que de guerir.

De sorte que si quelqu'un de ces empeschemens arrive & dure long-temps, le Bestail ne peut pas estre secouru dans le temps qu'il faut, & l'ouvrage s'arreste, & par ce moyen les Canes deviennent trop meures, de sorte qu'en peu de temps leur suc se dessèche, & elles ne valent pas la peine qu'on les fasse moudre.

Or pour subvenir aux defauts de tous ces Bestiaux, Chevaux, Chameaux & Asnes, qui sont sujets à tant d'accidens & de pertes, il faut s'adresser aux Marchands, se pourvoir de Navires,

& hazarder une cargaison raisonnable de Marchandises , pour faire de nouveaux voyages dans les Païs estrangers, pour suppléer à ces pertes-là, & quand cela est fait, les perils de la Mer sont encore à considerer, qui arrivent en diverses manieres, soit par naufrage, soit par piraterie, soit par le feu.

Un Maistre de Navire, qui estoit estimé tres-capable en sa Profession, & honneste homme, ayant transporté des marchandises de diverses sortes d'Angleterre dans un endroit d'Afrique qu'on appelle la Riviere de Gambia, apres qu'il y eut troqué ses Marchandises pour des Negres, dont il avoit dessein de faire le retour de son Voyage, il les fit tous embarquer en son bord, mais il ne les fit point attacher comme on a accoustumé de faire deux à deux ensemble pour s'en asseurer, mais se confiant en leur honnesteré & preud'homme, & dans la fidelité qu'ils luy avoient promise, estant credule & naturellement bon & pitoyable, il les laissa aller en toute liberté, mais comme ils estoient deux fois en nombre plus que son équipage, ayant trouvé l'occasion favorable, ils se saisirent des Armes, & se jetterent sur les Matelots, qu'ils assommerent, & leur couperent la teste avec tant de vitesse, que le Maistre desesperé voyant que tout estoit perdu, & sans esperance de secours, mit le feu aux poudres, & les fit tous sauter en l'air avec luy, devant qu'ils fussent encor fortis de la Riviere; de sorte qu'il arrive par fois de ces accidens-là, & divers autres, qui retardent extrêmement l'ouvrage de la confection des sucres.

Il faut donc considerer combien il y a de choses à quoy il faut penser pour la perfection de ce grand Ouvrage, & quel soin il faut avoir pour prevenir les mal-heurs qui le peuvent retarder, ou mesme l'empêcher tout-à-fait; de sorte qu'on trouvera apres avoir bien examiné toutes ces choses-là qu'il faut que ce soient des gens tres-judicieux & tres-soigneux, qui prosperent dans un ouvrage qui est sujet à tant de risques & de hazards.

Ce que je dis pour fermer la bouche de ces gens-là qui se tiennent de par-deçà, & s'attendent à recevoir de grands profits de l'argent qu'ils ont hazardé, & ne considerent jamais avec combien de difficulté, d'industrie, & de peine, ce profit leur doit estre procuré. Qui est-ce que j'ay creu à propos de dire pour faire voir qu'elle est la capacité des Maistres des habitations, & de ceux qui demeurent en cette Isle.

Quant à leurs inclinations, je les ay trouvé estre portez à toutes

tes les vertus qui rendent les honnestes gens recommandables, comme de recevoir civilement les Estrangers, les assister de tout ce qu'ils peuvent dans leurs affaires, & en les logeant & recevant chez eux avec tous leurs Serviteurs.

Que s'ils ont dessein d'achepter des habitations, ils s'enquierent soigneusement de celles qui leur sont propres, & en font le marché au plus juste prix qu'il leur est possible, ils montent à cheval pour cet effet, & s'ils ne le peuvent pas eux-mêmes, ils recommandent l'affaire à un de leurs Amis, qui en est le plus proche, pour la faire réussir à leur souhait.

Ils s'ayment tous, & s'entretiennent avec beaucoup de charité & d'hospitalité les uns les autres, & quoy qu'ils soient de diverses créances, neantmoins ils ont réglé les choses entr'eux avec tant de discretion, qu'il n'y arrive jamais de démêlez; & pour les en empêcher, les Principaux ont fait une Loy entr'eux, que quiconque proferera le mot de Roundhead ou de Cavalier, donnera à tous ceux qui l'auront entendu un Marcaffin & un Cocq d'Inde, qu'on mangera chez celui qui a fait la faute, ce que par fois ils font tout exprès, afin de pouvoir jouir de la Compagnie les uns des autres, de sorte que souvent ce Marcaffin & ce Cocq d'Inde attirent une douzaine d'autres plats, si la Compagnie s'y rencontre, tant ils sont francs, civils, & bien intentionnez les uns envers les autres; & même pour exprimer leur affection mutuelle avec plus de tendresse, ils se donnent des noms particuliers les uns aux autres, comme de voisin, d'amy, de frere, & de sœur; de maniere que je n'y ay trouvé aucune chose qui manquast à l'establisement d'une ferme & constante amitié entr'eux, quoy qu'après mon départ il en arriva autrement.

Ils ne pratiquent aucuns jeux ny exercices publics pour la recreation, comme de joier à la Boule, de tirer du Mousquet, de chasser avec des Chiens, ou aller voler l'Oyseau, car à dire verité, il n'y a aucun lieu qui soit propre pour ces deux premiers exercices, le Pais estant plein de rochers, inégal & remply d'arbres; & quant aux autres, ils manquent de sujet, car il n'y a aucunes bestes sauvages en cette Isle, ny d'Oyseaux, qu'on puisse faire voler; outre que le Pais est si plein d'arbres, qu'il n'y a point de campagne pour les faire voler, les Faifans, les Perdrix, les Gelinotes, les Cailles ny les Rasles, n'ont jamais mis le pied sur cette terre, si ce n'est qu'on les y ait apportez d'ailleurs; & si on l'a fait, ils n'y ont pas vescu long-temps. Quant aux Oyseaux de Chasse, je n'y en ay ja-

no field sport

mais veu que deux, qui estoient pourtant des plus jolis & des plus vistes que j'aye jamais veu voler : l'un d'eux fut lâché pour voler après les Chauvesouris, justement après le Soleil couché, qui est le temps qu'elles sortent & s'eslevent assez haut; de sorte qu'en descendant un Faucon de Barbarie en prit une qu'il emporta.

Quant aux Animaux domestiques qui sont en cette Isle, si je commence par les plus grands, je dois en premier lieu nommer les Chameaux, qui sont des bestes tres-utiles, mais il y en a peu qui y vivent, quoy qu'on y en ait apporté plusieurs, parce que la plupart ne sçavoient pas comme il les falloit nourrir. Le Capitaine Higginbotham en avoit quatre ou cinq, qui estoient d'un grand service, non seulement pour transporter le Sucre au Pont, mais aussi pour en rapporter des barriques de Vin, de Biere, & de Vinaigre, ce que les Chevaux ne peuvent pas faire, les Charettes ne pouvant passer à cause des fondrières, & les Negres ne les peuvent porter, pour les raisons que j'ay dit cy-dessus; un bon Chameau portera 1600. livres pesant, & avec plus d'assurance qu'aucun autre Animal que ce soit.

L'on nous apporte des Chevaux de divers endroits du monde, d'Angleterre, de Hollande, de Bonavista, des Isles du Cap-Verd, de la Virginie, de la nouvelle Angleterre, & quelques-uns d'une des Isles Caribes, ou Antilles d'aval le vent qu'on appelle Courriffao, entre ceux que nous eslevons, qui sont tres-bons & propres pour la charge: l'on se sert de ces Chevaux pour le service des Moulins à Sucre, ou pour monter dessus, mais peu souvent, & mesme jamais pour transporter le Sucre, à cause des precipices & des lieux difficiles qui se rencontrent par les Champs.

De la plupart de ces lieux-là, l'on nous apporte aussi des Bœufs, des Taureaux, & des Vaches; mais principalement des Taureaux des Isles de May & Bonavista, qui sont des Animaux si dociles, qu'après les avoir enseignez, il n'y en a point qui travaillent si bien & si regulierement qu'eux. Avec ces Animaux nous avons des Vaches, desquelles on tire le lait, & les autres servent aux Moulins à Sucre. L'on en esleve aussi quelques-unes, qui multiplient plustost qu'en Europe, car en ce lieu icy une Genisse apportera un Veau à quatorze mois; & si ce n'estoient les maladies qui nous enlevent nostre Bestail, nous n'aurions aucun besoin qu'on nous en apportast d'ailleurs.

Les Asnes, que nous appellons Aslinigos, sont d'un tres-grand

service en cette Isle, pour le transport de nos Sucres à la Ville du Pont, ce que les Chevaux ne peuvent faire à cause des precipices & chemins difficiles, outre que lorsque les grosses pluies viennent à tomber, les chemins sont si profonds, & si pleins de racines, que lors qu'un cheval met le pied entre deux racines, il a bien de la peine à l'en retirer ayant la charge sur le dos, & s'il vient à tomber, il est fort difficile de le relever.

Au lieu que les Asnes prennent garde à leur chemin, & où ils mettront le pied, & bien souvent prennent de petits sentiers dans les Bois, tels qu'ils reconnoissent leur estre propres pour passer, ce que les Chevaux ne peuvent pas faire, parce que ces sentiers sont trop estroits pour eux, & quand ils ne le feroient pas, ils n'auroient pas l'adresse des Asnes pour choisir les endroits où ils doivent marcher & appuyer leurs pieds.

Que si par hazard un Asne vient à tomber, deux Negres sont assez forts pour le relever, ce qui fait que peu souvent l'on n'en employe que deux pour l'assistance du Chrestien, qui a la conduite des Charrois. *idem q^d char. a bar or such like.*

Un de ces Asnes portera 150. livres pesant de Sucre, & les plus forts jusqu'à 200. livres pesant. Les Habitans ont fort desiré d'y avoir des Mulets, parce qu'ils y feroient d'un très-grand service pour le transport de leurs Sucres, & pour travailler aux Moulins: ils n'en avoient pourtant encor pû avoir aucun lorsque j'y estois, mais ils estoient apres à trouver les moyens d'en avoir en faisant accoupler leurs plus robustes Asnes avec les Jumens du Pais.

Nous avons une grande quantité de Pourceaux, mais il n'y en a point de sauvages, ny qui soient en liberté, car s'ils l'estoient, ils feroient plus de dommage qu'ils ne vaudroient; Ils sont renfermez, & chacun connoist ceux qui luy appartiennent; Ceux qui les gardent pour les vendre, les vendent ordinairement pour un gros la livre, ou trois sols quatre deniers tournois, ou par fois jusqu'à cinq sols si la viande est chere, & on les pese lorsqu'ils sont encor tous en vie.

Il y eut un certain Habitant de l'Isle qui vint trouver son voisin & luy dit: Voisin, j'ay appris que vous avez achepté une bonne quantité de Serviteurs au bord du Navire, qui est depuis peu arrivé d'Angleterre, & j'ay aussi oüy dire que vous manquez de provisions, j'ay grand besoin d'une Servante, & serois bien aise de faire un échange: si vous voulez me donner de la chair de

quelqu'une de vos femmes, je vous donneray de celle de mes Pourceaux, là dessus ils reglerent le prix de ces chairs, en sorte que celle des Pourceaux fust estimée & apreciée à trois sols quatre deniers tournois la livre, & celle de la femme à cinq sols. L'on posa les Balances, & cet Habitant eut une fille qui estoit extremement grasse, paresseuse, & qui n'estoit propre à rien. Elle s'appelloit Honor. L'autre amena une grosse Truye & fort grasse, qu'il fit mettre dans une des Balances, & Honor dans l'autre, mais lors qu'il vid de combien Honor pesoit plus que la Truye, il rompit le marché, & ne le voulut plus tenir. Quoy qu'il y arrive peu souvent des affaires de cette nature, neantmoins c'est une chose qui s'y pratique ordinairement, de vendre leurs Serviteurs les uns aux autres pour le temps qu'ils ont à les servir, & en échange d'en recevoir des Marchandises, telles que l'Isle en peut fournir. Comme j'ay assez descrit la grandeur & la bonté de ces Pourceaux, j'estime que cela suffira, c'est pourquoy je n'en diray pas davantage.

Nous avons aussi des Brebis, mais fort peu, & qui n'ayment gueres le pasturage de l'Isle, parce qu'il ne leur est pas propre, estant une herbe grossiere, aigre & sans suc, outre qu'ils y rencontrent des plantes veneneuses, qui leur causent des maladies, & les font mourir; elles ne sont jamais grasses, de sorte que d'abord on creut que cela venoit de la trop grande chaleur qu'elles avoient à cause de leur laine, ce qui fit qu'on les tondoit souvent, mais cela ne les guerissoit pas, les femelles portoient pourtant toujours deux Agneaux à la fois, mais leur chair lors qu'on en voulut goustier, estoit fade & sans goust, de sorte que je ne croy pas qu'elles soient propres à estre eslevées en ce pais-là ny qu'on les y puisse garder.

Il y en a d'autres qu'on apporte de Guinée & de Benin, qui ont du poil au lieu de laine, & ressemblent plus à des Chèvres, qu'à des Brebis, neantmoins l'on trouve que leur chair a bien plus du goust du Mouton que celle des autres.

Quant aux Chèvres il y en a une beaucoup plus grande quantité que de Brebis, & qui y multiplient & croissent beaucoup mieux; le goust de leur chair est fort peu different de celuy des Chèvres de par-deçà. Elles vivent la plupart du temps dans les Bois, & par fois aussi dans les pasturages, mais elles sont toujours renfermées dans des clostures, afin qu'elles n'aillent point endommager les terres des voisins; car quiconque rencontre le Pour-

ceau ou la Chèvre de son voisin, dans ses Cannes à Sucre, dans ses Patates, dans ses Cassaves, ou dans ses Bananes, par les Loix de l'Isle, il luy est permis de les harquebuzer & les tuer, mais il faut qu'il envoie aussi-tost à celuy à qui la beste appartient, pour luy faire sçavoir l'endroit où elle est.

Les Oyseaux de ce lieu-là, à la réserve de deux, ne valent presque pas la peine qu'on en fasse la description; neantmoins je les descriray par ordre comme j'ay fait les Bestes ou les Animaux domestiques.

Le plus gros est un vray Milan, mais un peu moindre que les Milans gris de par-deçà, mais aussi plus léger de l'aisle, le seul bien qu'ils font est que par fois ils tuent les Rats.

Le plus gros après celuy-là est la Tourterelle, dont il y a une grande quantité dans l'Isle, qui sont beaucoup plus belles tant en couleur qu'en figure, que celles d'Angleterre, & sont d'un tres-bon manger.

Celle qui la suit, est la petite Tourterelle, mais qui est beaucoup plus jolie que l'autre, & d'une autre figure, car celle-cy a la forme d'une Perdrix, mais son plumage est gris, & d'un rouge-brun sous les aisles, si éclatant que je ne sçache point d'Oyseau qui ait si peu de couleurs si vives & si brillantes que celuy-là. Pour son chant il est semblable à celuy de l'autre espece.

L'Oyseau qui vient après ceux-là, ressemble à une Grive, il a le regard triste, & son plumage n'est jamais uny, mais toujours inegal, comme s'il estoit en muë, il baisse la teste, & leve les espauls comme s'il avoit le cou rompu; cet Oyseau a trois ou quatre sortes de chants, les plus hauts & les plus doux que j'aye jamais ouïs, que s'ils estoient diversifiez, il n'y a aucun Oyseau qui le pourroit surpasser; il semble à le voir qu'il est toujours malade ou melancolique.

Il y en a encor un autre, qui ressemble presque au Roytelet, mais qui est aussi gros qu'une Grive: Celuy-cy est aussi joyeux & gaillard que l'autre est triste, de sorte que comme il est perché sur une branche d'arbre il remuë & leve sa queue si souvent, avec un regard si gay, qu'il semble qu'il vous invite à vous approcher de luy, & se veuille arrester jusqu'à ce qu'on y soit arrivé, je ne l'ay jamais ouï chanter.

Celuy qui suit est l'Oyseau noir, ayant les yeux blancs, mais qui luy sont si mal seans, qu'on le met au rang des Oyseaux laids, sa voix est rude, & ressemble à celle des Geais en Angleterre.

Ils volent par troupes, & sont fort mal faisans, car ils font un grand degast des bleds, & des jettons des Arbres, de sorte que les Insulaires voudroient qu'ils fussent tous exterminés, quoy qu'ils ne sçachent comme quoy en venir à bout. C'est une espece d'estourneaux, car ils marchent & ne sautellent pas comme les autres Oyseaux,

Je remarque en ces Oyscaux-là ce que j'en n'ay point veu en d'autres, qui est que lors qu'ils volent, ils mettent leur queue en diverses postures; par fois ils la tiennent droite comme les autres Oyseaux, par fois ils la tournent en biais, comme la queue d'un Poisson, & tout aussi-tost la tournent en triangle, le plumage de dessus au haut, & le costé renversé en bas.

Il y en a encor un autre de la couleur d'une Grive, mais la teste en est un peu trop grosse pour le corps, c'est pourquoy on luy donne le nom de Conseiller, son vol est extrêmement mignard, & pour son chant il est tel, que je n'en ay point oüy de semblable; non pas à cause de sa douceur, mais à cause de sa rareté, car il fait de sa voix, ce qu'on ne sçauoit faire avec quelque Instrument que ce soit, ny nulle autre voix que la sienne; qui est de quarter les notes, son chant estant composé de cinq tons, & chacun un quart de note plus haut que l'autre. Le Sieur Jean Coprario excellent compositeur en Musique, & mon intime amy, me dit une fois, qu'il estudioit quelque chose d'extraordinaire en Musique, & que personne n'avoit encor entrepris jusqu'à present, qui estoit des quarts de notes, mais n'en ayant pû venir à bout, il en abandonna la recherche, que s'il eust vescu assez pour venir avec moy aux Barbades, cet Oyseau l'auroit pû instruire & luy enseigner ce qu'il cherchoit. De cette grosseur il y en a peu qui soient considerables, comme des Moineaux, des Chardonnerets, des Pinsons, & divers autres dont je ne sçay pas les noms.

Mais le dernier & le plus extraordinaire de tous, est celui qu'on appelle l'Oyscau Bourdonnant, qui est beaucoup plus petit qu'un Roytelet, & gueres plus gros qu'un Lambin. Le corps en est long, les ailles petites & rudes, d'un verd-brûn, & peu agreable, il se nourrit tout de mesme qu'une Abeille, mettant son bec dans un bouton ou dans une fleur, dont il tire le suc aussi legerement que fait une Abeille, sans jamais s'arrester, mais se trémoussant toujours avec ses ailles pendant tout le temps qu'il demeure sur la fleur, outre que le mouvement de ses ailles est aussi leger & prompt

que celui d'une Abeille. Il n'y a point d'autre maniere de l'avoir qu'en le tirant avec le fuzil chargé de sable, qui l'étourdit de sorte qu'on le peut prendre; mais il n'y a aucun moyen de le garder en vie, sa nourriture estant telle, que personne ne la luy peut donner que luy-mesme.

Quant aux Oyseaux qui vivent sur les Costes de l'Isle, je n'en peux pas dire grand' chose, Il vient par fois des Hallebrands & des Serçerelles dans nos Estangs, trois ou quatre couples ensemble, mais elles ne s'en retournent jamais; car lors qu'on les void, on prend un fusil, & en s'approchant d'elles, on tire dessus, & le bruit du fusil les épouvante, en sorte toutesfois que celles qui sont en vie s'enfuient, & puis retournent en volant pour voir leurs compagnes qui sont mortes, & descendent sur elles, où l'on tire encor dessus, jusqu'à ce qu'on les ait toutes tuées, car elles retournent toujours pour voir leurs amies qui sont mortes. L'on fait aussi la mesme chose sur ces Oyseaux qu'on appelle Boeufs & Vaches, qui nous viennent par-cy par-là, mais elles sont un peu différentes en couleur de celles de l'Europe.

Mais il y a encor un autre Oyseau, qu'on appelle le Guerrier, qui est beaucoup plus grand qu'un Heron, qui s'envole à la Mer pour faire des découvertes, (car ils ne descendent jamais en l'eau,) afin de voir quels sont les Navires qui viennent pour aborder l'Isle; de sorte que lorsqu'ils retournent, les Insulaires en tirent de là un présage certain de la venue de quelque Vaisseau, comme il se justifie ensuite par l'évenement.

J'en ay veu un aussi haut que je pouvois regarder, qui nous vint rencontrer à vingt lieues de terre, & quelques autres qui estoient aussi gros que des Canards, qui sur le soir venoient en troupes de vingt ou environ, & faisoient divers tours autour du Navire, un peu devant le coucher du Soleil, & lorsqu'il commençoit à faire obscur, ils descendoient sur les costez du Navire, où avec des petits nœuds coulans, les Matelots les attrapoyent, ils estoient fort gras & tres-bons.

Quoy que la Chauvesouris ne soit pas un Oyseau, elle vole neantmoins avec des ailles, & toujours un peu devant le coucher du Soleil, qu'alors elles sortent des trous, des cheminées, & des arbres qui sont creux, s'élevant fort haut, & se nourrissant des mouches qu'elles trouvent dans l'air, à cette heure-là.

Après avoir achevé de parler des Bestes & des Oyseaux, il faut sçavoir quels sont les moindres Animaux ou Insectes qui

sont dans l'Isle, dont les Couleuvres sont les plus considerables, parce qu'elles sont les plus grosses, en sorte que j'en ay veu qui avoient une aulne & demie de long, le seul dommage qu'elles font est à nos Laiteries, de sorte que si on laisse aucun trou au fond de la maison, par où elles puissent entrer, elles grimpent aux nids, & devorent les Pigeonneaux, s'ils ne sont pas trop gros; & neantmoins cela est estrange de voir les gros morceaux qu'elles avalent: elles monteront le long d'une muraille, si elle n'est que perpendiculaire, mais si elle decline au dehors, elles ne peuvent pas monter, mais tombent en terre à dix pieds de haut, si elles sont empeschées par le panchant de la muraille, pour cette raison l'on fait des rebords près du faiste de ces lieux-là, pour les empescher d'entrer. Elles ont grimpé six pieds de haut sur une muraille, sont entrées dans une fenestre, & descenduës au dedans, & après avoir beu le lait de nos terrines s'en sont retournées, de maniere que jusqu'à ce qu'on en eust pris une, nous ne savions comme quoy nos terrines de lait se trouvoient escumées de la sorte: Elles ne piquent jamais personne, & il ne se trouve point aussi aucun animal veneneux dans l'Isle.

Ceux qui les suivent sont des Scorpions, dont il y en a qui sont aussi gros que des Rats, fort polis, & de la couleur d'une Couleuvre, mais un peu plus bleüastres, leurs ventres tirans sur le jaune, fort agiles & prompts à eviter ceux qui les poursuivent: Neantmoins les Couleuvres les prennent par-cy par-là, & il y a un grand combat entr'eux, devant que la querelle soit vuidee, car les Scorpions qui sont gros, sont tres-forts, & combattront par fois l'espace d'une demie heure, j'en ay veu luitter ensemble une bonne partie de ce temps-là: Mais enfin les Couleuvres avoient l'avantage, & devoroient les autres. L'on n'a jamais remarqué que ces Scorpions ayent blessé les hommes ou les bestes, il n'y a aucuns Crapaux ny Grenouilles.

Il y avoit un grand nombre de Lezards, mais les Chats les ont tuez si frequemment dans les maisons que leur nombre est beaucoup diminué. Ce petit animal se plaist grandement dans les lieux où sont les hommes, à les regarder en face, & les entendre parler. Ils sont differens de ceux de l'Europe, car ils ont le corps de la longueur de quatre poulces, & la queue presque d'autant, & la teste presque comme celle d'un Serpent. Lors qu'ils ne sont pas en colere, ils sont d'un vray verd-gay sur le dos, bleüastres sur les costez, & jaunes sur le ventre avec quatre jambes, & fort visles.

Lors

Lors qu'ils en apperçoivent quelqu'autre de la mesme espece qu'eux, à quelque distance delà, contre qui ils sont en colere, ils s'enflent & deviennent un peu plus gros, & changent leur couleur de verd en rougeastre ou feüille-morte, ce qui diminuë beaucoup de leur beauté ; car leur verd est fort beau & fort agreable à voir : ils sont aussi froids que des Grenouilles.

Outre ces animaux-là il y a encor des Cockroches, qui est un animal de la grosseur & de la forme d'un Escarbot, mais d'une vraie couleur de feüille-morte, ce qui ne luy feroit pas mal, s'il n'avoit la gueule trop grande & toujours beante, qui le rend laid & difforme. Il se montre le soir, lors qu'il fait obscur, & quand il veut il vole dans vostre liët, lors que vous dormez, & vous mord la peau, jusqu'à ce qu'il en tire du sang, si vous n'y prenez garde, que si vous prenez une chandelle pour le chercher, il s'eschape & se cache comme font les Punaizes en Italie. Les Negres qui ont la peau dure, & qui à cause de leur grand travail dorment profondement la nuit, s'en trouvent mordus si profondement, que leur peau en est entamée de plus de la largeur des deux mains, de sorte que cela semble avoir esté fait avec une Estrille.

Après ces tourmenteurs-là viennent les Mousquittes, qui mordent & piquent plus fort que les Mouscherons qui piquent le bestail en Angleterre, & qui se trouvent ordinairement dans les terres marefcageuses,

Il y a encor ceux que nous appellons Merrings (c'est à dire gaillardes aisles) qui sont d'une espece si petite, & si mince & si aériens, qu'à peine les peut-on discerner, que par le bruit de leurs aisles, qui est comme celui d'un petit Cor fort esloigné. Là où ils piquent il s'y esleve une petite bosse grosse comme un pois, qui dure tout un jour, en sorte que la marque y paroist plus de vingt-quatre heures.

Nous y avons par fois aussi un grand nombre de Chenilles, qui y font de grands dommages, car elles se jettent sur les feüilles de nos Patates, & les devorent toutes, & descendent mesme jusqu'aux racines : le seul remede que nous avons est de conduire une troupe de Cocqs-d'Inde dans le lieu où elles sont, qui les mangent & les exterminent. Le dommage que cette vermine nous fait est double ; le premier dans le feüillage de nos Patates qui sert de nourriture à nos Chevaux, & qu'on jette dans leur mangeoire, comme aussi dans les racines mesme que nous man-

geons, & dont nous vivons la pluspart du temps.

Il y a des Mousches de diverses sortes, depuis celles qui ont deux poulces de long avec de grandes cornes, qu'on garde en des boestes, & que Jean TreDESCAN fait voir entre ses raretez, jusqu'aux moindres stomes, comme ce seroit un ouvrage trop laborieux de les décrire toutes, comme aussi leur soudaine production de rien en Vermisseaux, & de Vermisseaux en Mousches, & il n'y a pas seulement une race de toutes ces especes-là qui engendrent, mais en de nouveaux rencontres il s'en trouve aussi de nouvelles especes, comme après une grosse guilée de pluye, lors que la terre a esté extrêmement humectée & ramollie par l'eau; je me suis promené le soir sur une allée sèche que j'avois faite moy-mesme, où je me vis environné d'une armée de ces sortes de Mousches, que je n'avois jamais veuës auparavant, ny n'en ay veu de semblables depuis ce temps-là, de sorte que je crûs qu'elles estoient sorties de la terre; elles avoient le corps aussi gros que des Abeilles, mais les aîsles beaucoup plus grandes: elles ne nous firent aucun dommage, mais seulement elles se jetterent sur nous, leur couleur estoit entre le cendré & le violet ou pourprin.

Après ces petits animaux remuans sont les Fourmis, qui sont d'une espece fort petite, mais fort industrieux, & ce qui fait qu'ils viennent d'autant plus aisement à bout de leurs fins, est qu'il semble qu'ils n'ont qu'une seule ame. Je leur ferois tort, si je disois qu'ils sont icy ou là, car ils ient par tout sous la terre, où la terre est creusée ou entr'ouverte, entre les racines des Arbres, sur les troncs, sur les branches, sur les feuilles, & sur le fruit de tous les Arbres, dans tous les endroits du dedans & du dehors des maisons, sur les costez des murailles: les fenestres, & le faîte du dehors, & le pavé, les lambris, & les fenestres au dedans, les tables, les buffets, les liets, & les sieges en sont tous couverts, de sorte qu'on peut dire qu'ils sont une espece d'ubiquitaires. Les Cockroches sont leurs ennemis mortels, & quoy qu'ils ne soient pas capables de leur faire aucun mal pendant qu'ils vivent, parce qu'un de ceux-là est beaucoup plus fort & plus puissant qu'une centaine de ceux-cy, que s'ils le veulent attaquer par leur multitude, il a la liberté de ses aîsles pour s'enfuir; mais lors qu'ils le trouvent mort, ils le partagent entr'eux en Atomes, & pour cet effet ils le transportent dans leurs retraites.

Par fois l'on prend plaisir à tuer un Cockroche tout expres, qu'on jette à terre, pour voir ce qu'ils en feront, son corps est

plus gros qu'une centaine des leurs, & neantmoins ils trouvent le moyen de s'en saisir, & de l'enlever, & après l'avoir élevé de terre, ils l'emportent avec eux, y en ayant quelques-uns qui marchent à costé pour assister les autres qui se trouvent las, & d'autres qui servent d'Officiers pour les conduire au trou dans lequel ils doivent entrer ; que si les avant-coureurs remarquent que le corps du Cockroche soit de travers, & ne puisse pas passer par le trou, au travers duquel ils le veulent faire passer, on y donne ordre, & ce corps est tourné d'une autre maniere, ce qui se fait devant qu'ils viennent au trou, & sans s'arrester en façon que ce soit, & ce qui est remarquable, est qu'ils ne le tirent jamais au contraire de leur route.

Ceux qui sont curieux, & qui veulent empescher qu'ils ne viennent sur leurs tables, sur leurs buffets, & sur leurs lits, ont de petits vaisseaux de bois creux qu'ils remplissent d'eau, & qu'ils mettent au pied de leurs meubles, pour les empescher d'y monter, mais cela ne suffit pas, car il y en a qui montent par dessus, & se laissent tomber sur le ciel des lits, & sur le haut des buffets & des tables.

Pour les empescher de venir dans les garde-mangers où l'on garde les viandes, on les pend par cordées au plancher, & on gouldronne les cordes, comme aussi les cordons de nos amacs, c'est pourquoy on s'en garentit beaucoup mieux dans les amacs que dans les lits.

Par fois pour nous divertir & voir ce qu'ils savent faire, l'on oste le tapis de la table, & on le secouë en sorte que toutes les fourmis en tombent, & garnissent les jambes & les pieds de la table qui ne sont pas dans l'eau, après quoy on remet le tapis, & on met dessus un saladier, ou une assiette, avec du sucre dessus que quelqu'un sent tout aussi-tost, & y accourt d'abord le plus viste qu'il peut, ce qui est un long voyage, car il faut qu'il commence au pied de la table, & vienne aussi haut que le dedans du tapis, & delà en bas au fond, & puis qu'il remonte par le dehors devant que de venir sur la table, & delà au sucre, qu'il sent aussi & l'ayant trouvé, il retourne par le mesme chemin, sans en rien emporter pour sa peine, & advertit tous ses autres amis de ce butin, qui ensuite y viennent à milliers, & dizaines de milliers, & dans un instant l'emportent tout, & lors qu'ils sont en plus grand nombre & le plus espais sur la table, on frappe dessus avec un livre fort large, ou quelqu'autre chose propre, si fort qu'on

écrase tous ceux qui sont dessous, & après avoir fait cela, si l'on oste le livre, & qu'on les laisse sur la table, dans un quart d'heure si l'on y revient l'on trouvera tous ces corps enlevez.

L'on fait encor d'autres espreuves de leur adresse, comme celle-cy. Il faut prendre un plat d'Etain, & le remplir d'eau à demy, & y mettre un petit pot plein de sucre, & tout aussi-tost les Fourmis le trouveront & viendront sur la table, mais lorsqu'ils apperçoivent qu'il est environné d'eau, ils tastent aux bords du plat, à l'endroit le plus proche du lieu où est le pot, & alors celui qui est le plus courageux d'entr'eux se hazarde à l'eau, quoy qu'il sçache bien qu'il est un mauvais nageur, & qu'il se noye dans cette aventure, celui qui le suit ne se rebute point par son exemple, mais s'y hazarde aussi, & se noye encor aussi bien que quantité d'autres, de sorte qu'il se fait comme une petite fondation de leurs corps pour se hazarder dessus, & lors ils viennent plus vistes que jamais, & font ainsi un pont de leurs propres corps, afin que leurs amis puissent passer par dessus, méprisans leur vie pour le bien public, car devant que de quitter, ils font un chemin pour le reste, & se rendent les maistres de la conquête. J'avois un petit pain de Sucre blanc que je voulois garder, & empêcher qu'ils n'y vinssent, songeant aux moyens d'en venir à bout, pour cet effet j'attachay un clou dans la poutre de la chambre, où je liay un gros fil, au bout duquel j'attachay une grande coquille de Poisson, qui estant creuse je mis le Sucre dedans, & fermay la porte de la chambre, croyant qu'il seroit en seureté, mais lors que je retournay, je trouvay les trois quarts de mon Sucre emportez, & les Fourmis en grand nombre qui montoient & descendoient comme les Anges sur l'Eschelle de Jacob, comme je l'ay veu peinte, de sorte que je ne trouvay aucun lieu qui fust seur contre ces animaux si affairez.

Il y a une autre sorte de fourmis, mais qui ne sont ny en si grand nombre, ny si dommageables que les autres, mais qui sont beaucoup plus gros, ceux-cy bâtissent de grands nids ou d'amples Fourmillieres, qui sont aussi grandes que des Ruches de Mouches à miel, contre une muraille ou contre un Arbre, d'argille & de bouë, par fois dans les maisons mesmes, & y font quantité de petites logettes, comme les Abeilles font pour elles, mais non pas si propres de beaucoup : Les Cockroches & les Lezards lors qu'ils les rencontrent proches de leurs retraites les devorent & les mangent, mais pour s'en garantir, ils font diverses galleries,

qui sortent de leurs retraites & s'estendent jusqu'à six ou sept toises en divers chemins de la mesme terre qu'ils font leurs nids, de sorte que jusqu'à cette distance-là ils ne sçauroient estre apperceus de leurs ennemis, & ordinairement leurs avenuës se rendent entre des feuilles, ou de la mousse, ou quelque autre couverture, afin qu'on ne les puisse appercevoir, mais la plupart de ceux-cy sont dans les Bois, car nous avons ruiné leurs nids & leurs galeries au dedans des maisons si souvent, qu'ils se sont ennuyez de bastir, & ont ainsi abandonné la maison. Je ne puis rien dire de ceux-cy, sinon que ce sont les petites creatures les plus agiles à travailler que j'aye jamais veuës. Nous avons aussi des Araignées qui sont les plus belles & les plus grosses que j'aye veuës, & les plus curieuses en la fabrique de leurs toiles, elles ne sont nullement veneneuses.

Il y a encor une sorte de ces animaux nuisibles, qu'on appelle Chiques, qui sont si petites qu'à peine croiroit-on qu'elles pussent faire aucun mal, & neantmoins elles en font plus que les Fourmis; & si elles estoient en aussi grand nombre qu'elles sont dommaageables, il seroit impossible de les pouvoir souffrir. Leur forme n'est pas fort differente de celle d'un Poux, mais elles ne sont pas plus grosses que les Mites qui s'engendrent dans le fromage, leur couleur est bleüastre : Un Indien en avoit mis sur une feuille de papier blanc, mais à peine la pouvois-je discerner avec mes Lunettes, & neantmoins cet ennemy quoy qu'il soit si petit ne laisse pas de faire beaucoup de mal au genre humain.

Cette vermine passera au travers de vos chausses, dans les pores de vostre peau, & en certains endroits de vos pieds, & ordinairement sous l'ongle des ardeils, & là fait son habitation pour y pondre sa couvée, qui est aussi grosse qu'un petit grain d'Ivroye, ou le sachet d'une Abeille, qui vous fera boetter & vous causera beaucoup de douleur.

Les femmes Indiennes sont celles qui entendent le mieux à les tirer, ce qu'elles font en perçant le trou où elle est entrée avec une petite espingle fort pointuë, ou une aiguille, & en tournant la pointe autour du sac, le détachent de la chair & le retirent dehors.

Leur couleur est bleüastre, & on la void au travers de la peau; mais les Negres dont la peau est de cette couleur-là, ou approchante, sont fort embarassés, car ils ne peuvent trouver l'endroit où elles sont; ce qui fait qu'il y en a plusieurs d'impotens.

Il y a de ces Chiques qui sont veneneuses, & après qu'on les a tirées dehors, l'orifice dans lequel elles estoient s'apostume & suppure pendant quinze jours après qu'elles n'y sont plus. L'on m'en a osté dix dans une matinée, & celle qui l'a fait a esté l'infortunée Indienne Yarico.

Il y a aussi quelques autres especes d'animaux dans les Bois; que je n'ay jamais veus; c'est pourquoy je n'en puis parler ny descrire leur figure autrement, sinon que j'estime qu'il y en a qui ne sont pas plus gros que des Grillons, ils se tiennent tout le jour dans des trous & dans des Arbres creux, & aussi-tost que le Soleil est couché, ils commencent leur chant, qui n'est ny un chant ny un cry, mais la voix la plus gresle que j'aye jamais ouïe, n'ayant rien qui y ressemble mieux que le bruit de la gueule de quelques petites Chiennes qui abayent un peu loin, & le bruit en est si vif & si perçant, qu'on ne sçauroit rien ouïr de plus agreable, s'il n'estoit pas trop grand, car cette musique n'a point d'intermission jusqu'au matin que tout cesse.

J'avois oublié entre les Poissons de faire mention des Cancres ou Crabes, mais parce que cette espece vit sur la terre, j'ay bien crû pouvoir bien passer par dessus, & les rapporter à present entre ces animaux terrestres: Ce sont de petits Cancres tels que ceux que les femmes vendent par douzaines, & qu'elles portent dans des corbeilles dans les rues, qui estans crus sont de la mesme couleur que les autres le sont estant cuits, c'est à dire rougeâtres.

Ces Crabes sortent de la Mer pendant toute l'année, excepté au mois de Mars, & se cachent dans des trous dans les maisons & par fois en des Arbres qui sont creux, s'espandans dans tous les endroits de l'Isle, & par fois l'on en trouve le soir qui montent les degrez des maisons, d'autres dans les chambres basses, mesme dans les jardins où ils mangent les herbes. Nous n'en faisons pas grand estat, mais les Negres les estiment fort, & les meslent au rang de leurs delices, c'est pourquoy ils vont souvent les Dimanches à la chasse de ces Crabes.

Ils sortent tous hors de leurs trous au mois de Mars, & s'acheminent vers la Mer en si grand nombre, qu'ils couvrent une grande partie de la terre où ils passent, & il n'y a point de haye, de muraille, ny de maison qui les puisse empescher de passer outre. Lorsqu'on va à cheval on passe par dessus eux, en sorte que les chevaux les écrasent sous leurs pieds tant ils sont épais sur la terre.

Et ils ont le sentiment de passer par le chemin le plus court qui conduit vers la Mer, du lieu où ils partent ; & rien ne les peut arrester ny les empêcher de s'y rendre que la mort. Je croy que c'est alors le temps qu'ils vont pour engendrer.

Après avoir décrit les creatures raisonnables & sensitives de cette Isle, je m'en vay dire quelque chose des Vegetaux, & entr'autres des Arbres, dont il y a une si grande diversité, que si je voulois entreprendre de les décrire tous, ce seroit me perdre dans un Bois, car il estoit impossible à qui que ce soit, dans le temps que j'y demeureray, quoy qu'il ne s'estudiait à aucune autre chose, d'en reciter toutes les particularitez, c'est pourquoy je ne feray mention seulement que de ceux qui pour leur beauté ou pour leur usage, sont les plus estimez dans l'Isle.

Et parce qu'il n'y en a point qui soient d'un plus grand usage que l'Arbre de la Noix de Medecine, ce sera par celuy-là que je commenceray, qui quoy que son nom semble promettre la santé, neantmoins elle loge un poison secrettement en soy, & ce poison peut apporter la santé, estant deuëment appliqué en Medecine, & dans les temps & les saisons convenables.

La raison pourquoy j'estime qu'il est veneneux, est que le bescail ne veut ny brouter ny manger de ses feuilles, ny mesme approcher de son ombre volontairement.

Cet Arbre ne croist que jusqu'à la hauteur de dix-huit pieds ; mais nous avons un moyen pour l'employer ; quant à la beauté & à l'usage il n'y en a point d'égal dans toute cette Isle.

Cet Arbre, qui est de la hauteur que je vous ay dit, a plusieurs scions, de quatre, de cinq, & de six pieds de long, nous les esbranchons l'un après l'autre, & comme on oste les branches, l'on en taille des pieux d'environ quatre pieds & demy de long, qu'on enfouit en terre à la profondeur d'un poulce, & non plus, les uns contre les autres en maniere de Palissades, on fait une barriere de chaque costé pour les entretenir & pour les soutenir pendant un mois, pendant lequel temps non seulement ils produisent des racines pour se fortifier & se soustenir, mais aussi des feuilles pour couvrir leurs sommets, qui descendent si doucement & d'une maniere si égale, qu'elles couvrent leur sommet pour le moins deux pieds & demy en bas, & dans un autre mois sont si profondement enracinez en terre, qu'on en peut oster toutes les barrieres & les appuis, pour les employer à d'autres qu'on a plantez ailleurs de la mesme sorte. Ces feuilles estant larges, polies,

& bien formées, & d'un tres-beau verd, paroissent aux yeux comme autant de satin verd, qu'on auroit estendu en forme de tapisserie sur une mesme ligne, tant elles sont unies & également tenduës naturellement.

Les troncs de ces Arbres croissent assez promptement, mais plus en grosseur qu'en hauteur, car on les peut tenir à telle hauteur qu'on voudra, en coupant leur sommet, & dans peu ils ne se toucheront pas seulement, mais ils se reduiront tous ensemble en un corps, ensuite dequoy ils deviendront une haye aussi forte & aussi assurée qu'aucune qu'on sçauroit faire, jusqu'à renfermer des Lapins, & retenir nos Rats, car ny le bestail ny la vermine ne se plaisent pas d'en approcher. *Living it in England*

Et comme c'est une belle haye & tres-utile pour les Jardins, & les Vergers, & pour retenir les Lapins, les Cocqs-d'Inde, les Canes de Moscovie, & la volaille, qui ne peuvent voler par dessus, ayant une aïlle coupée, elle nous sert aussi à un usage tres-particulier qui est de renfermer nos pasturages, ou telles autres pieces de terre que nous voulons renfermer.

Car toutes nos palissades sont faites d'Arbres abattus, dont l'on couche les bouts en croisant les uns sur les autres, & plusieurs de ces Arbres sont d'un bois facile à se pourrir & se gaster par la grande humidité & l'ardente chaleur; de sorte que les Habitans ayans trouvé que la pluspart de ces Arbres estoient pourris & détruits, & qu'il estoit impossible d'en faire de nouvelles Palissades, parce que les bois qui croissoient près de ce lieu-là estoient employez à faire ces Palissades, car à mesure qu'on les faisoit, le bois se trouvoit à leur chemin, & n'y avoit qu'à le couper & le laisser tomber sans le transporter ailleurs, estant impossible de pouvoir transporter ces grands Arbres avec si peu de monde & encor si foibles qu'ils estoient: de maniere qu'ils se trouverent reduits à de grandes extremitez, ne sçachans comme faire pour renouveler ces Palissades, y ayant des pasturages où il falloit pour le moins trois mille deux cens soixante Arbres pour les enclore, ce qui fit qu'enfin ils penserent à cette maniere de faire de nouvelles Palissades, qui est la plus commode qu'on sçauroit s'imaginer.

Ils recueillirent donc toutes les Noix de Medecine qu'ils purent, & les semerent & en firent de grandes Pepinieres, qui aussitost qu'elles furent devenuës un peu fortes, ils les transplanterent en sorte qu'en faisant une legere haye entre la vieille Palissade & le pasturage, afin que le bestail ne pust les abattre estans encor
jeunes

jeunes & tendres, ils les planterent entre deux, & dans quatre ans ils devinrent si forts qu'ils se pouvoient défendre d'eux-mêmes, & firent une palissade assez forte pour retenir dedans ou dehors les plus forts Taureaux qui fussent dans les pasturages. Et alors tout le bois de la vieille Palissade estant sec & propre pour les Fourneaux fut coupé en pieces, fendu & porté à la maison par les Asnes; & une partie fut aussi ramassée & convertie en charbon, pour faire du feu à la maison, & pour la Forge des Mareschaux, car nous n'avons point de charbon de terre.

Outre cela l'on se sert encor de cette plante à un autre usage, qui est pour la Medecine: Prenez cinq de ces pignons & les mangez le matin à jeun, ils vous feront vomir & purger par bas, mais il faut que le corps soit bien fort pour en prendre tant que cela; car il suffit de trois pour une personne qui est facile à émouvoir. J'en ay pris jusqu'à cinq, qui me firent vomir douze fois; & aller plus de vingt fois à la selle, qui estoit une évacuation trop grande pour un pays chaud où le corps est foible, & où les esprits se dissipent continuellement par la sueur.

Mais j'y ay veu un homme qui estoit bien plus robuste les prendre devant moy, sur qui ils n'agirent que fort modement, mais comme ils avoient trouvé en moy une constitution beaucoup plus debile, aussi avoient-ils operé beaucoup plus puissamment qu'en luy.

Lors que cette Noix croist encor sur l'Arbre, elle ressemble à une Prune blanche abricotée, estant d'une couleur jaune, avec autant de pulpe qu'une Prune, mais lors qu'elle est ostée, il reste un noyau de couleur noirastre, & au dedans de ce noyau un pignon, & dans ce pignon lors qu'on le partage en deux moitiés, comme nos Noisettes en Angleterre se partagent en long par le milieu, l'on y trouve une pellicule fort mince, qui est d'un rouge-passe, facile à discerner, parce que tout le reste du pignon est parfaitement blanc; que si vous ostez cette pellicule, vous pourrez manger le reste de la Noix avec assurance, sans qu'elle fasse aucune operation, estant d'ailleurs aussi douce qu'une amande ou qu'un pignon.

L'on discerne parfaitement bien cette pellicule, lors que la noix est fraîchement cueillie, mais dans celles qui avoient esté longtemps gardées, & que j'avois apportées en Angleterre, je trouvay que cette couleur incarnate estoit passée, mais le pignon retient toujours la même propriété de faire vomir & purger par le bas.

Les feuilles en sont faites à peu près comme celles de la Vigne, mais trois fois aussi grandes, beaucoup plus épaisses, & d'un verd bien plus enfoncé.

Quoy que j'en puisse pas recommander l'Arbre veneneux par ses vertus, je le puis neantmoins louer pour sa beauté; il est presque aussi grand en tout sens que le Locuste, mais il ne croist pas de la mesme maniere; ses feuilles sont aussi grandes & aussi belles que celles du Laurier, & si ressemblantes qu'à peine les pourroit-on discerner séparément.

Ceux qui ont demeuré long-temps en ces quartiers-là, disent qu'il n'est pas sain de se reposer sous l'ombre de cet Arbre. Ceux qui les abattent, à mesure qu'ils les coupent, ont grand soin de leurs yeux, & ceux qui ont des toiles de soye les mettent sur leur visage, parce que s'il rejallit tant soit peu de leur seve dans leurs yeux, ils deviennent aveugles pour un mois.

Un Negre avoit deux Chevaux, que deux Gentils-hommes luy avoient donné à promener, mais ces Chevaux s'estant animés l'un contre l'autre & pris à se battre, le Negre en ayant peur, les abandonna & les laissa aller, de sorte qu'ils s'enfuirent dans le Bois, & s'estans choquez l'un contre l'autre, ils heurterent de leurs pieds contre certains jeunes Arbres de cette espece, & par ce moyen en firent jallir le suc dans leurs yeux, qui les rendit aussi-tost aveugles, de maniere que leur aveuglement fit cesser leur combat & les ramena tous deux aveugles au logis, où ils demurerent en cet estat pendant un mois, que la peau & le poil de la teste leur tomberent entierement: Neantmoins c'est de ce bois-là qu'on fait tous les pots ou la pluspart, dans quoy l'on purifie le Sucre, car lors qu'il est sié, & que les aix en sont sechez au Soleil, le venin s'en évapore.

Comme cet Arbre est un venin dans son suc, de mesme la Mancenille l'est en son fruit, qu'on estime estre un poison aussi violent que celui de la Cassave. Le fruit ressemble aux Pommes de Saint-Jean, & l'on dit que c'est un de ces venins dont les Indiens Cannibales ont accoustumé d'empoisonner leurs fleches.

Puis que j'ay nommé la Cassave, il est à propos qu'elle vienne au rang des venins, quoy qu'en la ménageant comme il faut l'on en fasse de bon pain. C'est plutôt un Arbrisseau qu'un Arbre, les scions n'en estant pas plus gros que le manche d'un balay, tortus & mal faits, mais cela n'importe; car les feuilles sont assez épaisses pour les couvrir; & ils croissent par

fouffes ou moissines, & toujours par nombres impairs, comme cinq, sept, neuf ou onze; chaque feuille large d'un poulce, & de six ou sept poulces de long, d'un verd-obscur, & se retournant à l'envers du devant en arriere. Quant à leurs racines j'en ay déjà parlé & décrit leur grosseur, la maniere qu'elles croissent & quel en est l'usage.

La Coloquinte est un aussi beau fruit qu'on en puisse voir, de la grosseur d'un œuf d'Autruche, mais qui est de si mauvais goust qu'une cueillerée est capable de gaster tout un potage; l'écorce en est unie, de diverses sortes de verd, entrelacé de gris-violet, de jaune & d'incarnat changeant.

Ensuite de celui-là vient l'Arbre de la Casse, qui de tous les Arbres que je sçache est celui qui croist le plus en peu de temps; j'en semay un grain de la semence, qui est fort petite, & dans un an il creut jusqu'à la hauteur de huit pieds, & le tronc devint aussi gros qu'un bâton avec quoy l'on a accoustumé de marcher. La feuille de cet Arbre est comme celle d'un Fresno ordinaire, mais beaucoup plus longue, & d'un verd plus obscur: le fruit lors qu'il est meur, justement de la couleur d'un boudin noir & fait de la mesme sorte, mais plus long. J'en ay veu qui avoient plus de seize poulces de long, la pulpe en est purgative, & rafraîchit grandement les rins.

Mais parce que nous voulons rassembler les Arbres veneneux & les plantes qui sont de cette nature, tous ensemble, autant qu'il nous est possible, afin qu'ils n'embarassent point une autre feuille, nous mettrons une plante entre les Arbres, qui ressemble si fort à la Canne de Sucre, qu'à peine peut-on discerner l'une d'avec l'autre: Et cette plante a cette qualité que quiconque la mache & en succe le jus, la langue, la bouche & la gorge luy enflent tellement, qu'ils l'empeschent de parler pendant deux jours, à quoy il n'y a point d'autre remede, que je sçache, que la patience.

Les Arbres qui portent les Tamarins ne faisoient que d'estre nouvellement plantez dans l'Isle, lors que j'en sortis, & le Palmier qu'on admire tant à cause de ses deux rares proprieté du vin & de l'huile, commençoit d'y estre planté, le plant nous en ayant esté apporté des Indes Orientales; mais le vin qu'il rapporte se peut plutôt appeller un breuvage agreable qu'un vin; on le recueille en cette maniere. On coupe l'écorce en certains endroits de l'Arbre où l'on puisse mettre une bouteille à propos pour recevoir la

liqueur, laquelle se peut conserver un jour & non pas davantage, mais il faut avouer que c'est une liqueur fort délicieuse.

Après avoir parlé des Arbres veneneux, & des plantes mortifères, il est à propos que nous parlions à présent de celles qui nous peuvent donner de l'appetit, mais afin de ne tomber pas tout d'un coup sur celles qui sont les meilleures, je veux commencer par les moindres fruits qui soient dans l'Isle, entre lesquels sont le Figuier & le Cerisier, qui quoy qu'ils ayent des noms fort agréables, ne sont naturellement ny utiles ny de bon goût.

Le Figuier est fort grand, mais il porte un fruit qui est très-petit, & si peu considérable que je n'ay jamais vu personne en manger : leurs feuilles n'ont point aussi de rapport à la figure des feuilles de nos Figuiers ny ne sont si grandes de la cinquième partie, le corps de l'Arbre selon que je l'ay pu remarquer étant aussi grand que le sont les Ormeaux ordinaires en Angleterre.

Le Cerisier n'est pas si grand, mais le fruit en est tout à fait inutile, il ressemble en quelque façon à la couleur de la Cerise, & la figure n'en est pas fort dissemblable, ce qui fait que les Habitans luy ont donné ce nom-là.

Ceux qui viennent après sont des fruits qui sont plutôt propres à servir pour les sauces que pour les alimens, & sont bons pour aiguïser nostre appetit, tels que sont les Citrons, les Oranges, les Limons & les Limes.

Le Citronnier est un petit Arbre, quoy qu'il porte un gros fruit, & ils sont si mal appropriés, que l'Arbre les renverse à terre, & la pluspart du fruit touche & porte à terre, le tronc en étant d'une couleur obscure, la feuille faite comme celle du Limon, mais d'un verd fort obscur & enfoncé. Nous avions une grande quantité de ces fruits lors que nous y abordâmes au commencement, mais ils furent tous détruits, parce que nous n'avions point d'autre sucre que des Mascotiades, qui ne sont pas propres à les confire, outre qu'il y avoit lors peu de personnes qui eussent l'industrie de le faire.

— Les orangers n'y viennent pas bien, ny les fruits n'en sont pas si agréables que ceux des Bermudes : ils sont fort gros & pleins de suc, mais ils ne sont pas si délicieux que ceux de cette Isle ; outre qu'ils sont pleins de semences, & leur peau n'est pas aussi d'un si bel orangé, ny si épaisse, & partant n'est pas si propre à estre confite. Les Arbres pour la pluspart n'y durent pas plus de sept ans en leur vigueur, & puis ils decheënt.

Le Limonier est beaucoup mieux fait & plus grand, mais cet Arbre ne se rencontre que par-cy par-là espars dans l'Isle ; J'en ay veu quelques fruits qui estoient fort gros & pleins de suc dont l'odeur estoit tres-excellente. Je ne descriray point leurs feüilles non plus que celles des Orangers ; parce qu'elles sont assez connues en Angleterre.

L'arbre qui porte les Limes ressemble aux houx qui sont en Angleterre, & est aussi temply de piquants ; si l'on en fait une haye autour de la maison, c'est une défense assez bonne contre les Negres, dont les corps nuds ne peuvent pas y entrer qu'avec de grandes difficultez ; c'est aussi une palissade tres-assurée contre les Bestiaux : il croist ordinairement de la hauteur de sept ou huit pieds, estant fort remply de feüilles & de fruits & de piquants aussi : les feüilles n'en different pas beaucoup de celles d'un Limonier, & le fruit en est si semblable qu'on a peine à les distinguer en estant esloigné d'environ trois toises, si ce n'est qu'il est beaucoup moindre, mais le goust de l'escorce & du jus sont fort differens, car il est bien plus propre pour les sauces que le Limon, mais il n'est pas si bon à manger tout seul.

La Pomme picotée croist sur un Arbre extremement feüillu, & dont les feüilles sont fort grandes, d'un verd enfoncé, & presque de la forme des feüilles des Noyers de par-deça ; le fruit en est fait comme le cœur d'un Bœuf, & presque aussi gros, d'un verd passe au dehors, avec divers picots dessus, le goust fort ressemblant à celui d'un Limon moisi.

Celui qui vient après est la Poire picotée, dont le goust est beaucoup meilleur, & qui est aussi bien mieux formée, son fruit ressemblant en figure à nos Poires qu'on appelle de Gréenfield, & d'un verd-passe entre-meslé d'un peu de jaune vers la tige, mais le corps d'un rouge meslé, en partie cramoisi, & en partie pourpré, avec des points tachetez de jaune, dont le bout grossit un peu plus vers le milieu, & à ce bout il y a une tache ronde d'un gris violent, de la largeur d'un poulce circulaire avec un centre au milieu, & un petit cercle tout autour, & de ce cercle en dedans des lignes tirées jusqu'ou finit cette tache ronde de gris violent, avec de faux cercles entre le petit & le grand cercle, sur cette mesme tache de gris violent.

Ces lignes & ces cercles ne different en vivacité de couleur du gris violent, que tout autant qu'il en faut pour les discerner les uns d'avec les autres, & en ce qu'ils sont un peu plus jaunâtres.

Le Grenadier est un fort bel Arbre, les feüilles en sont petites, d'un verd meslé de couleur d'Olive, le bouton gros, bien formé, & d'une veritable couleur d'écarlate; mais les fruits n'en sont pas si gros que ceux qui viennent d'Espagne. Les jeunes Arbres estant plantez de file & en rangs bien épais, font une tres-bonne haye, lors qu'on les taille au sommet avec des forces de Jardinier. Le fruit en est assez connu pardeça, c'est pourquoy il n'est pas necessaire que j'en parle davantage.

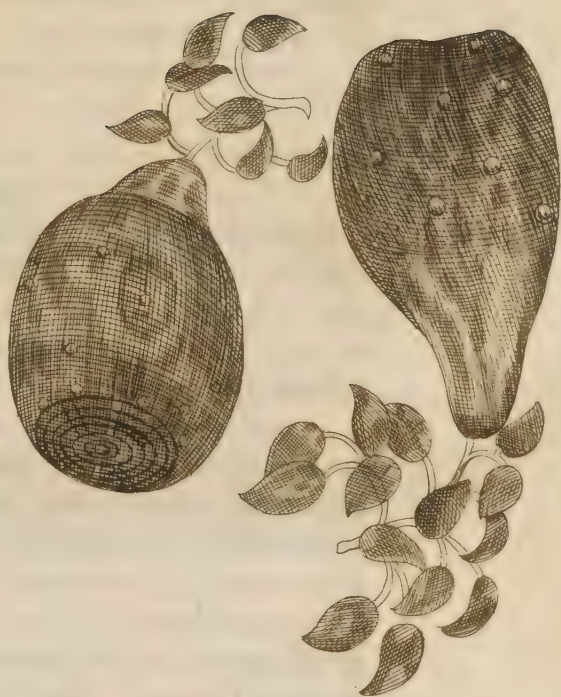
Ce sont-là tous les fruits remarquables qui croissent sur les Arbres, en cette Isle, & dont je me puis souvenir, quoy que je croye qu'il y en a encore plusieurs autres.

Le Papa est un petit Arbre, dont l'escorce est jaunastre, les feüilles grandes, & de la forme de celles de l'Arbre de Medecine, mais de la couleur de son écorce, les branches en sortent à quatre ou cinq d'une mesme hauteur, & épanduës presque uniment depuis l'endroit d'où ils poussent hors; jusqu'aux bouts des branches, & environ deux pieds plus haut, il y a d'autres branches qui s'épandent en la mesme maniere, & si l'Arbre croist plus haut qu'à l'ordinaire, il se fait un estage ou deux de ces branches, la cime se rapportant agreablement aux branches, le fruit est un peu plus gros que des naveaux, croissant tout contre l'Arbre où croissent les branches, & sont d'un verd de Saule un peu plus passe, que le corps, les branches, & les feüilles de l'Arbre.

Quoy que l'Arbre puisse estre mis au rang des Bois, c'est neantmoins le plus mol que j'aye jamais veu; car d'un seul coup de mon cousteau, j'en pouvois abattre un aussi gros que la jambe d'un homme. Nous en faisons bouillir le fruit, & on le sert avec du Porc salé, comme on fait les Naveaux en Angleterre, mais le Naveau est un fruit beaucoup plus savoureux que celui-là.

La Goyave croist sur un Arbre, dont le corps & les feüilles ressemblent au Cerisier, mais les feüilles sont beaucoup plus grandes & plus roides, le fruit est de la grosseur d'un petit Citron, & approchant de sa couleur, seulement le haut est un peu moins pointu que celui du Citron, l'écorce à peu près de la mesme épaisseur, mais molle, & d'un goust delicat; elle contient au dedans une pulpe pleine de graines, comme une figue, les unes blanches au dedans, & d'autres rougeastres. Ces graines ont cette propriété que lors qu'elles ont passé par le corps, en quelque endroit qu'on les pose, elles y croissent aussi-tost.

Un des plus considerables Habitans de l'Isle ayant par hazard



The Blossom of
the Pomegranate
La Fleur de la Grenade

The Prickled
La Poire Picotee



apperceu sa fille qui faisoit ses neceslitez, il l'appella, & luy dit : Plantez également ma fille, plantez également, à quoy elle répondit, s'ils ne vous plaisent pas, remuez-les, mon Pere, remuez-les. Ces fruits sont d'un goust different, les uns rudes, & les autres fort doux, de sorte que pour donner la raison de cette difference, quelqu'un dit qu'elle ne pouvoit proceder d'ailleurs que de la diversité du temperament des corps par où elles passioient, les uns estant plus doux, & les autres plus rudes en faveur.

Cet Arbre nous fait beaucoup de dommage dans nos habitations; car le bestail qui en mange en fientant çà & là, ils y croissent en abondance, & font un grand dommage à nos Pasturages, & l'on a beaucoup de peine à les détruire, & en venir à bout. Ce sont les meilleurs fruits à confire qu'on puisse avoir, apres en avoir osté les grains, & l'écorce en estant confite.

Il y a des habitans de l'Isle qui m'ont dit, que les Arbres de Cocos y croissoient, & j'y adjouste foy, parce que ce sont des gens d'honneur, mais je n'en ay jamais veu aucun. Je peux pourtant m'hazarder à décrire la figure qu'ils portent, en ayant esté bien instruit dans l'Isle de S. Jacques, où il y en croist un grand nombre. Ils n'ont ordinairement gueres plus de 80. ou 90. pieds de haut, & quelques-uns jusques à 100. pieds. Leurs branches sortent en divers endroits de l'Arbre, laissant des espaces entre les hauteurs, mais la plus grande quantité est au sommet, & ce sommet panche toujours un peu; mais les noix croissent à l'endroit d'où sortent les branches les plus basses.

Ces Noix sont de diverses grosseurs, la plupart comme un gros Estuf, environnées d'une peau verte, & entre cette peau & la coquille, une substance pulpeuse, qui lors qu'elle est sèche, est semblable à l'écorce de l'Arbre du Mangrove, dont ils font des cordages. La coquille de cette noix a près d'un demy poulce d'épais, qu'on coupe ordinairement à un bout, & l'on y fait un trou aussi grand qu'une piece de trente sols, apres quoy l'on trouve l'amande pleine d'une liqueur tres-claire & d'un excellent goust, mais qui n'est pas des plus saines. Cette coquille est bordée en dedans d'une substance aussi épaisse qu'elle est, de couleur blanche, & dont le goust est beaucoup meilleur que celui des noix de pardeça, & aussi tendre; les feüilles de cet Arbre sont de mesme couleur que celles de l'Olivier.

La pomme de tartre, croist sur un Arbre plein de branches & de grandes feüilles, & d'un bel aspect, lorsque le fruit est meur, il est

aussi gros qu'une grosse Pomme d'eau, mais justement de la couleur d'une Poire de garde.

Lors qu'il est meur, on le cueille, & on le garde un jour, & lors il est bon à manger; on fait un trou au petit bout, afin qu'il puisse mieux se tenir dans le plat, assez grand pour qu'une cuillère y puisse entrer à l'aise, & qu'on la puisse recueillir pour la manger.

Il n'y a point de flanc ou de tarte qui y ressemble plus que fait ce fruit, à la réserve qu'il surpasse de beaucoup toutes les tartes qu'on peut faire par l'Art, quoy qu'il n'y ait que des ingrediens naturels, c'est à dire le goust de fruit, ce qui fait qu'on le trouve tout à fait extraordinaire & admirable. Il y a plusieurs grains dedans, mais qui sont si doux, qu'on les peut rejeter hors de la bouche, mesme avec plaisir.

Je n'ay jamais eu le bon-heur de voir aucun de ces Arbres qui portent les Poires d'Anchois, c'est pourquoy je ne vous en scaurois dire autre chose, sinon que cet Arbre s'y trouve réellement.

Le Macou est un des plus extraordinaires Arbres que l'Isle produise; le corps & les branches estant par tout garnis de pointes des mieux faites qui se puissent voir.

Elles sont aussi noires que du geay, ou de l'Ebeine polie; quant à leur grandeur, elles sont depuis un poulce jusqu'à sept poulces, aiguës à la pointe, grossissant proportionnellement depuis l'endroit d'où elles sortent du tronc ou de la branche, & ondées comme de certaines lames d'espées que j'ay veuës, depuis la pointe jusqu'à la poignée, & qui sont les plus delicats cure-dents naturels qui se puissent voir. J'en ay apporté un gros faisceau avec moy, mais on me les tira de ma cassette pendant le voyage. Cet Arbre est environ de la grosseur d'un saule ordinaire, les feuilles de mesme forme & couleur, mais extrêmement roides & dures.

Il porte au sommet un gros troufseau de fruits, que nous appellons des Pommes, mais c'est un fruit dont on ne scauroit manger, il est aussi bien que ses feuilles, d'un verd de Saule, & quant à leur forme, justement comme celles du Cyprés. Il y a apparence que la nature a trouvé que cet Arbre devoit servir à quelque chose de considerable, car il n'y a point d'homme ny de beste qui le puisse toucher sans en estre blessé. Il est bien fait, le corps en est estroit, ses branches sont bien proportionnées, & le sommet en est rond.

Ceux qui approchent en couleur de ceux-là, sont les Datiers, mais les feuilles en sont un peu plus longues. Je ne vous sçaurois dire quelle est la figure de cet Arbre, parce que je n'en ay jamais veu d'Arbres parfaits qui en pussent porter le nom, mais seulement de petits rejettons qui sortoient des racines, de la hauteur de dix pieds.

Le Mangrave est un Arbre si remarquable qu'on ne le doit pas mettre en oubly, car quoy qu'il ne soit pas de l'espece des grands & robustes arbres, neantmoins il est d'une grande estendue, car il coule de ses membres une sorte de gomme, qui pend ensemble goutte apres goutte, jusqu'à ce qu'elle touche à terre, & alors elle prend racine, & fait une addition à l'Arbre; de sorte que si tous ceux-là peuvent estre reputez pour un seul Arbre, on peut dire qu'un Mangrave peut couvrir une Cornette de Cavalerie tout entiere.

L'écorce de cet Arbre estant bien preparée est fort propre à faire de bons cordages, & les Indiens la rendent aussi fine que du lin, & en font du fil fort fin, dont ils font des Hamacs, & diverses autres choses dont ils se servent: & l'on m'a dit que le linge qu'ils portent est fait de cette écorce-là, comme aussi leurs chaires & leurs sieges.

L'Arbre de Calebasse porte des feuilles du plus beau verd que j'aye point veu entre tous les Arbres de ce Pais-là, & qui en est aussi le plus fourny, mais son fruit n'est pas propre à manger, il est pour la plupart aussi gros que celui de Cocos, aussi rond qu'une boule, & aussi verd que les feuilles du mesme Arbre, poly & luisant, ils croissent si près de l'Arbre, & des plus grosses branches, que jusqu'à ce qu'on les ait cueillis ou coupez, l'on ne sçauroit s'appercevoir qu'ils ayent aucune tige.

De cette boule ronde, l'on en fait des plats, des jattes, & des tasses: car estant creusée au dedans, comme la Noix de Cocos, on s'en sert à divers usages; comme elles sont de différentes grosseurs; des unes pour en faire des Plats, d'autres des Coupes, d'autres des Bassins, & de celles qui sont les plus grosses pour transporter de l'eau, comme on fait avec des Courges ou Callebasses, avec des Anses en haut, comme celles d'un Chaudron, car elles sont beaucoup plus polies & plus fortes que les Courges. Il fait fort beau les voir dans l'Arbre, & elles me paroissent d'autant plus belles, qu'elles sont plus estranges, car par leur maniere d'attachement à l'Arbre sans aucune apparence de tige, elles sem-

blent plustost fendre les Arbres, que croistre sur eux.

Je n'ay veu qu'un seul Arbre en cette Isle qui porte un nom Anglois, qui est le Laurier, dont les feüilles sont si aromatiques, que trois ou quatre de ces feüilles peuvent aisément servir au lieu de Gerosles, de Macis, & de Canelle, dans les sauces où l'on a accoustumé de les employer. Il ne differe point en forme & en couleur de ceux que nous avons en Angleterre.

Le Cedre est sans doute le plus utile de tous les Bois qui sont dans l'Isle, car estant fort durable, & non pas bien pesant, il est bon pour bastir, mais à cause de la douceur & beauté du grain, on en employe beaucoup à faire des lambris, des chaires, des sieges, & autres ustenciles au dedans des maisons; mais comme ils croissent, je n'en ay veu aucun qui fust bien figuré & de bel aspect, les feüilles ressemblent justement à celles du Fresno de pardeçà, sinon qu'elles sont un peu plus grandes.

L'Abre du Mastic ou le Lentisque, est un Arbre fort haut, mais dont le corps est fort menu, c'est pourquoy la nature luy a pourveu de moyens pour le supporter, car il a des esperons ou rejallissemens à plus de sept pieds au dessus de terre, qui sont fixes ou entez dans le tronc, & quelques-uns de ces esperons s'étendent depuis l'Arbre jusqu'à la racine, & sont si larges, qu'on en a fait des Tables de forme ronde, à plus de trois pieds & demy de diametre. Il y a des Arbres qui ont deux ou trois de ces Esperons. Cet Arbre a ordinairement un double sommet, dont l'un est un peu plus haut que l'autre.

Le fruit n'a point de rapport aux autres, il est de couleur de pourpre, & n'a ny peau ny noyau, mais il ressemble plustost à un cancre qu'à un fruit: on l'estime mal sain, c'est pourquoy personne n'en mange, c'est à ce que j'estime la semence de l'Arbre, car on n'en void point d'autre. Les feüilles de cet Arbre croissent à une telle hauteur, que jusqu'à ce qu'elles tombent, l'on ne scauroit dire comme elles sont faites. Le bois de cet Arbre est mis au quatriéme rang, parce qu'il y en a trois autres qui sont meilleurs. J'ay veu de ces Arbres dont le tronc avoit près de soixante pieds de haut.

Le Prnuier sauvage est moindre que le Lentisque, & porte un fruit qui ressemble aux Prunes sauvages de pardeçà, le corps en est étroit, & bien formé, ses branches sont proportiounées, & son bois est excellent & de durée.

Le bois rouge est un fort bel Arbre, mais qui n'est pas si

haut que le Lentisque, c'est un bois excellent à travailler, car il n'est pas si dur que d'autres, ce qui fait que les Ouvriers ne rompent pas si souvent leurs outils en le travaillant, & qu'ils le recommandent par-dessus tous les autres. C'est un Arbre de moyenne grosseur, dont le corps n'a pas plus de deux pieds & demy de diametre.

Le bois jaune piquoté est estimé aussi bon en toutes manieres que le bois rouge, c'est un bois fort, & qui est de durée, bon à bastir, & pour toutes sortes d'usages dans les maisons.

Le bois de fer s'appelle de la sorte, à cause de son extreme dureté, qui est accompagnée d'une telle pesanteur, qu'on ne s'en sert gueres dans les bastimens, outre que les Ouvriers se plaignent qu'il rompt tous leurs outils. Il est bon pour tous les usages du dehors des maisons, car le Soleil ny la pluye ne le peuvent ramollir en aucune façon. On s'en sert fort pour les Rouets dentelez des Moulins.

Le bois de vie s'employe çà & là pour le mesme usage, lorsqu'il ne s'en trouve plus de celuy-là, mais comme on ne joie gueres à la boule en ce pays-là, on s'en sert fort peu, on l'envoie ordinairement en Angleterre, où on l'employe à divers usages, comme à faire des Boules, des Cabinets, des Tables & des Gueridons.

Le Locuste est un Arbre, qu'on peut en quelque façon comparer à une Colonne Toscane, plaine, massive & rurale, comme un robuste Laboureur; car le fardeau qu'elle porte, estant pesant, elle doit avoir un corps basti proportionnement, pour porter un si grand poids.

Ce rare Architecte Vitruve, prenant le modelle des Arbres pour faire ses plus exactes Colomnes, rejette celles qui sont torfes, vinées & figurées, & la Colonne Atticurge, qu'il dit estre une Colonne quarrée; & celles qui sont enflées par le milieu, comme malades d'une Tympanie ou Hydropisie, & choisit les plus droites, les plus exactes, & les mieux formées, pour porter le fardeau qu'elles soustiennent. De sorte que considerant ces Arbres, & trouvant qu'ils respondent si bien à la proportion des Colomnes Toscanes, je n'ay peu m'empescher d'en faire la comparaison: car des Colomnes ne scauroient mieux ressembler à des Arbres, que ces Arbres ressemblent aux Colomnes Toscanes, en la maniere qu'il les décrit.

J'ay veu un de ces Arbres, & mesme plusieurs, dont le tronc avoit quatre pieds de diametre près de la racine, & cinquante

pieds de haut, allant tousiours en diminuant avec tant de proportion, qu'il sembloit qu'on en eust pris le modelle sur ces anciens vestiges, que Philandre avoit mesurez avec tant d'exactitude, qui est d'une troisieme partie de toute la sagesse, ont la verge en montant, qu'on estime estre la diminution la plus agreable.

Le Chef est si bien proportionné à son corps, qu'on ne scauroit dire qu'il soit trop pesant, ou trop leger, les branches sont larges, les scions, les feuilles & les noix si espais, qu'elles empeschent la veüe de passer au travers, & sont si unies à la cime, qu'on s'imagineroit pouvoir marcher dessus sans enfoncer.

Les noix sont pour la plupart longues de trois poulces & demy, & larges d'environ trois poulces, & ont un peu plus d'un poulce d'espaisseur, la coquille est aussi un peu plus espais qu'une piece d'un demy escu, & de couleur d'un rouge-brun, ou de feuille-morte, les feuilles plus grandes que celles qui croissent sur les Fresnes en Angleterre. Je ne parleray point des bois, parce que j'en ay traité en parlant des bastimens; Il y a trois ou quatre noyaux en chaque noix, & entr'eux une certaine pulpe, comme celle de l'Avelaine, devant que le noyau soit parvenu à sa parfaite grosseur. Les pauvres s'en sont nourris au temps de la famine, mais leur goust ne me plaist point du tout.

Il y a encor un autre Locuste, qu'on appelle le Locuste bastard. Il est beau à voir, mais il n'est pas de longue durée. Il y a un autre Arbre qu'on appelle le Palmite, qui croist pres des costes de la Mer, qui estant une terre sablonneuse & legere, ne produit pas un terroir assez nourrissant pour la nourriture des grands Arbres, aussi ne trouvera-t-on pas dans toute cette partie basse de l'Isle, aucun Arbre assez considerable pour estre employé à bastir, qui est une grande incommodité à ceux qui auroient dessein d'y bastir, parce qu'il est impossible d'en transporter des terres hautes, à cause de la difficulté des chemins.

Le corps de cet Arbre, à ce que j'ay veu, est d'environ 45. ou 50. pieds de haut, & le diametre peu souvent de plus de 15. ou 16. poulces; l'Escorce est purement cendrée, pleine de rides, les feuilles ont environ deux pieds & demy de long, en faisceaux ou moissines, tout de mesme comme si l'on prenoit une vingtaine de Pannonceaux ensemble, avec leurs costez plats, & qu'on les liaist aux bouts les plus larges.

Ils couvrent les maisons de ces faisceaux, posant chaque faisceau sur des Lates, les uns un peu sur les autres, comme on fait les tuiles.



The Yonge
Le Jeune

Palmeto Royall
Palmito Royal

Page . . 125 .



Echelle de 8 Pieds

C'est une fort bonne couverture & qui dure long-temps ; & en les regardant d'embas de la place, elles representent la plus jolie figure de toutes celles que j'aye veües de cette sorte, ces feüilles ne croissent en nul autre endroit qu'à la cime des Arbres.

Il y a une autre espece de Palmite, qui comme il y a une addition à son nom, il y a aussi une addition à sa nature : car je croy qu'il n'y a point d'Arbre plus magnifique ny plus Royal croissant sur la terre que celui-là, ny qui luy soit égal en beauté & en grandeur, car il surpasse tellement les autres en ces deux qualitez, que ceux qui le verroient ne scauroient s'empescher de l'aymer, comme j'ay fait, avec passion, fondé sur l'autorité des Anciens, car si Xerxes ayma tant le Platane de Lidie pour son âge, pourquoy ne pourray-je pas aymer cer Arbre pour sa grandeur ? Je croy qu'il y a plus de femmes qu'on ayme pour leur capacité que pour leur âge, si la beauté est jointe, comme cela se rencontre icy ; c'est pourquoy je suis resolu de suivre la multitude, qui suivent tous ce chemin-là, mais quoy que pour en représenter la veritable forme & les couleurs, sans l'ayde du Pinceau, il faudroit avoir une plume mieux taillée que la mienne, je veux neantmoins en décrire les Dimensions le plus exactement que je pourray, ce qui contribuëra beaucoup pour en faire connoître la beauté.

Mais en premier lieu je vous demanderay permission de le représenter en son enfance, qui est à dix ou douze ans, auquel temps il a environ dix-sept pieds de haut, son corps, ses branches & la partie qui touche la terre ressemblant presque à une Escrivoire d'Ivoire faite autour, ronde au fond, & ventruë comme cette partie qui tient l'encre & le tronc ou le corps de l'Arbre, s'amointrissant comme la partie qui enferme les Plumes, mais qui est tournée par un Ouvrier beaucoup plus expert, & une partie de ce corps, en partie tannée, & en partie de couleur de pourpre, avec des Anneaux meslez de blanc & de verd qui l'environnent, qui sont à six poulces les uns des autres. Ce tronc est d'environ six pieds & demy de haut, surquoy croist le fond de la tige mince comme des feüilles de Parchemin, s'enveloppans les unes les autres si serré qu'elles font un tronc continu, de la mesme grandeur, par l'espace de deux pieds & demy au dessus de l'autre, chacune de ces pellicules portant une tige, qui diminuë si insensiblement depuis la peau jusqu'à la pointe, qu'il n'y a que celui qui a fait toutes les belles choses qui en puisse faire de pareilles.

Ces tiges ou ces branches sont de diverses longueurs, celles qui sont les plus interieures, sont les plus hautes, & chacune de ces tiges sont ornées de feüilles, commençant un peu depuis les pellicules jusqu'au point, & toutes ces feüilles comme des cylindres, aiguës à chaque bout, & plus grosses au milieu : Chaque partie du tronc qui est l'enveloppe des pellicules, d'un pur verd-pré, brillant comme du parchemin teint en verd, & poly avec une pierre à polir, & toutes les branches avec les feüilles, d'un vray verd-gay qui s'épandent de chaque costé, & les plus hautes huit pieds au dessus du tronc verd, l'autre est disposée pour faire une belle cime à un si beau tronc.

Les branches poussent hors du milieu ou partie interieure de l'Arbre, une à la fois, & si bien enveloppées & serrées, que c'est plutôt une pique qu'une branche avec des feüilles, & cette pique tend toujours vers l'Est, mais estant ouverte par la chaleur du Soleil, elle espend ses feüilles en dehors, & alors la branche qui est la plus avancée ou l'ainée au dessous se flétrit & panche en bas, & emporte avec soy la pellicule qui la porte, & ainsi tant elle que la pellicule qui la porte deviennent rougeastres, & pendent comme une feüille-morte, jusqu'à ce que le vent les emporte, & alors la pique d'enhaut devient une branche & toutes ses feüilles sont ouvertes ; lors il pousse une autre pique, & lors la branche la plus proche & la pellicule d'embas tombent comme la precedente, & ainsi l'Arbre se hausse de plus en plus à mesure que cette branche prend lieu, & qu'une pique & une feüille-morte viennent à la place, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa hauteur parfaite, ce qui n'arrive qu'après cent ans ; à l'âge de trente ou quarante ans il porte fruit, mais long-temps auparavant ce temps-là, il change de figure, son ventre estant diminué, en partie par la multitude des racines qu'il pousse en terre, la nature prevoyant le grand poids qu'elles doivent porter, la peine qu'elles doivent souffrir, lors que le vent s'attache à une si grosse teste dont elles doivent estre couronnées, & en partie par la substance qu'elles doivent donner pour la nourriture du corps ou du tronc de l'Arbre, de sorte qu'après cela il devient comme une torche, sans diminuer plus qu'une flèche bien faite, & presque aussi droit ; son corps estant lors d'une vive couleur cendrée, avec quelques pommeleures vertes, les pellicules de la Cime retenans toujours leur doucetir & leur verdure, sans autre changement qu'un peu dans la figure, qui est une petite enfleure pres du



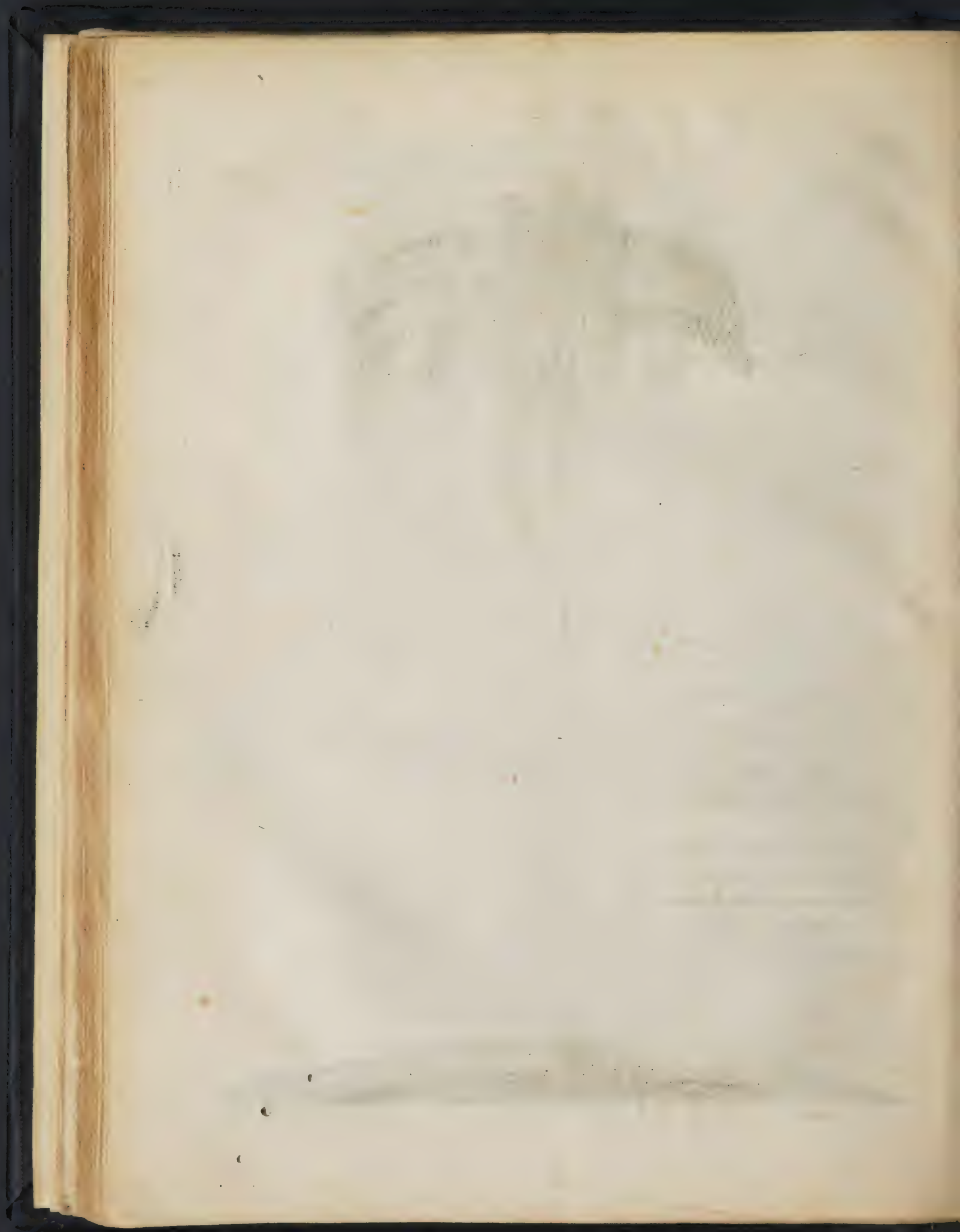
The Olde Palme to Royalle
Le Vieux Palmier Royal

Eschelle de 30 Pieds

Cette Plante icy representee est la moindre grandeur n'ayant qu'un
Pied de Diametre, et sa hau-
teur un peu moindre que 100 fois son
Diametre mais il y en a quelques
autres qui croissent dans .1. Isle qui ont
deux pieds de Diametre, et
ont esté de 130. fois leur Diametre, qui
est 300. pieds de haut

This Plant here exprest is of the
least Magnitude being
somewhat less than 100 times
its own diameter But there have
bin some growing upon
the Island which have bin two foot
diameter and have bin
130 times their own diameter
which is 300 foot high

least Magnitude being
somewhat less than 100 times
its own diameter But there have
bin some growing upon
the Island which have bin two foot
diameter and have bin
130 times their own diameter
which is 300 foot high



lieu qui touche le tronc ou le corps, & presque ressemblant à un Vrinal, de sorte que l'enfleure qui estoit au corps, est eslevée alors jusqu'aux pellicules ou escorces d'enhaut.

Mais à cet âge-là les branches ne se tiennent pas si droites que lors que l'Arbre estoit en sa jeunesse, mais il a une aussi grande beauté en son abaïssement & en sa declinaison, qu'il avoit en l'eslevation de ses branches, lors que sa jeunesse les faisoit sortir avec beaucoup plus de violence & de vigueur, & neantmoins elles avoient deslors un peu de panchement vers la pointe. Et alors il y a une augmentation à sa beauté par deux grands supports ou appuis, qui sortent de ses costez, pres de l'endroit où ces pellicules se joignent à l'Arbre, qui ont environ trois pieds de long, petits au lieu où ils croissent, mais plus gros en montant, entierement verds, & à peu près semblables au fer dont les Verriers se servent pour faire fondre leur soude.

L'un croist d'un costé de l'Arbre, & l'autre de l'autre costé, & entre ces deux de même hauteur, de chaque costé de l'Arbre, une cheveleure sur laquelle croissent les fruits, qui sont de la grosseur des plus gros Raisins de France, les uns verds, les autres jaunes, les autres couleur de pourpre, & lors qu'ils sont de la couleur de pourpre ils sont meurs, & tombent peu de temps après, & alors le jaune devient couleur de pourpre, & le verd jaune, & ainsi chacun à son tour, jusqu'à ce que l'Arbre cesse de porter fruit.

Il est fort difficile d'atteindre à ces fruits-là à cause de leur extrême hauteur, aussi n'en valent-ils pas la peine, car le goust n'en est pas fort agreable, si ce n'est aux Pourceaux qui les trouvent si bons qu'ils s'en engraisent fort promptement.

J'ay veu un Negre avec deux petits bouts de corde monter au haut de l'Arbre & en recueillir le fruit environ ce temps-là; il est de quatre-vingt pieds de haut, & continuë en cette figure, sans changer, si ce n'est à mesure qu'il devient vieil, & par consequent plus haut & plus grand, estant toujours garni de fruits verds, jaunes & de couleur de pourpre, se suivans les uns les autres; je ne vous sçaurois pas dire s'ils portent des bourgeons, car je n'ay jamais monté assez haut pour les voir.

J'ay veu de toutes les especes de ces Arbres, depuis dix jusqu'à deux cens pieds de haut, & quelques-uns des anciens Habitans m'ont dit, que lors qu'ils commencerent d'aborder dans l'Isle, ils en virent qui avoient trois cens pieds de haut, & j'ay diverses rai-

sons pour me persuader & m'induire à le croire, car entre ceux que j'ay veu croistre encor, il y en avoit qui avoient deux cens pieds de haut, & dont le diamettre du tronc après l'avoir mesuré, estoit de seize poulces.

Je rencontray une fois dans un Bois un Arbre estendu sur la terre, qui paroissoit y avoir demeuré long-temps, car le jeune Bois estoit tellement crû tout autour, que me tenant à un bout je ne pouvois pas voir l'autre, mais ayant deux Negres avec moy qui estoient des Bucherons, je leur fis couper le bois qui croissoit autour de l'Arbre, afin que je pusse aller de l'autre costé, ne croyant jamais qu'ils en pussent venir à bout, tant il y avoit d'affaire, & neantmoins on en avoit coupé & emporté une bonne partie : je mesuray le diamettre de son tronc, & trouvay qu'il estoit de vingt-cinq poulces.

Que si l'on calcule par la regle de Trois, en disant, si seize poulces de diamettre font 200. pieds de haut, combien feront vingt-cinq poulces ? Et par cette regle on trouvera qu'il doit avoir 312. pieds de haut. Mais toutes les branches de cet Arbre en avoient esté emportées, de sorte que je n'en pus voir aucune. Mais ayant mesuré une branche d'un de ces Arbres de 200. pieds de haut, je trouvay qu'elle avoit 25. pieds de long ;

$$\begin{array}{ccc} 16. & \text{Z} & 200. \\ 25. & & 312. \end{array}$$

$$\begin{array}{ccc} 200. & \text{Z} & 25. \\ 312. & & 39. \end{array}$$

De sorte que par cette mesme regle, si 200. pieds de haut portent une branche de 25. pieds de long, combien fera un Arbre de 312. pieds de haut ? Et je voy par la mesme regle, qu'elle doit estre de 39. pieds de long, & un de ces Arbres, après qu'il commence à porter fruit, n'aura pas moins de vingt branches à la fois, mais beaucoup plus lors qu'il sera avancé en âge, la moitié de ces branches ayans cette mesme longueur-là.

J'ay veu une branche d'un de ces jeunes Arbres de 200. pieds de haut, qui estoit tombée & qui s'estoit séparée de l'Arbre en tombant à vingt pas delà, ce qui me faisoit estonner d'où elle pouvoit

pouvoit venir, car l'Arbre estant si haut, les branches perdent beaucoup de leur grosseur & de leur longueur par leur distance, mais lors qu'elles sont sur la terre, où l'on en peut prendre la juste mesure, on trouve ce qu'elles sont au vray.

C'est une chose admirable de voir la forme de ce scion ou de cette branche, qui n'a pas plus de deux poulces de large où elle se joint à la pellicule, & s'amointrit de la largeur depuis ce bout jusqu'à la pointe, qui est de vingt-cinq pieds de long, si insensiblement qu'on ne sçauroit discerner où est la diminution. Elle est si douce, si égale, si ferme & si roide, que quoy que ce ne soit pas du bois, elle est beaucoup plus forte & capable d'endurer le mauvais temps, ou aucune maniere de ligature. Les feüilles qui croissent sur cette tige, sont toutes (si ce n'est vers la pointe) de deux pieds de long; cette partie qui touche la tige est petite, mais assez forte pour porter la feüille, & a une petite tige courte, où croist la feüille, & cette feüille est aussi bien faite que la tige, croissant par degrez, pour faire deux poulces de largeur au milieu, & perdant cette largeur insensiblement jusqu'à la pointe.

Ces feüilles sont minces, mais assez robustes pour souffrir les vents les plus forts qui soufflent, sans estre rompuës, & ne sont pas éloignées les unes des autres de plus de quatre poulces, laquelle multiplicité de feüilles augmente d'autant plus la beauté de l'Arbre.

Lors que cet Arbre quitte son ventre & croist en diminuant de figure, il attire parmy ses racines une partie de la terre qui l'a engendré, environ deux pieds au dessus du plan de la terre voisine, & parce qu'elle est retenüe par une infinité de petites racines, qui sortent du tronc, elle y demeure ferme & ne tombe point; le dehors de cette terre a environ un pied de tour, plus large que le diamettre de l'Arbre, de sorte que si le diamettre est d'un pied, le diamettre de cette terre est de trois pieds au haut, mais un peu plus en bas. Si cette terre estoit belle, polie & assez grosse, on pourroit dire que ce seroit le piedestal de cette Colonne Corinthienne, le Palmite Royal.

Mais ce qui manque dans le piedestal est suppléé dans les dimensions de la Colonne, car l'on ne donne à la Colonne Corinthienne en longueur que neuf de ses diamettres, & celle-cy ne demande pas congé d'en prendre 150. ce qui la rend d'autant plus belle, puis qu'elle a une force suffisante pour supporter le

faix qu'elle porte : Et pour l'Architrave, la Frize & la Corniche, elles ne sont pas à comparer à la beauté du chef de cette Colonne, ensemble avec le fruit & les supports : Et je croy que si Vitruve avoit esté dans les endroits où croist cette Colonne, il auroit changé tous ses ornemens & garnitures de Colonnes, selon le modèle de celle-cy. Et quoy que la Colonne Corinthienne soit une Colonne lascivement parée, comme une Courtisane, & participant en cela, comme font toutes les inventions du lieu où elles ont pris leur naissance, Corinthe ayant esté sans contredit une des plus délicieuses Villes du monde, neantmoins celle-cy ne manque rien à sa beauté, quoy qu'elle soit chaste, ce qui la rend d'autant plus digne d'admiration & de louange.

J'ay encor une chose à dire de cet Arbre, qui est que non seulement la racine qui produit toutes ces beautez, est digne de louange à leur égard, mais elle est aussi digne d'admiration & d'estonnement, en ce qu'estant un Arbre d'une telle hauteur ayant la racine d'une si vaste estendue, que depuis le bout des branches d'un costé jusqu'au bout de la tige de l'autre, il y a 78, pieds, sur qui les vents ne peuvent qu'ils n'ayent beaucoup de pouvoir & de force, neantmoins je n'en ay veu aucun qui fust renversé, ny aucunes des racines de cet Arbre qui fussent plus grosses que les plumes d'un Cigne : mais le nombre en est grand & elles s'attachent aux Rochers, qui les tiennent extremement fermes.

Le bois de cet Arbre est si dur & si fort, que la pluspart des haches & des coignées qu'on employe pour l'abattre, se rompent en travaillant, ce qu'elles meritent bien, pour la hardiesse qu'elles ont de vouloir renverser un si bel Arbre.

L'usage que nos Habitans en firent au commencement de leur entrée en cette Isle, devant qu'ils sceussent la maniere d'en faire des Bardeaux, estoit de scier le corps de ces Arbres d'une telle largeur, qu'ils pussent aller depuis un des bouts de la maison jusqu'à l'autre, car ils estoient creux, & en les sciant en long, ils faisoient deux concaves, qu'ils croisoient ensemble, mettant les costez creux en haut, & où ils se serrent, l'un pour couvrir l'autre, la partie creuse en bas, & de mesme par toute la maison. Et c'estoit-là l'usage qu'ils faisoient de ces Arbres, ce qui fit qu'on en destruisit un fort grand nombre.

Mais je ne sçay si je ne vous ay point ennuyé en vous nommant un si grand nombre d'Arbres, c'est pourquoy je cesseray

d'en parler, mais je diray seulement, qu'en quelque lieu que j'aye esté en partant du lieu de ma demeure, soit à l'Orient, soit à l'Occident, au Septentrion ou au Midy, à quatre milles delà, j'ay toujours trouvé des Arbres que je n'avois point veus auparavant, & pas un de tous ceux que j'ay nommez cy devant, dont il y en avoit plusieurs qui estoient extremement grands & beaux, & d'autant plus qu'on approchoit du milieu de l'Isle, d'autant plus les Arbres estoient grands & leurs feüilles aussi, à proportion des Arbres de cent pieds de haut jusqu'à ceux de vingt en diminuant, & des feüilles de dix-huit poulces de long, avec leur largeur proportionnée à la longueur, jusqu'aux plus petites qui n'ont qu'un demy poulce de large, comme sont celles que portent la plupart des Arbres qui sont près le Pont, & près de la Mer aussi: par tout l'on en voit un grand nombre & qui sont tous tels que j'ay dit cy-dessus, & la raison que j'en ay donnée cy-devant est cause de cette difference, parce que le terroir du plus haut de l'Isle est tres-fertile & gras, & celuy des costes de la Mer, leger & sablonneux. Et dans le partage ou separation des branches de ces Arbres que je n'ay point nommez, il en sort des excrescences dignes d'estre considerées à cause de leurs formes, & qui sans doute ont des proprieté medecinales, comme le Guy & le Polypode de par-deça, & beaucoup plus grandes & plus frequentes, mais on manque de gens d'esprit pour en decouvrir les vertus.

Il y a outre les feüilles de Laurier, qui comme je vous ay dit, peuvent servir de Gerosles, de Macis & de Cannelle, deux autres sortes d'Espices, le Gingembre & le Poivre rouge: Le Gingembre est une racine qui pousse des Espics qui ressemblent à ceux du Froment, mais qui sont plus larges & plus espais, car ils couvrent la terre de sorte qu'on ne la peut voir, ils sont de la couleur d'un Papegay, le bouton de couleur d'Ecarlate. Lors qu'il est meur l'on en arrache les racines, retranchant les Espics, & on les met entre les mains d'un Garde, qui employe plusieurs jeunes Negres à les grater & en oster l'escorce exterieure, avec de petits couteaux ou ratissoirs de fer; il faut qu'ils en ostent toute l'escorce exterieure, pour amortir l'esprit, car sans cela il croistroit toujours. Ceux qui ont du Gingembre, & n'ont pas de gens pour l'accommoder de la sorte, sont obligez de l'eschauder dans l'eau, pour amortir l'esprit; mais ce Gingembre-là n'est pas si bon que l'autre, car il devient dur comme du bois, & noir, au lieu que celuy qui est ratissé est blanc & mol, & a le goust plus pur & plus net.

Il y a deux sortes de Poivre rouge, dont l'un est si semblable au Coral qu'on met aux Hochets des enfans, qu'on a de la peine à les discerner à deux pas de là, étant de couleur cramoisie & écarlate mêlées ensemble : le fruit en est d'environ trois poulces de long, & est plus brillant que le Coral le mieux poly. L'autre est de la mesme couleur, & aussi brillant, mais fait comme un gros bouton de manteau ; l'un & l'autre d'une mesme qualité, si forte & si violente, que lors qu'on ne fait qu'en rompre l'écorce, il envoie une telle vapeur aux poulmons, qu'elle fait toussier tout le monde par l'espace d'un quart-d'heure apres qu'on a remué le fruit ; mais lors qu'on le nettoye l'on touffe incessamment. Les Espagnols aiment fort cette épicerie, & en employent dans toutes leurs viandes, & dans les sauces qu'ils veulent estre piquantes, car il n'y a point de haut goust pareil à celuy-là ; & les aulx sont froids à son respect. Il croist sur un petit arbrisseau, qui n'est pas plus grand qu'un Groisellier.

Ayant enflâmé cette feüille d'une chaleur brûlante, il est à propos d'en appliquer une plus froide, qui est telle, qu'elle est froide au troisieme degré, sçavoir le Concombre, dont nous en avons qui sont tres-excellens, depuis le commencement de Novembre jusqu'à la fin de Février, mais apres cela le temps devient trop chaud. On s'en sert de Salades pour rafraîchir, avec de l'huile, du vinaigre, & du poivre ; on les mange aussi chauds à l'Estuvée ou Frits, dont on fait des sauces pour le Mouton, le Porc, les Cocqs-d'Inde, & les Canes de Moscovie. Je n'ay veu que deux Oyes dans l'Isle, en la maison du Gouverneur.

L'on y a aussi des Melons pendant ces quatre mois-là, mais devant ou apres, le temps est trop chaud, ils sont pour la plupart plus gros qu'en Angleterre. J'en ay veu de coupez qui avoient quatre poulces d'épais, ils rendent plus d'eau en les mangeant que ceux de pardeça, ce qui fait aussi qu'ils sont plus mal sains ; l'on n'en prend point d'autre soin apres qu'ils sont semez en terre, sinon qu'on les sarcle souvent, j'en ay veu qui avoient seize poulces de long.

Le Melon d'eau, est un des meilleurs fruits qui y croissent, j'en ay veu d'auili gros qu'une valise dans laquelle il y auroit un habit, d'un beau verd engrelé de jaune passe ; en quoy la nature s'est tellement divertie en la disposition de ces figures, qu'encor qu'elles se rencontrent dans toutes les parties de ce fruit-là, neantmoins elles varient de sorte, & sont diversifiées en tant de manieres,



The Plantine
le Bananas

Blossomd
en Fleur

Page 133

Echelle de 8 Pieds

qu'on ne sçauroit trouver aucun quarré, ny aucun cercle sur l'écorce, qui soit semblable à l'autre, outre que toute l'écorce en est aussi douce que du verre poly.

Ils demeurent sur terre à l'endroit où ils sortent, car la tige contre qui ils croissent n'a pas assez de force pour les porter ailleurs. Ce fruit qui ressemble presque à une Pomme au dedans quant à la couleur, mais qui quant au goust ne ressemble à aucun des fruits d'Angleterre, est aqueux & insipide, neantmoins l'on y en mange une quantité prodigieuse à la fois, comme deux ou trois pieces coupées en rond aussi grosses comme un pain de dix sols, & épaisses d'un poulce; l'on estime que c'est un excellent rafraîchissement, & qu'ils sont fort bons pour la Pierre. La Graine a d'elle-mesme une si grande force de teindre en couleur de Pourpre, qu'elle teint l'endroit du fruit qu'elle touche de cette couleur-là, & jusqu'à ce qu'elle le fasse, c'est un signe que le fruit n'est pas encor meur. L'on estime que les plus gros sont les meilleurs, ils sont extrêmement remplis de grains, qui s'écartent si aisément, qu'on n'en est aucunement incommodé en les mangeant.

L'on recueille des Raisins dans l'Isle, qui sont d'assez bon goust, mais ils ne meurissent jamais tous à la fois; l'on en peut bien recueillir quelques-uns pour faire du Vin, mais la quantité en est si mediocre, que cela n'en vaut pas la peine. Il y en a toujours qui sont en Verjus, d'autres qui sont meurs, & d'autres qui sont pourris sur la branche.

Quoy que le Plantin ou Bavavion ne porte pas le fruit le plus délicieux de l'Isle, neantmoins parce qu'il est d'un grand usage, & qu'il est aussi beau à voir, & qu'il a plusieurs autres rares qualitez en quoy il surpasse les autres plantes, je veux tascher de luy rendre Justice en la description que j'en feray.

En premier lieu, quant à la maniere de le planter, l'on met une racine en terre, à six poulces de profondeur, & dans fort peu de temps il en sort trois ou quatre rejettons, dont il y en a toujours un qui l'emporte par dessus les autres, comme fait le premier Espervier dans l'air, & à mesure que ce rejetton croist, il sort & s'élève de la partie interieure du tronc, & les feuilles exterieures panchent en bas & se pourrissent; mais il en vient toujours de nouvelles au dedans, & qui s'élèvent comme le Palmite, comme une pique, qui estant ouverte par le Soleil, devient une feuille, & avec le temps devient haute de huit ou dix

pieds, les piques, & conséquemment les feüilles deviennent aussi de la mesme grandeur, & de mesme à mesure que les autres croissent, elles continuent en cette grandeur, jusqu'à la sortie du dernier rejetton, qui est l'ame de la plante, & ne se convertit jamais en feüille, mais est le tronc sur lequel le fruit doit croistre.

Environ le temps que les feüilles doivent venir à leur parfaite grandeur, elles ne se pourrissent plus, mais elles demeurent en leur beauté, qui est d'un beau verd, avec des filamens de jaune, tellement meslez qu'il est assez difficile de discerner les endroits où ils se rencontrent.

Ces feüilles sont pour la pluspart de plus de six pieds de long, & deux pieds de large, polies, luisantes, & fermes comme une feüille de Laurier; & du milieu de la feüille jusqu'au bout, un panchant semblable à celui d'une plume dans un Pennache bien fait. Mais comme toutes ces feüilles sont sorties en une pique, de mesme cette pique panche toujours un peu vers l'Est, quoy qu'aussi-tost qu'il devient une feüille, elle s'attache à quelque point de la Boussole que ce soit, & ainsi avec une deuë proportion elle pend tout autour du tronc de l'Arbre.

Au temps qu'elle vient à une parfaite hauteur, les feüilles les plus hautes ont quinze ou seize pieds de haut, & alors on void le tronc sur lequel le fruit droit croistre, plus haut d'un pied que tout le reste, avec une tige verte à la cime, qui porte un si grand fardeau, qu'il la fait pancher peu à peu jusqu'à ce qu'elle arrive à sept pieds de terre, & alors les feüilles vertes qui enveloppoient le bouton, s'ouvrent, & monstrent ce bouton, qui est de couleur de pourpre, & aussi gros que le cœur d'un Cerf, & de la mesme forme, la pointe en bas, & continuë de la sorte sans ouvrir ses feüilles, jusqu'à ce qu'il soit prest à tomber, & lors qu'il tombe, il emporte avec luy plus d'un pied de la tige qui le soustenoit, qui est couverte de boutons jaunes. J'estime que ce bouton de couleur de pourpre lors qu'il tombe pese bien une livre outre la tige qu'il a emportée avec soy.

Après que cecy est tombé, le fruit sort du bout qui reste, & comme il croist, il se retourne vers la tige qui le porte, presque comme le Grapin d'une Chaloupe de Navire; ou comme une douzaine de gros hameçons attachez ensemble, qui se tournent en haut en divers endroits, chaque élévation de ce fruit estant de sept ou huit poulces de long, & aussi gros qu'un baston qu'on porte à la main en marchant.



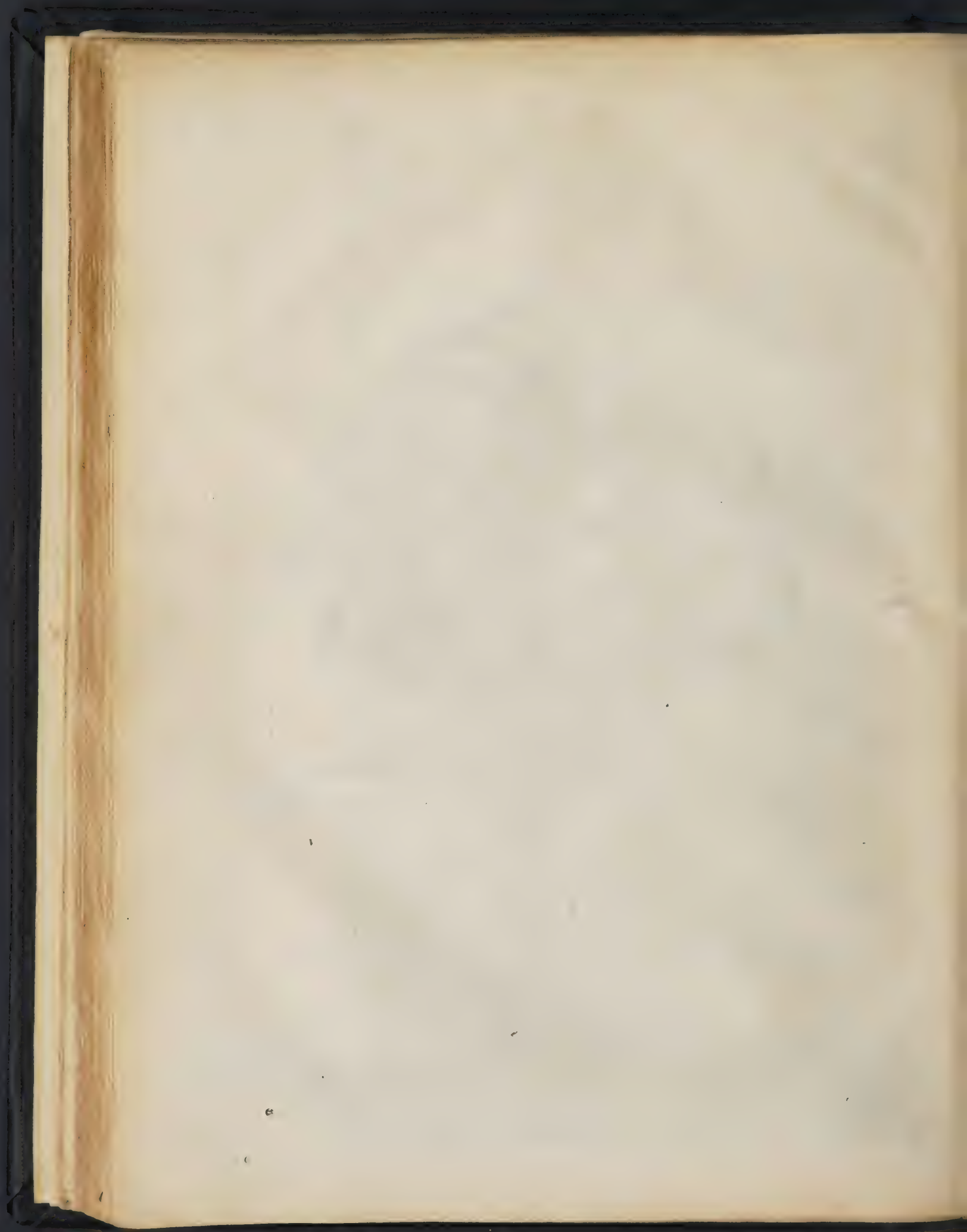
Eschelle de 8 Pieds

The Plantine

Le Bananas

de Fleuri

Page 134



Dans six mois cette plante est creüe, & ce fruit devient meur, qui est tres-agreable, tres-sain, & tres-nourrissant ; Il est jaune lorsqu'il est meur : Mais les Negres l'ayment mieux pendant qu'il est encor verd, parce qu'ils le font bouillir pour le manger, & c'est aussi le seul aliment dont ils se nourrissent. Mais nous le mangeons lorsqu'il est tout à fait meur, en ostant la peau qui s'enleve fort aisément, & alors le fruit paroist jaune, avec une escume par-dessus, mais le fruit est dur. Lorsqu'on le cueille on abbat la plante, & on la donne aux Pourceaux, parce qu'elle ne produit plus.

Le corps de cette Plante est mol, enveloppé de peau en peau comme un Oignon, & il sort de l'eau entre les peaux à mesure qu'on le coupe. Dans trois mois un autre rejetton pousse, & porte fruit, & ainsi de l'un à l'autre perpetuellement, car jamais on ne plante deux fois. L'on fait des Boccages, ou des Tonnelles de ces Arbres, de vingt arpens de terre, qu'on plante à mesme distance, & de rang, comme on fait les Cerisiers en la Province de Kent, de sorte qu'on marche sous leurs feuilles, comme sous les Arches del'Eglise de sainte Foy, sous celle de S. Paul, à couvert du Soleil & de la pluye.

Le Platane sauvage ressemble fort à l'autre, mais les feuilles n'en sont pas si larges, & sont plus droites, le fruit n'en est pas bon à manger, il est de couleur d'escarlata, & presque triangulaire. Je ne sçache pas qu'on se serve de ce fruit, ou de ces feuilles à quelque usage que ce soit.

Le Bonano ou le Bananas ne differe en rien du Platane, quant au corps & aux feuilles, qu'en ce que les feuilles sont un peu moindres, & que sur le corps il y a çà & là de certaines taches noirastrées, le bourgeon n'en est pas plus large que le bouton d'une Rose, de couleur de pourpre passé meslé de cendré, la tige qui le porte est ornée de petits bourgeons de diverses couleurs, lorsqu'ils viennent à tomber le fruit en sort, qui ne se retourne pas comme fait le fruit du Platane, mais se tient de bout comme un trochet de boudins, presque tous d'une mesme largeur, chacun d'environ quatre ou cinq poulces.

Ce fruit est plus doux que celui du Platane, ce qui fait que les Negres n'en veulent point, ny d'aucun autre fruit qui est doux au goust ; mais quant à nous, nous les trouvons aussi bons pour estre mis à l'estuvée, ou pour confire, que ceux du Platane, & ressemblent beaucoup plus au goust des Coings, lorsqu'ils sont confits.

Cet Arbre ne cede gueres en beauté au Platane lorsqu'il est sur terre, & creu en sa perfection; Et quoy que son fruit ne soit pas d'un si grand usage pour le manger, que celui du Platane, il a neantmoins de quoy plaire aux yeux, qui manque à l'autre, qui est le Portrait de Christ sur la Croix; si vivement exprimé, qu'il n'y a point de Peintre qui le puisse faire plus exactement d'une seule couleur; Ce qui se void lorsqu'on coupe le fruit en croisant, comme on fait la racine de la Feugere, pour y trouver un Aigle avec les aïsses estenduës, mais celui-là est beaucoup plus parfait, ayant la teste penduë en bas, les bras estendus tout de leur longueur avec un peu d'élevation; & les pieds croisez l'un sur l'autre.

Je veux adjouster cecy en qualité d'Artiste, qu'un excellent Peintre tire un Crucifix avec une seule couleur en mignature, & que ses touches soient aussi vives, & aussi adroitement faites qu'il luy plaira, que la figure n'en soit pas plus grande que celle-cy, qui est de la longueur d'un poulce, & posez ce Portrait à une telle distance de l'œil, qu'il perde quelque chose de la delicateſſe des traits de l'ouvrage, en sorte que les traits extérieurs, ou le profil de la figure puissent estre parfaitement discerner, & à cette mesme distance; la figure qui est dans le fruit du Banano, paroïtra aussi parfaite que ce portrait.

De plus habiles gens que moy pourroient dire beaucoup de choses sur ce sujet, mais la pensée que j'ay eüe, ou la contemplation que j'ay faite là-dessus, est que puis que ceux qui demeurent en ce lieu-là faisans profession d'estre Chrestiens, refusent d'annoncer la doctrine de Christ crucifié à ces pauvres Negres qui sont ignorans & sans malice, qui les pourroit convertir, & les porter à l'adorer, il a luy-mesme eslevé sa Croix, pour faire reproche à ces gens-là, qui plustost que de perdre le droit de les retenir en esclavage, leur refusent le benefice & la benediction d'estre Chrestiens. Car autrement pour quelle raison seroit cette figure eslevée pour estre regardée de ces gens icy, qui n'ont jamais ouy parler de Christ; Dieu n'ayant jamais rien fait en vain?

Mais pour conclure tout ce qui se peut dire des fruits, il faut que je nomme la Pine ou l'Ananas, parce que dans ce seul nom tout ce qui est excellent en beauté & en goust, s'y trouve sommairement enclos dans un degré superlatif; & s'il estoit de par-deça afin de parler pour luy, & soustenir sa cause, il m'esparagneroit beaucoup de peine, & se feroit justice à luy-mesme.

Il est vray qu'il prend le double du temps que fait le Platane
pour

Reyne ou l'Ananas
The Queene Pine



pour rapporter son fruit, car il faut un an entier avant que le fruit soit meur, mais lors qu'on en mange, il ne se trouve rien d'agréable au goût qui ne s'y trouve, & l'on ne sauroit s'imaginer, comme il se peut faire qu'une telle harmonie au goût puisse sortir de tant de parties différentes, & toutes faciles à distinguer.

Mais avant que j'en parle, je vous veux dépeindre en quelque façon sa figure, & vous dire la manière comme il croît, en quoy il faut que j'avoue que je suis tout à fait incapable d'exprimer ce qui en est, neantmoins de crainte que vous ne perdiez le tout, je vous veux représenter quelques-unes de ses beautés, nonobstant la faiblesse de mes expressions.

Un scion tiré du corps de cette plante, & mis en terre, ne prendra pas incontinent racine, mais la couronne qui croît sur le fruit viendra bien plutôt à perfection que ce scion-là, & sera bien plus belle pendant tout le temps de sa croissance.

Dans trois mois il fera d'un pied de haut, & les feuilles seront de sept ou de huit pouces de long, qui paroîtront aux yeux comme des demy cercles, dont le milieu est un peu creux, comme j'ay vu aux lames des Espées de France, qu'on fait tout exprès pour estre légères & fortes.

La couleur ordinairement est glacée sur du verd, entremêlée d'incarnat, & les bords des feuilles sont dentelez comme des scies, de petites dentelures purement incarnadines. Les feuilles tombent les unes sur les autres, selon qu'elles se trouvent eslevées sur le tronc ; les pointes des plus basses touchant à terre : Dans trois mois l'on voit sur le bout du tronc un gros bouton de fleur incarnate, mais entremêlé de petits filets de différentes couleurs, incarnates, cramoisies, & couleur d'écarlate mêlées ensemble, avec des feuilles dont les unes sont jaunes, les autres bleuës, de couleur de fleur de Pêcher, mêlées de violet, de bleu-céleste, d'orangé-brun, de gris-de-lin, de zinzolin, de blanc & de feuille-morte ; de sorte qu'on peut dire que la fleur représente à la vue une grande partie des diverses variétés que le fruit rapporte au goût. Ces couleurs durent huit ou dix jours, & alors elles se flétrissent & tombent, ensuite dequoy il paroît au dessous une bossète de la grosseur d'une noix, qui a toutes les mêmes couleurs au dedans de soy mêlées les unes avec les autres, qui se trouvoient dispersées dans la fleur, & grossit de la sorte pendant deux autres mois, avant qu'elle se montre en sa parfaite figure, qui est en quelque façon de forme ovale, mais émoussée aux deux

bouts, & sur celuy d'enhaut il y croist une couronne de feüilles, qui ressemblent fort en couleur à celles d'embas, mais beaucoup plus belles, quelques-unes de ces feüilles ayant six poulces de long, les feüilles exterieures s'accourcissans par degrez à proportion.

Ce fruit est enclos d'une escorce, qui commence par un petit rondeau attaché à la tige, & croist toujours en rond jusqu'au haut ou jusqu'à la couronne, en s'eslevant doucement, & ce rondeau a environ un quart de poulce de largeur, & les figures qui sont brodées sur ce rondeau près de cette dimension, & des separations qui sont entre deux. Et il arrive que comme ces divisions ou separations ne se rencontrent jamais les unes sur les autres dans le rondeau, mais qu'elles sont toujours au dessous du milieu des figures cy-dessus, elles sont si differentes en couleur, que de cent Ananas, il n'y en a pas un qui se ressemble, & chacune de ces figures a une petite touffe ou barbe, les unes qui sont vertes, les autres jaunes, les autres cendrées, & quelques-unes incarnates.

Il y a deux sortes de Pines ou d'Ananas, à qui l'on donne le nom de Roy & de Reine; la Reine est beaucoup plus delicate, & ses couleurs sont meslées de toutes sortes de verd, meslées de leurs ombrages, avec de l'incarnat passe, mais la pluspart glacées sur le verd, & sur le verd de Mer.

L'Ananas à qui l'on donne le nom de Roy, a pour l'ordinaire la pluspart des couleurs jaunes, avec leurs ombrages, meslez de verd-pré, & est communement plus gros que l'autre. J'en ay veu quelques-uns qui avoient quatorze poulces de long & six poulces de diamettre. Ils ne croissent jamais au-delà de quatre pieds de haut, mais la pluspart ayans le corps pesant & la tige fort menüe, se panchent en bas & tombent sur la terre.

Il y en a qui se tiennent debout, & estans sortis du tronc, se panchent en bas, puis jettent de petits rejettons tout autour, & se relevent en haut: J'en ay veu une douzaine de cette sorte, tout autour du principal fruit, mais qui n'estoient pas si hauts que le fond de ce fruit-là, de sorte que toute la plante ensemble representoit un Pere au milieu, & une douzaine d'Enfans autour de luy; chacun de ces fruits meurit à son tour, & sont tous bons.

Lors que ce fruit est parvenu à maturité, on le reconnoist aussitost par l'odeur qui surpasse autant celle de nos plus exquis fruits

del'Europe, que son goust est sans comparaison plus excellent.

Lors qu'on les recueille, on laisse peu de la tige pour les porter, & lors qu'on vient à les manger, l'on en oste la couronne, qu'on envoie planter en terre, puis avec un couteau l'on en pare l'escorce, qui est si belle que cela fasche de priver le fruit de cet ornement; aussi ne le feroit-on jamais si ce n'estoit pour avoir la precieuse substance qu'il couvre, & qu'il contient, comme un larron qui rompt un beau Cabinet, ce qu'il ne feroit si ce n'estoit à cause du Thresor qu'il s'attend d'y trouver.

Après qu'on a osté l'escorce, l'on pose le fruit dans un plat, & l'on le coupe par tranches d'un demy poulce d'espais, & à mesure que le couteau entre dedans, il sort des pores du fruit environ six cueillerées d'une liqueur claire comme eau de Roche, qu'on prend avec la cueillere, & comme ou la goust on la trouve extremement delicieuse, mais si douce qu'on n'y sçauroit discerner aucun goust; mais lors qu'on mange un morceau du fruit il est si aspre, qu'on s'imagineroit qu'il devoit enlever toute la bouche, mais devant que la langue en ait fait l'essay par deux fois dans le palais, on y remarque ensuite une telle douceur, qu'elle fait bien tost passer cette violente aspreté. Et entre ces deux extremes de l'aspre & du doux, l'on trouve la saveur de tous les fruits qui sont excellens: & ces gousts-là changent & vont & viennent si souvent sur vostre palais, qu'à peine vostre imagination s'y peut-elle arrester assez de temps pour les discerner: ce qui arrive du moins jusqu'à la dixième fois, car cet Echo dure autant que cela.

Ce fruit au dedans est de la couleur d'un Abricot qui n'est pas entierement meur, & en le mangeant on le trouve cresp & court comme ce fruit-là, mais il est plein de pores, & de tant de formes & de couleurs, que c'est une chose qui est tres-belle à voir, & qui invite merveilleusement l'appetit, & l'on peut manger une bonne quantité de ce fruit-là, sans aucun danger d'en avoir l'estomach chargé.

J'ay ouï faire divers raisonnemens pour sçavoir comme l'on pourroit transporter de ces fruits là en Angleterre, mais je n'en ay ouï aucun qui m'ait satisfait.

On ne le sçauroit confire entier, parce que l'escorce en est si ferme & si dure, qu'il n'y a point de Sucre qui y puisse entrer. Et si on le partage par morceaux, le fruit estant plein de pores, tout le goust se perdra en cuisant.

Il est vray que les Hollandois les confisent à Ternambouc, & les envoient par-deçà, mais c'est lors qu'ils sont encor jeunes, & que leur escorce est molle & tendre : mais ils n'ont jamais leur vray goust, de sorte qu'on ne sçauroit jamais connoître par-là quel est celui des autres.

L'on en a apporté des Bermudes quelques-uns par-deçà ; qui estoient en leur parfaite maturité, les Vaisseaux ayant esté peu de temps en leur voyage, & les fruits ayant esté cueillis dans leur vray temps, mais cela arrive peu souvent. Mais il est impossible d'en apporter des Barbades, à cause de la diversité des Climats qu'il y a entre-cy & là. Nous en avions apporté dix-sept dans nostre Navire, qui estoient tous de differens creus, mais ils pourrirent tous devant que nous fussions à la moitié de nostre voyage.

Quoy que j'aye dit tout ce qui se pouvoit dire à propos, & selon la verité de la beauté de ces Arbres & de ces Plantes dont j'ay fait mention cy-dessus, au delà dequoy la chaleur du Soleil ne sçauroit rien engendrer ny une seconde terre porter ; qui sont toutes propres & particulieres à cette Isle : car elles y ont esté plantées par le grand Jardinier du monde ; neantmoins il y en a une qui y a esté apportée comme estrangere d'au-delà la Ligne, qui a une propriété qui les surpasse toutes, qui est la Canne de Sucre, qui quoy qu'elle n'ait qu'un seul goust, neantmoins sa douceur est si agreable & a une faculté si benigne, qu'elle empesche tous les autres fruits de se corrompre, qui sans cela se gasteroient & se pourriroient bien-tost ; & non seulement les fruits de cette Isle, mais aussi ceux d'ailleurs, qui est un avantage particulier de cette plante sur toutes les autres dont le monde se peut vanter. Et afin que je vous en puisse faire une plus ample & entiere description, je vous donneray toutes les observations que j'en fis dès mon arrivée en l'Isle, que sa culture n'y estoit encor qu'en son enfance, & qu'à peine commençoit-on à l'entendre, jusqu'au temps que j'en partis, qu'elle estoit en sa perfection.

Au temps que nous mismes pied à terre en cette Isle, qui fut au commencement de Septembre 1647. nous fusmes informez, en partie par les Habitans que nous y trouvâmes, & en partie par nos propres observations, que le grand ouvrage de la Manufacture du Sucre n'estoit pratiqué & en usage que depuis peu entre les Habitans de l'Isle. Quelques-uns des plus industrieux d'entr'eux ayans trouvé moyen de faire venir du plant de Fernambouc au

Bresil, en firent l'essay aux Barbades, où ayant trouvé qu'elles y croissoient fort bien, ils en planterent une plus grande quantité, qui s'augmenta de plus en plus, à mesure qu'elles estoient cultivées, en sorte qu'elles multiplierent en assez grand nombre pour les obliger à faire faire un petit Moulin à Sucre, & à faire l'essay pour sçavoir quel pouvoit estre le Sucre que ce terroir produisoit.

Mais comme l'on n'entendoit pas bien encor les secrets de cet ouvrage, les sucres qu'ils firent ne valaient pas grand' chose, & furent en petite quantité pendant deux ou trois années, jusqu'à ce qu'ayant reconnu leurs erreurs par leur travail journalier, ils commencerent peu à peu à les corriger, & par de nouvelles instructions receuës du Bresil, par fois par des Estrangers, & de temps en temps par de leurs propres gens, qui souhaitant de sçavoir une chose qui ne leur estoit pas seulement importante, mais aussi de tres-grande consequence pour le bien de toute l'Isle, y avoient fait des Voyages tout exprés de fois à autres, afin de perfectionner la connoissance qu'ils en avoient déjà, & se rendre tout à fait instruits d'une chose qu'ils souhaitoient avec tant de passion de sçavoir parfaitement, estant d'autant plus capables de faire des questions sur cette matiere, & sur les secrets de cette fabrique, que leurs frequens manquemens les avoient arrestez, & leur avoient fait souvent abandonner leurs ouvrages.

Mais apres estre de retour, mieux fournis de Plantes, & plus avancez en connoissance, ils recommencerent à travailler avec plus d'esperance qu'ils n'en avoient auparavant, mais ils demeuroient toujours courts dans les choses qu'il leur falloit sçavoir particulierement. Car lorsque nous y arrivâmes, nous trouvâmes qu'ils estoient tout-à-fait ignorans en trois points considerables, sçavoir en la maniere de cultiver les Canes, dans le temps de les recueillir, & en la maniere de bien placer leurs Chaudieres sur leurs Fourneaux, comme la veritable voye de couvrir leurs Rouleaux avec des plaques ou barres de fer: ce qui estant fait comme il faut, contribué beaucoup à l'avancement du principal de l'ouvrage.

Au temps que nous y arrivâmes, nous y trouvâmes plusieurs Moulins à Sucre qui travailloient, mais tous les Sucres qu'on y faisoit n'estoient que des Mascouiades, dont la pluspart n'estoient pas marchandes, tant elles estoient humides, crasseuses, & si mal

purifiées, qu'à peine meritoient-elles qu'on les transportast en Angleterre.

Mais lorsque je sortis de l'Isle, qui fut l'an 1650. elles estoient beaucoup améliorées, car alors ils avoient l'adresse de connoître quand les Canes estoient metres, ce qui n'arrivoit que lors qu'il y avoit quinze mois qu'elles avoient esté plantées, au lieu qu' auparavant on les recueilloit apres le bout de l'an, qui estoit une chose tres-des-avantageuse à la fabrique du bon Sucre, car la liqueur manquant de la douceur qu'elle devoit avoir, rendoit les Sucres maigres, & qui ne se pouvoient garder. Outre qu'ils estoient devenus beaucoup plus experts, tant pour les faire cuire, que pour les purifier, & avoient mesme appris la maniere de les blanchir, comme ceux qu'on appelle en Angleterre Sucres en pain; mais qui pourtant n'estoient pas si excellens que ceux qu'on fait au Bresil, & il n'y a pas mesme apparence qu'on les fasse jamais aussi bons que ceux-là, le terroir y estant meilleur, & estant situé dans le continent doit par conséquent avoir un climat plus temperé & un temps plus constant & plus serein, & par ce moyen un air plus sec & plus pur, qu'il n'est dans une si petite Isle, qu'est celle des Barbades.

Voyant donc combien le Sucre l'a emporté par dessus toutes les autres Marchandises qu'on estimoit estre les principales de cette Isle; en sorte qu'on les neglige à present pour la pluspart, & qu'il y a peu de gens en Angleterre qui sçachent la peine & le soin qu'il faut avoir pour le faire; j'estime qu'il est à propos en premier lieu, de vous donner à entendre autant qu'il m'en peut souvenir, toute la procedure de la manufacture du Sucre, qui est à present devenue l'ame du commerce de cette Isle; Et laissant, de peur de vous ennuyer & moy aussi, toutes les erreurs dans lesquelles nos Predecesseurs s'estoient si long-temps égarez; je veux seulement décrire succinctement la maniere la plus exacte & la meilleure qui se pratiquoit au temps que je sortis de l'Isle, & qui à mon avis ne peut estre gueres perfectionnée au de là de ce qu'elle est à present.

Mais devant que de commencer à vous en faire la description, je veux que vous voyiez combien le revenu & le profit des terres a esté augmenté depuis qu'on commença la fabrique des Sucres, jusques au temps de nostre arrivée, qui n'est tout au plus que de cinq ou six ans, car devant qu'on commençast à travailler à cét ouvrage, l'on eust pû avoir cette habitation du Major Hilliards,

qui est de cinq cens acres, pour quatre cens livres sterling, au lieu qu'à present la moitié de cette mesme habitation, & la moitié du fonds qui est dessus, a esté vendue sept mil livres sterling: Et il est évident que toute la terre de ce lieu-là qu'on a employée à ce mesme usage, a reçu la mesme augmentation. Ce qui me fait croire que si les petites habitations de dix, de vingt, ou de trente arpens, qui appartiennent à de pauvres gens, estoient employées à cet ouvrage, & réunies ensemble entre les mains de quelques personnes puissantes, pour en faire des habitations de cinq, de six, ou de sept cens arpens, que les deux tiers de l'Isle seroient propres à estre employez en habitations pour y faire des Sucres, ce qui la rendroit un des plus riches morceaux de terre qui soient sous le Soleil.

Puis que j'ay bien voulu vous faire connoistre toutes ces choses-là, j'estime qu'il est à propos de vous faire connoistre la nature de la plante, la veritable maniere de la planter, & comme elle croist. le temps de sa maturité, comme il la faut couper, & l'apporter au logis, le lieu où il la faut mettre apres qu'on l'a recueillie, le temps qu'elle y peut demeurer sans se gaster, la maniere de la presser ou de la faire moudre, la conduite de la liqueur qui en sort aux cisternes, combien elle y peut demeurer sans se gaster, comme il la faut cuire, l'écumer, & conduire les écumes dans le distillatoire, la maniere de les distiller, qui fait le plus fort breuvage qu'on scauroit boire, avec le temperament qu'on y doit mettre, quel est ce temperament, le temps de refroidir le Sucre devant que de le mettre dans les pots, le temps qu'il demeure en la raffinerie, devant que ce soit de bon Sucre de Mascouade; & enfin, la maniere d'en faire du Sucre blanc, qu'on appelle Pains de Sucre.

En premier lieu donc il est à propos de dire, quel doit estre le lieu qu'il faut choisir, pour y establir cet ouvrage ou ce Moulin à Sucre. Ce doit estre le sourcil d'un petit Mont, qui a dans l'enceinte de quatre-vingt pieds, douze pieds de descente, savoir depuis le lieu où l'on fait moudre les Canes, qui est le terrain le plus haut, & qui est sur une plate-forme, jusqu'au distillatoire, & ce par ces descentes: depuis le Moulin jusqu'au lieu où l'on fait cuire le Sucre, quatre pieds & demy, depuis là jusqu'à l'endroit où l'on fait le feu, sept pieds & demy; & un peu de descente jusqu'au distillatoire.

Les raisons de ces descentes sont celles-cy. Le haut de la Cisterne dans laquelle coule la premiere liqueur, est, & doit estre

un peu plus bas que le tuyau qui la conduit, & qui est un peu sous terre. Puis la liqueur qui coule de cette Cisterne doit avoir un peu de vent vers le fond, autrement elle ne pourroit pas toute sortir. Cette Cisterne est de deux pieds & demy de profondeur, & ainsi coulant sur une petite descente, jusqu'à la chaudiere pour clarifier le sucre, qui est un pied & demy au dessus du plancher du lieu de la cuite (& telle est toute la fabrique où sont toutes les chaudières) il faut de nécessité que le plancher du lieu de la cuite soit plus bas que celui du Moulin, de quatre pieds & demy.

Prenez ensuite que la plus grande chaudiere soit d'un pied & demy de profondeur, le fond de la chaudiere doit estre plus bas que le sol du lieu de la cuite, d'un pied; le fond des fourneaux doit estre plus bas de trois pieds que les chaudières, & les trous au dessous des fourneaux, dans lesquels tombent les cendres, sont trois pieds au dessous du fond des fourneaux: Il faut un peu plus de cheute au distillatoire, à quoy se réduit tout ce compte-là.

J'ay tiré deux desseins du lieu où l'on doit establir l'ouvrage du Sucre qui en disent plus que les paroles ne scauroient faire, à quoy je vous renvoye; de sorte qu'après avoir achevé de décrire le Moulin à Sucre, je viens à présent à parler de l'ouvrage, comme je vous l'ay promis, que je décriray aussi le plus succinctement qu'il me sera possible.

Au commencement que j'arrivay dans l'Isle, j'avois dessein de remarquer les diverses manieres de planter & de cultiver qui y estoient en usage, & parce que cette plante estoit celle qui estoit la plus riche & la plus estimée, je voulus la connoistre la premiere. Je vis par sa croissance, aussi bien que parce qu'on m'en avoit dit, que c'estoit une plante forte & gaillarde, & si vigoureuse, que par tout où elle croist, elle empesche que toutes les autres herbes ne croissent proche de là; tant avidement elle succe la terre pour en tirer sa nourriture, pour s'entretenir en santé, & maintenir sa gaillardise.

Mais quoy que les habitans connussent bien que cela estoit vray, neantmoins par leur maniere de planter, ils ne faisoient gueres valoir leur connoissance, car ils avoient accoustumé de creuser de petites fosses, à trois pieds les unes des autres ou environ, dans lesquelles ils plantoient leurs plantes par le bout un peu en panchant, de sorte que chaque plante ne pouvoit dehors
que

que trois ou quatre rejettons au plus, qui estant tous attachez à une seule racine, lorsqu'ils venoient à devenir gros, grands, & pesans, & qu'il venoit des orages de vents & de pluyes, qui y tombent avec beaucoup de violence & de pesanteur, les racines se lachoient, & les cannes s'abaissoient contre terre, où elles se pourrissoient, & devenoient incapables d'en faire aucun sucre de valeur. Outre cela les racines estant partagées & beaucoup écartées, les mauvaises herbes y croissoient entre les deux, mais ce qui estoit pire que toutes les mauvaises herbes, c'estoient les Oziers ou les Lianes, qui croissent plus fortement que les Cannes de Sucre, & font beaucoup de mal par tout où elles se trouvent, car elles s'entortillent tout autour d'elles, & les renversent à terre, comme fâchées de voir une plante plus orgueilleuse qu'elles.

Mais l'expérience nous a enseigné que cette façon de planter estoit tres-mauvaise, c'est pourquoy l'on se resolut d'en essayer une autre, qui est sans doute la meilleure, c'est de creuser une petite trenchée de six poulces de large, & autant de profondeur, tirée en droite ligne, tout du long du terrain que vous desirez planter, jettant la terre d'un costé de la trenchée, à mesure qu'on la fait, puis il faut poser deux Cannes tout du long du fond de la trenchée, l'une contre l'autre, en continuant de la sorte tout du long de la trenchée jusqu'au bout de vostre terrain, puis les couvrez de la terre que vous avez jettée à costé; & à deux pieds de distance, il en faut faire une autre de la mesme façon, & de mesme une troisième & une quatrième, jusqu'à ce que vous ayez planté tout le champ que vous desirez planter pour cette heure-là, car il ne faut pas en planter trop à la fois, mais il en faut avoir qui meurissent successivement les unes apres les autres, afin que vostre ouvrage vienne par ordre, & que vous ayez toujours dequoy travailler, car si elles meurissoient toutes à la fois, on ne les pourroit pas travailler de la sorte, car par faute d'estre coupées & recueillies, elles se pourriroient, & se ruineroient.

Par cette maniere de planter deux à deux les unes contre les autres en long, chaque nœud aura un rejetton, & par ce moyen une racine particuliere, & sera plus ferme dans la terre, & par conséquent plus capable de souffrir la violence des vents & de l'orage, & par leur épaisseur en croissant, elles deviendront plus fortes & plus propres à se soutenir les unes les autres.

Après qu'elles auront esté un mois en terre, on les verra paroître comme on void en Angleterre un champ de froment en herbe, qui est assez haut pour cacher un Lièvre, & dans un mois davantage, de deux pieds de haut au moins; mais lors de la croissânce du premier mois, ceux qui sont les plus soigneux de leur profit, & les meilleurs ménagers, enjoignent à leurs Surveillans de prendre garde s'il n'y a point quelques mauvaises herbes qui ayent pris racine, afin de les arracher, & si quelqu'un des plants vient à manquer, d'y en mettre un autre, car où les Plants manquent, les mauvaises herbes y viennent; parce que la terre est trop fertile, pour demeurer oisive, ou s'il croist des Lianes, comme on les appelle dans les Isles, dans ces places vacantes, elles s'épandront çà & là fort au large, & feront beaucoup de mal, en abattant toutes les Canes où elles atteindront.

Si l'on n'use de ce ménage lorsque les Canes sont encore jeunes, ce sera trop tard après d'y vouloir remédier, car lors qu'elles seront parvenues à une certaine hauteur, les lames deviendront fortes & aiguës aux costez; en sorte qu'elles couperont le dos des Negres jusqu'au sang, car leurs corps, leurs jambes, & leurs pieds n'estant point couverts, mais tout nuds, ne sçauroient entrer parmy les Canes sans douleur & sans perte de sang, ce qu'ils ne peuvent souffrir.

Outre cela si les Surveillans demeurent trop long-temps devant que de reparer ces places vacantes par de nouveaux Plants, ils ne mouriront jamais tous ensemble, qui est un grand dommage à tout le champ, à quoy il n'y a qu'un seul remede, & qui est presque aussi mauvais que le mal mesme, qui est de brûler tout le champ; de sorte que par là on perd tout le temps qui s'est passé depuis qu'on les avoit plantées: mais les racines continuant en leur entier, & s'estant conservées contre le feu, il en sort une nouvelle source de verdure & de rejettons tout à la fois; & pour reparer encor cette perte, c'est qu'ils ont la satisfaction de brûler une Armée des principaux ennemis de leur profit, qui sont les Rats, qui font un dommage infiny dans l'Isle en rongant les Canes, qui pourrissent aussi-tost, & deviennent inutiles à l'ouvrage du Sucre. Et afin de faire cette execution avec plus de severité; ils commencent à mettre le feu aux costez de ce champ de Canes qu'ils ont dessein de brûler, & ainsi les poussent vers le milieu, où le feu vient aussi enfin, & les brûle tous. Ils font

souvent de ces sortes d'executions, sans tenir d'Assises ny de Seances de Juges; car il n'y a point de si grands ennemis aux Cannes que cette vermine : comme aussi dans les maisons où ils tiennent leurs Magazins de Bleds & autres provisions, & mesme en celles où ils demeurent & où ils ont leurs vivres ; car lors que les grandes cheutes de pluyes arrivent, qui est en Novembre & Decembre & dans les temps du Tornado, ils quittent les champs & se mettent à couvert dans les maisons des Habitans où ils font beaucoup de dommage.

Les Cannes avec leurs Sommitez ou leurs Espics croissent ordinairement de la hauteur de huit pieds, j'en ay mesme veu quelques-unes qui avoient le double de cette hauteur-là, mais cela arrive peu souvent : le corps a environ un poulce de diamettre, les noeuds sont estoignez les uns des autres d'environ cinq ou six poulces, & par fois seulement de trois ou quatre poulces, les uns plus, les autres moins, car il n'y a aucune regle certaine pour cela. La couleur de leurs sommets & Espics est d'un pur verd-gay ; mais les Cannes lors qu'elles sont meures sont de couleur de Perroquet ou verd-obscur, & c'est lors qu'elles rendent la plus grande quantité de suc, & le meilleur & le plus doux.

L'on les coupe avec de petites serpettes à environ six poulces de terre, & alors on separe les Sommets d'avec les Cannes, ce qui se fait d'un seul coup avec les mesmes serpettes, & en tenant les Cannes par le bout d'enhaut on separe aussi les rejettons qui croissent aux costez de la Canne, & de ces sommitez & de ces rejettons l'on en fait des fagots, qu'on transporte au logis en des Charrettes ; car sans cela nos Chevaux & nostre bestail ne pourroient pas travailler, les pasturages estant si desagrecables & si peu savoureux qu'ils sont, mais par le moyen de cette nourriture, ils s'entretiennent en bon estat, & en haleine.

L'on lie aussi les Cannes en fagots au mesme temps, qu'on charge ordinairement sur le dos des Assinigos pour les apporter à la maison, en quoy l'on se sert de la maniere qui se pratique en la Comté de Devon, où l'on l'a apprise, qui est de leur donner de petits basts avec des crochets à chaque costé, qui sont tres-propres à cela, & dont on se sert fort commodément, chargeant un fagot sur chaque crochet, & un sur le bast entre les deux autres, de sorte que chaque Assinigo porte ses trois fagots ; & estans accoutumez d'aller entre le champ & le lieu où ils doivent décharger, ils font leurs retours d'eux-mesmes, sans au-

cun guide, tant cet animal a d'entendement pour s'acquitter de son devoir.

Le lieu où ils se déchargent, est une petite plate-forme de terre, qui est contiguë au Moulin à Sucre, qu'on appelle un Barbyeu, d'environ trente pieds de long, & dix pieds de large, environné d'une palissade, afin d'empescher que les Cannes ne tombent hors de la place, où un homme ou deux, qui ont aussi d'autres occupations dans le Moulin, se tiennent prêts à décharger les Assinigos lors qu'ils les voyent venir, & qu'ils s'arrestent afin qu'on les décharge, ensuite dequoy ils s'en retournent aussitost aux champs chercher une nouvelle charge, de sorte que ce ne seroit pas mal à propos si on les comparoit aux Abeilles; les unes apportant du Miel au logis, & les autres du Sucre.

Lors que les Cannes sont posées dans le Barbyeu, on les nettoye & on les fait moudre aussitost, n'en laissant aucune s'en vieillir, car si elles avoient plus de deux jours, le suc en deviendroit aigre, & ne seroient pas propres à l'ouvrage, car leur aigreur infecteroit tout le reste.

Le plus long-temps qu'elles demeurent sans estre mouluës, après qu'on les a coupées, est depuis le Samedi au soir jusqu'au Lundy matin à une ou deux heures, à cause du Dimanche qui vient entre deux, qui est un jour qu'on ne travaille point, & qui par nécessité nous oblige à les garder jusqu'à ce temps-là, car autrement on ne les garderoit pas si long-temps.

La maniere de les faire moudre est telle. Les Chevaux & les Bœufs estans attachez, se mettent à tourner, & par leur force tournent proche des manivelles le Rouleau du milieu, qui estant joint aux deux autres à chaque bout, en forme de Roüet dentelé, les fait tourner, & tous les trois tournans sur leurs Centres, qui sont de Cuivre & d'Acier, vont fort aisement d'eux-mesmes, & si aisement qu'un homme empoignant une des Manivelles tournera facilement tous les Rouleaux d'une main. Mais lors que les Cannes sont mises entre les Rouleaux, cinq Bœufs ou cinq Chevaux ont assez à tirer; un Negre met les Cannes d'un costé, & les Rouleaux les tirent de l'autre, où il y a un Negre qui s'y tient & qui les reçoit, & les tourne de l'autre costé du Rouleau du milieu, qui tire l'autre costé: de sorte qu'ayant passé deux fois par le Moulin tout ce qui peut avoir resté çà & là, on estime que tout le suc en est tiré: Neantmoins les Espagnols les pressent encore après ces deux premieres fois afin d'en faire sortir tout le der-



& alors elle est assez cuite.

Après cet essay ils jettent deux cueillerées d'huile d'Olive dans

Plan of the Machine

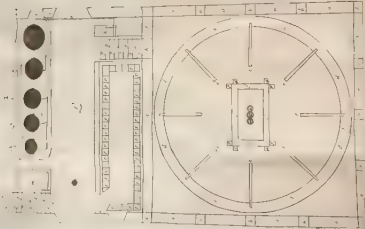


Fig. 1

Fig. 2

nier suc, mais ce qu'ils en font est parce qu'ils ont fort peu de Canes de Sucre en Espagne, mais comme nous en avons une quantité beaucoup plus grande qu'eux, cela fait que nous ne voulons pas nous en donner la peine.

Après que les Canes ont passé & repassé sous le rouleau, il y a de jeunes filles Negressès, qui les emportent, & les mettent dans un monceau, à environ soixante pas delà, & en font comme une grosse montagne, si l'ouvrage a duré long-temps. Au dessous des rouleaux il y a un Recipient aussi gros qu'une grande Auge, où tombe la liqueur, mais qui n'y reste pas, mais tombe sous terre dans un tuyau ou gouttiere de plomb, bien clos par dessus, qui la porte dans la Cisterné, qui est attachée près des degrez, par où l'on va du Moulin au lieu où l'on fait cuire le Sucre.

Mais il ne faut pas qu'il demeure en cette Cisterné plus d'un jour, de peur qu'il ne s'aigrisse, de là il doit passer par un tuyau attaché à la muraille, dans la Cuve où il se doit reposer & clarifier jusqu'à ce qu'on en ait besoin, & selon que l'ouvrage s'avance, & à mesure qu'il se clarifie dans la Cuve, & que l'escume s'élève, il en sort par un passage ou par une gouttiere faite exprès : comme aussi de la seconde Cuve, lesquelles deux escumes ne valent pas la peine qu'on les distille, parce que l'escume en est sale & grossière, mais les escumes des trois autres Cuves sont conduites dans le distillatoire, pour y estre dans les Cisternes, jusqu'à ce qu'elles soient un peu aigres, car jusqu'alors elles ne s'élèveroient point jusqu'au bord.

L'on remue & l'on clarifie cette liqueur d'une Cuve dans une autre, & d'autant plus qu'elle passe par diverses Cuves, d'autant plus elle se clarifie & devient plus pure, étant tirée continuellement avec des cueilleres à pot, & escumée avec des Escumoirs, que les Negres tiennent en leurs mains, jusqu'à ce qu'enfin on en vienne à la cuite, où il y a beaucoup de peine à la faire cuire, & à la remuer ; & pendant qu'elle cuit, l'on jette dans les quatre dernières Cuves une liqueur faite d'eau & d'Oziers, qu'ils appellent Trempe, sans quoy le Sucre demeure toujours dans une substance viqueuse & ne se coaguleroit jamais. L'on en met fort peu, mais comme elle est aspre & aigre elle change la viscosité du Sucre & la fait cailler & se separer ; ce qui se remarque en tirant quelques gouttes qu'on laisse refroidir, qui tout aussi-tost s'endurcissent, & alors elle est assez cuite.

Après cet essai ils jettent deux cueillerées d'huile d'Olive dans

la Cuve, & tout aussi-tost la liqueur commence à bouillonner & à s'enfler : De sorte qu'après l'avoir bien fait cuire on l'oste de la Cuve avec des cueilleres pareilles à celles dont ils se sont servis cy-devant, & la mettent en d'autres cueilleres qui sont beaucoup plus grandes que les autres, & qui ont deux anses, avec quoy ils la transportent dans la Cisterne pour se refroidir près des degrez par où l'on va au lieu où l'on fait le feu. Mais comme ils tirent la fin de la liqueur hors de la Cuve, ils le font avec toute la promptitude qui leur est possible, & jettent aussi-tost dedans de l'eau froide, afin d'empescher qu'elle ne brule, car le feu du Fourneau continuë toujours en mesme chaleur, & de mesme aussi d'abord qu'ils ont retiré cette eau de la Cuve avec leurs cueilleres, ils sont soigneux en mesme degré & promptement lors qu'ils ont tiré la dernière cueillerée d'eau, d'y remettre de la liqueur de la Cuve la plus proche, afin d'empescher la Chaudiere de bruler, & la remplissent de la sorte de la Cuve plus proche, & celle-cy de l'autre qui luy est voisine, & celle-cy de la troisième, & celle-cy encor de la quatrième, & celle-cy aussi de la Cuve clarifiante, & celle-cy de la Cisterne, & la Cisterne du Moulin à Sucre.

Cet ouvrage continuë de la sorte depuis le Lundy à une heure du matin jusqu'au Samedi au soir, qu'on esteint le feu des Fourneaux, pendant toutes les heures du jour & de la nuit, avec des relais continuels d'hommes, de Chevaux & de Bœufs.

La liqueur estant assez rafraîchie pour la mettre dans les pots, on les apporte près le rafraîchissoir, & en bouchant premièrement la pointe du pot, qui est le fond, avec des feuilles de Platane, le trou n'en estant pas plus grand que de la grosseur du doigt, ils remplissent le pot, & le mettent entre des estançons, dans le lieu du remplissage, où il demeure jusqu'à ce qu'il soit tout à fait froid, ce qui arrive en deux jours & deux nuits, & alors si le Sucre est bon, on y donne chiquenaude avec le doigt, comme on feroit sur un pot de terre, pour sçavoir s'il est comme il faut, mais si le Sucre est mauvais, il ne sera ny bien dur, ny ne rendra aucun son, c'est pourquoy il le faudra lors changer & le porter dans la raffinerie, & l'y mettre entre des estançons : mais premièrement il faudra oster les bouchons de tous les pots, afin que les Melasses puissent sortir par ce trou-là, & dégoutter dans une gouttiere ou tuyau de planches, creux au milieu, qui porte les Melasses de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elles viennent dans les

les Melanes de l'un à l'autre jusqu'à 1

Cisternes, dont il y en a ordinairement quatre, une à chaque coin, & y demeure jusqu'à ce qu'il y en ait une assez bonne quantité, & alors on le fait recuire encor, de celui-là on en fait des Pannelles qui est une sorte de Sucre inférieur aux Mascotiades, mais qui pourtant sucre assez bien, & il y en a qui est d'une assez belle couleur.

Les pots ainsi ouverts au fond, les Melasses en coulent, mais si lentement, qu'à peine peuvent-elles avoir achevé de couler dans un mois, dans lequel temps le Sucre doit estre bien purifié, c'est pourquoy ils jugerent à propos de faire entrer dedans par le bout d'embas, un baston pointu qui perçast jusqu'à l'autre bout, esperant par ce moyen de donner un passage plus libre & plus prompt aux Melasses : Mais ils y trouverent fort peu d'amendement quant à la purgation, dont voicy la raison : c'est que comme le baston entroit dans le Sucre, il pressoit tellement le Sucre, qu'il fermoit tous les pores du passage pour les Melasses. Voyant donc que cela ne leur produisoit aucun bien, ils inventerent une maniere, qui estoit de percer le Sucre avec une vrille de fer, qui coupoit son chemin sans passer le Sucre, & par ce moyen-là les Melasses eurent leur passage libre sans aucun empeschement ; de sorte que le Sucre se trouva bien purifié dans un mois. Quant à la maniere d'en user après qu'il est purifié, vous la trouverez décrite dans mon Indice, au dessein de la raffinerie. Et cecy est tout le procedé qui s'observe à faire le Sucre de Mascotiade, dont il y en a de meilleur l'un que l'autre, selon que les Canes se trouvent plus ou moins bonnes ; car de mauvaises Canes ne scauroient jamais faire de bon Sucre.

J'appelle celles-là mauvaises, qu'on a cueillies devant ou après le temps de leur vraye maturité, ou qui sont mangées des Rats, & par consequent pourries, ou qui sont renversées par les Oziers, ou serrées pendant le mauvais temps, chacun de ces accidens estant suffisant de faire que ces Canes ne fassent que de mauvais Sucre.

Au temps qu'ils esperent que le Sucre doit estre bien purifié, ils tirent les pots des estançons dans la raffinerie, & les apportent dans le frappeir, que l'on trouvera dans le plan de la raffinerie, & les tournant sen-dessus dessous, on frappe fort du pot contre terre, & le Sucre en sort tout entier, comme une balle hors du moule, & lors qu'il est dehors, l'on peut voir trois sortes de couleurs dans le pot, les sommitez un peu brunâtres, &

d'une substance escumeuse & legere ; le fond d'une couleur encor plus brune, mais pesante, grossiere, humide & pleine de Melasses, qu'ils retranchent & separent d'avec le reste, & les reservent pour les faire recuire avec les Melasses pour Pannelles : La part du milieu qui fait plus des deux tiers du pot, & paroist d'une belle couleur claire, qui est sec & doux, est mise à part, & ensuite ils la font porter de jour en jour sur le dos des Assinigos & des Chameaux, en des sacs de cuir, avec une toile poissée par dessus, à leurs Magasins qui sont à la Ville du Pont, pour les mettre dans des Fustailles & des Caisses, pour estre ensuite chargez dans les Navires pour l'Angleterre, ou pour quelqu'autre endroit du monde, où la vente en est meilleure.

Quoy que les meilleurs mesnagers en usent de la sorte, & ceux qui veulent conserver leur credit, comme le Colonel Jacques Drax, le Colonel Walrond, Monsieur Raynes, & quelques autres que je connois en ce lieu-là ; neantmoins la plupart des autres, lors qu'ils tirent leurs Sucres, laissent tout aller ensemble, tant le fond que le sommet, & ainsi laissent le bon supporter le mauvais, mais lors qu'ils viennent trouver les Marchands pour les vendre, ils n'en veulent donner que trois livres dix sols sterling pour les uns, & pour les autres ils en donnent bien jusqu'à six livres quatre sols sterling & plus ; & ceux qui prennent ce soin-là, ont tant de credit envers les acheteurs, qu'à peine ouvrent-ils la fustaille pour en faire l'essay, tant ils sont asseurez de la bonté des Sucres qu'ils font, comme de ceux des Colonels Jacques Drax, Walrond, Monsieur Raynes, & quelques autres personnes de l'Isle que je connois. Je n'ay rien dit encor de la maniere de faire les Sucres blancs, mais cela est bien plutôt dit que fait : car quoy que le Sucre de Mascouïade ne demande qu'un mois de temps pour le rendre tel qu'il est, après qu'il a esté cuit, le Sucre blanc requiert quatre mois, ce qui se fait de la sorte. Il faut prendre de l'Argile & la détremper avec de l'eau épaisse comme de la bouillie ou de la purée de pois, puis on la verse sur la sommité du Sucre de Mascouïade, comme il est situé dans le pot, dans la raffinerie, où il le faut laisser quatre mois ; & si l'Argile se fend & se crevasse, en sorte que l'air y entre, il la faut reclore avec de mesme Argile détrempee, soit avec la main, soit avec une petite truelle. Et lors qu'on vient à ouvrir ces pots-là, l'on y trouve de la difference tant en la couleur qu'en la bonté du sommet & du fond, qui n'est que de la qualité pour estre mis

au rang des Mascotiades, mais le milieu est parfaitement blanc & excellent sucre en pain, dont le meilleur vaut à Londres vingt deniers sterling la livre.

Je ne me souviens pas d'avoir rien laissé à dire de tout ce qui peut servir à la fabrique du sucre, si ce n'est que par fois après les grandes pluyes, qui rendent l'air plus humide qu'à l'ordinaire, on l'expose au soleil pendant les beaux jours, sur des toiles, ou dans le lieu où l'on ouvre les pots, & par fois l'on apporte aussi des poisses pleines de charbon allumé dans la raffinerie. Si j'ay oublié quelqu'autre chose en ce lieu-icy, on le trouvera supplée dans les Indices de mes Plans.

Quant à la distillation des escumes qui coulent dans le distillatoire des trois plus petites Cuves, elle se fait de la sorte. Après qu'elles ont demeuré dans les Cisternes, que mon Plan vous montre dans le distillatoire, jusqu'à ce qu'elles soient un peu aigres, (car jusqu'à ce que cela soit de la sorte, les esprits ne se veulent pas eslever dans l'Alembic) le premier esprit qui en sort, est une liqueur foible, qu'on appelle petit vin, laquelle liqueur l'on remet dans l'Alembic, & on la redistille encor, d'où vient que de cela il en sort un esprit si puissant, qu'en approchant une chandelle à une distance raisonnable du bondon de la Barrique ou de la Pipe où on la garde, les esprits s'y jettēt, & s'y attachent, & portent le feu dans le Vaisseau, en sorte qu'estant tout enflammé dedans il se rompt, devient tout en flâme, & brisèle tout ce qui se trouve de combustible à l'entour de luy.

Nous perdîmes un excellent Negre par un accident de cette nature-là, qui portant une cruche remplie de cet esprit du distillatoire à la sommellerie, au soir ne sçachant pas quelle estoit la force de la liqueur qu'il portoit, approcha la chandelle un peu plus près qu'il ne devoit, afin de voir plus commodément comme il la pourroit mettre dans l'Entonnoir, qui portoit la liqueur dans le tonneau : mais l'esprit estant émeu par ce mouvement, sortit hors de la cruche, & s'estant attaché à la flâme de la chandelle, mit tout en feu, & tua le pauvre Negre, qui estoit un fort bon serviteur. Que si dans l'instant que cela prit feu, il eust porté sa main sur le bondon & eust bouché le vaisseau, tout eust esté sauvé, mais comme il ne sçavoit pas ce remede-là, il perdit tout le vaisseau où estoit cet esprit, & sa vie aussi en mesme temps. De sorte qu'à cause de ce malheur-là, l'on fit des défenses tres-expresses d'apporter plus de ces esprits-là le soir dans la sommellerie, ny aucun feu ou

aucune chandelle allumée à quelque heure que ce fust.

Quoy que ce breuvage ait eu le malheur de tuer un Negre, il a eu neantmoins la vertu d'en guerir plusieurs, car alors qu'ils se portent mal, & qu'ils se trouvent enrhuméz pour avoir eu froid, comme il leur arrive fort souvent, & leur est aussi fort aisé, n'ayant rien sous eux pendant la nuit qu'un aïx tout simple, sur qui ils couchent, & rien pour les couvrir: Car quoy que les jours soient chauds, les nuits sont froides, de sorte qu'il est impossible que ce changement-là n'agisse sur leurs corps, quoy que ce soient des gens fort robustes.

De plus comme ils s'en reviennent le soir ayant chaud & tout en sueur, s'asseans ou se couchans, il faut nécessairement qu'ils s'enrhument, & par fois cela leur engendre aussi d'autres sortes de maladies; mais lors qu'ils se sentent incommodés, ils se vont plaindre à l'Apothiquaire de l'habitation, que nous appellons le Docteur, & il leur donne à chacun un petit verre de cet esprit, qui leur sert d'un remède présent.

Et comme cette boisson est d'un grand usage pour guerir & soulager les pauvres Negres, dont on doit avoir un soin tres-particulier, parce que de leur travail dépend tout le profit qu'on peut faire, aussi soulage-t'il nos serviteurs Chrestiens, car lors que leurs forces sont espuisées par trop de labeur, en travaillant tout en sueur à la chaleur du Soleil, dix heures par jour, ils sentent que leurs estomachs sont grandement affoiblis & debilités, mais ils trouvent qu'une dragme ou deux de cet esprit les conforte & les soulage beaucoup.

Cette boisson est aussi une bonne Marchandise dans l'habitation, car on l'envoie au Pont, où on la vend à ceux qui la revendent en détail. On en vend aussi aux Navires, qui la transportent ailleurs, où s'en servent pendant leur voyage. L'on en vend aussi aux Habitans qui n'ont pas de sucreries à eux, qui ne laissent pourtant pas d'en boire excessivement, car ils l'achèptent à bon compte; le demy broc se vendoit ordinairement un demy escu pendant que j'y estois, mais on parloit alors de l'encherir beaucoup au-delà. L'on en fait toutes les semaines dans une habitation pareille à celle où j'estois, pour trente livres sterling, outre ce que boivent les serviteurs & les esclaves.

Pour achever cet ouvrage du sucre, je vous veux faire voir par estimation comme le revenu de cette Isle est augmenté, & à mon avis ce n'est pas une chose hors d'apparence. Si l'on veut retour-

ner à considerer l'estenduë de l'Isle, on trouvera en prenant le milieu de sa longueur & de sa largeur, qu'elle contient 392. milles en quarré,

$$\begin{array}{r} 28. \\ 14. \\ \hline 112. \\ 28. \\ \hline 392. \end{array}$$

dont il faut soustraire une tierce partie, qui est la plus esloignée du Pont, où se fait tout ou la plus grande partie du Commerce, qui à cause de plusieurs profondes fondrières qui sont entre deux, font que le passage en est empesché ou bouché, & outre cela la terre n'y est pas si riche ny si propre à porter des Cannes que l'autre, mais elle peut estre tres-bonne pour y cultiver quantité de bled, de Yemes, Bonaviste, Cassave, Patates, & encor pour y eslever des Pourceaux, des Brebis, des Chèvres, du Bestail & de la Volaille, pour en fournir le reste de l'Isle, qui manque de ces denrées-là. Pour cette raison nous soustrairons un tiers de ces 392. qui est 130.

$$\begin{array}{r} 2. \\ (130. - \\ 3. \\ \hline 392. \\ 130. \\ \hline 262. \end{array}$$

Et ainsi les deux tiers restans sont 262. milles en quarré, dont la plus grande partie peut estre employée en sucreries, & l'autre distribuée aux petites habitations, où l'on ne peut eriger des sucreries ou des Moulins à sucre, à cause du peu d'arpens de terre qu'elles contiennent, n'y en ayant pas plus de vingt, de trente ou de quarante dans une habitation; mais elles sont propres à porter du Tabac, du Gingembre, du Cotton, du Mahis, des Yemes & des Patates, comme aussi pour y nourrir des Pourceaux; mais dans peu la pluspart de celles-là seront acquises par des personnes qui sont puissantes, & réunies en des habitations, de cinq, de six & de sept cens arpens. Et alors nous pourrons faire nostre compte de la sorte. Un mille en quarré contiendra 640. arpens de terre, & l'on void qu'il

y en a icy 262. arpens, qui font les deux tiers de l'Isle, de sorte donc que nous multiplions 262. par 640. & le produit se montera à 167680.

Or posons le cas, que quelques-uns de ceux qui ont de petites habitations, ne les veulent pas vendre, mais qu'ils les gardent pour y faire des vivres, avec quoy ils peuvent s'entretenir & vivre à leur aise dessus, car ils peuvent vendre à bon prix les provisions qu'ils recueilleront ; pour cet usage nous en mettrons à part trente mille arpens. Nous soustrairons donc 30000. arpens de 167680. & il restera 137680. arpens pour estre employez en sucreries, desquels $\frac{2}{3}$ peuvent estre plantez de Canes, les autres $\frac{1}{3}$ pour du bois, des pasturages & des vivres, qui doivent fournir les habitations, selon l'eschelle de l'habitation du Colonel Modyford comme j'ay dit cy-devant.

640.	
262.	
<hr/>	
1280.	(27536.
3840.	27536.
1280.	<hr/>
<hr/>	
	55072.
167680.	
30000.	
<hr/>	
137680.	

Or ces deux cinquièmes font comme vous voyez 55072. arpens, & un arpent de bonnes Canes rendra 4000. livres pesant de sucre, & n'y en a point qui rende moins de 2000. livres pesant ; mais nous prendrons le milieu entre deux, & nous arrêterons à 3000. livres pesant, surquoy nous ferons nostre compte, & mettrons le prix au sucre, suivant le plus bas prix, qui est à trois deniers sterling la livre, comme il est encor Mascoüade, pour estre débité dans l'Isle au Pont.

Dans quinze mois les Canes seront meures, & dans un mois de plus elles seront nettoyyées, & prestes à entasser & serrées dans le Magazin. Ainsi nous faisons nostre compte sur le lieu, & disons 3000. trois deniers font 37. liv. 10. sols sterling, dix arpens, desquels à ce compte-là sont 375. livres sterling, nous disons donc si 10. arpens de Canes produisent 375. livres, combien 55072.

qui est le nombre des arpens contenus dans les $\frac{2}{3}$ de terre mis à part pour les sucreries ou les habitations où l'on doit cultiver les Cannes? & par la regle de trois, nous trouvons que cela se monte à 2065200. en seize mois. Or adjoustez quatre mois de plus au temps de la purification, & à le reduire en Sucres blancs, qu'on appelle

		55072.	
		375.	
10.	Z	375.l.	275360.
			385504.
55072.	Z	2065200.l.	1652161
			2065200. [O.
			2065200.
			4130400.
			1032600.
			3097800.
			3097800.
			6195600.

en Angleterre Sucre en Pain, & alors le prix sera doublé à 4130400. dont nous déduirons $\frac{1}{4}$ pour le dégast, & pour ce qui est retranché au haut & au fond des pots, qui seront de bonnes Mascouïades, mais nous déduirons pour cela, & le dégast $\frac{1}{4}$ qui est 1032600. que nous soustrairons de 4130400. & il restera 3097800. qui est le total du revenu des Sucres, qui croissent en l'Isle des Barbades pendant vingt mois, & calculez dans le Pais, à la ville du Pont; mais si l'on veut courir les risques de la Mer, comme font tous les Marchands, & l'amener en Angleterre, on le vendra à Londres 12. deniers sterling la livre, & alors il doublera encor, & montera à 6195606. & en deux mois de temps il peut estre en Angleterre.

Vous voyez par là quel vaste revenu cette petite motte de terre peut produire en vingt-deux mois de temps. Et de la sorte j'ay achevé ce que j'avois à dire de cette Plante; je veux seule-

ment donner encor une touche pour finir avec elle, comme font les Musiciens, qui jouient premierement un Prelude, puis une Leçon, & ensuite une Sarabande, qui est l'ame & la vie de tout le reste.

Ayant donc joué un petit Prelude devant vous, à cette longue & ennuyeuse Leçon du Sucre, & de la maniere de le faire, j'estime qu'il est à propos de vous donner pour la fin une Sarabande des plus belles qu'il me sera possible sur le sujet, qui est que comme cette Plante a la faculté de conserver toutes sortes de fruits, qui croissent au monde, & les empêcher qu'ils ne se corrompent, elle a aussi la vertu, estant bien appliquée, de conserver aux hommes leur santé & leur fortune; C'est pourquoy le Docteur Butter, qui estoit un des plus sçavans & des plus fameux Medecins de cette Nation, où qui se soient jamais veus dans le monde, avoit accoustumé de dire, que puis que le Sucre conservoit les Piores & les Prunes, qu'il pouvoit bien aussi conserver nos Poulmons, & afin que cela pust faire le mesme effet sur luy, il beuvoit toujours du vin clair et avec beaucoup de sucre, du plus fin & du mieux raffiné, & l'ordonnoit aussi en diverses manieres à ses Patients, pour les Rhumes & les Catharres, qui sont des maladies fort frequentes dans les Climats froids, particulièrement dans les Isles où l'air est plus humide que dans le Continent; ce qui suffira pour ce qui regarde la santé.

Quant à ce qui regarde la fortune, elle n'est pas seulement conservée, mais aussi on la peut faire par l'operation puissante de cette Plante.

Le Colonel Jacques Drax, qui au commencement qu'il vint dans cette Isle, establit sa fortune sur un fonds qui ne surpassoit pas 300. livres sterling, l'a portée à une telle hauteur, que je luy ay oüy dire, qu'il ne regarderoit jamais l'Angleterre avec dessein d'y demeurer le reste de sa vie, qu'il n'eust le moyen d'y faire des acquisitions de terres pour dix mil livres sterling de rente annuelle, comme il s'attendoit de faire en peu d'années avec ce qu'il avoit, & tout cela par le moyen de cette plante de sucre.

Le Colonel Thomas Modyford m'a dit fort souvent, qu'il avoit resolu en luy-mesme, de ne retourner jamais en Angleterre, qu'il n'eust fait en sorte que son voyage, & l'employ qu'il avoit eu en cette Isle, ne luy eussent valu cent mil livres sterling, & tout cela encor par la Plante du sucre.

Or ces gens-là estoient des hommes aussi pénétrants & aussi bien sénéze, qu'aucuns que j'aye connus entre tous ceux qui se méloient de ces affaires-là. Que si l'on peut acquérir de si grands biens, en cultivant cette Plante, & en y appliquant son industrie & sa peine, pourquoy ne les pourra-t-on pas conserver à la posterité en les ménageant comme il faut, & en faisant une dépence raisonnable, & toujours par le doux négoce du sucre?

Nous avons un vegetal dans cette Isle, à qui ne convient ny le nom d'un Arbre, ny celui d'une Plante, car c'est un Ozier, (que les François appellent Liane) qui est en quelque façon la plus dommageable Plante qui puisse croistre sur la terre; parce qu'elle renverse tout ce à quoy elle se peut joindre, tant les Canes, que toutes les autres Plantes mediocres, car elle les méprise toutes. Si on la souffre dans un Jardin, elle tourne tout autour des Herbes & des Plantes qui ont des Tiges, les abat & les ruine; que si elle trouve le chemin pour entrer dans un Verger, elle montera par le tronc jusques dans les branches des Arbres fruitiers, & les enveloppera de sorte, qu'elle en fera par maniere de dire comme une bource, parce que de la principale tige, il en sortira plus de cent petits rejettons, & s'il y a quelqu'autre Arbre qui en soit si proche, qu'il vienne à le toucher, elle trouvera le chemin pour y venir, & en renversera la cime, desfigurant entierement les Arbres, & empêchant que le fruit ne croisse. Que si on en coupe la principale tige par le bas, & tout proche de la racine, esperant que cela fera mourir la Plante, l'humidité du haut des branches fait tomber en terre un rameau, qui prend d'abord une nouvelle racine; Mais ce n'est pas-là tout le mal qu'il fait, car il monte jusqu'au haut des plus hauts Arbres, & en enveloppe & entortille tellement les branches, qu'il les empêche de croistre, & plusieurs fois il lie & attache les Arbres les uns aux autres, en sorte que l'un empêche l'autre de croistre.

Deux abatteurs de bois qui appartenoint au Colonel Drax, comme ils estoient apres à abattre un Arbre, environ le temps qu'il commençoit à pancher, & voyant de quel costé il devoit tomber, se retirerent de l'autre costé, s'estimans estre en seureté, mais cet Arbre estant attaché à un autre par ces sortes de Lianes, entraîna apres soy une grande branche de cet Arbre-là, qui tomba sur ces buscherons, & leur brisa tellement le corps, qu'à peine purent-ils s'empêcher d'en mourir.

Faites nettoyer un chemin de dix pieds de large, qui passe entre

un bois & un champ de Cannes, le soir auparavant, & le lendemain matin si vous y retournez, vous le trouverez tout traversé de ces Oziers ou Lianes, qui seront si proches des Cannes, que si vous attendez jusqu'au jour suivant à y aller, elles auront attrapé les Cannes, & ce sera trop tard pour y vouloir remédier, car lors qu'elles sont une fois mêlées ensemble, il est impossible de détruire les unes sans ruiner les autres, car en quelque lieu qu'elles touchent la terre, elles y prennent de nouvelles racines, & rampent de la sorte par tout, & à mesure qu'elles s'avancent, elles renversent tout.

Ces dommageables Lianes, avec ces vices-là, ont aussi quelques vertus, car elles servent à tous les usages où l'on a besoin de cordes & de lions; comme pour lier nostre bois & nos Cannes en fagots, ou toute autre chose où l'on a besoin de se servir de cordages; & sans elles nous aurions bien de la peine, car nous n'avons aucun bois qui soit propre à faire des cerceaux pour lier des barriques, des barrils, des cuves, & autres semblables vaisseaux; & on en peut avoir de quelle longueur & grosseur l'on veut, étant tres-propres pour cela.

Il y a diverses sortes de ces Lianes, mais il y en a qui portent du fruit, qui est un peu plus gros que des gouffes de fèves, dans lesquelles lors qu'on les partage en long avec un couteau, l'on y void une diversité des plus belles couleurs qui se puissent imaginer, & si bien alliées, qu'il ne se peut rien voir de plus beau.

Faites abattre les Arbres d'une douzaine d'arpens de bois en droite ligne, & lorsque la terre en sera entierement nette & desgarnie, le costé du bois que vous aurez laissé debout, qui sera aussi sur la même ligne droite, vous y verrez ces Lianes en peu d'années monter à la cime des Arbres, qui seront du moins de quatre-vingt ou cent pieds de haut, & depuis la cime jusqu'à terre au costé extérieur du bois, tout sera couvert de feuilles larges, vertes, & luisantes; de sorte que si l'on s'absente de ce lieu-là deux ou trois années, & que vous y alliez chercher du bois, vous y trouverez une fort belle Courtine verte de 300. pas de long, & de 80. pieds de haut, qui est une aussi agreable tromperie à la veüe, qu'il s'en puisse voir ailleurs, & c'est une des plus agreables choses à voir qu'il y ait dans l'Isle. La même chose se fait aussi dans les bouches ou entrées des cavernes, où vous trouverez une caverne qui sera capable de tenir 500. hommes, & l'ouverture couverte d'une courtine verte de 40. pieds de haut, & de 200. pieds de long, qui est si épaisse, & les branchages & rameaux en

en sont tellement entrelassez les uns dans les autres, qu'à moins que de les éloigner à costé, à peine peut-on avoir assez de clarté pour y lire.

Ces cavernes sont fort frequentes dans l'Isle, & de diverses grandeurs, les unes sont mediocres, & les autres fort grandes & spacieuses: Les Negres fugitifs s'y mettent souvent à couvert pour un long-temps, & pendant la nuit ils rodent çà & là par la campagne, & dérobent des Cochons de lait, des Bananes, des Patates, & des Poulets, & les apportent-là, où ils font festin tout le long du jour de ce qu'ils ont dérobé pendant la nuit precedente, & parce que les nuits sont obscures, & qu'ils ont le corps noir, ils s'échappent sans qu'on les puisse appercevoir.

Il n'y a rien plus nécessaire en ce Pais que les Limiers, pour découvrir ces voleurs; J'ay esté en plusieurs de ces cavernes, pour voir quelle sorte d'air il y avoit, mais je trouvay qu'il estoit si serré & si humide avec cela, que j'en pensay perdre la respiration; & je croy que si j'y avois demeuré seulement une nuit; je n'en serois jamais fort.

Je me suis souvent estonné, pourquoy des cavernes & des rochers si vastes ne produisoient aucunes sources d'eaux; veu que l'air qui les touche est si humide; car on void en Angleterre, que là où il y a des rochers, il y a des sources d'eaux; & par fois lorsque le temps est humide, l'humidité pend sur les rochers en gouttes, & coule de la sorte en bas, & trouve un chemin pour se donner passage en diverses petites fontaines.

Mais il n'en est pas de mesme icy, l'air y est beaucoup plus humide qu'en Angleterre; mais la vraye raison est que cela vient de la secheresse extraordinaire, & de la spongiosité de la pierre, qui suce & boit toute l'humidité qui l'environne & la touche, & neantmoins n'en est jamais satisfaite.

J'avois pensé d'essayer ce que pourroit faire l'experience solitaire du Chevalier François Bacon, touchant la fabrique des fontaines artificielles, mais les auges faites de cette pierre-là, qui est si seche & si spongieuse, n'auroient jamais esté propres à cela. Outre que nous n'avons point de saleures qui sont nécessaires pour venir à bout de cette experience-là.

Nous avons encor une autre sorte d'Oziers, mais ils sont faits de la gomme des Arbres, qui tombe des branches goutte à goutte, l'une pendant à l'autre, jusqu'à ce qu'elles touchent à terre; d'où elles reçoivent quelque sorte de nourriture, qui leur donne le moyen de

grossir, & s'il arrive que trois ou quatre descendent si proche les unes des autres, qu'elles viennent à se toucher, & que le vent les retorde ensemble, elles ressemblent si fort à des cordes, qu'on ne sçauroit distinguer à cinq pas de là, si c'est une corde ou un ozier. J'en ay veu de diverses grosseurs, comme depuis les plus petites fibres d'un foïet, jusqu'à la grosseur des cables du Navire, nommé le Souverain, & la pluspart de ces Arbres propres à faire du mer-rain, dont j'ay fait mention cy-dessus, en ont les uns quatre, les uns cinq, & les autres une demy douzaine, qui pendent comme les cordes des cloches, depuis les branches jusqu'à terre; ce qui me parut d'abord à mon arrivée, comme une chose rare & un spectacle nouveau.

Il y croist aussi de fort bon aloës, la plante en est tres-belle; les feuilles ont quatre poulces de large, & $\frac{1}{4}$ de poulce d'épais, & environ un pied & demy de long, avec des piquans de chaque costé, & le dernier rejetton qui s'esleve dans le milieu, porte des fleurs jaunes, les unes au dessus des autres, qui sont eslevées de deux pieds au dessus des feuilles.

L'on prend ces feuilles épaisses, & on les coupe tout au travers, d'où sort l'Aloës, qu'on expose au Soleil, qui le rarefie, & le rend propre pour estre gardé; mais c'est celuy qui sort le premier qu'on garde, car si on le laisse couler trop long-temps, il sera beaucoup pire, mais on jette la feuille devant que celuy-là sorte.

La feuille de cette Plante, qu'on appelle *Semper-vivum* en Angleterre, & croist près du feu dans les cuisines, pendue à une solive au plancher, avec un linge huilé autour de la racine, avec la peau ou l'écorce interieure du Sureau, & quelques autres ingrediens, cuite dans de l'huile d'Olive, est le meilleur remede qui soit au monde pour une brûlure ou eschaudure, estant appliqué sur le champ, & parce que c'est le meilleur de tous les remedes qu'on ait jamais trouvez pour cela; je le veux coucher par écrit en ce lieu icy. Voicy quel il est.

Prenez du *Semper-vivum*, des feuilles de Plantin, & la peau verte du Sureau, de chacun parties égales, & les faites cuire dans de l'huile d'Olive, en quantité suffisante pour tirer toute la teinture en cuisant, alors exprimez toute l'huile, & la remettez sur le feu, & y mettez un peu d'Esprit-de-vin, & autant de cire jaune qu'il en faut pour le reduire en consistance d'onguent.

Il y a encor une autre Plante, qui est la Plante sensible, qui ferme ses feuilles aussi-tost qu'on la touche avec la main, ou du

bout du baston qu'on tient, & peu de temps apres, elles viennent à se rouvrir d'elles-mêmes.

Il y a fort peu de fleurs dans l'Isle, & pas une qui soit de bonne odeur, comme le Lys blanc, qui croist dans les bois, mais dont la fleur est beaucoup plus belle que celle de pardeçà; comme aussi le Lys rouge, qui est de la même grandeur, mais ny l'un ny l'autre ne sont de bonne odeur.

La fleur de S. Yago, ou de S. Jacques, est fort belle, mais d'une mauvaise odeur; Nous avons encor une autre fleur, qu'on ne doit pas oublier à cause de sa rareté, parce qu'elle s'ouvre lorsque toutes les autres se ferment, qui est lors que le Soleil se couche, c'est pourquoy nous la nommons la Fleur de la Lune; elle croist par grosses touffes, ses feüilles sont presque de la forme d'un cœur, la pointe se tournant en arriere, la fleur est un peu plus grande que celle de la Primevere, mais du plus beau violet que j'aye jamais vu. Lors que cette fleur tombe, la graine paroist, qui est noire, avec un œil violet, fait comme un bouton, & de même grosseur, si bien travaillé, & si fort avec cela, qu'on s'en pourroit bien servir pour en garnir un habit.

J'emportay avec moy de la semence ou graine de Rosmarin, de Thin, de Sariette, de Marjolaine grosse & menuë, de Persil, de Serpoulet, de Camomile, de Sauge, de Tenaisie, de Lavande, d'Aux, d'Oignons, de Choux, de Choux pommez, de Navets, de Raves, de Soucis, de Laittuës, de Targon, que je semay, & leverent & creurent fort bien; j'avois aussi de bonne graine de Porreaux, mais elle ne leva point. Nous avons des Rosiers, mais ils ne portent jamais de fleurs.

Il y a une racine, dont quelques uns des Negres ont apporté la graine, & qu'ils y ont plantée, & y a creu toujours depuis: c'est une fort grosse racine, qui est sèche & d'un bon goust; la maniere de la planter est de faire de petites montagnettes de terre, comme celles des Taupes, & planter la graine au haut, & dès aussi-tost qu'elle pousse ses tiges, elles les renversent vers terre de chaque costé, & alors à mesure qu'elles la touchent, elles poussent en haut une tige, qui ne differe pas beaucoup de l'asperge, mais qui est violette. Les ayant recueillies, & les mangeant en salade avec de l'huile, du vinaigre, & du sel, elles sont suffisantes à contenter un goust ordinaire, où l'on n'en peut pas trouver de meilleure: mais la verité est que cette racine est un bon manger, estant cuite avec du bœuf salé, & mangée avec

du beurre, du vinaigre, & du poivre. La plupart de ces racines sont aussi grosses que trois des plus gros Naveaux qu'il y ait en Angleterre. Nous en emportâmes quantité en Mer pour nostre provision, qui nous servirent bien, & nous auroient encor bien plus servy pendant nostre disette de vivres; mais les Rats, dont nous avions un nombre infiny à bord, nous en déroberent la plupart.

Dans cette partie de l'Isle qui est au vent, & est en partie à l'Est, & en partie au Nort, les orages & les vents rudes qui viennent de ces costez-là, en ont tellement emporté toutes les substances terrestres, qu'il n'y reste plus que des rochers aspres & roides, & la Mer estant fort profonde de ce costé-là, à peine les Anchres peuvent toucher le fond; quoy que les cables soient fort longs; de sorte que quelque Navire que ce soit, qui anchre de ce costé-là, s'y trouve en peril. Au contraire, si quelque Navire est au dessous du vent, au costé d'aval, & s'en esloigne en sorte qu'il perde l'abry de l'Isle, il est assuré d'estre emporté aux Isles qui sont au dessous du vent, & luy sera fort difficile de remonter & de revenir, si ce n'est en se remettant en pleine Mer; de sorte qu'il n'y a presque point de lieu seur pour descendre à terre, que dans les endroits où sont les Havres & les Bayes, qui sont au Sud-Oüest, & ces lieux-là sont si bien défendus par la nature, qu'à peu de frais on les pourroit rendre extremement forts,

Mais ils ont esté negligez par le Proprietaire, & par cette raison-là, & quelques autres, les habitans luy en ont refusé le nom.

Il y avoit un Gentil-homme dans l'Isle, qui prétendoit d'estre Soldat & Ingenieur tout ensemble, qui entreprit de fortifier toutes les places où l'on pouvoit descendre à terre, & de les fournir d'une quantité d'Artillerie, suffisante pour les défendre, pourveu qu'on luy payast les droits de l'Excise pendant sept ans, ce qui luy fut accordé par le Gouverneur & par l'Assemblée.

Sur cela il se mit à travailler, & fit un Fort, mais tel, que lors qu'il y vint d'autres Ingenieurs plus capables que luy, ils le trouverent tres-pernicieux: car commandant à tout le Havre, & n'estant pas assez fort pour se défendre de soy-mesme, s'il estoit pris par l'Ennemy, il pourroit faire beaucoup de mal au costé de la terre; de sorte que lorsque que j'y arrivay ils estoient apres à l'abattre, & en son lieu y faire des Tranchées & des Ramparts, avec des Palissades, des ouvrages à corne, des Courtines, & des Con-

trescarpes, & ayant posé une bonne Fortification de bois debout tout autour de l'Isle près de la Mer, on creut que cela suffisoit pour empêcher la descente des Troupes Estrangeres quelles qu'elles fussent, & pour défendre aussi les habitans au dedans de l'Isle.

On bastit trois Forrs, l'un pour servir de Magasin, pour y loger leurs munitions & leurs poudres; & les deux autres pour y faire leur retraite en toutes les occasions qu'il seroit nécessaire. Lors que je partis de là ils pouvoient mettre dix mille hommes sous les Armes, aussi bons Soldats, & aussi resolus qu'il s'en puisse voir ailleurs, & mille bons Chevaux; en quoy consistoit toute la force de l'Isle lors que j'en sortis.

On s'y gouverne selon les loix d'Angleterre, dans toutes les affaires Criminelles, Civiles, de Guerre, Ecclesiastiques & Maritimes.

Ces Loix sont administrées par un Gouverneur, & dix Conseillers, quatre Cours ordinaires de Justice, dans les causes Civiles, qui partagent le Pais en quatre circuits, Juges de Paix, Connestables, Marguilliers, & Dixmeurs; il y a cinq Assises l'année pour juger les causes Criminelles, & toutes les Appellations de causes Civiles qui viennent des Cours inferieures. Et lors que le Gouverneur le juge à propos, il convoque une Assemblée pour juger en dernier ressort, pour faire de nouvelles Loix, & abolir les anciennes, selon que l'occasion s'en offre, suivant la nature du Parlement d'Angleterre, aussi est-il composé du Gouverneur; comme Souverain de son Conseil, comme sont les Pairs, & de deux Bourgeois choisis de chaque Parroisse pour le reste.

L'Isle est divisée en onze Parroisses; l'on ne paye aucunes Dixmes au Ministre, mais on luy donne une pension annuelle en Tabac, qui est d'une livre de Tabac pour chaque arpent de terre des particuliers, outre certains devoirs de l'Eglise, des Mariages, des Baptesmes, & des Enterremens.

Il y avoit aussi une Commission perpetuelle pour la punition de l'Adultere & de la Paillardise, quoy qu'elle soit rarement mise en execution.

Il faudroit dire quelque chose touchant les saisons de l'année, mais ce sera succinctement, ce qui fera que nous en serons moins ennuyeux. Pendant quatre mois de l'année, le temps est plus froid que dans les autres huit mois, ces quatre mois sont Novembre,

Decembre, Janvier & Février, & neantmoins ils sont plus chauds que n'est le mois de May de pardeçà.

Il n'y a point de cheute generale de la feüille des Arbres, chaque Arbre ayant sa cheute particuliere ; comme si deux Locustes sont esloignez de la distance d'un jet de pierre l'un de l'autre, ils n'auront pas leur cheute en mesme temps, car les feüilles de l'un tomberont en Janvier, & celles de l'autre en Mars, un troisieme en Juillet, un quatrieme en Septembre ; & ainsi tous les mois une sorte d'Arbres, ont leurs divers temps de la cheute de leurs feüilles : mais le mois de Février est celuy dans lequel il en tombe le plus, comme je l'ay remarqué.

Les feüilles qu'on trouve tombées sous les Arbres, estant la plupart larges & roides, lors qu'elles croissoient, & ayant plusieurs veines qui vont du milieu de la tige jusqu'à l'extremité de la feüille, lorsque l'endroit le plus mince de cette feüille est pourry & consumé, ces veines paroissent comme des Anatomies, avec les plus estranges figures, & les plus belles formes que j'aye jamais veües, & propres à estre gardées comme une rareté dans le cabinet des plus grands Princes ; comme aussi les testes de Negres, qu'on trouve dans les Sables, qui ont environ deux poulces de long, avec le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, & une partie du cou ; je n'ay jamais sceu trouver aucune racine par où elles püssent croistre, mais je les ay toujours trouvées toutes seules dans les Sables, sans estre attachées à rien. Ce n'est point aussi un fruit qui tombe d'aucun Arbre, car on l'y verroit croistre ; elles sont aussi noires que du geay, mais personne ne sçait d'où elles viennent.

Il n'y a point de mines en cette Isle, non pas mesme de charbon, ce qui fait que nous conservons nos bois autant que nous pouvons.

L'on trouve qu'il sort d'un Rocher, dans un endroit de l'Isle, une substance onctueuse, à peu près comme du goudron, qu'on croit avoir plusieurs vertus, quoy qu'elles ne soient pas encor connües, mais l'on a déjà decouvert qu'elle est bonne pour arrester le flux de ventre, estant prise en breuvage, & pour toutes les douleurs & meurtrisseures du corps en oignant les parties, & elle est si subtile, qu'estant mise en la paulme de la main, lors qu'on la frotte elle penetre jusqu'au dos de la main.

Il y a une autre substance gommeuse, qui est noire, & dure comme de la Poix, & dont on se sert au lieu de Poix, nous l'appellons Mountiack.

Vous ayant fait dans mes recits de la bonne chere, la description des viandes que cette Isle produit, pour l'entretien de la vie, & mesme pour ses delices, en ce qui regarde la table; je n'en diray rien davantage, mais on n'en est pas mieux pour cela, parce qu'on est grillé depuis le matin jusqu'au soir des ardentes chaleurs du Soleil, en sorte que pendant ces douze heures, à peine en pouvez vous trouver deux où vous puissiez jouir de quelque sorte de contentement.

Ou comment pouvez vous trouver de la chaleur dans vostre estomach pour digerer la viande, lors que le Soleil a tellement espuisé vostre chaleur & vos esprits, & attiré aux parties exterieures, que vous en estes tout frileux au dedans ? Ce qui fait que vous estes obligez de vous servir de remedes qui sont presque aussi mauvais que la maladie mesme, de liqueurs si fortes qu'elles ostent la respiration à mesure qu'elles coulent dans l'estomach, & de poivre rouge au lieu d'espece, qui n'a gueres moins de chaleur qu'un charbon ardent ; & encor toutes ces choses-là à grand' peine peuvent-elles retirer au dedans la chaleur que le Soleil a attirée au dehors : & une partie de ce defaut est causé par le peu de prévoyance ou le manque de consideration des Habitans, qui bastissent leurs demeures, plutôt comme des estuves que comme des maisons, car la plupart sont basties de bois, peu eslevées, qui empeschent que le vent n'y entre, & au contraire retenans le Soleil, quoy qu'ils ayent les moyens d'en user autrement ; car j'entreprendray de desligner une maison de sorte, qu'aucun n'aura juste sujet de se plaindre de l'excessive chaleur, & ce qui causera ce remede-là, apportera avec soy la plus grande beaute qu'on scauroit voir.

Les Palmites étant rangez dans un ordre convenable, comme je vous enseigneray dans mon dessein, seront posez de sorte entre le Soleil de la maison, qu'ils la tiendront continuellement à l'ombre ; & l'ombre en sera à une telle distance, qu'on sentira fort peu de chaleur à quelqu'heure du jour que ce soit : car les ombrages qui sont faits par les plus hauts Arbres sont asseurement les plus frais, parce qu'ils rejettent la chaleur plus loin.

Outre cela il y a plusieurs autres avantages qu'on peut tirer dans l'invention de cette maison, car je voy que les Habitans qui y sont ne se soucient pas de quelle maniere ils bastissent leurs maisons, pourveu qu'ils les achevent, ce qui fait qu'il y en a qui sont si intolerablement chaudes, que ny eux ny qui que ce soit n'y

peut demeurer sans estre en sueur.

En premier lieu donc, nous considererons quelles erreurs il y a dans leurs desseins, afin que nous puissions plus aisément montrer quel est le meilleur moyen de les corriger. Une maison seule qui est bastie en long, & sur une ligne du Nort au Süd a les incommoditez qui suivent. Le Soleil luit sur les murailles du costé de l'Est depuis six heures jusques à huit; de sorte que les Rayons donnent à plat sur ce costé par l'espace de deux heures: & les Rayons demeurans sur une ligne plate ou oblique, comme est celle-là, donnent une chaleur plus grande que sur une ligne diagonale, qui fait glisser les rayons à costé, comme dans un jeu de Paulme, lors que la balle en donnant contre les murailles vient à glisser, elle frappe avec beaucoup moins de force, que lors qu'elle trouve toute la resistance du bout de la muraille, où elle est rencontrée par une ligne oblique & plate: De mesme les Rayons du Soleil, plus ils sont opposez par quelque corps plat que ce soit, & plus ils brulent violemment.

Cette muraille des costez estant eschauffée, le Soleil s'esleve & luit avec plus de chaleur, & alors les chevrons se trouvent en ligne oblique, qui est plus mince & moins capable de resister aux Rayons, & la couverture estant de lattes, reçoit la chaleur bien plus viste. & la garde plus long-temps que si elle estoit de rhuile, de sorte que toute la matinée devant midy, ce costé-là du toit reçoit autant de chaleur que le Soleil est capable d'en donner, & en cette maniere traverse de l'autre costé, où il en donne encor d'autant plus l'après-dînée, qu'elle se trouve augmentée par la chaleur espandue dans la maison & dans l'air tout le matin devant; de sorte que le four estant eschauffé des deux costez, qu'en peut-on attendre sinon que ceux qui sont dedans soient tout cuits? & encor plus, parce que le vent est retenu dehors, qui y devoit entrer pour la rafraîchir, en fermant toutes les avenues qui le peuvent laisser entrer, ce qu'ils font toujours de peur que la pluye n'y entre avec le vent, & laissant entrer le Soleil au bout de Ouëst, à l'endroit & dans le temps que le Soleil est le plus chaud.

C'est pourquoy cette espece de bastiment est tres-pernicieuse à ceux qui aiment leur santé, qui est la consolation de leur vie: Mais on dira qu'une maison double diminuera beaucoup cette chaleur, parce que le costé de Ouëst n'est point visité par le Soleil au matin, ny celuy de l'Est l'après-dînée. Je confesse que cela peut remedier à cette incommodité-là, mais bien peu, car les
double

doubles toits estans exposez au Soleil en lignes obliques, la plus grande partie de la matinée, & estans reflechis d'un costé à l'autre, lors qu'il vient au Meridien (& du moins deux heures devant & après) avec l'ardente chaleur qu'il donne à la gouttiere qui est entre deux, & qui est au milieu de la maison d'un bout à l'autre, cela eschauffera de sorte le costé de l'Est de la maison, que toute l'ombre qu'il aura l'après-dînée ne sera pas capable de le rafraîchir ny de le rendre habitable ; & lors on peut penser en quel estat est le costé de Ouëst.

Au lieu que si vous bâtissez vostre maison sur une ligne à l'Est & à l'Ouëst, vous avez ces avantages, que le matin le Soleil ne luit jamais obliquement plus de deux heures, qui est depuis six jusqu'à huit heures, & autant l'après-dînée, & non pas mesme pendant tout ce temps-là ; & il ne sçauroit jamais luire en ligne oblique sur le toit, mais glissant des deux costez, il rejettera beaucoup de la chaleur.

J'avouë que j'ayme beaucoup mieux une maison double qu'une maison simple, mais si j'ay une double couverture, c'est à dire deux faistes & une gouttiere entre deux, quoy qu'elle soit bastie sur une ligne de l'Est à l'Ouëst : neantmoins le Soleil (qui doit donner dessus pendant toute la chaleur du jour) en augmentera tellement l'ardeur, en refléchissant ses Rayons d'un costé à l'autre, & si violemment de l'un & de l'autre de ces costez sur la gouttiere, qui comme vous sçavez doit estre au milieu de la maison en allant d'un bout à l'autre, que vous sentirez cette chaleur qui est en haut tres-sensible dans les estages d'embas près de terre, quoy que vostre plancher soit espais d'un pied, & que vos estages ayent seize pieds de hauteur.

C'est pourquoy si je bastis une maison double, il faut qu'elle soit réglée de sorte, que la separation des chambres soit d'une bonne muraille, ou par des Colomnes Doriques avec des Arcades de l'une à l'autre, & qu'en chaque intervalle des Colomnes il y ait une bossè quarrée de pierre, pour d'autant mieux fortifier & appuyer les Arcades en haut, car je voudrois que les chambres fussent faites avec des Arcades de pierres par le haut, & que les pointes interieures des Arcades s'appuyassent sur les Colomnes, & que toute la maison fust couverte de solives & de chevrons, & par dessus de lattes, la poutre du faiste passant sur toutes les Colomnes, en sorte que la couverture puisse servir aux Arcades qui couvrent vos chambres, & que par ce moyen il n'y eust qu'un

seul faiste, qui fist glisser & rejeter les rayons ardens du Soleil, comme aussi par l'assistance des Arcades inferieures, l'on sentira peu de chaleur dans les chambres d'embas.

Mais il faut soigneusement prendre garde aux murailles des costez, que les soliveaux soient forts & bien emmortoisez les uns dans les autres, sur les Colomnes Doriques ou murailles de separation, & bien liez avec crampons de fer, car autrement les Chevrans estant de cette longueur-là, repousseront les murailles des costez, à cause que les Arcades empêcheront les couplets de descendre si bas qu'ils tiennent les chevrons fermez, & les empêchent de s'ouvrir au fond, mais pour prevenir cet inconvenient-là, il sera tres-necessaire d'avoir de bons archoutans par le dehors, qui estans placez vis-à-vis des couples soutiendront merveilleusement bien les murailles.

Si vous faites que la largeur de vostre maison soit de cinquante pieds, en donnant deux pieds à la muraille de separation, & deux pieds en haut à chaque muraille des costez, (mais plus en bas) qui sont six pieds en tout, il vous restera quarante-quatre pieds, qui estant également divisez, donneront vingt-deux pieds pour la largeur de chaque chambre, & quant à longueur vous la pouvez faire telle qu'il vous plaira, car ce que j'en dis n'est que par maniere d'avis, & non pas pour prescrire rien à chacun. Mais je vous enverray un Dessain avec celui-cy, & un Indice qui y fera joint, d'une maison telle que je la voudrois faire bastir pour le plaisir & la commodité, si je devois demeurer en ce lieu-là, & que j'eusse assez d'argent pour en faire la dépence, qui seroit si commode & si avantageuse, pour l'ombrage & le frais, qu'il y a peu de gens dans ces pais Occidentaux qui se soient estudiez ou qui ayent jamais pensé d'en bastir de semblables.

Je croy avoir décrit autant qu'il m'a esté possible, à peu près tout ce que je sçavois de l'Isle des Barbades, tant pour le plaisir que pour le profit, & fait voir quelles en sont les commoditez & les incommoditez, & ce qui regarde les maladies & la santé, de sorte qu'on peut avec raison ajoûter foy à tout ce que je puis dire pour persuader ou dissuader ceux qui auroient dessein d'y aller & de s'y establir. Mais devant que d'y répondre absolument, il faut que je m'enquiere & que je sçache quelles sont les inclinations de celui qui a ce dessein-là; car si c'est un homme qui ayme les plaisirs de l'Europe & leur diversité, & particulièrement ceux de l'Angleterre, il fera bien de n'y point venir, parce qu'il est af-

seuré qu'il ne les y trouvera pas, mais s'il trouve en luy-mesme sa volonté disposée à vouloir bien changer les plaisirs dont il jouit dans une zone tempérée, pour ceux qu'il trouvera dans la Torride, il en rencontrera quelques-uns dont le change luy sera avantageux.

Quant aux plaisirs de l'Angleterre, voyons quels ils sont, afin que nous puissions d'autant mieux juger, comme ils s'accordent au Climat des Barbades, & quel gain ou quelle perte il y auroit au change, pour ceux qui voudront se hasarder d'en courir les risques, afin que par la connoissance & la meure consideration de ces choses-là, ceux qui aiment & admirent les plaisirs de par-deça, soient invitez ou détournéz d'y aller.

Entre les recreations à quoy se plaisent les peuples d'Angleterre, pour entretenir leur santé, & prendre du divertissement hors de leurs maisons, les Courses, la Chasse & la Fauconnerie sont les principales.

Quant au Levrier, quoy qu'il soit parfaitement bien fait entre tous ceux qu'on tient pour les meilleurs, qu'il ait la teste de Couleuvre, le coû de Canard, le dos de Chevron, les costez d'une Brème, la queuë d'un Rat, les pieds d'un Chat, la poitrine large, les filets gros, le sentiment subtil, & toutes les autres parties qui le peuvent faire passer pour parfait en son espece, & de la bonne race, neantmoins à quoy servira tout cela, si la Campagne ne luy fournit point de jeu pour courir, ou s'il y en a qui ne luy puisse de rien servir? car dans une course de deux cens quarante toises, ou les Levriers se briseront le corps contre des fouches d'Arbres, ou se rompront le coû en tombant dans les fondrières, qui ne sont que trop frequentes en ce pais-là.

Quant au Chasseur & à ses chiens, ils se trouveront avoir faillly la proye avant que de commencer à chasser, car sur ce terroir, le Cerf avec sa teste haute & bien faite, & son corps agile, n'a jamais posé son pied leger, & les troupeaux de Cerfs de poil fauve n'y ont jamais esté poussez par les chiens. L'agile Cerf, d'Orcade, ny le subtil Renard, le Blereau, la Loutre ny le Lievre craintif n'ont jamais couru dans ces Bois, ny fait voir la ruse de leurs détours en ce lieu-là, & par consequent à quoy serviroient des chiens de Chasse?

Il n'y en a que d'une seule espece dont on peut tirer du service, qui sont les Limiers qui nous conduisent où sont les Negres fugitifs, qui comme je vous ay déjà dit se retirent dans les Bois &

dans les Cavernes, où ils s'entretiennent de pillage pendant plusieurs mois.

Et quant au Fauconnier, quoy que son Oyseau ait acquis tant de perfection qu'il puisse porter sa loüange aussi haut, que ses ailles peuvent porter son corps, il faut pourtant qu'il descende pour s'attacher à un simple Leurre, & le patient & adroit Fauconnier, qui s'est entierement appliqué à l'humeur de ce brave Oyseau qu'il porte, qu'il faut courtiſer comme une Maistresse, quelque reveſche qu'elle ſoit, car (comme une autre qui ſera plus douce) il ſe choquera de la moindre choſe, lors que la liberté luy en donnera la licence; & quoy qu'avec une extreme & ſoigneuſe diligence il l'ait reclamé de forte, qu'il vole à toute ſorte de gibier, dans le temps & dans les endroits où l'on l'adreſſe, & que par ſa pratique particuliere, & par ſes remarques, il ait reconnu lors que l'Eſpagneul ment & lors qu'il dit la verité, en forte que ſuivant cela il mépriſe l'un & conſidere l'autre, & qu'avec tout cela il ait toutes les qualitez requiſes dans un Oyseau ſi noble & ſi heroïque; nonobſtant tout cela la laborieuſe diligence du Fauconnier & la perfection de l'Oyseau, ne ſerviront de gueres, dans un lieu où il n'y a ny Campagne pour voler, ny Ruiſſeaux pour paſſer au deſſus, ny gibier pour le pourſuivre.

Il n'y a point de Herons, pour obliger le vigoureux. Gerfaut à ſe perdre aux yeux de ſon garde, juſqu'à ce qu'ayant abattu ſa proye, ils ſ'en viennent l'un & l'autre tomber aux pieds du Chafſeur, il n'y a point de troupes de Canards ny de Sarcelles pour faire que le Faucon hagard ſ'y arreſte & aſſomme ſa proye. Et quoy que l'oyſeleur ait bien dreſſé ſon Vautour, & que le hardy Tiercelet ſon compagnon couvre bien ſa proye, il ne ſe leverra pourtant aucun nid de Phaiſans dans ces Bois.

Les gens de qualité d'Angleterre ſe plaiſent dans une choſe, qui à mon avis ſe doit plutôt appeller une fatigue ou un tracas qu'un plaiſir, qui eſt la courſe des Chevaux, forçant ces pauvres animaux à courir au delà de ce qu'ils peuvent, au lieu qu'ils nous ſont donnez pour nous en ſervir avec moderation. Ces exercices ſont trop violens pour les païs chauds, c'eſt pourquoy il faut les abandonner en ce lieu-là,

Mais l'on ſ'y peut exercer à tirer & à joier à la boule, encor faut-il que ce ſoit à des Buttes & dans des Allées cloſes & renfermées, car le Gazon ne ſera jamais aſſez delicat pour y faire

une Prairie, ny la terre assez molle pour recevoir une fleche en tombant.

Entre tous les divertissemens hors de la maison, qui se pratiquent en Angleterre, il n'y a que ces deux-là qui se puissent souffrir aux Barbades ; mais quant à tous ceux où l'on se divertit dans les maisons, l'on s'y peut exercer aussi en ce lieu-icy, comme à toutes sortes de jeux, des Eschets, des Tables & du Damier, des Cartes, des Dez, des Galleys, des Billards, & quelques sortes de Dances, mais non de celles qui sont penibles & hautes, comme les caprioles où l'on s'esleve au dessus de terre en tournant, parce qu'elles sont trop violentes pour les pais chauds.

Il y a quelques autres divertissemens qu'on a en Angleterre, dont on ne peut pas si bien jouir aux Barbades, comme des Campagnes unies pour se promener à pied ou à cheval, avec une diversité de paisages esloignez les uns des autres, parce qu'on y est environné de Bois, dont les Arbres sont si hauts & si eslevez, qu'ils empeschent tellement la veüe, que comme sur un plan, l'on ne scauroit voir l'Horison. Mais sur les costez des Montagnes qui regardent vers la Mer, vostre œil se peut estendre aussi loin que la rondeur orbiculaire de cet element aquatique le peut permettre, mais quand on l'a veu une fois, l'œil en est satisfait, & il n'y a aucune diversité en cet objet ; car il n'y passe aucuns Navires, que ceux qui abordent en cette Isle. Il est vray que des Bois faits d'aussi beaux Arbres que ceux qui y croissent, sont de fort agreables choses à voir, & qui apportent un plaisir singulier aux yeux, mais lors qu'on est tellement renfermé, qu'à peine peut-on voir dehors, l'on est bien-tost soulé & rassasié de ce plaisir-là ; mais aussi à mesure que l'on abat les Bois, les paisages paroissent aussi plus esloignez.

Quant à la beauté du Ciel, elle surpasse autant toute celle qui se void en Angleterre ou ailleurs à quarante degrez hors de la ligne, de costé & d'autre, comme les objets de la terre des Barbades sont au dessous de ceux que nous avons en Europe. De sorte que celuy qui se peut contenter de la beauté des Cieux, y peut trouver dequoy se satisfaire suffisamment : Mais nous autres mortels qui cultivons & aymons la Terre, parce que nous en sommes faits, prenons par fois plaisir à regarder en bas, & contempler les fruits & les effets de nos propres labeurs, & lors que nous les voyons prosperer par la Benediction du Createur, nous regardons en haut pour l'en remercier, & en contemplant sa gloire qui paroist au Ciel, nous sommes transportez d'estonnement & d'admiration.

Quant au sentiment de l'odorat, quoy que nous ayons les fleurs & les boutons des Orangers, des Limonniers, des Citronniers, & des Grenadiers, avec la senteur de l'admirable fruit de l'Ananas & autres; Neantmoins quand on considere l'infinie varieté des fleurs de l'Angleterre, tant pour la beauté que pour l'odeur, il n'y a nulle comparaison entr'elles: car il y a peu de fleurs en ce Pais-là, & encore leur odeur n'est pas comparable avec les nostres d'Angleterre: car depuis que les differends entre les Maisons d'York & de Lancastrre ont cessé, il n'a creu ny Rose rouge ny Rose blanche en ce Pais-là, mais les Lys y ont renouvelé la querelle, & y contestent aussi fort que les Roses ont fait en Angleterre: car ce sont les plus beaux & les plus purs que j'aye jamais vus, tant les rouges que les blancs, mais ils n'ont point d'odeur douce.

Celuy qui pourroit transplanter les fleurs d'Angleterre aux Barbades, feroit un grand ouvrage, mais je croy que cela ne serviroit pas de grand' chose; car quoy que les rayons vigoureux du Soleil donnent l'accroissement & la vie à toutes les Plantes & à toutes les Fleurs sur lesquelles il reluit; neantmoins l'influence en est à diverses distances, & ainsi les productions se changent. Il y a des fleurs qui veulent estre simplement échauffées, d'autres rosées, & quelques-unes presque eschaudées: de sorte que de les vouloir transporter ailleurs, & les planter en des Climats qui leur sont contraires, ce seroit combattre contre la nature.

Il est vray que les herbes d'Angleterre y croissent & y viennent bien, parce qu'elles sont plus fortes & plus capables de supporter ce changement; mais les fleurs, qui sont d'un naturel plus tendre, ne peuvent pas souffrir une si grande chaleur, qu'est celle qu'elles rencontrent en ce lieu-là.

Mais pour reparer ce sens-là, quelques-uns diront que les Parfums qu'on y porte de l'Europe, peuvent abondamment suppléer à ce défaut; mais tout cela ne nous peut servir de rien, car la chaleur & l'humidité de l'air en attirent toute l'odeur, comme par mon experience propre je l'ay trouvé veritable, quoy que je les eusse enveloppez en du papier, & mis dans les tiroirs d'un cabinet, ou l'air ne pouvoit entrer, tant ils estoient bien renfermez; & quant aux Pastilles, elles perdirent entierement leur odeur & leur gonst.

Quant à la Musique, & les autres sons qui plaisent à l'oreille, ils souhaitent que l'Angleterre veuille suppléer au défaut qu'ils en ont, tant des Instrumens que de la Voix, pour divertir ce sens-

là, afin que par fois qu'ils sont harassés & fatiguez du travail, ils puissent avoir quelque sorte de soulagement par l'oreille; & pour cet effet ils avoient dessein d'envoyer querir les Musiciens qui avoient accoustumé de joier aux Jacobins à Londres, & leur donner des gages suffisans, afin qu'ils y peussent vivre aussi à leur aise qu'ils faisoient en Angleterre; & si je n'eusse pas esté extrêmement affoibly par une longue maladie, qui m'avoit mis hors d'estat de rien entreprendre, ils m'auroient employé en cette affaire-là, comme celuy qui apparemment pouvoit plus facilement gagner l'esprit de ces gens-là, pour les obliger d'y venir, parce que je les avois fort connus estant en Angleterre.

Mais quoy que je rencontraisse aux Barbades des gens qui avoient l'esprit porté à la Musique, j'en trouvay neantmoins d'autres, dont l'ame estoit tellement attachée à la terre, & aux profits qui en reviennent, qu'elle ne s'eslevoit pas plus haut; Ces personnes-là s'imaginent, & on leur a ouï dire aussi que trois scies qui vont toutes à la fois dans un mesme lieu, rendoient la plus agreable Musique qui pouvoit entrer dans leur oreille, & qu'il n'y a point d'harmonie qui leur pleust d'avantage, que d'entendre meugler une Vache dans leurs estables, & braire un Assinigo dans leurs écuries; mais l'ame de ces gens-là ne s'est jamais eslevée assez haut pour entendre la Musique des Spheres celestes, ny pour estre juges de cette science, comme on la pratique sur la terre; c'est pourquoy nous les abandonnerons à leurs delices terrestres.

Quant au sens de l'attouchement, on ne le peut appliquer qu'en deux manieres, en agissant ou en patissant, les pauvres serviteurs Negres & Chrestiens le trouvent parfaitement sur leurs testes & sur leurs épaules, par la main de leurs severes Surveillans; de sorte que ce sens ne reçoit pas plus de plaisir par cette maniere forcée d'attouchement, que celuy qui met un emplastre à une Pate rompuë; mais cecy n'est qu'une des especes passives de l'attouchement, mais prenez-le dans la plus haute, & dans la plus delicieuse maniere qu'on le peut appliquer, qui est sur la peau des femmes: elles sont si suantes & si gluantes, qu'on ne scauroit passer les mains par dessus, qu'elles ne soient engluées, & comme cimentées: de sorte qu'il y a peu de plaisir, & celuy qui agit, & celuy qui patit, n'y reçoivent pas grand contentement, de maniere que si ce sens ne reçoit aucun plaisir ny en agissant ny

patissant, on le peut quitter comme étant inutile, dans un País où le duvet des Cignes, & le poil des Castors ne se trouve point.

Quant au sens du goust, j'avouë qu'il y rencontre plus de satisfaction que tous les autres, à cause des fruits qui y croissent: de sorte que l'Epicurien ne sçauroit estre trompé, s'il fait un long voyage pour satisfaire à son Palais, puis qu'il y rencontre les plus excellentes saveurs qui soient au monde, renfermées dans un seul fruit, qui est l'Ananas. Et y a-t'il aucun Prince qui ne voulust bien convertir sa monnoye de bas alloy, en des lingots de pur or? ce qui suffira touchant les Barbades.

J'ay connu des hommes en Angleterre, qui ont le corps si robuste & si propre à souffrir le froid, qu'il n'y a point de temps qui leur soit plus propre & plus convenable, que celui de la gelée & de la neige, ces corps de fer seroient propres à faire des Colonies dans la Russie, car sous la Ligne l'on n'y poursuit point les Lièvres à la trace, & sous les Tropiques l'on ne court point avec des patins sur la glace.

Il y en a qui ont ouïy parler des plaisirs des Barbades, mais il leur fasche de laisser derriere eux les delices de l'Angleterre, ce sont des paresseux & incapables d'une si noble entreprise: que s'il y en arrive quelqu'un, il sera transporté au milieu d'une armée innombrable de Fourmis, qui le piqueront d'une si vive reproche, qu'il souhaittera de se pouvoir trouver par tout ailleurs que parmy eux, tant un paresseux est detesté dans un Pays, où l'industrie & la diligence se doivent mettre tous les jours en pratique. Le Nain peut venir en ce Pays-là, & deux fois l'année entrer en dispute avec le Geant: car si l'on les met l'un & l'autre sur une superficie pleine au temps du midy, l'on ne sçauroit connoître par leur ombre qui est le plus haut des deux.

Le Voluptueux, qui s' imagine que le jour n'est pas assez long pour luy, pour se divertir, ny le Dormeur qui croit que la plus longue nuit est trop courte pour songer à ses delices, ne sont pas propres pour se reposer & se divertir en cette Isle: car dans toute l'estendue du Zodiaque ils n'y trouveront pas ny le jour de S. Barnabé, ny la nuit de sainte Luce. Le Soleil qui court dans une carriere égale; est dans ce lieu-là un arbitre qui ne prend aucun party entre ces deux Saints, & qui comme un juge juste & bien éclairé, reconcilie ces deux extremités, & les réduit au milieu de douze en douze heures, qui est une égalité de temps incompatible à l'humeur & aux inclinations de ces gens-là.

Mais

Mais je dis cecy à ceux dont les pensées sont si aérées & si raffinées qu'ils ne trouvent rien de quoy se satisfaire, mais s'imaginent d'establi icy bas une felicité, qui surpasse la portée ordinaire des hommes. Ces esprits sont trop volatils pour s'attacher à une affaire, c'est pourquoy je les veux abandonner comme inutiles en cette Republique : mais ceux qui sont faits d'une terre moyenne, & qui ne se soucient pas de quitter ces delices qui se trouvent comme autant d'obstacles & de barrières en leur chemin, & qui sont les veritables remores qui les arrestent & les empeschent de venir à leur profit ;

Ces gens-là peuvent trouver icy des delices mediocres & moderées, avec un labeur mediocre : & s'ils en usent modement, ils contribueront à leur santé, & ceux qui ont de l'industrie, pour les bien employer, s'en peuvent servir comme d'une échelle pour monter à un fort haut degré de richesses & d'opulence, en ce doux negoce du Sucre, pourveu qu'ils ayent un fonds raisonnable pour commencer : J'entends ceux qui peuvent entreprendre d'establi une Sucrerie, qui ne se peut pas faire à moins de 14000. livres sterling, dans une habitation de 500. arpens de terre, avec un nombre competent & proportionné de Serviteurs, d'Esclaves, de Chameaux, de Bestiaux, & d'Assinigos, avec un Moulin à Sucre, & tout le reste des autres meubles & ustensiles qui en dependent, tels que je les ay décrits cy-devant.

Mais quelqu'un dira icy, pourquoy est-ce que celuy qui a la valeur de 14000. livres sterling en sa bourse, ira courir des risques si longues d'icy jusques aux Barbades, puisqu'il peut vivre pardeçà à son aise chez luy ? à quoy je reponds que chacun se peut reposer, & manger du miel de sa ruche chez luy ; mais que celuy qui peut s'élever par sa propre industrie, & par son travail, estant encor jeune & vigoureux, d'une petite fortune à une plus grande, & en y allant rendre du service au public, estre charitable aux pauvres, & encor le pouvoir faire en peu d'années, merite beaucoup plus d'estime & de loüange, & trouvera son pain, qu'il aura acquis par son honneste labeur, & par son industrie, beaucoup plus doux que celuy qui ne pense qu'à prendre ses aises, & à remplir son ventre.

Après avoir dit tout ce que je viens de dire, j'estime qu'il est encor de mon devoir, d'instruire tout autant que je pourray celuy qui voudra entreprendre de faire valoir son fonds en ces sortes d'affaires, & s'il veut prester l'oreille aux choses que je luy diray, il verra que ce ne sont pas des impossibilités ; surquoy j'appuye les calculs

que je fais: la plus grande difficulté qu'il y a, est de trouver un Amy pour Correspondant, qui soit véritablement honneste homme, fidelle, & industrieux, & lors qu'on sera arrivé à ce bon-heur-là, qui est le principal, tout le reste sera aisé, & je vous feray voir que sans l'assistance de la Magie, ny faire aucun charme, cette grande acquisition de 14000. livres sterling, se peut faire avec 3000. livres sterling de fonds, en cette sorte.

C'est assez de hazarder mille livres sterling à la fois au commencement, parce que ceux qui sont en Angleterre ne sçavent pas les Marchandises dont on a le plus de besoin aux Barbades, & de leur envoyer une charge de denrées qui leur feroient inutiles, ce seroit autant de perte pour ceux qui les auroient fait charger.

Quant à ces mille livres sterling, je voudrois qu'on les employast de la sorte: sçavoir 100. livres en Toiles, comme Canevas, & Quintins, qu'on peut acheter à Londres des Marchands François, à un prix raisonnable, & l'on peut prendre de pauvres Tailleurs à la journée en cette Ville, qui pour un salaire mediocre feront des Calçons & des Jupes d'une partie de ces Canevas, pour les hommes & les femmes Negres, & de l'autre partie des Chemises & des Calçons pour les Serviteurs qui sont Chrestiens, & des Chemises aussi, & des Jupes pour les femmes.

Quelques autres sortes de Toiles, comme de la Hollande, y feroient fort utiles, pour en faire des Chemises pour les Maistres des habitations, & pour leurs femmes & leurs enfans.

Je voudrois employer encor cent autres livres sterling, partie en Draps, gros, & fins, & partie en Carisez de Devon, & autres Estoffes façonnées & de durée, 25. livres sterling aussi en Bonnets de Montmouth, on les peut tirer de la Province de Galles, d'où l'on les enverra à Londres par les Rouliers à bon marché.

J'estime qu'il faudroit aussi employer 40. livres sterling en Mantres d'Irlandoises, telles qu'on les fait à Kilkenny, & en Chaussées d'Irlande, qu'on peut acheter à la Foire de S. Jacques à Bristol; les Chaussées serviront aux Serviteurs Chrestiens, pour les porter pendant le jour, & les Mantres pour les jeter sur eux le soir, lors qu'ils s'en viennent tout en sueur, & fatiguez de travail, & aussi pour s'en envelopper, & se couvrir pendant la nuit, lors qu'ils se reposent sur leurs Hamacs, n'y ayant aucune chose si necessaire que celle-là, pour les raisons que j'ay alleguées cy-devant. On les peut charger à Bristol mesme s'ils y trouve un Navire prest à partir pour aller aux Barbades, ou bien l'on les peut envoyer à Londres par les Rou-

liers, qui est un Charroy à fort bon marché.

Je voudrois encor employer cinquante livres sterling en Souliers, & quelques paires de Bottes, qu'on feroit faire à Northampton, & qu'on enverroient à Londres par des Charrettes, mais il faut prendre garde particulièrement à les faire larges, parce qu'ils se retirent fort, & se rident lors qu'on vient dans les Climats chauds. Il en faut faire de toutes sortes de grandeurs, pour les hommes, pour les femmes, & pour les enfans. Il les faut garder sechement & bien renfermez, car autrement l'humidité de l'air les fera moisir.

Les Gands s'y vendent bien, c'est pourquoy j'en voudrois avoir de toutes sortes, & de toutes grandeurs, qui soient minces; mais les plus nécessaires sont ceux qu'on fait de cuir tanné, parce qu'ils se lavent & ne se rident point lors qu'ils ont esté mouillés, mais ils servent long-temps & sont fort souples. L'on s'en peut fournir à Evil, Nemister, & Ilchester en la Comté de Sommerfet, à prix raisonnable, en quoy je voudrois mettre quinze livres sterling.

Je voudrois aussi acheter pour trente livres sterling de Chapeaux & Cordons à la mode, tant noirs que de couleur, de diverses grandeurs & qualitez. L'on y porte beaucoup de Rubans noirs pour le deuil, parce que la mortalité y est plus grande que pardeçà: c'est pourquoy je voudrois mettre vingt livres sterling en cette sorte de Marchandises-là, & autant en Rubans de couleur, de diverses sortes de largeurs & de couleurs. Quant aux Soyes & aux Satins, aussi bien qu'aux Galons d'or & d'argent, nous les laissons jusqu'à ce que nous en ayons de meilleurs avis, parce que ce sont des Marchandises qui sont casuelles.

Après s'estre pourveu des choses nécessaires pour couvrir le corps, il faut ensuite regarder à celles qui servent à nourrir le ventre, qui n'ayant point d'oreilles, il est plus à propos d'y pourvoir, que d'en parler; c'est pourquoy on doit faire tout ce qu'on peut pour le remplir de provisions qui se gardent le mieux sur la Mer, & dans les Climats chauds; comme est le Bœuf bien salé, & bien conditionné, en quoy je voudrois employer cent livres sterling, en Porc cinquante livres sterling, en Pois pour le Voyage, dix livres sterling; en Poisson, comme Moruës vertes & seches, Merlus & Stockfish, quarante livres sterling, en Biscuit pour le Voyage, dix livres sterling, en Caves de liqueurs & Eaux-de-vie, quarante livres sterling, en Vinaigre, cent cinquante livres, en bonne Biere, cinquante livres, en Huile trente livres,

en Beurre, trente livres; Il ne faut pas aussi oublier des Chandel-
les, parce qu'elles servent à nous éclairer à souper, & en allant nous
coucher.

Les choses à quoy il faut penser apres cela, ce sont des ustenciles
& des outils à travailler, comme des Scies, tant grandes, & moyen-
nes, que petites à tenir à la main, des Limes de diverses grandeurs &
figures, des Haches pour fendre & abattre les Bois, de petites Ha-
ches, & semblables instrumens propres aux Charpentiers, aux Me-
nuisiers, & aux Tonneliers, des Cizeaux, mais point de Maillets,
parce que le Bois y est assez dur pour en faire; des Doloires de
toutes grandeurs, des Hoyaux, & des Pics, des Houës ou Sar-
cloires de toutes sortes, mais particulièrement des petites pour
s'en servir d'une main, parceque les petits Negres s'en servent
à sarcler la terre, des Rabots, des Jauges, des Tarières de tou-
tes grandeurs, des Serpettes pour les Negres pour couper les
Cannes de Sucre, en toutes ces ustenciles-là je voudrois employer
soixante livres sterling; en Fer, en Acier, & en petits Pots de
fer pour les Negres, pour y faire cuire leur viande, quarante livres
sterling; on les peut acheter en Southsex, à fort bon marché, &
les envoyer dans des Charrettes à Londres, dans les temps que les
chemins sont secs; des Cloux de toutes sortes, des Hameçons, &
des Crampons de fer: on les peut avoir à Bremigham en la Com-
té de Stafford, à beaucoup meilleur marché qu'à Londres: je
voudrois mettre aussi trente livres sterling en cette Marchandise-
là, & vingt livres sterling en saumons de Plomb, & vingt autres li-
vres en Poudre & en Balles.

Si l'on peut avoir des Serviteurs pour mener avec soy, l'on y
trouvera son compte, principalement s'ils sont gens de Mestier,
comme Charpentiers, Menuisiers, Maçons, Forgerons, Paveurs
Tuiliers, & Tonneliers: je voudrois que l'est du Navire, com-
me aussi celui de tous les autres qui y viennent, fust de char-
bon de terre, bien choisi, car c'estoit une Marchandise dont on
avoit grand besoin lorsque j'y estois, & dont l'on aura encor
plus affaire cy-apres, à mesure que les Bois viendront à diminuer,
en quoy je voudrois qu'on employast jusqu'à cinquante livres
sterling, dont on en peut acheter cinquante chaudronnées ou
plus, selon le port du Navire.

J'ay surpassé mon compte de cent quarante-cinq livres sterling
sur le total, mais il n'y aura point de perte en cela: car je ne doute
point, s'il plaist à Dieu de benir nos labeurs, que dans un an, ou

quatorze mois, de vendre toutes ces Marchandises-là, & de doubler la charge, & si l'on veut attendre le temps de la meilleure vente, l'on pourra mesme faire trois pour un.

Ayant ramassé toute cette cargaison ensemble, je souhaiterois qu'elle fust chargée en bon ordre, environ le commencement de Novembre, & lors par la grace de Dieu, le Navire peut arriver aux Barbades, s'il ne s'arreste point en chemin, environ le milieu de Decembre, & c'est l'ordinaire qu'on y arrive en six semaines.

Arrivant dans ce temps frais de l'année, vos victuailles seront en bon estat pour estre ferrées dans un Magasin, que vostre Correspondant doit avoir pourveu & préparé diligemment pour cet effet, devant que le Soleil soit retourné du Tropique du Midy, car lors le temps devient chaud, & une partie de vos Marchandises, comme le Beurre, l'Huile, les Chandelles, & toutes vos liqueurs se gasteront dans le transport,

Vos Marchandises estant ferrées dans le Magasin, vostre Correspondant doit reserver une belle place pour une Boutique, où il faut que ses Serviteurs se tiennent; car ses Chalands le viendront trouver, & il faut qu'il prenne bien garde à qui il se fie, car comme il y a des gens qui payent bien, aussi y en a-t'il qui payent fort mal: c'est pourquoy il faut qu'il se fournisse d'un Cheval, & s'en aille à la Campagne pour y faire des connoissances, & une demie douzaine de ces connoissances-là, suffiront pour l'avertir de toutes les autres.

Il pourra s'enquerir aussi, & apprendre quel est le prix des Marchandises qu'il porte avec luy, & les debiter dans le Pais en mesme temps, comme aussi quel est le prix du Sucre, afin qu'il ne soit pas trompé dans cette Marchandise là, en quoy il faut estre tres-soigneux, & à n'en point prendre qui ne soit bon & marchand, & à le tenir aussi bien sechement dans de bonnes fustailles, afin qu'il n'y entre aucune humidité de l'air, de sorte qu'à mesure qu'il fait ses eschanges & ses trocs, & qu'on luy apporte ses Sucres, ou les autres Marchandises dont il negocie; elles se trouvent prestes à envoyer en Angleterre, selon qu'il trouvera l'occasion, le transport & la delivrance des unes faisant place à d'autres, car il y aura des Navires qui arriveront tous les mois, & qui viendront d'Angleterre, d'un endroit ou d'un autre. S'il fait transporter toutes les Marchandises qu'il aura retirées, ce sera une bonne affaire.

Cette Cargaifon eftant doublée aux Barbades, ce retour produira du moins 50. pour cent, & lors vofre Cargaifon qui eftoit de 1145. livres fterling en fortant, & eftant doublée en ce lieu-là revenant à 2290. livres, fe monte au retour pour l'Angleterre à 3435. livres, dont je tireray pour le fret, & les autres frais 335. livres, de forte qu'il refte encor 3100. livres fterling de clair & de net.

Pendant tout ce temps-là, je fuppose que vofre Correfpondant a traité d'une habitation, laquelle nous préfupposons eftre de cinq cens arpens de terre, fournie comme j'ay déjà dit de tout ce qui eft neceffaire, car il nous faut fixer fur celle qui fera rapportée à noftre compte, car fi elle eft plus ou moins grande, le prix s'y doit aufli rapporter; & de mefme le produit qui en reviendra. Et partant comme nous avons commencé, nous ferons noftre échelle de la forte qu'on doit payer 14000. livres fterling pour une habitation de 500. arpens de terre fournie des chofes neceffaires.

Je ne doute pas non plus que devant ce temps-là, il ne fe foit rendu fi bien verfé dans le Commerce de l'Ifle, qu'il vous aura donné advis des Marchandifes les plus propres pour faire vofre féconde Cargaifon, & que fuivant cette inftruction, vous vous ferez pourveu des chofes neceffaires, & vous reglerez félon les advis que vous en aurez receus.

J'efpere aufli que le refte que vous avez à prefent qui eft de 1855. livres, ayant efté bien employé en Angleterre eft monté à 2000. livres; de forte que vous avez 5100. livres pour mettre dans une nouvelle Cargaifon, que je ne voudrois pas qu'on rifquaft toute dans un feul Navire; mais, s'il plaift à Dieu, qu'il n'arrive aucun mal-heur, cette Cargaifon de 5100. livres, ayant eu alors affez de temps pour en tirer un bon prix, peut bien doubler, & mefmes aller à 1000. livres au de-là, lesquelles 1000. livres j'abandonne pour les employer au payement du fret, & des autres despences qu'il faut faire: de forte donc que vofre Cargaifon n'ayant fait que doubler, fe montera à 10200. livres, mais comme elle fera fort ample, il faudra bien trois ans pour en faire le debit; de forte que fi vous faites vofre marché de donner 14000. livres fterling pour cette habitation, l'on vous accordera trois termes pour en faire le payement. Le premier fera de 4000. livres à payer un an apres que vous ferez eftably dans vofre habitation, 5000. de plus à la fin de l'autre année

suivante, & 5000. encor à la fin de l'autre année prochaine, & personne ne doutera de ce paiement, qui verra une Cargaïson visible dans l'Isle de 10200. livres, & encor le revenu de l'habitation prest à recueillir.

Vous voyez donc par là comme cette acquisition se fait, sçavoir en donnant 4000. livres pour le premier paiement, 5000. livres pour le second, & ainsi il reste sur vostre Cargaïson 1200. livr. pour le payement des deniers 5000. livres, & dans ce temps-là le produit de vostre habitation vous les fournira, & encor au-delà; de sorte qu'alors vous aurez vostre habitation claire & affranchie de toutes debtes. Et nous en ferons le compte au plus bas prix; si deux cens arpens des cinq cens arpens que vous avez sont plantez de Canes de Sucre, & que chaque arpent ne porte que trois milliers pesant de Sucre, n'estimant le Sucre qu'à trois deniers sterling la livre, qui font trente-sept livres dix sols sterling pour chaque arpent, deux cens arpens produiront donc 7500. livres en seize mois, c'est à dire quinze mois pour les Canes jusqu'à ce qu'elles soient venues à leur maturité, & un mois pour purifier le Sucre qu'on aura fait.

Mais si l'on demeure encor trois mois plus long-temps, le Sucre Mascotiade que je n'ay estimé qu'à trois deniers la livre, sera du Sucre blanc, dont le prix vaudra le double de l'autre, qui partant fera comme vous voyez 15000. livres, dont on déduira un quart pour le dégast, & pour le haut & le fond des pots, qu'on doit ranger avec les

$$\begin{array}{r}
 15000. \\
 3750. \\
 \hline
 11250. \\
 2400. \\
 \hline
 13650.
 \end{array}$$

Mascotiades, & cela fait 3750. livres, de sorte donc qu'il reste 11250. livres, à quoy il faut adjouster la valeur de la boisson qu'on fait des Escumes, à 120. livres par mois, qui en vingt mois se monte à 2400. livres; & partant tout le revenu se montera à 13650. livres en vingt mois.

Mais ce profit doit entrer successivement l'un après l'autre, selon

que les Sucres se font, & on travaille toute l'année, excepté en Novembre & Decembre, lors que viennent les grandes cheutes des pluyes, mais s'ils pavent les chemins entre les Canes, afin que les Traisneaux & les Assinigos puissent passer, ils pourront aussi travailler alors, car il n'y a pas grand' chose outre cela qui les en empesche, que la difficulté de passer dans les chemins.

De sorte que vous voyez que sur les risques & le bon ménagement d'un fonds de 3000. livres sterling, vous avez fondé un revenu de 682. livres sterling par mois, dont nous en comptons 13. pour une année, de maniere qu'après que tout vostre ouvrage est mis en ordre, & que vous voudrez compter tout le revenu annuel, vous trouverez qu'il se montera à 8866. livres sterling par an.

Considerons à present quelles sont les Charges ou les frais certains par chacun an pour entretenir l'habitation en l'estat qu'on l'a receüe, que nous supposons avoir esté & devoir estre de mesme entierement fournie de tout ce qui luy est necessaire. En premier lieu, de toutes les appartenances d'une maison, comme de chambres convenables & propres pour la demeure, d'un Moulin pour moudre les Canes & en tirer le Sucre, d'un lieu pour le faire cuire avec cinq Chaudieres suffisantes pour cela, & une ou deux pour le mettre refroidir, avec tous les ustanciles qui appartiennent au Moulin, & au Boüillitoire, le lieu où l'on remplit les vaisseaux avec des stations, le Distillatoire avec deux Alembics suffisans, & des Recipiens pour tenir la boisson, avec des Cisternes à toutes ces places-là pour tenir la liqueur & la temperer, la Raffinerie remplie de ses stations necessaires, hautes de deux estages, où il y a d'ordinaire dix-sept ou dix-huit cens pots pour affiner le Sucre, la Forge du Marechal avec un lieu propre pour mettre du Charbon, du Fer & de l'Acier, les maisons du Charpentier & du Menuisier, où ils logent & serrent leurs Outils, & une bonne partie de leurs plus beaux ouvrages, avec des Magazins suffisans pour serrer les provisions qu'on reçoit des Pais Estrangers, comme du Boeuf, du Porc, du Poisson, de la Tortuë, comme aussi le breuvage qu'on fait du Sucre; de sorte que pour la reparation & l'entretien de toutes les choses l'on ne peut pas moins alloüier de 500. livres sterling par an.

Il faut encor adjouster à cela; car quoy qu'on nourrisse des Negres, des Chevaux & du Bestail, neantmoins leur mediocre accroissement n'est pas capable de suppléer la diminution qu'on trouve en toutes ces choses-là, & specialement dans les Chevaux & dans

dans le Bestail, c'est pourquoy nous mettrons 500. livres pour cela aussi par chacun an.

Ce qu'il faut considerer en suite, est la nourriture de nos serveurs & de nos Esclaves, outre les provisions qu'on tire des habitations, ce qui ne se montera pas encor à grand' chose, car on ne les nourrit pas souvent de bonne viande; mais nous mettrons pour les serviteurs Chrestiens, qui ne sont pas plus de trente, quatre Barils de Bœuf, & autant de Porc par chacun an, avec deux Barils de Poisson salé, & 500. Moruës seches, qu'on apporte de la nouvelle Angleterre, quatre Barils de Tortuës, & autant de Maquereaux salez, & deux de Harancs pour les Negres; de toutes lesquelles choses j'ay fait le compte & trouvé qu'il se monte à 100. livres sterling ou environ, outre le fruit qui n'est pas grand' chose; car il faut que vous ayez un Facteur, tant à la nouvelle Angleterre qu'à la Virginie, pour vous fournir de toutes les Marchandises que ces lieux produisent, qui sont propres pour vostre habitation, car autrement vostre dépence croistra du triple au delà: Comme de la nouvelle Angleterre ils vous pourront envoyer du Bœuf, du Porc, du Poisson de toutes sortes, tant seché que salé, de la Virginie, du Bestail en vie, du Bœuf & du Tabac, car celuy des Barbades est à ce que je croy le plus mauvais qui soit au monde: Quant au Bestail il n'y a point de lieu plus proche pour s'en fournir, & ceux de la Virginie ne sauroient trouver un lieu où ils le vendent mieux que là, car un Bœuf qui vaudra cinq livres sterling à la Virginie, vaudra 25. livres sterling en ce lieu-là.

Mais afin de poursuivre nostre calcul, voyons au reste, car comme nous avons donné ordre pour la nourriture de nos gens, il faut aussi avoir soin de les habiller: En premier lieu, pour les Chrestiens, que nous compterons au nombre de trente, dont les deux tiers seront des hommes, & l'autre tiers des femmes, afin de faire nostre compte plus exact, de ces vingt hommes nous en prendrons un pour l'establir sur les autres en qualité de Surveillant, pour recevoir les ordres du Maistre de l'habitation, & les donner ensuite à tous les autres Surveillans qui seront au dessous de luy, au nombre de cinq, à qui il donne la charge de divers valets, à quelques-uns dix, à d'autres vingt, aux uns plus, aux autres moins, selon la capacité du Surveillant à qui il donne cet employ. Ces gens sont employez à diverses occupations selon les ordres qu'on leur donne, les uns à sarcler, les autres à planter, d'autres encor à abatre du bois, à le fendre, à le scier & en faire des planches, d'autres à

l'apporter au logis, ou bien à couper des Cannes ou à servir au Moulin à Sucre, au Botuillitoire, au Distillatoire, & à la Raffinerie; les uns à recueillir le Mahis, dont on fait trois récoltes chaque année, d'autres pour recueillir des provisions de Bonaviste, de Mahis, d'Ignames, de Patates, de Cassave, & l'apprester aux heures propres pour le dîner & le souper des serviteurs Chrétiens, car les Negres apprestent toujours leur manger eux-mêmes dans leurs petits pots, qui n'est que des Bananes botuillies ou rosties, & quelques espèces de Mahis rostis au feu, & de fois à autres à chacun un Maquereau ou deux Harancs.

Le principal Surveillant ou l'Intendant peut bien meriter cinquante livres sterling par an, ou la valeur en telles Marchandises qu'il voudra, de celles qui croissent sur l'habitation; car ce doit estre un homme à qui le Maître peut permettre de manger par fois à sa table, c'est pourquoy il faut qu'il soit vestu conformément à cela.

Les autres cinq Surveillans doivent estre mis au rang des serviteurs, dont la liberté n'est pas encor acquise par les cinq années de leur service selon la coutume de l'Isle. Et quant à leurs habillemens, on leur donnera à chacun trois chemises pour se couvrir, qui dureront bien une demie année, après quoy on leur en donnera encor autant; & la mesme proportion pour les calçons, & quant aux souliers, on leur en donnera tous les mois une paire, qui font douze paires par an, six paires de chausses aussi par chacun an, & trois bonnets de Monmouth, & pour les Dimanches un pourpoint de grosse toile & un collet uny de toile de Hollande.

Compte de la dépence annuelle pour les habillamens des serviteurs Chrestiens, tant hommes que femmes, avec les gages du principal Surveillant, qui seront de 50. livres sterling, ou la valeur en des Marchandises du crû de l'habitation.

Livres, Sols, Deniers.

Six chemises à quatre sols la piece.	1.	04.	00.
Six paires de calçons à deux sols.	0	12.	0.
Douze paires de souliers à trois sols.	1.	16.	0.
Six paires de chausses de toile } ou d'Irlande à vingt sols. }	0.	10.	0.
Trois bonnets de Monmouth à quatre sols.	0.	12.	0.
Deux pourpoints de toile } & six collets de Hollande }	0.	15.	0.
Somme totale pour chaque } homme. }	5.	9.	0.
Somme totale pour les cinq } Surveillans. }	27.	5.	0.
Aux quatorze serviteurs ordinaires.			
Six chemises à chaque homme.	1.	4.	0.
Six calçons à chacun.	0.	12.	0.
Douze paires de souliers à trois sols.	1.	16.	0.
Quatre coëffes à 12. d. la piece.	0.	4.	0.
Douze paires de souliers à trois sols.	1.	16.	0.
La somme est.	3.	11.	0.
La somme totale des six servantes ordinaires est }	21.	06	0.

Trente mantes Irlandoises pour ces trente serviteurs pour jetter sur leur corps lors qu'ils s'en reviennent au logis, ayans chaud & fatiguez de leur travail, & pour se couvrir pendant la nuit, lors qu'ils reposent dans leurs Hamacs, à 25. s. la mante. 37. 10. 0.

Quant aux Negres, que nous mettrons au nombre de cent des deux sexes, nous les partagerons également. L'on ne donnera aux hommes qu'à chacun trois paires de calçons par an, qui à deux sols la paire font 6. sols,

L'on ne donnera aux femmes que deux jupes à chacune par an,

à quatre sols la piece, qui sont huit sols par an.

De sorte que la dépence des 50. hommes Negres, par an se monte à

15.	00.	0.
Celle des femmes à	20.	00.
La somme est	35.	00.

Pour adjouster tout ensemble & venir à une conclusion, nous compterons que pour la reparation des dégasts & des choses qui s'usent dans le ménage, & dans toutes les ustenciles qui en dependent, il faut mettre ce qui suit.

Nous tirerons donc tous les ans des profits qui viennent de l'habitation pour cet article cy-dessus.

Livres, Sols, Deniers.

500. 00 0.

Comme aussi pour la diminution modérée de nos Negres, de nos Chevaux, & du Bestail, nonobstant toutes les recrues qui nous reviennent par le moyen de ceux qu'on nourrit de toutes ces especes là.

500. 00 0.

Pour la provision de victuailles estrangers pour les serviteurs & quelques-uns des Esclaves, nous mettrons par chacun an. 100. 00. 0.

Pour les gages du principal Surveillant par chacun an. 50. 00. 0.

Par l'extrait de la dépence pour habiller les cinq Surveillans inferieurs par an.

27. 05. 0.

Par l'Extrait de la dépence pour habiller les autres quatorze serviteurs par an.

58. 16 0.

Par l'Extrait de la dépence pour habiller les quatre servantes qui servent à la maison.

19. 4. 00.

Par l'Extrait de la dépence des autres six servantes, qui servent dehors aux champs.

21. 06. 0.

Pour la dépence des trente mantes d'Irlande pour ces trente serviteurs.

37. 10 0.

Par l'Extrait pour habiller les cinquante hommes Negres.

15. 00. 0.

Par l'Extrait pour habiller les cinquante femmes Negresses.

20. 00. 0.

La somme totale de la dépence est

1349. 01. 0.

La somme totale des revenus annuels de l'habitation. 8866. 00. 0.

De sorte que le revenu clair & net de cette habitation de 500. arpens de terre, se monte annuellement à

7516. 19. 0.

Qui est un grand revenu pour une somme mediocre de 14000. livres employée à faire l'acquisition, où il s'en faut 1000. livres sterling que le vendeur ne recoive la valeur de deux années, &

neantmoins il donne des termes pour en faire le payement.

L'on a adjouſté creance à toutes ou à la pluſpart des descriptions & des calculs que j'ay faits cy-devant touchant cette Isle, & des moyens pour parvenir aux profits qu'on y peut faire ; mais quand je viens à cet article, perſonne ne me veut adjouſter foy, parce qu'il ſemble que c'eſt une choſe impoſſible, qu'un homme qui a de l'eſprit & du jugement, qui poſſede une habitation de cette valeur, la veuille vendre pour une ſomme ſi peu conſiderable que celle-là, & je ne blaſme pas tout à fait l'incrudulité de ces perſonnes-là, car ſi l'experience ne m'avoit pas enſigné le contraire, je ſerois ſans doute de leur opinion. Mais de peur que par une ſuppoſition, qu'on croiroit ne ſubſiſter qu'en ma penſée il ſemble que je veuille détourner les autres d'eſcouter la raiſon par laquelle tous les gens d'eſprit ſe doivent conduire, je veux ſans la contraindre ny la forcer en façon quelconque dire ce qui eſt de la pure verité auſſi naïvement que le ſujet le requiert, ce qui ſans doute contribuera beaucoup à croire ce qui en eſt.

C'eſt une verité reconnüe d'un chacun en ce lieu-là, que nul homme n'eſt parvenu à une fortune pareille à celle-là d'un ſi petit commencement, ſans avoir rencontré pluſieurs obſtacles en ſon chemin, & ſans avoir eſté meſme diverſes fois contraint de reculer en arriere quelque peine qu'il y ait priſe, & quelque induſtrie qu'il y ait apportée. J'appelle cela des retours en arriere, lors que par le feu, qui y arrive fort ſouvent, ou par la mort du Beſtail, qui eſt auſſi frequente que l'autre, ou par des pertes en Mer, qui peuvent arriver par fois, dont je peux rapporter divers exemples de gens encor vivans, ſi les uns ou les autres de ces malheurs arrivent, la Balance eſt égale, & il eſt fort difficile ſoit d'un coſté ſoit de l'autre, qu'un homme ſe puiſſe remettre, apres que quelques-uns de ces malheurs luy ſont arrivez ; mais ſ'il en arrive deux tout enſemble, ou que l'un ſuive l'autre, il y a grande apparence qu'il ne ſ'en pourra pas jamais retirer, & que ſa ruine eſt inevitable. Car ſi c'eſt par le feu que ce mal arrive, ſon fonds eſt conſumé, & par fois ſa maiſon ; ſi ſon Beſtail meurt, l'ouvrage ſ'arreſte, & par l'un ou par l'autre de ces deux choſes là, ſon credit diminuë de forte, que ſ'il n'eſt bien appuyé par ſes amis, il ne peut plus eſperer de ſ'en relever jamais.

Ces tracas & ces fatigues de corps & d'eſprit & ces malheurs enſemble, ſont capables d'abattre & de laſſer les meilleurs eſprits du monde, & de leur remettre en la penſée combien c'eſt

une chose heureuse de passer le reste de leur vie en paix & en repos dans leur pais. Et je croy qu'il y en a peu d'entr'eux, à moins que d'estre emportez par le lucre & par l'avarice, qui ne fussent bien aises de vendre à bon marché & de pouvoir s'establis paisiblement en Angleterre.

Outre les risques que j'ay nommées, il y en a encor une autre qui est de plus d'importance que toutes les autres, qui est leur santé, qu'on doit estimer par dessus toutes choses ; car les maladies y sont plus fascheuses, & la mortalité y est beaucoup plus grande qu'en Angleterre, & ces maladies-là sont fort souvent contagieuses : Que si un homme riche, par sa débauche ou par intemperie ou par l'infection, devient malade, il luy sera impossible de trouver la plupart des remedes qui se rencontrent en Angleterre.

Ils ont encor d'autres raisons, & qui sont considerables, pour les induire à retourner en leur pais, qui sont la satisfaction de jouir de la compagnie de leurs anciens amis, & de se mettre en famille, avec le bien qu'ils ont acquis par leur travail & par leur industrie, & par les frequentes risques de leur vie, dont les commencemens estoient si peu de chose, qu'ils ne valoient pas la peine qu'on s'y arrestast ; & partant que pouvoient-ils esperer davantage de satisfaction pour eux ou pour les leurs, que de jouir d'un establisement pareil à celuy qu'ils ont en ce pais-là ?

Mais je ne dis pas cela pour divertir ceux qui auront dessein de faire valoir leur bien, en le hazardant en ces sortes d'acquisitions ; car quoy que celuy qui s'habitue là après avoir eu beaucoup de peine, employé toute son industrie, & passé sa vie à acquérir ce qu'il a de fortune, neantmoins l'achepteur est si bien situé, & si heureusement estably, qu'il n'a pas besoin d'endurer toutes ces rigueurs-là, mais il peut poursuivre ses affaires aisement, & mesme avec plaisir, & dans une demie douzaine d'années, s'en retourner avec une ample fortune, & peut emporter avec luy de l'Angleterre de meilleurs remedes pour sa santé, que ceux qui par un long-temps n'ont eu ny les moyens de s'en pourvoir, ny de l'argent pour en acheter ; car quoy qu'il croisse des simples en ce pais-là, qui sont plus propres pour les corps des Habitans qui y sont nez, qu'aucuns qu'on y puisse porter des pais estrangers, & le feroient aussi pour les nostres, si nous en scavions le veritable usage, parce que nous l'ignorons, nous sommes obligez de nous servir des nostres.

Mais lors qu'il y viendra de bons & de sçavans Medecins, qui par leur sçavoir sçauront trouver le moyen de faire l'experience & trouver le vray usage des vertus des simples qui croissent de par-delà, c'est sans doute qu'ils les trouveront plus efficaces & meilleurs pour leur santé, que ceux qu'on y apporte des pais estrangers. Car il est certain que chaque Climat produit des simples plus propres pour guerir les maladies qui s'y engendrent, que ceux qu'on y transporte de quelqu'autre lieu du monde que ce puisse estre, tel est le soin que le grand Medecin prend pour le bien du genre humain.

J'ay dit quelque chose des maladies qui régnerent en general en cette Isle, mais je n'en ay particularisé aucune, quoy que j'en aye senty le pouvoir & la tyrannie sur mon corps, autant qu'aucun qui en soit mort, quoy qu'il ait pleu à la bonté de Dieu de m'en faire relever, car j'ay un Certificat signé du Colonel Thomas Modyford chez qui j'estois malade, que par trois fois il m'a veu mort, sans aucune apparence de vie, non comme dans des évanouïssemens, mais comme dans l'agonie, & neantmoins j'en suis enfin guery.

Ce seroit une Relatiō trop fâcheuse de reciter toutes les ennuyeu-ses particularitez de ma maladie, & les divers breuvages que me donnerent nos ignorans Chirurgiens, c'est pourquoy je m'en abstiendray; je diray seulement qu'elle commença par une fièvre, & que comme c'est la coustume de cette maladie en ce pais-là, de causer destensions, constipations, & par conséquent des tranchées & des douleurs dans les entrailles, il arriva aussi que pendant quinze jours entiers je n'eus pas la moindre evacuation par le siege, ce qui me causa tant de douleur que dans ce temps-là je ne pus dormir, & le manque de sommeil m'affoiblit tellement, que je n'estois plus en estat de prendre aucun remede.

Cette chaleur excessive au dedans me causa une nouvelle douleur; sçavoir la pierre qui me boucha tellement les passages, que pendant quinze jours il ne sortit pas une goutte d'eau de mon corps; mais contre mon attente, Dieu m'envoya un remede pour cela, & tel que tout le monde ensemble n'en sçauroit produire un semblable, car dix heures après que je l'eus pris je me trouvay non seulement soulagé, mais parfaitement guery de ce mal-là, du moins pour le present, car il ne rompit pas seulement, mais il emporta aussi toutes les pierres & le gravier qui me fer-

moient les passages, de sorte que mon eau sortit aussi librement qu'elle avoit jamais fait, & emporta avec elle tant de morceaux de pierres & de gravier, que de ma vie je n'ay rien veu de semblable.

Environ trois semaines ou un mois après, je tombay dans la mesme affliction, & je senty les mesmes douleurs, surquoy je pris aussi le mesme remede, qui me donna encor le mesme soulagement. Que s'il a fait ces effets-là sur un corps usé comme le mien, où la nature estoit si affoiblie qu'elle ne pouvoit rien contribuer ou du moins fort peu, à la guerison, que ne fera-t'il pas lors qu'il rencontrera des organes bien disposez;

Mais je fais icy une sale relation de mes maladies au lecteur, & qui est fort desagreable, neantmoins lors que je descriray le remede, qui peut estre luy pourra servir, j'espere qu'il ne m'en sçaura pas mauvais gré, car certes ce qui a fait que j'ay parlay de la maladie, ce n'a esté qu'à dessein d'en marquer la guerison, & en descrire le remede qui est tel que s'ensuit.

Prenez la verge d'une Tortuë verte, qui vit dans la Mer, faites-la secher à une chaleur modérée, mettez-la en poudre dans un Mortier, & en prenez autant qu'il en peut tenir sur un sou, dans de la Biere, de la Cervoise ou du Vin blanc, & dans peu de temps on sera guery. Si ce secret avoit esté connu dans l'Europe seulement depuis une douzaine d'années en çà, nous en serions bien pourvus à present, car l'on en peut avoir tant aux Isles des Caribes, qu'à celles des Lucayes, où l'on trouve une grande quantité de ces Poissons-là.

Neantmoins ma convalescence estoit si lente, j'avois tant de peine à me tirer de ma grande maladie, & mes recheutes estoient si frequentes, qu'à tout moment je me voyois en estat de passer de ce monde en l'autre; ma memoire & mon entendement souffroient aussi les mesmes foibleesses que mon corps, car à peine pouvois-je rendre compte des deux tiers du temps qu'il y avoit que j'estois malade; mais comme ma santé commença à s'augmenter, le jugement & la memoire me revinrent aussi.

Dans trois mois après je me vis en estat de monter à cheval, & d'aller au Pont, où ayant trouvé un Navire qui estoit freté pour l'Angleterre, je fis prix avec le Maistre pour mon passage & pour ma nourriture pendant la route, & comme c'est la maniere

niere de faire de tous les Maistres de Navires, il me fit de grandes promesses de me bien traiter, & qu'il avoit une grande abondance de Vivres dans son bord, comme de Bœuf, de Porc, de Pois, de Poisson, d'Huile, de Biscuit, de Biere, & de Vin.

Il y avoit quinze mois que ce Navire estoit party d'Angleterre, & avoit negocié en la Guinée & à Bennin, de l'Or & de l'Ivoire, mais comme ces Marchandises ne tenoient pas beaucoup de lieu, le Capitaine passa aux Barbades en s'en retournant avec dessein d'achever de faire toute sa charge, de Sucre, & des autres Marchandises que cette Isle produit; de sorte qu'estant prest à faire voile, je m'y embarquay dedans avec divers autres Gentils-hommes, le quinziesme jour du mois d'Avril 1650. sur la minuit, qui estoit le temps que nostre Maistre avoit choisi, afin qu'il peust plus aisément s'empescher d'estre decouvert par un Pirate fameux qui par plusieurs jours avoit rodé autour de l'Isle, pour prendre tous les Navires qui negocioient à Londres, en vertu d'une Commission, qu'il pretendoit avoir du Marquis d'Ormond.

Ce Pirate estoit un Irlandois, qui s'appelloit Plunquet, c'estoit un homme assez hardy, mais qui avoit la mine d'estre plus cruel qu'il ne convient à un vaillant homme. Pour confirmer la premiere partie de son caractere, il prit un Navire dans l'un des Ports de cette Isle, d'où apres avoir enlevé ce qui estoit dedans, & s'estre fourny de toutes les choses dont il avoit besoin, il abandonna le corps de ce vaisseau à la mercy des flots.

Il y avoit une Fregate de 500. tonneaux, & un petit Vaisseau pour l'accompagner, mais la nuit qui nous couvrit de ses ailes, empescha qu'il ne nous vist sortir, de sorte que nous quittâmes l'Isle seurement sans estre decouverts.

Environ quinze jours apres que nous fûmes en Mer, nostre Maistre se plaignit que ses gens l'avoient trompé, & que pour se fournir de quelques denrées dont ils avoient besoin, ils avoient enlevé & troqué la plus grande partie de son Biscuit; de sorte qu'au lieu de Pain, l'on nous servit les Balieures & la Poudre du Magasin du Pain, ce qui causa une plainte generale de tous les Passagers, mais sans remede; il falut donc que nos Pois suppléassent à ce defect, & nostre Maistre nous ayant voulu persuader, qu'ils estoient aussi cordiaux & aussi astringens que le Pain, il

falut s'en contenter, & prendre pour devise, Patience par force.

Ce qui nous manqua ensuite, fut le Poisson, qui est une excellente nourriture sur la Mer, dont le défaut nous incommoda beaucoup, neantmoins il falut se servir du mesme remede qu'à l'autre, qui fut la patience. Le Porc nous manqua encor apres, & enfin la Biere, ce qui nous fit perdre toute la patience que nous avions eüe jusques alors; de sorte que toute la nourriture que nous avions dans le Navire, n'estoit que du Bœuf, un peu de Pois, & pour boisson un peu d'eau, qu'il y avoit quinze mois qu'on avoit prise en Angleterre.

Voyant combien nous estions mal accommodez, nous priâmes le Maistre de vouloir aborder à l'Isle de Fayal, qui est une des Isles des Açores, pour nous y rafraichir un peu, cette Isle n'estant pas beaucoup écartée de nostre route, mais le Maistre fâché de faire la despence de ravitailler son Vaisseau, & de perdre du temps, refusa de nous écouter, & parce que la priere que nous luy faisons estoit fort des-avantageuse, il n'en fit aucun compte, & poursuivit sa route, jusqu'à ce qu'il fut hors d'estat d'y pouvoir plus aborder. Alors nous fûmes surpris d'une forte tempeste, & parmy cet orage il nous arriva un fâcheux accident, par le moyen d'un Portugais, qui estant un Matelot, avoit esté mis à conduire le Gouvernail, & quoy qu'il eust une Boussole devant luy, il devoit pourtant se regler principalement par les ordres du Quartier Maistre qui estoit en haut sur le Tillac pour gouverner le Navire, mais ce Portugais qui n'entendoit pas bien l'Anglois, ne comprit pas les ordres qu'il luy donnoit, de sorte qu'il porta le Navire si près du vent, qu'il vint sur les Estays, ce qui fit tellement battre les Voiles entre les Masts, le vent estant extremement violent, qu'elles se déchirerent toutes en pieces; sans qu'il y en eust d'autres dans le Navire, ayant esté toutes usées dans le long voyage de la Guinée, ny de fil pour les raccommoder; de sorte qu'alors, quoy que tard, le Maistre commençoit à se repentir de n'avoir pas suivy nostre conseil d'aborder à l'Isle de Fayal.

Mais comment nous garantir de cette ruine évidente? le Maistre ny les Matelots ne sçavoient qu'en dire, car quoy que les vents soufflassent agreablement, nous demeurions toujours là sans avancer, parce qu'il n'y avoit nulle esperance de nous servir du montant de la

Marée estant en pleine Mer. Nos vivres estoient aussi fort diminuez & ne pouvoient aussi gueres durer; de sorte que tous ceux qui estoient dans le Navire, tant Matelots que Passagers, se regardoient les uns les autres, ne sçachant que faire, apres que le petit reste de nos provisions seroit finy.

Mais les Matelots qui estoient en plus grand nombre, resolurent que les Passagers seroient apprestez & mangez devant qu'aucun d'eux fust mis dans le pot, de sorte que la premiere chose qu'on avoit à songer, estoit de voir qui seroit celui des Passagers qui mourroit le premier, car ils estoient tous destinez à estre mangez, ayant resolu de manger le plus gras & le plus sain le premier, comme y ayant apparence que ce seroit la meilleure viande, & ainsi ensuite tous les autres, comme on mange les Cerises, la meilleure la premiere.

Dans cette resolution je me croyois en secreté, car mon corps n'estant qu'un sac remply d'humeurs hydropiques, ils ne sçavoient aucun moyen de m'apprester, & d'empescher que je ne fusse dissout, & reduit à neant en me cuisant: enfin le Tonnellier me considera, & dit que si l'on vouloit l'écouter, l'on pourroit encor se servir de moy, & qu'à son advis c'estoit le meilleur expedient qui se pouvoit trouver, que puisque mon corps n'estoit pas d'une consistence capable de satisfaire à leur faim, il pouvoit servir à appaiser leur soif. De sorte qu'ayant dit une priere succinte contre la secheresse & la soif, je restay dans l'attente de mon dernier jour comme les autres; tant ces gens-là se peuvent tenir joyeux au milieu des dangers, qui leur sont si familiers, & certes ces personnes-là, dont la vie est si frequemment exposée à ces sortes de hazards, ne s'estiment pas tant que les autres, qui vivent dans un repos assûré; neanmoins lors qu'ils s'attachent à quelque noble action, ils vendent leur vie à si haut prix, qu'il n'y a personne qui les surpasse, & l'accoustumance les rend plus braves que les autres hommes, de sorte qu'on peut dire que ceux d'entr'eux, dont le courage est fondé sur les loix de l'honneur, portent la bravoure au plus haut point de sa perfection.

Enfin, une petite fille, qui estoit passagere dans le Navire, monta sur le Tillac, comme une Heroïne, & dit, que s'ils se vouloient laisser gouverner par elle, elle trouveroit non seulement l'invention pour nous délivrer, mais qu'elle en viendrait

aussi à bout. Nous fûmes tous aussi attentifs à son discours, que prompts à contribuer toute nostre assistance à tout ce qu'elle voudroit commander qu'on fît, qui fut que le Charpentier du Navire luy fît une Quenouille & un Fuseau, & que les Matelots luy voulussent prester de l'estoupe, ne doutant pas qu'avec ces instrumens & ces matieres-là elle feroit assez de fil pour raccommoder nos Voiles qui nous estoient inutiles; ce qu'elle fit, de sorte qu'après Dieu, nous luy sommes obligez de nostre salut, & nous ne tenons la vie que de sa vertu.

Quoy qu'un accident semblable à celui-là, & une delivrance pareille à celle-cy, meritent bien qu'on en fasse mention, ce n'est pourtant pas tout l'usage qu'on en peut faire, mais l'on en peut tirer d'autres remarques qui peuvent servir à ptevenir les dangers pour l'avenir, Qui est le grand abus des Capitaines & des Maistres de Navires qui promettent aux Passagers qu'ils ont une telle abondance de vivres, qu'elle leur peut servir pendant tout le Voyage, mais devant qu'ils soient au milieu de leur route, ils leur en roignent une bonne partie, ou ne leur en donnent que de mauvais & tres-mal sains. C'est pourquoy je souhaiterois que tous ceux qui veulent faire un long Voyage, portassent avec eux une certaine reserve de victuailles, qui fussent de garde, & qui fussent bien renfermées, car si elles ne sont sous la clef, elles ne seront pas en seureté, & les Matelots les prendront avec autant de liberté que vous avez de confiance en leur honnesteté. Si vous vous plaignez au Maistre, cela ne vous servira de rien, & il n'y apportera aucun remede. J'ay seulement remarqué, que si un Matelot dérobe quelque chose des vivres du Navire, il sera assuré d'estre châtié rigoureusement, mais si c'est à un Passager, de quelque importance que la chose luy soit, toute la satisfaction qu'il en aura, c'est qu'on s'en rira encore, & l'on se moquera de luy. L'on se doit plaindre de ces malversations à l'Hostel de la Trinité, afin qu'on y remede, car ces abus sont tres-fascheux.

Il a pleu au Dieu de toute misericorde de me delivrer de ce danger-là sur Mer, comme aussi d'une tres-griève & fascheuse maladie sur la terre, dans un Pais estranger; dont son saint Nom soit beni eternellement.

Je suis à present reserré dans une Prison, par la ruse & la subtilité de quelques-uns que j'estimois cy-devant estre de mes Amis; mais il a pleu à Dieu Eternel & plein de misericorde, de m'y

visiter, & de m'y consoler, & de me susciter des Amis qui m'ont empesché d'avoir froid & d'avoir faim, dont les charitez, dans un siecle, où la cruauté & la tyrannie s'exercent avec tant de rigueur, peuvent estre prises pour un prodige.

Ce qui fait que je ne doute point de me voir restably en liberté, par la puissance de celuy qui peut faire tout en tous. Car comme dit David à Saül, que Dieu qui l'avoit delivré de la patte du Lion, & qui l'avoit retiré de la griffe de l'Ours, le delivreroit aussi de ce Philistin incirconcis, Goliath de Geth; de mesme pouvons nous dire maintenant, que Dieu qui m'a delivré d'une maladie mortelle sur la terre, & de naufrage & de perils sur la Mer, me delivrera aussi de ce Philistin incirconcis, sçavoir de la Cour du Haut-banc, qui est plus formidable que l'ardeur du feu de la fièvre, & que la rage des vagues de la Mer. Mais nous avons veu & souffert de plus grandes choses; & lorsque le grand égalleur du monde, à sçavoir la mort, achevera sa course, tous les biens seront égaux.

Mors sceptrā ligonibus aequat.
atque sic ad nomen suum
vixit R. ligon





*INDICE DV PLAN OV DE LA
Superficie d'un Moulin pour moudre ou
écraser les Cannes de Sucre.*

- A. **L**E Plan, sur lequel sont posez les Poteaux ou les Colomnes, qui supportent la maison ou l'intercolomnation entre ces Colomnes:
- B. Les Colomnes, ou les Poteaux.
- C. La Muraille entre le logis du Moulin, & celle du Bouillitoire.
- D. Le Cercle ou la Circonference, où vont les Chevaux & les Bœufs qui font tourner les Rouleaux.
- E. Les Courroyes à quoy sont attachez les Chevaux & les Bœufs, qui font tourner les Rouleaux.
- F. La Machine ou le Bastiment du Moulin.
- G. Les Murules ou Arcs-boutans qui supportent ce Bastiment.
- H. La Porte, par laquelle on descend à la maison du Bouillitoire.
- I. La Cisterne, en laquelle coule la liqueur qui vient du Moulin, incontinent apres que les Cannes sont mouluës, & est portée par un Tuyau sous terre en cette Cisterne, où elle ne demeure pas plus d'une nuit au plus.
- K. La Cisterne qui contient la Mixtion ou la Trempe, qui est une liqueur faite de Cendres macerées dans de l'eau, & qui n'est autre chose que le Lexive avec quoy on blanchit le linge en Angleterre. L'on jette cette Trempe dans les trois dernieres Chaudieres comme le Sucre cuit, sans quoy il ne greneroit jamais, & se tiendrait toujours en Sirop, mais la saleure & l'acrimonie de cette Trempe, le fait tourner comme fait le La & lors qu'on y met quelque liqueur aigre ou piquante; & une petite quantité fait l'ouvrage.
- L. La maison du Bouillitoire, où l'on fait cuire le Sucre.
Les cinq Ronds noirs sont les Chaudieres dans lesquelles

l'on fait cuire le Sucre, dont la plus grande s'appelle la Chaudiere à clarifier le Sucre, & la moindre, la Tâche.

- M. La Cisterne à rafraîchir, ou le Rafraîchissoir, dans laquelle l'on met le Sucre, aussitôt qu'on l'a tiré du feu, & on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit devenu tiède, après quoy on le met dans des Pots faits de planches qui ont seize poulces en quarré par le haut, & vont en appointant en bas. Ce Pot a ordinairement trente poulces de long, & peut tenir trente ou trente-cinq livres de Sucre.
- N. La Porte du lieu où l'on remplit les Vaisseaux.
- O. Le lieu où l'on pose les Pots, étant pleins, jusqu'à ce que le Sucre devienne froid & dur, ce qui arrive en deux jours & deux nuits, après quoy on les porte à la Rafinerie.
- P. Le haut des Pots, de seize poulces en quarré, soutenu entre deux Soliveaux de bois, qui sont ceints & liés ensemble en divers lieux avec des Cerceaux de bois ou de fer, séparés de treize ou quatorze poulces les uns des autres, de sorte que les sommets des Pots étant de seize poulces, ils ne sçauroient glisser en bas, mais sont soutenus & eslevez à quatre pieds de terre.
- Q. La machine ou le bastiment qui soutient les Chaudieres, qui est eslevé au dessus du sol ou du plancher de la chambre, environ d'un pied & demy, & est fait de briques de Hollande, & de Plâtre de Paris: & outre les Chaudieres, l'on y fait de petits Tuyaux ou Gouttieres, qui portent les écumes des trois moindres Chaudieres, en bas dans le Distillatoire, dont on fait l'Eau-de-vie, qu'ils appellent Tuë-Diable, & les écumes des deux autres plus grandes Chaudieres sont portées ailleurs, comme inutiles, & qui ne sont bonnes à rien.
- R. La Porte par où l'on descend les degrez pour aller au lieu où l'on fait le feu, où sont les Fourneaux, qui font boüillir les Chaudieres; & quoy qu'on ne les puisse pas bien décrire icy, parce qu'ils sont sous les Chaudieres, neantmoins j'ay fait des petits demy-Cercles, pour vous faire voir l'endroit où ils sont, entre la muraille mitoyenne qui sépare le lieu du feu, de celui où est le Boüillitoire; laquelle muraille monte jusqu'au faîte de la maison, & est marquée avec la lettre c comme sont les autres murailles.
- S. Un petit Tuyau dans la muraille, depuis la Cisterne qui

contient la premiere liqueur, jusqu'à la Chaudiere à clarifier le Sucre, & de là est porté aux autres chaudières avec des cueillères qui tiennent chacune un broc, par les Negres qui y sont occupez jour & nuit, les Negres & les Bœufs se reposans de quatre heures en quatre heures, qui portent aussi les écumes des trois moindres chaudières en bas dans le Distillatoire, où l'on les distille par deux fois, la premiere fois la liqueur qui en sort, s'appelle petit Vin, mais la seconde fois, il en sort l'Esprit ou la liqueur la plus forte qu'on puisse boire.

T. Ce sont toutes fenestres.

V. Le lieu du feu, où sont les Fourneaux, qui sont bouillir les Chaudières.

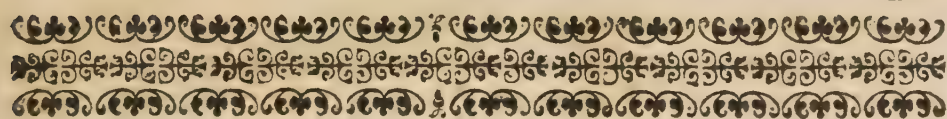
W. Le Distillatoire.

X. La Cisterne qui contient les écumes, jusqu'à ce qu'elles commencent à s'aigrir, car auparavant que d'estre devenues aigres, elles ne monteroient pas dans l'Alembic.

Y. Les deux Alembics qui sont dans le Distillatoire.

Z. Les demy-Cercles, qui montrent l'endroit où sont placez les deux Fourneaux.





T A B L E

*De plusieurs choses, dont il est fait mention
en cette Histoire.*

- A** Rivée à Porto-Santo, à Madere, & à l'Isle Deserte.
 Arrivée aux Isles de Bonavista, de May, & de la Palme.
 La Chasse & la Fauconnerie sur la Mer.
 Le Requien & le Pilote, Poissons.
 La Caravelle, ou la Nantille, Poisson qui va à la Voile.
 Observations sur la route du Navire.
 Trahison de Bernardo, Portugais.
 Premiere veüe de l'Isle de S. Jago.
 Description de la Baye qui y est, que l'on appelle la Praye.
 La maison du Padre Vagado, & la reception qu'il fit aux Anglois.
 Nostre descente en l'Isle, & ce qui nous y arriva.
 Il y a sept autres Isles, qui sont voisines de celle-cy.
 La premiere veüe des Barbades.
 L'Isle fut premierement découverte par un Navire appartenant au
 Chevalier Guillaume Courtin.
 La situation de l'Isle.
 La durée & la longueur des jours.
 La temperature de l'Air.
 Comme elle est arroufée.
 Le manger & le boire pour l'entretien de la vie.
 Le pain & la boisson.
 Diverses sortes de viandes.
 La maniere de tuer une Tortuë.
 Viſtuailles apportées des Pais estrangers.
 Festin d'une habitation au dedans de l'Isle.
 Le mesme d'une autre habitation proche de la Mer.
 Marchandises qu'on en transporte, & celles qu'on y apporte.
 Quels materiaux se trouvent dans l'Isle, propres pour bastir.

bad houses

Cc

- Le nombre & les mœurs des habitans.
- Complot entre les Serviteurs pour tuer leurs Maistres. 78.
- Raisons pourquoy les Negres ne sçauoient comploter de massacrer leurs Maistres.
- Les divertissemens des Negres les Dimanches, & leur disposition à apprendre les Arts.
- Les Habitans ou Colons ne veulent pas permettre que leurs Esclaves se fassent Chrestiens.
- Observation sur la figure des Negres.
- Complot des Negres pour brusler le Moulin à Sucre, découvert par quelques-uns d'entr'eux, qui estoient plus honnestes gens que les autres.
- Observations sur les Indiens, *Americains* 91. 92.
- Quelques autres remarques sur les habitans.
- Les Animaux domestiques qui font d'un grand service aux Habitans, comme les Chameaux, les Chevaux, les Taureaux, les Bœufs, les Vaches, les Aslinigos ou les Asnes, les Pourceaux, les Brebis & les Chèvres.
- Oyseaux de toutes sortes.
- Animaux & Insectes.
- Crabes ou Cancres qui viennent sur la terre, & s'y nourrissent.
- Diverses sortes d'Arbres qui croissent dans l'Isle, & premiere-ment des Arbres veneneux, & des Plantes de la mesme nature.
- Diverses especes d'Arbres fruitiers.
- Arbres d'especes meslangées.
- Arbres dont le bois est propre à bastir, de diverses especes.
- Description du Palmite Royal.
- Plantes qui portent fruit.
- La Description de la Pine ou de l'Ananas.
- Les Canes de Sucre, avec la maniere de les cultiver, leur croiss-
sance, le temps de leur maturité, toute la procedure de la
fabrique du Sucre, tant Mascouiade que Sucre blanc.
- La maniere de distiller les écumes des chaudieres, dont on fait
cette sorte de boisson, que les Habitans appellent Tuë-
Diable.
- Estimation de la valeur du Sucre fait en cette Isle pendant vingt
mois.
- La description des Oziens ou Lianes.

Cavernes & la description de leur grandeur.

L'usage des Limiers.

Aloës qui croist dans l'Isle.

La fleur de la Lune.

Herbes & Racines d'Angleterre.

Force naturelle de l'Isle du costé de la Mer, comme aussi du costé de la terre.

Comme l'Isle est gouvernée, & comme elle est partagée.

Il n'y a point de mines en cette Isle.

La Riviere du Gouldron ou de la Poix.

Les mauvais Plans & desseins des maisons des Habitans, comme nous les trouvâmes à nostre arrivée.

Ordres pour mieux bastir.

Reveuë des delices, des profits, des commoditez & incommoditez, des maladies & de la santé de cette Isle, comparées à celles de l'Angleterre.

De la beauté des Cieux, & combien elle surpasse celle des autres lieux qui sont plus esloignez de la Ligne.

Les Voluptueux ny les Faineans ne sont pas propres à demeurer dans cette Isle.

La valeur d'une habitation de 500. arpens de terre, fournie de tout ce qui est nécessaire, dont il y a 200. arpens en Canes de Sucre, se peut acquerir pour 14000. livres sterling.

Comme cette acquisition de 14000. livres par prudence & bon mesnage se peut faire avec 3000. livres.

Le revenu de cette habitation estant une fois bien réglé, se montera à 8866. livres par an.

Estimation de la despence qu'il faut faire tous les ans, pour tenir cette habitation en bon ordre, comme on l'a receuë, que je presuppõe estre entierement fournie de tout ce qui est nécessaire.

Le compte estant balancé, le revenu annuel se montera à 7516. livres sterling.

Response à l'objection que l'on fait, comment cela se fait, que des habitations d'un si grand revenu annuel, se peussent acquerir avec si peu d'argent.

Des maladies du País, & des Medecins.

Remede incomparable pour la Pierre.

Plunquet grand Pirate, prit un Navire dans une des Bayes de l'Isle.

Je m'embarquay, & fis voile pour l'Angleterre le quinzième d'Avril 1650.

Les tromperies des Capitaines & Maistres de Navires, qui promettent d'avoir une grande quantité de victuailles pour nourrir leurs Passagers, & lors qu'ils en ont le plus de besoin, c'est lors qu'ils en manquent le plus. 193 914

Tempeste en Mer, dont nous fûmes délivrez apres Dieu, par une petite fille, qui estoit passagere dans le Navire.



RELATION

DE LA RIVIERE

D U N I L .

DE SA SOURCE ET DE SON COURS,

Et de l'inondation qu'elle fait dans la Campagne
d'Egypte , jusqu'à ce qu'elle tombe en la Mer
Mediterranée , & autres choses curieuses.

*Par un témoin oculaire , qui a demeuré plusieurs années
dans les principaux Royaumes de l'Empire
des Abissins.*

Traduit de l'Original Anglois , imprimé par l'ordre de la
Société Royale d'Angleterre.

RELATION

DE LA RIVIERE

DU N. I. L.

ET DE LA COTE DU NORD

DE LA RIVIERE DU N. I. L.

ET DE LA COTE DU NORD

DE LA RIVIERE DU N. I. L.



A MONSEIGNEUR

HENRY ARLINGTON

L'UN DES CONSEILLERS
du Conseil Privé du Roy de la
Grande Bretagne, & principal
Secretaire d'Estat.



ONSEIGNEUR,

*L'occupation que j'ay eue à songer aux choses neces-
saires pour mon voyage de Russie, où il a plu à sa Ma-
jesté de m'envoyer, m'a empesché de vous faire une De-
dicace plus solennelle de ces Discours, le Chevalier Ro-
bert Southwel les a eus à Lisbonne d'un Iesuite fort
curieux, qui a demeuré plusieurs années dans l'Ethiopie
& dans les Indes; qui sont écrits d'une maniere qu'il
y a apparence que la Relation en est sincere quant à la
matiere de fait, & qui contient un recit bien plus pre-
cis & plus exact de certaines choses tant historiques que
naturelles, qu'il ne s'en trouve en aucun autre Traité
qui en ait esté fait jusqu'à present, rendant aux Por-
tugais la juste loüange qu'ils meritent, pour nous dé-*

couvrir tous les jours les merveilles & les secrets de l'Orient ; La Société Royale m'a commandé de le leur traduire, & a donné les ordres pour le faire imprimer. MONSEIGNEUR vostre favorable & obligeante protection, pour toutes les recherches curieuses, & le soin particulier que vous prenez d'estre informé des affaires du Midy, & les obligations que je vous ay, appuyent la Dedicace que je vous fais, laquelle si je n'estois pas pressé comme je suis, se trouveroit beaucoup plus estendue, ayant une si ample matiere que celle de vos vertus & de vos perfections, mais elle excusera seulement à present les fautes de la Traduction, & fera connoistre le zele que j'ay d'estre estimé,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-affectionné parent,
& tres-humble serviteur
PIERRE WISCHE.

RELATION

RELATION

DE LA RIVIERE

DU NIL, &c.



L'EMPEREUR des Abissins, qu'on appelle vulgairement, quoy que faussement, le Prestre Jean des Indes, est Seigneur des plus anciens & des plus amples Estats de tant de Royaumes & de Provinces en quoy l'Afrique est divisée.

Cét Empire est la partie la plus Orientale de l'Afrique, qu'on appelle l'Ethiopie au dessus de l'Egypte, & non pas sans raison, toute l'Egypte étant située au bas de ce Pais-là, comme aussi la plupart des Royaumes circonvoisins.

La Mer rouge la borne à l'Orient, l'Egypte au Septentrion, à l'Occident l'Isle d'Afrique, & au Midy la Mer Indienne, avec cette difference que du costé d'Orient ce Royaume s'estend jusqu'à la Mer rouge, quoy qu'à present les Turcs en diminuent la grandeur, gardant toute la coste de cette Mer par le moyen de deux Forteresses qu'ils ont dans les Isles de Suaquem & de Massuba, & une autre dans le Continent, appelée Arquico, qui ne sert que pour la défense de l'eau qui se boit dans l'Isle de Massuba, qu'on tire des Puits appelez Cacimbas, près de la source d'une Riviere, qui est tarie en Esté, & pleine en Hyver, qu'on y apporte tous les jours dans des Batteaux que l'on appelle Gelvas.

L'Isle de Massuba & la forteresse d'Arquico sont esloignées de deux lieues. C'est le seul Port où l'on apporte tout ce qui manque à l'Ethiopie, & d'où l'on transporte toutes les Marchandises naturelles du Pais, ayant de circuit environ douze cens toises, il fait comme la figure du pied d'un homme, ayant un Havre

convenable, peu ou point de défenses, quoy qu'il y ait près de soixante Turcs en garnison, blancs & noirs: La maison de la Douïane est habitée par le Lieutenant du Bassa, appelé Caqua, & autres Officiers.

L'Isle de Suaguem, avec la troisième Forteresse, n'est pas si grande, mais elle est mieux défendue par l'Art, & par la Nature, estant environnée de plusieurs écueils, habitée par une centaine de Turcs, estant la residence du Bassa, hors des limites de l'Empire, & appartenant de droit à un Roy qui est puissant & belliqueux, dont le Royaume s'appelle Ballau, anciennement Negrans: les habitans sont Mores, les Hommes, les Chevaux, & les Brebis, sont les plus beaux que j'aye jamais veus en quelque lieu que ce soit; & les Melons d'eau y sont les plus délicieux de tous ceux que j'aye jamais mangés.

Vers le Septentrion, entre l'Égypte & cet Empire, est situé le fameux desert de la Thebaïde, si renommé à cause des anciens Anachorettes, où commence le Royaume de Ballau, cy-dessus mentionné.

Cet Empire s'étend du costé d'Occident, si avant dans le Continent, que le Royaume de Congo luy estoit tributaire, comme l'affirme ce grand Historien Jean de Barros, en sa premiere Decade: A present il ne s'étend pas plus loin que le Royaume de Naïre, dont les habitans ne sont ny Abyssins ny Ethiopiens, & neantmoins ne manquent pas de Police, de Civilité, & de Gouvernement. Le terroir est riche en mines d'or de la mesme qualité de celles de Soffala, estant sous le mesme Parallele, & n'en estant pas beaucoup esloignées. Ils payent tous les ans un tribut de leur Or à l'Empereur des Abyssins, la monnoye qu'on appelle Miloqueas, de la valeur de dix mille pieces de huit.

La grandeur de cet Empire est plus restrainte du costé du Midy, parce qu'il y a entre la Mer & luy, diverses Nations de Mores & de Payens, qui sont extrêmement barbares, qui ne se sont jamais reconnus & ne se reconnoissent pas encores vassaux de l'Empereur; qui demeurent sous des Tentes comme les Afriquains montagnards. L'on eslit leur Chef entr'eux de huit ans en huit ans, avec le titre de Caraye Primeyro qu'on appelle ensuite Luba. Les Mores qui se tiennent sur les Costes de la Mer ont des Roys, dont le plus grand d'entr'eux s'appelle Macheda.

Cet Empire commandoit anciennement à plusieurs Royaumes & Provinces, leurs Annales & quelques Historiens en comptent plus de vingt, avec presque autant de Provinces: Ce qui passe à present pour constant, est, que sa Grandeur estoit tres-considerable, quoy qu'elle soit à present limitée à cinq Royaumes, chacun de la grandeur du Portugal, & à six Provinces, chacune peu differente de celles de Beyra ou d'Alenteys qui sont deux Provinces de Portugal.

L'une de celles-cy, & des plus grandes, s'appelle Agaos; les habitans portent aussi le mesme nom, soit qu'ils l'ayent pris de la Province, ou bien qu'ils le luy ayent communiqué. Elle est divisée en divers Territoires, dont le plus fameux s'appelle Tuncua, qui merite de la gloire pour deux choses. La premiere, parce que c'est le Pays de la Licorne tant renommée, dont je parleray cy-apres en ce discours, & diray seulement à present que ce n'est pas l'Abbada, que les Auteurs prennent tres à propos pour le Rhinoceros, estant un animal tout à fait different de la figure de celuy-là: la seconde, parce qu'il contient en soy la source tant recherchée du Nil, qui a esté cachée par tant de siecles, mais qui enfin a esté decouverte par les industrieux Portugais.

La partie la plus haute de cette Province est montagneuse & pleine de bois, & neantmoins elle n'est pas sans Vallées & sans Forests de Cedres, qui en bonté & en odeur, ne cedent point à ceux du Mont Liban, leur épaisseur est un grand empeschement aux Voyageurs, mais qui s'accorde à l'inclination des naturels Agoas, qui estant Payens de religion, & par ainsi de peu de foy ou loyauté, vivent ordinairement dans la rebellion à laquelle ils sont autant portez par leur disposition naturelle, que par la commodité de certaines cavernes, dans lesquelles ils se retirent en temps de Guerre. Ces Cavernes n'ont qu'une entrée, & sont capables de loger une ou deux familles qui sont ordinairement grandes entre les Payens, augmentées par leurs femmes, & multipliées à proportion des Vaches qu'ils nourrissent, donnans à dix Vaches une femme.

Ce qu'il y a de plus admirable en ces Cavernes souterreines, est qu'elles ne contiennent pas seulement leurs meubles & leur bestail, en quoy consistent tous leurs biens reels & personnels, vivans du peu des recoltes qu'ils font, mais ils y trouvent ordinairement de l'eau

en suffisante quantité pour leur servir de boisson pendant les mois de l'Esté, qui est le seul temps qu'on les attaque, & sont sans apprehension d'estre conquis, ny d'estre contraints de se rendre par la crainte d'estre suffoquez par la fumée qu'on pourroit faire à l'entrée de la Caverne, ayant des ouvertures par lesquelles ils reçoivent assez de clarté, & peuvent donner passage à la fumée, si l'on les vouloit attaquer par le feu.

En ce territoire de Tonena est la Source du Nil, que les Habitans du lieu appellent Abani, c'est à dire le Pere des Eaux, à cause du grand amas qu'il en fait dans les Royaumes & Provinces par où il passe; car la plus grande partie de l'Ethiopie estant montagneuse, & les Torrens enflés en hiver, les Montagnes les portent en sorte qu'ils enflent les Rivieres, qui tombant dans le Nil n'ajoutent pas peu à sa grandeur, le faisant couler avec une telle abondance d'eau qu'il inonde la Campagne de l'Egypte. C'est le Fleuve qui dans l'Ecriture au deuxième de la Genèse est appelé Gihon, qui environne la terre de l'Ethiopie, comme fait le Nil avec ses divers tours & detours.

La source sort dans le plus agreable reduit du pais, ayant deux Fontaines, qu'on appelle les yeux, chacune de la grandeur d'une Rouë de Carrosse, esloignées l'une de l'autre d'environ vingt pas: Les Habitans qui sont Payens adorent la plus grande & luy offrent plusieurs sacrifices de Vaches qu'ils tuent en ce lieu-là, plongeant la teste dans la Fontaine, & en mangent la chair comme sainte, laissant les os dans un certain endroit qui est destiné pour cela, qui à present font une montagne assez considerable, & qui seroit beaucoup plus grande si les Bestes carnacieres & les Oyseaux de Proye, ne les avoient décharnez & épandus cà & là en les becquetant.

Ces deux Fontaines sortent d'un petit champ tout couvert d'un bois verd & espais: les Voyageurs, & particulièrement ceux qui vont à cheval, croient que cette terre est dans l'eau, à cause de son tremblement & d'un son creux qu'elle rend: Ce champ se perd dans un Lac qui le couvre de ses eaux, Cette Plaine est sur le sommet d'une haute Montagne, dont la descente est insensible, l'on apperçoit de la plusieurs Vallées spacieuses, l'on void du milieu de cette descente près d'une Tranchée enlacée d'Arbrisseaux, la plus grosse de ces sources, au fond de laquelle l'on ne sçauroit atteindre avec une Lance de vingt-cinq palmes, qui rencontre en chemin, à ce qu'on pense, les racines des Arbrisseaux qui sont à l'entour qui

Provincia
ubi Nilus o-
ritur vocatur
Aquos, vici-
na regno Go-
jani: Terravo-
catur Sagela,
in apice mō-
tis, in plano
arboribus un-
dique circun-
dato. *Askan.*

l'empeschent de passer plus outre, l'autre source a environ seize Palmes de profondeur.

Depuis la plus grande de ces Fontaines l'on void un Bois agreable à la veüe, qui s'estend en droite ligne & semble suivre le cours de l'eau, qui quoy qu'il passe sous terre, en laisse neantmoins la trace facile à suivre par sa sortie où il vient à se faire revoir à un peu plus de cent pas delà; dans cet endroit, la quantité de l'eau est si peu considerable, qu'elle ne fait qu'un petit Ruisseau, qui se grossit tout aussi-tost par l'ayde d'autres sources dont les eaux coulent dedans. A un peu plus de trois journées de la source, la Riviere est large, & assez profonde pour porter des Vaisseaux, & si large que je doute qu'un homme bien robuste pust jetter une pierre d'un costé à l'autre.

A un peu plus de cent pas de ce lieu-là, ce Fleuve coule tellement au travers des Rochers, qu'en l'an 1629. je le passay sans me mouiller le pied: Dans mon voyage du Royaume de Gojama en la Province de Dambeha, il y avoit plusieurs passagers, & peu de ces batteaux, que je décriray tantost, mes compagnons & moy marchans le long des bords du Fleuve, & nous trouvans engagez entre plusieurs petits Ruisseaux, sautans d'une pierre sur l'autre, nous passâmes à sec de l'autre costé; ce que firent aussi immédiatement après plusieurs autres, qui nommerent cet endroit le passage du Pere Jeronime, parce que je fus le premier qui le découvris, & qui entrepris de le passer.

C'est le passage du Nil le plus ordinaire & le plus frequenté des Voyageurs, qui viennent de la Cour & de la Province de Dambeha pour aller au Royaume de Gojama, le Territoire s'appelle Bed, l'on passe la Riviere dans des batteaux qui ont une pompe avec un gouvernail, qui sont faits d'une grosse & épaisse natte fortement jointe & attachée ensemble, mais neantmoins n'estant pas exempte d'estre déchirée en pieces, comme il arrive souvent, les passagers demeurent dans l'eau, on les conduit avec de longs bastons ronds, parce qu'ils n'ont pas l'usage ny la connoissance d'autres sortes d'Avirons, ils peuvent tenir environ dix personnes avec quelques hardes. Il y en a plusieurs qui le passent à la nage, comme font tous les animaux, & tant les hommes que les bestes courent risque de la vie, à cause des Chevaux Marins & des Crocodiles, qui se nourrissent les

*Kercherio Oed
Aegip. Tom. 1
Cap. 7. p. 57.
Fons Nili
situs in sum-
mitate unius
vallis, quæ af-
similatur in-
genti campo
jugis montium
undique cir-
cū dato, ibid.*

*Navigatio
hic nulla nisi
cymbis papi-
raceis; quas
ipsi Tancoas
appellāt. Voss
sus de Origine
Nili Cap.
16. p. 55.
Conficitur
bibula Mem-
phitis Cymbæ
papyro Lu-
can.*

uns & les autres dans le Nil , & en rendent les passages dangereux.

Des cet endroit-là le Nil devient tortu , faisant presque un demy cercle : A deux journées de ce passage , il coule par une pointe de terre dans un Lac d'eau douce que les naturels du pais appellent Dambaha , abondant en gibier. Il y a du Poisson , mais en petite quantité , ce qui vient à ce que l'on croit de ce que les chevaux marins les espouventent , & que les crocodiles les devorent. Cette mer a vingt-cinq lieuës de long , & quinze lieuës à l'endroit le plus large : Environ le milieu il y a plusieurs Isles de differentes grandeurs , qui sont pleines de Bois & inhabitées , & d'autres qui sont desertes. La plus grande s'appelle Dec , elle a deux lieuës de long , mais elle est estroite , c'est la qu'on bannist ceux dont on se veut asseurer , car comme il y a peu de batteaux , & qu'il est défendu sur peine de la vie de passer dans l'Isle , tous moyens d'en sortir sont desesperés , & encor moins à la nage , parce que le Lac est plein de chevaux marins & de crocodiles , dont la rencontre est mortelle.

La pointe ou le bout de ce Lac , est rompuë par le Nil avec tant de violence , que le courant en est partagé entre l'eau & la bouë jusqu'à ce qu'il se fasse un passage dans un autre endroit.

Le Nil est retenu dans ce Lac environ un quart de lieuë , & en le quittant il fait un fort beau & grand tour , qui est si grand , qu'il contient en sa circonference un Royaume qu'on appelle Gajama , qui est environ de la grandeur du Portugal , & une grande partie d'un autre qu'on appelle Damotes. En tournoyant , ainsi il retourne derechef à moins de deux journées de sa source ; delà prenant son cours au Sud-Est , & passant au travers de plusieurs Royaumes & Provinces , il tombe dans l'Egipte , où se font par le chemin en divers endroits ces amples Cataractes , si renommées à cause de leur bruit lors que l'eau en tombant avec tout son corps , enfonce & creuse l'Abyfine qui la reçoit. Neantmoins la grandeur de ce bruit ne rend pas sourds ceux qui habitent aux environs , comme quelques-uns l'ont escrit fabuleusement , que s'il estoit ainsi , la grande quantité de monde des lieux circonvoisins fourmillerait de sourds , qui entendent le bruit , & ne trouvent point

qu'elles fassent cet effet-là. Une de ces Cataractes est remarquable sur toutes les autres, comme il paroitra dans la Relation par une chose qui a surpris & attiré plusieurs personnes.

A la premiere ou seconde Cataracte que le Nil fait, l'eau d'un haut Rocher pierreux est précipitée avec toute sa masse dans un grand & profond abysme, le bruit s'en entend à trois lieues delà, & le rebondissement de l'eau, qui s'éparpille en de petits atomes & en fumée subtile, se void d'aussi loin. L'eau est poussée avec tant de violence qu'à une certaine distance elle fait une arcade, sous laquelle elle laisse un grand chemin où on peut passer sans estre mouillé. Il y a des sieges bien propres taillez dans le Roc pour faire reposer les voyageurs, pendant qu'ils jouissent de la plus agreable veüe que l'imagination pourroit jamais concevoir, qui se fait par la reflexion du Soleil sur l'eau, qui produit les plus vives & les plus agreables couleurs qui se puissent voir, semblables à celles de l'Arc-en-Ciel, & qui donnent d'autant plus de satisfaction aux yeux que l'on est proche de l'eau.

Le Nil n'avoit jamais passé sous aucun Pont, devant que nous arrivassions en Ethiopie; le premier fut fait dans le Royaume d'Amara, où entre deux Rochers fort hauts, il y avoit un passage dangereux & estroit, l'eau estant fort rapide en cet endroit-là, tous y coururent grand hazard, plusieurs se perdirent en passant, l'hiver augmentant les difficultez & rendant le passage plus difficile: Les Abissins estoient incapables de remedier à ce mal, ne sçachant ce que c'estoit de Ponts, & n'ayant point d'Ouvriers pour en faire, l'Empereur informé de ce que c'estoit qu'un Pont, & comme il seroit commode dans un passage si estroit, l'on commit cet ouvrage à un des deux Tailleurs de Pierre que nous avions amenez des Indes avec le Patriarche pour bastir des Eglises en Ethiopie, lequel fit ce premier Pont d'une fort belle structure & fort commode pour les passagers: & de la sorte le Nil fut mis sous une domination estrangere.

Il ne sera pas mal à propos de finir ce discours par une reflexion qui ne déplaira pas; & examiner pourquoy anciennement Alexandre le Grand & Jules Cesar ayant fait toute la diligence possible pour decouvrir la Source du Nil, n'en a-

voient pû venir à bout : La raison estoit parce qu'ils envoyoyent des gens pour la découvrir, qui montoient contre le courant de l'eau, de sorte qu'allant par terre, la longueur du voyage, le nombre des Royaumes & des Provinces qu'il falloit traverser, le grand nombre de Barbares qu'il falloit rencontrer, tant de climats mal sains qu'il falloit passer, faisoient qu'il leur estoit impossible d'avancer; en allant par eau les difficultez augmentoient encor, & les accompagnoient par tout, le violent cours du Nil arrestoit leur passage, & venans à la premiere Cataracte, ils ne pouvoient pas aller plus loin, mais estoient cōtraints de s'en retourner après avoir perdu leur peine. De plus ils n'avoient nulle connoissance de l'Empire des Abissins, ny aucun commerce par la Mer rouge, il ne se hazarderent pas d'aller par ce chemin-là, ny ne pensoient pas que leur dessein peust réussir par-là si facilement. De cette sorte leurs labeurs furent inutiles; la connoissance de cette Province les auroit portez dans l'Empire des Abissins, par quelqu'un des Ports de la Mer rouge, & delà un voyage de deux mois les auroit fait boire dans cette source si desirable, si cachée & si fameuse. Ce secret aussi bien que divers autres de plusieurs endroits du monde, & leur découverte estoit reservée à l'infatigable industrie des Portugais, qui ont veu de leurs yeux ce que plusieurs ont souhaité, mais qu'ils n'ont pû obtenir.

*La veritable cause du débordement du Nil dans les
Campagnes d'Egipte au fort de l'esté
de l'Europe.*

LES Anciens ont donné plusieurs raisons du débordement du Nil dans les mois les plus chauds de l'Esté de l'Europe, selon l'opinion des Escrivains, chacun soustenoit ce qui estoit de l'estenduë de sa raison, & neantmoins ils s'escartient tous de la verité. Le peu de connoissance qu'on avoit de la source & du cours de cette fameuse Riviere, des lieux par où elle passoit, & principalement du dedans de l'Ethiopie où elle prend sa source, estoit la cause de cette diversité d'opinions,

pinions , sans en avoir decouvert la verité , qui estoit reservée pour la nauigation & le commerce des Portugais.

La grande quantité de neige qui tombe pendant la rigueur de l'hiver sur les Montagnes au dedans de l'Ethiopie , & qui se fond par la grande chaleur du Soleil, n'est pas, comme quelques-uns affirment, la cause du débordement de ce Fleuve ; l'Ethiopie n'ayant pas de froids assez aspres pour produire de la neige, qui est inconnue en ce pais-là, & qu'on ne doit pas concevoir de nostre Relation. Il n'y a que deux lieux seulement, où il y a de la gelée blanche bien epaisse & de la gresle en grande quantité, qui ressemble à de la neige, mais qui n'en est pourtant pas. L'un est dans le Royaume de Tigre sur les hautes Montagnes de Seman ; l'autre dans le Royaume de Damotis, dans le Territoire appellé Namora. Or cette espee de neige & cette gresle qui tombent en ces lienx-là, à cause de la froideur du Climat, estant fonduës elles humectent superficiellement les Montagnes, ce qui fait que par mesprise on les prend pour de la neige. Par fois elles tombent avec quelque courant dans les terres basses, mais pas assez considerablement pour faire enfler les Rivières, & beaucoup moins pour causer l'inondation du Nil.

Les grands vents qui soufflent dans les mois où le Nil a accoustumé de déborder, dans l'emboucheure de ce Fleuve, à l'endroit où il tombe dans la Mer Mediterranée, ne sont point aussi la cause de cette inondation, comme quelques-autres soustiennent, qui disent que ces vents repoussent l'eau, qui estant retenue avec celle qui descend, croist à tel excès, qu'elle contraint le Nil de sortir de son canal & de s'espandre dans les plaines d'Egipte, dont par ce moyen il enrichit & engraisse les terres par le limon qu'il entraîne des lieux par où il passe.

Je laisse d'autres semblables raisons que les Autheurs alleguent, qui n'ont pas plus d'apparence, afin de pouvoir promptement dire celle qui est veritable, & qui n'a pû estre connue que par ceux-là seulement qui ont demeuré quelques années en Ethiopie.

La verité donc en peu de mots, est que l'hiver qui est le mesme & qui arrive au mesme temps en Ethiopie que dans les Indes & en d'autres endroits qui sont sous la Zone Tor.

ride, commençant à la fin de May, ou dans les premiers jours de Juin, & dans tout le mois d'Aoust, (qui est le plus beau temps de l'Europe,) pendant quoy il exerce sa plus grande furie ; le débordement du Nil étant à sa hauteur en ces mois-là, l'ignorance des estez & des hivers a fait naître les opinions dont nous avons parlé cy-dessus.

Nihil indi-
ga mercis aut
xovis, in solo
tanta est fi-
ducia Nilo.

Comme la plus grande partie de l'Ethiopie est montagneuse, & le Nil dans sa course à travers plusieurs Royaumes & Provinces au dedans du païs, recueillant les eaux des pluies qui tombent des Montagnes, & recevant en soy plusieurs grandes Rivières, devient de la sorte considerable & indomptable aussi ; comme la plaine de l'Egipte l'experimente avec beaucoup d'utilité, car autant qu'elle est peu favorisée du Ciel, qui la prive du benefice commun des pluies, ce defaut est abondamment & liberalement réparé par l'eau de cette fameuse Riviere, qui a causé cette remarque, que les Egiptiens ne levent jamais les yeux au Ciel ny n'attendent aucune faveur de Dieu, mais dépendent entierement du Nil, parce qu'ils croyent en recevoir les mesmes benefices que les autres reçoivent par la pluie ; ce qui fait aussi que ces vers d'Ovide semblent ne se devoir pas appliquer aux Egiptiens.

*Os homini sublim dedit, cælumque tueri
Iussit, & erectos ad sydera tollere vultus.*

Le Nil en courant dans la Mer Mediterranée, lave les murailles du grand Caire, qui est à cinquante milles de son emboucheure. Cette Riviere fait voir en passant l'abondance ou la disette qu'on doit esperer chaque année, parce qu'on presage que la moisson sera plus ou moins grande à proportion de ce que l'inondation aura esté aussi plus ou moins grande, en cette maniere.

L'auteur fi-
delle témoin
de tout ce
qu'il recite,
& partant di-
gne d'estre
creu, a appris
seulemēt ce-
cy sur le rap-
port qu'ô luy
a fait que le
Nil-lavoit les
murailles du

Les murailles de cette Ville populeuse ont vers le Fleuve une Tour ouverte avec une Arche qui donne passage au Nil, qui selon les eaux qu'il emmeine se hausse plus ou moins. Dans les murailles de cette Tour, depuis le fond en montant l'on y a fait des marques ou des degrez, & par une coustume ancienne, selon que ces degrez sont couverts d'eau, plus ou moins, les Magistrats le font publier chaque nuit dans les rues, afin que tout le monde sçache de combien de degrez le

Nil a débordé ce jour-là. Cette publication se fait à la fin de Juillet, & continuë tout le mois d'Aoust, qu'on observe l'élevation ou l'abaissement du Fleuve, particulièrement selon les degrez. L'on juge de l'abondance de l'année en cette sorte. Lors que l'eau ne couvre pas seize degrez, on craint famine; s'élevant jusqu'à vingt-cinq, plus elle monte haut, plus il y a apparence d'une année fertile; lors qu'elle passe ce nombre-là ils sont attaquez de nouvelles craintes de mort, la quantité d'eau ne leur permettant pas de pouvoir recueillir ny ferrer leur moisson. Ces mois-là ne se passent pas sans trouble & sans anxiété, le temps estant par tout variable & inconstant, de sorte que par fois il pleut par trop, & par fois aussi trop peu, ce qui change la recolte.

ne, l'on y a basti une Mosquée avec une Arche vers la Riviere, pour donner passage à l'eau. Cette place & cette Colonne sont si superstitieusement gardées de la vœu des Chrestiens, que je trouvay que l'entreprise en estoit vaine & dangereuse; je vis seulement en Janvier le fond ou le pied de la Colonne dans l'eau: L'autre circonstance du nombre des degrez & la publication sont recitées selon la verité.

grand Caire, & que dans le costé interieur des murailles de cette Tour, l'on y garde les Registres de l'inondation du Nil, qui est sur une Colonne de Marbre, placée au milieu du Fleuve, pres d'une île appelée Rhodes à l'opposite du grand Caire; sur cette île & au delà de la Colonne.

Une autre curiosité rend encor le Nil fameux, parce que son cours fournit le grand Caire de Sené, si connu & si expérimenté en Medecine dans les Boutiques de l'Europe. C'est un petit Arbrisseau particulier seulement aux Bois d'Ethiopie; le lieu où j'ay demeuré en ce Royaume-là, en avoit une grande quantité. Les Sauvages Negres le vont querir dans le pais, & l'apportent dans de grands Batteaux au grand Caïse. Le Consul François qui y reside, en a le party, pour lequel il fait un present à chaque nouveau Bassa de trente mille Ducats, & en fait marché à un certain prix fixe & à un certain jour, pour achepter tout celuy qui vient; ce qu'il fait, & l'ayant ferré en ses Magazins, il le divise en trois parties, dont on en brusle deux, & la troisième est reservée pour estre transportée en Europe, qui paye les deux parties qui ont esté consumées: Il y a moins de dépense pour le fret, ce qui fait que les Boutiques en ont toujours besoin, & qu'il se debite au prix requis, il y trouve son compte. Un François nommé Zacharie Vermeil, qui avoit servy plusieurs années en la maison du Consul, me donna cet avis: le desir qu'il avoit de voyager l'amena par terre en Ethiopie, où il demeura un an en ma maison, & lors que nous fusmes bannis, il fut dans l'Armée de l'Empereur, estant devenu riche & habitant du

païs, ne luy estant pas permis de retourner, il y mourut dix ans après son arrivée.

*De la fameuse Licorne, des lieux où elle est nourrie,
& comme elle est formée.*

LA Licorne est la plus celebre entre les Bestes, comme entre les Oyseaux le Phenix, le Pelican & l'Oyseau de Paradis, dont l'on est plus instruit par les fantaisies des Predicateurs & des Poëtes, que par la connoissance de leur terre natale.

L'on a peu de connoissance des uns & des autres. Il y en a qui ne sont connus que par le bruit commun, & nonobstant toute l'industrie & l'infatigable labeur des hommes à découvrir les choses cachées, l'on n'a pourtant pas pû encor dire en quel lieu le Phenix & l'Oyseau de Paradis s'engendrent. Quelques-uns veulent que l'Arabie soit le païs du Phenix, & neantmoins les Arabes n'en ont aucune connoissance, & en laissent la découverte à l'ouvrage du temps: L'Oyseau de Paradis se trouve mort avec son bec fiché en terre, dans une Isle joignant les Moluques, non pas bien loin de Macaca: d'où il vient: c'est une chose inconnüe, quelque diligence qu'on ait employée pour en faire la recherche, mais sans succez. Il m'en est tombé entre les mains un qui estoit mort, j'en ay veu plusieurs, les enfans en portent la queue au lieu Pennache, les plumes en sont fines & molettes comme une toïse mince & fort usée, le corps n'est pas charneux, & ressemble à celui d'une Grive, la quantité de plumes qu'il a, qui sont longues, de couleur blanchastre plutôt que cendrée, & qui le couvrent, font qu'il paroist fort beau. Le bruit commun est que ces Oyseaux volent toujours depuis le jour de leur naissance jusqu'à leur mort, & qu'on ne s'est point apperçu qu'ils ayent de pieds. Ils vivent de Mouches qu'ils attrappent dans l'air, où leur aliment estant fort mince, ils prennent un peu de repos: ils volent fort haut, & viennent en tombant les aïles estenduës. Quant à leur generation, l'on dit que la Nature a fait un trou dans le dos

du malle, où la femelle pond ses œufs, couve ses petits, & les nourrit jusqu'à ce qu'ils soient capables de voler, qui est une grande peine, & qui montre bien l'affection que les parens ont pour leurs petits, ce que je dis sur le credit des Autheurs qui en font la relation; j'escris seulement en ce lieu ce que j'ay oüy dire. C'est veritablement l'Oyseau qui est si vivement portait dans nos Cartes.

Le Pelican est plus connu. Quevedo l'appelle l'Oyseau qui se discipline luy-mesme; On l'a decouvert dans le Pais d'Angole, où l'on en a pris quelques-uns; j'en ay veu deux. Quelques uns ont une cicatrice en la poitrine, de la blessure qu'ils s'y sont faite eux-mesmes, pour nourrir, à ce que l'on dit, leurs petits de leur propre sang, qui est une action qui suggere ordinairement des pensées de devotion: cela suffit pour les Oyseaux. Entre les Bestes nous venons à la fameuse Licorne, qui merite d'autant plus de creance, qu'il en est fait mention en la Sainte-Escriture, où elle est comparée à diverses choses, & mesme à Dieu fait Homme. Nul des Autheurs qui traitent de la Licorne ne parle ny de sa naissance ny du lieu où on la trouve, se contentant des divers Eloges qui la rendent celebre. Ce secret a esté reservé pour ceux qui ont voyagé & parcouru divers Pais.

Edit. vulg.
Psalm. 28.
vers. 6.

Il est certain que la Licorne ne doit pas estre confonduë avec l'Abada, dont on dispute ordinairement, ce qui se void par la difference des noms de Rhinoceros & de Licorne, qu'avec raison l'on ne scauroit donner aux deux sans distinction; & par la diversité de leurs corps & de leurs parties; comme il paroist par l'Abada que nous connoissons, & par la Licorne qu'on void peinte. Celle-cy a une longue Corne droite, d'admirable vertu; l'Abada ou le Rhinoceros en a deux un peu crochuës, qui ne sont pas si souveraines, quoy que l'on s'en serve contre le Poison. Le Pais de la Licorne, qui est un Animal d'Afrique, où seulement il est connu, est la Province d'Agoas, dans le Royaume de Damotes, quoy qu'il ne soit pas hors d'apparence qu'il puisse s'écarter en d'autres endroits plus éloignez. Cet Animal est aussi grand qu'un beau Cheval, d'une couleur de Bay obscur, ayant le crin & la queue noirs, l'un & l'autre

courts & clairs, quoy qu'en d'autres lieux de la mesme Province l'on en a remarqué qui les avoient plus longs & plus épais, avec une fort belle Corne au front, de cinq Palmes de long, comme on a accoustumé de les peindre, de couleur tirant sur le blanc; Elles vivent dans les bois & bocages écartez, elles se hazardent par fois de venir dans les Plaines, on ne les void pas souvent, parce que ce sont des Animaux craintifs, qui ne sont pas en grand nombre, & encor cachez dans les bois; le peuple le plus barbare qu'il y ait au monde les possède, & peut-estre les mange comme il fait les autres bestes.

Un Religieux, qui estoit mon Compagnon, & qui avoit passé quelque temps en cette Province, ayant eu avis que l'on y trouvoit cet Animal si renommé, fit tout ce qu'il pût pour en avoir un, les naturels du Pays luy en amenerent un fort jeune Poulain, mais qui estoit si delicat qu'en peu de jours il mourut. Un Capitaine Portugais, personnage âgé & de creance, respecté par tous ceux de sa connoissance, & en grande estime aupres de quelques Princes de cet Empire. là, sous lesquels il avoit servy, me donna cette Relation touchant les grandes Licornes. Il me dit qu'une fois en retournant de l'Armée, comme il avoit accoustumé de faire tous les Estez avec l'Empereur Malac Segued, avec vingt autres Soldats Portugais, qu'un matin comme ils se repoisoient dans une petite Vallée environnée d'Arbres fort épais, avec dessein de déjeûner pendant que leurs Chevaux païssoient de l'herbe qui y croissoit en abondance, à peine se furent-ils assis, qu'il sortit aussi-tost de l'endroit le plus épais du Bois, un fort beau Cheval de la mesme couleur, mesme crin, & mesme forme que j'ay décrit cy-devant, son port estoit si brusque & si fretillant, qu'il ne prit pas garde à ces nouveaux hostes, jusqu'à ce qu'il se trouva engagé au milieu d'eux, lors tout épouvanté de ce qu'il avoit veu, il se mit à tressaillir & sauter en arriere tout soudainement, laissant neantmoins assez de temps aux spectateurs pour le voir & l'observer à plaisir.

La veüe & l'examen de toutes ses parties en particulier, les remplit de joye & d'admiration. Une de ses singularitez estoit une tres-belle corne droite sur son front, comme celle dont

il est fait mention cy-dessus, par ses yeux il paroissoit estre remply de crainte; nos chevaux qui sembloient le reconnoistre pour estre de la mesme race, s'avancerent vers luy à courbettes, les Soldats le voyant à une petite portée de mousquet & ne le pouvant pas tirer, parce que leurs mousquets n'estoient pas en estat, voulurent l'environner, dans l'assurance que c'estoit la Licorne dont l'on a parlé si souvent, mais il les prevint, car les ayant apperceus, il se retira dans le Bois avec la mesme vîtesse qu'il en estoit sorty, laissant les Portugais satisfaits de la verité touchant cet Animal, quoy que faschez de la perte de leur prise. La connoissance que j'ay de ce Capitaine fait que je tiens ce recit pour une verité indubitable.

Dans un autre endroit de la mesme Province, qui est le plus pierreux & le plus montagneux, l'on y a veu ce mesme Animal fort souvent, paissant entre plusieurs autres de differentes especes. Ce lieu est le plus reculé de la Province, c'est pourquoy c'est où l'on envoie en exil ordinairement ceux dont l'Empereur se veut assurer. Il se termine en de hautes Montagnes, au dessous desquelles l'on void de grandes & vastes Plaines, & des Forests habitées de diverses sortes de bestes sauvages. Dans ce lieu de bannissement, un Empereur tyrannique, qui se nommoit Adamas-Segued, envoya sans cause divers Portugais, qui du sommet de ces Montagnes virent paistre la Licorne dans les Plaines d'en-bas, l'esloignement n'estant pas si grand qu'ils ne pussent bien l'observer distinctement, ressemblant à un fort beau Genet d'Espagne, ayant une belle corne au front.

Ces témoignages, particulierement celui de ce bon vieillard Jean Gabriel, avec ce que le Religieux mon compagnon affermoit aussi de sa propre connoissance, me confirment que cette Licorne tant celebrée est en cette Province, que les Poulins y naissent, & qu'ils s'y nourrissent aussi.

*La raison pourquoy l'Empereur Abissin est appelé le
Prestre Jean des Indes.*

IL est certain qu'il y avoit autresfois dans les Indes Orientales un puissant Prince Chrestien, qui estoit Seigneur de plusieurs Royaumes & d'amples Territoires, cela estant fondé sur l'autorité authentique de bons Historiens & Autheurs; comme c'est aussi une chose indubitable que ce Prince n'est plus à present, sa memoire ayant pery il y a déjà plusieurs Siecles passez, l'estenduë de son Empire est indeterminée. Ces deux choses sont prouvées par le fameux Historien Jean de Barros en ses Decades, & le progresz que les Portugais ont fait dans les Indes Orientales, nous assure que ce Prince n'est point connu à present dans tous les Royaumes & les Estats qu'ils ont découverts dans l'Orient.

Cela estant sans controverse, neantmoins l'Empereur d'Ethiopie passe dans l'opinion de plusieurs, pour ce fameux Prestre Jean des Indes, & est appelé ordinairement de la sorte, quoy que faussemment, par ceux qui prétendent le bien connoistre, mais qui pourtant n'en ont aucune connoissance.

Il n'y a pas eu faute d'Autheurs modernes, qui sur de foibles fondemens, & encor moins de verité, ont voulu soutenir cette opinion & ce rapport, prouvans par diverses Ethymologies & interpretations du mot, que l'Empereur Abissin, estoit proprement le Prestre Jean. Mais cette affirmation n'ayant nulle apparence de verité, me dispense de monstrier le peu qu'il y en a; Je dis seulement que ceux qui ont passé quelque temps en Ethiopie, savent que tout ce qu'on a dit sur ce sujet est une pure fable, que jamais aucun Prince de cet Empire n'a eu ce titre, & que ce mot n'est pas mesme connu dans toute l'estenduë de ses Estats.

C'est bien sans doute qu'il y a eu quelque probabilité qui s'est épanduë dans le monde, que cet Empereur estoit le fameux Prestre Jean des Indes; premierement en ce que son Royaume estoit dans les parties Orientales, de-là sans autre
examen

examen , si son Empire estoit proprement dans les Indes, qui sont précisément entre les Fleuves d'Indus & du Gange, est venue l'opinion qui a cours & qui est fondée sur ce point là. Secondement, l'ancien Prestre-Jean faisant profession d'estre Chrestien , portoit pour l'Emblème de sa foy une Croix en sa main , & lors qu'il sortoit ou alloit en voyage , il faisoit porter une Croix devant luy, estant outre cela Prestre, (toutes lesquelles choses ou la plus grande partie s'accordent avec l'Empereur Abissin , car autresfois par une coustume ancienne il estoit Prestre, selon que le rapportent la tradition & leurs propres Annales. Quant à la Croix en particulier , il la portoit souvent en sa main , & tous l'y ont encor en singuliere reverence & devotion cela apparemment a donné lieu à cette seconde erreur. En troisiéme lieu, ne sçachant en quel endroit des Indes estoit son Empire , ayant ouï souvent parler du Christianisme de ce Roy & de ses Sujets , & sans aucuns memoires de l'ancien Prestre Jean , ceux qui ne s'en enqueroient pas davantage , conclurent que c'estoit l'Empereur Abissin ; en cette sorte il arrive bien souvent que les méprises se trouvent couvertes de l'apparence de la verité. Nous qui avons demeuré en Ethiopie , faisant reflexion sur cela , pensant à ce qui pouvoit avoir fait naistre cette opinion là ; nous trouvâmes qu'elle venoit de ce que je diray bien-tost cy-apres , si une chose si envieillie merite d'estre convaincuë de faux , ou si ce qui est maintenu & receu communément , doit estre refuté.

C'est une coustume ancienne & ordinaire en Ethiopie que les Esclaves prient leurs Maistres , & les Sujets leur Souverain , ou à l'oreille , avec une voix humble & soumise, ou d'un lieu éminent un peu éloigné , pour leur représenter leurs plaintes , & leur demander justice contre ceux qui les oppriment , se plaçans de sorte qu'on les puisse bien entendre : chacun crie aussi haut que sa voix se peut étendre , dans le langage de sa Province ou de sa Nation. Les Portugais (qui frequentent icy fort souvent) crient Senhor, Senhor, Senhor, sans cesser jusqu'à ce que leur affaire soit expédiée. Les Mores crient Acid, Acid, Acid , qui signifie la mesme chose. Le paysan du Royaume de Tigre, dit, Adaric, Adaric, Adaric ; Le Courtisan & ceux qui sont plus civilisez , Abeto , Abeto,

Abeto, qui veut aussi dire la même chose. Il y en a d'autres qui abbayent comme des chiens, qui heurlent comme des loups, & en imitant les differens cris des autres bestes, se font entendre, & l'on sçait par là de quel lieu & de quelle Province ils font.

Ceux qui sont d'une Province plus haute, qui est au cœur de ce grand Empire, où pendant plusieurs Siecles ces Princes ont tenu leur Cour, lorsque suivant cette coustume ancienne & ordinaire ils presentent leurs Requestes, crient, Jan coy, c'est à dire mon Roy. Jan signifiant Roy, & coy mon, ce qui suppose, pour une preuve plus évidente de ce que je veux justifier, il faut que vous vous souveniez que les Abissins affirment que leurs Empereurs estoient Prestres, & pour rémoignage de cela, ils recitent quelques miracles qu'ils ont faits: Que les Abissins sont naturellement errans ou voyageurs, particulièrement ils entreprennent des pelerinages en la Terre-Sainte, qui n'en estant pas fort éloignée, les y engage d'autant plus aisément: ils le font encor aujourd'huy, mais autresfois ils le faisoient beaucoup plus frequemment.

Cela est aussi notoire, que les François plus qu'aucune autre Nation de l'Europe, avoient accoustumé de trafiquer dans le Levant, & leur concours y estoit si grand, qu'à peine ces Infidelles connoissoient-ils aucuns autres Europeens qu'eux, & appelloient, comme ils font encor aujourd'huy, tous les hommes blancs, Franks, par une petite corruption du mot François. Les François par ce moyen-là rencontroient plusieurs Abissins, particulièrement dans la Palestine, avec qui apparemment ils s'entrenoient de leur Nation & de leur pays: Les Abissins en parlant de leur Roy, luy donnoient sans doute le plus ancien, le plus ordinaire, & le plus respectueux titre de Jan. Il n'est pas aussi moins probable, que pour un plus grand respect de sa personne Royale, ils leur dirent que leur Roy estoit Prestre, de-là l'on conclud qu'il s'appelloit Jan par titre, & par office qu'il estoit Prestre. Chacun sçait qu'entre nous *Sacerdotes* & *Presbyteri*, sont les mêmes que les Latins appellent Presbyter, & les François Prestre; ce mot joint à Jan, engendre Prestre-Jan, qui avec peu d'addition est corrompu en celui de Prestre-

Jean, par où l'on entend la même chose. Les François retournans chez eux, il y a apparence qu'ils rapportoient ce qu'ils croyoient, & qu'ils avoient appris dans les pais estrangers, de sorte qu'ils épandirent ce bruit, que le Roy des Abissins estoit Roy & Prestre Jan. N'y ayant donc point alors aucune connoissance du vray Prestre Jan des Indes, ce bruit s'estant épandu çà & là, passa pour constant que ce fameux Prince-là estoit sans doute l'Empereur des Abissins, qu'à cause de cela l'on appelle aujourd'huy vulgairement le Prestre-Jan des Indes.

Je peux sans temerité m'imaginer que les conjectures & les probabilités sur lesquelles ce discours est fondé, sont au dessus du mépris, tant par mes propres observations & mes expériences, que par l'approbation des personnes de bon jugement, & particulièrement des grands voyageurs, & de ceux qui ont conversé en Ethiopie, qui ont trouvé qu'elles s'accordoient à ce qu'ils y avoient appris. Si quelqu'un n'est pas content de ce Traité, qu'il accepte du moins la bonne volonté qui le presente, & reçoive la parole que je luy donne d'estre prest d'acquiescer à ce qu'on me proposera de meilleur.

*Traité succinct de la Mer-Rouge, & de la cause
de ce nom, par lequel on la connoist
ordinairement.*

LA Mer-Rouge borne les Territoires de l'Empire Abissin, qui s'abreuve de ses eaux du costé d'Orient: c'est pourquoy ayant discoursu des noms de l'Empereur des Abissins, & pourquoy on l'appelle Prestre-Jean, nous pouvons convenablement chercher la véritable cause pourquoy l'on appelle la borne de cet Empire la Mer-Rouge.

Le nom de la Mer-Rouge, qu'on donne ordinairement au Golphe d'Arabie, est tres-ancien: la méprise n'est seulement qu'en la raison de ce nom; je reciteray ce que j'estime estre de plus conforme à ce que j'ay veu, & qui a le plus de rapport à mon expérience.

Les anciens nommoient le Pointe ou le Cap le plus oriental de toute l'Afrique, *Aromatum promontorium*; le Cap des Aromates ou des Epicerics, parce que tous les Navires qui les apportotent de la coste des Indes, & qui negotioient dans tous les ports de cette Mer, arrivoient d'abord à ce Promontoire, que tous les gens de Mer appellent à present le Cap de Guarda Thuy, dont le dedans du pais est le Royaume d'Adel; dont les habitans sont tous Mores, & vaillans Soldats. Le defaut des pluyes est supplée en ce lieu-là, comme en Egypte, par plusieurs grandes Rivieres qui coulent des Montagnes d'Ethiopie, qui de ce costé-là bornent ce Royaume. A l'opposite de ce Promontoire il y en a un autre dans l'Arabie heureuse tout vis à vis, nommé le Cap de Fartach, à cause d'une ville & d'un peuple de mesme nom qui habitent dans le Continent, qui sont de vaillans Mores, & reputez pour tels, la distance d'entre ces deux Caps est de cinquante lieuës.

La largeur de l'Ocean commence à se restrecir depuis ces deux Caps jusqu'à l'entrée de la Mer Rouge, en longueur cent cinquante lieuës; les deux costes s'approchant toujours de plus en plus sur la route, jusqu'à ce qu'elles viennent à quatre lieuës de distance l'une de l'autre; à l'endroit le plus estroit du Destroit où cette Mer perd le nom de Golphe d'Arabie, & au dedans s'appelle la Mer-Rouge; qui s'estend par l'espace de trois cens quatre-vingt lieuës jusqu'à Suez, près du fond du Destroit; à l'endroit le plus large, entre Masuba & l'Isle de Camaran, la largeur est de quarante lieuës; & près de Suez seulement de trois, mais elle est encores plus estroite dans le fond.

Les Autheurs divisent cette Mer en trois parties; le milieu est clair & navigable, & non pourtant sans qu'il y ait quelques petites Isles & Rochers, qui paroissent au dessus de l'eau, & par consequent ne sont pas dangereux. Les deux autres parties près des deux costes d'Arabie & d'Ethiopie, sont fort difficiles à passer, pleines d'écueils, de Rochers, & de Coral blanc, qui pendant la nuit principalement mettent les passagers en danger.

L'emboucheure est double, faite par une Isle nommée Nahum ou Babelmandel, de deux lieuës de long, & moins d'un

quart de large, qui n'est toute qu'un Desert sauvage, grillée & havié du vent & du Soleil, sans aucune herbe, & possédée par une grande quantité d'Oyseaux de Mer.

L'entrée du costé d'Arabie estant nette & profonde est le passage ordinaire des grands Navires ; l'autre partie de l'emboucheure vers l'Ethiopie, quoy qu'elle soit de trois lieuës, est si pleine d'écueils, que personne n'ose se hasarder d'y passer, si ce n'est en de petits Vaisseaux, que les natnrels habitants appellent Gelvas. Prés de l'Isle il y a un Canal estroit qui est d'une bonne profondeur, que j'ay passé deux fois, mais qui est trop dangereux pour les grands Navires prés de l'Isle.

Dans ce Destroit commence la Mer-Rouge, la coste Orientale s'appelle l'Arabie pierreuse. A douze lieuës au dessus de l'emboucheure est la ville de Mocha, riche & fort marchande ; à quarante lieuës plus avant est l'Isle de Camaran ; puis suivent Rido, Loia, Zebita & Goro ; cette derniere est à la veüe, & à une demie journée du Mont-Sinay.

Icy est Gida le Port de la fameuse ville de la Meque ou Medina, où est le Tombeau de Mahomet. Au fond de ce Destroit est Suez, qui estoit anciennement une ville de Heros, mais à present ce n'est qu'un pauvre village de Pêcheurs, parce qu'il luy manque le commerce des Espiceries qui viennent des Indes & arrivent en ce lieu là comme à la Foire generale du Levant & des Indes Orientales. Cette Ville est à vingt-cinq lieuës du grand Caire, à seize de l'endroit le plus proche du Nil, & à quarante & une de la Mer Mediterranée.

Traversant de-là à l'autre costé d'Ethiopie, la premiere Ville est Alcocere, qui estoit cy-devant riche & populeuse, mais à present ce n'est qu'un pauvre Village. Un peu au de-là est Corondelo, où les enfans d'Israël en sortant de l'Egipte, passerent au de-là à l'autre rive du costé de l'Arabie, la Mer s'ouvrant par trois lieuës (qui est la distance entre les deux Rivages) & formant un beau & grand chemin, comme il semble estre monstre au Livre de la Sapience, ou se divisant en douze parties, comme on le peut recueillir du Psalmiste. Non loin de là est un lieu qu'on appelle Rifa, d'où l'on transporte les Marchandises de l'Egipte, & on y porte celles d'ail-

Chap. 19.
vers. 7.

Psalm. 135.
vers. 12.

Vossius dit la
mesme chose
en son Livre
de l'Origine
du Nil, de ce
Rivage de la
Mer-Rouge,
& des autres
Montagnes
en Asie &
Afrique.
Chap. 12.

leurs. Ce lieu est situé dans le creux des hautes montagnes, qui s'étendent en forme de pont, qu'on découvre de la pluspart des endroits de la Mer-Rouge. Lorsque depuis ces Montagnes vers la Mer, il est Hyver, de l'autre costé ils ont l'Esté; & de même de l'autre costé au rebours ils ont l'Hyver lorsque ceux-cy ont l'Esté. De-là à Suaquem c'est un Desert; mais c'est la Rade pour le grand Caire. L'Isle de Suaquem (où les Turcs me retinrent prisonnier quelque temps) est ronde, petite, & pleine d'habitans; c'est la residence & la Cour d'un Bacha, où est la Doüane, où tous les Navires Marchands se déchargent; La moitié du revenu en appartient, par accord fait entr'eux, à un Roy du Continent, appelé Balen. A cent lieuës plus outre est l'Isle de Massuba, qui a de circuit douze cent toises, faite comme la figure du pied d'un homme.

Entre cette Isle & le Continent, il y a une bonne Rade pour les Navires. Le Lieutenant du Bacha y fait sa demeure, & le Juge de la Doüane. A deux lieuës au de-là il y a une Forteresse qu'on appelle Arquico, (où je fus quelque temps prisonnier) mal fortifiée de pierre & de chaux, & encor plus mal pourvue de munitions, qui ne sert qu'à défendre l'eau qu'on transporte tous les jours, dans des bateaux qu'on appelle Gelvas, pour Massuba, qui est dépourvue d'eaux. Au dessous de cette Isle est celle de Daleca, où l'on pèche des Perles, elle a seize lieuës de longueur, elle est estroite, mais fort peuplée. A quelques lieuës plus bas est le port de Bailur, dans le Royaume de Dancali, où je mis pied à terre allant en Ethiopie; à douze lieuës au de-là l'on retourne derechef au Destroit de Bebelmandel.

Cette connoissance generale estant présupposée, nous venons maintenant à parler de l'origine du nom, duquel on rend plusieurs raisons. Par mes observations pendant six semaines que j'ay esté à une fois sur cette Mer, & vingt jours à une autre, pendant quoy je fis des enquestes & des recherches les plus exactes & plus scrupuleuses qu'il me fut possibles, je ne trovay aucune de ces opinions là qui fust bien fondée; car c'est en vain qu'on conteste un nom si general, & qu'on le veut attribuer à de certaines taches rousses qu'on void, & que quelques-uns s'imaginent proceder des

parties d'un Baleine, parce que ces taches ne paroissent pas toujours, & les Baleines sont fort rares en ces endroits peu profonds, quoy qu'il y en ait plusieurs dans l'Océan, hors du Destroit, aussi que dans tous mes voyages sur cette Mer-là, je n'y ay jamais pû remarquer aucune de ces couleurs-là.

La seconde raison qu'on apporte pour ce nom-là, est tirée de quelques montagnes de terre rouge, dont la poussiere estant emportée par la furie des vents & tombant dans les eaux, la change en cette couleur. Cette opinion semble fabuleuse, car apres avoir fait une curieuse recherche, ces montagnes ne se trouvent point, ny leur poussiere non plus ne pourroit pas estre assez considerable pour former des taches assez grandes pour donner le nom general à toute la Mer. D'autres soutiennent que le Coral rouge, qui croist dans le fond de cette Mer, par la reflexion qu'il fait dans l'eau cause l'apparence de cette couleur, & donne ce nom-là. Cette opinion est également fausse, le Coral au fond de la Mer n'estant pas assez rouge pour former cette couleur & en donner le nom; le rouge en est passé, & plus approchant du blanc, que d'aucune autre couleur, avivée par une composition artificielle. J'en ay recueilly sur le bord de cette Mer, non en branches, mais en petits morceaux, comme des échantillons; estant à terre j'en exposay au Soleil qui leur donna une couleur fort vive; ce qui me confirma que ce nom procedoit du Coral.

Je diray maintenant mon opinion, s'il m'est permis de parler sur ce sujet. Ce que je diray, je l'ay veu de mes yeux, & me suis entretenu de cette matiere-là, avec mes compagnons qui estoient capables d'en juger. Estant prisonnier des Turcs, & naviguant sur cette Mer-là, avec un de mes compagnons, de la Compagnie de JESUS, qui fut fait Patriarche d'Ethiopie, qui estoit versé dans les lettres Divines & Humaines, nous conclûmes que l'eau de cette Mer n'estoit point differente de celle de l'Océan; nous remarquâmes en certains endroits un long trait d'eau bleuâtre, causée par la grande profondeur: en d'autres nous trouvâmes diverses taches blanchâtres, qui procedoient du sablon blanc, & du peu de profondeur de l'eau: d'autres endroits estoient d'un vert passé, à cause de la vase qui couvroit le fond: en d'autres endroits de l'eau, où

elle estoit aussi claire qu'en aucune autre Mer que ce soit ; il y avoit quelques taches rougeastres ; Nous trouvâmes que ces taches, qui estoient en grand nombre, estoient causées par une herbe, qui ressembloit à celle que nous appellons Sargasso, qui estoit enracinée au fond de l'eau, nous en enlevâmes un peu, qui estoit détachée & nageoit presque sur l'eau, & ayant jetté l'anchre aux environs de ce lieu-là, nous fîmes plonger un Indien au fond pour en avoir davantage. Apres un examen tres-exact, il se trouva que c'estoit celle que les Ethiopiens appellent Sufo, qui croist abondamment dans les Indes & en divers lieux de l'Asie. Le mesme nom de Sufo, se donne à la semence, à un manger qui s'en fait, qui ressemble à une Amande, & qui est de bon goust, dont j'ay mangé fort souvent, & à la Fleur, qui ressemble à du Safran, & qu'on prendroit pour en estre. De celle-cy l'on en fait une couleur rouge, qu'on appelle Sufo, dont on se sert pour teindre le Drap dans l'Ethiopie & dans les Indes, duquel Drap j'ay tapissé ma pauvre Eglise en Ethiopie : l'herbe, le manger, la fleur, & la couleur, s'accordent dans le mesme nom de Sufo, ce qui estant considéré, nous fit resouvenir, que la Sainte-Escriture, en la traduction de S. Hierôme, appelle la Mer-Rouge, au lieu de *Mare-Rubrum*, Bahar Suf, faisant que Suf & Rouge sont la mesme chose en Hebreu : c'est pourquoy cette Mer estant si proche, & entre l'Ethiopie & la Palestine, où en chaque lieu Suf signifie Rouge ; on nomma la Mer, non pas d'aucune couleur de cette nature-là qui parust dans l'eau, mais parce que cette herbe y croissoit, qui dans les langages Hebreu & Ethiopien, signifie *Rubrum* c'est à dire Rouge ; & par experience, la Fleur botuillie, & meslée avec du jus de Limons, fait un si beau Rouge, qu'il approche plus de l'Incarnat que du Rouge, & si elle estoit durable, elle meriteroit une grande estime.

Considerant la foiblesse des autres raisons, nous tirâmes cette conclusion du discours que nous avons tenu sur cette Mer, que ce nom ne dériveroit d'autre cause que parce que l'herbe de Sufo y croist, qui de soy n'est pas suffisante de produire cette couleur, mais dont la fleur la fait, & les habitans naturels du pais donnent le nom de l'herbe à la couleur.

Discours des Palmiers, de leur diversité, de leur fruit & de son utilité, & du Terroir qui leur est propre.

DE tous les Arbres que Dieu a créés pour l'ornement de la terre, & pour le service de l'homme, le Palmier est le plus utile & le plus profitable au Genre humain ; Quoy que l'Autheur de la nature ait créé toutes les Plantes à cette fin, qui avec leurs vertus & leurs propriétés sont toutes à la devotion de l'homme, neantmoins il n'y en a point qui le servent si abondamment, & à tant d'usages que fait le Palmier. Car depuis ses plus profondes racines, qui prennent la première possession de la terre & de la végétance, jusqu'à la plus haute feuille de son sommet, tant la variété que les propriétés, & l'excellence de son fruit, avec toutes ses vertus, il n'y a rien qui ne serve utilement à l'homme, & qui ne luy paye son tribut, comme on verra par ce que je diray en ce Traité pour la justification de cette vérité.

Le Palmier est estimé par une prérogative particulière, par laquelle sans qu'aucun autre le seconde, il a cet avantage par dessus tous les autres Arbres, qui se contentent de payer leur tribut à l'homme une fois per chacun an, & puis se reposent de leur travail : mais le Palmier ne prend aucun repos, mais tous les mois de l'année il présente un nouveau fruit : qui est une fort belle Grappe de trente, quarante, ou plus de Cocos ou de Noix qui paroissent tous les mois, & quoy qu'il n'y en ait pas plus de sept ou de douze au plus qui viennent à meurir, & parviennent à la dernière perfection, n'y ayant pas assez de nourriture pour un si grand nombre, c'est sans doute pourtant que Dieu crea le Palmier à cause de sa fertilité, pour l'utilité du genre humain : que s'il manque de force pour venir à bout de son dessein & de son penchant naturel, neantmoins la générosité de son inclination paroist toujours.

L'on peut dire véritablement du Palmier, que sans doute n'estant pas cet Arbre excellent & singulier, qui estoit

Revel. 22.
vers. 2.

destiné particulièrement pour le bonheur du Ciel, que la sainte Escriture appelle l'Arbre de vie, qui porte douze sortes de fruits, & apporte son fruit tous les mois, que neantmoins celuy-cy est une similitude ou un éblème de la fertilité de celuy-là, en ce que par le frequent rapport & la bonté de son fruit & par l'utilité que l'homme en retire, c'est une espece d'Arbre de vie ici en terre, comme l'autre l'est veritablement dans le Ciel, & le plus profitable de tous ceux que la terre produit, comme il paroîtra dans ce discours.

Le Climat le plus favorable, & le Terroir qui plus naturellement & avec plus d'abondance produit cet Arbre si fameux, que les Escritures Saintes aussi bien que les Histoires prophanes & les Naturels appellent le Palmier, est l'Asie, & particulièrement cette partie qu'on appelle l'Inde, qui contient les Royaumes & les Provinces qui sont entre les deux fameuses Rivieres de l'Indus & du Ganges, qui sont l'une & l'autre si connuës dans l'Histoire. Je pourrois dire beaucoup de choses de ce que j'ay remarqué & oüy dire des fables qu'on a faites à l'égard du Ganges, comme la vanité de l'Idolatrie attribuë de la sainteté à ces eaux-là, estimant que c'est assez de s'y baigner, pour estre nettoyé de ses pechez & estre assuré de son salut, mais ce n'est pas le sujet de ce discours, qui n'est fait que pour les Palmiers.

La terre qui est la plus proche du bord de la Mer produit les plus beaux, l'air qui vient de la Mer leur estant tres-favorable & benin : Quoy que les Estrangers donnent le nom de Palmier à diverses especes de ces Arbres, elles ne le meritent pourtant pas toutes, ny de jouir de l'excellence des eloges qui sont propres au Palmier qu'on appelle Cocos. Les Naturels les distinguent par des noms particuliers, & en comptent de huit sortes, qui sont tous differents en leurs troncs, en leurs feüilles, en leurs fruits, dans leur rapport & dans leur apparence, & neantmoins jouissent du nom general de Palmiers, ayant une je ne sçay quelle ressemblance par laquelle ils y pretendent, outre le nom propre de chaque espece.

Le principal & le plus fameux, & qui mieux retient les proprieté du Palmier, est celuy qui porte les Cocos ; de ceux-cy il y en a qui sont sauvages, & d'autres qui sont cultivez ;

il y en a quelques-uns, mais peu, qu'on appelle Barcas, qui entr'eux signifie excellent; & lors que par tromperie ils viennent à soustraire quelque chose, parce qu'ils la trouvent excellente, ils disent que c'est Barca.

La Noix Barca est savoureuse, saine, qui ne charge point l'estomach, quelque grande quantité qu'on en mange, mais comme tous les Arbres ne sont point Barcas, aussi toutes les Noix ne le sont pas, & un même Arbre en porte de Barcas & d'autres: les Naturels les distinguent & les estiment fort. La Noix Barca lors qu'elle est crüe & non encor meure, s'appelle Lanha Tangi, c'est à dire excellente & douce; elle est rafraîchissante & saine, & d'un grand usage dans les fièvres. Si les racines de cet Arbre touchent la Mer ou quelque autre eau salée, leur production en est beaucoup améliorée.

Des autres sept sortes, il y en a qu'on estime sauvages à cause de leur fruit, du terroir & du peu de culture qu'ils demandent. L'Arbre appelé Cajuri, est celui particulièrement qui porte les Dates, quoy que cet Arbre n'en produise aucunes dans les Indes, mais il fournit une certaine liqueur, qu'on distille, & dont on fait du Vin: Une autre sorte nommée Trefulim, de son fruit du même nom des feuilles duquel on fait de grands parasols, assez larges pour mettre un homme ou deux à couvert de la rigueur du Soleil ou de la pluie, sans quoy personne ne sçauroit voyager: Il y en a de moindres pour le même usage, semblables à nos Parasols, qui gardent aussi de la pluie. Cet Arbre ne porte aucun fruit.

Il y a un autre Arbre, dont le nom n'est pas beaucoup en usage, lequel à cause de son tronc & de ses feuilles l'on dit estre de la race des Palmiers; le fruit s'appelle de Raposa, c'est à dire le fruit du Renard; il n'est pas bon à manger, & si sauvage qu'il ne meurt jamais, & s'il vient à mourir, il se trouve que c'est une Date sauvage, étant telle en figure, en couleur, & en la forme de sa grape. L'arbre appelé Berlim ne produit aucun fruit, l'on s'en sert seulement pour orner les Eglises, les branches en sont d'une grandeur & d'une proportion si propre à cet usage, qu'il semble que Dieu les a faites seulement pour son service, & partant non moins estimables,

parce qu'on les employe au Service Divin. Cet usage supplée au défaut du fruit pour le service de l'homme, & peut raisonnablement tenir un rang au dessus des Arbres les plus fertiles.

Qu'on esti-
me la meil-
leure Pomme
de Portugal.

Le dernier que la terre produit, appelé Macomeira, est sans doute une espèce de Palmier, il porte son fruit par grappes de trente Noix ou davantage, qui sont grosses comme une pomme ordinaire; lors qu'elles sont meures, elles sont de couleur de Date, & tres-agreables, l'écorce en est aussi dure que des Estoupes, que l'on succe plus souvent que l'on ne mange, parce que si l'on l'avale elle est de dure digestion, elle surpasse en odeur la Camœsa; le noyau s'appelle Coquinho, il est fort dur quoy que verd, & est souverain contre plusieurs maladies.

Ce sont là les Palmiers que la terre produit, & qui prétendent droit à ce nom-là. La Mer en fournit un autre, qui quoy qu'au fond de l'Abyssine & de la sorte non découvert, le fruit qu'on appelle Coco, & est sur-nommé Maldiva, parce que la Mer qui est autour de ces Isles fournit cette Plante en grande abondance, nous en donne la connoissance.

Les Maldives sont une rangée de grandes & de petites Isles, qui s'étendent pres de deux cens lieues, depuis le Nort jusqu'au Sud, esloignées de la coste environ trente ou quarante lieues; les Naturels affirment qu'elles sont au nombre de douze mille: Il faut que celui qui les a comptées ait eu bien du loisir & pas moins de curiosité, mais afin de ne se pas amuser à s'enquerir trop exactement & par le menu de leur nombre, l'Océan autour de ces Isles abonde le plus en ces Noix, qui sont rares, la Mer les jette sur le rivage, où elles nagent sur l'eau, neantmoins j'en ay veu depuis la coste de Melinde jusqu'au Cap de Guardafuy, par l'espace de plus de deux cens lieues, elles ne sont gueres moins grosses que la teste d'un homme, elles croissent deux à deux, jointes l'une à l'autre, non pas du long, mais pres des deux tiers, la couleur de l'écorce, qui est dure quoy que mince, est noire, les Européens en font des corps d'Oyseaux, cōme par exēple d'un Paon, y adjoustant des pieds, un col, une teste & des aïles, & toute la perfection que requierent toutes les parties d'un Oyseau.

La pulpe ou le cerneau de ce fruit est tres-ferme, comme en

ceux qui croissent sur la terre, que les Naturels estiment fort, j'en ay veu vendre au poids de l'argent, estant estimé un singulier remede contre toutes les maladies, particulièrement contre le poison, estant pilé dans un Mortier, fait tout exprés, avec un peu d'eau, jusqu'à ce qu'il soit devenu blanc, & beu ensuite. L'on se sert souvent de ce remede dans les Indes, parce qu'ils en ont en abondance. C'est assez quant au Palmier & à la Noix Maldive, il faut que je parle à present du profit inestimable des autres especes.

Les Palmiers de quelque espece qu'ils soient, n'ont ny un tronc espais, ny des branches comme les autres Arbres; comme ils croissent en hauteur, leurs branches viennent au sommet & font place à d'autres; comme elles viennent à tomber elles laissent une impression dans l'Arbre à l'endroit où elles estoient: S'il y en a quelqu'un qui ait deux troncs, c'est une chose fort singuliere & qu'on tient pour fort extraordinaire; j'en ay veu deux de semblables à ceux-là, dans tout le temps & dans tous les lieux où j'ay esté dans les Indes: l'un proche de la coste de Melinde, où je m'embarquay pour aller à l'Isle de Pate, pour voir une chose remarquable.

L'Arbre appellé Macomeira, à cause du fruit qu'on appelle Macoma, est le seul qui estant creu à la hauteur d'un homme, se divise en deux troncs, chacun desquels à la mesme distance est aussi divisé en deux autres, croissant toujours de la sorte, chaque tronc se divisant en deux, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la hauteur que les Naturels tiennent estre proportionnée à celle de son espece.

L'Arbre appellé Trafulim est celui qui croist le plus haut, en sorte qu'à l'égard de la hauteur, si la grosseur y estoit proportionnée, & que la nature du bois fust solide & forte, l'on en pourroit faire un Mast pour un grand Vaisseau, mais il manque de substance suffisante. Ces Arbres qui portent les Cocos ne sont pas propres aussi pour cet usage; ils servent pourtant dans les petits Vaisseaux, comme il sera dit incontinent après.

Nous avons dit que la situation la plus favorable pour la nourriture & la fertilité de ces Arbres, est la terre qui est proche de la Mer, mais si les racines approchent de la vase de l'eau salée, ils profitent beaucoup mieux par cet arrousement. L'expérience a fait voir que les Palmiers qui croissent proche des

maisons qui sont habitées, sont les plus fertiles, c'est pourquoy les Naturels, s'il est possible, inventent des moyens pour demeurer parmy les Palmiers, aussi font ils consister leurs biens dans ces Arbres-là, & y prennent leurs plaisirs & leurs delices. Ce sont là les biens réels dans l'Inde, comme les Vignes & les Forests d'Oliviers le sont dans l'Europe : Entre ces Arbres il y a de la terre labourable qu'ils sement & y font une recolte de Ris, de Froment & d'autres grains. J'ay veu de fort beaux Palmiers dans les pais esloignez de la Mer, toujours dans des Plaines, & jamais sur les Montagnes, où ils ne viennent point à maturité, ou parce que dans les terres basses ils se servent d'abry les uns aux autres, ou parce que sur les Montagnes les vents les secotent trop violemment, au grand dommage de leur fruit, parce qu'ils sont hauts & tendres, avec toutes leurs branches & leurs fruits à la cime, ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir le vent, toute la pesanteur estant au sommet ou à la teste, le corps estant tendre & fragile, on les peut proprement comparer au Mast d'un Navire ayant une hune, & à un Mast de Trinquet sans estre supporté de cordages ny d'aubans.

L'on plante ces Arbres en semant les Noix sur une couche, & les couvrant de terre, dans peu de temps elles poussent un jetton, comme c'est l'ordinaire des semences : lors qu'ils sont un peu creus on les plante dans un lieu destiné pour cela ; là l'on les range dans une distance convenable, avec ordre & proportion, où ils demeurent jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur perfection, & estant plantez à la ligne, ils font une fort belle montre dans les Champs, qui est si agreable aux Naturels, qu'il n'y a point de Jardin en Europe qui soit cultivé avec plus de soin, ny qui donne plus ou mesme autant de satisfaction à ceux à qui il appartient : On l'a experimenté en leur presentant des raretez de par-deça qu'ils negligent & soupirent après les Palmiers de leur pais ; quoy qu'il n'y ait point de plus melancholique & de plus desagreable objet à la veüe des Europeens que d'estre dans un Boccage de Palmiers, où l'on ne void rien que des troncs d'Arbres plantez par ordre, qui paroissent flestris sans aucun feuillage ; toute la verdure estant en haut, & qu'on ne void pas beaucoup, mais lors qu'on les void un peu de loin, il n'y a rien de plus agreable. Lors qu'ils sont encor jeunes, le Bestail leur est un mortel ennemy, car il leur oste toute leur beauté, & ne

leur fait pas peu de dommage avec ses dents ; ce qui fait que par nécessité l'on est obligé de les entourer de défenses pour empêcher les bestes d'en approcher.

L'on cultive ces plantes avec peu de frais, ordinairement il ne les faut pas beaucoup arroser : lors qu'elles sont parvenues à quelque grosseur, l'on met des cendres à leurs racines, toutes sortes de coquillages de Mer, particulièrement un petit poisson que les Naturels appellent Cuta, étant putréfié au pied de l'Arbre, y fait un merveilleux effet, mais tous les Arbres ne peuvent pas estre amendez de la sorte, l'on y supplée par la vaze que l'on tire des Marais salez, qui augmente de beaucoup leur fertilité. Ils portent fruit à cinq ans, s'ils sont plantez en des couches molles & artificielles, parce qu'ils prennent plutôt racine, & plus à leur aise : A sept si la terre est ferme & dure, parce qu'ils épandent leurs racines à loisir & avec plus de difficulté. Je ne connois qu'un seul endroit de terre dans l'Isle de Ceilan, qui est si fertile & si propre pour ces Arbres, qu'en deux ans ils viennent à leur croissance, se fortifient, & sont chargez de fruits.

Le fruit de cet Arbre, de quelque espece que ce soit, est produit de la sorte. Du tronc du Palmier, il sort & pousse un vergetton, fait comme le bras d'un homme, & peu dissimblable à un Cymeterre Moresque, que les natifs Habitans appellent Poyo. Ce vergetton s'ouvre & pousse hors une grappe de trente, cinquante, quatre-vingt, & par fois un cent de Coquinhos ou Noix, de la grosseur d'une Avelaine ; que si elles venoient toutes à perfection, la quantité en seroit merveilleuse, mais leur pere manquant de seve & de nourriture pour tant de petits, la plus grande partie tombe & vient à rien, il en reste peu de la multitude qui a paru au commencement, douze ou quinze en chaque grappe, peuvent venir à maturité, selon la bonté du terroir ou du fumier que l'on a employé : La nature supplée à celles qui sont perduës, en poussant incontinent apres une autre grappe, devant que l'autre soit meure ou hors de fleur, la mesme chose arrive au dernier fruit, & ainsi aux autres, chaque mois paroissant une moisson, & tous les Arbres ayant quatre ou cinq grappes de differens âges, les unes en bourgeon, les autres nouvellement passées en fleur, aussi grosses que des Noix ordi-

naires de par-deçà, d'autres plus grosses & quelques-unes à perfection. Le Palmier ressemble à une mere indulgente, qui est environnée de grands & de petits enfans, nourrissant les uns & portant les autres, qui est une rareté qui ne se void point dans les autres Arbres.

L'utilité qu'on tire du fruit de Cocos est tout-à-fait extraordinaire, car il est bon à manger en diverses manieres; pendant que le cerneau est encor en eau & plein de liqueur, la Noix estant verte, & non pas encor parvenue à sa maturité, les Naturels la boivent comme un regale tres-exquis, estant douce & agreable, fournissant un bon verre d'une eau tres-saine qu'on appelle Lanha; lors qu'elle a acquis plus de consistance, comme celle de Crème, on la mange avec des cueilleres, lors on la nomme Cocanha: lors qu'elle est venue à sa derniere perfection, elle est tres-savoureuse & de bon goust en la mangeant, mais estant chaude & de dure digestion, il y en a beaucoup qui sont mal saines, à la reserve de la Noix Barca, qui est savoureuse & ne fait aucun mal. La peau subtile qui couvre le cerneau, est noire & bonne en Medecine.

Vn manger
semblable au
Vermicelly
des Italiens,
& approchant
de la consis-
tence de nos-
tre Gruau.

Cette Noix estant rapée & mise dans les jointures creuses de Roseaux qu'on appelle Bambus, est bouillie ensuite, & de cela l'on en fait Cuscus. Les rapes estant mises pour les macerer dans de l'eau & puis estant pressées, le lait qu'elles rendent fait une sorte de bouillon, qui est en frequent usage parmy eux, qu'on appelle Cerul, qui est tres-delicieux: La Noix Cocos se mange en d'autres manieres differentes de celles-cy, qui avec raison augmentent l'éloge de cette nourriture. Les deux peaux en estant ostées, le cerneau divisé en deux parties & exposé à secher au Soleil, lors qu'il est sec on l'appelle Copra, dont on en envoie une grande quantité pour le dedans du pais, & là où il ne croist point d'Oliviers, l'on en fait de l'huile qui est bonne à manger, saine, & propre aux playes & aux blessures. Ce Copra estant mangé avec Igra, qui est une espece de Sucre Mascouade aigre, fait de la sueur du Palmier, comme je diray cy-aprés, est estimé un manger fort delicat par les Indiens.

Enfin il n'y a aucune partie du Coco qui soit méprisable, & le genre humain a une tres-considerable obligation au Palmier.

mier. L'escorce extérieure qu'on appelle *Cairo*, & qui ressemble à de l'estoupe, étant bien macérée, & tirée en fils, fournit de toutes sortes de fil fin, & des cordes assez grosses pour les plus grands Vaisseaux & les Navires, & qui sont en grande estime pour être de bons cables & bien assés. Ils souffrent qu'on les étende, & ne pourrissent point dans l'eau salée, qui est un avantage qu'ils ont au dessus des Cables qui sont faits de Chanvre. La seconde escorce qui couvre immédiatement le Coco, lors qu'elle est verte, se mange comme des Cardes, elle est tendre, gresille dans la bouche, & fait le même effet en l'estomach, noircit les levres & les doigts comme les Cardes, lors qu'elle est meure elle est fort dure & mince, on l'appelle *Charetta*, & on l'employe à divers usages, brûlée elle est admirable pour tremper le fer, & tous les Artisans l'ont en singulière estime pour ce sujet.

Outre les bénéfices rapportez cy-dessus, il en revient encore beaucoup d'autres du Palmier & de son fruit; le Palmier tout seul étant suffisant de bastir, d'équiper & de charger un Navire de pain, de vin, d'eau, d'huile, de vinaigre, de sucre & d'autres Marchandises, qui procèdent toutes du Palmier. J'ay navigé dans des Vaisseaux, où le corps du Navire & toute la Cargaison venoit de la libéralité du Palmier; c'est pourquoy je me veux engager à justifier ce que j'ay dit.

Les Naturels Habitans du pays appellent ces Vaisseaux *Pangayos*, dans lesquels j'ay costoyé la terre de *Melinde*, & suis entré dans la Mer rouge, ils ne se hazardent pas bien loin du rivage, parce qu'ils sont foibles & sans aucunes liaisons de fer, incapables d'endurer la tourmente ny le battement des vagues, c'est pourquoy ils ne s'escartent jamais en pleine Mer dans l'Océan.

Le Palmier fournit des planches, quoy que foibles & spongieuses, comme si elles estoient faites d'estoupe, mais que l'on coud ensemble avec du fil fin fait de l'escorce extérieure de la Noix, comme il a esté dit; les coustures en sont calfeutrées avec du Caluge du Caire, qu'on poisse puis après avec de l'huile de Poisson, qui sert au lieu de goudron: dans les endroits où l'on a besoin de cloux, l'on y

supplée par des chevilles de bois, qu'on fait d'une des espèces du Palmier; Le mesme Arbre fournit le Mast, & il ne faut pas beaucoup de peine pour le façonner. L'on fait des cordes de toutes façons du Cairo, c'est à dire de l'écorce du Coco: Les voiles sont tissées des feuilles du Palmier qu'on appelle Cajuris, dont on fait aussi des sacs, qu'on appelle Macondas, dans lesquels ils portent du Millet, ou ce qu'il leur plaît d'autres. Cette noix fournit aussi du pain cy-dessus mentionné, soit sec, qu'on appelle Copra; ou verd, qu'on nomme Puto, qui estant rappé & mis dans des Canes creusées est Cuscus. Il vient aussi de l'eau de ces mesmes Noix estans vertes, devant que le Cerneau arrive à sa deuë consistance, elle est claire comme de l'eau de roche, & plus fraîche & meilleure encor. L'on fait de l'huile du Copra, c'est à dire la Noix séchée au Soleil, dont tous les Indiens se servent beaucoup, n'en ayant point d'autre de leur cru, outre celle qu'on tire d'une semence que l'on appelle Gergelim, qui est de peu de valeur, & dont il n'y a que les pauvres qui en usent.

Le Vin requiert plus de peine & d'assiduité, lorsque le Palmier pousse son jetton ou son poyo, fait comme un cimenterre Moresque, devant que la grappe paroisse, ils coupent la largeur de trois doigts de la pointe, & le lient près de l'incision avec un roseau pour empêcher qu'il ne se fende, puis ils mettent le bout du jetton dans une cruche, qui est faite tout exprès, qu'on appelle Gorgo, l'y laissant, les jettons comme des vignes qu'on a taillées, mais en plus grande abondance, pleurent ce suc qui devoit produire des Cocos.

L'on retire cette liqueur deux fois dans un jour naturel, le matin celle qui a coulé pendant la nuit, & au soir celle qui a distillé durant le jour. En ces temps-là un homme destiné pour cette affaire, & d'une certaine extraction, appelez Bandarins, avec une Gaule pendue à sa ceinture, & une Serpette en sa main, grimpe au plus haut des Palmiers, dont il y en a, particulièrement de ceux qu'on appelle Cajuris, qui sont d'une prodigieuse hauteur, sur qui ils montent comme sur une échelle par des coches qui sont faites dans le tronc de l'Arbre, & avec autant d'assurance que les Matelots montent au haut du Mast. En d'autres Palmiers qui sont moindres (qui semblent estre de la race de ceux qui produisent des

Dates) ils font un trou dans le tronc, où ils logent une Canne, par laquelle la liqueur distille, mais qui pendant qu'elle coule de l'Arbre, il ne porte point de Cocos.

■ Cette liqueur est douce, medecinale & nettoye le corps des mauvaises humeurs, on la boit par regale, & s'appelle Sura; On la distille sur le feu en de grands vaisseaux comme dans un Alembic, avec cette précaution, qu'ils jettent continuellement de l'eau froide sur le vaisseau, de peur qu'il ne prenne feu comme l'Eau-de-vie.

Cecy est le Vin qu'on fait du Palmier que les naturels appellent Urraca; il enyvre quoy qu'on en prenne peu, il monte à la teste, & fait d'estranges effets; il est encor beaucoup plus puissant, s'il est distillé pour une seconde fois, & qu'il se convertisse en quintessence. De cet Urraca l'on fait d'excellent Vinaigre, en mettant dedans deux ou trois bastons allumez, ou une grosse pierre bien échauffée. Le Sucre se fait de Sura doux qui sort tout nouvellement de l'Arbre, qui estant cuit jusqu'à se qu'il se coagule devient bon Sucre, & parfait, tant en couleur qu'en goust. Les Marchandises que le Palmier fournit, & que l'on charge sur les Vaisseaux, sont des noix de Cocos seiches, l'écorce, & diverses autres denrées cy-devant mentionnées. Cecy justifie ce qui a esté dit du Palmier, qu'on en bastit, équipe, & charge un Vaisseau, de marchandises & de vivres pour les Matelots, qui viennent toutes de sa production.

Le Palmier estant si utile & si bien faisant à la vie humaine, c'est sans doute qu'il n'y a point d'Arbre dans aucune partie du monde connuë, qui puisse entrer en parallèle avec luy; entre ses autres avantages il n'y en a point qui donne tant de satisfaction aux yeux, que lorsqu'il est chargé de grâdes & de petites Grapes, les unes meures, les autres qui commencent à prendre couleur, les unes en bouton, & les autres plus avancées; l'agréable apparence de son fruit n'est pas moins plaisante que son admirable fécondité: sa hauteur qui n'est point inferieure à celle d'un haut Cyprés, son tronc délié & menu, sans l'ayde d'aucunes branches pour y grimper, ses noix retirées à la cime, entre ses branches & ses feuilles, le font ressembler à une mere amoureuse de ses enfans, qui les meine tous autour d'elle, pour d'autant mieux les con-

server, & détourner tout ce qui pourroit causer leur perte & leur destruction.

Toutes sortes de lieux ne produisent pas des Cocos de mesme grosseur, ils sont gros ou petits selon que la nature du Climat, & la qualité du terroir est propre pour la production de ce fruit-là. La Coste de Malabar estant fraîche, & abondante en Rivieres, qui sortent des montagnes de Gate, au pied desquelles cette Coste est située, produit de si grands & de si beaux Cocos, que les Lanhas, c'est à dire les jeunes & imparfaites noix de Cochin & de ses Territoires circonvoisins, sont chacune suffisantes d'étancher la soif de deux personnes.

Après ceux-là l'on estime ceux de l'Isle de Ceilan, où la terre est tres-fertile, mais neantmoins inferieure au terroir de Malacca & des lieux voisins, où les Cocos sont plus grands; ceux de l'Arabie Heureuse sont encor plus beaux qu'aucuns de ceux dont nous avons parlé, la bonté du Terroir & la nature du Climat estant proportionnement avantageuses, comme le nom d'Heureuse le demonstre. Je suis témoin oculaire de tous ces lieux-là, & de toutes ces sortes de fruits. L'on ne doit pas passer sous silence deux vertus speciales de ces Cocos: La premiere, que lorsque la Grappe commence de paroistre, estant encor couverte de la fleur; estant cueillie, pilée & boüillie avec trois pintes de lait de Vache, c'est un remede infailible pour guerir la jaunisse. Outre l'opinion qu'on a de ce remede, j'en parle par experience, en ayant guery dans deux jours une personne qui estoit incommodée de cette maladie. Le second est, que dans l'opinion des femmes, où l'imagination domine le plus, l'eau des Lanhas fait une lavage pour le visage qui embellit grandement le teint, soit en le rendant tel où la nature ne l'a pas fait, ou le perfectionnant où la nature a manqué, ou le conservant où il se rencontre naturellement. De ce qui a esté dit, l'on peut conclure évidemment, que si l'Autheur de la nature a créé tous les Arbres pour le service de l'homme, le Palmier entre tous les autres est celuy qui le sert plus utilement, & en plus de manieres differentes, par tant de productions considerables, & parce que celuy qui porte les Dates est de la vraye race des Palmiers, il faut en dire quelque chose, & de son fruit.

Ces Arbres qui portent les Dates, n'en produisent pourtant pas dans l'Inde, & ne fournissent que du Sura cy-dessus mentionné, dont on fait du Vin. Vers le Nort ces Arbres y croissent plus abondamment, il y en a qui ont des Dates, qui se montrent en belles Grapes, mais elles ne viennent point à maturité: & la raison doit venir du Climat qui ne leur est pas favorable. En Afrique, elles parviennent à la plus haute perfection, les Dates estans le fruit naturel de cette partie du monde; Celles d'Arabie où elles croissent en grande quantité, sont excellentes, & agreables à la veüe, estans en grapes fort belles, mais elles sont encor plus agreables au goust. Lors qu'elles commencent à meurir, elles paroissent de diverses couleurs meslées d'un rouge passe, & d'un blanc passissant, qu'on appelle la couleur des Dates. L'Arabie en produit de diverses sortes, particulièrement l'Heureuse: l'Arabie Petrée n'en est pas aussi dépourvue. Il y en a d'une espece plus vile, qui servent pour la nourriture ordinaire, & qu'on donne mesme aux chevaux pour leur servir de fourrage. Il y en a d'autres plus exquis tant au goust qu'en valeur, & entr'autres celles qu'on appelle Muxanas, qui sont les moindres, mais qui sont naturellement recompensées par l'excellence de leur odeur: l'on en transporte peu hors de l'Arabie, parce que les Cherifs les reservent pour eux, comme excellentes, & la raison qu'ils en rendent, est qu'elles leur appartiennent particulièrement, parce qu'elles sont exquis, prétendans que les meilleures choses du monde leur appartiennent comme estans de la posterité de Mahomet, & à cause de la Religion dont ils font profession, que fausement ils voudroient faire passer pour orthodoxe.

Ce fruit ne meurit point sur l'Arbre, s'il n'y a près de luy, ou à sa veüe, le fruit qu'on appelle le Masle, qui est un secret en nature verifié par l'experience, mais dont la cause est encor inconnue.

En écrivant cecy, je me souviens d'un discours que j'eus avec un Vieillard, mais credule Chrestien; comme nous mangions quelques-unes de ces Dates, je remarquay que le noyau pilé & beu dans de l'eau, estoit bon pour les femmes qui estoient en travail, pour soulager leurs douleurs, & faciliter leur accouchement; & qu'il avoit d'un costé la

parfaite figure de la lettre O. Le bon Vieillard en grande devotion & simplicité, me répondit par une histoire, qui chez luy passoit pour indubitable, que la lettre O estoit sur le noyau de la Date, en memoire de ce que la Bien-heureuse Vierge avec son divin petit Enfant entre ses bras, s'estant reposée au pied d'un Palmier, qui baissoit ses branches, & offroit une grappe de Dates à son Createur, la Vierge cueillit quelques-unes de ces Dates, & en les mangeant, estant satisfaite de leur goust & de leur rapport, elle s'écria par estonnement, O combien elles sont douces! que cette exclamation grava la lettre O, la premiere parole de son discours sur le noyau de la Date, qui estant tres-dur le conserva d'autant plus facilement. J'ay recité cette histoire plus pleine de pieté & de devotion, que de verité & de certitude, seulement pour entretenir & divertir le Lecteur, quoy que ce seroit un grand scandale entr'eux, si l'on ne croyoit pas ce conte de vieille. Il y a des Palmiers qui portent un fruit qu'on appelle Macomas, qui sert d'une singuliere vertu, outre que son odeur est encor plus agreable que la Camocifa, & qu'il est d'une parfaite couleur de Date. Ce fruit estant mangé apres qu'on a l'estomach chargé par trop de repletion, dans peu de temps fait tout digerer, & renouvelle l'appetit. Dieu soit loüé que ces Arbres sont si éloignez de l'Europe, que nos Epicuriens ne sçauroient tirer aucun avantage de leur fruit, qui ne serviroit qu'à augmenter la débauche de ces gens-là, dont parle S. Paul, dont le Dieu est leur ventre, à cause des frequens sacrifices qu'ils luy font. J'ay fait l'experience de la vertu naturelle de ce fruit. Le noyau mangé est bon contre les vapeurs hypochondriaques.

Un autre fruit appelé Trefolim, qui a le nom de l'Arbre qui le porte, croist en grappes de quinze Dates, ou davantage, chacun fruit aussi gros que les deux poings joints ensemble; la premiere couleur en est verte, & lors qu'ils sont meurs ils deviennent de couleur de pourpre; estant ouvert, il y a trois separations, remplies d'une certaine substance, qui est comme du lait à demy caillé, froide & rafraîchissante, qui n'a point de goust, qu'on mange neantmoins ordinairement par regale. Le fruit est d'un blanc passie. Le fruit d'un Palmier ap-

pellé Areïcā, qui ne differe pas beaucoup du Trefolim, est en grande estime parmy les Indiens naturels; L'Isle de Ceilan en produit la plus grande quantité & les meilleurs de tous. L'on transporte ces Cocos, & c'est une fort bonne marchandise, ils ne sont pas plus gros ordinairement qu'une Avelaine ou une Noisette, le noyau est ferme & dur, c'est le delice ordinaire des Indiens, qui ont accoustumé de mascher la feüille d'une herbe, qui est plus grande, plus épaisse, & d'un plus beau verd que la feüille du lierre, & sont contrainsts de mascher de l'Areca, pour échauffer & fortifier l'estomach, on l'estime fort cordial & délicieux. Le jus rend la bouche comme si l'on y avoit de l'Alum, ou de la noix de Cyprés lors qu'on la masche, qui par fois supplée la vertu de l'Areica. Ce fruit croist par grappes comme les Dates, y en ayant du moins deux cens en une seule grappe; l'on en fait de fort beaux Chapelets qui sont blancstachetez de noir: Les Indiens aiment si fort ce fruit-là, qu'ils en ont toujours dans la bouche, & en avalent le jus, pour leur fortifier l'estomach; il conserve les dents, & ayde à la digestion; c'est pourquoy la dernière chose qu'on fait à la fin du repas, est d'en mascher un morceau, qu'ils estiment autant que les Europeens font leurs meilleurs fruits; mais quant à l'experience des deux, je m'en rapporte aux gens de mon pais. Le Coco ou la Noix de Maldivie est un autre fruit du Palmier, nous avons déjà parlé de sa forme, de sa vertu, de son prix, & de sa valeur. Le fruit qu'on appelle ordinairement Coco, se trouve en la Mer, ou est jetté sur le Rivage. Le lieu de l'Arbre qui les produit, a esté caché par la nature au fond de la Mer, & elle s'est chargée de sa culture. Je concluray ce discours des Palmiers par cette observation, que rien n'a vie, qui n'ait aussi des ennemis de cette mesme vie, qui l'attaquent & l'assailent par diverses voyes, & divers stratagêmes. La vegetation du Palmier n'en manque pas, les Indiens les appellent des maladies & des infirmitéz, qui incommodent cet Arbre si profitable, & son fruit, duquel l'homme est si abondamment pourveu, & comme on dit qu'il vit & qu'il meurt, l'on dit aussi la mesme chose du Palmier, qui comme l'homme, a des infirmitéz & des maladies, par lesquelles, & par plusieurs accidens, ils languissent, ils se flé-

trissent, se dessèchent, & enfin ils meurent. Il y a une longue liste de maladies auxquelles cet Arbre est sujet, qui le font mourir si l'on n'y remédie de bonne heure.

Un des ennemis mortels de cet Arbre, est une certaine espèce de vers noirs, qui percent aisément quelques pièces de bois que ce soit, verte ou sèche, & par ce moyen y entrent jusques au cœur, sans qu'il leur faille beaucoup de temps, & ne cessent jamais qu'ils ne soient arrivez jusqu'à la Seve interieure, vivans de ce qu'ils rongent & gastent, en rejetant le reste. Cela se fait dans le Palmier avec bien plus de facilité, & bien moins de temps, parce que le bois en est tendre, & que la moëlle, dont ils se nourrissent, est favorable. Avec plus d'avidité, & par un instinct naturel ils montent à la cime de l'Arbre, & comme ils ont fait dans le Tronc, ils le font dans l'œil du Palmier, avec bien plus d'aise & de satisfaction, devorans l'œil, qui est extrêmement blanc, tendre, doux, délicieux & merveilleusement agreable. L'on coupe souvent des Palmiers pour en avoir l'œil, comme le fruit le plus exquis & le plus delicat, comme je l'ay experimenté par plusieurs fois, & l'on peut bien dire que ce ver n'est pas dégousté de choisir ce morceau là; si l'on n'y remédie à propos, ce ver ne cesse point, que comme ils disent, il n'ait fait mourir ce pauvre Arbre. Pour empêcher cela, le propriétaire, ou ceux que l'on appelle Bandarins, qui sont les seuls qui ont la charge de ces Arbres, sont obligez de prendre garde à ces voleurs; & avec de certains outils de fer, qui sont faits tout exprés, par fois tous droits, lorsque les trous vont de la sorte; quelques-fois courbez lors qu'ils font leurs trous en tournant, afin de les poursuivre; jusqu'à ce qu'ils les attrapent, & avec leur pointe fourchue les tirent dehors tous morts.

Il arrive un autre mal à ces Arbres, par la negligence ou le peu d'adresse des Bandarins, lorsqu'ils montent sur l'Arbre, pour en tirer le Sura hors du Gorgo ou du Vaisseau, & le vuider dans leurs Courges; si par hazard, il en tombe une goutte sur l'Arbre, par une propriété maligne il s'engendre un autre ver, qui attaque & mange l'œil. Ce desastre est hors de tout remede. Le Maistre perd l'Arbre, mais la coustume du pais oblige le Bandarin d'en faire satisfaction; le prix de chacune

l'une de ces negligences est de dix Pardaus, qui valent 3. mille rez, qui valent 25. Schelins Sterlin, ou 12. liv. dix sols tournois de nostre monnoye. La grande quantité qu'il y a de ces Arbres dans les Indes, diminue l'amende. Chaque Palmier bien cultivé, & croissant dans un bon terroir, rend au Proprietaire un Pardau par an. Suivant cette estimation, chaque Proprietaire sçait à peu près quel est le revenu de ses Palmiers.

Une troisième maladie attaque cet Arbre, qui n'est pas un ennemy tout ouvert & fort violent, mais qui est engendré par la mesme terre qui donne l'accroissement & la nourriture à la racine de l'Arbre, & n'est pas une mauvaise representation d'une nourrice, qui par faute de lait, ou qui l'ayant gasté, void son nourrisson languir par faute d'y avoir pourveu assez à temps, jusqu'à ce qu'il meure. Le Palmier n'est pas assuré de ce danger-là, la terre qui le produit, par un long espace de temps, ou par quelque maligne influence devenant sterile, ce défaut se communique à l'Arbre, qui devient infirme, vitié, sterile, jusqu'à ce qu'il déchet entierement.

Cette intemperie & cette indisposition de la terre, que le Palmier tire à soy par une vertu attractive, avec l'humidité qui le nourrit, & qui est portée depuis la racine jusqu'à la cime, se découvre par un sablon subtil & rougeâtre, qui paroist en la terre. La maladie ne s'estend pas seulement dans le corps, mais aussi à l'exterieur sur le tronc de l'Arbre. Lors que le Bandarin s'en apperçoit, il est contraint de faire un grand trou dans la partie saine de l'Arbre, pour empêcher que cette contagion ne penetre plus avant, comme cela se pratique dans les gangrenes, où l'on retranche la partie gastée de celle qui est saine; les parties affectées au dehors sont pelées de leur écorce, & dans les endroits où le sablon paroist, l'on y enfonce des fers tout rouges, ces remèdes n'estant pas appliquez lors qu'il en est temps, cet Arbre si profitable perit.

Ces defastres sont accompagnez d'un secret de nature qui merite que l'on y fasse reflexion. Deux ou trois ans devant cette mort précipitée, l'on dit que ces Arbres sont tellement chargez de Cocos ou de Noix, au de-là de ce qu'ils ont accoustumé d'estre, que cet excès extraordinaire donne du soupçon aux naturels, & les éveille pour songer aux maladies qui menacent le Palmier, afin de les preve-

nir par les remèdes appliquez de bonne heure ; Il semble que la nature par ce surcroist veuille suppléer à l'absence & à la perte de cet Arbre ; & le bien-faisant Palmier , prévoyant la fin de sa munificence , tasche de recompenser son Propriétaire.

Il y a encor dans le Palmier une chose qui est plus excellente , plus délicieuse , & plus agreable au Palais , que ce qui a esté mentionné cy-dessus : un morceau qu'on peut comparer à tout ce qu'on estime de plus delicat , qui est ce qu'on appelle Palmite , qui est l'œil le plus interne de l'Arbre , qui estant tranché & separé de ses branches , peut passer pour le centre de toutes les branches , qui dans le cœur de l'Arbre , devant qu'elles poussent hors , sont tellement jointes & unies , qu'elles paroissent n'estre qu'une même chose.

La substance de ce Palmite est blanche comme du lait , extrêmement délicieuse , caillée , tendre , d'un goût qui surpasse celui du lait , qui est plus savoureux & mieux composé ; enfin c'est un ragoust des plus agreables , & qui ne charge nullement l'estomach. Ce que j'ay dit est sans exageration , & je m'assure que si le Lecteur en goûte , qu'il sera de mon opinion , qui suis capable de faire un recit assez suffisant de ce Palmite , car outre l'experience que j'en ay eüe dans les Indes , où l'on ne manquoit pas d'autres vivres au Cap de bonne Esperance , le vaisseau dans lequel nous venions pour aller en Portugal , fit naufrage à la terre qu'on appelle de Natal , où nous passâmes huit mois à terre , dans le lieu où nous fûmes jettés d'abord , pour y bastir deux Barques pour sauver nostre Compagnie , j'eus assez de loisir pour en experimenter la delicateffe , car en ce lieu le manque de vivres nous obligea de nous servir de tout ce que nous trouvions ; Ce fut un bon-heur pour nous de rencontrer un grand nombre de Palmiers , non pas de ceux qui produisent des Cocos ou des Noix , mais de cette espece qui porte des Dates ; ayant appris dans l'Inde ce que c'estoit que le Palmite , dans peu de temps nous nous pourvûmes de tous ceux qui se trouverent dans une lieuë de pais , le Palmite nous servit de nourriture & de delice , & nostre faim n'en augmenta pas la bonté ny le goût.

La fertilité & le profit du Palmier durent plusieurs an-

nées, il y a des signes par lesquels on peut à peu près juger de ce qu'il doit durer. Cet arbre jette tous les ans quatre branches, qui à loisir se déploient en forme de Croix, & puis se flétrissent trois ou quatre ans après; lesquelles le Palmier rejette de luy-mesme, ou bien estant abattuës par les Bandarins, chacune laisse une marque à l'endroit où elle a creu, par ces marques l'on tire une conjecture apparente de l'âge de l'Arbre.

Et afin qu'on puisse voir que tout le Palmier est utile pour servir à la vie de l'homme, qu'il n'a rien de superflu; mais que tout y est tres-profitable, depuis la plus profonde racine jusques aux plus hautes feuilles; la racine, comme il a esté dit cy-devant où nous avons parlé de la vertu des autres parties, estant brûlée & reduite en charbon, donne une trempe excellente au fer: les branches & les feuilles liées avec un osier servent à faire une torche qu'ils appellent Chuli, avec quoy ceux qui vont par pais se garantissent des serpens, dont il y en a grande quantité dans l'Inde, qui sont extrêmement veneneux, leur multitude les fait frequenter les grands chemins, & attaquer ceux qui y passent: Ils fuyent la lumiere de ces Chuli; qui leur servent encore lors qu'ils pêchent dans les Rivières, au lieu d'une chandelle, comme on fait en Portugal. Des feuilles outre cela, l'on en fait encore de grands parasols capables de couvrir deux personnes du Soleil ou de la pluye; mais il faut un homme pour les porter, aussi y a-t-il des gens ordonnez pour cela; qu'on appelle garçons de Sombrero; il y en a aussi de petits pour le mesme usage, n'y ayant personne qui marche dans les ruës soit en Hyver, soit en Esté, sans avoir de grands ou de petits parasols. Les feuilles ont encore un autre usage, l'on en fait des couvertures pour leurs Palanquins ou Litieres, dans qui une personne est portée fort commodément, & garantie de la pluye & du Soleil.

Il y a des Palmiers qui fournissent des feuilles qu'on appelle Olhas, qui servent de livres & de papier: avec un petit stile au lieu d'une plume, ils écrivent & gravent les lettres sur la feuille ou l'Olha, sans se servir d'ancre, aussi viste & aussi aisément que sçauroit faire le plus diligent écrivain. Les feuilles de l'arbre Cajuri estant sechées restent d'une vive couleur blanche, dont l'on fait des chapeaux que l'on estime

beaucoup, quoy qu'ils soient à bon marché; parce qu'ils fient si bien, & sont si artistement faits, & si legers, que chacun sans en excepter le Vice-Roy, prend plaisir de les porter, les Indiens les appellent Palhates. L'Escorce du Poyo ou du Vergetton sur lequel croist la belle grappe des Cocos estant d'une substance plus épaisse & plus forte, fournit au commun peuple, & particulièrement aux Bandarins qui cultivent les Palmiers, de bonnets qui sont faits comme ceux que portent ordinairement les Anglois lors qu'ils vont à cheval.

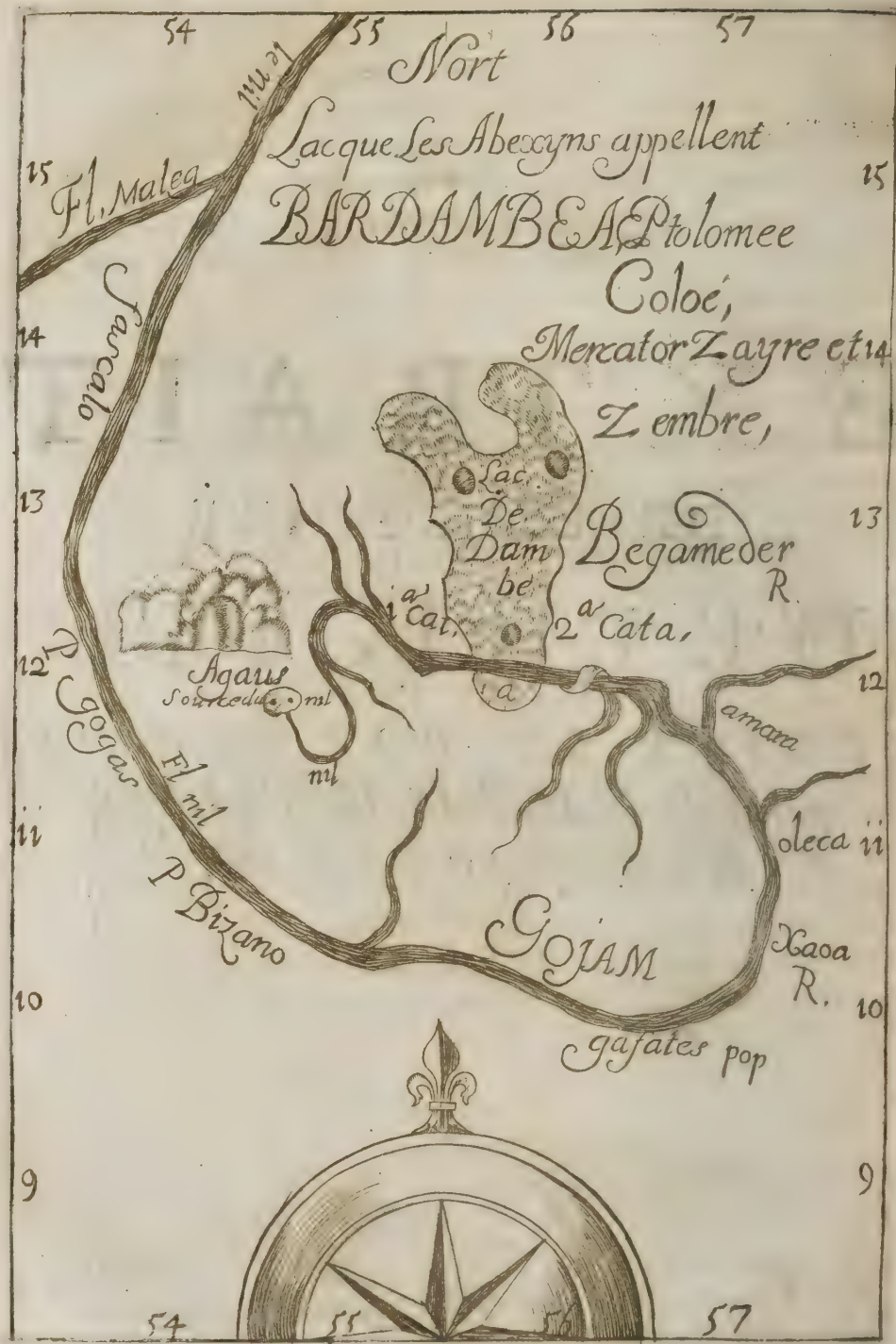
Pour finir ce Discours, je remarqueray la fabrique naturelle du Palmier, qui merite bien qu'on y fasse reflexion: que le tronc estant fort menu & disproportionné à sa hauteur, tout le poids des branches, qu'on appelle Palmes, & du fruit estant à la cime, & en quelque façon au point vertical de ce corps si gresle; les branches à mesure qu'elles croissent se dépliant & s'épanouissant d'elles-mêmes, & entr'elles rendant les belles grappes de Cocos; c'est sans doute que le choc des vents devoit aisément rompre & ruiner cette machine si disproportionnée. Mais la Providence de la Nature y a pourveu, ayant donné à chaque croissance de ces nouvelles branches, des arcs-boutans de la mesme matiere & du mesme tissu que sont les Palmiers, qui ressemblent à de grosse toile ou du canevas, avec quoy les branches, & ce qui croît dessus est si fortement soutenu, & si bien assuré qu'elles défient toute la violence des vents de les pouvoir déjoindre ou separer; ils peuvent estre ébranlez, mais non pas dans les endroits où ils ont cette ceinture qui seroit un ouvrage de fer, si l'on vouloit entreprendre de le rompre. Par le moyen de ces choses-là le Palmier comme une mere pleine de tendresse, rassemble ses enfans tout autour de luy, où ils sont aussi assurés qu'ils ne s'écarteront, & ne se perdront pas, qu'ils sont bien défendus contre toute la violence des vents, qui voudroient les déchirer en pieces, ou les arracher de son sein.

C'est ce que pour contenter les curieux l'on pouvoit dire du Palmier, de quelque espece qu'il soit, qui en voudra avoir une plus particuliere & plus exacte Relation, peut voyager dans les Indes, & dans les autres endroits où cet arbre croît, pour s'en enquerir plus amplement par le menu, & peut-estre y perdre sa peine.

F I N.

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
D'ETHIOPIE,

ECRITE EN PORTUGAIS
par le P. BALTASAR TELLES
de la Compagnie de JESUS.





EXTRAIT

DE L'HISTOIRE

D'ETHIOPIE.

De l'Origine du Nil.



L'n'y a rien de plus remarquable dans l'Empire des Abissins, que la source du Nil, dont la recherche a esté anciennement l'objet de l'étude des Philosophes & la matiere de leurs disputes. Les gens de Lettres n'ont pas esté seuls touchez de cette curiosité,

les Grands Princes y ont aussi pris quelque part. Le premier soin qu'eut Alexandre estant arrivé au Temple de Jupiter Ammon, (si nous en croyons Lucain) fut de demander à l'Oracle où estoit la source de cette fameuse Riviere : Il envoya en suite des personnes pour en faire la découverte : Mais son entreprise eut aussi peu de succez que celles de Sesostris & de Ptolomée Rois d'Egypte. Cambise, à ce que dit Strabon, y employa une nombreuse armée & toute une campagne, sans pouvoir trouver ce qu'il cherchoit : au contraire,

*Imprimée à
Lisbonne en
1660.
Max. Tyrius. 25
Strab. lib. 17.*

Lucain lib. 10

Strabo. libid.

Lucain lib. 10.

Pastus eade suorum

Ignoto te, Nile, redit.

Cesar le Dictateur eut la mesme passion, qu'il témoigna à Achorée.

Kk ij

Nil est quod noscere malim

Quam fluvii causas per sacula tanta latentes.

Id. ibid.

Il passa jusqu'à dire, Lucain en fera le garand.

Spes si mihi certa videndi,

Id. ibid.

Niliacos fontes, bellum civile relinquam.

Et comme apres tant de laborieuses recherches on n'a voit pû trouver cette source, les hommes s'estoient laissez persuader qu'elle estoit cachée par quelque secrette providence de la nature. Claudian l'a crû.

Secreto de fonte cadit, nec contigit ulli,

Claud. Epigr. de Nilo.

Hoc vidiſſe caput, fertur ſine teſte creatus.

Il n'estoit pas juste qu'un mortel s'en approchast sans admiration : Il ne falloit pas que le Nil se monstret dans une petiteſſe méprisable, dans un estat indigne du culte que les peuples ont crû luy devoir rendre.

Non licuit populis parvum te, Nile, videre,

Amovitque ſinus & gentes maluit ortus

Mirari quam noſſe tuos.

Mela. lib. 15.

Et c'eſt peut-eſtre par cette raiſon que Pomponius Mela l'appelle en ſon origine *Aſtaſos, aquam profluentem è tenebris.*

Plin. H. N. lib. 8. cap. 9.

Pline fait mention de la meſme obſcurité *Nilus incertis ortus fontibus.* Quoy qu'il diſe au meſme endroit que par les memoires de Juba Roy de Mauritanie, il avoit appris que la ſource du Nil s'appelloit *Nigrim.*

Cela peut avoir donné lieu à quelques uns de croire qu'il tire ſon origine du fleuve Niger. Mais il n'y a point de Niger dans toute l'Ethiopie, quoy qu'en diſe le Valencian, Fr. Louys de Urreta. Car bien que dans les Cartes de Mercator & dans d'autres plus anciennes ou plus modernes, on trouve un fleuve Niger, qui borne, à ce que dit Mercator, l'Ethiopie du coſté du couchant : neanmoins tous les Geographes & luy meſme l'ont placé bien plus avant dans le milieu de l'Afrique, & à plus de quatre cens lieuës de la Mer Rouge : Ainſi ils l'ont fort éloigné de l'Ethiopie, qui eſtant bornée de la mer Erythrée au Levant, ne s'en eſloigne que de cent cinquante lieuës au plus vers le Couchant, ce qui paroît dans noſtre Carte. De ſorte que

s'il y a un Niger dans l'Afrique, il est éloigné dans son plus grand voisinage de l'Abissie, de plus de deux cens cinquante lieues. Le nouvel Atlas dans les Cartes d'Afrique & d'Ethiopie, met aupres du Royaume de Tigré, un lac qu'il nomme Niger à la hauteur de deux ou trois degrez de latitude Arctique : d'où il dit que sort un fleuve appelé Niger : Mais comme nous avons déjà dit, le Royaume de Tigré n'est point là, & il n'y a aucun lac de ce nom. Plusieurs Peres ont crû que le Nil naissoit au Paradis Terrestre. S. Augustin, Theodoret, & autres croient que le Nil est le Fleuve que Moyse appelle Geon ; lequel avec le Tigre, le Gange & l'Euphrate arrosoit ce lieu de delices, & puis se perdant sous terre alloit par dessous la Mer Rouge renaître en Afrique. Si cela estoit vray, on auroit de la peine à en découvrir l'origine.

August. Theodoret. in Gen. Abulensis q. 19. in lib. 2. Gen. q. 15. ad 20. 29. cap. 26. qu. 2.

On connoist par là combien elle estoit cachée jusqu'à ce que les Portugais s'estant ouvert un chemin inconnu à l'Antiquité, l'ayent veüe & décrite : car comme l'Ethiopie est fort enfoncée dans l'Afrique, fort esloignée de commerce, presque inaccessible, tant par ses effroyables montagnes, que par l'inhospitalité & la cruauté des barbares qui l'habitent ; il a esté bien difficile à ceux qui remontoient le Nil, de penetrer bien avant, & de découvrir la source, de laquelle nous dirons avec certitude ce qui en est, & ce que plusieurs de nos Religieux ont vu & écrit. Les témoins les plus asseurez, & les plus remarquables parmy eux, sont nostre Patriarche d'Ethiopie, D. Alphonse Mendez, les PP. Manuel l'Almeyda, Hierôme Lobo, mais particulièrement ce dernier dans les memoires de son Grand Voyage qu'il me communiqua à son retour d'Ethiopie en Portugal l'an 1640. en décrit exactement les particularitez.

Il y a dans l'Abissie ou Abassie, nous la nommerons indifferemment, presqu'au milieu du Royaume de Goyam à douze degrez de latitude Arctique, & à cinquante cinq de longitude, un pais nommé Sacahala habité par les Agaus qui sont Payens ou Chrestiens seulement de nom. Ce pais est, comme le reste de l'Ethiopie plein de montagnes ; au dedans desquelles on trouve une petite plaine assez inegale,

d'environ trois quarts de lieuë, & au milieu il y a un lac qui n'a de largeur qu'un jet de pierre. Ce lac est tout plein de petits arbrisseaux qui entrelaissent tellement leurs branches & leurs racines, que l'on peut souvent marcher par dessus, & pour lors on void en deux endroits éloignez l'un de l'autre de trente pas, deux ouvertures de la grandeur & de la figure de nos puits, ou l'eau est claire & fort profonde. C'est de ces deux fontaines que le Nil prend sa naissance, & d'où il se va jetter dans un autre petit lac: au sortir duquel il se perd sous terre; mais en sorte que la vigueur & la verdure extraordinaire des herbes en font aisément reconnoître le cours qu'il prend d'abord à l'Orient l'espace d'une portée de mousquet, & puis il retourne vers le Septentrion.

A demie lieuë plus bas l'eau se fait revoir sur terre en telle abondance, qu'elle peut estre appelée riviere, à laquelle plusieurs autres se viennent rendre, & apres de grands détours pendant quinze lieuës elle reçoit un grand fleuve nommé Gema, lequel bien que plus grand, luy donne ses eaux & perd son nom. Le Nil commence là son cours vers l'Orient & grossit ses eaux de deux grandes rivières, Linqetil, & Brantil. Un peu au dessous de la premiere Catadoupe, de laquelle nous parlerons bien tost, il continuë son cours vers l'Orient & tombe dans un grand lac qu'on appelle Bar Dambée à cause de sa grandeur & de sa situation dans le Royaume du mesme nom; nous en parlerons dans le Chapitre suivant. Le Nil en cét endroit est éloigné de sa source environ de vingt lieuës à droite ligne, quoy qu'il ait fait en serpentant beaucoup plus de chemin. Il perce ce lac à l'Oüest de sa pointe Meridionale, & en sort presque avec les mesmes eaux qu'il y avoit portées; ce que l'on remarque quand le lac est calme, parce que le fil de l'eau emporte de petits bastons & des pailles qui surnagent sans toucher aux autres qui demeurent immobiles sur le reste du lac. Cette traverse est de six ou sept lieuës.

Du Lac de Dambea.

Voilà cette source enchantée du Nil découverte au milieu d'un Royaume le plus Occidental d'Ethiopie qu'il environne, & le tour qu'il y fait, represente en quelque façon celui d'un serpent qui n'est pas fort entortillé, comme l'on peut voir dans la Carte. Il y a environ 50. lieuës depuis le tour du col jusqu'au reply qu'il fait dans le royaume de Choa. Il se recourbe vers le Midy & fait un retour de soixante lieuës vers le Couchant. La distance d'un de ses canaux à l'autre, est de 25. à 30. lieuës, il vient en suite saluër sa source & s'en approche d'une journée.

Ce lac est appelé par les Abissins Bar de Dambea ; qui veut dire Mer du Royaume de Dambea. Il est à la hauteur de treize degrez & demy vers le Nort ; il a plus de cinquante lieuës de tour, mais si l'on comptoit les enfoncemens & les golphes, on en trouveroit bien davantage : Ceux qu'il forme vers le Sud ne sont pas si frequens ; il y en a pourtant quasi trente, sa largeur est inégale, & souvent de dix ou douze lieuës ; Son eau est fort nette, legere, saine, & abondante en plusieurs sortes de poissons, & mesmes en chevaux marins, qui vont paistre sur la terre, aux lieux les plus plats, ils y font quelques dégasts. Il y a des hommes qui vivent de cette chasse, & du cuir ils en font des fouets, dont ils se servent pour leurs montures, les Abissins n'ayant point l'usage des éperons. On n'y voit pas communément de lézards, ni de crocodiles, moins encore de Tritons & de Sirènes, comme l'a voulu faire croire Jean Janssonius dans son nouvel Atlas de l'année 1653. de sorte que le bestail paist & couche le long de cette riviere en toute seureté, & les habitans y jouissent d'une tranquillité qui ne se trouve pas aupres du Nil, lors qu'il entre en Egypte. Ptolomée nomme ce lac *Coloé*. Jean de Baros *Barcena*, à cause, comme je croy, d'une Isle qui est aupres du canal par où le Nil s'écoule. Le docte Mercator & Jean Janssonius dans leurs belles Cartes de l'Abissie appellent le costé Meridional *Zam-*

bré, & Zaire celui qui luy est opposé ; mais le véritable nom, comme nous avons dit, est *Bar de Dambea*. On compte dans ce lac plus de vingt & une isles ; il y en a de fort grandes, comme celle de *Dec*, pour le labourage de laquelle il faut bien quarante paires de bœufs ; en sept ou huit de ces isles il y a des Monasteres, qui ont esté anciennement magnifiques, l'air y est chaud, ce qui n'est pas en toute l'Ethiopie, & on y trouve des oranges, des citrons & autres fruits semblables en quantité.

Les Abissins navigent sur cette petite mer avec une espece de bateaux qu'ils appellent *Tancoas* ; qui sont quasi comme nos Radeaux faits de fagots de canes. Ces roseaux ou canes, dont il y a en ce pais-là grande abondance, sont de la grosseur d'un bras, & de la longueur d'une aulne. Tous les bords du Nil sont pleins de ces arbrisseaux que Plin décrit, & qu'il appelle *Papyrus*, dont les anciens se sont servis pour écrire. Parce que les inondations du Nil portent beaucoup de cette matiere si precieuse, Cassiodore les appelle *Fæda inundationis pulcherrimum fructum*.

Les Egyptiens l'ont aussi employée à faire des bateaux.

Conseritur bibula Memphitis cymba papyro.

On y en trouve tant que le Nil en a eu un epithete,

Scilicet aquoreos plus est domuisse Britannos,

Perque papyriseri septemflua flumina Nili

Vittrices egisse rates.

Et ailleurs.

Ipse papyrisero qui non angustior amne

Miscetur vasto multa per ora freto.

C'est dans ce lac que plusieurs se sont imaginez que le Nil prenoit sa naissance. Nous avons fait voir combien ils se sont abusez. Il est vray que le Nil n'y passe pas sans en profiter, & sans en augmenter ses eaux, puisque de tous les fleuves qui fondent dans cette petite mer, il n'en sort aucun que par l'ouverture par où le Nil s'écoule. Mercator & Jean Jantonus se sont fondez sur de faux rapports, quand ils ont écrit que de ces amas d'eaux naissent tant le fleuve *Zaide* qui va se décharger dans l'Ocean d'Ethiopie aux costes de Congo, que le *Coanca* qui tire vers *Angola* : car il est certain

certain que le Nil seul sort du lac de Dambée, & c'est pour cette raison qu'il grossit tellement ses eaux en hyver; parce que ce grand lac, où plusieurs grandes rivières se perdent, & où coulent toutes les eaux qui tombent des montagnes circonvoisines du Royaume de Dambé, n'a que cette seule décharge. Le Nil étant encore en Ethiopie, reçoit plusieurs fleuves d'une prodigieuse grandeur, comme le Gamarra, Abea, Baixo, & Aquers, & enfin plus près de l'Egypte le Tacaze, ce qui fait voir combien le docte Majolo s'est trompé quand il dit, *Nilus ipse solus suis se implet aquis,* Majulus inee
Cacient. del-
vix unum excipiens fluvium, cum mare excipiat infinitas fluminum aquas.

Le Nil au sortir de ce lac prend son cours droit au Sudest, & passe autour des Royaumes de Agameder, Amara & Oleca; puis se tournant au Sud vers la Province de Xola, il fait un retour à l'Ouest vers les Gaus, Gafates, Bisanos, & Gongas, & puis prenant le chemin de Fuscaso, il tire droit au Nord par les terres des Ballous & Funchos, que le P. Manuël l'Almeyda croit être la Nubie, d'où il entre en Egypte. Claudian l'a marqué.

*Qui rapido tractu mediis elapsus ab austris
Flammifera patiens Zona Cancrique calentis
Fluctibus ignotis nostrum procurrit in orbem.*

Claud. ibid.

Il devient lent & bourbeux, approchant de l'Egypte, & perd la pureté qu'il avoit près de sa source. C'est la raison pour laquelle le Prophete appelle ses eaux troubles.

Quid tibi vis in via Ægypti ut bibas aquam turbidam?

Les Poëtes louent cette bouë.

Ostia limosi tetigit dum pinguis Nili,

Et Claudian:

Ostia nigrantis Nili septena vaporat,

Et Virgile:

Et viridem Ægyptum nigra sæcundat arena.

Jeremias.

Qui est la bouë noire que ce fleuve laisse par où il passe, quoy qu'en dise le Pere la Cerda, & quelques Commentateurs qui y trouvent des mysteres. Mais Pierius est de nostre avis, & croit que le Nil a été appelé *Mérou*, à cause de ce limon noir qui rend les campagnes d'Egypte si fertiles, que

Lucan.

*Terra suis contenta bonis , non indiga mercis ,
Nec Iovis , in solo tanta est fiducia Nilo.*

Tibulle

*Te propter nullos tellus tua postulat imbres ,
Arida nec pluvio supplicat herba Iovi.*

Des Catadoupes & des inondations.

LEs rochers d'Ethiopie par où le Nil passe , causent à son cours des chutes & des precipices épouvantables , que les anciens ont appellez *Catadoupes*. Et Lucain *precipites Cataraclas*. La premiere est auprès d'un village des Agaus nommé Epeglan , une lieuë au dessus du lac de Dambée. La seconde est à six ou sept lieuës au dessous du mesme lac , apres d'une habitation nommée Allata dans le Becameder. Il y en a encore d'autres plus bas. La premiere se fait d'un rocher fort élevé & escarpé , duquel l'eau se répand assez loin. On diroit qu'une partie remonte & s'exhale , & il semble que le vent en forme une espece de nuée qu'il pousse quelque temps , & puis qui se resout en bruine. Cette chute qui est dans un pais environné de rochers fait un tonnerre perpetuel , qui étourdit d'assez loin ceux qui en approchent : De sorte que je ne doute pas qu'il n'y ait des Catadoupes proche de l'Egypte , qui sont capables , comme ont dit les anciens , de rendre le pais inhabitable plus de deux ou trois lieuës d'alentour , & de rendre sourds ceux qui y font leurs demeures. La premiere cheute est environ de cinquante pieds. La seconde est trois fois plus haute , & le bruit plus grand à proportion.

Lib. x. cap. x.

Je ne m'arresteray point à refuter les estranges fables d'Ureta , qui veut que la Mer du Cap de Bonne Esperance , par des canaux souterrains entre & s'engoufre dans le Nil , poussée par les grandes tempestes qui regnent en ces costes : Il luy fait faire un chemin de quatre cens lieuës pour entrer par dessous terre dans le lac de Dambée , où l'on ne voit quasi jamais d'alteration , & où l'augmentation d'eaux n'est pas

considerable. Le Pere Jean Baptiste Scortia a refuté fort sçavamment & judicieusement ces erreurs où d'autres estoient de ja tombez. Lucain dit que quelques-uns ont cru que,

*Ab Oceano qui terras alligat omnes
Exundante procul violentum erumpere Nilum.
Stace avoit mieux rencontré,
Qualis ubi averse secretus pabula cœli
Nilus & Eoas magno bibit ore pruinas,
Scindit fontis opes septemque patentibus arvis,
In mare fert hyemes.*

La cause donc des inondations est fort claire & fort naturelle. C'est qu'aux mois de Juin, Juillet, & pendant nôtre esté, l'hyver regne dans l'Ethiopie : Et comme le Nil reçoit toutes les rivières du pays, qui pour lors sont extraordinairement enflées, il ne faut pas s'estonner, si ayant fait plus de quatre cents lieues de cours, il porte & pousse en Egypte assez d'eaux pour y causer les inondations. Lucain s'en estoit douté.

*Ius tibi Solstitiis aliena crescere bruma
Atque hyemes asferre tuas.*

Ces eaux étant si grosses & si fortes, on peut dire qu'il est impossible de les détourner. Il faut traiter de fables ce que quelques Auteurs ont avancé, que le Grand Seigneur paye un tribut au Grand Negus, de peur qu'il n'en change le cours, & afin qu'il le laisse librement arroser les campagnes de l'Egypte.

On lit pourtant dans les Histoires, que Alphonse d'Albuquerque eut dessein de faire un traité avec le Roy des Abissins pour détourner le Nil, & en le jettant dans la Mer Rouge, rendre les campagnes d'Egypte steriles, & ruiner un pays qui sert de magasin à l'Empire Othomam. Quelques Auteurs ajoutent que c'est une chose fort aisée, mais ce sont discours de personnes qui n'ont jamais mis le pied en Ethiopie. Car le Nil est éloigné de plus de cent lieues de la Mer Rouge, au lieu où il l'approche davantage : au surplus le pays le plus montagneux du monde, les habitans les moins industrieux, & les plus lasches des hommes, la

*Vid. D. Luis
de le Bavaria.
par. Hist.
Pontific. in
Greg. XIII.
cap. 6. Ioan.
Lautacu. sen.
lib. 4. cap. 15.
Aff. d'Albuq.
in commenta-
riis ejusdem
part. 4. cap. 5.*

force & la rapidité du Nil, plus grande que celle d'aucunes rivières, rendent cette entreprise tout à fait impossible. Cette vision seroit-elle point empruntée & copiée d'un passage corrompu, ou mal entendu de Suetone, selon lequel quelques-uns se sont imaginez que Jule Cesar pour sauver Rome des frequentes inondations, avoit resolu de changer le lit du Tibre, & de le rejeter dans la Mer Adriatique?



DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE LA
JAMAÏQUE

*Et de toutes celles que possèdent les Anglois
dans l'Amerique.*

Avec des Observations faites par le sieur THOMAS
Gouverneur de la Jamaïque , & autres
Personnes du País.

DESCRIPTION
OF THE

LAKE

DESCRIPTION





I

RELATION
DE L'ESTAT PRESENT
DE L'ISLE
DE LA
JAMAÏQUE.



L'ISLE de la Jamaïque est située entre les deux Tropiques , au dix-sept & dix-huitième degré de latitude Septentrionale.

Elle a l'Hispaniola vers le Levant , à trente-cinq lieuës d'elle , ou environ.

Celle de Cuba vers le Nord , à 20. lieuës.

Beau-Port , ou Porto-Bello vers le Midy , à cent soixante lieuës ou environ.

Carthagene au Sud-Est , & dans le Continent à cent quarante lieuës , ou environ.

Rio de la Hache , dans le mesme Continent & dans la Castille dorée , au Sud-Est , à cent soixante lieuës.

Cette Isle est d'une figure approchant de l'ovale : Du Levant au Couchant qui est sa longueur , elle peut avoir environ cent soixante & dix milles : Et du Nord au Midy , sa plus grande largeur peut monter à soixante & dix milles ; mais ce n'est que vers le milieu qu'elle a cette

étendue; Car elle en perd considerablement, & va se referrant aux deux extremités.

Une chaisne de hautes montagnes coupe l'Isle par le milieu, & regne depuis un bout jusqu'à l'autre. Elles se répandent du levant au couchant, & les sources qui en découlent de tous costez, font ce grand nombre de rivières, dont l'Isle est toute remplie, & dont les habitans tirent tant de secours.

Le terroir en est bon & fertile presque par tout; mais particulièrement du costé du Nord, où la terre est noirastre, & en beaucoup d'endroits meslée de terre à potier; En d'autres, comme vers le Sud-Oüest, la terre est rougeâtre & sabloneuse. Et par tout enfin, elle est admirablement fertile, & tres-capable de payer la peine & les frais du Laboureur: car tout y pousse & tout y est verd tant que l'année dure. Les arbres y sont éternellement revestus de fleurs ou de fruits, & tous les mois de l'année y ressemblent à ceux d'Avril & de May.

On y voit quantité de Savanes où terres à Maiz des Indes; Et ces Savanes se trouvent deça de-là parmy les Forêts & les montagnes, particulièrement dans les parties du Septentrion & du Midy, où il y a quantité de bestes sauvages: C'estoit autrefois les terres où les Indiens semoient leur bled; Les Espagnols s'estant rendus maîtres de l'Isle en firent des pasturages pour la nourriture de leur bétail, & y amenerent d'Espagne des Chevaux, des Vaches, des Pourceaux & des Asnes. Ils exterminerent tous les Indiens qui y estoient au nombre de soixante mille.

Leur bestail y foisonna de sorte qu'on y voit encor aujourd'huy dans les bois de grands troupeaux de chevaux & d'autre bestail devenu sauvage, sans parler du grand nombre de bœufs & de vaches que nos gens y ont tué depuis qu'ils en sont en possession. Les Savanes sont aujourd'huy ce qu'il y a de plus sterile dans l'Isle; Cela vient de ce qu'on n'a jamais eu soin d'y apporter aucune culture quoy qu'on les ait fait servir si long-temps. Cependant il y croist encore une si grande abondance d'herbe, qu'on est souvent contraint d'y mettre le feu.

Comme la Jamaïque est la plus Septentrionale des Isles

dés Canibales, le climat en est le plus temperé, & il n'y en a point entre les Tropiques où la chaleur soit plus modérée & moins incommode. L'air y est incessamment rafraichi par les vents de levant, par les frequentes pluyes, & par les rosées de la nuit: ce qui est cause que l'on s'y porte bien, & que toutes choses y ont un visage riant & agreable dans toutes les saisons.

On observe que l'Orient & l'Occident de l'Isle, sont plus sujets aux pluyes & aux vents que ses autres parties, & les bois qui y sont fort épais & fort couverts, servent encore à les rendre moins agréables que le Nord & le Midy, où le pays est plus ouvert, & moins sujet au vent & à la pluye. Les montagnes jouissent d'un air encore plus frais, & souvent on y trouve des gelées blanches le matin.

Les Huracans qui font tant de ravage par toutes les Isles voisines, & qui quelquesfois chassent les vaisseaux de la rade, quelquesfois aussi renversent les maisons & gastent une infinité de biens, ne sont pas connus dans la Jamaïque.

Au lieu de cela le temps y est plus changeant & plus incertain que dans le reste des Canibales, les mois de Novembre & de May y sont les plus pluvieux, & l'hiver n'y est distingué des autres saisons que par les pluyes & les tonnerres qui sont alors un peu plus frequents que dans le reste de l'année.

Le vent d'Orient y souffle constamment tous les jours apres neuf heures du matin, & se renforce à mesure que le Soleil monte vers le midy; De-là vient qu'on y peut voyager & travailler aux champs à toutes les heures du jour. Depuis huit heures de nuit jusqu'à huit heures ou environ du matin, le vent est d'Est, & avec tous ces vents-là, on peut mettre à la voile & sortir des Ports.

Les jours & les nuits y sont à peu près d'une égale longueur tout le long de l'année, la difference qu'on y peut remarquer n'est presque pas sensible.

Les marées s'y élèvent rarement au dessus d'un pied de hauteur.

Les tempestes y sont tres-rares, & il n'est point memoire qu'aucun vaisseau soit pery sur nos costes depuis que les Anglois sont dans l'Isle.

Les commoditez que cette Isle produit.

LE Sucre y est excellent, car il se vend un écu cinq sols par cent plus que celui des Barbades : & il y est en abondance, puisque presentement il s'y trouve pres de soixante & dix moulins à sucre, qui en peuvent faire par an environ dix-sept cens & dix mille pesant; Ils croissent tous les jours, & tous les jours on travaille à en faire de nouveaux.

Le Cocos est la principale commodité & le plus grand revenu du pays. Le terroir y est si propre, qu'il y vient plus facilement, & y croist mieux qu'en quelque autre endroit que se puisse estre. On y voit plus de soixante allées de Cocos, outre quantité de jeunes plants qui croissent en diverses routes, & d'autres que l'on plante tous les jours. De sorte qu'avec le temps la Jamaïque sera le lieu du monde qui aura & qui debitera le plus de cette denrée, dont on fait tant de cas parmy nous, & chez les nations voisines : mais sur tout en Espagne qui peut elle seule enlever tout ce que l'Isle produit; De sorte qu'on ne doit pas craindre que ce fruit devienne trop commun, & qu'on n'en ait pas le debit.

L'Isle produit pareillement de tres-bon Indigo, dont il y a aujourd'huy plus de soixante moulins, qui rendent environ cinquante mille pesant par an, & le nombre s'en augmente tous les jours.

Le Cotton y est extraordinairement fin, & tout le monde le prefere à celui des Isles Canibales.

Le Tabac y est assez bon, on le croit mesme meilleur que celui des Barbades : mais on n'y en plante pas fort; on n'en cultive que ce qu'on en veut user, les autres commoditez se trouvant estre d'un meilleur revenu.

On y fait tous les ans grande quantité de Cuirs, & l'on trouve qu'ils ne sont pas seulement grands & larges, mais fort bons.

On prend grande quantité de Tortuës sur la coste, la chair en est excellente à manger, & l'escaille dont on fait tant d'ouvrages curieux en Europe se vend tout-à-fait bien.

de l'Isle de la Jamaïque.

5

Il y a quantité de sortes de bois propres aux teintures, comme ceux que nos gens appellent *Fustick* le Bois rouge & le *Logg-Wood*, & autres: outre le *Cedre*, le *Mothogene Bresil*, *Lignum-Vitæ*; l'Ebene, le Granadille, avec un grand nombre d'autre bois odorans, & tres-propres à faire toutes sortes d'ouvrages; Il y en a tant qu'on n'en sçait pas encore les noms ny les proprieté & les vertus. Cependant on en transporte quantité tous les jours.

On ne doute point qu'il n'y ait du cuivre dans cette Isle, car on en a tiré des marcaillites d'une mine qui y est, & les Espagnols assurent que les cloches de la grande Eglise de saint Jacques, avoient esté faites du cuivre de la Jamaïque.

Il est assez vray-semblable qu'on y pourroit encore trouver de l'argent, aussi-bien qu'en l'isle de Cuba, & que dans le Continent. On a fait voir aux Anglois un lieu qui est derrière les montagnes de Cagnay, où l'on dit que les Espagnols avoient découvert une mine d'argent.

Si l'on en croit les Espagnols, on a souvent trouvé de l'ambre-gris sur nos costes.

On y pourroit faire tres-grande quantité de sel, car on y voit déjà trois grands estangs, qui ne contiennent gueres moins de quatre mille arpents. Jusqu'icy pourtant on n'en fait que ce qu'il en faut pour la provision de l'Isle mesme. Il se trouve qu'en une seule année il en a esté fait cent mille boisseaux, & le Capitaine Noye qui en estoit l'entrepreneur, a assuré qu'il en auroit pû faire autant de muids, s'il en avoit eu le debit.

On y trouve le salpêtre en beaucoup d'endroits. Le Gingembre vient mieux icy qu'en aucune autre des Isles voisines, & l'on y en a planté abondamment.

Il y a grande abondance pareillement de poivre long, si fort estimé dans toutes les Indes Occidentales.

Le Piment, ou Poivre de la Jamaïque se trouve parmy les plantes sauvages dans les bois & sur les montagnes. Il est presque fait comme le poivre de l'inde Orientale. Il est fort aromatique, & d'une odeur aussi bien que d'un goust exquis, comme s'il estoit composé de diverses sortes d'espices: Les Espagnols en faisoient grand estat, & le vendoient comme

quelque chose de tres-rare : ils ne s'y trompoient pas. On commence aujourd'huy à le cultiver dans l'Isle, & il n'y a nulle doute qu'il ne se debite fort bien.

Les drogues & les herbes medecinales, se trouvent icy en tres-grande quantité, comme le Guacum, le China, la Salsepareille, la Casse, le Tamarin, Vanillos, les Achiots, ou Anetto, que l'on espere qui se vendra bien. Il s'y rend contre encore diverses sortes de Gommess & de racines, dont on guerit icy les blessures, les contusions, les ulceres, & diverses autres maladies du corps. Et au rapport d'un habile Medecin qui a pris plaisir d'en faire la recherche, il se trouve mesme dans l'Isle de toutes ces herbes qu'on appelle parmy les gens de cette profession, Contrahyerva, Cyperras, Aloes, Assole Pig, Adjantum nigrum, Cucumis agrestis, Sumach, Acacia, Nieselto; avec quantité d'autres drogues, Baumes & Gommess, dont les noms ne sont pas connus. Les habitans commencent à les estudier un peu, & à les cultiver, afin d'en pouvoir, avec le temps, fournir à l'Angleterre.

Il y a parmy nous une plante qui produit la Cochenille, mais jusqu'icy nos gens n'ont pas encore appris à la cultiver.

Les vents de Levant luy sont fort contraires; beaucoup d'autres choses l'empeschent de croistre & de venir à sa perfection, & en un mot, on ne la sçait pas preparer icy.

Voila les commoditez du Pays; Et de-là je conclus qu'avec un peu de temps & le soin qu'on pourroit prendre, la Jamaïque deviendrait aisement la plus riche & la plus avantageuse Colonie que nous ayons jamais eüe, ou que nous puissions jamais faire.

Je m'en vay presentement vous dire comment on y pourroit planter une allée d'arbres de Cocos, & marqueray soigneusement la dépense qu'il y faudroit faire, & le profit qu'on en pourroit esperer, selon que le Chevalier de Modiford qui a eu le gouvernement de l'Isle en a fait le calcul; Chacun sçait que le jugement de ce Chevalier est recevable, & qu'il a toujours fait voir beaucoup de zele pour l'établissement de nostre Colonie.

*Avis pour la construction d'une allée
de Cocos.*

PREMIEREMENT, ayez cinq ou six cens arpens de terre pris en bon lieu & dans un air & un terroir favorable au Cocos, il vous coûtera pour la patente & pour l'arpentage, dix livres sterling, qui font monnoye de France,

130. livres.

Pour trois Negres, & pour trois femmes Negres aussi, à vingt livres sterling par teste, font monnoye de France.

1560. livres.

Quatre valets blancs, leur passage & nourriture pour un an, monte à quatre-vingt livres sterling, monnoye de France.

1000. livres.

Vingt haches, vingt pics & vingt bêches, cinq livres sterling, font

0060. livres

La nourriture de six Negres six mois durant, à deux schellings, ou treize sols par jour, jusqu'à-ce qu'on puisse tirer quelques provisions de son fonds, monte à dix-huit livres sterling.

0238. livres.

Pour un homme qui ait l'œil sur les serviteurs & les fasse travailler, ses gages & sa nourriture à raison de quarante schellings par mois

0312. livres.

Somme, deux cens cinquante-sept livres sterling & cinq schellings, qui font monnoye de France, trois mille deux cens quatre-vingt dix-neuf livres cinq sols, ou environ, cy.

3299. livres.

Pour employer utilement les gens que j'ay marquez, posez qu'ils mettent la main à l'œuvre le premier jour de Mars, & que dans le quinzième du mesme mois ils ayent préparé un endroit propre à y bastir, & construit un logement pour eux-mesmes; Faites-leur en suite nettoyer quatre arpens de terre, & y planter des Potates; Ce que dix ouvriers peuvent tres-facilement faire avant la my-Avril: apres quoy l'on peut continuer d'abattre, nettoyer, & planter de la Ruë & des Platans, jusqu'à la fin de Fevrier: c'est à dire plus de dix mois durant; Dans ce temps-là, vos gens peuvent aisement nettoyer vingt-un arpens de bois,

& entretenir ceux qui sont plantez, & ceux que l'on travaille encore ; De sorte qu'à la fin de l'année, vous aurez abondance de Patates, & de bled : Et deux mois apres avoir des Platans, quelque petit nombre de pourceaux, & quelque peu de volailles, & entretenir de cela vos esclaves & vos serviteurs.

Pour planter vostre allée de Cocos & entretenir vos terres, il faudra encore acheter cinq Negres, & cinq Negresses, environ le premier de Mars de l'année suivante, à vingt livres sterling piece c'est deux cent livres monnoye d'Angleterre, qui font en France environ 2600. l.

Dans la fin du mois on aura planté des Cocos, ou de noix ou de semence entre tous les rangs des Platans, qui font de six pieds de haut. Et au commencement de Juin, les vingt-un arpens qu'on avoit planté l'année passée, seront pleins de Cocos, (sans parler de beaucoup d'autres choses que vos ouvriers peuvent faire en mesme temps.) En moins de quatre ans apres, vos arbres commenceront à porter de faux fruits, & l'année suivante vous aurez les fruits parfaits. On trouve par experience qu'un arpent rapporte chaque année mille livres pesant, qui dans l'Isle mesme vaut quatre livres sterling le cent pesant, ou cinquante-deux livres monnoye de France : c'est à dire, que les vingt-un arpens produisent chaque année la valeur de huit-cens quarante livres sterling, ou 10920 livres monnoye de France.

Les frais de la cueillette, & du transport de vos fruits jusqu'au logis, ne sont pas considerables ; il n'y a rien à acheter, que quelques toiles ou sacs pour les mettre, qui avec quelques autres menus frais qui peuvent arriver d'extraordinaire, monteront tout au plus, à quarante-deux livres sterling, & quinze schellings, de monnoye de France, cinq cens cinquante-cinq livres quinze sols. De maniere que cecy joint avec le reste, fait justement cinq cens livres sterling, c'est à dire, six mille cinq cens livres pour toute dépense.

Notez que tout vostre plantage pour les vingt-un arpens, estant fait en quinze mois, & vos arbres ne portant fruit que la sixième année, à compter depuis vostre arrivée en l'Isle, vous avez de bon quatre années entieres & neuf mois, pendant

pendant quoy vous pourrez employer vos gens à augmenter vostre allée, à bastir de bons logemens, & à vous faire des jardins pour le plaisir. Vous les pourrez aussi employer à vous faire du gingembre, de l'indigo, ou de telle autre commodité que l'on voudra, pour en tirer argent promptement. Ce qui sera utile à ceux qui ne pourroient pas attendre si long-temps la recolte du Cocos. Apres cela, le profit est clair & infailible, sauf les maladies, la mortalité, & la fuite des esclaves. Cependant il faut aussi considerer qu'à mesure que cette denrée s'augmentera dans l'Isle, il faudra rabattre un peu du prix, & se contenter d'un gain plus mediocre.

Bestail du Pais.

IL y a peu de Colonies Angloises dans toute l'Amerique, où il se trouve autant de bestail que dans la Jamaïque. Les chevaux entr'autres y sont en si grand nombre, qu'on y peut avoir un bon cheval pour le prix de neuf ou dix pistolles.

Les bœufs & vaches y sont de fort grande taille, & en si grande quantité, qu'encore qu'on en ait tué un grand nombre tous les ans depuis qu'on y est, il n'y paroist presque pas.

Les asnes & les mulets, tant sauvages que domestiques, n'y manquent pas, & l'on en tire beaucoup de service.

Leurs brebis sont grandes, & grosses; la chair en est bonne, mais la laine ne vaut gueres, elle est longue & pleine de poils,

Les chevres s'y trouvent fort bien, le pays y est propre pour les nourrir, & il y en a beaucoup.

Les cochons encore plus, tant ceux qui sont sauvages dans les montagnes, que ceux qu'on nourrit dans les Colonies. La chair en est de bien meilleur goust, plus nourrissante, & plus aisée à digerer que celle des cochons d'Angleterre: ce qui est la cause qu'on en mange tant dans cette Isle, & même dans toutes les isles Occidentales.

Pour le Poisson.

IL y en a d'excellent dans toutes les rivières, Bayes, & Rades. L'abondance en est telle qu'on s'en nourrit en partie: il s'en trouve peu ou point du tout des especes semblables aux nostres: mais de ceux qui sont particuliers aux Indes, il y en a si grand nombre & de tant de sortes, qu'il seroit ennuyeux d'en dire seulement les noms, si l'on les connoissoit, ou que l'on s'en pût souvenir.

La Tortuë est pourtant le principal poisson qui s'y prend, & l'on en trouve en abondance sur la coste, environ vingt ou trente lieuës à gauche de Port-Negrel près des isles de Camaros. Pendant les mois de May, Juin & Juillet, il vient quantité de vaisseaux des isles Canibales faire provision de ce poisson, & mesme en charger: car on tient que c'est la meilleure & la plus saine viande qui soit en toutes les Indes.

On ne manque nullement icy de volailles, comme poules, dindons, & canards privez: mais il y a une infinité d'oiseaux sauvages, comme canards, oyes, dindons, pigeons, poules-d'inde, pluviers, beccassines, perroquets, & bien d'autres, dont les noms me sont inconnus.

Les Fruits.

LES fruits y sont excellents & en abondance. Oranges, grenades, limons, guavars, mammes, & ce qu'on appelle dans le pays Alumi-Supotas, suppotillas, Avocatas, le Cashou, pommes & poires de diverses sortes, raisins, faner-sops, deldons, platans, pommes de Pin, & une infinité d'autres, dont les noms ne sont pas encore connus, ou à qui l'on n'en a pas encore donné.

Pour les Herbages & Racines.

Toutes les herbes potageres que nous avons en Angleterre y viennent fort bien, comme les raves, les laitues, le pourpié, les concombres, les melons, le persil, les pois, les fèves, les chous, les chous-fleurs, &c.

Les Maladies.

Les maladies du pays font voir par experience, qu'il n'y a point d'antipathie naturelle entre le temperament des Anglois & le climat de la Jamaïque, & que les infirmités du corps n'y sont ny plus contagieuses ny plus mortelles qu'en d'autres pays: car moyennant une bonne diete & un exercice moderé, sans excez de boire, on s'y porte communement assez bien.

Les maladies à quoy les étrangers sont le plus sujets, sont l'hydropisie, qui vient d'ordinaire d'un mauvais regime de vivre, d'ivrognerie & de paresse; Fièvres chaudes, qui souvent font l'effet des indigestions & de la gourmandise; les fièvres tierces & quartes, qui bien que tres-incommodes, y sont pourtant peu souvent mortelles.

Le manquement de provisions, & l'aversion que l'on avoit à travailler & à prendre de l'exercice pour la santé, tout cela joint avec la mélancholie & le mécontentement general, furent cause de la mort de tant de gens qui y perirent d'abord.

Choses dangereuses.

Il n'y a dans l'Isle que tres-peu d'animaux, d'insectes, ou de plantes dont on doive craindre quelque chose,

Le Manchonelle, qui est une espece d'écrevisse, & qui est si commun dans toutes les Isles de cette coste, se trouve aussi dans la Jamaïque.

On voit icy des couleuvres & des guyanes, mais on n'y reconnoist point de venin.

Ces animaux que les Espagnols appellent Alligabors, se

trouvent en beaucoup de nos rivières & de nos étangs : ils vivent de carnage, & sont chasseurs : mais il leur arrive peu souvent d'attraper les hommes, parce qu'il est très-facile de les éviter, ne se pouvant remuer qu'en devant & en droite ligne, ce qu'ils font avec grande force & grande agilité, mais ils se tournent très-lentement & très-difficilement. Il y en a de dix, de quinze & de vingt pieds de long. Par le dos, ils sont tout couverts d'écailles, & impenetrables, & il est mal-aisé de les blesser ailleurs que dans l'œil, ou dans le ventre. Ils ont quatre pieds ou nageoires, avec quoy ils marchent en nageant également. On remarque qu'ils ne font jamais aucun bruit, non plus que des poissons : leur chasse ordinaire, c'est de se tenir couchez sur le bord des rivières, & de se jeter sur les bestes ou sur les oyseaux qui y viennent boire. Ils trompent d'autant plus facilement, qu'ils ressemblent fort à une longue piece de bois sec, ou à quelque chose de mort. Le mal & le dommage que ces animaux font d'un costé, est recompensé d'ailleurs par l'avantage que l'on tire de leur graisse, dont il se fait un onguent excellent pour toutes sortes de douleurs dans les os ou dans les jointures. Ils ont des bourses de musc, plus odorant & plus fort que celui des Indes Orientales : La senteur en est si grande & si penetrante, que par là l'on les découvre & les évite avant que de les voir. Le bestail mesme par un instinct de nature, sent cette odeur, & s'en éloigne. Ils posent leurs œufs dans le sable proche du rivage. Ces œufs ne sont pas plus gros que des œufs de poules-d'Inde. Ils les couvrent, & la chaleur du Soleil les fait éclore. Leurs petits ne sont pas plutôt hors de la coque qu'ils se traînent dans l'eau.

Quelques endroits de nostre Isle sont incommodés de mouchérons, & de cousins, qui picquent : mais il y en a peu dans les Colonies Angloises.

Les Ports, Rades, & Bayes de l'Isle.

LA Jamaïque a un grand nombre de bonnes Bayes, Rades, & Ports, dont les principaux sont,

Port Royal, qu'on appelloit autrefois Caguay. Il est au bout de cette longue pointe de terre qui fait le Port : Il n'en fut jamais de meilleur ny de plus commode ; il est commandé par l'un des plus forts Châteaux que le Roy d'Angleterre ait en toute l'Amerique, où il y a bonne garnison, & soixante pieces de canon. Le Port est fermé naturellement par une pointe de terre, qui s'étend douze millse de long vers le Sud-Est : La grande riviere qui passe par Los Angelos & par S. Iago, se décharge dans le Port ; on fait aiguade avec plaisir dans cette riviere, & l'on y fait aussi telle provision de bois qu'on veut. Le Port presque par tout a deux ou trois lieuës de largeur : l'anfrage y est bon par tout, & la profondeur y est si grande, qu'un vaisseau de mille tonneaux peut aborder le rivage, jetter des planches à terre, charger & décharger sans autre ceremonie. Cela est cause que les vaisseaux de guerre & les vaisseaux marchands preferent ce Port à tous ceux de l'Isle. Et la mesme consideration y attire force Marchands, Cabaretiers, Brasseurs de biere, & force Magazins : car c'est le lieu de tout le pays où se fait le plus de commerce. Il peut contenir environ huit cens maisons, & a douze milles & demy de longueur : les maisons ne sont pas plus cheres dans les ruës de Londres, qu'elles sont à Port-Royal. Cependant la situation n'en est pas belle & en est assez incommode : car il n'y a ny terres ny bois, ny eau-douce, le fonds n'y est autre chose qu'un sable chaud & sec, & le grand nombre d'étrangers & d'habitans ou Colonies qui s'y transportent de tous costez pour leurs affaires, & pour le commerce dont ce Port est le centre, y rendent toutes choses extremement cheres.

Port-Royal est à quatre lieuës ou environ de la capitale de l'Isle, qu'on appelle S. Yago ; les Anglois l'ont nommée la ville Espagnole, j'en parleray cy-apres.

Portmorant est à la pointe du Levant ; C'est un tres-bon

Port, tres-seur & tres-commode. On y est à couvert des vents, on y trouve le bois & l'eau douce commodement : les Anglois ont tout proche de là une puissante Colonie.

Vieux-Port Old-harbor est au couchant de S. Yago, c'est une bonne rade, & un petit Golfe.

Point-Negvill, à l'extremité de la pointe du couchant, est encore un bon havre & assez commode : il n'est pas mal défendu de vent, les vaisseaux de guerre y croisent souvent, quand on attend des navires d'Espagne. Un peu plus au Nord-Oüest estoit autrefois l'ancienne ville de Melilla fondée par Colomb apres le naufrage qu'il fit sur cette coste : ce fut le premier endroit où les Espagnols s'establirent d'abord, mais ils l'abandonnerent apres.

Port-Antonio, qui se trouve au Nord de nostre Isle, est un des bons ports que nous ayons : il est bien fermé & bien couvert, tout ce qu'on y peut trouver à redire, c'est que l'entrée n'en est pas des plus commodes, le canal qui y meine se trouvant étressé par une petite Isle que l'on rencontre à l'emboucheure du Port. Cette Isle appartient au Comte de Carlisle, de la maison des Howards, qui est aujourd'huy, Gouverneur des Provinces de Cumberland & Oüestmerland.

Il y a encore plusieurs autres Bayes & Havres sur la coste de la Jamaïque, qui sont tres-bons, & dont les noms se trouvent sur la carte. Ceux-cy sont les plus considerables.

Du costé du Midy.

Michaels Hole,	ou	Le trou Saint Michel.
Micary Bay.		
Allegator Pont.		
Point Pedro.		
Pallate Bay.		
Lewana Bay.		
Blewfelds Bay.		
Cabaritaes Bay.		

Qui sont tous des lieux
tres-commodes pour
les vaisseaux.

Du costé du Nord.

Port Marie.)	
Ora Cabeça.		Les vaisseaux sont tres-
Cold Harbor.	} feurement & tres-bien	
Rio Novo.	} dans tous ces lieux-	
Montega Bay.	là.	
Orange Bay.)	

Des Villes de la Jamaïque.

IL n'y a presentement que trois Villes qui meritent d'estre remarquées, à sçavoir

Saint Jacques, ou S. Yago de la Vega, qui est quelque deux lieuës ou environ en terre, au Nord-Oüest, dans une plaine sur le bord d'une riviere, & à quatre lieuës ou environ de Port-Royal, dont j'ay déjà parlé, & qui fait l'une des trois Villes. Celle de saint Jacques estoit du temps des Espagnols une grande Ville, & contenoit pres de deux mille maisons: il y avoit deux Eglises, deux Chapelles, & une Abbaye; Les Anglois s'en estant rendus maistres sous la conduite du General Venables, on reduisit saint Yago à quatre ou cinq cens maisons, le reste fut détruit. Mais du depuis, comme on s'est éably, la Ville s'est un peu remise aussi de ses pertes, & presentement elle est en fort bon estat. C'est le lieu où le Gouverneur fait sa residence, & où se tiennent les principales Cours de Justice, ce qui la rend fort peuplée. On la rebastit & on en releve les ruines tous les jours, & l'on espere de voir quelque jour cette Ville plus grande & plus belle qu'elle n'a jamais esté. Il s'y voit déjà beaucoup de belles maisons, l'on y vit le plus agreablement du monde, & le Havana où les plus honnestes gens se trouvent le soir dans leurs carrosses ou à cheval, y tient lieu du parc de Londres, & du cours de Paris.

Le passage est situé sur l'emboucheure de la riviere, à six milles ou deux lieuës de saint Jacques, & autant de Port-Royal. Il y a environ vingt maisons, bâties pour la commodité de ceux qui vont de l'une à l'autre de ces villes là.

Nos gens y ont fait un fort pour leur seureté.

On y comptoit encore plusieurs autres villes du temps des Espagnols, qui presentement ne sont plus que des mazes: les trois suivantes estoient les plus considerables.

Seville, assise au bord de la Mer, dans le costé Septentrional de l'Isle. Elle avoit autrefois une Eglise Collegiale, dont le chef prenoit le tiltre d'Abbé; Pierre Martyr qui a écrit les Decades de l'Histoire des Indes Occidentales, étoit de cette compagnie-là.

Melilla estoit au Nord-est, Christophle Colomb y radouba ses vaisseaux à son retour de Veragua, où il avoit pensé perir.

Oristan regarde la Mer de midy. Il y a quantité de rochers dans cette Mer, & parmi les bancs & les sables, il s'y trouve quelques Isles, comme Seruavilla, Quitsevena & Serrana, où l'on conte qu'Augustin Pedro Serrana perdit son vaisseau, & demeura seul en vie; Qu'il y passa trois années entieres dans cette grande solitude, & qu'au bout de ce temps-là il eut la compagnie d'un matelot qui s'y estoit sauvé pareillement d'un naufrage où tout le reste de son monde estoit peri: il passa quatre années de plus dans la compagnie du matelot.

Bien que pour le present il n'y ait dans l'Isle que les lieux dont j'ay fait mention; elle est pourtant partagée en quatorze parties ou Parroisses qui se voyent dans la Carte. La pluspart de ces Parroisses-là sont bien habitées, les Anglois y ayant planté de bonnes Colonies, particulièrement dans tout le quartier du Midy, depuis Point-Morant au midy, jusqu'à Point-Negrillo au Couchant, & jusques aux montagnes qui partagent l'Isle. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des habitans & des plantations du costé du Nord, particulièrement sur la côte. Le nombre n'en est pas si grand que de celles qui sont au Midy à l'entour de S. Yago: mais depuis peu il s'augmente tous les jours. Pour la satisfaction du Lecteur, on a trouvé à propos de marquer avec des chiffres dans la Carte, tous les endroits de l'Isle où les Anglois se sont établis.

On ne scauroit dire bien certainement le nombre qu'il y peut avoir d'Anglois dans cette Isle: mais par la dernière
revenue

revenuë qu'en fit il y a quelques années le Chevalier Modiford qui en estoit Gouverneur : on trouve que l'estat de chaque Paroisse estoit comme vous allez voir.

Estat general des Paroisses , Familles & Habitans de la Jamaïque.

<i>Paroisses.</i>	<i>Familles.</i>	<i>Habitans.</i>
1. Port-Royal.	500.	3500.
2. Sainte Catherine.	658.	6270.
3. Saint Jean.	083.	0996.
4. Saint André.	194.	1552.
5. Saint David.	080.	0960.
6. Saint Thomas.	059.	0590.
7. Clarindon.	143.	1430.

1714.

15298.

N Otez, que les quatre Paroisses qui sont du côté du Nord de l'Isle, à sçavoir saint George, sainte Marie, sainte Anne & saint Jacques, avec la Paroisse de sainte Elizabeth qui joint les deux dernières, l'une au Levant, l'autre au midy, n'estoient pas alors si particulièrement connues que les precedentes, à cause de leur éloignement, & parce qu'elles estoient tout nouvellement établies : Cependant on trouva dès-lors par supputation, qu'elles pouvoient faire environ deux mille habitans. Tous ces quartiers icy, aussi bien que les sept premiers, se sont beaucoup accrus depuis le dénombrement que je viens de marquer. On juge qu'il y a presentement le double ou le triple de ce qu'il y avoit alors de monde dans l'Isle. L'avantage qu'il y a d'acquérir des richesses sans peine & en menant une vie agreable & divertissante, convie chaque année quantité de personnes à se venir établir dans la Jamaïque. Les uns quittent les Barbades, les autres les Colonies de terre ferme. De maniere qu'il n'y a point de doute que celle-cy ne devienne en peu de temps la plus riche & la plus puissante

qui soit dans toutes les Isles Occidentales.

J'oubliois à vous dire qu'outre le nombre d'habitans que j'ay marqué dans les quatorze Parroisses, on compte qu'il y a du moins trois mille hommes de Mer, Privatiers, Bâteliers, &c. qui croissent incessamment à l'entour de l'Isle, & qui en dépendent. Ils sont gens de main, & soldats, & l'on ne peut douter de leur courage apres l'entreprise qu'ils firent il y a quelque temps sur les Espagnols à Panama.

Les Loix.

LEs loix du pays sont aussi approchantes de celles d'Angleterre, qu'il a esté possible de les rendre. Il y a des Sieges judiciaux, ou Cours de Justice, des Magistrats, des Officiers, pour l'exécution de la Justice, tant criminelle que civile, devant qui chaque partie porte sa cause.

Apres vous avoir montré brièvement l'état present de nostre Isle, sa situation, sa fertilité, les commoditez qu'on en tire, ses Ports, ses Villes, ses Divisions, avec une estimation du nombre de ses habitans, il ne sera pas hors de propos de vous faire voir ce qu'elle estoit du temps que les Espagnols en estoient les Maistres. Je finiray apres cela ma Relation, en faisant quelques reflexions sur l'intérest present que l'Angleterre peut avoir dans l'Amerique. Je feray voir les raisons qu'on a eu de s'emparer de la Jamaïque, & celles que le Roy peut avoir d'en conserver la possession, & d'en favoriser l'accroissement.

*L'estat de la Jamaïque, sous la domination
Espagnole.*

LE quartier du Nord-Oüest, c'est à dire le Couchant, & le Nord de cette Isle, fut le premier où les Espagnols s'établirent sous la conduite de Colomb. Ils y bâtirent la ville de Melilla, mais n'en trouvant pas la situation à leur gré, ils se transporterent à Orestan, qui est de l'autre costé de la montagne & au Midy de l'Isle: l'air ne leur en plût pas davantage que le premier, ils ne s'y portoient pas bien.

C'est pourquoy ils changerent de place encore une fois, & se-logerent au lieu qu'on appelle S. Yago, ou S. Yago de la Vega, où avec l'aide des Indiens du pays, ils bastirent une belle Ville, j'en ay déjà parlé cy-dessus. Tout ce qu'il y avoit d'Espagnols dans la Jamaïque, demeuroient à saint Yago, lors que nos gens y firent descente: leurs esclaves dispercez deça de là dans leurs petites plantations, ou stanchas, comme ils les appellent, ne manquoient pas de leur apporter chez eux abondance de fruits, & de toutes sortes de provisions dont ils faisoient grand' chere dans leurs maisons, ne se souciant d'autre chose que de vivre à leur aise, sans peine & dans l'abondance. Car dans toute cette grande & fertile terre on ne s'employoit à aucune sorte de manufacture, & on n'y faisoit trafic de rien: si l'on y travailloit, c'estoit seulement à faire un peu de sucre, de tabac, & de cocos; Si peu qu'il y avoit de vaisseaux qui y abordassent, ils trafiquoient principalement en peaux, en suif, en poivre & cocos: mais tout cela n'estoit rien de considerable; Le nombre des habitans ne passoit pas trois mille, dont encore la moitié (je dis du moins,) estoient esclaves. La raison pour laquelle cette Isle estoit si mal peuplée, c'est en partie parce que la plupart des Espagnols se plaisent davantage dans la nouvelle Espagne, & dans l'Hispaniola: mais principalement, parce que l'Isle appartenoit en propre aux heritiers du Duc de Veragua - Colomb qui en tiroit les revenus, & y mettoit des Gouverneurs tels qu'il luy plaisoit, comme Seigneur Souverain. Joint qu'au commencement elle avoit esté peuplée par une maniere de Portugais; pour qui les Espagnols ont beaucoup d'aversion.

A l'arrivée de l'armée Angloise, les habitans de saint Yago ne virent pas plutôt nos gens prendre terre qu'ils prirent la fuite, abandonnerent la Ville, & gagnerent le haut des montagnes; Ils firent mine de vouloir traiter, jusqu'à ce qu'ils eurent mis leurs femmes & leurs biens en seureté: apres quoy ils vinrent diverses fois attaquer nos gens, & en tuerent plusieurs à l'improviste. Mais les Espagnols ne tarderent guere à s'ennuyer de cette maniere de vivre, rude & sauvage parmi les montagnes. Désesperant donc de pouvoir d'eux-mesmes chasser les Anglois, les principaux d'en-

tr'eux se retirerent à Cuba, d'où ils eurent ordre de sortir & de retourner à la Jamaïque. Le Vice-Roy de Mexique les y obligea, promettant de leur envoyer dans peu de temps un secours considerable. Ils revinrent tous pleins de cette esperance, & se répandirent par familles, pour pouvoir d'autant mieux se fournir des choses necessaires, & s'empescher d'estre découverts par nos gens: mais cette miserable maniere de vivre, à quoy ils n'estoient nullement accoustumez en fit mourir plusieurs, & fit si peu d'envie aux autres, que pendant tout le temps qu'ils furent en cét estat, il ne leur vint de renfort que 500. soldats, qui mesme refuserent de se joindre à eux les voyant si foibles, & ce qui leur restoit d'hommes si peu en estat de rien entreprendre. Ils retournerent sur leurs pas vers le nord de l'Isle, & se fortifierent en un endroit appelé saint Chereras, attendant tous les jours qu'il leur vinst du renfort: Nos gens ayant découvert leur quartier, les y allerent attaquer. Quelques mois apres, environ trente compagnies peu completes d'Espagnols arrivent, & d'abord se fortifient tres-bien à Rio-Novo, ayant amené du canon, & force munition. Ils furent pourtant en peu de jours heureusement battus & emportez par les Anglois, commandez par le Sieur d'Oyley Lieutenant General: Cette grande perte avec quantité d'autres de moindre consequence, fit croire aux Espagnols qu'il ne falloit plus songer à reconquerir leur Isle. Ils embarquerent la pluspart de leurs femmes & de leur argenterie: & les esclaves noirs, trouvant que la pluspart de leurs maistres estoient demeurés dans l'occasion, ou morts de maladie, tuerent le Gouverneur, & secotièrent entierement le joug des Espagnols, puis ils élurent un de leurs camarades pour les commander. Ce qui restoit d'Espagnols dans l'Isle, trouverent plus à propos de faire la cour à ces esclaves revoltez pour en pouvoir tirer quelque assistance, que de penser à les chastier. On peut croire que ce ne fut qu'à la dernière extremité qu'ils s'y resolurent: mais ce fut en vain qu'ils reclamerent le secours de leurs esclaves; Ceux-cy peu apres se soumirent au Gouvernement des Anglois, & découvrant les retraites des Espagnols & des esclaves qui ne vouloient pas prendre le mesme party, rendirent de bons services à nos gens.

L'année suivante les Espagnols abandonnerent entièrement l'Isle. Il n'y eut qu'environ trente ou quarante esclaves qui gagnèrent les montagnes, & s'y tinrent pour quelque temps: mais craignant d'estre découverts & d'estre punis à mort s'ils venoient à estre pris, pour quelques meurtres qu'ils avoient commis, ils se firent des Caucass, & ainsi gagnèrent l'Isle de Cuba. Depuis cela il ne s'est fait aucune entreprise considérable sur la Jamaïque.

Les Anglois se voyant maîtres de l'Isle, commencerent de songer à s'établir, & se rassemblant en un corps & en une Colonie, ils mirent la main à la culture de la terre en divers endroits; d'autres aimerent mieux tenter la fortune de la mer, & faisant des prises de tous costez, se promirent par là d'obliger les Espagnols à faire un traité & à une bonne paix. En effet, on fit sur eux tant de courses & tant de prises, que si l'on n'en eut pas ce que l'on en desiroit, l'Isle du moins eut l'avantage de se rendre celebre, & de se faire considerer en Angleterre, d'où l'on envoya du renfort d'hommes, de provisions, & de tout ce qui estoit nécessaire; De maniere que peu à peu elle est devenue aussi considérable qu'on la voit estre aujourd'huy.

Les Gouverneurs Anglois qui ont commandé dans la Jamaïque.

Depuis que les Anglois sont en possession de cette Isle c'est à dire depuis l'année mil six cent *It was conquered anno 1655* il y a eu quatre Gouverneurs.

Le premier fut le Sieur d'Oyley, Lieutenant General, qui avant l'heureux retour du Roy, commandoit en chef toutes les armées Angloises de mer & de terre dans toute l'Amérique.

Le second, le Milord Windsor, qui est aujourd'huy Lieutenant de Roy dans la Comté de Worcester.

Le troisième, le Chevalier Modiford.

Le quatrième, le Chevalier Lynche, qui l'est encore aujourd'huy. *I think it was about year 1677*

Raisons qui justifient l'entreprise sur les Indes Occidentales.

1. **L**es Espagnols n'ont jamais voulu entendre à aucun traité avec les Anglois pour les pays & les Isles de l'Amerique.

2. Ils ont toujourns déclaré nos vaisseaux estre de bonne prise quand ils les ont trouvez sur ces costes-là, ou que le mauvais temps les a poussiez dans leurs Ports.

3. Du regne du feu Roy de glorieuse memoire, bien que nous fussions en paix avec eux par toute l'Europe, ils saccagerent saint Christophé, Mevis, la Providence, sainte Croix & Tortugas, tuant ou faisant esclaves la plus grande partie des habitans, dequoy ils n'ont jamais fait aucune sorte de reparation.

4. Les Indiens qui sont naturellement les propriétaires de tous les pays de l'Amerique ont en abomination les Espagnols pour leur cruauté & pour leur avarice: & dans toutes les rencontres, font voir combien ils souhaitent de mettre leurs personnes & leurs biens au pouvoir & en la protection des Anglois.

5. Ce qu'ils pretendent avoir esté les premiers qui ont decouvert ces terres-là, ne leur peut pas donner un pouvoir legitime sur les naturels habitans du pays, & il n'est pas mesme vray qu'ils ayent les premiers trouvé tous les pays qu'ils s'attribuent.

6. Alleguer le don que le Pape leur en a fait, c'est se moquer des gens: Il leur a donné aussi le Royaume d'Angleterre. Encore pouvoit-il plus legitimement disposer de celuy-cy, puis qu'autrefois les Anglois luy ont deu quelque chose, & les Indiens jamais.

7. La possession est bonne pour confirmer le droit qu'on a à la chose, mais elle ne suffit pas pour donner le droit. Elle ne peut donc pas faire cesser le droit du propriétaire, ny rendre legitime au bout de quelque temps, ce qui estoit une usurpation au commencement.

8. Les loix fondamentales de la politique d'Espagne dé-

fendent de faire aucune paix ny aucun traité de commerce pour les Indes avec nostre Nation, non plus qu'avec les autres. Puis qu'il n'y a point de milieu, la guerre est juste par tout où la paix n'est pas receüe.

9. Les cruantez plus que barbares dont ils ont usé en forçant nos Marchands, & autres qui tomboient entre leurs mains, de quitter leur Religion, & de travailler aux forts & aux mines de Mexique, & ailleurs : On ne sort jamais de leurs prisons ; Quantité ont esté assassinéz sous pretexte d'entrer en traité avec eux. D'autres apres qu'on leur avoit promis bon quartier. Jamais ils n'ont voulu recevoir aucun prisonnier à rançon, ny à échange, bien qu'on leur ait accordé sans rançon plusieurs centaines des leurs. C'est assez sans doute pour justifier toutes les entreprises que nous sçaurions faire sur eux, soit en arrestant leurs vaisseaux, ou en faisant descente sur leurs terres, & y mettant tout à feu & à sang, nous emparant de leurs Villes & les en chassant.

*Les raisons que le Roy a de garder la Jamaïque ,
& d'y favoriser l'établissement de ses sujets.*

1. **L**A Jamaïque est un pays considerable pour son étendue, quand il n'y auroit que cette seule raison, qu'on y peut loger, & mettre à leur aise quantité de gens.

2. Elle se trouve placée au centre de tout ce que les Espagnols tiennent dans l'Amerique ; de maniere que les vaisseaux d'Espagne venant des Indes Occidentales, & cinglant d'un Port à un autre, ou font necessairement cette Isle, ou peuvent estre découverts & joints par les vaisseaux qui croisent sur nos costes. On peut voir par là de quelle importance elle est aux uns & aux autres. Toute la flotte d'argent qui vient de Carthagene tire droit à saint Dominique dans l'Hispaniola : d'où il faut necessairement qu'elle passe par l'un ou l'autre des bouts de la Jamaïque pour gagner Havana qui est dans l'isle de Cuba ; C'est à Havana où est le rendez-vous general de la Flotte, avant qu'elle se mette en

chemin pour l'Espagne à travers du Golfe de la Floride. On ne peut pas quoy qu'on fasse éviter cette Isle, parce qu'on perdrait trop de temps à vouloir tourner tout à l'entour de l'Hispaniola, & quand on le pourroit faire, on perdrait par ce moyen l'avantage de la jonction qui se fait à Havana, de tous les endroits du Golfe de Mexique, de Nombre de Dios & d'autres lieux, pour pouvoir aller tous ensemble avec plus de seureté.

3. Toutes les autres Colonies que les Anglois ont dans l'Amerique le cedent à la Jamaïque, dans les choses mesme qui leur sont propres, & elle a de plus par dessus les autres, l'avantage de produire seule le cocos, les peaux, l'écaille de tortuë, du bois pour les teintures, de la gomme, des drogues medecinales, & tout ce qui a esté marqué cy-dessus: sans parler des fruits, des oyseaux, des poissons qu'on ne connoist presque point ailleurs, & de plus, une telle abondance de chevaux & de bestes à corne qu'il n'y a aucune Colonie Angloise qui en approche.

4. Les choses que l'on nous apporte de la Jamaïque, ne font qu'une partie de l'avantage qui nous revient de la posseder: l'employ & le debit qui s'y fait de nos manufactures, & des commoditez qui sont de nostre crû, ou qui nous viennent d'ailleurs, est aussi fort considerable: car on y transporte, draps, étoffes, soyes, toiles, chapeaux, gans, bas, souliers, habits, meubles de toutes sortes: vins, eau de vie, biere, toutes sortes d'ustensiles de fer, & d'autres metaux pour les charpentiers, menuisiers, maréchaux, estaimiers, meusniers, & les materiaux mesme, comme le fer, l'étain, le cuivre, l'acier, le plomb; toutes sortes d'armes & d'armunition, esclaves, & serviteurs. En un mot tout ce qui est pour la nourriture ou pour le vestement, y trouve des acheteurs; & l'on observe que les meilleures denrées, principalement pour l'ajustement, sont celles qui s'y vendent le mieux.

5. Bien que cette Colonie n'ait eu au commencement que des soldats pour fondateurs, qui sans doute, sont de tous les gens du monde les moins propres pour commencer un ouvrage de cette nature: Elle n'a pas laissé de subsister & de se maintenir; mesme nos soldats eurent d'abord tous

les sujets imaginables de s'en dégoûter & de s'y déplaire. Point de pays, point de provisions, point de renfort : & cependant on n'entendoit parmy eux parler que de prendre courage, & de s'y bien établir. Les Espagnols outre cela venoient encore souvent troubler leur travail & leurs desseins. Si malgré toutes ces difficultez & tous ces obstacles-là, une Colonie n'a pas laissé de prospérer & de s'avancer, il n'y a point de doute que tout cela cessant, elle ne devienne en peu de temps tres-puissante & ne soit tres-utile à l'Estat. Qui doute que quand cette Isle sera peuplée comme elle le pourroit estre, elle n'augmente les revenus du Roy de plusieurs millions chaque année? La Barbade qui n'est rien en comparaison, vaut bien près d'un million & demy tous les ans, & donne de l'employ à près de cent cinquante ou deux cent voiles par an.

6. Cette Isle estant spacieuse & fertile comme elle est, peut recevoir tous ceux qu'on voit tous les jours estre contrains d'abandonner les Isles des Canibales, les plants qu'ils ont faits se trouvent consomez, & leurs bois de mesme ; On y pourroit encore envoyer cette multitude de vagabonds qui sont à charge à l'Angleterre, & qui luy font honte : avec peu de peine ils y pourroient vivre tous honnestement & en abondance, car on n'y voit personne qui demande l'aumône.

7. La Jamaïque estant une fois bien établie, sera capable d'elle-mesme de soutenir une guerre contre l'Espagne dans les Indes Occidentales, s'il en est besoin. Le nombre & la commodité de ses Ports n'y serviroit pas peu : estant forte d'habitans, il ne resteroit plus qu'à se munir de vaisseaux.

8. Il s'y trouve déjà quelque vingt ou trente Avanturiers ; & le nombre s'en augmentant tous les jours, il n'y a point de doute qu'en peu de temps cette Colonie ne se mette en estat d'incommoder extrêmement les Espagnols. Peut-estre se resoudront-ils enfin de consentir à nous donner l'accez & le commerce dans le pays, plutôt que de se voir exposez à une guerre aussi fâcheuse que le seroit celle-là. Ce commerce ne pourroit estre que tres-utile aux peuples de la

Jamaïque, & à toute l'Angleterre. Quand on auroit une fois le commerce, on se feroit connoître aux gens du pays, on apprendroit leur langue, leur maniere de vivre, & de trafiquer, & l'on n'y trouveroit pas beaucoup de difficulté: veu qu'ils ont bien plus d'inclination pour les Anglois que pour les Espagnols.

8. Il semble que le séjour de la Jamaïque ait quelque chose qui plaise plus à nostre nation que celuy de nos autres Colonies, que beaucoup de gens ont quittées pour se venir habituer en celle-cy. Ils y transportent leurs biens, & l'on ne voit pas que personne s'en repente.

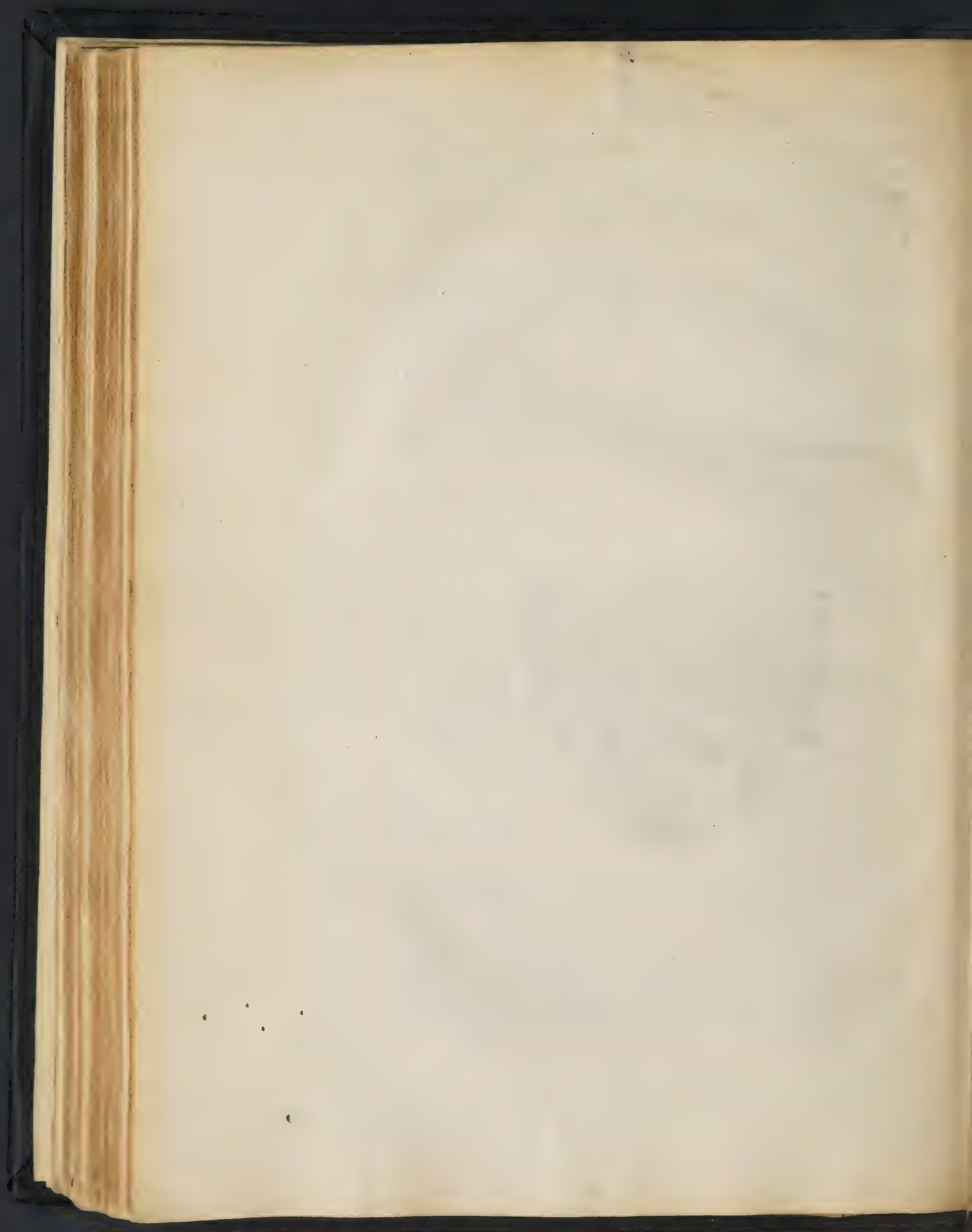
9. L'établissement que l'on souhaite de voir en cette Isle est deja bien avancé, puis qu'il y diverses Plantations de cocos, de sucre, d'indigo, de coton & de provisions, & qu'elle compte plusieurs milliers d'habitans. La pluspart y vivent fort à leur aise, ont abondance de tout ce qui est nécessaire pour la nourriture & pour le vêtement, & il est clair que plus elle se peuplera, plus elle consumera de nos Manufactures & de nos denrées.

10. Il est vray que la Jamaïque est un peu éloignée de nous, mais son éloignement mesme est utile; Car par ce moyen-là un plus grand nombre de vaisseaux est employé: & par conséquent d'autant plus de gens de mer, de charpentiers, de cordiers, & autres manœuvres entretenus, qui n'ont point d'autre moyen de vivre. D'ailleurs, on ne pourroit pas raisonnablement attendre d'elle les fruits & autres choses que nous en tirons, si elle estoit plus près de nous: car c'est le climat qui les produit, & ce n'est pas un petit avantage que d'avoir dans les terres de l'obéissance du Roy, quoy qu'assez loin de nous, des choses dont ses sujets & ses voisins font tant de cas, particulièrement le cocos.

11. Enfin pour conclure, il est à remarquer que l'on tire encore un avantage considerable de cette Isle, en ce que la coste de Virginie estant sujette à des tempestes & à des orages violents & frequens; nos vaisseaux chargez de marchandise & de monde, ont esté souvent chassés des rades, poussés en haute Mer, & tellement mal-traitez qu'ils n'ont pas esté capables de gagner les Isles Canibales les plus avancées en Mer, mais se sont veus forcez de relâcher dans les

Ports d'Espagne voisins de la Coste: Les vaisseaux Marchands ont esté aussi quelquesfois emportez hors des Canibales par les Huragans qui y sont tres-frequents, & mis en tel estat qu'ils estoient contraints pour s'empescher de couler à fond, de se jeter dans les Ports d'Espagne, où ils ont toujours esté jugez de bonne prise. La Jamaïque donc étant si près de terre se trouve estre une retraite commode pour nos vaisseaux en de pareilles rencontres. Il n'y a que trois ans qu'il s'y en sauva trois chargez de biere & de passans, qui venoient de Virginie; D'autres ont eu le mesme bon-heur autrefois, & il y en est venu mesme des Isles plus avancées en Mer, d'où les Huragans les avoient chassiez, & qui sans la rencontre qu'ils firent de cette Isle, estoient des vaisseaux perdus.





RELATION
DE L'ISLE
DES BARBADES.

RELATION
DE L'ÉTAT
DE L'UNIVERS



RELATION DE L'ISLE DES BARBADES.



L'ISLE des Barbades est la plus considerable Colonie que les Anglois ayent aujourd'huy parmy cette multitude d'Isles qu'on appelle les Canibales ou Antiles.

Sa situation.

Elle est située à treize degrez & vingt minutttes de Latitude Septentrionale. Son estenduë n'est pas grande : car on ne luy donne pas plus de huit lieuës de long , & dans sa plus grande largeur, elle ne passe pas cinq lieuës : Cependant elle peut en un besoin armer dix mille combattans ; Ce qui joint à l'avantage de sa situation, la rend capable de se défendre contre des forces tres-considerables. Aussi a-t-on toujours vû jusqu'icy les desseins des Espagnols échoïer, encore qu'ils ayent bien des fois essayé de s'en rendre les Maistres.

Ses Rivières.

Les rivières n'y sont pas en grand nombre non plus que les sources d'eau vive : car il n'y en a proprement qu'une que l'on puisse appeller de ce nom , & c'est plutôt un lac qu'une rivière. Ce lac ne s'étend pas bien loin dans l'Isle : mais pour suppléer à la nécessité des habitans , la nature a fait que le pays est bas , & presque par tout au niveau , ce qui fait qu'il y a quantité de marets & d'étangs pour le bestail ; Et d'ailleurs presque toutes les maisons ont des puits ou des cisternes qui ne manquent jamais d'eau de pluie.

Il y a pourtant une rivière que les habitans appellent la Tüigh , dont l'eau est couverte d'une liqueur qui brûle comme de l'huile , & dont on se sert communément pour mettre dans les lampes.

Sa Fertilité.

SA fertilité est incomparable , la terre y est incessamment couverte de fruits , & les arbres s'y voyent tout le long de l'année revestus des habits & des richesses de l'Esté : Les champs & les bois n'y perdent jamais leur verdure , & en rendent le séjour infiniment agreable. On y plante & on y sème en tout temps : mais principalement en May & au mois de Novembre. Il n'y a que les cannes de sucre pour qui il n'y a point de saison , car toutes les saisons leur sont également favorables. On peut dire en passant que la manière dont on fait le sucre n'est pas seulement de grands frais , mais qu'elle est sujette à beaucoup d'accidens fâcheux dans tous les lieux par où il faut qu'il passe : car il faut du feu presque par tout ; au bouillir , aux fourneaux , aux distillations , au raffinage.

Les commoditez.

LEs commoditez que cette Isle fournit, sont, le sucre, qui n'est pas à la verité si blanc que celui du Bresil, mais qui est meilleur que celui-là quand il est raffiné, car il a le grain plus beau : l'indigo, le coton, la laine, le gingembre & le lignum-vitæ. Ces denrées-là, particulièrement le sucre, l'indigo, le coton & le gingembre, s'y trouvent en si grande quantité, qu'il y en a tous les ans dequoy charger deux cens vaisseaux, grands & petits. On transporte toute cette marchandise en Angleterre & Irlande. d'où le debit s'en fait tres-avantageusement dans les pays estrangers : car il n'est pas permis à cette Colonie de rien porter ailleurs que dans l'Angleterre ou dans les pays qui dependent de la Couronne, comme dans la nouvelle Angleterre, la Virginie & les Bermudes : Ils reçoivent de nous en échange toutes les commoditez de la vie, soit pour le vivre ou pour le vestement, soit pour les meubles ou pour les ustensiles, & les instrumens dont on se sert dans l'Agriculture. Une partie de ces choses leur est envoyée de la nouvelle Angleterre, de Virginie & des Bermudes, d'où ils tirent encore des serviteurs & des esclaves, & quantité d'autres provisions & commoditez, dont la Jamaïque abonde, comme des chevaux, des chameaux, des mulets, du bestail, sans parler du poisson & de la viande salée, du beurre & du fromage : Le beurre à la verité ne s'y conserve pas bien, à cause des grandes chaleurs. C'est ce qui fait qu'on s'y sert d'huyle.

Les jours & les nuits y sont tout le long de l'année d'une longueur presque égale ; le Soleil s'y leve & s'y couche à six heures : vers le mois d'Octobre seulement il y a quelque peu de difference.

Le Climat.

LE climat de cette Isle est fort chaud, sur tout pendant huit mois de l'année. Ce n'est pourtant pas en un de-

gré si excessif qu'on ne puisse mesme voyager & travailler pendant ce temps-là. Mais la chaleur y feroit insupportable sans les vents qui se levent au lever du Soleil, & qui vont se renforçant à mesure qu'il approche du Meridien. Ces vents soufflent incessamment au Nord-Est vers l'Est, excepté seulement au temps du Turnado. Alors pour quelques heures il tourne un peu au Midy, mais ne manque pas de revenir apres au mesme point, & l'on remarque qu'encore qu'on soit sujet en ce pays-là à suer extremement, on ne s'y trouve pas pourtant si fort incommodé ny si fort affoibly par les grandes sueurs que nous le sommes chez nous dans les mois de Juillet & d'Aoust. On n'y sent pas mesme la soif d'une maniere si pressante, à moins que ce soit un excez de travail ou de boire, qui cause l'alteration. On ayme icy extraordinairement les eaux de vie, & beaucoup de gens y ruinent leur santé en en prenant trop, au lieu que si l'on en use moderement, on s'en trouve fort bien, leur chaleur réjoüissant & fortifiant les parties interieures, que la sueur laisse dans le froid & dans la foiblesse, sans le secours de ces breuvages-là. Il est certain que des corps nourris & accoutumez au climat & au froid de l'Europe, n'ont pas la mesme vigueur dans les pays chauds.

L'air de cette Isle ne laisse pas d'estre extremement humide encore qu'il soit fort chaud; de-là vient que tous les instrumens de fer, les coûteaux, les épées, les clefs, les serrures, &c. s'y enrouillent tres-facilement, & ne tardent gueres à estre mangez de la rouille, à moins qu'on s'en serve continuellement. C'est cet excez de chaleur & d'humidité qui est la cause que les arbres & toutes sortes de plantes y viennent si hautes & si larges.

Des Fruits.

IL y a de toutes sortes de fruits en grande abondance, comme dattes, grenades, citrons, limons, gros limons, raisins, papayers, momins, mombains, acajous, icacos, cerises, figues-d'inde, cocos, plantains, bonanocs, guaveos, poires, pommes de diverses sortes, me-

lions d'eau & de terre, pommes de pin; qui est ce que les Indes ont de plus rare, oranges douces & aigres.

Le Poisson.

CEluy de Mer y est en grande abondance, comme can-
cres, écrevisses, terbums, maquereaux, mulots, ca-
valles, &c. Perroquets de Mer, lapins d'eau, tortuës ver-
tes, qui sont les plus délicieuses de toutes, avec quantité
d'autres especes qu'on ne trouve que parmy les Isles de cette
coste. Les ruisseaux & les étangs de l'Isle n'ont que peu
ou point de poisson.

Le Bestail.

IL est à noter premierement qu'il n'y a point de bestes
sauvages dans l'Isle, & que de celles qui sont privées &
domestiques on n'en a que ce qui a esté apporté d'ailleurs,
comme des chameaux, des chevaux, des mulets, des bœufs,
taureaux, vaches, brebis, chevres & cochons, dont il y a
grand nombre en chaque logement ou plantation. C'est
la nourriture ordinaire du pays, & la chair en est estimée
delicate & friande, le bœuf & le mouton y sont fort chers:
la raison, c'est qu'il n'y en a que tres-peu dans l'Isle, &
qu'elle n'en a jamais esté bien fournie: mais il seroit aisé
d'en multiplier le nombre, si ceux qui ont de la terre en
vouloient mettre quelque peu en pâturage.

Des Herbes & Racines.

CElles qui s'y trouvent & qui luy sont communes avec
l'Angleterre, sont le romarin, la lavande, la marjo-
laine, la sarriette, le thim, le persil, le serfœuil, la sauge,
le pourpier, &c. Et pour les Racines: les naveaux, les po-
tatois, les oignons, l'ail, les raves. Et de plus, on y trouve
des choux, des choux cabuts, des choux-fleurs, des laitues,
du foucy, &c.

Les Oiseaux & la Volaille.

LEs oiseaux & la volaille du pays, sont les dindons, les poules, les canards de Moscovie, les pigeons, les tourterelles, &c. avec une infinité de petits oiseaux, comme moineaux, merles, gorges-rouges, &c.

Les Insectes & autres Animaux.

CEux qu'on y voit sont les couleuvres, dont il y en a d'une aulne & demie de long; les scorpions, il s'en trouve de gros comme des rats, mais ils ne sont point dangereux, & ne font mal ny aux hommes ny aux bestes. Les lézards sont souvent dans les maisons, aiment la compagnie des hommes, & ne font jamais le moindre dommage. Il y a encore diverses sortes de mouches & de mouchérons, qu'on appelle parmy nos gens de noms à demy Espagnols & demy Anglois, musketos, cockroches, & merri-nings; Ces insectes-là sont tres-incommodes la nuit & piquent furieusement; on y trouve aussi des écrevisses de terre en grande abondance, elles sont bonnes à manger; Enfin il se voit dans cette Isle une petite mouche, dont les ailes tandis qu'elle vole la nuit, jettent une grande clarté: les Indiens avoient accoustumé de les prendre & de les attacher à leurs bras ou à leurs jambes pour s'en servir au lieu de chandelle, mais il leur est deffendu de le faire.

Les Arbres.

CETTE Isle produit plusieurs sortes d'arbres utiles à la vie, comme la locuste, le mastic, le bois rouge ou rod-nood, un autre arbre piqué de jaune, que les Anglois appellent le prickled-yellero-nood, l'autre gris ou l'arche de fer & le cedre, qui sont bons pour la menuiserie & pour les bastimens. De plus, la casse, la fistula, la coloquinte, le Tamarin, la cassave dont se fait le pain du pays,

l'arbre empoisonné ou poison-tric, & la noix medecinale, à quoy l'on peut ajoûter le calibasq dont le fruit croist dans une coque qui sert de vaisseau pour mettre de l'eau ou autre liqueur ; c'est une espece de gourde. Le mangras ou mangrass-trie, qui est prodigieusement haut, le roucou, dont l'écorce sert à faire des cordes, & du chanvre qui estant filé est de grand service ; le lignum-vitæ : la palene qui est un tres-bel arbre, avec beaucoup d'autres.

Caves.

IL se trouve dans cette Isle des caves, dont quelques unes sont tres-profondes, & assez spacieuses pour contenir jusqu'à trois cens hommes. Elles servent assez souvent d'azile & de retraiteaux Negres qui abandonnent leurs maistres ; Ils y sont quelquesfois long-temps cachez devant qu'on les puisse decouvrir : car ils sortent rarement de jour. Cependant ces lieux-là sont fort mal sains à cause de l'humidité qui y est. On croit que ces trous-là estoient anciennement la demeure des Indiens du pays.

Les quartiers & les divisions de l'Isle.

Toute l'Isle des Barbades est partagée en onze Paroisses ou divisions, dans lesquelles il y a quatorze Eglises ou Chapelles ; Il y a beaucoup de lieux que l'on peut appeller du nom de Villes ou Bourgs, qui sont composez d'une longue & large rue, & embellis de maisons bien bâties, & à dire le vray, il y a déjà assez long-temps que l'Isle est tellement occupée par les diverses Colonies qui y sont venus d'Angleterre, qu'il n'y a point de terre en friche, & qu'elle est toute couverte de maisons tres-peu éloignées les unes des autres.

Les principales Villes.

1. CElle de Saint Michel qu'on appelloit auparavant Pont, ou Pont-Indien, assise au fond du golfe de

Carlisle au Midy de l'Isle. Ce Golfe est de grande étendue, profond, & d'un bon abry; Il y peut anchrer commodément cinq cens vaisseaux à la fois. Saint Michel est assez long, il a plusieurs ruës, & l'on y voit quantité de maisons bien basties: c'est un lieu fort peuplé. Le Gouverneur ou son Lieutenant y font leur demeure ordinaire; C'est-là aussi que se tiennent les Plaids, & que sont les gens de Justice. La pluspart des Marchands & Facteurs de l'Isle y ont leurs Magasins, où les habitans de l'Isle vont changer les denrées du pays pour celles qu'on apporte d'ailleurs; Enfin c'est le lieu de commerce & d'affaires. La situation en est tres-mauvaise, car le terrain en est plus bas que les bancs de sable de la Mer; d'où il arrive que les grandes marées y entrent, & que l'eau y croupissant, il s'y fait un marescage & un boubier, qui rend le séjour de saint Michel plus mal sain que n'est celui du reste de l'Isle. Le Port & la Ville sont défendus par deux bons Forts, placez vis-à-vis l'un de l'autre sur les costez du Golfe, qui en est flanqué par tout, & qui est battu en teste par une plate-forme élevée entre les deux Forts; Tout cela bien muny de canon, & de toutes les choses necessaires. Le principal Fort s'appelle le Fort de Charles; Il est en un lieu qu'on a nommé la Pointe-Nidam, du nom d'une famille Angloise.

2. Le Petit, en Anglois, Little Bristol, est la seconde Ville. On l'appelloit autrefois Sprights Bay. Elle est à quatre lieuës ou environ de saint Michel; La rade y est fort bonne, le lieu bien peuplé, grand commerce, l'abord bien gardé par deux bons Forts.

3. Saint Jacques qu'on appelloit auparavant Hall, ou la grand'-maison, n'est pas loin de Bristol; Ce lieu a l'avantage d'une fort bonne rade. Le commerce qui s'y fait est considerable; Il est fortifié d'une grande Plate-forme: c'est là que se tiennent chaque mois les assises pour tout le quartier.

4. Charle-Roy est à quelques deux lieuës de S. Michel. Le Golfe des Huïstres, ou Oyfter-Bay, sur quoy cette Ville est assize, se trouve flanqué du costé de la Mer & du costé de la

terre, de deux bons Forts, défendus d'une Plate-forme qui est entre les deux. Il s'y tient un marché toutes les semaines, & tous les mois les assizes pour le quartier. Les autres Paroisses ne sont pas de la force de celle-cy.

Les autres lieux de la Coste.

Les autres lieux de la Coste que l'on peut estimer considérables commençant au Levant, & ainsi faisant le tour de l'isle, sont Fort Bey, Austins Bay, Maxwelles Bay, où il y a une petite Isle; Black-Rock, le Hole, Spikes-Bay, Balises-Bay, Long-Bay, Clarcks-Bay, & Constance-Bay. La plupart autant de Golfes.

Les Habitans.

Les habitans de cette Isle peuvent estre rangez sous trois chefs ou en trois rangs. Les Maistres qui sont Anglois, Ecoissois, Irlandois, avec quelque petit nombre de Hollandois, François & Juifs; Les serviteurs Chrétiens, & les Esclaves Mores.

Une Isle de l'étendue de celle-cy est assez bien peuplée quand il y a cinquante mille Chrétiens, tant maistres que serviteurs, & deux fois autant d'esclaves.

Les Maistres, pour la plupart vivent à leur aise parmy les plaisirs, & n'ont point d'autre soucy que de se donner du bon temps.

Les serviteurs, au bout de cinq ans deviennent francs, & sont reputez comme Bourgeois de l'Isle. Alors ils peuvent s'employer selon leur capacité, ou à planter pour eux-mêmes, ou à labourer à la journée pour autrui, ou à faire tel mestier ou trafic que bon leur semble.

Les Mores ne sortent jamais d'esclavage non plus que les enfans qui en proviennent. On ne les entretient que fort mediocrement pour ce qui est du vivre, des habits & du logement; Ils travaillent furieusement, & sont fort

mal-traitez, & cependant ils paroissent assez contents de leur condition, & pour peu qu'ils trouvent d'humanité en leurs Maistres, ils croient ne pouvoir assez faire pour eux, ny leur temoigner assez leur reconnoissance, tant ils sont de bonne amitié; C'est-donc une grande cruauté que celle dont beaucoup de gens usent envers ces pauvres creatures-là.

La principale richesse d'un Colon consiste en ses valets, servantes & esclaves, mais sur tout aux esclaves qui d'ordinaire sont en plus grand nombre. On les achete sur les vaisseaux comme on achete le bestail en une foire, & l'on en donne plus ou moins selon qu'ils ont plus ou moins de beauté, de force ou de jeunesse, soit qu'ils soient de l'un ou de l'autre sexe; Le prix ordinaire des serviteurs Chrestiens, c'est environ dix livres sterling: mais on donne beaucoup plus pour ceux qui sont de quelque métier, comme Charpentiers, Menuisiers, Marechaux ou autres artisans. On a mis pareillement un prix aux femmes, & celles qui sont jeunes & bien faites se vendent bien. Pour les Mores ou Negres, on en donne d'ordinaire quatre-vingt ou cent escus; Pour les femmes un peu plus de la moitié. Pour les faire multiplier, on prend communement autant d'hommes que de femmes.

L'entretien des Valets & des Esclaves.

L'Entretien des valets & des esclaves n'est pas considerable; puis que leur nourriture ordinaire depuis un bout de la semaine jusqu'à l'autre, n'est que de nos potatos, de ce qu'on appelle du loblolly, qui est un manger fait de maiz battu & broyé qu'on détrempé avec de l'eau: du pain qu'on appelle Cassader-Bread, qui est commun par toutes les Indes, du bonavest & autres telles denrées que l'Isle produit. Pour de la viande c'est rarement qu'elle leur charge l'estomac, si ce n'est peut-estre vers Noël & Pasque ou la Pentecoste. Alors on leur donne du porc selon la coutume de l'Isle. Depuis quelque temps, on s'est avisé de donner par semaine une certaine quantité de chair de pourceau

pourceau, ou d'autre chair salée, quelquesfois du poisson aux valets. Quand il vient à mourir de maladie ou par accident quelque brebis ou autre bestail, les Negres en font bonne chere.

Leur boisson, s'appelle Mobbin, que l'on fait avec de ces mesmes Potates dont j'ay parlé, les trempant dans de l'eau. Il y a encore un autre breuvage qui n'est que pour eux, on le nomme Perino & il est fait de racines de Cassaves, infusées dans de l'eau; De plus, le crippo, le Ilil-divle: ou mort au diable, le punche, que l'on fait avec de l'eau & du sucre; le plantin drink, qui n'est que de l'eau avec des plantins dedans; du Beveringe, comme qui diroit de la piquette faite d'eau de fontaine avec du sucre & du jus d'oranges; & le vin de pin qui se fait du seul jus du fruit de cet arbre, c'est une boisson tres-agreable & tres-saine: mais il est à remarquer que si ce dernier, le panche ou la piquette font quelquefois mal à la teste, ce ne sont pas les esclaves qui s'en plaignent.

Les Seigneurs des plantations, les Marchands, les Facteurs & les estrangers qui sont de passage, se traitent d'une autre maniere. Sur le chapitre du boire & du manger, on n'est guere moins curieux dans l'Isle dont nous parlons, que dans Londres, & l'on y voit aussi des tartes, des tourtes, des gasteaux, de l'esturgeon, des anchoix, du cariare, du botardo, des langues de bœuf, poules, poulets, chapons, dindons, du poisson, pasteurs froids de toutes les sortes, sans parler du bœuf, mouton, chevreau, porc, pois & fèves, legumes, racines, & autres telles choses. Et aux liqueurs que j'ay déjà nommées, on adjouste encore diverses especes de vin, d'eaux fortes, d'eau de vie & de biere d'Angleterre; De sorte que l'on n'y manque de rien que de quelque consideration & charité pour leurs pauvres serviteurs & leurs miserables esclaves, qui ont de si rudes & de si grandes tâches tous les jours avec si peu de nourriture.

On sçait la quantité d'habits & autres vestemens qui se donnent par an aux serviteurs & esclaves; C'est d'ordinaire

fix paires de calleçons, douze paires de souliers, trois bonnets, six chemises, pour les hommes : & pour les femmes, quatre chemises, trois cotillons, quatre coëffes, & douze paires de souliers. On donne de plus à chacun une robe de grosse laine faite comme nos couvertures, pour se tenir chaudement la nuit, & pour s'en couvrir quand ils reviennent tout en eau de leur travail. Les Negres n'ont que trois paires de calleçons de canevas, ou de grosse toile écriüe, les femmes de même espece ont le même nombre de cotillons.

Les Maistres de ces pauvres gens-là, n'épargnent rien pour eux-mêmes, & dépensent à dire le vray, excessivement en habits.

Il n'y a rien cependant en quoy les miserables esclaves soient plus mal partagez qu'au logement : car apres qu'ils ont travaillé tout le long du jour dans un pays aussi chaud que celui-là, sans le support d'aucune bonne nourriture ; il faut qu'au soir ils s'en reviennent coucher sur la dure, c'est à dire sur une planche, sans couverture dans leurs cabanes, ou plutôt dans leurs toits ; les valets Chrestiens sont un peu mieux, & on veut bien qu'ils ayent des huttes.

Le dimanche qui est le seul jour de repos, & qui devoit estre dedié tout entier au service de Dieu, les esclaves l'employent à peler les arbres dont l'écorce est bonne à faire des cordes. Ils font ces cordes-là le même jour par maniere de divertissement, & les troquent apres pour des chemises, des calleçons, & choses pareilles. D'autres passent le jour à danser ou à lutter ; ils y prennent grand plaisir, quoy qu'ils n'y entendent guere : ils dansent fort grossierement, remuent autant ou plus les mains que les pieds, & la teste plus que tous les deux. La coustume n'est pas que les hommes & les femmes dansent ensemble, le sexe partage la danse. Une espece de tymbales fait leur musique, l'une des tymbales estant plus grande que l'autre, cela fait une maniere de ton assez bigearre. Il est aisé de s'imaginer combien l'harmonie en est agreable.

Il semble que ce qu'il y a de Chrestiens dans cette Isle

ne soit pas trop en seureté parmy un si grand nombre de Mores. La severité ou plutôt la cruauté avec laquelle on les traite, fait croire qu'il y a d'autant plus de danger, qu'il leur seroit aussi naturel, que facile de s'en ressentir. On répond à cela premierement, que les esclaves dont il est question, sont des gens ramassés de divers endroits de l'Afrique, qui n'entendent pas le langage les uns ny des autres. qu'ils apportent des pays de leur naissance une haine inveterée les uns contre les autres: les petits Rois qui dominent en ces quartiers-là ayant accoutumé de se faire la guerre, & vendant tous les prisonniers qu'ils font, aux Marchands qui les viennent querir de l'Europe; Qu'enfin on ne leur permet pas de toucher, ny à peine de voir seulement aucune arme à feu, ny autre quelle qu'elle soit: Que cette extrême sujettion leur fait craindre de commencer un soulèvement, d'autant plus que le moindre soupçon leur peut donner la mort, & les faire perir en un instant sans remission.

La conduite d'une plantation est une chose qui vaudroit bien le soin d'un Maître, & cependant il y en a peu, si ce n'est des moins qualifiés & des moins accommodés, qui n'ayent leur Intendant, & qui ne se reposent sur luy de ce soin-là. L'Intendant les fait venir au travail au son d'une cloche dès six heures du matin, leur prescrit leur tâche, les chastie quand ils ne font pas leur devoir, les congédie à onze heures pour aller dîner, & les rappelle à une heure au son de la cloche pour les renvoyer à six heures du soir.

Ce que je dis icy de l'Isle des Barbades touchant les esclaves & les serviteurs, on le peut dire pareillement de la Jamaïque. Les esclaves & les serviteurs font la plus grande richesse des habitans; les serviteurs n'y font que pour un temps, quoy qu'achetez; les esclaves pour toujours: on les entretient à peu près sur le mesme pied, pour ce qui est des vestemens: mais la nourriture y est meilleure. Le travail est presque égal dans les deux Isles; l'une & l'autre produisant les mesmes choses.

Les forces de l'Isle.

L'Art & la nature ont travaillé conjointement à la fortification de cette Isle. Elle est remparée de rochers, & de la hauteur de ses rivages. Aux lieux où cela ne se trouve pas on y a fait des tranchées & des remparts avec bonnes palissades, courtines & contrescarpes. Ajoutez qu'il y a de grands pieux tout à l'entour de l'Isle du costé de la mer ; De plus, trois forts, l'un qui est un magasin d'amunition, les deux autres pour servir de retraite en cas de besoin. Enfin il y a la milice du pays, qui consiste en deux regiments de Cavalerie, & cinq d'Infanterie, tous braves gens, bien disciplinez, & toujours prests au premier son du tambour.

Gouvernement de l'Isle.

Cette Isle est gouvernée par des loix conformes à celles d'Angleterre, pour tout ce qui regarde les affaires civiles, Ecclesiastiques, criminelles, de la marine ou de la guerre. Cependant il ne laisse pas d'y avoir quelques loix particulieres qui leur sont propres, mais qui ne sont en rien contraires à celles du Royaume. Les Cours ou Sieges de Justice tiennent la main à l'exécution des loix, assistez par le Gouverneur ou par son Lieutenant, accompagné de six personnes de son Conseil.

Toute l'Isle est partagée à la maniere d'Angleterre, en quatre circuits, en chacun desquels il y a une chambre inferieure pour les causes civiles, & de cette chambre il y a appel à la Cour souveraine.

Il y a dans l'Isle des Commissaires, des Sergens à la mode d'Angleterre, c'est à dire chaque Paroissien à son tour pour une année, M^{rs}g^{rs}uilliers, Dis^{rs}meurs. *Charterwardens*

On tient les Assises cinq fois l'année. Le Gouverneur peut quand il luy plaist convoquer une assemblée pour faire de nouvelles loix avec cette condition seulement, qu'elles ne soient contraires à celles d'Angleterre, & pour abolir les anciennes ; Cette assemblée ressemble fort à nos Parlemens ;

Le Gouverneur y tient lieu de Souverain, ses dix Conseillers sont comme les Pairs du Royaume, & deux Bourgeois que l'on choisit dans chaque Paroisse, représentent quelque chose de semblable à la Chambre des Communes, qui est comme le tiers Estat d'Angleterre.

Le Milord Willoughly, Baron de Willoughly de Perhan, en est presentement Gouverneur. Pour ce qui est des canes de sucre, de la maniere de les planter, de les provigner, tailler, moudre & faire bouillir: la maniere de transporter l'écume dans les cisternes, & de la distiller pour en faire des eaux fortes: combien il faut qu'il demeure au pressoir pour estre bon, & comme on l'appelle dans l'Isle du sucre Muscovadé; Enfin pour ce qui est du blanchissage, tout cela n'estant pas de mon dessein; Je donne pour avis à mon Lecteur d'en consulter le traité que Monsieur Ligons a fait de cette Isle, par où il en pourra estre pleinement informé.







DESCRIPTION DE L'ISLE DE SAINT CHRISTOPHE.



L'ISLE de saint Christophe ainsi appelée du nom de Christophe Colomb, qui en fit le premier la découverte, est située à dix-sept degrez vingt-cinq minutes de Latitude. Elle a environ vingt-cinq lieues de tour: le milieu de l'Isle est montagneux & élevé, d'où il descend diverses rivières, qui font assez souvent du ravage par la campagne quand elles sont enflées par les pluies.

Le tettoir & les commoditez, &c.

LE terroir y est léger & sablonneux, & fertile en diverses sortes de fruits, de provisions & commoditez; comme le sucre, tabac, cotton, gingembre & autres.

Il est tres-mal-aisé de traverser cette Isle par le milieu; & la raison de cela, c'est que les hautes & roides montagnes que j'ay dit qui s'y trouvent, sont séparées par des val-

* G

lées, le long desquelles courent des ruisseaux d'une eau chaude & souffrée, qui a ses sources dans les montagnes ; A quoy il faut ajouster les precipices effroyables, & les bois si hauts & si épais qu'il est aisé de s'y perdre. Cependant la nature & l'art ont tâché de rendre ces montagnes-là accessibles ; La nature les a plantées pour ainsi dire à divers étages, les unes sur les autres, & l'on a eu soin de faire des chemins commodes d'étage en étage.

Il y a du costé de la Mer une mine de sel qu'on appelle le Gul-desac ; & non loin de cette mine est un petit Isthme, ou une langue de terre, qui va jusqu'à environ demi-lieuë de l'Isle de Nievis, ou Mevis.

Pour ceux qui aiment les beaux païsages & les belles veuës, il ne se peut rien voir de plus agreable que cette Isle. Car soit qu'on regarde d'enhaut la campagne & la plaine, on n'y voit que jardinages incessamment remplis de verdure d'arbres & de fruits, & tout cela va descendant vers le rivage de la Mer : soit que de la plaine on tourne les yeux vers les collines & vers les montagnes, leurs divers degrez donnent passage à la veuë, & n'empeschent nullement qu'on ne jouisse de celle des objets les plus esloignées dont le lointain se termine aux plus hautes montagnes. Ce qui rend tout cela encore plus gay & plus agreable ; c'est la veuë des plantations ou habitations qui sont séparées les unes des autres par des rangs d'arbres toujours verts, & quantité de beaux bâtimens, couverts d'ardoise.

Les possesseurs de l'Isle.

L'Isle est divisée en quatre quartiers ou cantons : les Anglois en possèdent deux, & les deux autres sont habitez par des François : les derniers n'ont pas tant d'eau ny de rivières que les autres, mais ils sont meilleurs pour le labourage, & ne sont pas si pleins de montagnes.

Les Anglois y sont en plus grand nombre que les François : Ils ont deux places fortifiées, d'ont l'une commande le grand Port, & l'autre une descente assez près de ce qu'on appelle la pointe de Sable.

Les François ont quatre bons Forts, dont l'un est regulier en forme de Citadelle: Le plus considerable des quatre commande le Port, & s'appelle Basse-Terre.

Les deux Nations font garde continuellement dans leurs forts, & ont des corps de garde avancez sur les sentiers qui y meinent: chacun estant soigneux de sa seureté.

Les Anglois y ont cinq Eglises, l'une à la pointe de sable; la seconde à Palme-trée; la troisieme pres le grand chemin, & deux à l'entrée de Cayonne, avec quantité de beaux édifices.

Les François outre les habitans qu'ils ont deça delà dans leurs quartiers, ont à Basse-terre proche du Port où les vaisseaux viennent mouïller, une Ville ou Bourg assez considerable: Les maisons y sont bien bâties, toutes de brique, de pierre de taille, & de bonne charpente. Les Marchands y tiennent leurs Magazins, le commerce y est grand pour le pays, & l'on n'y manque de rien de ce qui est utile à la vie. On leur apporte de l'Europe les choses qui sont pour le vêtement, quelques-unes de celles qui sont pour la nourriture, les ustenciles & les instrumens necessaires pour la maison & pour l'agriculture. Tout cela en échange des denrées & des commoditez de l'Isle. Il y a dans ce mesme lieu une grande & belle Eglise; une Cour de Justice ou Maison de Ville; un tres-bel Hospital, qui a esté basti par le general pour les pauvres qui n'ont pas dequoy se faire penser dans leurs maisons: l'Hospital a ses Medecins, Apothiquaires & Chirurgiens. Enfin, il y a un superbe Château, où le Gouverneur fait sa residence; La situation en est tres-belle au pied d'une haute montagne assez pres de la Mer; Il y a de belles Cours, des allées tres-belles, des jardins, & une tres-belle veüe.

L'Isle de Nievis ou Mevis.

J'ay remarqué que cette Isle n'est pas fort éloignée de Saint Christophe. Elle est à dix-sept degrez & dix-neuf minutes de latitude.

Elle est petite, n'ayant tout au plus que dix-huit milles ou six lieües de tour.

Moneferrat.

C'est une Isle de petite estenduë, n'ayant pas plus de dix milles, c'est à dire trois lieuës ou environ de long, & moins que cela en largeur.

Elle est au dix-septiesme degré de latitude. Elle est fort pleine de montagnes qui sont toutes couvertes de cedres & autres arbres, & les vallées y sont tres-fertiles.

La pluspart des habitans de cette Isle sont Irlandois, qui y ont bâty une Eglise.

Anguilla.

Anguilla est à dix-huit degrez vingt une minute de latitude. Sa longueur est environ de dix lieuës, sa largeur approche de trois.

Les habitans en sont Anglois, au nombre de deux ou trois cent. Ils sont pauvres, & l'Isle n'est pas estimée valoir la peine qu'on la garde ny qu'on la cultive.

Barbada ou la Barboude.

Elle est à 17. degrez & demy de latitude. L'estenduë n'en est pas grande, puis qu'elle n'a pas plus de cinq lieuës de long.

Les Anglois en sont les maistres, mais ils n'en tirent pas grand avantage.

Cependant le terroir en est bon, il y a quantité de betail, & la fertilité des terres fait croire que si elles estoient bien cultivées, elles vaudroient quelque chose aux habitans.

Les Bermudes ou les Sommer-Isles.

AU Levant de Virginie & de Carolina, qui fait partie de la Floride, sont les Isles des Bermudes, à qui un Espagnol qui en fit la decouverte, a donné le nom qu'elles

portent. On les appelle aussi les Sommer-Isles, à cause d'un Anglois de ce nom qui y fit naufrage.

Ces Isles sont à quinze ou seize cent lieues d'Angleterre, à mille ou douze cent de Madere, à quatre cent d'Hispaniola, à près de trois cent de Carolina, qui en est la moins esloignée de toutes les terres.

Leur estendue.

LA plus grande de ces Isles s'appelle Saint George. Elle peut avoir cinq ou six lieues de long, & de large demy lieue ou environ. Les autres sont de moindre estendue.

Leur figure, &c.

Toutes ces Isles ensemble font un corps qui a la figure d'un Croissant : & il s'y trouve de tres-bons Ports, comme ceux qu'on appelle Great-Sound, Herrington, South-Hampton & Paget; Ces lieux-là, aussi bien que les Forts de Douvre & de Warwick, ont reçu leurs noms des personnes de qualité qui ont esté les premiers interessez dans l'établissement de ces Isles.

Leur Fertilité, leurs Fruits & autres commoditez.

LA terre y est si fertile qu'elle porte deux fois l'année : Le Maiz s'y recueille en Juillet, & au mois de Decembre.

Les fruits y sont excellens. Ceux qu'on y voit sont, Oranges, Dates, Mures blanches & rouges, d'où il arrive qu'on y nourrit aisement grande quantité de vers à soye.

Les principales commoditez de ces Isles sont, les Oranges, la Cochenille, le Tabac : quelque peu de Perles & d'Ambre gris; Voila dequoy l'on y fait trafic.

On y trouve grande quantité de Tortues; C'est la viande

la plus ordinaire. Elle est tres-delicate & d'un goût fort agreable.

Les Espagnols y menerent au commencement des pourceaux, qui ont foisonné à merveille.

Il y a force volaille, & quantité d'oiseaux sauvages de diverses especes: grand nombre de cicoignes, & un oiseau de Mer qui fait ses petits en terre comme un lapin.

Il n'y a point d'eau douce que celle des puits & des cisternes. Celle des puits hausse & baisse comme la Marée. On ne voit ny ruisseau ny fontaine en toutes ces Isles.

Bestes venimeuses.

Il n'y a point de bestes venimeuses: Leurs araignées mesme n'ont point de venin, elles sont barrées de diverses couleurs; Dans les grandes chaleurs elles font leurs toiles si fortes, que souvent les petits oiseaux s'y trouvent pris.

Les Cedres.

Les Cedres de ces Isles ont beaucoup de choses particulieres, qui les distinguent de tous les Cedres des autres pays, le bois en est de fort bonne odeur.

L'Air.

L'Air y est presque toujours calme & serein: s'il est parfois couvert de nuages, ce n'est gueres que quand il tonne & fait des éclairs. Le climat en est fort temperé, & si extraordinairement sain, que l'on s'estonne en ce pays-là, comme d'une chose fort rare, d'entendre dire que quelqu'un y soit mort de maladie; On n'y meurt que de vieillesse. Assez de gens s'y sont transportez d'Angleterre, seulement pour l'avantage de pouvoir jouir en santé d'une longue vie: Aussi ceux qui se sont accoustumez par un séjour considerable à la douceur & à la pureté de cet air, craignent de se rengager dans un autre, car il n'y en a point ailleurs qui l'égale.

Les

Les Habitans.

LEs Anglois commencerent à s'établir dans ces Isles en mil six cent douze.

Ils y ont presentement une Colonie considerable. Le nombre des habitans n'est guere moins de cinq ou six mille : Toutes les avenuës en sont fortifiées d'une maniere qui jointe avec les rochers du rivage, rendent ces Isles imprenables.

La Caroline.

LA Caroline est une Colonie establie depuis peu d'années par les Anglois dans le Continent de l'Amerique & dans cette partie de la Floride qui joint la Virginie. Elle s'étend depuis le vingt-neuvième degré de latitude, qui la borne au Midy, jusqu'au trente-six qui la separe de la Virginie du costé du Nord. L'Ocean Atlantique la baigne au Levant, & elle a vers le Couchant les vastes contrées de l'Amerique Septentrionale qui s'estendent jusqu'à l'Ocean Pacifique.

La douceur du climat.

C'Est un pays dont la douceur & la bonté de l'air égale ou passe celle des plus heureux pays ; On n'y est incommodé ny de froid en hiver, ny de chaud pendant l'esté ; aucune saison n'empeschant les arbres & les autres plantes de pousser tout le long de l'année. Les fruits y ont leur temps, mais aucun temps ne se rend jamais incommodé aux hommes, & ce ne sont pas seulement les gens du pays à qui l'air en est si bon & si favorable. Il ne l'est pas moins aux Anglois, témoin ceux qui quittent les Bermudes pour s'en venir icy, car il n'y a que la Caroline où l'on puisse vivre sans hazardet sa santé au sortir d'un climat aussi pur que celui de ces Isles-là. Les habitans des Bermudes ne sont pas les seuls qui se transportent dans ce pays icy, dans l'esperance d'une vie douce & tranquille, jointe

aux occasions & aux moyens de s'enrichir ; Il y vient encore du monde de la pluspart des autres habitations que nostre nation a choisies dans l'Amerique : Car tout le monde est d'accord que c'est l'une des meilleures & des plus heureuses Colonies que nous ayons & que nous ayons jamais eues ; Le plaisir s'y trouve, la santé & le profit : que peut-on souhaiter d'avantage ? A dire le vray , il n'y a point d'autre pays dans les Indes où toutes ces choses-là se rencontrent en pareil degré qu'on en jouit dans la Caroline.

Les Fruits, les Herbes, &c.

LE terroir y est riche & fertile, & produit des fruits excellents, comme Abricots, pêches, raisins, dont on fait de bon vin, des olives, noix, pommes, poires, prunes, serises, figues, meures, fraises, melons, marachocks, coins, & autres fruits de l'Europe, qui ne cedent en rien aux meilleurs qui s'y mangent ; Dans les quartiers du Midy, l'on a des oranges, limons, citrons, grenades : & il n'y a point de doute que le fonds n'en soit très-propre pour toute sortes de grains, comme le bled, &c. & pour toutes especes d'herbes & de racines dont on fait cas parmy eux.

Les Commoditez.

LEs commoditez que ce pays produit & peut produire, sont, le vin, l'huile, la soye : car il y a grande abondance de meuriers dans les forests : le cotton, l'indigo, le gingembre, le Tabac, & l'on croit que des trois commoditez que je viens de marquer, à sçavoir, le vin, l'huile & la soye, il s'en peut faire suffisamment pour l'usage des habitants de ce pays-là, pour en fournir à tout le Royaume d'Angleterre, & pour en faire un commerce considerable dans les pays étrangers. Ce qui seroit d'une tres-grande consequence, d'une épargne & d'un profit incroyable à l'Angleterre.

Les Arbres.

Outre le meurier, il se trouve aussi dans la Caroline des cedres & des chesnes, tant des blancs que des rouges; des peupliers, du laurier, du fresne, des pins, avec quantité d'autres qui n'ont point encore de nom.

Rivieres, Poisson, Oiseaux.

C'est un pays bien arrosé de rivières: Il y en a cinq ou six grandes & navigables, entre Cap-Carteret & Port-Royal seulement; c'est à dire en vingt lieues de coste, routes ces rivières-là avec quantité d'autres moins considérables, se déchargent dans l'Océan Atlantique. Elles abondent en poisson; Il y en a de quantité d'espèces & très-bon. Mais comme ce sont les mêmes qui se trouvent dans la Virginie dont nous parlerons bien-tôt; Je remets à vous en dire les noms quand nous en ferons là.

Les oiseaux qui se trouvent dans la Caroline, sont, les oyes sauvages, la cicoigne, le cigne, le heron, le gourli, les coqs de Bruyère, canards, pluviers, pigeons, ramiers, reals, dont le nombre est si grand qu'il est impossible qu'on en voye jamais la fin.

Gibier des bois.

On trouve dans les bois de grosses poules-d'inde, des faisans, perdrix, tourterelles, pigeons-ramiers, avec une quantité effroyable de petits oiseaux, sans parler des daims, des lievres & des lapins qui y fourmillent.

Il y a en beaucoup d'endroits de belles & larges savanes.

Les Originaires du Pays.

1670

LE sieur Lediner qui en mil six cent soixante & dix ; fit trois voyages exprès de Virginie en la Caroline pour voir le pays, & s'informer de la maniere de vivre, & des mœurs des habitans: rapporte qu'ils sont gens de bon sens, ont de l'esprit & du feu naturellement, bien qu'ils n'ayent nulle sorte d'étude. Il adjoute que pour tenir compte du temps, ils se servent d'une maniere d'Hieroglyphiques & d'Emblèmes; Ils ont le soin d'instruire leurs enfans aux choses qui concernent leurs familles & la Patrie, dont la memoire se conserve ainsi par tradition de generation en generation. Aux lieux où il s'est fait quelque combat, en ceux ou quelque Colonie s'est establie, on élève une petite Pyramide de pierre. Le nombre des pierres marque celui des morts ou celui des fondateurs, & de ceux qui habiteront les premiers le lieu où se trouve la Pyramide. Les ceremonies de leurs Sacrifices, de leurs autres devotions & de leurs enterremens consistent en peu de chose. Ils font un rond de festus ou de brins de roseaux, & selon que les festus ou les roseaux se trouvent arrangez, on juge ce qu'ils signifient & à quelle intention ils font là. C'est un sacrilege parmy eux de toucher à ces ronds-là.

Ils adorent un seul Dieu comme Createur de toutes choses, à qui leur grand Pontife offre des Sacrifices; mais ils ne croient pas que les affaires des hommes meritent ses soins; Ils disent qu'il commet des divinitez subalternes & inferieures au gouvernement de ce bas monde: c'est à dire qu'il le laisse à la disposition des bons & des mauvais esprits, à qui les Prestres d'un rang inferieur font des sacrifices & autres devotions. Ils croient la Transmigration ou la Metempsychose, & quand il meurt quelqu'un parmy eux, on enterre avec luy des provisions & des ustensiles pour s'en servir en l'autre monde. L'opinion commune en ce pays-là, c'est que l'autre monde est derriere les montagnes & l'Ocean des Indes. Ils disent que tout le genre humain est venu de quatre femmes: c'est pourquoy ils se partagent en autant de tri-

bus : Il y a beaucoup de ceremonie & de superstition dans leurs Mariages.

Ils sont pour la pluspart bien-faits de corps, de belle taille, & bien proportionnez. Ils vivent bien avec les Anglois, leur témoignant beaucoup d'amitié, & dans toutes les occasions font voir leur promptitude à leur donner tout le secours dont ils sont capables. Ils sont en general bonnes gens, sans malice, sans vice & éloignez d'insolence & de toute extravagance : se passent de peu, tant pour la vie que pour le vestement, & ne se tourmentent gueres à faire provision pour l'avenir ; Ils sont d'un temperament fort guay & aiment les jeux & la danse ; Ils sont cas de l'honneur & de la valeur, qu'ils mettent au dessus de toutes les autres vertus ; C'est ce qui fait qu'incessamment ils sont en guerre les uns contre les autres : Les victorieux solennisent leur victoire par des réjouissances & des triomphes à leur mode.

Le pays est partagé en divers petits Royaumes, dont les peuples sont rarement d'accord avec leurs voisins ; la guerre s'allume entr'eux pour la moindre occasion du monde.

Il y a dans le pays de la Caroline des Villes Indiennes, qui d'ordinaire sont la demeure des Roys de chaque pays.

Les Proprietaires.

LEs Anglois entrèrent en possession de la Caroline environ l'année mil six cent soixante. Le Roy la donna alors en propre au Duc d'Albermale, pere de celui d'aujourd'huy ; Au Comte de Clarindom Chancelier d'Angleterre, au Comte de Craven, au Mylord Berkeley Viceroy d'Irlande, au Mylord Ashley, à present Comte de Shaftsbury, au Chevalier Carteret, Vice-Chancelier de la Maison du Roy, au Chevalier Berkeley, au Chevalier Coladon, & à leurs hoirs & successeurs à perpetuité.

Ces Messieurs-là se trouvant autorisez suffisamment par les Lettres Patentes du Roy, pour travailler à l'établissement d'un Gouvernement, & à la fondation de certaines Loix, pour y attirer des habitans ; On en a formé un mo-

delle que je suis contraint d'ébaucher, parce qu'il est trop ample pour estre inferé dans ce petit Traité; Il me suffit de dire que du consentement de tous les interessez ce modele a esté dressé par le Comte de Shofsbury, alors Mylord Ashley, dont le merite est trop grand, & dont les lumieres & l'experience au maniement des affaires d'Estat sont des choses trop connuës & trop éclatantes pour estre renfermées dans ma relation: Je ne veux parler que du modele dont tous ceux qui l'ont veu, & que l'on croit capables d'en juger ont prononcé d'une voix que c'estoit un ouvrage incomparable.

Etablissement des Anglois.

ILs y ont pour le present deux habitations considerables, & c'est beaucoup pour le peu de temps qu'il y a qu'on s'y est estably. L'une de ces habitations est près de la riviere d'Albemarle dans le quartier du Septentrion; L'autre est sur la riviere d'Ashley, vers le milieu du pays. Celle cy est en passé de devenir un jour le lieu de commerce pour tout le pays: car elle est à la commodité de toutes les parties, l'air en est tres-sain, & les vaisseaux y anchrent commodement.

Description de la Virginie.

Ses limites.

CE qu'on appelle aujourd'huy Virginie est borné du costé de Midy par les terres de la Caroline; au Levant par la Mer Atlantique; au Nord par Mariland, & au Couchant n'a pour limites que ce vaste pays qui s'estend jusqu'à la Mer du Midy.

Son Nom.

ON tient que la Virginie fut découverte par le Chevalier Drake. Ce fut aussi luy sans doute qui fit la découverte de toute cette coste-là. Le Chevalier Raëleigh qui s'interessoit fort dans cette découverte ; luy donna le nom de Virginie, à cause d'Elisabeth qui regnoit alors.

Etablissement des Anglois.

IL falut bien du temps, & l'on fit bien de la dépense pour s'établir dans ce pays-là. On équipa pour ce sujet diverses fois des flottes & bien des gens y perdirent la vie devant qu'on pût s'y établir. Enfin, la conduite & l'adresse du Capitaine Smitt & de quelques autres personnes de merite, fit réussir heureusement leurs soins. La fortune commença de se montrer favorable, & au commencement du regne du Roy Jacques, on mit un corps de certaines personnes sous le nom de compagnies des Avanturiers de Virginie avec Lettres Patentes du Roy. Ensuite on leur donna de nouvelles Lettres pour leur accorder une plus grande estendue de pays qu'il ne leur estoit permis d'occuper par les precedentes. Mais ces Lettres-là furent cassées en mil six cent vingt-trois, sur les plaintes qui furent faites des entreprises & des mauvais deportemens de la compagnie. Depuis cela il a esté libre à tous les sujets du Royaume de s'y transporter, & d'y trafiquer.

Le climat & l'air du Pays.

L'Air de la Virginie est doux & fort sain ; Nos gens y jouissent d'une parfaite santé depuis quelques années, c'est à dire depuis qu'on s'est avisé de couper les bois. Il y meurt presentement tres-peu de monde de la maladie du pays, qu'on appelle le Scafoning, comme qui diroit le droit d'aubaine.

Le Terroir.

C'Est un pays meslé : tout y est plein d'agreables collines & de riches vallées, & le fonds en est si bon, qu'un arpent de terre y rapporte ordinairement deux cent boisseaux de grain ; Nos grains, nos bleds, nos semences, nos racines, nos plantes, nos fruits y viennent fort bien, sans parler de ceux qui sont propres à ce pays-là, ny de ceux qui viennent des pays voisins de l'Amerique.

Leurs Fruits.

ILs sont si excellents qu'on les peut comparer à ceux d'Italie & d'Espagne, comme les abricots, pesches, melons, prunes, poires, pommes, serises, raisins, figues, grenades, coins, maracocs, puchamins, noix, chataignes, olives, fraises, framboises, groseilles & meures : De tout cela il y a grande abondance.

Comme l'on y a les pommes, les poires, le raisin, l'on y fait du sidre, du poiré & du vin un peu.

Les Racines & les herbes potageres.

Les racines & herbes potageres sont, le petatoc, les carottes, les naveaux, les artichaux, oignons, choux, choux-fleurs, asperges & autres herbes dont nous nous servons en Europe.

Volaille & autres Oiseaux.

IL y a grand nombre d'oiseaux sauvages. Ajoutez les perdrix, cignes, oyes, canards, pigeons-ramiers, pluviers, cocqs de Bruyere, halebrands, pigeons, cicoignes, herons, aigles, & diverses autres especes d'oiseaux de proye : Les autres oiseaux y sont sans nombre, comme les merles, gorge-rouge, trusles, & sur tout le bouffon, ou mock-bird, qui contrefait le chant de tous les autres oiseaux.

Bestes

Bestes sauvages, & autres.

Quantité de bestes sauvages, comme lions, ours, leopards, tigres, loups, & chiens faits comme des loups, & qui n'aboyent pas non plus; Buffles, elams, dont la chair est d'aussi bon goust que le bœuf, roscovacs, utchongaois, daims, lievres, castors, outres, renards, martins, chats-d'eau, foinines, rats musquez, écurieux volans & autres. Et pour animaux domestiques, vaches, brebis, chevres, pourceaux, chevaux en abondance,

Le Poisson.

Le poisson tant de mer que de riviere y est excellent & en quantité, comme cods, taraback, l'esturgeon, gram-peses, pourceaux de mer, cat-fisck, drums, iskcapskeads, dont on fait d'aussi bon potage que si c'estoit du mouton, basses, cony-fisk, rockfish, crecy-fish, saumon blanc, moules, soles, plaice, maquereaux, truites, perches, anguilles, harancs, écrevisses, huîtres, shrimps, cerkles, muscles, & autres.

Les commoditez.

Les commoditez du pays & celles qu'on y peut faire venir avec avantage sont, le chanvre, le lin, le houblon, *rapesad*, l'anis, le miel, la cire, la soye si l'on la veut faire, y ayant grande quantité de meuriers, la falseffras, la false-pareille, force bonnes gommes, & force baumes qui ont grande vertu, une infinité de plantes, de bois, & autres telles choses à l'usage des teinturiers, sans parler des veines d'alum, de fer, de cuivre, de diverses sortes de fourures, peaux d'elam qui fait d'excellents buffles & autres peaux: De la poix, du goudron, de la poix resine, de la therebentine, du beurre, du fromage, chair & poisson salez, qui se vendent bien dans l'isle des Barbades, & dans toutes les Antiles; Mais la princi-

pale marchandise qui vient de Virginie, c'est le tabac pour lequel l'on trouve toujours de l'argent ou d'autres marchandises. C'est ce qui donne le prix à toutes les autres denrées. Les habitans feroient bien s'ils entreprenoient de faire de la soye ou quelque autre chose dont le debit leur pût tourner à profit en moins de temps que le tabac, celuy-cy même en deviendrait plus rare s'ils en faisoient moins : & le Marchand ne se verroit pas reduit, comme il arrive souvent, à le perdre plutôt que de payer les frais du voyage, les droits, les entrées, & autres imposts qui épuisent.

Il croist en Virginie une espece de chanvre qu'on appelle herbe de soye, dont les habitans Indiens font du fil, & des cordes. On en peut faire de la toile, & l'on en feroit de tres-bons cables.

Les Mestiers, & le Trafic,

Tous les gens de mestier, tous les Marchands, mais particulièrement ceux qui font trafic du travail de leurs mains, sont bien venus en Virginie. En échange des commoditez que j'ay marquées cy-dessus ; on leur porte d'Angleterre qui est le seul pays avec lequel il leur est permis d'avoir commerce, toutes sortes de vestemens, d'ustensiles pour le mesnage ou pour le labour, ou pour autres choses ; du vin, des eaux de vie & des eaux distillées, des soyes, droguets, & draps de laine, & toiles de toutes les sortes, que l'on met à toutes sortes d'usages, chacun selon sa fantaisie, car on n'y manque pas de tailleurs.

Les Arbres.

Les arbres du pays, sont, le chesne rouge & le chesne blanc, le noyer noir, le cedre, le pin, le cyprez, le chastaigner, le peuplier, le fresne, l'orme, & autres en grande quantité. Plusieurs de ces arbres se peuvent employer au bastiment des vaisseaux, à quoy ils sont fort bons : sans parler des autres usages à quoy l'on peut employer le bois.

Les Rivières.

LA Virginie abonde en belles & grandes rivières, qui toutes se vont rendre dans le Golfe de Chefopcak par où les vaisseaux entrent dans le pays, & dans Mary-land qui y confine. Ce Golfe est spacieux & de grande estendue; il est fort commode pour toutes sortes de vaisseaux. On tient qu'il s'étend vers le Nord jusqu'à près de soixante & quinze lieues dans le pays. Sa largeur en beaucoup d'endroits est de cinq, six, ou sept lieues, quelquesfois davantage; Sa profondeur de six ou sept brasses: son embouchure entre le Cap-Henry où commence la Virginie, & le Cap-Charles qui luy est opposé, approche de dix ou douze lieues de large. Ce Golfe a son embouchure au Midy.

Les principales rivières, commençant à Cap-Henry, sont, Paü-Latan qu'on appelle aujourd'huy Jaimes-River, grande, large, profonde & navigable à cinquante lieues de son embouchure: Parmainke, à present la rivière d'York, que l'on peut remonter vingt lieues durant: Rapahanock ou Topahanoch est encore une rivière considerable, puis qu'elle est navigable environ quarante lieues durant. C'est la dernière de Virginie; Elle est la plus Septentrionale de toutes, & tombe dans le Golfe de Chalopcak.

Les Villes.

LA commodité de la cargaison des vaisseaux, & du débit des denrées, fait que la plûpart des Anglois se sont adonnez à bastir sur les rivières ou aux environs; Le nombre des habitans, à ce qu'on tient, approche aujourd'huy de trente ou quarante mille. Ils ont quelques villes dont la principale est Jaimes-City, ou Jaimes-town, avantageusement assise sur la rivière de mesme nom. Elle est embellie de quantité de maisons de brique bien basties. Comme c'est la capitale du pays, c'est aussi le Siege de la Justice &

des officiers les plus qualifiez. Le Chevalier Berkley Gouverneur de la Virginie fait sa residence assez pres de là, en un lieu qu'on appelle Green-Spring.

Après Jaimes-Town, vient Elizabeth, assize à l'embouchure de la mesme riviere. C'est un lieu assez bien bâti.

Puis Dailes-Quist, Vicocomoco, Bermude, & autres.

Le Gouvernement.

Les Loix du pays sont conformes à celles d'Angleterre, tant pour ce qui regarde le civil que le criminel. Les Gouverneurs que le Roy y envoie ont droit d'établir les Loix du consentement de l'assemblée generale ; Cette assemblée est composée du Conseil, du Gouverneur & des Bourgeois, c'est à dire des deputez tels que chaque Province les choisit.

Ce que les Anglois possèdent dans le pays, est partagé à la maniere d'Angleterre en diverses Comtez ou Provinces, chacun a ses Sheriffs, ses Commissaires de quartier ou Justices de paix & autres Officiers. Le Gouverneur y met ceux qu'il luy plaist, & les change de temps en temps selon qu'il le trouve à propos. Les noms des Provinces, sont, Carotuck, Charles, Gloucester, Hartford, Henrico, Jaimes-Nukent, Laukastre, Middeche, Nanremond, Loër, Norfolk, Northampton, Northemberlard, Rappahannock, Seurrey, Otterwsek, Westmerland, Isle de Wight & York. Les assises se tiennent de mois en mois dans chaque Province : d'où il y a appel à Jaimes-Town.

Les Indiens du Pays.

Il y a toujours eu & se trouve encore aujourd'huy diverses sortes d'Indiens dans la Virginie ; Ces peuples-là n'ont aucune dépendance les uns les autres, ny aucune liaison ou affinité entr'eux. Ils se distinguent par Tribus, dont chacune a son Roy particulier. Chaque Ville ou plutôt chaque hameau est la demeure d'un Roy ; Loin d'estre amis, ils sont en perpetuelle inimitié les uns avec les autres.

Leurs humeurs, leur temperament, leurs mœurs, leur religion, sont des choses toutes differentes : mais il n'y a rien en quoy ils soient plus differentes les uns des autres qu'au langage. De maniere qu'il y a beaucoup d'apparence que ce sont autant de differentes nations.

Cependant ces Indiens-là sont d'ordinaire de belle taille & bien faits de corps, hardis, le teint bazanné, les cheveux noirs, plats & pendans, ils les portent longs ; l'esprit vif, subtils, trompeurs, malins, n'aiment pas le travail, aiment beaucoup leur aise, ils sont chasseurs, s'y plaisent aussi-bien qu'à la guerre ; L'arc & la flèche sont leurs armes, ils y sont fort adroits. Depuis quelque temps mesme, ils se servent d'armes à feu & de quelques autres armes, dont nos gens ont eu la sottise de leur apprendre l'usage. Ils aiment leurs Roys, & leur sont fort obeissans. Leurs ceremonies en fait de religion sont tout-à-fait étranges. Les Prestres, que l'on croit estre Magiciens, font des sacrifices pour eux : Ils croient la Metempsychose, ont de particulieres opinions touchant la création du monde. Ils reconnoissent un Dieu, mais croient que le soin de ce qui se passe icy bas est trop au dessous de luy pour y vouloir prendre part ; C'est pourquoy l'on ne luy rend point le culte Religieux qu'ils rendent au Diable de peur qu'il ne les détruise : car ils croient qu'il peut tout sur eux.

Pour tout vestement, ils se contentent de tout ce qui peut couvrir leur nudité ; Dans les grands froids, ils s'oignent le corps de certaines huiles meslées avec de la graisse d'Ours.

Leurs maisons sont faites comme nos toits à cochon ; l'écorce de certains arbres en fait la couverture : les murailles sont de branchages ; la cheminée tient le milieu du logis.

Ils ne sont pas plus curieux au manger ny au boire qu'en leurs logemens, point de délicatesse ny d'autre sauce que le bon appetit.

Description de Mari-Land.

LA Province de Mari-land est entre le trente-septième degré cinquante minutes ou environ, & le quarantième de latitude septentrionale.

Elle est du costé du Midy bornée par la Virginie ; La riviere de Patowmeck l'en separe, & est comptée partie de Virginie. Au Levant elle a l'Océan Atlantique, & le golfe de la Ware. Au Nord, la nouvelle Angleterre, & la nouvelle York, qui faisoit autrefois partie de la nouvelle Angleterre. Au Levant, le golfe de la Ware. Du costé du Couchant, elle a le vray Meridien de la premiere source de la riviere de Patoimek.

La Baye ou Golfe de Chosopeak par où les vaisseaux entrent en Virginie & en Mari-Land, traverse le milieu de cette Province, & est navigable l'espace de soixante & dix lieues ou environ. Ce Golfe reçoit les rivières de Patoimeck, Patuxend, Anne-Arondel ou Severné & Sasquesahancui qui sont à son Occident : Celles de Choptanke, Nantecoke, Pocomoke, & plusieurs autres rivières & torrens qui sont du costé du Levant : ce qui fait l'ornement & la richesse du pays.

Depuis qu'on s'est avisé d'abattre les bois, & qu'on s'est remis aux viandes, & à la maniere de vivre d'Angleterre, le pays a changé d'air, & est devenu fort sain, nos gens s'y portent tres-bien, & l'on n'en voit plus guere mourir à leur arrivée de la maladie du pays. En Esté les chaleurs sont moderées par les vents & par les pluyes, & le froid qu'il y peut faire l'hyver est de si peu de durée, que l'on n'y est incommodé ny de l'un ny de l'autre.

Le Terroir.

MAri-Land est un pays plat pour la pluspart, mais il ne laisse pas d'y avoir deçà delà de petites montagnes, & d'agreables collines, qui font que la vallée en paroist encore plus belle.

Le terroir en est bon & fertile, & propre pour tout ce qui a esté marqué dans la description de la Virginie. On y voit les mesmes bestes, tant sauvages que domestiques, les mesmes oiseaux, poissons, fruits, plantes, racines, herbagés, gommés, arbres, baumes. Et tout ce qui vient du travail & de l'industrie des hommes ne s'y trouve pas en moindre abondance que chez les voisins de Virginie. Cependant le plus grand trafic qui se fasse en Mari-Land, est celui qui se fait du tabac, qui étant estimé de meilleur débit pour les pays estrangers que celui de Virginie, il se vend très-bien, & les habitans en échange reçoivent de nos Marchands tout ce qui leur est nécessaire pour eux-mêmes, pour leur famille & pour leur labourage.

Il y a une assez bonne quantité d'argent dans la Province tant monnoye d'Angleterre que des pays étrangers, & de celle qui est battuë au coin du Seigneur de Mari-Land. Cependant la plupart du commerce s'y fait par échange d'une denrée pour l'autre. Il est à croire que le commerce de Mari-Land n'est pas tout à fait à négliger, puisque l'on y voit charger cent vaisseaux par an, tant de ceux qui viennent d'Angleterre immédiatement, que de ceux qui appartiennent à nos Colonies.

Les gens du Pays.

EN ce qui est de leur extérieur, de leur taille, de la couleur de leurs visages, des coutumes, humeurs, temperament, loix, religion, vestement, manger & logemens, ils ressemblent fort à ceux de la Virginie, dont il a esté parlé. Ils sont de même qu'eux partagez en plusieurs ligues, ou tribus, ou nations, & chacune a son Roy particulier.

Gouvernement.

LE feu Roy Charles premier, de glorieuse memoire, donna la Province de Mari-Land au Milord Beltamor, de la maison de Calvert & à ses heritiers & successeurs.

Les lettres Patentes qui luy en furent expédiées en mil six cent trente-deux, portent qu'il en est par elles créé pour luy & ses heritiers, vray & absolu Seigneur & propriétaire, rendant pourtant foy & hommage au Roy & à ses heritiers & successeurs, comme à ses Souverains, avec plein pouvoir d'establiir & d'imposer des Loix, soit pour la Police ou pour la Guerre, de faire paix & guerre, donner grâces & pardons, conférer honneurs, battre monnoye, & autres telles prerogatives de la Royauté, à condition de payer annuellement au Roy, ses heritiers & successeurs, & délivrer au Chasteau de Windsor deux jours apres Pasques, deux arcs Indiens, & de plus, le quint de tout l'or & l'argent qui sera tiré des mines du pays.

Il y a déjà long-temps que le Milord Beltamor par l'avis de l'assemblée generale de la Province a estably des loix dans le pais pour le soulagement & pour la commodité des habitans. Par ces loix, la liberté de religion est permise à tous Chrestiens, & c'est ce qui y a attiré beaucoup de monde pour s'y establiir, qui ont quitté les lieux où la mesme liberté de conscience n'est pas,

Les Comtez ou Pairies.

C'E que les Anglois habitent de cette Province est divisé en dix Comtez, cinq au Levant du Golfe; à sçavoir, Cecil, Dorchester, Kent, Sommerfet & Talbot, cinq au Couchant du mesme Golfe de Chesopeak; sçavoir, Ann-Arondel, Beltamor, Calvert, Charles, & Sainte Marie.

En chacune de ces Comtez là, il se tient des assises tous les deux mois pour la decision des affaires de moindre importance. Il y a appel à la Cour Souveraine, qui a son Siege à Sainte Marie. Le Milord a pareillement estably des grands Prevosts, des Senéchaux, Commissaires & autres à la mode d'Angleterre.

Les Villes.

LEs habitans dont le nombre approche aujourd'huy de seize mille, ont commencé de bastir en divers endroits, & il y a esperance qu'en peu d'années il s'en fera des lieux considerables. Les trois qui sont les plus de marque pour le present, sont, Calverton, Herrington & Harrey-Toün, qui sont des commencemens de Villes avantageusement situées pour le commerce. Sainte Marie est ce qu'il y a de plus considerable dans le pays: Elle est assise sur la riviere saint George. Les maisons y sont assez belles, & c'est le lieu de commerce pour toute la Province. Le Sieur de Calbert qui est fils du Milord, y a sa maison en qualité de Gouverneur de la Province. C'est aussi la demeure des principaux Officiers de ce petit Estat, & c'est-là que se tiennent les assemblées generales. Pour le present le Gouverneur fait sa residence à Mattapany, où il a une belle maison; cela est esloigné de trois lieues ou environ de sainte Marie. Le Gouverneur a son Conseil qui l'assiste en ce qui regarde le gouvernement & la police.

Description du Nouvel-York.

LE Nouvel York à qui son Altesse Royale qui en est le propriétaire, a donné son nom, est voisin de Mari-land, il confine avec cette Province-là du costé du Nord: cette Colonie est à proprement parler une partie de la Nouvelle Angleterre. Les Hollandois s'en estoient emparez autresfois, & l'avoient nommée les Neis-Notherlands.

Le Terroir.

LE terroir y est bon & fertile, arrousé de belles rivières aussi bien que Mari-Land dont nous venons de parler. On y trouve les mesmes animaux, soit sauvages soit domestiques, les mesmes oiseaux, poissons, arbres & autres commoditez, & en aussi grande abondance qu'à Mari-Land.

* K

La Ville.

LA Ville qu'on appelle aujourd'huy New-York, s'appelloit auparavant la Nouvelle Amsterdam. Elle a esté bastie par les Hollandois. Pour le commerce, pour la force, & pour le plaisir elle est la mieux située du monde: c'est dans une Isle appelée Naharam qui regarde la Mer. La riviere de Joudson fait cette Isle & la separe de celle qu'on nomme Long-Island. Hudson-River a pres de deux lieues de large, l'anchrage y est fort bon.

La ville d'York est grande, & contient pres de cinq cens maisons toutes bien basties. Il y a un Maire de la ville, Alderman Sheriff ou Prevost, & les Commissaires des quartiers ou Justices de paix comme dans Londres, pour l'administration de la Justice, & pour le gouvernement de la ville. Elle est fortifiée & détendue d'un bon Fort, qu'on appelle Jaimes-Fort, où il y a bonne garnison, & qui ne manque de rien.

Les habitans de la ville sont partie Anglois, partie Hollandois. On y fait un commerce considerable avec les Indiens qui y portent des peaux d'Elam, de Daim, d'Ours & autres: des fourrures de Castor, Loutre & autres: On y trafique fort aussi avec l'Angleterre.

Les gens du Pays.

C'Est un pays qui aussi bien que ceux dont nous venons de parler, est peuplé de différentes Nations assez approchantes en plusieurs choses de celles de Virginie, gens bien faits de corps, hardis, bazanez, les cheveux noirs, bons Archers. Les fleches sont leurs principales armes. Ils vivent bien avec les Anglois, apprennent aisement toutes choses, ne s'esloignent pas de recevoir instruction aux choses de la Religion. Pour le moindre sujet du monde un homme parmy eux met dehors sa femme & se remarie; Elle emmeine les enfans qu'elle a eus de cet homme-là, le pere ne s'en soucie point du tout: la paillardise est permise: leurs devo-

tions sont pleines de ceremonies, on dit qu'ils adorent le Diable; du moins ils le craignent furieusement: leurs Prestres sont une espece de forciers, qui enforcellent d'une estrange maniere ces pauvres gens-là.

Quand une femme est grosse & qu'elle sent remuer son enfant, elle s'abstient de la compagnie des hommes jusqu'à son accouchement: les femmes observent la mesme loy de chasteté tout le temps qu'elles donnent le teton à leurs enfans. Belle coustume! On auroit bonne grace de vouloir prescher cette doctrine aux femmes de l'Europe, comme on en seroit escouté.

Ces Indiens ont un grand respect & une grande soumission pour leurs Rois. Ils croient la Metempsicose, & sont aussi sçavans & aussi raisonnables que leurs voisins sur le chapitre de la creation du monde. Ils sont grands baladins, adonnez à toutes sortes de jeux, de plaisirs & de passe-temps à leur mode; Ils observent certains jours pour cela & les preferent aux autres, qui leur tiennent lieu de festes.

Ils sont peu curieux de leurs vestemens, aussi bien que le reste des Indiens, & cependant ils se peignent ou se barbouillent le visage de plusieurs couleurs pour se faire beaux.

Leur maniere de vivre est fort simple, leurs logemens de même.

Ils aiment la guerre, & sont toujours en differend avec leurs voisins: c'est rarement qu'on donne quartier, si ce n'est aux femmes & aux petits enfans que l'on garde pour en tirer du service.

La Nouvelle Angleterre.

LA Nouvelle Angleterre est au Septentrion de Maryland.

Au rapport du Capitaine Smith, elle a pres de vingt-cinq lieues de coste de Mer. Et dans cet espace il se trouve plusieurs bons Havres; Il y en a tel qui peut recevoir cinq cent voiles, & les mettre à couvert des plus grands orages. On compte pres de deux cent Isles de diverses grandeurs sur cette

coſte, & c'eſt ce qui y fait un ſi grand nombre de ports, & qui les rend ſi aſſurez.

Encore que ce pays icy ſoit au milieu de la Zone tempérée, ſi eſt-ce que par une raiſon qu'on ne ſçait pas encore, le climat en eſt moins doux & moins réglé en ce qui eſt du froid & de la chaleur, que ne ſont les pays de l'Europe qui luy ſont paralelles. On peut dire que le climat de la Nouvelle Angleterre, eſt à l'égard de celui de la Virginie, comme le climat d'Ecoſſe comparé à celui d'Angleterre.

L'Air.

L'Air y eſt fort ſain, le temperament des Anglois ſ'y accommode aiſement : On ſ'y porte bien, & c'eſt ce qui fait que les Colonies y ſont ſi floriffantes & ſi bien peuplées.

Les Habitans.

Ils ſont comme leurs voiſins, des gens ramaffez, ou plutôt des nations differentes qui ne ſ'accordent qu'en ce qu'elles habitent un meſme pays : chaque peuple a ſon Roy particulier. Leurs mœurs & leurs couſtumes ſont fort differentes les unes des autres. Ils n'ont jamais de paix les uns avec les autres. Les peuples ſ'y diſtinguent par les villes ou pluſtoſt par les habitations, chaque bourgade ou hameau fait un peuple à part. Les fourrures & les peaux ſont toutes leurs richesses : nos gens les acheptent d'eux.

Eſtabliſſement des Anglois.

LA Nouvelle Angleterre commença d'eſtre habitée par les Anglois, environ l'an mil fix cent cinq : Quelques perſonnes obtinrent des Lettres Patentes du Roy Jacques, ſous le nom de compagnie de Plimouth : Il ſe paſſa bien du temps, il falloit faire une grande dépenſe, & eſſuyer bien des dangers & bien des pertes, devant que les in-

De Saint Christophe, &c.

71

teressez s'y peussent establis, & en rien faire de considerable.

Rivieres, & Poisson.

IL y a forces rivieres: les principales sont, Agamentico; Conectecut, Kinebiguy, Merrimeck, Mishuin, Mefreck, Neraganfet, Pascatanay, Pemnaquid, Tachobacco.

Le poisson du pays, tant de mer que de riviere, est excellent: On y trouve le cod, tornbac, l'esturgeon, porpuses, haddock, le faulmon, haranc, maquereau, les huîtres, les cancre, l'écrevisse, la tortuë, cockles, muscles, clams, smelts, anguilles, lemproyes, alenives, basses, holi-brets, sharks, seales, grampus, la baleine.

Les Oiseaux du Pays.

LEs oiseaux du pays, sont, le faisan, la perdrix, le coq de Bruyere, la poule-d'inde, l'oye, le canard, le heron, la cicoigne, le cormorant, le cigne, widgins, shal-drakos, la beccassine, doppers, le merle, & autres.

Les Bestes Sauvages.

CElles qui se trouvent dans la nouvelle Angleterre, sont, les lions, les ours, les renards, riackoons, meoses, mesquaates, outres, castors, daims, lievres, lapins.

Pour le Bestail.

IL y a des vaches, des brebis, des chevres, des cochons, des chevaux.

Une espece de couleuvre qu'on appelle parmy les Anglois le rattle-snake, est ce qu'il y a de plus dangereux entre les animaux du pays. Il s'y trouve aussi plusieurs especes de moucherons qui se rendent fort incommodés aux habitans.

Arbres et Fruits.

IL y a plusieurs sortes d'arbres, comme le chesne, le ciprés, le pin, le chataigner, le cedre, le noyer, le tremble, le fresne, aspo, l'orme, maphe, le hestres, le sassafras, le sumach,

Les pommes, poires, prunes & autres fruits leur sont communs avec les pays de la Virginie & de Mari-Land, dont il a esté parlé.

Le trafic du Pays.

LA Nouvelle Angleterre est riche en fourures, chanvre, linge, ambre, fer, poix, goudron, cables, masts, & en bois de charpente propre à bastir des vaisseaux: sans parler de quantité de sortes de grains en quoy elle abonde.

On y fait un commerce considerable avec l'isle des Barbades, & avec les autres Colonies Angloises de l'Amerique, que l'on fournit de farine, biscuit, sel, viande & poisson. On prend en échange, leur sucre & autres denrées, tant pour l'usage particulier de ceux qui les achèptent que pour en revendre.

Le trafic qui se fait avec l'Angleterre n'est pas moins considerable. On en apporte en general tout ce qui est pour le vêtement, des étoffes, des foyes, des draps, du fer, de l'airain, toutes sortes d'ustensiles & de choses qui sont à l'usage des hommes, & qui ne se font ou ne se trouvent pas dans le pays.

Les Poids, les Mesures, la Monnoye.

CE sont les mesmes qu'à Londres. C'est une regle & une loy qui s'observe par toutes les Colonies Angloises de l'Amerique. Il est vray que la monnoye n'est pas fort en usage dans le trafic, qui se fait d'ordinaire par le simple échange des Marchandises. Ce qui n'empesche pas qu'il n'y ait de l'argent dans ces pays-là, & mesme en abondance en quelques-uns, comme dans la Jamaïque, où il y a force monnoye d'Espagne, & dans l'isle des Barbades, où l'argent d'Angleterre est fort commun.

Les Habitans.

LA Nouvelle Angleterre est aujourd'huy un pays considerable par le grand nombre de ses habitans , & par leur richesse. Elle contient quantité de Villes dont plusieurs meritent d'estre remarquées.

Le Gouvernement.

Les loix du pays ont esté faites par les habitans mesmes, qui en sont tombez d'accord entr'eux , & qui se les sont imposées comme il leur a plû. Il y a certain nombre de Cours où la Justice se rend , & où l'on s'assemble de temps en temps , soit pour faire de nouvelles loix , abolir les anciennes , ouir & decider les causes & les differends entre les particuliers , soit pour élire un Gouverneur , Lieutenant-Gouverneur , Assistans , & Deputez , ou autres Magistrats. Chaque Ville envoie des deputez à l'assemblée , chaque Province fait tous les ans élection de semblables Officiers pour le maniment des affaires de pareille nature que chez elle. Pour ce qui regarde la Religion & le gouvernement Ecclesiastique , on y est fort exact , & l'on y fait voir pour ces choses-là un plus grand attachement qu'ailleurs ; la plupart des gens y estant dans les sentimens de ceux qu'on appelle Presbiteriens Rigides.

Les Villes.

IL y a bon nombre de Villes dans la Nouvelle Angleterre. Boston est la capitale, assise sur le rivage de la Mer, ce qui luy est d'un grand avantage pour le commerce étranger. On peut dire que c'est aujourd'huy une belle & grande Ville, & qui tranche de la Metropolitaine. Elle est composée de quantité de belles ruës , embellie de beaux édifices, remplie d'habitans, de marchands, de boutiques. Il s'y fait grand commerce de tout ce que le pays produit , tant avec l'Isle des Barbades , & avec toutes les Antiles , qu'avec l'Angleterre & l'Irlande. On prend en échange ce que chaque pays porte , & ce

dont on a besoin. Boston est une place considerable, encore qu'elle ait deux ou trois montagnes près d'elle que l'on a fortifiées, où l'on a mis de bonnes pieces de canon.

Charles-Town est assise sur deux rivières, le Charles & le Mistic, & remplit l'espace qui est entre-deux. Elle est embellie d'une belle & grande Eglise: d'une place sur le bord de la riviere où se tient le marché; Deux ruës aboutissent à cette place, toutes deux bien basties.

Dorchester n'est pas une ville de cette importance-là: elle est pourtant aussi près de la mer, à l'embouchure de deux petites rivières.

Cambrige, qu'on nommoit autrefois Nero-Jown, est assise sur la riviere de Merrimeck. Il y a quantité de ruës, deux villages, & beaucoup de belles maisons.

Le Fort S. George est sur la riviere de Sagadebock, & à son embouchure.

Le nouveau Plymouth est situé sur le grand Golfe de Poutuxed.

Reding est une ville bien peuplée, assise avantageusement sur un grand lac. Il y a deux moulins, l'un pour le bled, l'autre pour scier des ais ou planches, comme ceux qu'on voit à Londres, & ailleurs.

Salem est agreablement située entre deux rivières.

Autres Villes couchées par ordre Alphabetique.

BErwick, Braintrie, Bristol, la Concorde, Darmouth, Dedam, Douvres, Exceter, Famouth, Glocestre, Greens, Harbor, Hampton, Harford, Haverhill, Hingam, Hull, Ipswich, Lin, Malden, New-Bury, New-Haren, Northam, Norwick, Oxford, Roüley, Roxbury, Salisbury, Sandwick, Soutampton, Sprig-Field, Sudbury, Taronton, Touin, Water, Wenham, Weymonth, Wolurne & Yarmouth.

La plûpart de ces villes-là ont emprunté leurs noms de celles d'Angleterre: Beaucoup sont considerables, soit par leur situation, soit par le nombre de leurs habitans; Il y en a peu qui ne soient ou sur des rivières ou proche de la Mer. Les Indiens leur donnent entr'eux d'autres noms accommodez à leur sens & à leur langage.

Description de New-Foun-Land.

LA New-Foun-Land, dont le nom signifie un pays ou une terre nouvellement decouverte, est une Isle; sa grandeur égale celle de la grand' Bretagne: Elle n'en est esloignée que de six cens lieuës ou environ. C'est presque la moitié du chemin d'Angleterre en Virginie.

Elle est entre le 46. & le 53. degré de latitude Septentrionale, & n'est séparée du continent de l'Amerique, que par un détroit pareil à celui qu'on appelle la Manche, & qui separe la France de l'Angleterre.

Ses Golfes, Rivieres, Poissons, Oiseaux, Animaux, &c.

CE pays est renommé pour ses Golfes & ses Havres qui sont des meilleurs de l'Amerique. Les eaux douces, & les sources également riches & délicieuses qui sont dans l'Isle, ne servent pas moins à la rendre celebre.

La nature luy fournit liberalement le poisson, les oiseaux de riviere, les bocagers, & autres. De plus, les daims, les lièvres, les outres, les renards, les écurieux, & autres animaux dont on fait de riches fourrures. Elle n'est pas comme beaucoup d'autres pays, par tout couverte de bois, mais elle ne laisse pas d'en avoir suffisamment pour fournir au chauffage de ses habitans: sans parler de la haute fûtaye qui s'y trouve en bonne quantité, & dont on peut faire des masts, des soliveaux, des poutres, & toute sorte de charpente.

Le Terroir & le Climat.

ON trouve le terroir fertile presque par tout: Pour le climat, il est sain; Quoy qu'à dire le vray, la rigueur du froid en hiver, & l'excez des chaleurs de l'esté, semblent diminuer de l'estime qu'on en pourroit faire.

Les Habitans.

LEs Indiens habitent les quartiers du Nord & du Couchant de cette Isle. Ils sont en petit nombre, & paroissent plus sauvages & plus farouches que ceux de la nouvelle Angleterre & des pays circonvoisins, qui sont dans le continent, & dont il a esté parlé.

La découverte de cette Isle.

Cette découverte est deuë aux Anglois, qui en sont les vrais propriétaires, sans qu'aucune nation y ait pretendu ou y puisse pretendre aucune chose. Aussi en ont ils joiuy seuls pendant le regne de plusieurs Rois, dont les soins pour la découverte & pour l'établissement de ce pays, rendent leurs droits incontestables.

En 1623. le Chevalier Calvert alors premier Secretaire d'Etat, & depuis Milord Beltamore, obtint par Lettres Patentes du Roy, pour luy & les siens, une partie de la New-Found-Land, qui fut érigée en Province, & appelée Avalon. Il y establit une Colonie, & bastit une belle maison avec un Fort, en un lieu appelé Ferryland. Apres quoy il s'y transporta luy même avec sa famille. Son Lieutenant eut en suite le même soin de la Colonie, & le Milord estant mort, son fils aujourd'huy Milord Beltamore, a ses Députez & Lieutenans, qu'il a soin d'envoyer de temps en temps en Avalon. Il en avoit esté pour quelque temps dépossédé par le Chevalier Kerke, pendant les troubles d'Angleterre, mais l'heureux retour du Roy, luy a rendu la pleine jouissance de ses droits.

De toutes les parties de New-Found-Land, la Province d'Avalon est la mieux partagée de bons Golfes & de bons Havres. On y fait une pêche très-considerable tous les ans, & il n'est pas aisé de s'imaginer la quantité de poisson qui se pêche, particulièrement à Ferryland & au Golfe qu'on nomme Bullisbay. Toute la coste de l'Isle fournit une infinité de ce que les Anglois nomment poor-john, jusque-là que c'est dequoy se fait la plus grande partie du trafic, & ce qui enrichit tous ceux qui y font commerce.

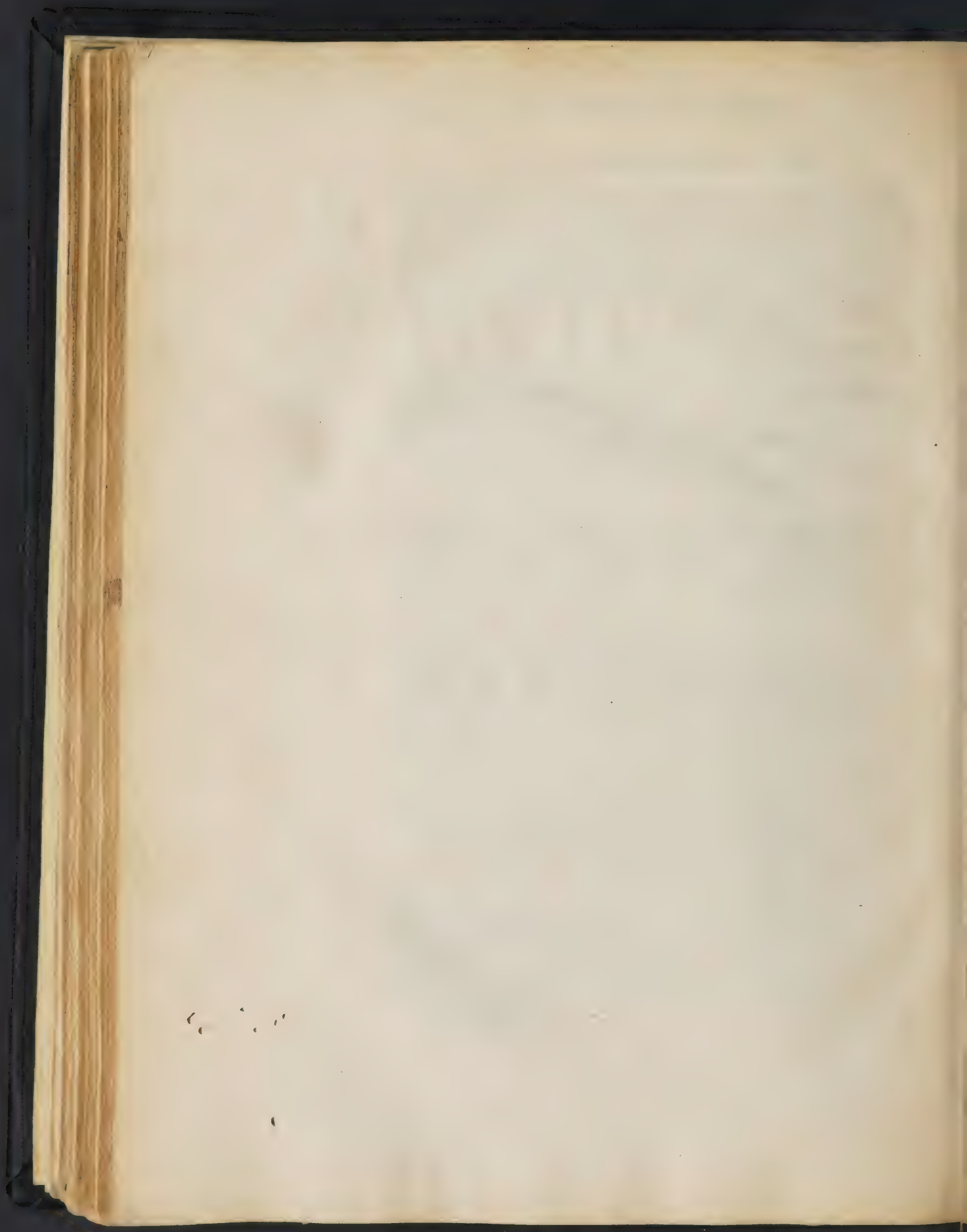
Banc remarquable dans la Mer.

A L'Orient de New-Found-Land, vis-à-vis de Cap-Ray ; & à quelques 23. lieuës de l'Isle, se trouve un banc de terre : ou basse d'une extraordinaire longueur, car il s'étend jusqu'à pres de 300. milles, ou cent lieuës, & n'en a pas 25, de large. Il est couvert d'eau de la hauteur de plusieurs brasses, de maniere que d'assez gros vaisseaux y peuvent passer. A l'entour de ce banc sont semées deça dela diverses petites Isles que Sebastien Cabot qui les decouvrit le premier, appelle les Bacca loos, ou les Isles du Codfisk. On dit que ce poisson se trouva sur son passage en une si prodigieuse quantité, que cela retardoit son vaisseau.

Le commerce de l'Isle.

L Es François, Hollandois, Biscains & autres trafiquants de cette Isle, ne manquent jamais d'y trouver chaque année la charge de trois ou quatre cent vaisseaux de ce que les Anglois nomment Cod & de ce Poor-John qui se vendent tres-bien en France, en Espagne & dans les autres pays, & à quoy le Marchand fait un grand gain.

Si nos gens usoient de prudence & d'un peu de diligence pour s'informer de l'avantage qui pourroit revenir de cette pêche à toute la nation : Il n'y a point de doute qu'en établissant de fortes Colonies dans cette Isle, & la fortifiant de maniere qu'on pût commander ces lieux-là, on feroit la loy à tous les estrangers qui y viennent pescher, & en peu d'années on se mettroit en possession de toute la pêche, à l'exclusion de tous autres, ce qui seroit peut-estre le moyen le plus assuré & le plus propre, de nous rendre maistres de ce Commerce.



RELATION DU VOYAGE

FAIT SUR LES COSTES

D'AFRIQUE.

*AUX MOIS DE NOVEMBRE
& Decembre de l'année 1670. Janvier
& Février 1671. commençant au Cap
Verd.*

REPLACEMENT

OF THE

LIBRARY

OF THE

CONGRESS



RELATION DU VOYAGE

FAIT SUR LES COSTES

D'AFRIQUE.

AUX MOIS DE NOVEMBRE ET DECEMBRE
de l'année 1670. Janvier & Février 1671.
commençant au Cap Verd.

CAP VERD.



Le Cap Verd est à quatorze degrez trente minutes de latitude, & à un degré de longitude, jusqu'à Mourre, à cinq degrez vingt minutes de latitude, & vingt-deux degrez quinze minutes de longitude, & de là à l'isle de Saint Thome, qui est sous la ligne, entre le trente-un & le trente deuxiesme degré de longitude.

Monseigneur le Comte d'Estrée Vice-Amiral de France, arriva au Cap Verd au commencement de Decembre, où

**. A ij

il mouïlla à la rade de Gorree. Cette rade prend son nom d'une petite Isle à une lieuë de terre ferme, où Messieurs les Estats ont deux Ports, l'un basti dans le fond, & l'autre sur une hauteur : ils y font un assez grand trafic avec les naturels du pays qui sont tous Negres.

Les Hollandois ont en chaque village sur le bord de la Mer, dont les maisons sont de roseaux, des Commis qui font le commerce, & à mesure qu'ils troquent leurs Marchandises, ils les envoient dans leurs forteresses. Ces Marchandises consistent en peaux de buffes qui se donnent à grand marché, à de la cire, & à quelques dents d'Elephants, mais peu considerables.

Les denrées que l'on y porte sont des estoifes de serge de toutes couleurs, quoy qu'ils soient tout nuds, n'ayant qu'une aulne & demie qu'ils mettent sur leurs reins, ou une casaque fort large en façon de mente. Il est vray que dans ce lieu-là les estoifes y ont moins de cours qu'aux autres endroits de la Côte, parce qu'ils en font eux-mêmes de cotton, mais ils estiment fort les rassades, le cristal, l'estain, des chaudieres de cuivre, des couteaux, des barres de fer, de l'eau de vie. Pour l'argent, les piastras y ont cours.

Les Marchands n'osent rien porter à terre qu'ils n'aient obtenu la permission du Gouverneur, qui impose des droits pour le Roy, & en suite pour luy : Il n'y a rien de réglé pour cela, l'on fait sa composition la meilleure que l'on peut : ils sont d'humeur à demander : car lors qu'un vaisseau veut faire de l'eau & du bois, & qu'il a fait son present au Commandant, il trouve à l'aigade un Noir qui se dit Capitaine de l'eau, & un autre du bois, à qui il faut encore donner. Après que l'on est demeuré d'accord, & qu'ils vous ont donné leur parole, on peut mettre en toute assurance les marchandises à terre, & si l'on dérobe quelque chose, ils vous le font rendre, autrement on seroit toujours exposé au pillage, car ce sont de grands voleurs.

Leur vie est fort faineante, ne cultivant point la terre, si ce n'est de petits endroits où ils font de gros bled de Turquie, allant comme j'ay déjà dit, tous nuds, n'ayant

des Costes d'Afrique.

rien de couvert que les reins : leur plus grande occupation est la fleche, ils prennent en peu de temps bien du poisson, n'ayant pas veu de coste qui en fust plus remplie. Ils vivent sous la domination d'un Roy, qui met des Gouverneurs dans les lieux qui sont esloignez de luy, & lors qu'il a guerre, ses Gouverneurs ont ordre de luy envoyer les soldats qu'il leur demande : leurs armes sont des fleches & des lances guaye, ils ont quelques mousquetaires qui sont pour la garde du Roy. Nous les trouvâmes tous en deuil, hommes & femmes, de la mort de leur Prince : ils marquent leur deuil par leurs cheveux crespus qu'ils traissent sur leurs testes, commençant au front & allant finir au derriere ; ils sont assez soumis à leur couronne & à leurs Commandans, tesmoignans avoir pour eux beaucoup de zele : mais pour leur religion, ils seroient fort embarrassez quoy qu'ils en ayent une, de dire en quoy elle consiste : la plupart sont circoncis, d'autres idolatres, & quelques-uns se disent Chrestiens, disant qu'ils ont receu le baptême de la main des Portugais, qui ont esté autrefois grands seigneurs le long de ces costes ; Enfin ils m'ont tous paru fort superstitieux, ayant mille petits morceaux d'étoffe pliez à leur façon, à qui ils attribuent beaucoup de vertu, les uns sont pour se guarentir des lions ; les autres, des tigres, ils en ont pour ne se noyer pas : de plus, ils se font des jarretieres de fer pour n'avoir pas mal à la teste : ils ont donné le nom de gry gry à toutes ces bagatelles, & lors qu'ils voyent nos Scapulaires & nos Croix, ils les traitent de mesme nom ; Il est vray, sans vouloir profaner nos reliques, qu'il y a en cela quelque espece de conformité, car ils croient aussi bien que nous, que toutes ces choses ont le pouvoir de les sauver en bien des rencontres. Ils ont encore une maniere fort extraordinaire dans leurs enterremens. Pendant quatre jours que nous fûmes-là, ils en firent deux, où ils inviterent tous leurs voisins, les hommes y vinrent armez, comme s'ils avoient voulu donner bataille contre la mort, ayant des tambours & autres instrumens dont ils se servent pour s'animer lors qu'ils sont à la guerre : les femmes y viennent, mais ce n'est que pour gri-

macer & faire des hurlemens épouvantables. Quand ils sont assemblez auprès de la case du mort qui est faite comme une ruche à miel, ils cherchent par tout un rat au son de leurs instrumens en faisant de grands cris, & lors qu'ils en ont rencontré un, ce sont de furieuses demonstrations de joye, ils le portent en dansant auprès du mort, où ils le tuent & le mettent contre luy, & en suite sous la teste de l'homme on y met une busche, & on y répand du lait en y jettant un peu de sable dessus son corps, tout cela se fait avec de grands bruits: après tout cela le monde sort, & l'on coupe les pilliers sur quoy la case est soustenuë, que l'on fait tomber sur le corps du deffunt, où on met le feu, & on le laisse-là éternellement, en disant qu'il dort.

Leur pays est assez beau, tout plat, & fort couvert de grands arbres: ils ont des prairies où ils nourrissent quantité de bœufs, des chevaux, & quelques chameaux: pour des bestes sauvages, il y a des lions, des tigres, des cerfs, des gazelles, des sangliers, & beaucoup de gibier; comme lievres, lapins, perdrix, & des francs courlits, des poules pintades, & bien d'autres animaux bons à manger.

Monsieur le Vice-Amiral ayant donc appris qu'il n'y avoit que trois jours qu'ils avoient élu un Roy; il envoya luy faire des civilités, & se réjouir avec luy de sa promotion à la Couronne. Ce n'est pas qu'elle soit élective, mais c'est que le dernier mort n'avoit point laissé d'enfans. Ils ne vont pas plus loin chercher les heritiers, je suis persuadé que le Roy n'avoit pas reçu une plus grande ambassade depuis qu'il estoit monté sur le throsne, & qui luy fit plus de presents, qui consistoient en une espée de vermeil, un chapeau de castor bordé d'un bord or & argent avec un beau fusil; Il receut tout cela comme un misérable; & même il vouloit obliger l'envoyé, qui estoit un garde de la marine, de luy donner son juste-au corps, qui estoit d'un drap gris avec des boutons de cuivre doré, & des gances de vermeil aux boutonnières, ce sont des juste-au-corps qu'ils doivent avoir dans la compagnie, il sceut fort bien s'en défendre, & retourna à bord avec quelque méchant present qu'il luy donna.

Après que nous eûmes demeuré quatre jours, Monsieur le Vice-Amiral détacha un vaisseau de son escadre, commandé par le Chevalier d'Hailly pour aller le long de la coste de Guinée, afin de faciliter le commerce aux vaisseaux François: j'eus ordre de me mettre dans ce navire où incontinent nous mîmes à la voile, & fûmes mouiller à douze lieuës de-là appelé Porto d'Hally, qui est sous un autre Roy, mais parmy tous ces peuples ce sont les mêmes inclinations. Les femmes estoient extrêmement amoureuses de nous, sur tout d'un Officier qui estoit fort grand, s'assemblans autour de luy en battant des mains, crioient, ah! la belle formose! Je remarquay qu'ils avoient de la veneration pour les Lezards, car estant à la chasse, conduit par un Negre, en ayant voulu tuer un qui estoit fort gros, mon Noir se récria & me fit connoître par ses gestes que ces animaux pouvoient quelque chose à leur sort: je n'en fus pas trop surpris, faisant reflexion qu'en France nous croyons qu'ils peuvent aussi-bien que la couleuvre, faire nostre fortune.

Nous fûmes-là deux fois vingt-quatre heures, où nous laissâmes un vaisseau marchand qui nous avoit obligé de mouiller à cause que dans ce lieu-là il y avoit un Commis Hollandois & un autre Portugais qui auroient peu empêcher leur trafic. N'ayant point trouvé d'obstacle, nous mîmes à la voile pour continuer nostre route où nous trouvâmes les vents Alizées qui soufflent ordinairement du costé de l'Est, nous les eûmes favorables jusqu'aux basses de sainte Anne, elles tiennent le nom d'une Isle qui est assez pres de terre ferme à sept degrez de latitude & à huit degrez 40. ou 50. minutes de longitude.

Dans cet endroit nous eûmes des calmes pendant six jours, où nous fûmes contraints de jeter l'ancre pour nous conserver dans nostre parage, car les courans nous portoient au Nord-Est, ensuite les vents venant à se rafraîchir, nous fûmes au Cap de Monte, qui est à six degrez vingt-cinq minutes de latitude, & à dix degrez une minute de longitude pour y faire de l'eau, nous y trouvâmes un méchant village de dix maisons: je descendis le premier à terre, où je rencontray douze à quinze mise-

rables Noirs de qui je gagnay bien-tost l'amitié en leur faisant boire de l'eau de vie. C'est par-là que j'ay toujours commencé mes complimens, & je m'en suis bien trouvé, recevant d'eux plus de caresses que je n'en voulois, parce qu'ils sont fort puants. Ils nous assurerent que nous estions les bien venus, mais qu'ils ne pouvoient rien promettre sans leur Gouverneur, à qui ils avoient envoyé pour l'avertir de nostre arrivée, & pour l'obliger à se rendre plus-tost au village, qu'il falloit la nuit close tirer un coup de canon, & que cela mesme obligeroit tous les peuples des environs de venir apporter leurs marchandises.

En leur faisant ainsi boire de mon eau de vie, il y en eut un qui m'en demanda pour porter à leurs Dieux, qui sont deux petits marmouzets faits d'un tronçon d'arbre, dont l'un a la figure de l'homme, & l'autre de la femme, plantez en terre dans une loge de chien: il leur en presenta une pleine tasse en se mettant à geoux, à leur refus il but & me la rapporta vuide: je fus les voir, & je vis sous le mesme toit un petit buscher où il y avoit tout autour beaucoup d'arrestes de poisson de ceux qu'on leur avoit sacrifiez, quoy qu'ils n'ayent point de Prestres, un chacun peut faire le Sacrifice, ils les approchent avec respect, mais ils ne les touchent jamais, & croient que ceux qui mettent les mains dessus doivent craindre une punition inévitable.

Ils sont fort enclins au larcin, ils ne different point en cela les uns des autres: leurs enterrements ne sont pas comme ceux du Cap Verd ayans des lieux reservez pour leurs sepultures, un chacun a les siennes, mais toutes dans un mesme endroit.

Le lendemain le Gouverneur estant venu, nous luy fîmes nostre present, & il nous donna toute sorte de liberté: nous y troquâmes du ris, c'est presque la seule marchandise qu'ils ayent: il y a un peu de morphil, ils ayment fort les rassades, & toutes les autres marchandises que j'ay nommées pour le Cap Verd, elles sont aussi receuës tout le long de la coste.

Le pays est assez beau, tout couvert de bois, & fort uny
il n'y

Relation des costes d'Afrique. 9

il n'y a que le Cap qui est une montagne de fort peu de largeur, mais elle s'estend une lieuë dans les terres ; nous y fûmes quatre jours sans y avoir fait d'autres remarques, si ce n'est que passant dans le village, je vis une femme qui avoit les cheveux crespus comme tous les autres Negres, mais de couleur rouge, tout son corps tiroit sut le blanc, je leur en demanday la raison : ils me dirent que c'estoit une nation qui estoit fort avant dans le pays, contre laquelle ils avoient eu guerre, & qu'elle avoit esté prise, d'autres m'ont dit depuis, que c'estoit des ladres parmy eux.

Ayant fait nostre eau & nostre bois, nous mîmes à la voile & trouvant la continuation des vents Alizées, qui sont un peu froids, nous arrivâmes malgré les courants à la riviere de l'Estre, qui est à quatre degrez trente-cinq minutes de latitude, & à quatorze degrez trente minutes de longitude. Il n'y a rien de si beau que les environs de cette riviere, qui sont tout plats, & tant que la veuë se peut estendre l'on ne voit que de grands arbres, qui paroissent y estre de tous les temps, & ils sont si bien mélangés dans leur couleur, qu'il semble que la nature s'est divertie à les planter les voyant si bien meslez : car parmy une touffe d'arbres d'un verd brun, & d'un verd naissant, il y en a un autre d'un beau feu, & ainsi de mesme en plusieurs endroits : de sorte que cela se voit comme j'ay déjà dit, tant que la veuë se peut estendre.

La riviere est aussi large que la Seine l'est au pont rouge, ses rivages sont bordeés de ces grands arbres qui sont remplis d'oiseaux maritimes, & de quantité de singes : il y a des villages tout du long, le Roy y fait sa demeure esloignée de deux lieuës du bord de la Mer, & lors qu'un vaisseau arrive, & qu'il a tiré son coup de canon, le Roy vient à l'embouchure de la riviere, où il y a un autre village pour ouvrir le Commerce, qui est du ris & de l'yvoire, Il voudroit bien mettre souvent une taxe aux marchandises qu'on luy porte, mais quand on luy resiste, il laisse agir le Marchand, qui en quelque façon est obligé de faire des presents à ses femmes, & c'est le chemin le plus court

pour avoir plus de facilité dans le Commerce.

Incontinent que nous eûmes mouillé, je fus à terre, & n'oubliai pas la bouteille d'eau de vie, & l'ayant fait voir en descendant, je fus fort caressé de ces gens-là, qui me firent connoître que nous estions les bien-venus, mais qu'ils ne pouvoient nous rien promettre sans ordre de leur Roy, & ayant appris d'eux que sa demeure n'estoit qu'à deux lieues, je me rembarquay dans ma chaloupe pour l'aller trouver : je fus suivi de force Noirs qui se mirent dans leurs canots, j'en pris deux ou trois des plus considérables avec moy : pendant ces deux lieues je vis pour le moins cent de ces canots qui descendoient au village, les Negres y portant leurs Marchandises.

Estant arrivé à la Ville qui est située dans le plus bel aspect du monde, sur une éminence au bord de la rivière, qui est dans cet endroit beaucoup plus large qu'ailleurs, à cause d'une autre rivière qui vient se rendre dans celle-là ; Il est vray que la ville ne correspond pas à la beauté du lieu, ses maisons n'estant basties que de terre, & blanchies de chaux, leur forme est toute ronde, la hauteur en est de douze pieds : mais comme toutes les autres que nous avions vues n'estoient que de roseaux, celles-cy nous parurent avoir quelque chose de particulier, & leur closture est aussi de terre, les autres n'estoient que de simples clayes.

Descendant de la chaloupe, je rencontray force Noirs, que la curiosité avoit amenez ; je leur demanday où estoit le Roy, un chacun s'empressa de me conduire, sur tout voyant qu'un matelot qui me suivoit portoit deux bouteilles, à qui j'avois ordonné de les faire voir en arrivant. Estant entré, je rencontray le Roy sous une espee de halle qui est eslevée de trois pieds de terre, couverte comme nos moulins de sucre à bœufs, c'est l'endroit où il reçoit les plaintes de ses sujets, & où il leur rend justice ; Je le trouvay en ce lieu assis tout nud dessus une natte avec ses Princes qui estoient aussi assis autour de luy : ils me receurent en cet estat. Le Roy m'ayant donné la main pour monter, me fit seoir aupres de luy sur sa natte, où je pris

une de mes bouteilles & commençay à boire à sa santé, & en suite je luy en versay la pleine tasse, & il beut à la mienne, & en suite il prit luy-mesme la bouteille, & en versa à tous ceux de la Cour, & lors qu'ils eurent tous beu, je luy fis mon compliment, & luy demanday la liberté de faire de l'eau & du bois, & acheter des rafraichissemens, qui estoient du ris & des poules, il me permit toutes choses, dont je le remerciay, en luy faisant present d'un chapeau de vingt sols, qu'il receut comme le meilleur castor du monde, & d'une piece de toile dont il eut bien de la joye : Je donnay aussi à un frere qu'il avoit, un chapeau, & voyant qu'ils me recevoient avec plaisir, je leur demanday la liberté de me pourmener dans la Ville, il me l'accorda, en me disant qu'il me vouloit donner à manger.

Je ne fus pas long-temps à voir toutes les choses remarquables de la Ville, qui consiste en vingt ou trente maisons, où la plus considerable est celle qui est dédiée à leurs Dieux, quoy qu'elle soit de mesme matiere que les autres, & que leurs divinitez soient de bois, mais c'est qu'ils ont pour eux une si grande devotion que je les ay vû aller trois ou quatre fois le jour y faire leurs prieres en y faisant une espece de procession, & ayant un fort grand respect & une crainte en les approchant, croyant que leurs mains sont trop profanes pour les toucher : j'y remarquay cela par plusieurs reprises, ayant esté trois ou quatre jours de suite avec nos Officiers pour leur faire remarquer la beauté du paisage.

En faisant donc ainsi ma visite, je vis deux petits Noirs qui écorchoient des poules, & on me dit que c'estoient les cuisiniers du Roy, qui apprestoient ces volailles pour me les faire manger. Je fus incontinent le rejoindre où je l'avois laissé, je repris mon autre bouteille & en donnay à boire à tous, & en suite je luy dis que j'allois avertir le Capitaine du vaisseau de toutes les graces qu'il nous faisoit, & que luy-mesme viendrait l'en remercier. Il voulut m'arrêter en disant qu'après que nous aurions mangé, il viendrait avec nous : la maniere dont j'avois vû apprester les

viandes, fit que je ne voulus pas rester. Comme il vid que j'estois resolu de m'en aller, il me fit apporter de leur boisson, qu'ils nomment du vin de Palme, qui est tres-méchant, c'est à dire qu'ils percent un palmier, & l'eau qui distille de ses trous, c'est le vin dont ils usent tout le long de la coste. Apres que j'en eus gousté, il vint avec moy.

Je le fis mettre dans la chaloupe avec son frere & deux autres, & le menay au village où on fait le commerce. En descendant la riviere, nous remarquasmes qu'il y avoit dans les autres canots des Noirs qui avoient sur leurs mantres des morceaux d'étoffe de couleur, on nous dit que c'estoient les gardes du Roy. Estant arrivé je le fis mettre à terre, & je fus à bord rendre compte de ma negociation, où apres avoir disné, le Capitaine & moy fusmes revoir le Roy, qui nous receut avec de grandes amitez: nous les trouvasmes qu'ils n'avoient pas encore disné, il se le fit apporter devant nous, c'estoit les deux poules qu'il avoit fait tuer pour moy, qui estoient bouillies dans un pot avec du piment, il s'assit sur sa natte, & fist seoir le Chevalier d'Hailly aupres de luy, de sorte que sa table estoit la terre, & sa nappe ou sa serviette estoit sa mante, il mangea dans cet estat d'un fort bon appetit, & apres qu'il eust disné, nous le vismes faire justice, où l'affaire fut long-temps plaidée devant luy, ceux à qui estoient les affaires estoient à genoux, & ceux qui plaidoient estoient assis, & quand tout le plaidoyé fut fait, il prononça le jugement sans que pas une des parties en murmurast.

En suite pour nostre égard il nous donna sa parole que si nous voulions mettre des Marchandises à terre, nous le pouvions avec assurance, & que mesme il nous donnoit permission de tuer ceux qui nous feroient du desordre. Il témoigna aussi souhaiter que nous voulussions nous établir dans ses terres, que si nous le voulions il nous feroit ayder à bastir une maison, & que pour nos seuretez il enverroient des ostages en Europe: nous luy tesmoignasmes nos reconnoissances, luy faisant boire dans tout nostre séjour beaucoup d'eau de vie.

Après avoir fait nos rafraischissements , nous mîmes à la voile , & ayant passé le Cap de Palme , nous trouvâmes une grande différence dans les courants qui nous portoient à l'Est , de sorte que lors que l'on a passé ce Cap , qui est à quatre degrez huit minutes de latitude , & à quinze degrez de longitude , il est de nécessité pour s'en retourner en Europe , de passer la ligne , & gagner trois ou quatre degrez de latitude Sud , pour chercher les vents qui soufflent à l'Est , Suest , & où ils sont certains.

Après que l'on a doublé ce Cap , on découvre toujours le même pays , fort uny , & couvert de bois , mais les mœurs des peuples bien différentes des autres ; car ceux-cy mangent les hommes : c'est pourquoy les estrangers n'y mettent pas pied à terre ; cependant malgré leur cruauté , ils ne laissent pas de venir aux vaisseaux qui passent , mais comme il n'y a point de seureté parmy eux , ils ne s'assurent en personne , car avant que d'aborder le navire , ils tournent tout autour avec leurs canots , en criant , quoa , quoa , & ils n'entrent pas qu'on n'ait fait le même cry : lors ils montent , & il en reste un dans le canot pour le tenir au large avec leurs Marchandises , qui sont de tres-belles dents d'Elephants , & c'est pour cela que l'on a donné à toute cette Coste le nom d'yvoire. De tous ceux qui montent , il n'y en a qu'un qui entre dans le vaisseau , les autres se tiennent dans les aubans , & observent la contenance de ceux du bord , & à la moindre rumeur qu'ils voyent , ils se jettent à la mer , allant dix pas entre deux eaux joindre leurs canots , & après se sauvent d'une grande vitesse , ayant leurs petits bastiments fort legers , & sçachant si bien ramer , qu'il est impossible à nos chaloupes , quelque bien armées qu'elles soient , de les attraper. Ils sont fort souvent en guerre avec leurs voisins , & pour cet effet , les premières Marchandises qu'ils demandent , sont des mousquets & de la poudre , & c'est une Marchandise qui est bien receüe de tous les peuples qui sont en armes. Ces inhumains sont bien-faits de corps , ayant tous les membres proportionnez , ils ont les dents limées & fort aiguës ,

& presque toujours rouges, mâchant continuellement d'une graine qui les entretient dans cette couleur; leur coste peut avoir quarante cinq lieues de long. En suite on trouve celle des bonnes gens, qui n'est pas de grande étendue, & apres la coste d'or, où nous fusmes mouïller à Achin, qui est à l'entrée à quatre degrez quarante-huit minutes de latitude; & à vingt-un de longitude. Les Hollandois y ont un Fort construit sur une petite eminence, ils font ce qu'ils peuvent pour empêcher les autres estrangers d'y faire commerce, mais ceux qui en veulent faire, vont à petites voiles le long de la coste, qui est saine par tout, où les naturels du pays ne manquent pas de porter leurs poudres d'or, n'estant pas assez puissans pour les en empêcher, & mesme, lors qu'ils n'ont point de vaisseaux à leur rade, l'on peut y mouïller esloigné de la Place de la portée du canon. Nous fusmes dans ce lieu trente-six heures, sans y rien voir de particulier, quoy que nous pussions visiter le Gouverneur. Le village qui est sous la forteresse est grand & fort peuplé.

De-là nous fusmes à Boutrou, qui est à quatre degrez trente-deux minutes de latitude, & à vingt-un degrez dix minutes de longitude; Messieurs les Hollandois y ont un Fort, j'y fus voir le Gouverneur, qui a l'air d'un miserable Marchand, je n'y vis rien de remarquable; Le pays commence à estre montagneux, & à mon retour nous levâmes l'anchre pour aller à Sama, qui est à cinq degrez de latitude, & à vingt-un degrez trente minutes de longitude.

Dans cét endroit il y a une riviere assez large, mais elle a peu de profondeur: il s'y trouve des crocodiles, & sur les bords, des civettes. Passé ce lieu, il n'y a plus de bois, toutes les autres forteresses des Hollandois y prennent leurs provisions, & comme ils sont habituez-là, y ayant un Fort, le Gouverneur empesche les vaisseaux des autres Europeens d'en prendre: de sorte que ceux qui font ces voyages, doivent s'en fournir ailleurs. Nous y fusmes deux fois vingt-quatre heures, où le Gouverneur nous donna à manger, & mesme je crois qu'il s'en repentit lors que nous fusmes

dans la Place, étant plus forts que luy, car il nous parut fort inquiet, ce qu'il nous donna de meilleur à son dîné, fust d'un rat de terre, gros comme un cochon de quinze jours.

Pendant que nous étions à terre, il y eut force Noirs qui vinrent dans le vaisseau pour avoir de l'eau de vie, les Officiers qui y estoient leur en troquerent, où ils furent trompez, au lieu de poudre d'or, on leur en donna de cuivre: car ils ont l'adresse de si bien dorer, que ceux qui ne sont pas accoustumez à cette sorte de Marchandise, & n'ayant pas dequoy en faire l'esprouve, y sont infailliblement attrapez: ils en donnerent le jour pout mille escus, dont on auroit eu grand' peine d'en avoir pour cent sols; Il vint aussi cette journée-là des Negres du petit Comendo, nous prier de les aller voir, nous disant qu'ils avoient le cœur François, le lendemain nous fumes motiller devant leur ville, qui est située à cinq degrez six minutes de latitude, & à vingt-un degrez quarante minutes de longitude.

Nous trouvasmes en mettant pied à terre, les habitants sous les armes, pour nous mieux recevoir avec les Commandans du quartier dans l'absence du Gouverneur; ils nous saluerent de trois salves de mousquetades; & en suite nous fumes accompagnés d'une grande troupe d'hommes & de femmes, qui dansoient au son de plusieurs instruments faits d'yvoire, & quelques guittarres à leur mode, tous ces gens estoient comme ceux que j'ay d'épeins, si ce n'est les femmes qui estoient parées de ces escharpes du Levant, & de quantité de clefs pendantes à leurs ceintures; & c'est parmy elles un grand ornement, car il n'y a nulle chose dans leurs maisons où il n'y ait des serrures; Nous marchasmes ainsi par la ville, rencontrant dans tous les cantons des ruës, force danseurs, & passant par une grande place, elle se trouva remplie d'hommes & de femmes, qui dansoient aussi, en criant, Vive France: Enfin, ils nous parurent tous fort contents de nous voir, & nous menerent en une maison que les François avoient bastie autrefois, disant qu'elle estoit à nous, & que nous en étions

les Maistres, nous y restâmes deux heures qui se passerent à les regarder danser : il y avoit des hommes qui avoient pour écharpes des peaux de tigres, & autour des reins, une espee de cotte-de-maille, qu'ils prennent aussi lors qu'ils vont à la guerre, n'ayant que cela de couvert, tout le reste du corps estant nud.

Comme nous sortions de cette maison pour aller nous embarquer, un Noir vint nous dire que le Gouverneur estoit venu de la Cour, qui n'est qu'à quatre lieues de cét endroit, appelé le grand Commendo, où le Roy fait sa demeure ordinaire ; Nous fûmes donc visiter ce Gouverneur, & j'avouë que je fus surpris de ce que je ne trouvay en luy rien de barbare, au contraire, beaucoup d'humanité, & il nous receut bien autrement que tous les autres que nous avions veus. J'avois fort remarqué qu'en entrant dans la Coste d'Or, les peuples estoient plus humanisez que dans les autres lieux : en verité à sa veüe j'eus bonne opinion de luy, & si ces personnes ont la phisionomie engageante, celui-cy l'a plus que tous les Negres ensemble : Il est grand & bien proportionné, marquant dans tous ses membres avoir de la force, n'ayant pas le vilain nez camart, ny cette grosse bouche qu'ont les autres Noirs : ses yeux estoient à fleur de teste, fort ouverts, brillants & pleins de feu. Dans tous, l'on remarque que les traits en sont reguliers, & qu'il y a de la fierté, & beaucoup de douceur : Il nous témoigna que le Roy avoit eu de la joye quand on luy dit qu'il y avoit un vaisseau de France arrivé à cette Coste, & qu'incontinent il luy avoit ordonné de partir, pour nous assurer que nous estions les bien-venus, & que luy en son particulier, souhaittoit nous pouvoir rendre service, nous disant toutes-choes de bon sens : il nous donna en suite audience & à tous ceux qui luy vouloient parler, & sans confusion, n'y ayant dans sa chambre, que nous trouvâmes meublée de sieges, de tables & de coffres, que nous autres François, & les gens du pays estoient dans une espee d'antichambre, où il les faisoit entrer un à un, & en entrant, ils se jettoient à genoux, & luy parloient en cette posture, & apres

& apres avoir receu de luy comme une espece de benediction, ils s'en alloient : les principaux venoient se mettre à genoux à ses pieds, à qui il tendoit la main. Il fut ainsi visité de tous les joueurs d'instruments, qui vinrent à leur tour luy faire la reverence, accompagnez des danseurs & danseuses, il les fit danser dehors pendant qu'il nous donnoit à manger, & assez proprement : il nous proposa d'aller voir le Roy son Maistre, & nous dit que si nous estions dans ce dessein, il nous fourniroit tant d'esclaves que nous voudrions pour nous y porter dans des branles de cotton, c'est leur voiture qui est fort commode & bien douce, allant mesme assez viste; Monsieur le Chevalier d'Hailly le remercia, & luy dit qu'il estoit pressé pour son voyage, & que sans son arrivée il seroit à la voile, que cependant il le prioit de venir à son bord, & qu'il tascheroit de le regaler. Il accepta l'offre qu'il luy fit, en disant qu'il avoit une grande confiance aux François, & qu'il ne s'assuroit pas de mesme aux autres nations. Il nous fit sortir de sa chambre les premiers, & il se trouva à sa porte trois esclaves, qui marcherent devant luy : il y en avoit deux qui portoient chacun un mousqueton, & l'autre portoit sa cotte d'armes & son espée, qui est de fer, & fort coupante, ayant trouvé le secret d'adoucir ce métal : ils les font en sabre, mais elles sont aussi larges que des coûteaux de bouchers : il y avoit à la poignée, qui est faite d'un bois fort pesant, deux testes de lions qu'il avoit luy-mesme tuez de sa main. Nous fumes comme cela jusques au bord de la mer, & en repassant par la place où nous avions trouvé tant de danseurs, je fus surpris de la voir remplie de Marchands qui vendoient des fruits du pays, sçavoir, des ananats, oranges, citrons, bananes, & plusieurs autres dont je ne sçay pas le nom. Il y a du grosbled de Turquie, dont ils font du pain que l'on trouve là tout cuit, & aussi de la farine, du millet, du ris, force racines, du poisson, des noix de Palmes, dont ils font de l'huile qui est en usage le long de cette Coste. On y trouve des draps, & de tout ce que les Europeens leur portent : les marchez se tiennent continuellement tous les jours. L'ayant donc mené dans nostre vaisseau, nous taschâmes de le faire boire, mais il n'y eut pas moyen, nous paroissant fort sobre. Il trouva la connoissance d'un Por-

tugais de l'isle S. Thome, qui avoit fait naufrage en s'en allant en Europe, & comme nostre dessein estoit de passer en cette Isle, Monsieur le Chevalier d'Hailly l'avoit pris dans son bord pour le remettre chez luy. Ce Portugais nous assura que c'estoit le Negre le plus resolu de toute la Guinée, & qu'il avoit forcé le fort de Cabo Corto qui estoit aux Hollandois, & en suite l'avoit vendu aux Anglois, qui le possèdent encore. En parlant ainsi de la guerre, il nous parut tout animé, & nous fit voir sept coups de mousquet qu'il avoit receus sur son corps; Apres qu'il eust resté trois heures de temps avec nous, il tesmoigna vouloir se retirer, on luy fit armer la chaloupe, & lors qu'il prit congé de nous, il nous pria de croire qu'il n'avoit pas le cœur si noir que son corps, & que nous devions estre assurez de toutes les offres qu'il nous avoit faites. Quand il fut embarqué, & que la chaloupe fut desbordée, on luy tira 5. coups de canon qui flaterent fort son humeur martiale. Le lendemain comme nous estions sous voile, il nous envoya dire que les Hollandois estoient resolus de nous faire arrester lors que nous serions au Chasteau de la Minne: nous dismes à son envoyé que nous luy rendions grace de son avis, & que nous pouvions l'assurer que les Hollandois n'oseroient rien entreprendre contre nous, craignant d'offenser nostre Roy. Ce qui les obligea à nous donner cet avis, c'est qu'ils ont dans leur Ville un Commis de Messieurs les Estats, & un autre d'Angleterre qui font chacun leur commerce, & dans toutes les réjouissances qu'ils nous firent, l'Hollandois n'y voulut point paroistre, & mesme tesmoigna du chagrin de la joye que nous tesmoignoient les peuples, & peut-estre aussi, dit quelque chose approchant de cela, de sorte que nous quittâmes ainsi nos bons amis de Commendo, & nous fûmes malgré les menaces que l'on nous avoit fait, mouiller sous le Chasteau de la Minne, à 5. degrez 15. minutes de latitude, & à 21. degrez 55. minutes de longitude. Il y a 2. forteresses, celle qui est sur le bord de la Mer, & l'ancienne qui a esté bastie par les Portugais, l'autre est sur une montagne qui a le commandement sur celle-cy, & ce sont Messieurs les Hollandois qui l'ont construite. Le lieu est de fort grand negoce, le General des Estats y fait sa demeure, & donne les ordres aux Gouverneurs

des places qui sont le long de la Coste. Il nous receut fort honnestement, & nous regala à l'Allemande pendant quatre jours, nous faisant extrêmement boire. Il parut pourtant se défier de nous, car d'abord que nous fûmes entrez dans sa forteresse, les portes nous furent deffenduës quand nous en voulions sortir, & mesme il ne nous estoit pas permis d'entrer dans une autre chambre sans estre suivis de plusieurs esclaves. Il nous demanda bien des fois ce que nous cherchions le long de la Coste, & quoy que nous luy disions que nostre ordre estoit d'escorter les Marchands, & servir les alliez de la Couronne, il en conjecturoit toujours autre chose, n'ayant pas accoustumé de voir les vaisseaux du Roy dans ces pays: enfin, tout se passa en bonne intelligence. Monsieur d'Hailly luy fit des presens, & il en receut de luy, entr'autre un oiseau fort curieux, nommé l'oiseau couronné. Il estoit haut de quatre pieds, ayant le corps gros comme un coq d'inde, & le plumage noir & blanc, le col fort long, & les plumes longues & pointuës, sa couronne faisoit un grand tour comme des soyes de sanglier de couleur jaune, meslée d'un peu de noir. Entre sa couronne & son bec, il y avoit comme une toque de velours, & ses yeux estoient tirans sur le citron, & tout au tour de la largeur d'une piece de trente sols, c'estoit une peau tresfine & plus blanche que la neige: ses oreilles estoient d'une couleur de chair la plus belle du monde qui venoit jusques par dessous la gorge. A la verité, c'est l'oiseau le plus remarquable que j'aye jamais vû, je vis aussi une tourterelle qui avoit quelque chose de particulier, puis qu'elle estoit extrêmement verte, & qu'elle avoit les yeux, les pieds, & le bec rouges.

Pendant nos débauches, les Negres qui sont dans le village qui est dessous les forteresses, prirent les armes, & vinrent au nombre de trois ou quatre cens avec leurs drapeaux déployez, faire l'exercice au pied de la place. Je crus qu'ils faisoient cela par son ordre, mais il nous dit que c'estoit d'eux mesmes, & qu'ils estoient sous, faisant à toute heure, de jour & de nuit, des assemblées. Il est vray que cette nation me parut avoir de grandes joyes, estant toujours en dansant: ils nous donnerent du divertissement dans leur exercice, les voyant aller à la charge, comme s'ils avoient voulu tirer sur des canards à travers des

buissons. Ils font aussi toutes leurs guerres par surprise, ne donnant jamais tous à la fois, mais se debandans à droit & à gauche, & quand ils ont bien rampé à terre, & tiré leurs coups de mousquets, qui ne manquent jamais, ayant de meilleure meche que la nostre, qui est faite d'escorce d'arbre, ils font trois sauts en arriere, & puis courent d'une si grande vitesse, qu'ils sont dans un moment à leur enseigne. Je crois que s'ils avoient des ennemis en queue le ralliement ne seroit pas sans confusion, quoy que dans le temps que les Hollandois chasserent les Portugais de ces pays là, ils se battirent fort vigoureusement, & donnerent beaucoup de peine à les vaincre.

Après que le Commandant Negre eut achevé son exercice, il vint voir le Chevalier d'Hailly qui estoit dans la forteresse avec le General Hollandois, à qui il demanda permission de nous donner le divertissement de la musique qu'il avoit avec luy, estant composée de plusieurs trompettes d'ivoire, faisant un bruit enragé : mais cependant, l'on s'appercevoit d'une espece de simphonie, car chacune avoit différent ton. Le Sieur d'Hailly le pria le lendemain d'aller dîner à son bord, il en pria aussi les Officiers Hollandois, & que pour leur seureté il y auroit des Officiers du vaisseau qui resteroient à terre, ils en eurent congé du General, & tout le monde de part & d'autre fit bien son devoir.

Estant donc bien satisfaits de nostre séjour, nous mîmes à la voile, & fûmes mouiller entre le Cap de Cabo Corfo & le fort de Frederisbourg qui sont à 600. pas l'un de l'autre, à 5. degrez 15. minutes de latitude & à 22. degrez de longitude. Nous avons déjà dit que les Anglois avoient achepté de nos amis de Commendo le fort de Cabo Corfo, de sorte qu'ils y ont un general, & les Danois en ont aussi un à Frederisbourg qui est à eux. Nous fûmes les voir, & un chacun nous regala, & nous fîmes grand' chere : il y eut des presents donnez de part & d'autre, le General des Danois donna un crocodile & un aigle d'or couronné. Pour les naturels habitans du pays, ils n'ont rien de dissemblable entr'eux, du moins je n'y trouvay nulle difference, dans 3. jours que nous restâmes-là. Le Roy de Sabou qui est entre les Danois & les Hollandois, nous envoya visiter par un de ses Officiers, qui avoit au poulce de la

main droite un anneau d'or, qui representoit un oiseau: il nous pria de la part de son Maistre de nous donner la peine de l'aller voir, & qu'il se trouveroit sur le bord de la Mer, dans un village qui estoit de sa dépendance; mais les voisins en prirent de l'ombrage, & nous firent voir qu'ils s'estoient toujours défiez de nous, car le General des Hollandois ordonna au Gouverneur de Nassau, qui est un Fort sur les limites de la terre de ce Roy, de ne pas nous laisser entrer dans sa place. Monsieur le Chevallier d'Hailly voyant que nous leur estions suspects, ne voulut pas rester d'avantage le long de cette coste, d'autant qu'il avoit appris qu'il n'y avoit pas de vaisseaux François, & que ceux que nous devions aller prendre à Ardres estoient partis. Pendant que l'on mettoit à la voile, il escrivit une lettre de civilité à ce Roy, car, quoy que cette nation ne sçache pas lire, ils se tiennent fort honorez lors qu'on leur escrit, le témoignant assez par le grand soin qu'ils ont de conserver les lettres.

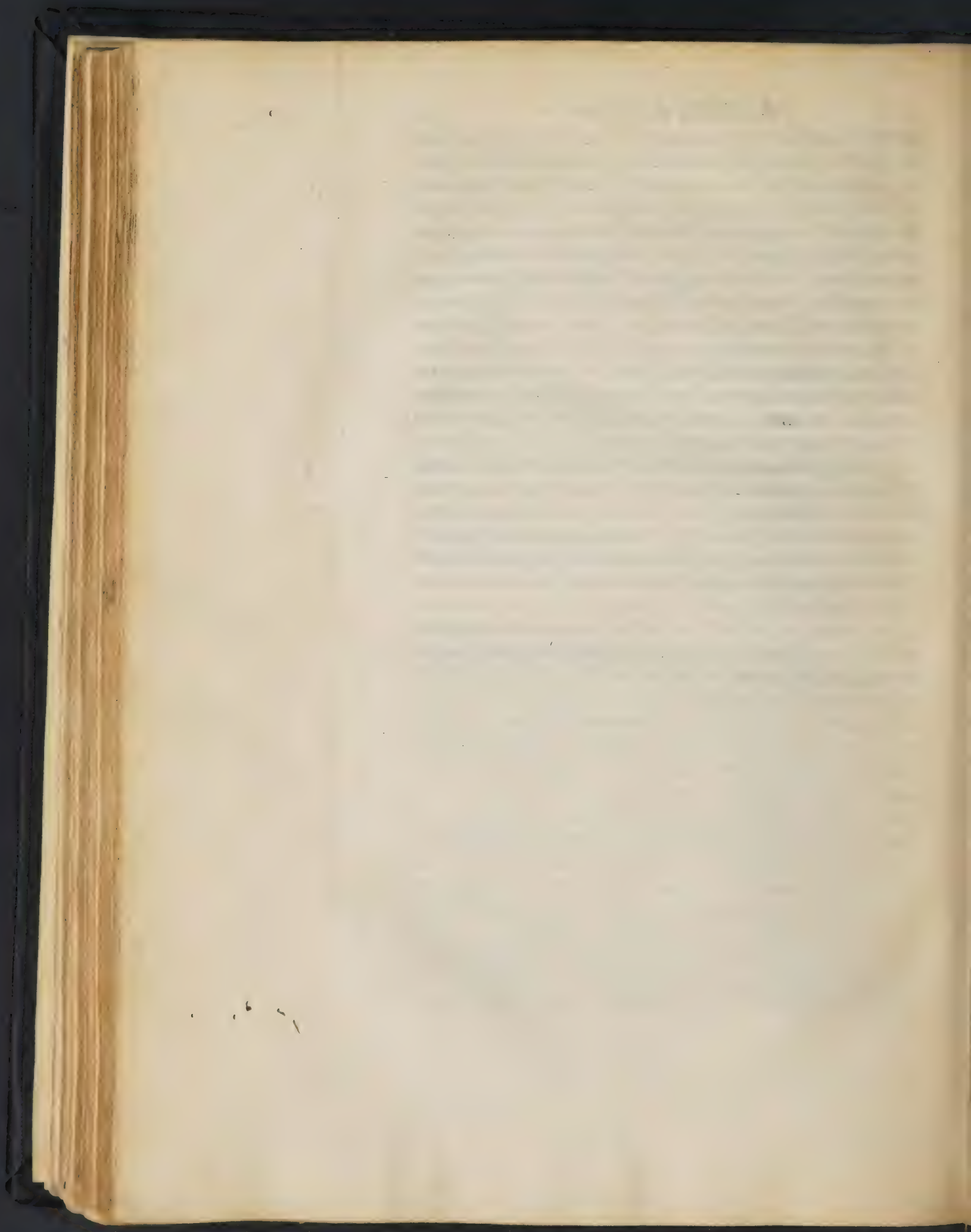
Ayant donc mis à la voile, nous prîmes nostre route droit à l'isle de S. Thome, où nous trouvâmes quantité de rafraîchissements, sçavoir, des bœufs qui se donnent à huit escus piece, des moutons, des cochons, & des poules à six sols la paire, & force gibier: avec tout cela les Portugais qui y sont establis font tres-meschante chere, se contentans d'une salade avec des œufs confits à leur repas: pour du pain, ils se servent de bananes, qui est un meschant fruit, & ne boivent que de l'eau: ils ont continuellement un autre fruit du pays dans la bouche, qu'ils mâchent pour trouver l'eau meilleure, pour moy, je ne la trouvay jamais bonne, à cause que les fruits me laissoient une amertume dans la bouche, mais ils disent que c'est le proverbe, & ils le croient si salutaire à l'estomach, que ceux qui n'ont pas déjeuné prient les gens qui en mangent de leur hallener dans la bouche; enfin, ils vivent tres-miserablement, aussi ont-ils des visages de gens déterrez. Il est vray que leur Isle est l'endroit du monde le plus mal sain, du sentiment de tous ceux qui ont voyagé: quand les estrangers y viennent, ils ne doivent pas decoucher de leus vaisseaux, & sur tout, ne point avoir la compagnie des femmes, c'est pour eux une chose mortelle, parce que dans l'action il se fait une si grande dissipa-

tion d'esprits, que le corps en est tout extenué, & en devient si foible que l'on en meurt au bout de trois semaines. J'en ay vû des experiences dans nostre bord, & ceux qui n'en sont pas morts, ont esté plus de quatre mois sans pouvoir se remettre, faisant beaucoup de sang par la verge. Je crois que les femmes Portugaises ne seroient pas si dangereuses, mais comme on les voit moins souvent qu'en Portugal, on a affaire aux naturelles du pais, qui sont des Negresses extrêmement chaudes: elles sont soumises aux loix & à la Religion Chrestienne, & quoy que fort débauchées, elles ne voudroient rien faire avec un heretique: car à un de nos Officiers qui les voulut voir, elles luy demanderent s'il estoit Catholique Romain, & luy dirent que si elles sçavoient qu'il ne le fust pas, elles se donneroient bien de garde de faire cela avec luy, ne voulant pas faire une si grande offence à Dieu. Nous trouvâmes les Portugais en republique, c'est à dire que 7. ou 8. des principaux gouvernoient toute l'Isle, qui peut avoir 15. lieües dans sa longueur, & dix dans sa largeur, car ils avoient envoyé leur Gouverneur en Portugal, apres l'avoir retenu long-temps prisonnier, demandant à leur Roy de leur faire justice de toutes les plaintes qu'ils faisoient de luy. Il y a dans l'Isle un Evêché, toutesfois sans Evêque. Il y a aussi un Chapitre où les Chanoines font regulierement l'Office. Tout le monde sçait que leur exterieur pour la Religion est fort éclatant, mais que leur vie particuliere ne correspond pas à toutes ces belles apparences. Nous y demeurâmes 11. jours à faire nos rafraischissements, où nous receûmes de Messieurs les Portugais, toutes sortes d'assistance, nous mîmes à la voile tres-contens d'eux, mais encore beaucoup plus de nous en retourner en France. En passant la ligne pour aller chercher les vents du Sud, nous y fûmes tous baptisez avec grande ceremonie, il n'y eut que le Capitaine & le Maître Canonier qui en furent exempts, à cause qu'ils l'avoient passée autrefois, la joye que nous avions eüe en mettant à la voile fut fort moderée par des vents contraires, qui nous firent voir malgré nous des terres australes, sçavoir le Cap de Conpongouvalve, qui est à un degré de latitude Sud, & à 33. degrez 35. minutes de longitude, de sorte que nous demeurâmes 18. jours à faire 60. lieües, & apres que nous eûmes gagné la

hauteur de trois degrez , comme j'ay dit cy-dessus , nous trouvâmes les vents de Sud , Suest & Est , qui nous faisoient faire reglement toutes les 24. heures 40. à 50. lieuës, toujours dans la parallele de trois degrez Sud , jusqu'au 15. degre de longitude Ouest , où nous repassâmes la ligne pour revenir dans nostre Patrie , & nous fûmes six jours pour nous eslever à trois degrez Nort , & on a la mesme difficulté à les gagner que l'on a au Sud , les vents ne faisant que varier , & cela va du plus au moins , l'on est assuré qu'ils ne sont pas toujours favorables , mais à trois degrez de part & d'autre , on les trouve Alizées , qui portent au Nord-Ouest , faisant deux ou trois lieuës par heure , sur tout dans la partie du Nord , où nous les avons trouvez bien plus grands que dans celle du Sud ; mais beaucoup moins de pluye.

Tout ce qui est à craindre dans ces navigations , sont les calmes , à cause que dessous la ligne ils durent quelquesfois trois semaines , le beau temps pour ces voyages , c'est nostre hyver , car dans l'esté lors que le Soleil est dans la partie Boreale , il cause dans tous les pays qui sont entre le tropique du Cancer jusqu'à la ligne , des orages & des foudres furieux , avec des pluyes continuelles durant cinq mois.

Je n'ay rien à dire des Isles Antiles , ce sont des voyages si communs que la moindre particularité en est connue presque à tous les Europeens.





RELATION

DE L'ORIGINE,

MOEURS, COUSTUMES

RELIGION, GUERRES ET VOYAGES

DES CARAIBES, SAUVAGES

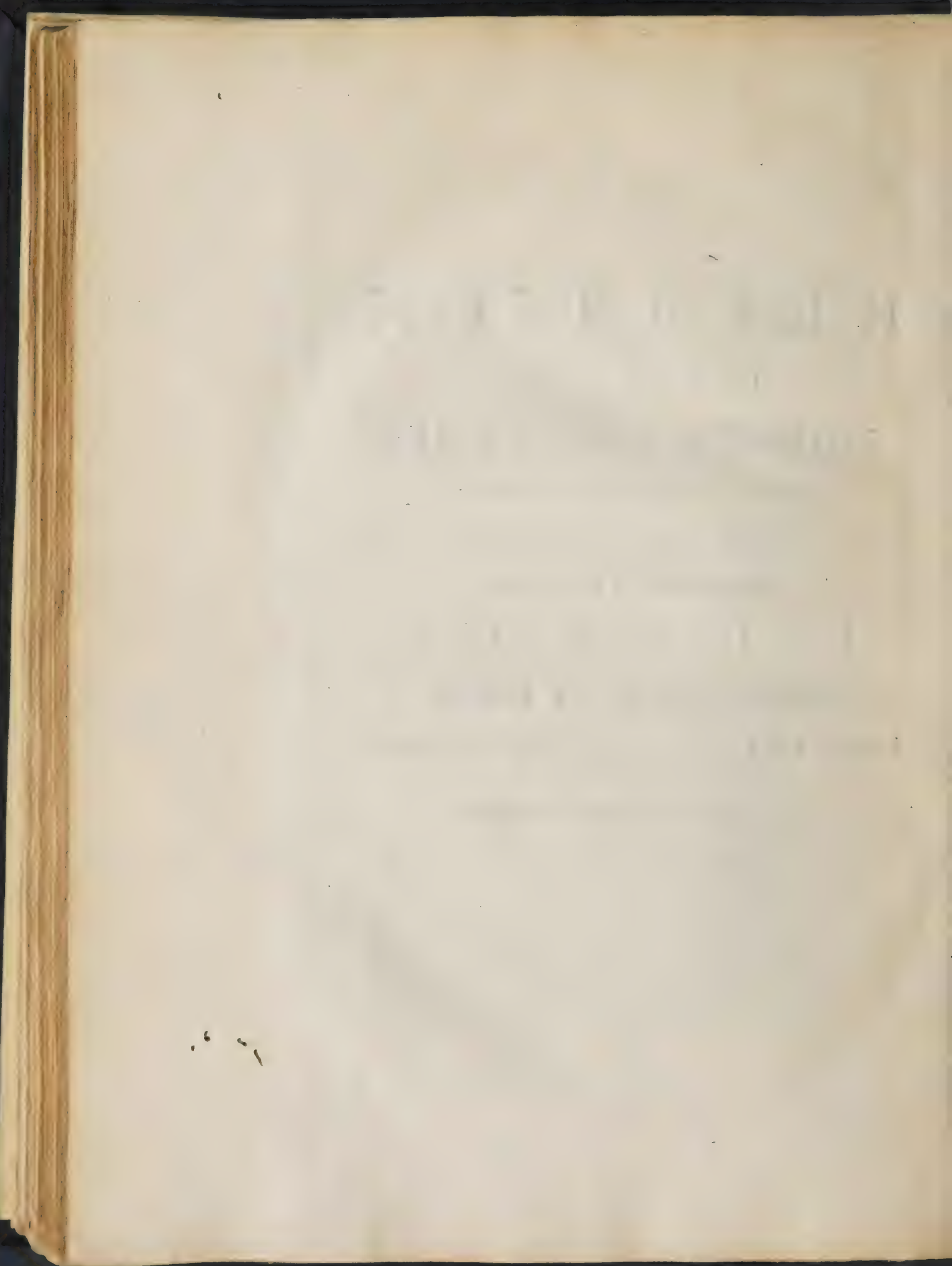
DES ISLES ANTILLES

DE L'AMERIQUE

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

Employé à la Conversion des Caraïbes, étant avec le
R. P. Simon Jésuite;

Et tirée du Cabinet de Monsieur Blondel.





*RELATION DE L'ORIGINE,
Mœurs, Coustumes, Religion, Guerres, &
Voyages des Caraïbes, Sauvages des
Isles Antilles de l'Amerique.*



Ly a un si grand nombre de Relations des Isles, qu'il est inutile de repeter ce que l'on en a dit tant de fois. S'il semble néanmoins que je le fasse en quelques rencontres, c'est qu'on a representé les choses autrement qu'elles ne sont, faute de les avoir veuës, ou pour quelques raisons & considerations, ils nous les ont déguisées, & dit plus ou moins qu'il n'y en avoit. Je ne pretens pas parler icy de l'air, du climat, & de la nature du pais; d'autres en ont assez parlé, je fais seulement quelques remarques pour satisfaire ceux qui le desirent sur les coustumes & superstitions des Sauvages, & ce que j'en diray, je le puis asseurer veritable pour la grande habitude que j'ay eüe avec eux, & pour avoir esté assez curieux d'y prendre garde & de m'en informer. Cette curiosité n'est pas blâmable lors qu'on en tire quelque profit; car quand je considere que les Caraïbes sont hospitaliers, sans ambition, tres-simples, sans avarice, tres-sinceres, sans larcin, sans fraude, sans blasphemes, sans menfonges, je ne peux que les admirer, & les imiter en leur morale quant aux points cy-dessus; car s'ils ont leurs perfections, ils ont aussi leurs vices, dont nous parlerons dans la suite de ce discours. Lors que je considere leur aveuglement, & qu'ils n'ont ni foy, ni loy, ni Roy: je me sens obligé de remercier mon Createur de m'avoir donné la connoissance d'un Dieu, & fait naistre dans la vraye Religion, & sujet du plus grand Roy du monde.

De l'Origine des Caraïbes.

JE ne m'arrestera pas à rechercher l'origine & l'extraction des Caraïbes, sauvages insulaires de l'Amerique, puis qu'eux-mesmes n'en sçavent rien. Ils sont aussi peu curieux du passé que de l'avenir, & les Auteurs en parlent si diversement que je n'y voy que de l'obscurité, & peu de certitude. Quelques-uns-mesme se sont imaginé qu'ils descendoient des Juifs; parce que effectivement leurs parentes leurs sont naturellement destinées pour femmes, & qu'ils ne mangent point de porc.

De vieux Sauvages m'ont dit qu'ils venoient de Galibis de terre ferme, voisins des Aloüagues leurs ennemis; parce que le langage, les mœurs, & la Religion ont beaucoup de conformité avec les leurs, & qu'ils avoient entierement détruit une nation en ces Isles, à la reserve des femmes qu'ils prirent pour eux, & que c'est le sujet pourquoy le langage des hommes n'est pas semblable à celuy des femmes, en plusieurs choses. Je croy aussi que ce qui en fait les Relations si differentes vient de ce que depuis que les Caraïbes frequentent avec les étrangers ils changent de coustumes & de maniere d'agir, & renoncent à ce qui leur estoit le plus en recommandation. Il y en a toutefois qui ne changent point, & ceux-là disent aux autres que la cause de tous leurs malheurs, de leurs maladies, & de la guerre que les Chrestiens leur font, vient de ce qu'ils ne vivent plus en Caraïbes.

De leur Religion, & la pensée qu'ils ont de la Creation du Monde, & des Astres.

QUoy qu'ils ayent l'esprit extremement changeant, tres-leger, & inconstant dans toutes leurs entreprises, neanmoins ils sont de l'humeur des Heretiques en matiere de Religion; car ils sont si obstinez & attachez à leur Chemeen, & à toutes leurs autres superstitions, que tout ce qu'on peut dire pour leur faire voir que c'est le Diable qui les trompe sous ce nom, n'est pas capable de les en faire demordre: ils n'ont non plus que les Calvinistes, ni Prestre, ni Autel, ni Sacrifice; ce qui ne se voit point je croy chez tous les autres

res Payens. Ils ont étouffé par leurs passions brutales, par leurs mœurs barbares, & par leur vie de bestes, toute la connoissance, & les lumieres que la nature donne de la Divinité, ce qui est étonnant, & ce que je ne croirois pas, si je ne le voyois tous les jours, & que depuis vingt ans qu'on les presche, ils ne veulent point croire, ni reconnoître leur Createur, & le principe de tout bien. Ils craignent celuy du mal qui est le Diable qu'ils nomment Maboïa, mais ils ne luy rendent aucun culte.

A entendre plusieurs de leurs Fables, il y a lieu de croire qu'ils ont esté autresfois éclairés de la lumiere de l'Evangile; outre que ce qu'ils racontent de Louquo qu'ils estiment avoir esté le premier homme & Caraïbe seroit ennuyeux, il seroit aussi contre la bien-seance & pourroit choquer les oreilles chastes: j'en rapporteray seulement quelque chose.

Louquo estoit le premier homme & Caraïbe, il ne fut fait de personne, il descendit du Ciel icy bas où il vécut long-temps. Il avoit un gros nombril d'où il fit sortir les premiers hommes de mesme que de sa cuisse faisant une incision. Il se passa bien des histoires durant sa vie qui seroient honteuses, & infames à reciter. Il fit les poissons de raclures & petits morceaux de Manioc, qu'il jeta à la mer, & les gros des gros morceaux: il ressuscita trois jours après sa mort, & retourna au Ciel: les animaux terrestres sont venus depuis, mais ils ne sçavent d'où.

Les Caraïbes autresfois vivoient long-temps, & si ils ne point vieillissoient, ils mouroient sans estre malades, aussi ne mangeoient-ils que du poisson qui est toujours jeune, & ne vieillit point.

Ils trouverent depuis un petit jardin de Manioc que Louquo avoit laissé; mais ne reconnoissant point cette plante, un Vieillard leur apparut qui leur en enseigna l'usage, & leur dit qu'en rompant le bois par petits morceaux, & les fourrant en terre, il en reviendroit d'autres racines. Ils disent qu'au commencement ce Manioc n'estoit que trois mois à rapporter, qu'après il en fut six, & enfin neuf, comme il fait à present devant qu'il soit bon à faire du pain ou Cassave qu'ils nomment Aleba, & les femmes Marou.

Ils croient que le Ciel a esté de tout temps, non la terre,

6. *Relation de l'Origine, des Mœurs, &c.*

& la mer, ni l'une ni l'autre dans le bel ordre où ils sont à présent. Leur Moteur & premier Agent Louquo avoit fait premierement la terre molle unie sans montagne, ils ne peuvent dire où il en a pris la matiere. La Lune suivit incontinent qui estimoit tres-belle, mais après qu'elle eut veu le Soleil, elle s'alla cacher de honte, & depuis ne s'est montrée que la nuit.

Tous les Astres sont Caraïbes : ils font la Lune masculin, & la nomment Nónun, & le Soleil Huóiou : ils en attribuent les Eclipses à *Mapoia*, au Diable qui tâche à les faire mourir, & disent que ce méchant seducteur par surprise leur coupe leurs cheveux, & leur fait boire le sang d'un petit enfant, & que quand ils sont entierement éclipsés, c'est lors qu'ils sont beaucoup malades, & qu'eux n'estant plus échauffez de ses rayons & de sa lumiere deviennent aussi malades.

Ils estiment plus la Lune que le Soleil, & à toutes les nouvelles Lunes d'abord qu'elle commence à paroître ils sortent tous de leurs Cases pour la voir, & s'écrient : Voilà la Lune. Ils prennent certaines feuilles d'arbres qu'ils plient comme un petit entonnoir, & font distiller dans leurs yeux quelque goutte d'eau, en la regardant ; cela est tres-bon pour la veüe. Ils reglent leurs jours par la Lune comme les Turcs, & non par le Soleil, au lieu de dire un mois, ils disent une Lune : ils ne disent point, combien seras-tu de jours à ton voyage ? mais combien dormiras-tu de nuits ?

Leurs jettons sont leurs doigts : pour exprimer douze, ils montrent les deux mains & deux doigts d'un pied : si le nombre excède les pieds & les mains ils sont bien empeschez, ils disent Tamieati, beaucoup, & si il y a une grande quantité, ils montrent leurs cheveux, ou une poignée de sable. Quand il faut aller à la guerre, & se trouver au rendez-vous à jour nommé, ils prennent chacun un nombre de pierres selon leur resolution, les mettent dans une Callebasse, & à chaque matin ils en ostent une, & lors qu'il n'y en reste plus, c'est à dire que le temps arresté pour partir est expiré, & qu'il se faut mettre en campagne. Quelquesfois ils font des marques sur un morceau de bois, ou bien chacun autant de nœuds en une petite corde, & en dénoient un chaque jour.

Au commencement la terre estoit donc molle, le Soleil l'a endurcie de mesme que celle du Ciel; car il y a la haut de plus beaux jardins qu'icy, de belles Savannes, de belles Rivières: l'Oüicou y coule sans cesse (breuvage comme de la Bierre) l'on n'y boit point d'eau, les cases, & les maisons y sont mieux faites où demeurent leurs Zemeens, & eux aussi après la mort: ils ont là plus de femmes qu'icy, & quantité d'enfans. L'on n'y travaille point, tout y vient sans semer, l'on n'y fait que boire & danser, & on n'y est jamais malade.

Ce qu'ils disent de l'origine de la mer, & de la Creation, & generalement de toutes les eaux, a rapport en quelque façon au deluge. Le grand Maistre des Chemeens qui sont leurs bons esprits, fâché & en colere de ce que les Caraïbes de ce temps estoient tres-méchans, & ne luy offroient plus de Cassaves, ni d'Oüicou, fit pleuvoir plusieurs jours si grande quantité d'eau qu'ils furent presque tous noyez, hors quelques-uns qui se sauverent dans des petits batteaux & Piraugues sur une montagne qui estoit pour lors l'unique. C'est le deluge de l'Ouragan qui a fait les Mornes les Pitons, & les Falaizes que nous voyons. Mornes, sont des collines, Pitons, sont de hautes roches pointuës ou hautes montagnes en forme de pains de sucre. C'est luy qui a séparé les Isles de terre ferme. Si vous leur demandez d'où viennent ces eaux, ils vous répondent qu'il y a la haut des rivières, & que les premieres eaux viennent de l'urine & de la sueur des Zemeens, & c'est la cause de la salure de la mer, & que ce qui fait l'eau douce, c'est qu'elle se dérobe de la mer par dessous terre, & s'y purifie.

Racumon estoit un des premiers Caraïbes que Louquo fit. Il fut changé en gros serpent, & avoit la teste d'homme: il estoit toujours sur un Cabatas, qui est un gros arbre fort dur, haut & droit: il vivoit de son fruit qui est une grosse Prune ou petite pomme, & en donnoit aux passans: il est maintenant changé en Estaille.

Savacou estoit aussi Caraïbe, il fut changé en Erabier qui est un gros Oyseau, c'est le Capitaine des Ouragans, & du Tonnerre; c'est luy qui fait la grande pluye; c'est aussi une Estaille.

8 *Relation de l'Origine , des Mœurs , &c.*

Achinaon Caraïbe à present Estaille, fait petite playe & grand vent.

Couroumon Caraïbe aussi Estaille fait les grandes *Lames* à la mer & tourne les Canots. Lames à la mer sont les longues vagues qui ne sont point entre-coupées, & telles qu'on les voit donner en terre tout d'une piece d'un bout d'une plage à l'autre : de sorte que pour peu que le vent soit fort, une chaloupe ou un canot ne sçauroit presque aborder terre sans tourner, ou estre emplis d'eau. C'est luy aussi par son vent qui fait le flux & reflux de la mer.

Chirities, la Poussiniere, ils comptent, & observent les années par cette constellation; ils ne peuvent dire néanmoins combien il y a que les premiers de leur Nation vinrent du continent habiter les Isles: ils ne peuvent dire non plus l'âge qu'ils ont, ils ne marquent rien de tout cela, & ne font point d'estat de toutes ces connoissances. Ils ne se mettent aussi gueres en peine d'où nous venons, ils nous appellent Balanaclé; c'est à dire hommes de mer, & croyoient effectivement que nous estions nez de la mer, & que nous n'avions point d'autres demeures que celles des navires. Ils pensent à cette heure que nous sommes d'un autre monde, & que nostre Dieu n'est pas le leur qui a fait le Ciel & la terre, & non leur país.

Comme ils n'ont jamais creu qu'il y eût d'autres terres que la leur, la premiere fois qu'ils virent des navires, & entendirent du canon, ils croyoient que c'estoient des Diables, & que le navire, & les hommes qui estoient vestus & bastis autrement qu'eux, sortoient du fond de la mer & venoient pour les enlever, & prendre leur terre, ils se fauvoient dans les bois. Ils ont reconnu depuis qu'ils se trompoient en un point, & que l'autre est veritable: ils voudroient que nous n'eussions jamais mis le pied dans leur país, & quelque mine qu'ils fassent, ils nous ont en aversion, mais ils ne sont plus à craindre: car il y en a bien de détruits. Je croy qu'il y en a encore bien quatre mille: de vingt ou trente Isles qu'ils possédoient, ils n'en occupent maintenant que deux ou trois. Les François, les Espagnols, les Anglois, & les Flamans les ont presentement toutes. La premiere fois qu'ils virent un homme à cheval, ils croyoient que le cavalier,

& le cheval estoient tout d'une piece, & que l'homme estoit dela beste, ils ne regardoient que de loin marcher cette machine, & encore presentement, il y en a qui n'osent en approcher : il y en a mesme à saint Vincent qui n'ont pas encore veu des Chrestiens, il est bien difficile que dans ces sortes de Relations l'on ne fasse quelque digression, retournons à nos Astres.

Ils appellent le Soleil gouverneur des Estoilles, & disent bien que c'est luy qui par sa grande lumiere empesche qu'elles ne paroissent le jour. Ils croient neantmoins qu'elles se retirent, & que la nuit elles descendent : les Eclairs se font par *Savacou* lors qu'il souffle le feu avec une grande canoniere : le Tonnerre se fait lors que le Maistre ou le Capitaine des *Zemeens* chasse d'autres petits *Zemeens* qui ne sont pas *Mamigat* ; & c'est lors qu'ils s'enfuyent, & qu'ils tombent de peur qu'on n'entende ce grand bruit : ils font aussi trembler la terre, & ils y sont changez en bestes, ils craignent étrangement & se cachent quand il tonne.

Coïalina est Capitaine des *Chemeens* : *Limacani*, Comete envoyè par le Capitaine des *Chemeens* pour faire mal quand il est fâché.

Joulouca Arc-en-Ciel *Chemeen* qui se nourrit de poissons, de Lezards, de Ramiers, de Colibris, il est tout couvert de belles plumes de toutes couleurs, particulièrement la teste ; c'est ce demi-rond, & ce cercle qui paroist, les nuées empêchent de voir le reste du corps. Il fait malades les Caraïbes quand il ne trouve point à manger là haut ; si cette belle Iris paroist lors qu'ils sont en mer, ils la prennent en bonne part & disent qu'elle vient pour les accompagner, & leur donner bon voyage, & lors qu'elle paroist à terre, ils se cachent dans leurs Cases, & pensent que c'est un *Chemeen* étranger qui n'a point de Maistre ; c'est à dire de piaye que j'expliqueray ensuite ; & ainsi qu'il ne peut faire que du mal par les mauvaises influences, & cherche à en faire mourir quelqu'un.

Du Chemeen & de Mapoia, qui sont leurs bons & mauvais esprits, & quelques-unes de leurs superstitions Diaboliques.

Pour faire voir que les Caraïbes sont des hommes bestes, ou plutôt des bestes qui ont la figure d'hommes; c'est qu'ils ne voudroient jamais aller jouir de ces délices qu'ils disent estre la haut, parce qu'il faut mourir, & comme ils n'ont d'autres desirs que ceux de la vie presente, aussi est-ce pour la mesme raison qu'ils se fâchent lors qu'on leur parle d'aller en Paradis: ils ne veulent point laisser les biens presens pour les biens avenir, quitter ce qu'ils possèdent pour ce qui est inconnu; laisser les plaisirs qui les touchent toujours, pour les délices eternelles qu'ils voyent pas, & ne chatoüillent pas leurs sens.

Ils ont grand soin de leur santé, & apprehendent tellement la mort qu'ils ne veulent pas mesme qu'on en parle, de crainte qu'elle ne vienne plutôt: ils se donneroient volontiers au Diable pour vivre long-temps, ils ne nomment jamais le nom des défunts de peur d'estre obligez de penser à la mort, ce qui les feroit malades aussi-tôt; mais ils disent le mary d'une telle, ou la femme d'un tel est morte.

Il y a certain bois de la moëlle duquel ils n'osent se frotter le corps ou le menton, cela, disent-ils, leur feroit venir la barbe, & vieillir avant le temps.

Ils n'ont aucune maladie qu'ils ne se croient estre enforcelez, & seulement pour un mal de teste, ou un mal de ventre, s'ils peuvent attraper celle qu'ils soupçonnent, ils la tuent ou font tuer; c'est ordinairement une femme, car ils n'osent attaquer si librement un homme. Mais devant que de la faire mourir ils exercent d'étranges cruautéz sur cette pauvre malheureuse: les parens & amis la vont prendre, luy font fouiller la terre en plusieurs endroits, la mal-treatent jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'ils croient qu'elle a caché, & souvent cette femme pour se délivrer de ces bourreaux avouë ce qui n'est pas, ramassant plusieurs morceaux de coquillage, de *Burgans*, *Lembies Arabes*, ou quelques arrestes de pois-

sons. Butgos est une espece de coquillage fort commun dans les Antilles , & dans la terre ferme , & qui se trouve sur le bord de la mer. Lembies sont ces grosses coquilles qu'on voit à Paris en parade sur les boutiques de quelques Apothicaires. Ces Lembies leur servent à deux usages ; sçavoir de trompettes par le moyen desquelles on les entend souvent d'une grande lieuë , & mesme de plus loin. Ils ont des tons par lesquels ils font entendre leurs besoins , le succez de leurs entreprises ou de guerre , ou de chasse , ou de pêche ; & suivant lesquels leurs femmes souvent une heure ou deux avant qu'ils arrivent preparent , ou la chaudiere , ou le boucan , ou dequoy les penser s'ils sont blessez ; & pour achever de dire l'usage des Lambies , quoy que cela nous engage à une digression un peu longue ; on ne sera pas fâché d'apprendre icy que la patience fabuleuse de Griselidy n'approche pas de la leur en la fabrique de certains colliers dont ils se parent en leurs festes , & jours de ceremonies. Ils les appellent Clibat , & les sauvages de Canada Pourcelaine , ce sont de petites pieces de ces Lembies qu'ils usent sur des cailloux jusqu'à ce qu'elles soient devenuës rondes d'environ deux lignes de diamettre , & demie ligne d'épaisseur dans un de ces colliers d'une raisonnable grandeur ; car ils en font plusieurs rangs en écharpe , il y entre trois à quatre mille de ces pieces dans chaque collier , & ils n'en sçauroient faire une en sa perfection , & la percer avec les outils dont ils se servent en moins de trois jours : il est vray que dans le grand nombre , on n'y trouvera pas une inégalité de l'épaisseur d'un cheveu , comme il paroist par la 1. Figure. *Voyez 1. Figure.*

Ils font encore de ces sortes de colliers de pieces de noyaux de Palmiers noirs , & luisans comme du jayet quand ils sont polis : les pieces en sont un peu plus longues , & ont moins de diamettre , & sont dentellées sur les extremittez , comme il paroist par la 2. Figure. *Voyez 2. Figure.*

Lors donc que les femmes prises pour Sorcieres ramassent les fragmens de Burgaux , & de Lambies ou de Erabés , ils disent que c'est le reste qu'ils ont mangé , que cette pretenduë Sorciere avoit mis dans la terre. Après ils luy font des taillades sur le corps , leurs dents d'Agouty la mettent toute en sang , puis la pendent par les pieds , luy fourent du Pi-

man, qui est une espece de poivre tres-fort, dans la nature, luy en frottant les yeux, & la laissent plusieurs jours sans manger; enfin un de ces bourreaux vient à demy yvre qui luy casse la teste d'un bouton, ou massüe, & la jettent à la mer. Je le sçay pour en auoir sauvé deux de leurs mains.

Ils font le Chemeen qu'ils estiment, comme a esté dit, leur bon esprit; c'est à dire qu'ils consultent le Diable par l'entremise de leurs Magiciens ou Medecins Piaye ou Boyé qui les abuse sous ces noms, & ils font cette damnable ceremonie en plusieurs rencontres. Premièrement sur le succez de leurs maladies pour avoir la santé, pour sçavoir où ils sont lors qu'ils se sont perdus en mer par un mauvais temps, sur l'issüe & evenement de leurs guerres, & pour apprendre le nom de celui ou de celle qui les a enforcele, qu'ils tuent comme je viens de dire; c'est souvent un pretexte pour se défaire de leurs ennemis. Chaque Piaye ou Boyé a son Chemeen particulier ou plutôt un Demon familier, & se gouvernent par les funestes avis de ces détestables Oracles, ils leur donnent aussi le nom d'Eocheiri.

Pour sçavoir donc l'evenement de leurs maladies ils font venir un Piaye la nuit, qui d'abord fait éteindre tout le feu de la Case, & fait sortir les personnes suspectes: il se retire en un coin, où il fait venir le malade, & après avoir fumé un bout de petun il le broye dans ses mains, & le souffle en l'air, secoüant, & faisant cliqueter ses doigts. Ils disent que le Chemeen ne manque jamais de venir à l'odeur de cet encens & parfum par le ministere de ce Boyé, qui sans doute fait pact avec le Diable; & là estant interrogé, il répond d'une voix claire, comme venant de loin à tout ce qu'on demande. Après il s'approche du malade, taste, presse & manie plusieurs fois la partie affligée, soufflant toujours dessus, & en tire quelquesfois, ou fait feinte de tirer quelques espi- nes, ou petits morceaux de Manioc, du bois, des os ou d'arestes du poisson que ce Diable luy met dans la main, persuadant au malade que c'est ce qui luy causoit de la douleur. Souvent il succe cette partie dolente, & sort incontinent de la Case pour vomir à ce qu'il dit le venin; ainsi le pauvre malade demeure guery plus par imagination qu'en effet. Il est à remarquer qu'il ne guerit pas les fièvres, ni les
blessures

bleffeurs comme de flèches, & de boutou, de coûteau, il ne faut dire mot dans cette assemblée diabolique : il ne faut faire aucun bruit, non pas mesme du derriere, autrement le Zemeen s'enfuit. Je m'estois imaginé les ayant une fois surpris que le Piaye mesme contrefaisoit sa voix, & qu'il ne frapport souvent que des pieds en terre, que pour faire croire aux autres qu'il s'en alloit la haut querir le Zemeen. Un de ces Boyés depuis m'a avoué que pour luy veritablement il ne bougeoit de la Case, mais que c'estoit le diable qui répondoit. Je m'étonne neanmoins comme les Caraïbes ont la pensée que le Piaye va la haut, & qu'il ne revient qu'après que ce Zemeen est retourné, il faut assurément que le diable trompe, & le malade, & le medecin.

Ils presentent dans leurs Cases sans aucune ceremonie au Zemeen, & au Piaye pour la peine de l'avoir évoqué, du Oüicou, & quelques Cassaves sur un matoutou, comme il est marqué par la sixième figure. Le matoutou est une petite table d'aroma ou d'osier d'un pied ou deux en quaré & d'un demi de haut, le laissant là toute la nuit, & quoy que le lendemain ils le trouvent de mesme qu'ils l'y ont mis, ils se persuadent que le Zemeen s'en est repeu ; mais qu'il n'a beu & mangé que l'esprit : de mesme s'ils luy offrent une serpe ou une hache, le Piaye s'en empare & leur fait croire que le Zemeen en a pris pour sa part l'esprit & le cœur. Ils reverent tant ces offrandes profanes qu'ils nomment Alakri, qu'il n'y a que les vieillards, & les plus considerables d'entre eux qui en osent goûter. Ils m'ont quelquesfois prié d'en boire, je l'ay fait pour les desabuser des superstitieuses sottises de ce sacrifice, dont l'une est de boire de ce Oüicou à jeun, qu'autrement l'on creveroit, & exprés je mangeois premier que d'en boire : l'autre est, de prendre garde à tenir la tasse, ou Coüy droit, & ne pas verser, ou que le col devien droit tortu, & les yeux pleureroient sans cesse : exprés j'en laissois cheoir, & tenois le Coüy de travers.

Si le malade guerit, & revient en santé, ils font un festin au *Mapoia*, à quoy le Piaye ne manque point. A la fin de ce banquet ils noircissent le convalescent avec des pommes de Junipa, & le font aussi beau que le Diable.

Ils offrent aussi aux Zemeens les premices de leurs jardins, &

cela sans ceremonie ni dire aucun mot. Lors qu'ils font un grand vin qui est leur débauche, ils mettent toujours à part un Canary, pot de terre, ou quelques callebasses pour le Zemeen, comme il est marqué par la huitième figure.

Ils prennent pour esprit une chose qui n'en a point; ils croient que les Chauves-souris qu'ils nomment Boulliri qui voltigent la nuit au tour des maisons, sont des Zemeens qui les gardent, & que ceux qui les tuent deviennent malades. Ils ont tant de sortes de Boule-Bonum, qui veut dire mauvais présage, que je ne puis me résoudre de rapporter icy toutes leurs resveries, & niaiseries.

Pour faire un Piaye ou Boyé les anciens Boyez élèvent l'apprentif dès sa jeunesse à ce détestable ministère, le faisant jeûner cinq mois au pain & à l'eau dans une petite Case, où il ne voit personne, luy égratignant la peau avec des dents d'Agoury, luy font avaler plusieurs fois du jus de tabac qui luy fait rendre tripes & boudins jusques à s'évanouir; & lors ils disent que son esprit va la haut parler au Zemeen, ils luy frottent aussi le corps de gomme, & le couvrent de plume pour le rendre adroit à voler, & aller à la Case du Zemeen, s'il se presente quelque sujet, c'est à dire quelque malade, ils luy montrent comme il faut faire l'operation, tâter, succer, & souffler le patient, & la maniere de faire venir & parler au Zemeen.

Après tout, ce qui est digne de compassion de voir le profond aveuglement dans lequel ces pauvres gens sont enveloppez; ils ne font pas grand estat, & ne craignent point le Zemeen, parce qu'il est bon, & ne leur fait aucun tort; mais ils apprehendent étrangement Mapoia qui leur fait du mal, & je croy que c'est pour l'appaiser que quelques-uns portent son hideuse & horrible figure à leur col, & la peignent ou la taillent en bosse à l'avant de leurs Piraugues. Ils m'ont dit que c'estoit pour faire peur aux *Alloïagues* leurs ennemis lors qu'ils alloient en guerre, qui voyant cette laide grimace la gueule beante, craignoient d'en estre dévorez, & demeueroient tous si épouventez qu'ils ne pouvoient plus ramer, & qu'ainsi ils les attrapotent facilement. *Alloïagues* est le nom d'une Nation située vers les bords de la Riviere d'Orenoque, ennemis perpetuels des Caraïbes & des Galibys.

Ils font souvent des songes affreux, & terribles, où ils s'imaginent voir le diable. Je les ay entendus quelquesfois la nuit, deux en mesme-temps se plaindre, crier, & se réveiller en sursaut, tout effrayez, & me disoient que le diable les avoit voulu battre. Ils crioient encores étant fort éveillés, & faisoient du bruit pour le chasser : leur humeur mélancolique contribué fort à toutes ces visions.

Ils mettent quelquesfois dans une callebasse les cheveux ou quelques os de leurs parens défunts qu'ils gardent dans leur Carbet, dont ils se servent pour quelque forcellerie, & disent que l'esprit du mort parle la dedans, & les avertit du dessein de leurs ennemis.

Ils croient avoir plusieurs ames : La premiere au cœur, qu'ils appellent Youïanni ou Lanichi ; la seconde à la teste ; & les autres par toutes les jointures du corps, & où il y a battement d'Arteres : qu'il n'y a que la premiere qui aille la haut après la mort, & prend un beau jeune corps tout neuf, que le reste demeure à la terre changé en bestes où en Mapoia, & que toutes ces sortes d'esprits sont de different sexe, & multiplient.

De leur Naturel, & Simplicité, ou Stupidité.

LEs Caraïbes sont d'un temperament triste, réveur & melancolique ; ils demeurent quelquesfois une journée entiere en une place les yeux en terre sans dire mot. La pêche, la faineantise, & l'air contribuent beaucoup à cette humeur, & eux reconnoissans que cela préjudicie à leur santé forcent leur inclination, & paroissent guais, sur tout quand ils ont un peu beu. Ils sont extrêmement gausseurs, & se railent, non seulement entr'eux ; mais encore des étrangers, neantmoins sans esprit, & croient en avoir plus qu'aucune nation, & estre les mieux faits, quoy qu'ils soient les plus stupides & les plus brutaux, je croy, qu'il y ait au monde. Ils se moquent de nous lors qu'ils nous voyent promener, & parler ensemble sans avancer chemin. Ils s'offencent quand on les appelle Sauvages, & qu'on leur dit qu'ils n'ont point d'esprit, & qu'ils vivent en bestes : Ils répondent que nous le sommes encore plus à leur égard, parce que nous ne vivons pas à leur mode : qu'ils ont leur science, & nous la nostre, comme si il y

avoit deux façons de sçavoir les choses dans la verité.

Lors qu'ils se veulent faire comperes avec nous, le premier compliment est de nous demander nostre nom, puis ils disent le leur, & pour témoignage d'affection & d'amitié ils veulent que nous en fassions échange, & pour noüer encore davantage, les petits presens reciproques. Il ne faut jamais les laisser aller sans leur donner quelque chose lors qu'ils nous viennent voir, & ils sçavent bien se faire payer pour cette visite : ils pretendent mesme payement de ceux qui les veulent faire Chrestiens pour la peine qu'ils ont de les venir entendre.

Ils estiment & aiment mieux leur pais desert & affreux qu'aucun autre : nous l'avons veu par experience de quelques-uns qu'on avoit amenez en France, qui n'y ont jamais voulu demeurer. S'ils n'ont pas de curiosité pour les choses éloignées, ils en ont beaucoup pour celles qu'ils voyent ; si on ouvre un coffre, ils veulent voir tout ce qui est dedans, autrement ils se fâchent. Ils sont fort importuns, & demandent toujours ce qu'ils voyent sans aucune consideration : Je les trouve méconnoissans, parce que si on commence une fois à leur faire du bien, & que vous discontinuiez, ils oublient tout le passé, & ce qui est de pis ; si vous leur refusez la moindre chose, ils vous veulent du mal.

Ils se portent mieux que nous, les vieillards mesme ne blanchissent point, & vivent plus long-temps, contre l'opinion de quelques-uns qui croient que l'on vit moins aux pais chauds. La raison est, je croy, parce qu'ils mangent peu & souvent, & n'ont aucun soucy, sans ambition, sans chagrin, sans inquietude. Comme ils n'ont aucun desir d'acquiescer, ils ne font point de provision, ils en vont chercher à mesure qu'ils ont faim. Il n'y a rien de réglé chez-eux, la nuit mesme ils se leveront pour manger, ils ne pensent qu'au present ; & si on veut avoir d'eux un lit de coton à bon marché, il faut l'acheter au matin, parce qu'ils ne songent pas que la nuit doit venir, & qu'ils en auront besoin.

S'ils traitent avec quelqu'un, ils sont sujets à se dédire ; ils ont bien-tost passé leur envie de ce qu'ils desiroient avec empressement, & il faut détourner pour un temps ce qu'on a convenu d'avoir d'eux pour avoir patience, ils estiment plus le verre, & le cristal que l'or, & l'argent : s'ils ont en fantaisie

d'avoir une serpe, ou un couteau, & que n'en ayant pas, vous leur vouliez donner dix fois plus en d'autres marchandises, ils prefereront la serpe, & le couteau; ils n'ont aucune défiance les uns des autres, & lors qu'ils vont en voyage ils laissent leurs petits ménages, & leurs Cases à l'abandon.

Nous mangeons les fruits, & les Caraïbes les boivent, tant ils aiment à boire: ils disent boire un Giraumon, un Melon, boire des figues banannes, boire des pommes d'Acajou, des Prunes de Monbain, Dicacou, des Cachimans, des Mamins, des Patates, des Ananas, des Cocos, raisins, Goiaves, & mille autres sortes de fruits. Ils boivent aussi les cannes de sucre; enfin, ils boivent plus qu'ils ne mangent, même les fruits les plus secs, où il n'y a aucune liqueur, comme le Courbaly: Quand ils mangent, ils portent le morceau au costé de la bouche, & lors qu'ils boivent, ils baissent la teste au lieu de la lever, ils rottent, pettent, pissent en mangeant, sans aucune honte: ils s'accroupissent comme les femmes pour uriner, & couvrent leur ordure comme les chats avec le pied. Ils boivent tous dans un même Coüy, & les fiévreux, & les Pianistres, qui sont comme les verollez; ils nomment cette maladie Yaia; ils ne s'estonnent point de voir des ordures dans leur manger; ils n'ont rien de bon, & de propre que la Cassave qui est le pain du pais fait de racines de Manioc, dont l'eau qui en sort est poison, blanche comme du lait, & de même consistance. Ils n'ont qu'une sorte de saulce qui est le Taumaly, leur plus grand ragouft est fait de cette eau de Manioc bouillie avec de la graisse de Crabes, & du Piman, qui est plus fort que le poivre d'Orient: ils ne se servent jamais de sel, quoy qu'ils ayent des salines, ils le croient contraire à la santé; mais au lieu de sel, ils pimentent si fort ce qu'ils mangent qu'il n'y a qu'eux qui en peuvent gouter: ils ne mangent point de chair, si ce n'est quelques oyseaux qu'ils jettent dans le feu sans les vuider, après ils les boucannent: ils ne prennent pas non plus la peine d'éventrer le poisson pour le cuire; ils mangent les œufs couvez, les hommes mangent dans le grand Carbet, & les femmes dans la Case, ils s'asseoient sur leur derriere, comme les singes au tour du Coüy, & du plat. Coüy est le hanap dans quoy ils boivent, qui est fait d'une piece de Calebasse,

dont il y en a de plusieurs grandeurs: il y en a qui tiennent jusques à trois pintes, & se l'envoyent de l'un à l'autre dans leurs assemblées de débauches, jusques à ce qu'il soit vuide. *Voyez la 3. Figure du Coüy, & la 4. du Plat.*

Ils sont extrêmement sales, ils mangent les Chiques, & les Poux, parce que les Chiques, & les Poux les ont mordus. Ces Chiques sont comme de petites Puces qui se fourrent entre cuir & chair, principalement au coin des ongles, soit des pieds ou des mains. En mangeant s'ils prennent de ces petites bêtes, ils les avalent, & comme ils mangent par terre leurs Crabes sont quelquesfois pleins de terre, & de sable; mais le tout ne laisse pas que de passer. Ils ont pour serviettes les fourches du Carbet ou leurs fesses; ce qui est le plus divertissant, c'est que les chiens sont souvent de l'escot qui attrapent les meilleurs morceaux.

Ces fourches de Carbet sont des pièces de bois fourchuës par le haut, & qui par le bas sont enfoncées de deux ou trois pieds en terre, & qui sont posées de six pieds en six pieds ou environ pour soutenir le comble du Carbet, qui n'est autre chose qu'une espee de halle couverte par dessus, & à jour tout à l'entour, qui leur sert de jour à recevoir leurs amis, à y faire la débauche, quand le cas y échet, & à s'y retirer dès que le Soleil est levé pour laisser les femmes dans les Cases où elles couchent, & où elles s'appliquent à tout ce qui regarde le ménage. C'est dans le Carbet que les hommes passent les journées entières dans leurs lits de cotton suspendus, à petuner, faire leurs arcs, leurs flèches, leurs petits paniers couverts, leurs boutous ou massuës, leurs cordes de pites, leurs pavois, leurs lignes à pêcher, & autres choses qui sont leurs occupations ordinaires, comme il paroist à la Figure 5. *Voyez la Figure 5. Carbet, Voyez Figure 6. Matoutou.*

Le Matoutou est de bois de Bresil, ou de bois de lettre d'une piece servant de table, & quelques fois de siege, de quinze pouces de long, & de quatre à cinq poulces de large, & de six pouces de haut.

Case couverte de branches de Palmes jusques à terre. *Voyez la 7. Figure.*

Lors qu'ils mangent ils n'invitent personne, le plus inconnu s'il a faim se va mettre auprès d'eux, boit & mange com-

me s'il estoit de la case sans autre ceremonie. Ils ne parlent & ne boivent jamais dans leurs repas ; mais un peu apres leur entretien est ordinairement de la pèche, de voyage, de chasse, de jardinage, de guerre, de querelle, ou de quelque grand *Vin* qui aura esté fait, où plusieurs auront esté tuez, & si il y a eu de leurs parens, ils tâchent d'attirer les autres à leur parti pour s'en vanger.

Ils sont fort vindicatifs, & garderont une haine non seulement dix ans, mais toute leur vie, & ne seront point contents qu'ils n'ayent tué leurs ennemis, le plus souvent pour peu de chose, pour des flèches rompuës, pour un couteau, pour des hameçons, pour une parole, pour un coup, pour rien ; seulement parce que celuy-là luy déplaît, quelquesfois pour avoir leurs femmes qu'ils prennent en nombre sans distinction de parenté, car ils se mêlent indifferemment, comme les bestes. J'en ay veu qui avoient leurs filles pour femmes, qu'ils quittent & tuënt quand bon leur semble aussi bien que leur pere. Il n'y a pas peuple plus porté à l'yvrognerie, & c'est lors qu'ils sont yvres qu'ils se massacrent & font la guerre, hors de là, il n'y a rien de si lâche.

Ils sont entierement indépendans, & c'est un des grands obstacles de leur conversion : ils n'obeissent pas mesme à leur pere, & le pere ne commande pas à son enfant. Il n'y a aucune police ni civilité parmi eux, chacun fait ce que bon luy semble. Le Capitaine d'une Pirague ne commandera jamais à ses marins de ramer. Ils n'en font tous qu'à leur teste, & selon leur caprice. Il n'est pas du devoir du Capitaine de gouverner, il a soin seulement de jeter avec un Coïy l'eau qui entre dans le Canot ; si il a un Gendré, il luy rend ce bon office.

On a toujours estimé ces brutes tres-chastes jusques à present ; mais je puis asseurer qu'ils sont tres-lubriques, & luxurieux, mesme les petits enfans : & parce que l'on ne remarque point entre eux, nonobstant leur nudité, de baisers, d'atouchemens, & autres actions deshonestes, on a creu qu'ils vivoient dans l'innocence ; mais ils se cachent pour faire le peché ; ce qui fait voir que Dieu leur donne assez de lumiere pour discerner le bien d'avec le mal. Lors qu'ils sont yvres je les ay veu faire des actions semblables aux Satyres : quoy qu'ils ayent plusieurs femmes, neantmoins il y a fort peu de

jalousie entre-elles: ils changent souvent de Carbet, ils demeurent tantost d'un costé, tantost de l'autre, ils ont des femmes en plusieurs lieux, aussi est-ce un obstacle & un empêchement à leur conversion.

Nos Caraïbes tant hommes que femmes ont autant de honte d'estre vestus que nous en aurions d'estre nus, & si quelques-uns portent des habits, ils ont la vanité de vouloir de la plus belle toile, de la plus fine, & de la plus blanche; de sorte que ce n'est pas tant pour se couvrir que pour paroître: ils les portent avec peine, & disent que cela les incommode pour le travail: ils ne peuvent souffrir la sueur dedans, ni la sentir sur leur dos lors qu'ils sont trempés de la pluie; parce qu'estant nus, s'ils suent, ils se baignent, & si ils sont mouillés, le Soleil les a bien-tost sechez.

De leurs occupations & travail, ou plutôt de leur faineantise extrême.

LE premier ouvrage qu'ils font estant levez qui est ordinairement devant le jour; c'est de s'aller baigner ou laver, jettans dessus leurs corps plusieurs coijys d'eau douce, & croient que l'eau de la mer les feroit sentir mauvais, & donneroit de la galle. Ensuite leurs femmes dépendent leurs lits de dedans la Case, & les pendent dans le Carbet qui en est proche, où elles les peignent, & les ajustent; après quoy elles leur apportent la Cassave fraîche, & le Taumaly avec un petit Canary plein d'Oüicou chaud qui est le boüillon de Monsieur. Ce Taumali est une saulce ou de Crabe, ou de viande, ou de poisson, avec force Piman qui est une espece de poivre tres-fort.

Canary est un vaisseau de terre cuite, dont le fond finit en pointe. Il y en a de toutes grandeurs, & qui tiennent mesme jusques a un demi-muid: ils servent à mettre leurs boissons. *Voy la 8. Figure* du grand Canary. Demie heure après elles luy presentent la Cassave fraîche, la seiche leur écorcherait les dents, & leur feroit seicher le corps, ils y ajoutent quelques Crabes ou du poisson, s'ils en ont. Ils passent les journées à faire des petits panners couverts, que les Sauvages portent avec eux en leurs voyages, & qui leur servent à mettre les petits ustensilles, dont ils ont ordinairement plus de besoin

besoin, comme leur miroir, du fil de coton pour accommoder leurs flèches, une alaisne, un rasoir, &c. ils le pendent au col en marchant.

Là ils s'occupent encore à arracher leur barbe avec le poulce, & la pointe d'un couteau, quelques-uns à jouer de la flute sur leurs petits sieges, & à tirer leurs chiques, d'autres à rêver dans leurs amacs, ou lits de coton, ou à dormir; ce qui est cause que ne pouvant plus dormir la nuit, ils en passent quelquefois à jouer de la flute une partie, ou à manger: ils ont toujours du feu dessous eux, estant couchez, & tous les soirs & matins ils se mettent au tour à causer ensemble.

Les hommes sont si sots, & si ridicules, qu'ils ne voudroient pas avoir touché à la besogne, ni mettre la main au travail des femmes, quoy qu'ils le peussent faire aussi bien qu'elles. Par exemple, ils mourroient plutôt de faim que de faire de la Cassave, faire la marmite, le Canary, planter le Manioc, &c. Et comme les femmes ont coustume d'aller chercher, & fendre le bois pour le feu, vous voyez ces pauvres sots les accompagner par jalousie de crainte que d'autres ne les débauchent, & après que la femme qui est quelquesfois preste d'accoucher aura bien sué & joué de la hache, ces bourreaux estant sur leurs culs, & les regardant faire, ne luy aideroient seulement pas à décharger, & charger leur fardeau, qui est une hotte si pleine de bois, & si pesante, qu'elle plie sous le faix. Si donc leurs femmes ne leur ont pas appresté à manger à l'heure qu'ils ont faim, ils vont manger avec les premiers venus, il en va de mesme comme de se roucouïer, de se peigner, s'ils n'ont pas leurs femmes pour les ajuster & peindre, ils attendent que d'autres leur rendent ce bon office: de mesme comme c'est aux femmes de planter le Manioc, qu'elles nomment Kaïm, & les hommes Kucré, de sarcler & nettoyer le jardin, ces pauvres benets sont assis, & tiennent le petit enfant lors que la femme travaille.

Si quelqu'un a fait ses necessitez dans leurs jardins, ils l'abandonnent, & font difficulté d'en manger le Manioc, & disent que cela infecte la terre, & se communique à ce qui est planté, & comme ils ont coustume de se loger au bord de la mer, ils voudroient que les François qui en sont

quelquesfois à 2. ou 3. mille pas vinssent comme eux faire leurs necessitez sur le fable.

Après qu'ils ont fait une ou deux levées dans un jardin, ils le laissent & en font un d'un autre costé; c'est pourquoy ils ne font qu'abattre les arbres, & n'en débitent & brûlent que les moindres branches, laissant les plus grosses, & le corps de l'arbre sur la terre où il tombe, & le tronc, & les racines demeurent où la nature les a plantez; en sorte que quand cette belle besogne est faite, les femmes en suite plantent le Manioc, les Patates, les Ignames, les Ananas, les Bananes, où elles peuvent trouver de la place dans l'étendue de ce défrichis, à moins qu'ils n'ayent besoin d'un canot, & que parmi ces arbres il ne s'y en rencontre quelqu'un de propre à cela. Ce qui est encore un opera pour eux, car de trois canots qu'ils entreprennent, il y en a toujours deux qui sont pourris ou gastez avant que d'estre achevez: je dis quelque besoin qu'ils en ayent, tant ils sont paresseux. Et quoy que ordinairement ils ne fassent pas leur jardin fort grand, neantmoins ils y sont si long-temps que ce qu'ils ont commencé est gâté avant que l'autre bout soit achevé. Il en va de mesme de leurs cases, & de tous leurs autres ouvrages; la couverture d'un costé est déjà pourrie & usée que l'autre n'est pas encore finie de couvrir. Les vieillards font toujours la besogne la plus difficile, ce sont eux qui abattent les plus gros arbres: lorsqu'ils mettent la main à l'œuvre, ils semblent qu'ils se divertissent & se joient: Ils ne travaillent qu'une heure ou deux le jour, & jamais deux jours de suite, Ils sont extrêmement faineants, ceux qui tâchent à les convertir n'ont pas beaucoup de peine à leur faire observer le commandement de Dieu qui défend de travailler les Dimanches: ils demandent tous les jours quand il viendra: ils ne reviennent d'aucun travail qu'ils ne se lavent aussi-tost, & ne se fassent peigner.

Les femmes sont moins oysives que les hommes, elles sont comme leurs esclaves; ce sont elles qui plantent le Manioc, non avec des hoües comme nous, mais avec de gros bâtons pointus, elles sarclent & nettoient le jardin, elles font le pain, & accommodent les viandes; elles ont soin du coton, le filent, non avec des rouets & quenouilles, mais sur la cuis-

se avec un fuseau : elles font les amacs, cherchent le bois pour le feu, font l'huile de Palmiste & de Calaba; elles font le Roucou, peignent & ajustent les autres, accommodent les Couys, & les Callebasses, font l'Oüicou, les Canaris, les platines, & les marmites. J'omettois qu'outre les occupations ordinaires des hommes desquelles j'ay parlé, ils abattent les arbres pour faire le défrichis de leurs jardins, & font entièrement les maisons, les carbets & les canots, à la reserve des voiles que font les femmes, aussi bien que les amacs, ou lits de coton; les uns étant tissus comme les autres sur le mesme mestier. Au sujet de quoy je diray icy qu'elles travaillent leurs lits sur une maniere de chassis, appuyé contre les fourches de la case de haut en bas : la chaisne aboutit à un rouleau qui fait le bas du chassis, & qu'elles tournent à mesure que la trame s'ourdit, & quand le lit est achevé, elles le tendent sur le chassis pour le peindre; si c'est pour leur usage, car si c'est pour des Europeens, elles le laissent blanc. Cette peinture est pour l'ordinaire une espee de Guillochis où la justesse est observée avec autant d'exactitude & de proportion, que si elles se servoient pour cela de compas & de regle. Elles laissent aux deux bouts de la chaisne passer des fils non coupez, & longs environ d'un pied en forme de frange, & dans les fils ils y passent une petite corde de pite en mesme sens, ce qui les allonge encore d'un pied de chaque costé, & dans tous les plis de cette petite corde, ils en passent une de mesme matiere grosse d'un pouce, & longue de trois à quatre toises qui sert à suspendre le lit, quand ils en ont besoin. Les femmes sont aussi mal propres que les hommes dans tout ce qu'elles apprestent; lors qu'elles font l'Oüicou qui est leur boisson ordinaire faite de Cassaves ou de Patates bouillies, qui sont des racines qu'elles pilent dans un mortier de bois, & qu'elles mâchent pour luy donner la force de bouillir, & enyvrer. Quelquesfois de vieilles roupieuses en mâchent aussi qu'elles dégobillent & bavent dans le mortier, & dans un vaisseau de terre qu'ils appellent Canary, qui tient plus d'un baril, dans lequel elles font & apprestent ce vin, & s'il arrive que les femmes en mâchant les patates prennent aussi quelques chiques ou poux, elles mâchent le tout ensemble sans difficulté, & n'y prennent pas garde de si prés. Au défaut de ce

breuvage ils en font encore d'autres de choux Caraïbes, d'ananas, de figues, de banannes, & d'autres fruits: toutes leurs boissons sont si épaisses qu'il y a à boire & à manger.

Ils font souvent des assemblées pour boire de ce Oüicou, ce sont leurs plus grandes réjouissances ou débauches. Ils invitent deux ou trois Carbets, ou familles, s'ils sont cinquante Caraïbes, ils font un vin de dix ou douze barils, qu'ils boivent en un jour & une nuit sans manger; mais ils en perdent beaucoup, ils en dégobillent & bavent la moitié: ils en jettent, & il y a toujours quelque Canary cassé. L'on peut nommer ces assemblées, Bacchanales, ils n'en sortent jamais qu'yvres comme des brutes; hommes, femmes, enfans; & ce qui est de pis, c'est qu'il y a toujours quelqu'un qui paye pour les autres, c'est à dire qui est tué ou blessé. *Voy la 10. Figure du petit Canary.*

Lors que les femmes font les Amacs qui sont de fil de coton, elles mettent aux deux bouts du mestier un paquet de cendre, & disent qu'ils ne dureroient pas long-temps, s'ils ne faisoient cette ceremonie. S'ils avoient mangé des figues lors qu'ils ont un Amac neuf, ils ont la pensée que cela le feroit pourrir. Ils se donnent bien de garde de manger d'un certain poisson qui a de bonnes dents, cela seroit cause que l'Amac seroit bien-tôt percé. Ces lits sont larges de huit ou dix pieds, & longs de quatre à cinq, qu'ils pendent un peu élevez de terre, à deux fourches de la case, crainte des serpens, & s'y envelopent comme dans une couverture, à cause des Maringoins qui sont des petites mouches beaucoup importunes, & qui piquent fort sensiblement. Elles marquent les Amacs de Roucou trempé dans l'huile, de plusieurs rayes & figures si différentes, qu'il ne s'en rencontre gueres deux semblables.

L'huile de Calaba est faite de grains de Palmiste, elle leur sert à oindre, & frotter leurs cheveux.

Le Roucou est une peinture rouge, dont ils se frottent le corps: elle est faite avec de l'huile & de petits grains qui croissent sur des arbrisseaux semblables au cotonier: ces grains se trouvent dans une coque, de la figure à peu près d'une amande verte, & s'ouvre d'elle-mesme lors que les grains sont meurs, & ont atteint leur perfection. Les Cotiys sont

des moitez de Callebasses qui leur servent de vaisselles, leurs Grages sont faites d'une petite planche dans laquelle ils fourrent plusieurs petits cailloux tranchans pour raper le Manioc. La Couleuvre est une invention fort jolie pour le presser, lors qu'il est reduit en farine, laver leurs grages ou rapes, & faire sortir l'eau. Elle est faite d'Aroma, maniere de jonc ou ozier bien poli. Lors qu'ils ont rempli cette machine de farine, ils passent le bout d'en haut dans un bâton attaché à une des fourches de la case, & dans le bas un autre baston sur lequel ils s'asseoient; ce qui fait étendre la Couleuvre & en mesme-temps presser ce qui est dedans. Nos François, je croy, l'ont nommé Coulevre; parce qu'elle a la figure d'une grosse peau de serpent. Les Hibichets sont de mesme étoffe, ce sont leurs coïbes, tamis, ou sacs pour passer la farine. Ils en ont aussi pour passer la farine & l'Oüïcou qui sont un peu déliez. Les Platines sont faites de terre cuite d'un travers de doigt d'épaisseur, rondes & d'un pied & demi de diamettre: ils les mettent sur trois pierres ou cailloux assez gros pour leur servir de trépied, & mettre du feu dessous, & quand la Platine est assez chaude, ils éparpillent de la farine de Manioc dessus de l'épaisseur d'un travers de doigt, & sans eau ny autre liaison, toutes les petites parties de la farine se prennent en cuisant; & ainsi ce qu'ils appellent farine de Manioc devient ce qu'ils appellent Cassave, en la retournant lors qu'elle est suffisamment cuite d'un costé pour achever de la laisser cuire de l'autre.

Le Catauly est une espee de hotte qui ne sert qu'aux femmes, elle n'est pas de moitié si grande que celles de France. Elles la portent à la façon des Verriers mettant la bretelle sur la teste qui est une escorce d'arbre forte & douce qu'ils appellent Maho, & la hotte Daroma. J'ay déjà parlé des Matoutous ou petites tables.

Voyez la 11. Figure de la Couleuvre d'environ 5. pieds de long.
Voyez la 12. Figure du Hibichet.

Les hommes font les Grages, les Hibichets, les Matoutous, les Paniers, les Cataulis, les Couleuvres, & autres petits ouvrages d'Aroma, font les arcs, les flèches, les massuës ou boutous, les lignes de pites pour pêcher, qu'ils tordent sur la cuisse. Ce sont de certains filets plus déliez que la soye

26 *Relation de l'Origine, des Mœurs, &c.*

cruë qu'ils tirent & arrachent des longues feuilles d'une plante semblable à l'artichaud. Ils font les cases, & les canots, vont à la pêche. Autresfois ils n'avoient que des hameçons de caret que l'on appelle écaille de Tortuë en France : leurs cases sont couvertes de roseaux ou de feuilles de Palmiste jussues en terre.

Leurs Piragues pour aller en guerre & en voyage, sont d'un arbre qu'ils creusent avec le feu & leurs haches de pierre, devant qu'ils eussent l'usage des nostres, longues de trente-cinq à quarante pieds, larges de cinq à six, capables de porter trente ou quarante personnes. Ils ont encore d'autres petits canots de pêche. Lors qu'ils les brûlent pour les élargir ils mettent des bâtons par force en travers. Si une femme y avoit touché seulement du bout doigt, ils croient qu'elle les feroit fendre, & quand ils les poussent en mer pour la première fois, si quelqu'un faisant effort avoit lâché quelque vent postérieur, ils croient que c'est un mauvais présage, & que sans doute la Pirague fera de l'eau.

De leurs Guerres, Voyages, & Ornaments.

ILs ne vont jamais en guerre qu'ils n'aient premierement fait de grands vins, & c'est là qu'ils tiennent leur conseil, qu'ils résolvent & concluent toutes les affaires d'estat. Toutes leurs guerres ne consistent qu'à faire des courses sur l'ennemi : ils ne la font jamais à découvert ; mais en Renard, se cachant dans les bois, & tâchant de surprendre. Si-tost qu'ils ont tué quelqu'un ou brûlé une case, ils se retirent promptement : s'ils sont découverts, ou si ils entendent seulement un chien abbayer, ils se donnent bien de garde de poursuivre leur pointe, & reviennent sans rien faire ; ils enlèvent leurs morts, & c'est dans cette occasion qu'ils perdent plus de monde. *Tenir Carbet, faire un vin & tenir conseil sont à leur égard des synonymes équivalens, l'un ne se faisant jamais sans l'autre.*

S'ils servent de tombeau eux-mêmes à leurs ennemis : c'est plutôt par rage que par aucun goust qu'ils y trouvent les plus vaillans les boucannent, les crevent, & les mangent, ils en gardent ordinairement dans leurs panners, un pied

Où une main bien seichée & boucannée. Un sauvage de S. Vincent me montra un pied d'Alouague qu'il avoit dans son panier : ils ne mangent plus que les Alouagues aussi sauvages de la terre ferme vers la riviere d'Orenoque. Ils disent que les Chrestiens leur font mal au ventre, ils ont neantmoins mangé encore depuis un an le cœur de quelque Anglois. Il y en a de cette nation parmi eux qu'ils ont enlevé tout jeunes, & qu'ils ont si bien faits à leur mode qu'ils ne voudroient pas à present retourner.

Il y a quantité de Negres qui vivent comme eux, particulièrement à S. Vincent où est leur fort. Ils ont tellement multiplié qu'ils sont à present aussi puissans qu'eux. Quelques-uns sont fugitifs Marons qui ont esté pris en guerre, ceux-là sont esclaves des Caraïbes qu'ils appellent Tamons ; mais la plus-part viennent de quelque navire Flaman ou Espagnol qui échoüa proche de leurs Isles.

Ils ont pour leurs armes l'arc & les flèches, le Boutou, & à present le couteau. Le Boutou est une sorte de Massué de bois vert, ou de bresil dur, massif, pesant, long de deux ou trois pieds, large de trois doigts, & vers le bout, plat comme la main, épais d'un poulce, & gravé à leur mode.

Voyez la 13. Figure du Boutou, ou Massué.

Ils remplissent cette graveure d'une peinture blanche, & d'un seul coup ils assomment un homme. Ils font un grand amas de flèches qu'ils preparent de longue main : elles sont d'un tuyau qui croist au haut de certains roseaux gros comme le petit doigt, long de quatre à cinq pieds, polis & sans aucun nœud, jaunes & legers comme une plume. Dans le gros bout de ce tuyau ils y ajustent au lieu du fer un morceau de bois verd long d'un demi-pied, & y font avec un couteau quantité de petits dardillons ou harpons, afin qu'on ne puisse les retirer. Ils empoisonnent le bout de ces flèches de la liqueur d'un arbre qui se nomme Manceniller, & le fruit Mançanille, nom que les Espagnols luy ont donné ; parce que ce fruit ressemble à des pommes. En sorte qu'au commencement de la découverte des Indes beaucoup d'Europeans s'en sont empoisonnez pour en avoir mangé indistinctement. Ils font une incision sur l'écorce, le suc qui en sort blanc comme lait, est un poison plus dangereux que ce-

28 *Relation de l'Origine, des Mœurs, &c.*

luy des serpens. Ils mettent aussi à quelques-unes de leurs flèches certaines arrestes longues comme le doigt, qu'ils trouvent à la queue d'une sorte de raze qui est icy assez commune. Cette arreste porte son venin avec soy, & est aussi dangereuse que les autres. Leurs arcs sont aussi de Bresil, & de Palmiste. Ils ne font aucun voyage qu'ils ne se parent de leurs plus belles Caconnes, ils se peignent, ils s'ajustent, ils se rouçoient tout d'abord qu'ils sont arrivez en quelque Carbet, le Maistre pend promptement des Amacs aux principaux, les femmes apportent à boire, & à manger ; & si-tôt que leurs hommes l'ont présenté, & fait mettre devant le Capitaine de la Piraugue, les mariniers sans attendre davantage qu'ils leur disent d'en prendre, enlèvent tout ; de sorte que si l'hoste n'a pas davantage à leur présenter, & que la faim le presse, il est contraint de mettre bas la gravité, & de venir manger avec les autres. Après il se remet à sa place, & les mariniers rapportent les Coüis, & le Matoutou, devant luy. Il avertit qu'il est saoul, & appelle ceux qui luy ont présenté pour lever tout & desservir. Leurs hostes ne mangent point avec eux dans cette ceremonie, non plus que leurs femmes ; mais après ils mangent pesse-messe : quand ils ont la pense pleine ils disent le Maboüy, c'est à dire, donner le bon jour à un chacun, payans d'un Huichan, aussi l'un après l'autre, qui veut dire adieu. Lors qu'ils sont en mer, ils cornent une grosse Coquille, qui se nomme Dambis pour faire entendre aux voisins qu'ils sont amis, & continuent leurs voyages ; & portent leurs lits par tout.

Si un seul Caraïbe arrive dans un Carbet, on le recevra de mesme, & si la Cassave qui luy est présentée sur le Matoutou est pliée ; c'est un signe qu'il doit laisser le reste, si elle est étendue, il le peut emporter ; mais devant que de partir, une femme vient le roucoïer, le peigner & l'ajuster.

Quand ils sont en mer, & font quelque traversée pour aller en une autre Isle, comme saint Aloufi, saint Vincent, ou terre ferme, ils ne mangent ni Crabes, ni Lezards ; parce que ce sont des animaux qui demeurent toujours dans leurs trous & tannieres ; ainsi cela les empescheroit, disent-ils, de gagner une autre terre. Ils ne boivent point d'eau pure, & se donnent bien de garde d'en verser dans le canot

ou dans la mer, cela la feroit enfler & feroit venir la pluye & le mauvais temps, Ils boivent d'un patroüillis, & de Maby qu'ils broüillent, & délayent avec la main époïs comme du mortier. Après qu'ils l'ont pressé ils plaquent le reste dans un Coüy qu'ils mangent à part, comme chose délicate. Quand ils approchent de quelque terre, il ne la faut pas nommer ni montrer au doigt, mais avec la bouche faisant la mouë; & disant, Lyca, c'est-là: car ils n'en pourroient jamais aborder. Il y a de certains endroits en mer où ils ne manquent point en passant d'y jetter, à manger. C'est, ce disent-ils, pour quelques Caraïbes qui ont péri là autrefois, & qui ont leurs casés au fond de la mer, autrement ils ne pourroient passer outre, ou le canot tourneroit. Lors qu'ils voyent quelque nuée preste à crever, ils soufflent tous en l'air, & la chassent avec la main pour en détourner la pluye d'un autre costé: pour rendre la mer calme, & appaiser une tempeste, ils mâchent de la Cassave & la crachent contre le Ciel & en mer pour adoucir le Zemeen, qui est fâché peut-estre, parce qu'il a faim. S'ils n'ont pas bon vent un vieillard de la troupe prend une flèche, & bat l'arriere de la Pirague, elle va après comme un trait d'arbaleste: si quelque coup de vent leur fait perdre terre, & qu'une tempeste les surprenne, ils font le Zemeen; c'est à dire qu'ils consultent le Diable: quand le feu leur manque, ils en font avec deux petits morceaux de bois sec, en appuyant un par le bout sur l'autre, & le tournant entre leurs mains avec vitesse.

Les Caraïbes ont le corps veritablement assez bien fait & proportionné, de moyenne taille, large des épaules, & des hanches, presque tous en assez bon-point, & robustes, il s'en rencontre fort peu de difformes, & de contrefaits: la plus-part le visage rond & plein, la bouche mediocrement fenduë, les dents parfaitement blanches & serrées, le teint naturellement basané ou olivastre. Cette couleur s'étend mesme sur leurs yeux qu'ils ont noirs, petits & vifs; mais ils ont le nez & le front aplatis par artifice, car leur mere leur presse à leur naissance, & continuellement pendant tout le temps qu'elle les allaitent, s'imaginant qu'il y a en cela de la beauté. Ils ont les pieds larges & espacez, fort endurcis; parce qu'ils vont nuds pieds, les cheveux extrêmement noirs

& longs, qu'ils font peigner & huiler souvent, ils les coupent sur le front en forme de garcette, & en laissent deux petits aux deux costez des tempes; tout le reste ils les retirent derriere & les ajustent fort proprement avec de longues aiguillettes de coton, au bout desquelles il y a des petites houpes, des dez à coudre de cristal ou autres bagatelles : Ils entourent cette trouffe de cheveux de coton bien poly, & y fichent des plumes de Perroquet, & au haut une grande rouge de la queue d'un Anas. Ils ne portent point de barbe, ils se l'arrachent poil à poil, comme j'ay dit, avec la pointe d'un couteau, & devant qu'ils eussent l'usage de nos rasoirs, ils se servoient d'une herbe coupante & tranchante.

Ils changent leur teint naturel par une couleur rouge détrempée à l'huile, qu'ils appliquent sur le corps, & ils appellent cela se roucouier; les vieillards se font seulement appliquer les quatre doigts & le poulce, depuis la teste jusques aux pieds; les jeunes gens cherchent un peu plus de façon, ils se barbouillent le visage & se font des moustaches à l'Espagnol, des balafres & des bigarures sur les joues, & depuis le front jusques aux oreilles, se frottant aussi le tour de la bouche & le bout du nez de roucou, vous diriez que ce seroit un groüin de cochon écorché; ils se pochent un oeil de noir & l'autre de rouge, & s'estiment avec cela plus beaux & vaillans; d'autres au lieu de roucou se noircissent tout de janipa, de sorte qu'ils ressemblent à des Diables.

Ils ont tous les oreilles & l'entre-deux des narines percez, aussi-bien que le dessous de la lèvre d'embas à l'endroit où l'on laissoit autres fois un petit bouquet de barbe; cela se fait qu'ils ne font qu'à la mammelle: la mere quinze jours après ses couches invite une femme un peu adroite pour faire cette ceremonie à son enfant. Si-tost qu'elle la luy a percée avec une épine de palmiste, elle y passe un petit fil de coton; si c'est une fille elle la nomme; si c'est un garçon, c'est un homme qui luy donne le nom ou d'un arbre ou d'une Isle, ou d'un poisson, ou d'un oyseau, ou de quelque rencontre: J'en ay veü nommer un eteou, parce qu'il estoit fort petit lors qu'il vint au monde. Ils ne portent point le nom du pere, chacun a son nom particulier.

Ils pendent à leurs oreilles des petits caracolis, & à la lé-

motley
45/ashes.

vre un long fil de coton, jusques à la ceinture : ils passent à l'entre-deux des narines une petite bague d'argent ou d'étain, ils portent à leur col des caracolis grands comme la main, enchassés dans du bois, & un gros paquet de rassade, qui sont petits grains de ver noirs, blancs, de toutes couleurs : Ces caracolis sont des petites pieces de métal, en forme de croissant, minces comme du papier, luisans comme du cuivre bien poli, ou plutôt comme de l'or, qui ne se rouillent ny ne ternissent jamais : Ils les tirent de l'Espagnol, & donnent quelques fois un Negre pour en avoir un, ils les estiment plus qu'aucun de leurs ornemens. Ils portent en forme de baudrier un grand ratelier de dents de toutes sortes d'animaux, & d'ongles de Tigres. Ils mettent leurs brasselets au dessus du coude, & les jarretieres à la cheville du pied. Ils portent aussi derrière le dos les ailes d'un oiseau tout entier seiché & boucanné, ou bien une douzaine de leurs pattes, ferrées & attachées sur un morceau de peau de Tigre. Il y a des vieillards qui ont à leur col des petits os d'Alloüagues leurs ennemis qu'ils mangent, dont ils font des siflets. La première fois que je vis des Caraïbes chargez de tout ce bagage, je pensay à nos mulets de parade.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes : lors qu'elles n'y foudrent point des plumes, elles frottent leurs cheveux d'huile, & les attachent aussi d'une touffe de coton, au bout de laquelle ils y mettent plusieurs coquilles, & quantité de dez à coudre, de mesme qu'à leurs ceintures faites de rassade, ou pend une cinquantaine de grelots qui font un grand bruit lors qu'elles marchent & dansent : Elles portent aussi des colliers, mais de gros grains de crystal & de pierres vertes qui viennent de terre ferme, vers la Rivière des Amazones, & qui ont la vertu de guerir du haut mal : c'est leur plus précieux bijou, & ne le mettent qu'aux festes d'assemblées & de visites : Elles ont une certaine demie chaussure ou brodequin de fil de coton, qu'elles rougissent, qui prend depuis la cheville du pied jusques au gras de la jambe, & une autre large de quatre doigts entre le gras de la jambe & le genouil, cela la leur presse de telle sorte qu'elle ne grossit point, & en rend le molet rebondi & rond comme une boule au bas de cette chaussure, dont la jambe sert de

moule, & qu'elles n'ostent jamais, & une espece de rôtin-de de mesme tissute, large comme une assiette, qui leur fait un peu équarquiller les jambes en marchant; cet ouvrage est tissû sur la jambe mesme & sans cousture fort proprement.

Elles se roucouient & noircissent aussi le corps, & font dessus leur front une maniere de bandeau qui vient en pointe sur le nez; de sorte qu'il semble qu'elles ayent des crespes comme des veuves, & autour des yeux des petits lenes noirs qui en relevent & rehaussent l'éclat, & font paroître plus brillant. Il me souvient de ces Dames en France avec des mouches, elles ont aussi grand soin de faire leurs sourcils; elles prennent plaisir à enjoliver leurs enfans de cette couleur, leur faisant mille petites figures fort déliées sur le corps, avec des petits pinceaux de leurs cheveux, qu'ils ont un peu rudes. Ils mettent une journée à faire cet habit qui ne dure que neuf jours.

De l'éducation, de la naissance & du mariage de leurs enfans.

LEs femmes enfantent avec peu de douleur, & si elles sentent quelque peine ou difficulté, elles sçavent se soulager par la vertu de la racine d'une plante, dont elles expriment & boivent le suc, & se délivrent par ce moyen; elles accouchent souvent auprès du feu, & l'enfant n'est pas plutôt au monde qu'on le va laver; mais une ridicule précaution, c'est que s'il naît la nuit les hommes qui sont couchés dans la mesme case se vont baigner, afin que l'enfant n'ait froid. La mere dès le lendemain se met au ménage comme si de rien n'estoit, elle jeûne quelques jours, ne mangeant que de la cassave seiche, beuvant de l'eau tiede, elle se garde bien de manger des crabes femelles, elles feroient mal au ventre de l'enfant, elles s'occupent cependant à luy écraser & applatir le front, comme vous avez veu cy-devant.

Si c'est un premier né & masle, les hommes ont une sottise coutume, si-tost que la femme est accouchée, le mari se met au lit, se plaint, & fait luy-mesme l'accouchée; il est pour cela dans une petite case à part, son liêt pendu au haut, & fait un jeusne de trois mois. Les dix premiers jours, il n'a

qu'un peu de cassave seiche & de l'eau ; après il commence à boire un peu d'ouïcou, mais ils s'abstient de toute autre chose, il ne mange que le milieu de la cassave & les garde toutes pour le jour du festin qui se fait à la fin de cette diette : Il ne sort que la nuit, ne voit personne, crainte de sentir quelque un plein d'Ouïcou, ou qui eust mangé du poisson, cette odeur le pourroit tenter & faire rompre son jeusne ; la mere en deviendrait malade, & l'enfant ne seroit pas vaillant ; le temps expiré les plus anciens du Carbet font choix de deux Caraïbes des plus adroits pour écorcher ce beau jeusneur, & le jour nommé on le fait venir dans la place publique, on le prendroit pour un squelette, là il se tient debout ayant deux belles cassaves blanches & bien estenduës sous ses pieds, & pendant que deux Caraïbes luy levent les bras, les Maîtres Bouchers commencent à luy déchiqueter & taillader la peau avec leurs dents d'agouty bien amanchez & tranchans comme des lancettes, ils luy font des estafilades premièrement aux costez fort près, après en suite sur les épaules, depuis les bras jusques au coude, & depuis le coude jusques au poignet, sur les cuisses jusques au genouil, sans endommager les jointures, & souffre ce tourment constamment sans dire mot, & non sans trembler, parce qu'après un si long jeusne il manque de chaleur naturelle, & cette effusion de sang le refroidit encore d'avantage : leur pensée toutesfois est qu'ils endurent moins estant maigres que gras ; enfin ils luy tirent tant de sang, que d'un malade imaginaire ils en font un reel. Ce n'est encore rien, pour l'achever de peindre on luy fait une faulce pire que le taumali, avec des feuilles de Roucou, des graines de Piman, & du jus de Tabac, dont on luy frotte ses playes & cicatrices, & en cet équipage tout sanglant comme une victime de Diable, on le met sur un siege barbouillé de rouge qui luy est préparé, & les femmes luy apportent à manger, que les vieillards luy presentent & luy mettent à la bouche comme à un petit enfant, la cassave & le poisson estans par petits morceaux, il avale la cassave, mais il rejette le poisson après l'avoir masché, il deviendrait malade s'il faisoit si bonne chere tout d'un coup, ils le font boire de mesme luy tenant le col, & quand il a finy de manger, les vieillards font largesse de deux pieces de cassave que ce jeus-

neur sacrifié a amassé, en les jettant de tous costez, qu'un chacun recueille avec presse; pour les deux qu'il avoit sous ses pieds durant ce sacrifice, il les doit manger, & de ce noble sang qui est tombé dessus on en frotte le visage de l'enfant, estimant que cela sert beaucoup à le rendre genereux, & d'autant plus que le pere a témoigné de patience, plus l'enfant aura de courage. Cette ceremonie achevée on le remet à son lit où il demeure encore quelques jours.

Ce n'est pas tout, l'espace de six mois il faut qu'ils s'abstiennent non seulement au premier né, mais toutes les fois que leurs femmes ont des enfans, de manger de plusieurs sortes d'animaux, crainte qu'ils ne participent à leurs qualitez ou défauts naturels: Par exemple si le pere mangeoit de la tortuë, l'enfant seroit lourd & n'auroit point de cervelle; si du Perroquet, le nez de mesme; si du Crabier de longues jambes, si du Lamentin des petits yeux, & generalement de toute autre viande, hors des Crabes, ce long jeusne ne se fait qu'à la naissance du premier, & pour les autres, il n'y a que quatre ou cinq jours de diette.

Les femmes ont grand soin de leurs enfans, elles les portent par tout sous leurs bras, ou dans un petit lit de coton qu'elles mettent en écharpe, elles ne les emmaillottent jamais, & lors qu'ils sont un peu robustes par le lait de la mamelle, elles maschent des patates, des bananes ou autres fruits, dont elles les empaistent pour nourriture. J'ay déjà parlé de leur Baptême ou imposition de nom: ils sont fort sujets à manger de la terre, à cause je croy de leur humeur melancholique, j'en ay veu mesme des grands manger de la craye avec autant de satisfaction que du sucre.

Quand les enfans ont quatre ou cinq ans, les garçons suivent le pere, & mangent avec luy, & les filles avec la mere, ils sont élevez tant de l'un que de l'autre en vrayes brutes, ils ne leur apprennent ny civilité ny honneur, non pas mesme à dire bon jour, bon soir, ou remercier, ils les mal-treatent sans en estre corrigez, ce qui les eleve dans un étrange libertinage: toute leur science quand ils sont grands est de tirer de l'arc, nager, pescher, & faire des petits paniers, & les filles des lits de coton: Si un homme est blessé ou malade, il mandera à son frere, ou à sa soeur ou à quelque parent, qu'il se

garde bien de manger de telle ou telle chose, cela leur feroit augmenter leur mal quand ils seroient à cinquante lieues de là. Lors qu'une fille devient nubile, ils pendent son amac à la case, & la font jeusner dix jours à la cassave seiche, & un peu d'Oüicou: s'il arrive que la faim pressant cette pauvre fille, elle attrape la nuit quelque morceau de cassave, ce ne fera qu'une faineante, & ne vaudra rien pour le travail; mais si quelque autre par pitié luy en donne en cachette, elle n'en vaudra pas moins pour cela.

Quand ils veulent élever quelqu'un pour estre Capitaine, le garçon tasche à avoir premierement un certain oyseau de proye qu'ils appellent Oüachi, lequel il nourrit jusques au jour destiné à cette ceremonie, alors le pere assemble les plus anciens du Carbet, fait voir son fils sur un petit siege & après l'avoir animé à la vengeance de ses ennemis, il prend l'oyseau par les pieds, luy le brise & écrase sur sa teste, & quoy qu'il l'estourdisse de ces coups, il ne faut pas qu'il témoigne aucun ressentiment ny douleur, ny fasse la moindre grimace, s'il ne veut passer pour lâche, il arrache le cœur de l'oyseau encore vivant, & luy fait avaler, afin qu'il ait le courage de manger celui de ses ennemis: après on luy scarifie la peau par toutes les parties du corps, & on le lave & frotte avec cet oyseau trempé dans l'eau de Piman. Cela fait on luy pend un lit au haut d'une petite case à part, où il jeûne quelques jours, ce n'est pas une fille ou une femme qui luy porte à manger, mais un homme; car il seroit moins genereux. Il y en a quelques fois qui renoncent & quitte la partie à moitié. Je croy que si en France les nouveaux mariez, les Medecins & les Capitaines devoient subir cette épreuve, & passer par la mesme estamine, il n'y auroit gueres de pressé au mestier.

Pour les Mariages ils n'ont pas grande ceremonie, & quelques fois les hommes font le choix & la demande, mais le plus souvent les filles leur sont offertes par le pere ou la mere. Il y en a qui sans demander ny dire une seule parole, se vont coucher la nuit auprès de celle qui leur plaist, la pauvre fille d'abord se retire, mais la mere qui se doute bien que le compagnon la veut prendre pour femme luy dit qu'il est temps de se marier, quoy que souvent elle

n'ait que dix à douze ans ; enfin moitié guerre & moitié marchandise elle s'y accorde, & voila le mariage fait : Le lendemain elle vient peigner monsieur devant les autres, & luy apporte le matoutou & la cassave, & declare par cette action publique qu'ils sont mariez. Si le Caraïbe recherche une veuve, il luy fait sçavoir sa volonté, & ne luy donne que trois jours pour s'y résoudre, & en rendre réponse.

Un vieillard prend quelques fois une jeune, & une vieille sans dents un jeune garçon, ils ont une grande déférence pour ces vieilles forcieres, & quoy qu'elles ne fassent que radotter, ils suivent neantmoins tous leurs sentimens, elles sont ordinairement les maistresses dans un Carbet : Il se trouve des meres qui prostituënt leurs enfans quand elles voyent qu'elles commencent à grandir & qu'on ne les prend pas assez tost pour femmes, d'autres pour cela ne font point de difficulté pour les épouser. Il y en a qui épousent leur propre fille, d'autre la mere & la fille, quelques uns les deux sœurs. Il y en a qui ont jusques à six & sept femmes en plusieurs lieux, & s'ils n'estoient point si paresseux, car il faut qu'ils les nourrissent, ils en prendroient davantage.

Il ne faut pas oublier une plaisante coûtume quand une femme est grosse, quelquesfois un Caraïbe demande l'enfant au pere & à la mere, en cas que ce soit une fille, & si la mere la luy promet, il la marque comme une beste au marché, luy faisant une grande croix sur le ventre avec du Roucou. Lors que la fille a sept ou huit ans, il commence à la faire coucher avec luy, pour l'accoustumer de bonne heure, quoy qu'il ait d'autres femmes, cet enfant sera sa niepce ou proche parente.

La femme ne laisse pas de demeurer dans la Case de son pere après le mariage, & elle a plus de privilege que le mary; car elle peut parler à toutes sortes de personnes, & luy n'ose pas s'entretenir avec les parens de sa femme sans grande dispense, ou qu'il n'y ait du vin sur le jeu. Ils évitent toujours leur rencontre: La mere donne un Amac au gendre, & luy fait un jardin; il est obligé aussi d'accommoder les Cases, & de faire quelque autre petit travail.

Ils ont peu de remedes en leurs maladies, ils se servent de quel-

quelques simples herbes pour les playes, & au malade, fust-il prest de mourir, ils ne luy donnent point d'autre nourriture que celle qu'il a accoustumé de prendre en santé; ils n'en ont aucune compassion, & l'abandonnent comme une beste, ils ont recours au Zemeen, comme vous avez veu.

Si-tost qu'un Caraïbe est mort les femmes le lavent, le roucotent, le peignent, l'ajustent dans son Amac, & luy mettent du vermillon aux jouës & aux lèvres, comme s'il estoit vivant, & le laissent-là; un peu de temps après l'enveloppent dans ce mesme lit pour l'enterrer. Ils font la fosse dans la Case, car ils n'enterrent jamais leurs morts à découvert; ils le posent dedans assis sur ses talons acoudé sur ses genoux, ou bien les mains croisées sur sa poitrine, la face en haut ayant deux petits Canaris sur ses yeux, afin qu'il ne voye ses parens, & ne les rende malades: un homme le couvre d'un bout de planche, & les femmes jettent la terre dessus: ils font du feu au tour pour purifier l'air, & de crainte qu'il n'ait froid, ils brûlent toutes ses hardes, & s'il a un Negre, ils le tuent s'il ne gagne au pied, afin qu'il aille servir son maistre en l'autre monde: ils enterrent aussi son chien pour le garder, & chercher ceux qui l'ont fait mourir, & qu'il prenne du Lezard pour le nourrir. Ils y jettent encores quelques Canaris, & ustanciles. Après ils se mettent à crier. Tout le Carbet retentit de pleurs & de gemissemens, mesme la nuit leur cœur s'ouvre aux tendres sentimens de leur perte: on les voit danser, pleurer & chanter en mesme-temps, mais d'un ton lugubre. Ils ne disent que deux ou trois mots qu'ils repètent souvent entrecoupez de sôûpirs: comme, pourquoy es-tu mort? Estois-tu las de vivre? as-tu manqué de Manioc, & recommencent toujours la mesme chanson tournans au tour: ou s'il a esté tué, ils diront quelque chose contre son meurtrier, & des louanges du défunt; s'il a des parens en d'autres Carbets ils s'assemblent pour venir aussi pleurer, & la veuve & sa vieille Bibi sont presentes, & donnent des *Cacommis* à ceux qui ont mieux pleuré, & pour dernier témoignage de leur deuil, ils coupent leurs cheveux.

Ils m'ont dit qu'ils brûloient autresfois les corps de leurs Capitaines, & en mêloient la cendre dans leur boisson,

qu'à present ils ont quitté cette coutume, parce qu'il n'y en avoit plus de braves, & qu'ils ne valaient plus rien. Quelques François me vouloient faire accroire qu'ils assommoient leurs peres quand ils estoient trop vieux, comme estant à charge & inutiles en ce monde, & qu'ils estimoient leur rendre un bon office les délivrants de leurs incommoditez & ennuis de la vieillesse, & qu'eux-mêmes souvent le desiroient; mais les Caraïbes m'ont assuré que jamais ils n'avoient pratiqué cette coutume; & en effet, ils aiment trop cette vie comme j'ay fait voir. Les danses qui sont les marques de réjouissance sont aussi à ce peuple des signes de deuil & de tristesse: ils dansent plus posément & d'un air plus lugubre à leurs funeraïlles; mais aux autres rencontres, comme aux Eclipses de Lune & de Soleil, & lors que la terre tremble, ils se tourmentent beaucoup. Ils dansent quatre jours, & quatre nuits au clair de la Lune: ils disent que la terre en tremblant veut les avertir de danser pour se bien porter; ils se mettent sur leur bonne mine pour solemniser cette feste; ils se font des masques de diverses couleurs & figures, & se parent de leurs plus beaux habits de bal, de leurs ornemens de teste, de leurs pendants d'oreilles, de levres, & de nez, de leurs colliers, brasselets, ceintures, jarretieres, chargez de quantité de petites coquilles & guerlots, qui font un si grand bruit qu'on n'entend pas les violons qui sont des Callebasses remplies de petits cailloux, que des vieilles secotent en marmottant quelques paroles d'un seul ton, sans rime ni raison. Ils ont plusieurs sortes de danses, & contrefont les animaux: tantost ils dansent debout separez en deux bandes, les hommes d'un costé, les autres d'un autre se regardans, & faisant mille sageries & postures de Satyre; tantost ils se courbent tout bas, ayant les doigts dans la bouche font un cercle, & à chaque refrain ils se relevent en criant: les femmes sont un peu plus décentes & modestes, elles regardent remuer leurs pieds tenans leurs mammelles, quelquesfois elles levent leurs mains, & leurs yeux en haut; & pour finir ils se tiennent, & s'entremeslent tous.

Remarques sur leurs Langues.

Bien qu'il y ait quelque difference entre la langue des hommes & celle des femmes, comme j'ay dit dans le Chapitre de leur Origine ; neantmoins ils s'entendent l'un l'autre. Les vieux ont un baragouin lors qu'ils prennent quelque dessein de guerre que les jeunes n'entendent point. Leur langue est fort pauvre, ils ne peuvent exprimer que ce qui tombe sous les sens : Ils sont si materiels qu'ils n'ont pas des terme pour signifier les operations de l'esprit, & si les bestes pouvoient parler, je ne voudrois point leur donner d'autre langue que celle des Caraïbes. Ils n'ont aucun mot pour expliquer les choses de la Religion, de la Justice, & ce qui regarde les Vertus, les Sciences, & beaucoup d'autres choses dont ils n'ont point de connoissance. Ils ne peuvent causer, comme j'ay dit ailleurs : ils ne nomment que trois ou quatre couleurs. Par ce peu de remarques faites sur leur langues, on peut juger quels ils sont.

Le Reverend Pere Simon de la Compagnie de JESUS qui a beaucoup travaillé, & qui travaille encore tous les jours avec grand zele & fatigue à leur conversion, en a fait un Dictionnaire entier des preceptes en forme de Grammaire, un Catechisme tres-ample, & plusieurs Discours familiers sur les divins Mysteres de nostre Foy ; cet ouvrage pourra servir à ceux qui auront dessein d'acquérir des Couronnes dans la conversion de ces peuples Infideles, comme j'ay dit cy-devant.

Je pourrois encore grossir cette Relation ; mais voilà ce me semble les Remarques les plus necessaires pour faire connoistre les Caraïbes : il n'y a plus qu'un petit reste de cette nation ; & outre qu'ils se détruisent tous les jours eux-mêmes, les Anglois travaillent à les exterminer entierement. Dieu, je croy, le permet ainsi sans penetrer dans ses Jugemens, & que toute l'Europe envahisse leur terre ; parce qu'ils font une trop grande injure au Createur par leur vie de bêtes, & qu'ils ne veulent point le reconnoistre : quoy qu'on leur ait pû dire depuis vingt ans, ils s'en mocquent ; & s'il y

40 *Relation de l'Origine, des Mœurs, &c.*

avoit lieu d'esperer de les faire Chrestiens, il faudroit premierement les civiliser & rendre hommes. La Providence divine y pourvoira quand il luy plaira, elle a ses desseins en toutes choses.



RELATION

DE LA

GUIANE,

ET DE CE QU'ON Y PEUT

FAIRE.

RELATION

OF THE
LIFE OF
JAMES OGLETHORPE



RELATION DE LA GUIANE.

ET DE CE QU'ON Y PEUT FAIRE.



A Guiane est un grand pais dans la terre ferme de l'Amerique Septentrionale, qui s'étend en latitude depuis la ligne Equinoxiale, jusqu'au dixième degré du costé du Pole Arctique, & en longitude depuis la Riviere des Amazonès jusques à celle d'Ore-

nocque; ce qui comprend plus de quatre cens lieues de côtes, avec une profondeur immense dans les terres qui sont limitrophes du Bresil du costé du Midy, & de la nouvelle Andalouse vers le Couchant.

Nos navigateurs François ont accoustumé de donner à la Guiane le nom de Cap de Nort, à cause qu'il est le plus remarquable de toute cette coste, & que ceux qui y ont affaire y vont prendre ordinairement la connoissance de la terre.

Ce Cap est entre le deux & le troisième degré de latitude Septentrionale, & entre le 345. & le 346. degré de longitude. Cet endroit du Continent est arrousé de quantité de Rivieres qui peuvent porter de grands vaisseaux fort avant dans leurs emboucheures, & le long desquelles on peut faire un nombre infini d'établissements, d'où l'on tirera des avantages tres-considerables, tant par le trafic avec les naturels du

païs, & par des pêches réglées qu'on peut faire dans ses Rivières le long de la coste, que par le travail & industrie de ceux qui s'y établiront.

Les divers établissemens que les François y ont faits à divers temps, font assez connoître la possibilité qu'il y a de vivre en bonne intelligence avec ces peuples, pourveu qu'on les traite avec plus de douceur, & qu'on en use avec plus de bonne foy que n'ont fait jusques à cette heure tous ceux entre les mains desquels la conduite de ces sortes d'entreprises est tombée.

Les mauvais traitemens, qu'ils en ont receus à diverses reprises ne les ont pas rendus incapables de reconciliation, comme l'expérience l'a fait connoître, & comme nous l'avons éprouvé en différentes rencontres.

Ils sont douiez d'un assez bon sens qu'ils ont tout loisir de cultiver & de polir par une longue suite d'expérience que leur procure une tres-longue vie; car c'est mourir jeune parmi-eux que ne vivre que cent ans.

Ils ne jugent pas mal, & ont des opinions assez raisonnables des choses qui sont de l'étendue de leur ressort, & de la portée des seules lumieres naturelles, dont ils sont pourvus.

Ils sont grands observateurs de leurs paroles, & pratiquent inviolablement la maxime de ne faire à autrui que ce qu'ils voudroient qu'on leur fît à eux-mêmes.

Ils sont plus pacifiques que portez à la guerre, qu'ils entreprennent neantmoins quand ils en ont quelque sujet legitime, & que la vengeance ou l'honneur les y engage.

Ils sont laborieux, & bien qu'ils ayent de l'adresse & de la patience pour la pêche, & pour la chasse; ils sont neantmoins assez prévoyans pour ne vouloir point laisser dépendre leur subsistance du hazard; & pour cela ils cultivent volontiers des terres à proportion de leur besoin, & de la grandeur de leurs familles.

Avant que l'Europe leur eust fourni pour cet effet des outils de fer & d'acier, ils en faisoient de pierre dure; mais outre que la peine de les faire leur estoit insupportable, celle qu'ils avoient encore à s'en servir estoit si grande qu'ils en abandonnerent l'usage pour toujours. Dès qu'ils eurent éprouvé qu'ils faisoient plus de travail en un jour avec nos haches,

haches, nos couteaux, & nos serpes qu'ils n'en faisoient en un mois avec leurs outils de pierre, qui ne servent plus de rien aujourd'hui qu'à faire admirer leur patience dans les cabinets des curieux.

Ils parlent une Langue qui est entendüe, non seulement de toutes les nations, que les Espagnols d'un costé, & les Portugais de l'autre ont obligées de se retirer dans la Guiane; mais elle est intelligible mesme des Caraïbes qui s'en servent, & qui sont les naturels des Antilles: ce que j'ay reconnu avec les Indiens des Isles de S. Vincent, de la Dominique, & des autres où j'ay eu occasion de les entretenir. Enfin cette langue s'étend & se parle en plus de 400. lieües de coste, & a plus de six vingt lieües avant dans les terres.

Ils nourrissent de routes sortes de Volailles domestiques, qu'ils nous apportent pour des babioles qu'on leur donne, aussi bien que le poisson, & le Gibier qui y est en tres-grande abondance tant dans les Rivieres qu'à la mer. Ils nous bâtissent des maisons, ils défrichent nos terres, ils portent nos lettres, ils servent à embarquer & débarquer les Marchandises, & il n'est presque point de service qu'on n'en puisse tirer par la douceur, & les bagatelles qui leur sont propres.

Ils entreprennent de charger des navires entiers de Lamentin aux mesmes conditions, qui est un poisson dont le transport dans les Isles est d'un débit prompt & assuré, & qui ne sera pas moins considerable dans la terre ferme, attendu que c'est une Manne seure pour la subsistence des Colonies qui s'y établiront.

Cette pêche se fait toute l'année dans les Rivieres de cette coste, à la difference de la Tortuë de mer qui ne territ que pendant trois ou quatre mois de l'année seulement, & dans toutes les Plages de la coste; mais en une abondance si grande que cela n'est pas imaginable, dix hommes en pouvant plus retourner en une nuit, que cent n'en scauroient habiller en un jour.

Chacun sçait que ces deux sortes de poisson se valent, & se transportent dans les Isles avec tant de profit, qu'on y trouveroit tres-bien son compte, quand on n'établiroit dans la terre ferme des Colonies que pour ce sujet-là seulement.

Entre les Plantes qu'ils cultivent dans leurs jardins, le cot-

ton est une de celles qui les occupent le plus, principalement les femmes qui en font leur negoce particulier, & qui en tirent de quoy se parer, le filant pour cela aussi fin qu'on le desire; & si les desordres n'avoient point empêché d'en faire un negoce réglé comme il estoit tres-aisé, & que je l'ay pratiqué de mon temps, il auroit esté tres-facile d'en fournir toute l'Europe de toutes les manieres, dont il peut estre employé; sans que les François s'en donnassent d'autre peine que celle de le recevoir, attendu l'inclination naturelle & generale que les Indiennes ont pour le travail & la braverie, estimans un grain de cristal pour mettre à leur col ou à leurs oreilles autant que nous ferions icy un diamant, ou une perle de pareille grosseur.

Les Amacs ou lits de cotton qu'ils nous donnent pour une serpe ou une hache, se vendent dans les Isles trois à quatre cens livres de sucre; chaque François y a le sien, & ils ne viennent que de la terre ferme.

Aussi comme chacun sçait que c'est une des marchandises qui se consomment le plus en Europe, & dont le prix varie le moins, les habitans des Isles n'en auroient jamais abandonné la culture s'ils avoient eu des femmes pour le filer, sans quoy le transport ne s'en sçauroit faire qu'avec beaucoup d'embarras, & peu de profit.

Le Rocou est une teinture de prix, lors qu'elle est naturelle, comme les Indiens nous l'apportent, & qu'elle n'a point encore esté falsifiée par les étrangers qui nous la vendent. Nous tirons d'eux encore diverses sortes de gomes, de bois & de racines propres à la Medecine, & de grand débit en France, aussi bien que des bois propres aux teintures, à la fabrique des cabinets; & à la marqueterie, entre lesquels est le bois de Lettre qu'on appelle icy vulgairement bois de la Chine, & que les Hollandois appellent, Lettre Hous, & qui ne croist en aucun autre lieu du monde qu'en cet endroit du Continent. Les naturels du pais le coupent & le portent à fort-fait jusques aux vaisseaux, à si grand compte que le millier pesant ne revient pas à un écu, & s'est longtemps vendu cent écus le millier, & jamais moins de cent cinquante livres. Outre les animaux de plaisir, comme sont les Guenons, Singes, Perroquets, Arras, Sapajoux, Tama-

rins, Tocans, &c. j'ometts encore quantité d'autres choses que le pais produit pour dire que l'étenduë de cette grande terre a encore l'avantage sur les Isles de l'Amerique qu'on ne peut craindre de la laisser, comme nous voyons par experience à S. Christophe, & aux autres Isles de peu d'espace où la terre est devenuë presque sterile à force de porter, sans qu'il soit possible de la laisser reposer, à cause de la petitë quantité que chaque habitant en peut avoir; ce qui n'empêche pourtant pas qu'il ne s'y enleve par an quinze cens milliers de sucre par communes années, sans le tabac, l'indigo, la casse, le gingembre, & les autres marchandises qui s'y cultivent, & qui s'y fabriquent.

Le pais est diversifié presque par tout de plaines, de collines & de prairies, & il n'y a quasi point de montagnes qui ne se puissent cultiver avec beaucoup de profit.

La terre y est si fertile par tout, qu'un homme avec ses bras y peut faire des vivres pour vingt personnes fort aisément, tant elle est aisée à cultiver. Les fruits y sont excellens & en abondance, tous nos legumes y croissent toute l'année en tres-peu de temps, & sans distinction de saisons; & comme il n'y a jamais d'Hyver, les arbres y sont continuellement chargez de fleurs, de fruits, & de feuilles.

L'air y est tres-bon, & le climat tres-doux, bien qu'il soit entre les Tropiques, & la chaleur y est perpetuellement temperée par un vent frais d'Orient qui y regne toute l'année, à la reserve de la nuit, que le vent qu'ils appellent Brize, vient de terre, & ne se sent pas plus d'une lieüe & demie allant dans la mer.

Les eaux y sont excellentes, & se conservent en leur bonté pendant les plus grands voyages, comme on l'experimente souvent en Europe, où l'on ne les trouve jamais corrompues au retour des navires qui viennent de ces pais-là.

Il ne faut pas omettre qu'il y a dans cette coste plusieurs Isles si propres à la nourriture des bestiaux, que pourveu qu'on y pratique quelques précautions, il ne faut pas douter qu'il n'y en ait dans peu de temps en aussi grande abondance, que dans celles où l'on va tous les jours charger des cuirs assez proche de ces lieux-là, supposant qu'on y en porte pour peupler.

On y pourroit aussi establi de toutes sortes de manufactures de cotton, comme toiles, futeines, bas, &c. sans qu'il soit necessaire d'autres choses pour avoir le fil de toutes sortes, que des babioles de peu de valeur qu'on leur porte.

Je suppose aussi qu'on gouverne les naturels du pays avec plus de douceur, de bonne foy & de précaution qu'on n'a fait jusques à cette heure, & qu'on ne les oblige pas par de mauvais traitemens de se retirer avant dans le pais, n'y ayant de leur part aucune disposition, si on ne les y pousse.

On peut aussi apporter telle précaution à la maniere de saler le Lamentin & la Tortuë, qu'on en apportera en France avec plus de succès beaucoup que la moulue, attendu qu'il n'y a personne qui ne prenne le Lamentin principalement pour de la chair, tant il luy ressemble de goust, de couleur & de figure.

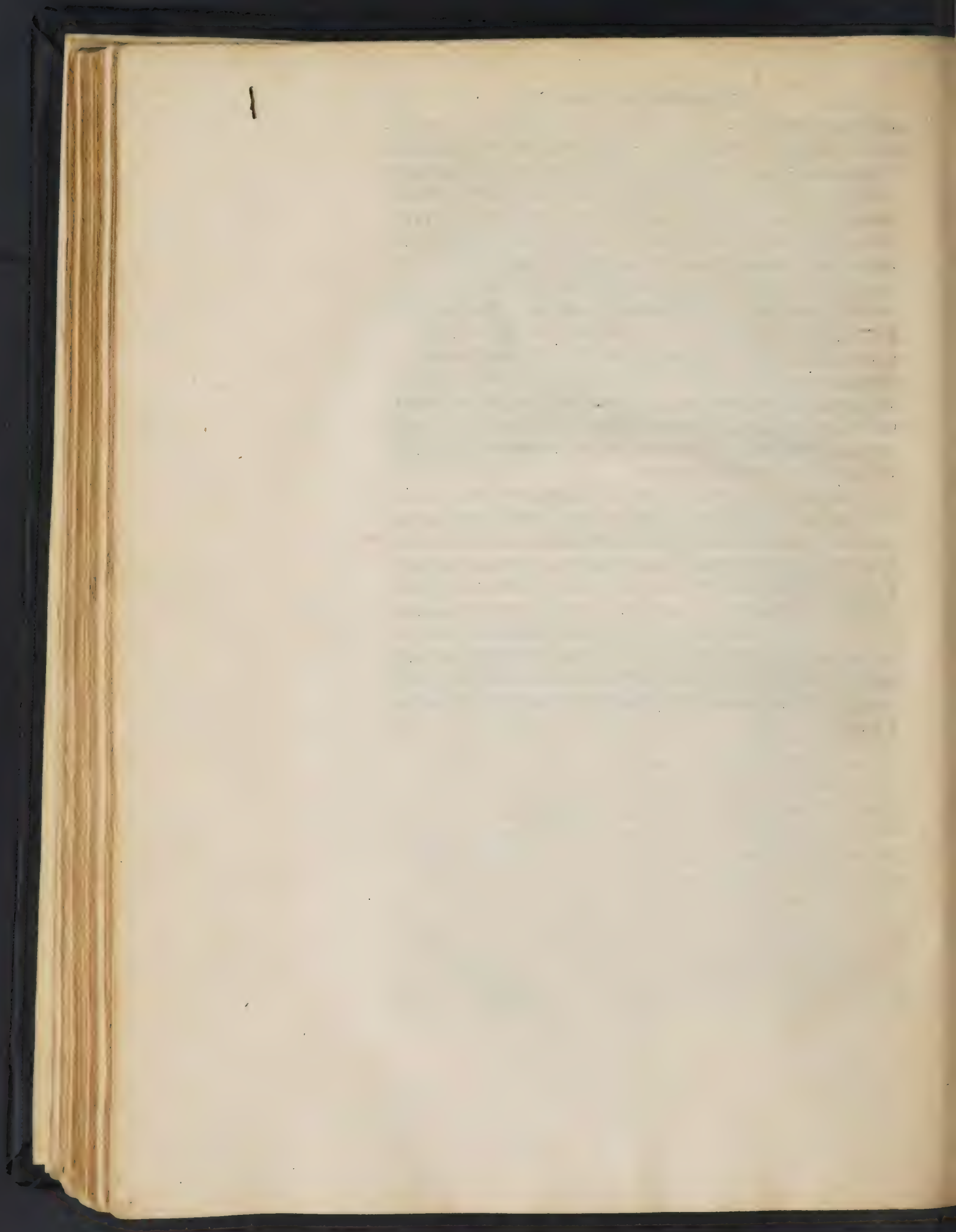
DIGRESSION SUR LE TABAC, & ses differences.

ON ne peut pas disconvenir, & le témoignage des Marchands peut faire foy, qu'il y a beaucoup de difference entre le Tabac des Isles & le Tabac du Bresil, non pas seulement pour son goust & pour son prix, mais encore pour sa durée, cette derniere qualité rendant l'un bien plus considerable que l'autre avec justice, puis que nous voyons par experience, & cela est fondé en raison, que les marchandises les moins sujettes à corruption sont toujours celles dont le prix varie le moins, à le prendre par les choses les plus précieuses comme sont les Diamans & l'Or, les plus solides, & par consequent les plus incorruptibles de toutes les choses qui sont en commerce. Le mesme arrive aux autres choses à proportion: Le cotton, par exemple n'augmente & ne diminue pour l'ordinaire que tres-peu de prix, estant moins sujet à corruption que beaucoup d'autres sortes de marchandises. A l'égard du Tabac, la facilité qu'a celui des Isles à se corrompre, rend son prix fort variable, & bien moindre que celui du Bresil, qui se peut garder jusques à ce qu'il soit assez cher pour trouver du profit à son debit, au lieu que ce

qui met l'autre à vil prix, est que si on ne le vend promptement il déperit à veüe d'œil, par le peu de corps qu'il a, & l'on est obligé de le vendre, pour ainsi dire, en débarquant à quelque prix que ce puisse estre, & bien souvent la corruption ne luy donne pas le loisir d'arriver au port, où on le trouve en poussiere, & rien n'en demeure que le baston sur lequel il est roulé, quand on le pense débarquer.

Le Tabac de Verine qui se fait dans la nouvelle Andalousie, limitrophe de la Guiane, & qui n'en est separée que par la Riviere d'Orenoque, se vend icy fix, sept, huit, & dix francs la livre, lors que celuy du Bresil se vent trente sols, & celuy de saint Christophe & des autres Isles dix-huict, & cela parce qu'il est meilleur au goust, qu'il a plus de corps, qu'il est plus solide, & par consequent plus durable que toutes les autres especes de Tabacs, soit qu'ils viennent du Bresil, soit des Isles, soit de Virginie.

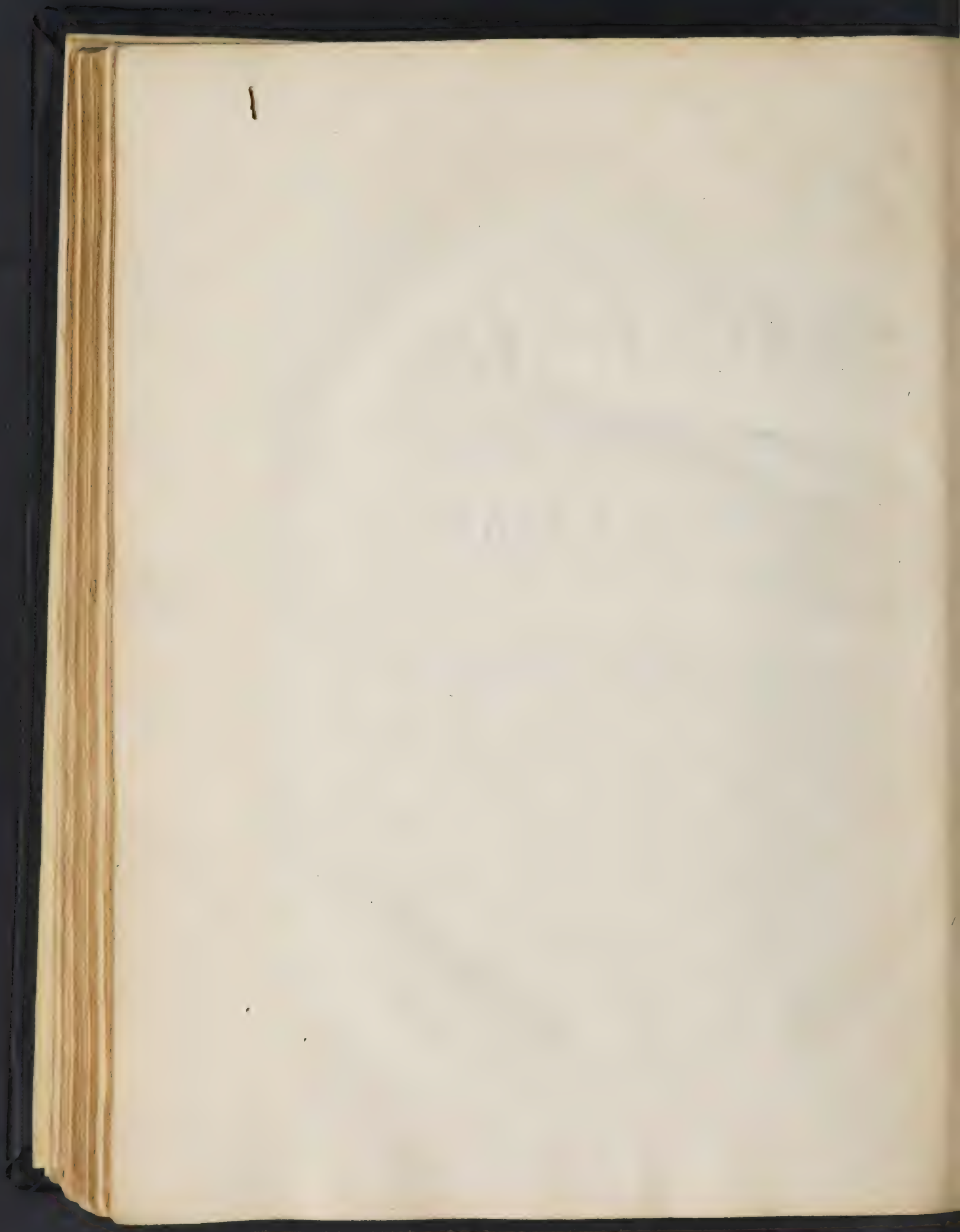
La raison pourquoy la Tortuë & le Lamantin sont d'un debit si prompt & si assuré dans les Isles, vient de ce que ces sortes de victuailles sont aussi nourrissantes que le bœuf salé, & le lard, & sont la moitié moins cheres, outre que le transport en est aisé, & de peu de jours de navigation, au prix de ce qui y est apporté de l'Europe. Joint aussi que dans les Isles il n'y a point d'autres victuailles que des patates, des pois, & du manioc, qui est la racine dont ils font le pain, qu'ils appellent Cassave, ce qui fait que toutes les victuailles y sont toujours bien vendues, & qu'on n'en sçauoit presque porter assez.



DESCRIPTION

DE L'EMPIRE

DU PRETE-JEAN,





DESCRIPTION

DE L'EMPIRE

DU PRETE-JEAN.



Le Traité qui suit & la Table Geographique qui y est jointe, sont principalement tirez du Livre imprimé d'Antoine Almeida Jesuite, & du manuscrit d'Alphonse Mendez Patriarche d'Ethyopie, qui a demeuré plusieurs années dans l'Empire des Abyssins, &

qui en a parcouru diverses parties, tant par luy-même que par d'autres.

1. **Q**UANT au nom d'Abassie il est probable qu'il vient d'Abaxa ville capitale du Royaume d'Adel, le plus proche d'Orient; par laquelle entroient autresfois ceux qui venoient des Indes. Et comme ce Royaume a esté appelé le Royaume de Zeïlan du port de Zeïla qui est fort commode à ceux qui viennent des Indes; & par consequent fort connu, & qui est à l'embouchure de la Mer Rouge, ce que je remarque exprés pour le distinguer d'une Isle du même nom, qui est dans les Indes: ainsi l'Abassie a esté appelée de cette ville celebre, qui relevoit autresfois de l'Empereur d'Ethyopie; car sa domination ne s'estendoit pas seulement sur le continent prochain, mais elle s'est même estenduë en un certain temps jusques sur l'Arabie, d'où vient vray-semblablement que la Reyne d'Ethyopie a esté appelée Reyne de Saba. On l'appelle aussi Inde Inferieure, par opposition à

la Supérieure qui est en Orient : car les Européens appellent ainsi le pays qui est sur les deux bords de la mer Rouge.

2. Le pays des Abyssins est plein de montagnes ou plutôt de rochers , au sommet desquels il y a des plaines fort amples , & fort fertiles , arrosées par des fleuves , & longues en des endroits de vingt milles , en d'autres de quarante , en d'autres de soixante , & larges tantôt de trois & tantôt de dix.

Ceux qui viennent de Septentrion & d'Egypte montent par des degrez d'une plaine à l'autre l'espace d'environ six cens milles d'Italie jusqu'à la source du Nil , qui est dans le Royaume de Goïanne , & dans le territoire de Sacaba habité par les descendans d'Agar , dont nous parlerons cy-après. Ce n'est pas seulement du côté de Septentrion qu'on monte à la source du Nil , on y monte aussi du côté d'Orient , comme il paroît par le cours des fleuves. Car le Nil coule vers le Septentrion , l'Aoxes qui tire sa source de loin , coule vers le Midy jusques à Monbaza , comme plusieurs croient , & d'autres fleuves coulent vers l'Occident , comme le Niger , qui tirant son origine , non de là comme quelques uns se le sont fausement persuadé , mais de plus loin , coule vers la mer d'Occident. Or il est certain que le librament des eaux veut que l'endroit d'où les fleuves commencent à couler soit plus élevé que les lieux où ils se répandent : c'est pourquoy on appelle Alberegran l'Ethyopie supérieure , par rapport au reste de l'Ethyopie plus voisine de la mer , & par rapport à toute l'Afrique. Il faut encore ajouter que ces fleuves , & principalement le Nil , non seulement coulent , mais même se précipitent par plusieurs Catadoupes qui se voyent dans l'Abassie , & dans la Nubie jusques à la plaine d'Egypte.

3. Il faut remarquer comme en passant que c'est en vain que quelques uns se mettent en peine de trouver une origine admirable des grands fleuves , & entr'autres du Nil , comme s'il ne suffisoit pas qu'ils eussent une origine ordinaire & semblable à celle du Tibre. Le Nil n'est pas plus grand dans son commencement que les autres fleuves ; il est même moindre que le Tibre , comme nous verrons incontinent ;

car à trois cens milles loin de sa source il est gueable, & il a esté souvent passé à gué par des armées ennemies, comme il paroist par l'histoire des Abyssins, au lieu que le Tibre n'est pas gueable.

4. La grandeur des fleuves procede plutôt du lit où ils coulent que de la source d'où ils naissent, & de l'abondance de l'eau estrangere qu'ils reçoivent dans leurs cours, que de celle qu'ils ont dès leur commencement. Plus la source d'un fleuve est haute, & plus l'espace qu'il traverse avant que de se décharger dans la mer est estendu; plus il y a de montagnes dans cet espace d'où descendent d'autres fleuves qui le grossissent, plus aussi il est grand, comme il est aisé de le reconnoître dans le Nil qui ne tire qu'une petite quantité d'eau de sa source, comme nous dirons incontinent.

5. Nous voyons aussi que les plus grands fleuves, comme le Nil, l'Inde, le Gange, & le Plate, prennent leur source dans des pays fort vastes, & fort éloignez de la mer.

Le pays des Abyssins est abondant en froment, & en toute sorte de viandes propres à la nourriture des hommes. Il n'y a point de vin; mais au lieu de vin on y fait un breuvage composé de miel. La terre y est propre aux mêmes fruits que la terre de ces pays-cy, comme aux figues, aux citrons, aux olives, à la vigne, & aux pesches; mais les arbres qui les portent demeurent sauvages faute d'estre cultivez. Il y a aussi quantité d'éléphants, de cygnes, de lions, de singes, & de crocodiles: il y a enfin des chevaux de mer qui ne ressemblent point aux chevaux de terre. Il y a un animal plus grand que l'éléphant, & qui vray-semblablement est l'autruche-chameau. Enfin il y a des chevaux, des chameaux, des mulets & des ânes.

Il n'y a point pourtant d'ours, ni de conns, comme dit Alvarez: il y a quantité d'oiseaux de toutes sortes d'especes, excepté des garçoles & des coucous. L'hiver y est rude depuis le mois de Juillet jusques au mois de Septembre, & principalement durant le mois d'Aoust. En Esté la chaleur est insupportable dans les vallées, qui sont fort profondes, mais elle est temperée sur les montagnes qui sont fort hautes. L'air y est fort pur comme en la moyenne region. Les vents n'y sont pas incommodés par la chaleur, comme ils sont ordi-

nairement en Europe durant les jours caniculaires. L'Hyver est neantmoins fort rude au mois de Decembre & de Janvier sur la mer Rouge, & selon Alvarez au mois de Février, de Mars & d'Avril. Mais en ceci il faut plutôt croire les Jesuites qui en ont traité de propos deliberé, & qui l'ont pû reconnoistre par experience mieux qu'Alvarez qui n'en a parlé que sur le rapport d'autrui. Ce n'est pas que les Peres de la Societé n'approuvent son Histoire, & qu'ils ne demeurent d'accord de la plus grande partie de ce qu'elle contient. Ce que je croy neantmoins qu'il faut entendre des choses qu'il rapporte, après en avoir fait l'experience, & non de celles qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui. Pour ne rien omettre, Il ajoûte qu'en quelques endroits il y a deux hyvers; & bien que par le nom d'hyver on entende ordinairement en ces pais-là les pluyes & les tempestes; il assure positivement qu'il y a en quelques endroits du froid & de la glace, & nos Peres l'avoient aussi, & principalement du mont Lylemen & de la Province d'Ogara. Il n'est point pourtant parlé de neiges, bien qu'il y en ait dans l'Amerique, & presque sous la ligne, comme aux environs de la ville de Quito.

Alvarez ajoûte qu'il n'y a point de fleuve si estendu qui vienne jusques à la mer Rouge, au moins sur le bord de l'Abassie, mais qu'ils se perdent sous terre. C'est pourquoy il n'y a aucun fleuve considerable dans l'Arabie qui se décharge dans la mer Rouge; & on tire de là un argument tres-fort à mon sens contre ceux qui croient que la mer Rouge est plus haute que la mer Mediterranée.

6. Il y a quantité de rochers, & sur tout dans le Royaume d'Amahara, qui pourroient sembler avoir esté plutôt tailliez par le fer, qu'avoir esté faits par les mains de la nature. On n'y avoit point l'usage de la chaux, si ce n'est depuis qu'il y a esté apporté par les Jesuites Portugais, qui ont basti sur le Nil un pont qui n'a qu'une arche, & qui bien qu'il ne soit pas fort grand, est considéré comme un miracle de l'Art. Il y a quelques mines d'argent, mais on ne sçait pas l'art de l'en tirer. Il y a aussi des pierres precieuses, &c.

7. Il y a quantité de Moines, & de Monasteres, que l'on appelle Debra. La pluspart des villes en tirent leur nom. Il faut pourtant avoüer que le nombre en a esté diminué depuis

quelque temps par les Guerpes. On ne parle pas la même Langue par tout le Royaume : on en parle plusieurs qui sont aussi différentes que la Françoisse & l'Espagnole. Les femmes y sont moins noires que les hommes : il y en a même quelques-unes de blanches.

8. Les habitans de ce pais-là ont les yeux plus grands que nous ne les avons ; ils ont l'esprit subtil & perçant ; ils sont officieux , & aiment à saluer & à estre saluez. Leur principale & peut-estre leur unique estude est celle de l'Ecriture sainte qu'ils font chez des Moines. Il sont Chrestiens, & ne laissent pas pourtant d'estre infectez de plusieurs erreurs : ils ont sur tout grande inclination à la Religion des Juifs, & tiennent que leur Empereur est descendu de Salomon, & certainement il est probable qu'il est descendu de la Reyne de Saba, dont la memoire est encore en veneration. Ils observent le Sabbath, le Dimanche & la Circoncision : ils se font baptiser plusieurs fois avec beaucoup d'impudence : ils sont fort attachez à l'heresie d'Eutyches, & ils nient comme luy qu'il y ait deux natures dans le Sauveur. Les Armes de ce Royaume sont un Lion , avec cette devise : *Le Lion de la Tribu de Juda a vaincu*. On appelle leur Empereur Prete-Jean par une erreur fort grossiere, mais qui est receüe depuis que les Portugais sont arrivez en ce pais-là. Dans les derniers temps l'Empereur Sociniol, ou Malac, ou Seltan, Sequedo a extrêmement favorisé la Religion Catholique, que son fils Faciladas a tâché depuis de détruire.

9. Voicy quelles sont les bornes de cet Empire : Il est arrosé du costé d'Orient par la mer Rouge, & s'il renferme le Royaume de Tygre, il faut commencer à le mesurer par l'Isle de Malzua qui est sous le quinzième degré , & si nous y voulons comprendre le pais des Derbaïtes, qui sont des peuples Chrestiens, il faut commencer au quinzième degré & demy. Ceux qui viennent le long de la mer depuis l'Isle de Malzua jusques à l'Egypte, trouvent un terroir sablonneux & sterile , qui n'est habité que par des Bergers qui relevent en quelque sorte des Seigneurs voisins. Les plus proches de l'Abassie relevent de l'Empereur des Abyssins, & font profession de la Religion Chrestienne. La partie la plus Septentrionale en tirant vers l'Egypte est habitée par des Mahometans.

10. Comprenant donc le pais des Derbaïtes, cet Empire commence environ au quinziesme degré & demy. Il rase en suite le bord de la mer Rouge en descendant vers le Midy, bien que le bord n'appartienne plus à l'Empereur des Abyssins, mais au Turc qui l'a usurpé. La premiere Isle que l'on y trouve est l'Isle de Malzua, où il y a un port, & assez proche la citadelle d'Arquico, dont nous parlerons dans la suite. Un peu plus loin est celle d'Adefalo qui est aussi sous le Turc au treizieme degré & demi. Il se retire vers la terre, & laissant du costé d'Orient & de la mer le Royaume d'Ancalin, dont nous parlerons dans la suite, il s'estend environ jusqu'au huitieme degré. Depuis l'endroit où nous avons commencé jusques icy, il y a environ quatre cens quatre-vingtdix milles d'Italie, par où on refute l'erreur commune des Geographes qui croient que cet Empire s'estend jusques au delà de la ligne. Il tourne en suite vers l'Occident sans cesser d'incliner vers le Midy. Après quatre cens quatre-vingt milles d'Italie il se termine en Occident au Royaume de Narea, qu'il renferme sous le septieme degré & demy, ou environ. Il tourne de là vers le Septentrion l'espace de trois cens quatre-vingtdix milles d'Italie, jusqu'au quatorzieme degré, & de là enfin il retourne vers son commencement par une ligne convexe, longue de quatre cens cinquante milles d'Italie, par laquelle il renferme la Province de Mazaga. Il a au Septentrion la Nubie, dont les peuples estoient autresfois Chrétiens & avoient esté convertis à la Foy par l'Apostre saint Matthieu, & sont maintenant Mahometans, comme sont aussi presque tous les autres peuples qui environnent cet Empire. C'est pourquoy les avenues en sont difficiles, si ce n'est par la mer Rouge, dont les Turcs n'ont que le bord comme nous l'avons dit. A l'Orient il a la mer Rouge, & le Royaume d'Angali; au Midy les Lafres, au Septentrion les Ethiopiens aux cheveux tors. Il faut avertir icy le Lecteur que les Peres de la Societé asseurent avec beaucoup de certitude que les degrez que nous avons marquez tant dans cette Relation que dans les Cartes, sont veritables & on les doit croire avec d'autant plus de raison qu'ils ont eu plus de commodité & de loisir de les observer, tant par les instrumens de Mathematique, que par les frequens voyages par rapport de l'Isle de Malzua, & aux autres lieux connus. Je croy que ce
qui

qui a fait tromper ceux qui ont attribué un plus grand nombre de degrez à cet Empire, est la difficulté des chemins qui n'empesche pas que le chemin ne soit en effet plus court qu'il ne leur a semblé.

11. Dans cet espace dont nous venons de parler il y a plusieurs Royaumes; sçavoir le Royaume de Tigre, d'Angot, d'Amahara, de Doaro, de Fatega, d'Ogge, de Balli, d'Adea, d'Alamale, d'Oxelo, de Gans, de Betetamora, de Gurague, de Sugamo, de Bahargamo, de Cambate, de Boxa, de Gumar, de Narea, de Gongi, de Damot, de Goïame, de Bagamedri, de Dambée, de Doba, de Mofa, d'Aufa, d'Holeca, de Xaoa, d'Ifate, de Guede, de Ganch, de Marabat, de Mauz, & de Bizame. On y ajoute seize Provinces, dont quelques-unes & peut-estre toutes faisoient partie de ces Royaumes. Les noms de ces Provinces sont Ganacho, Orya, Cagma, Margai, Xerca, Gamaro, Abexgai, Talaseon, Ogara, Lemen, Salene, Bora, Abargale, Saloa, Holcalt, & Mazaga.

12. Voicy à peu près l'ordre auquel ces Royaumes & ces Provinces sont disposées. D'Orient en Occident, entre le 7. & le 8. degré est Gamaro, Bahargamo, Sugamo, Buzama, Cambat, & une partie de Narea. Entre le 8. & le 9. degré, Balli, Falagar, Ogge, Alamale, Adée, Gurague, & le reste de la Naree. Entre le 9. & le 10. Mugar, Ganz & Damot. Entre le 10. & le 11. Goaro, Ifate, Marabet, les deux Xaoa, l'inférieure & le supérieure, Gafate, Bizamo, & la partie Australe de la Goïame. Entre le 11. & le 12. une partie d'Angot, Amahara, Holeca, & le reste de la Goïame. Entre le 12. & le 13. la partie Septentrionale d'Angot, Gagamodri, les monts de Gaste, Saloa, & les peuples descendus d'Agar. Entre le 13. & le 14. une grande partie du Royaume de Tigre, Abargale, Salene, Semen, Gamalmon & Olcalt. Entre le 14. & le 15. le reste du Royaume de Tigre, Sequedo, & Malzaga. Entre le 15. & le 16. les Derbaïtes.

13. Les Galles & les Mahometans ont pris une grande partie de ces Royaumes & de ces Provinces: de sorte qu'au temps que le Patriarche Mandez est entré au Royaume d'Abaslie il n'y avoit du Royaume de Tigre que Dambée, Bagamedi, Goïame, Amahara, une partie de Xaoa & Darée, & des Provinces de Mazaga il n'y avoit que Salene, Ogara, Abargala,

Sequado, Holcait, Semen, Saloa, Holeca, & Doba, qui obeïssent à l'Empereur des Abyssins. Pour commencer par ce qu'il y a de plus important & de plus curieux, non seulement en Ethyopie, mais dans tout le monde, je parleray de la source du Nil.

14. Dans le païs des descendans d'Agar, qu'on appelle Sachala & qui est dans la partie Occidentale du Royaume de Goïame, il y a une haute montagne dont le costé Meridional est fort escarpé, & dont le costé Septentrional est de moins difficile accès. La partie Occidentale est habitée par des Payens. A trois milles de la source du Nil il y a une ville appelée Guix.

15. Au haut de cette montagne il y a une plaine sur laquelle il y a encore deux autres montagnes, & dont le diamettre est d'environ d'une demie lieuë de Portugal, ou d'un mille & demy d'Italie. Elle est plantée d'arbres, elle est assez semblable à une plaine qui est sur le mont vulgairement appelé le mont creux proche de Tivoli, où l'on dit qu'Annibal campa autresfois avec son armée. Il y a au milieu de cette plaine un terroir marescageux plein d'herbes & de roseaux, à peu près de même qu'à Tibur, dans le lieu vulgairement appelé le lac des Isles flottantes, où la terre tremble sous les pieds, & fait apprehender d'estre abyssmé.

16. On voit dans ce terroir marescageux deux sources d'une eau assez claire, dont l'une est vers l'Occident, & l'autre vers l'Orient. Elles sont distantes l'une de l'autre d'un jet de pierre. Il y a apparence que les montagnes qui sont au dessus de cette plaine y répandent de l'eau goutte à goutte, & que cette eau estant renfermée dans deux trous qui sont comme deux canaux formez par les racines des herbes dont nous avons parlé, elle monte à ces deux sources, comme par l'impetuosité de sa chute; de même que les eaux qui tombent de haut remontent par des canaux courbez. Car c'est comme une tradition parmi les habitans du païs qu'avant que le terroir fut entremêlé de ces racines, il n'y avoit qu'un lac en cet endroit. La source qui est du costé d'Orient est la plus large, & n'a pas pourtant plus d'un pied & demy de diamettre. On jetta autresfois dedans une lance longue de vingt-quatre palmes, & on ne trouva point le fond, au lieu qu'on le trouva à l'autre.

17. Cette eau s'étant un peu élevée au dessus de la terre y rentre en coulant vers l'Orient, mais en coulant si doucement qu'à peine peut-on reconnoître son cours, si ce n'est par la fraîcheur, & par la verdeur des herbes qu'elle arrose. A une portée de mousquet les deux ruisseaux se joignent, & coulent vers le Septentrion, & après une demie lieuë de chemin ils paroissent comme un petit fleuve du costé le moins roide de la montagne; qui continuant son cours vers le Septentrion, se grossit peu à peu des eaux qui coulent des montagnes voisines.

18. Depuis la source jusques au lac de Bardambée, dont nous parlerons incontinent, il fait environ trente-cinq lieuës, ou 115. milles d'Italie. On compte 17. de ces lieuës là depuis sa source, jusques à l'endroit où le fleuve Gemi se joint du costé d'Orient au Nil, & auquel il porte plus d'eau que le Nil même n'en avoit, bien que ni l'un ni l'autre de ces fleuves n'en ait pas encore beaucoup en cet endroit là. Le Nil après avoir passé un assez petit espace tourne du costé d'Orient, & reçoit deux petits fleuves qui viennent de Septentrion; sçavoir Chelti & Bant, à dix lieuës de l'endroit où il a reçu le fleuve Gemi. Il se précipite peu à peu par la premiere de ses Catadoupes qui est haute de 30. palmes & proche de la ville de Depcan, qui appartient aux peuples descendus d'Agar, & où il y a eu une residence de Jesuites. Après avoir coulé l'espace de dix lieuës, il entre dans le lac ou dans la mer de Dambée, surnommée Barsena, dont nous parlerons dans la suite. Ayant parcouru environ sept lieuës à travers le lac, sans mêler tout-à-fait son eau avec la sienne, il en sort par un coin du costé d'Occident à la peninsule de Sena, d'où vient le mot de Barsena, comme qui diroit mer de Sena; & ayant coulé cinq ou six autres lieuës, il passe proche de la ville d'Alata sous un pont neuf de pierre, où il n'y avoit au commencement qu'une arche, & où l'on en a depuis ajouté deux petites du costé du Royaume de Goïame. Il est profond en cet endroit là de dix-huit ou de vingt palmes, comme un canal qui seroit taillé dans la roche, & dont on ne verroit point le fond en Esté. Ce pont dont je viens de parler a esté basti par le soin des Jesuites Portugais: on ne passoit auparavant que sur un pont de bois & il y avoit long-temps qu'on ignoroit dans le pais l'usage

de la chaux. Le Nil reçoit un peu après deux fleuves fort rapides qui viennent du costé de Midy, Obée, & Gamare, & continuant son cours vers l'Orient en se tournant toutesfois un peu vers le Midy, il se précipite par la seconde Catadoupe que les Jesuites Portugais ont mesurée, & qu'ils ont trouvée de cent cinquante palmes.

19. Le Nil reçoit un peu après le fleuve Baxile, qui descendant d'Orient sépare le Royaume d'Amahara de celui de Bagamedri, en continuant de couler vers l'Orient, & en se tournant un peu vers le Midy. Quand il est arrivé à un endroit qui est vis-à-vis de la source dont nous avons parlé à 30. lieues de distance, il tourne vers le Midy, & en tournant il reçoit le fleuve Queca, qui vient du costé d'Orient, & qui sépare le Royaume d'Amahara, de celui d'Holeca. Il se tourne en suite comme insensiblement vers l'Occident, & décrit une ovale, dans laquelle le Royaume de Goïame est enfermé. Il va revoir sa source & passe assez proche à une journée de chemin derriere la montagne dont nous avons parlé. De là il tourne d'Occident au Septentrion, & après un assez long espace il reçoit proche du Royaume de Junchi en Nubie le fleuve Maleg. Un peu plus loin & vers le Septentrion dans le Royaume de Sequin en Nubie il reçoit le fleuve Tacaze qui vient d'Orient. Nous parlerons encore de ces fleuves là dans leur lieu. On appelloit autresfois le Nil Astape, selon le témoignage de Plin; c'est à dire eau sortante des tenebres. Les Abyssins l'appellent Abavi, c'est à dire pere des eaux. Il faut remarquer que quand il sort de ce lac dont nous avons parlé, il n'a pas encore une grande abondance d'eau. Il paroist par l'histoire des Abyssins, & ceux qui demeurent à Tome demeurent d'accord, & entr'autres un nommé Pierre, qui a parcouru la plus grande partie de l'Abassie, que les Galles qui sont les ennemis de ce Royaume ont souvent traversé le Nil fort aisément proche du pais habité par les peuples descendus d'Agar, & proche de Narea, & que de là ils ont fait irruption dans le Royaume de Goïame, bien qu'en cet endroit le Nil ait déjà fait plus de trois cens milles d'Italie, depuis le lac, & quatre cens depuis sa source, au lieu que le Tibre ne peut estre passé à Rome, bien qu'il n'ait pas fait encore cent milles depuis sa source. Et il est clair par là que les fleuves qui

sont entrez jusques là dans le Nil ne sont pas fort grands. Aussi bien que le Nil ait fait jusques en cet endroit un assez long chemin, il n'a pas arrosé un fort grand espace, mais il a fait plusieurs tours & plusieurs replis en serpentant, & n'a pas reçu plusieurs fleuves de plusieurs Nations.

20. On peut aussi reconnoître par là l'assiette du Royaume de Goïame, c'est à dire que la montagne de laquelle nous avons dit que le Nil tire sa source, est fort haute à l'égard du reste du Royaume de Goïame, car le Nil descendant de cette hauteur entoure tout ce Royaume, & se precipite plus d'une fois par de hautes Catadoupes. De plus, il est clair que le milieu du Royaume de Goïame est plus élevé que les extremités d'où sortent plusieurs fleuves qui se déchargent dans le Nil qui entoure ce Royaume. L'espace qui est entre la source du Nil & l'endroit qu'il arrose jusqu'à ce qu'il retourne vers sa source, est fort bas à l'égard de la source, & la montagne est aussi fort haute & fort escarpée comme les habitans l'avoient.

21. L'Inondation de l'Égypte procede de l'abondance des pluies qui tombent en Éthiopie, comme le rapportent tous ceux qui en ont esté témoins, & les Européens qui y ont voyagé. Les neiges qui se fondent en plusieurs endroits, hors toutesfois de l'Abassie, y contribuent beaucoup. Ceci est assez connu par l'histoire de François Alvarez. Il y a cependant de la difficulté à rendre raison de la pluie qui tombe en ce temps-là auquel le Soleil regarde de costé ces Regions. Mais nous parlerons de ceci dans un autre ouvrage.

ROYAUME DE GOÏAME.

22. **O**UTRE ce que nous avons dit de ce Royaume à l'occasion du Nil, il faut remarquer que sa figure est ovale en forme d'une grande peninsule, & d'un long bouclier. Le milieu est plus haut que les extremités, comme nous l'avons dit cy-dessus. Les peuples descendus d'Agar en habitent une partie du costé d'Occident proche de la source du Nil, & outre cela ils habitent encore dans le Royaume de Bagamadri.

23. La longueur de ce Royaume, depuis l'Occident jusques au Septentrion, & depuis l'Orient jusques au Midy, est de près de cinquante lieuës de Portugal, & de cent cinquante milles d'Italie. La largeur est de trente lieuës. On dit que le Nil tire sa source du milieu, ce qu'il ne faut pas entendre simplement & absolument, mais seulement du milieu de la largeur: car d'ailleurs il est plus proche de la partie Occidentale. Il y a dans ce Royaume un pont fort remarquable, non pour sa grandeur, mais pour la nouveauté de sa structure, dont nous avons parlé.

24. C'est une opinion fort probable que ce Royaume est l'ancienne Meroë, dont Ptolomee a parlé; car toutes les conditions par lesquelles il la designe luy conviennent mieux qu'à nul autre. Il dit que la ville de Siene qui est à l'extrémité Meridionale d'Egypte, & à l'extrémité Septentrionale de l'Ethyopie interieure, est à cinq mille stades d'Alexandrie, c'est à dire à six cens vingt-cinq milles d'Italie, & que Meroë est plus loin dans l'Ethyopie à cinq milles autres stades de Siene; & ainsi Meroë est à douze cens cinquante milles d'Alexandrie. Or nous en comptons autant entre le Royaume de Goïame & Alexandrie. Le Royaume de Goïame est environ sous le onzième degré, & Alexandrie est environ sous le trente-unième, c'est pourquoy la distance est de vingt-degrez. Si l'on mettoit l'Isle de Meroë sous le douzième degré selon l'opinion commune, on ne trouveroit plus les susdites conditions.

25. Il y a dans le Royaume de Goïame à vingt-quatre milles d'Italie de la ville de Collele, & à trente milles de celle de Nebesse une Montagne fort roide, & presque inaccessible, au haut de laquelle il y a une plaine de figure ovale, dont la longueur est environ de la portée de deux coups de mousquet, & la largeur de moitié. On n'y monte que par deux sentiers à travers les roches. Il y a une source d'eau à un des costez de cette Montagne. La racine s'estend en une plaine qui est séparée de la Montagne par un fossé fait par la nature, en tirant vers le Nil, & c'est là où demeurent ordinairement les Vicerois de Goïame.

26. Il y a dans ce Royaume une Ville fort remarquable,

nommée Nebeffe, où l'Imperatrice Helene, tutrice du Roy David, fit autrefois bâtir un Temple fort magnifique. Il a esté détruit par les Galles, & depuis relevé par les Jesuites qui y ont une residence.

26. Il y a dans ce Royaume plusieurs autres Villes qui sont marquées dans la Carte. Une partie est habitée par les peuples descendus d'Agar, desquels nous parlerons dans la suite.

DU ROYAUME DE TIGRE.

27. **L**E principal Royaume de l'Empire des Abyssins s'appelle le Royaume de Tigre. Il est borné du côté d'Orient par la mer Rouge, dont toutesfois le bord appartient maintenant aux Turcs, du costé de Midi par le Royaume d'Angot, qui est possédé aujourd'huy par les Galles d'Ethiopie. Il peut du mesme costé de Midi estre censé borné par la Province de Doba qui est habitée par les Mahomettans, si ce n'est qu'elle ne soit comprise dans le Royaume de Tigre, & elle est la derniere du costé de Midi, qui confine au Royaume d'Angot. Il ne la faut pas distinguer du desert d'Abdola, dont nous parlerons cy-aprés. Du costé d'Occident elle est bornée par Olcalt, Seguedo, & Mazaga. Du costé de Midi elle est bornée par le Royaume de Bogamedri. Du costé du Ponant est la Province d'Ogara au delà de la montagne de Lamalmon. Au Septentrion sont des peuples qui vivent sans loix.

28. Sa longueur commence à Adefalo, qui est une petite citadelle de la Province de Bur, qui est maintenant possédée par les Turcs, & s'estend du costé d'Occident jusques au desert d'Abdoba, l'espace de quatre-vingt dix lieuës de Portugal; la largeur est de cinquante lieuës.

29. Entre plusieurs Provinces de ce Royaume, il y en a trois principales. La premiere & la plus considerable s'appelle vulgairement Barnagapo. Il faudroit plutôt l'appeller Saraoé. Sa ville principale est Debaroa ou Barva; la demeure ordinaire du Bainagapi, ce nom signifie le Prefet de la mer, parce que la Province est proche de la mer Rouge. Il y a dans cette Province un desert long de treize lieuës, assis entre

Dibaroa, & Mecoga, dans lequel il y a quantité de Tigres, de Lions, d'Elephans & de voleurs, contre lesquels les Portugais ont basti quelques citadelles. On appelle vulgairement la seconde Tigremaon; c'est à dire le lieu de la demeure du Vice Roy, car Maon signifie Vice-Roy. Il la faudroit plutôt appeller Auzen. Il y a dans cette Province une contrée nommée Temben. La troisiéme s'appelle Sire, & c'est la première que trouvent ceux qui viennent du Royaume de Dambée, ou de la Province d'Ogara du costé d'Occident, c'est à dire par la montagne de Lamalmon.

30. Les autres Provinces moins considerables sont Bur qui est divisée en la haute & en la basse proche de la mer Rouge, où il y a quantité d'elephans. On y peut aussi ajoûter Ogara, Olcait, Seguede, Semen, Abargale, qui estoient autresfois du Royaume de Bagamedri, & qui sont maintenant du Royaume de Tigre, ou ne sont d'aucun Royaume.

31. Le desert d'Aleoba fait une partie du Royaume de Tigre du costé d'Occident. Il estoit autresfois habité comme une autre Thebaïde par un nombre innombrable de Moines sur les confins de Magare & de Sire. On l'appelle Aldoba d'une ville qui est proche. Ce desert contient les Provinces de Seguede, d'Olcait & de Semen. Il y a quantité de montagnes plantées d'arbres, où il y a des elephans, des tygres, & des lions dont ceux qui passent par ce desert pour aller de Dambée à Tigre doivent se garder. Ils doivent encore plus se garder de certains voleurs, dits Xagnenses, qui ayant esté chassés des environs de Fremone pour leurs crimes, ont esté condamnez à cultiver le desert d'Aldoba. Ils ont un bourg assis à l'endroit où le fleuve Zarime se joint à un autre fleuve. Le fleuve Tàcarée coupe ce pays là en deux avant que de se décharger dans le Nil.

Ceux qui vont de Fremone à Dambée passent pour l'ordinaire par la montagne de Lamalmon. Ils passent pourtant auparavant par une autre montagne fort haute qu'on nomme la montagne de Guea, qui est comme la base de l'autre. Ces deux montagnes sont jointes par une roche qui sert de passage, & comme de pont pour aller de l'une à l'autre. Au dessus de celle de Lamalmon est une plaine d'où on voit le Royaume de Tigre qui paroist fort bas, comme il l'est en effet à l'égard du sommet

sommet de cette montagne, étant fort éloigné de la source du Nil qui est à l'endroit le plus haut d'Ethyopie, & approchant de la mer Rouge, dont le rivage est fort bas à l'égard des endroits plus avancez dans les terres. Il s'étend du costé d'Orient une longue chaisne de montagnes qui tiennent à celle de Lamalmon, entre lesquelles est peut-estre la montagne de Semen. Elles se courbent en suite, & font comme un arc entirant vers le Septentrion.

32. On compte dans le Royaume de Tigre jusqu'à quarante-quatre Gouvernemens. Le terroir n'est pas égal par tout : bien qu'il y ait beaucoup de montagnes, il ne laisse pas d'y avoir des plaines fort fertiles, & des fleuves fort agreables, dont nous parlerons dans la suite. Il y a un rocher fort remarquable nommé Abasanet ou Abacanet. Il est à trois journées près de Debaroa, à cause de la difficulté des chemins, bien que l'espace ne soit pas fort long, & d'autant du mont de Sanafe. Il fut pris par Christophle Gama Portugais l'an 1541. & restitué à l'Empereur Claude, avec le reste de l'Empire que Granaret Mahometan Duc d'Adel avoit usurpé sur luy. Bien qu'il n'eust que deux cens cinquante soldats, il se rendit maître de trois avenues l'une après l'autre qui vont toujours en montant : La premiere s'appelle Ambasanet, il faut peu d'hommes pour la défendre, en roulant de grosses pierres du haut en bas : La seconde s'appelle Ambaxembret, & n'est pas si forte que l'autre : La troisiéme, s'appelle Ambagadabut, & est la plus forte de toutes.

33. Malzua est environ au quinziéme degré & demy, on croit que c'est l'ancienne Orene dont parle Ptolomée. Elle est à 120. milles d'Italie de l'emboucheure de la mer Rouge. Malzua est une petite Isle de figure ovale. Sa largeur est de la portée de deux coups de mousquet. Sa longueur est environ d'un mille d'Italie. Elle est dans un petit golfe qui s'étend en long l'espace de six milles dans le continent, & qui est divisé par l'Isle en deux canaux. Celuy qui est du costé d'Orient ne porte que des nacelles, au lieu que celuy qui est du costé d'Occident est large d'une portée de mousquet, & reçoit aisément les plus grands vaisseaux. L'estenduë de l'Isle est de Midi au Septentrion. Le bout de l'Isle du costé de Septentrion va jus-

qu'à l'emboucheure de la mer Rouge, comme il est marqué par la Carte.

34. Il y a sur le bord de la mer à quatre milles de Malzua, en tirant vers le Midy une citadelle appelée Arquico ou Er-couo qui sert à garder les puits d'eau douce, bien qu'elle tire un goût de sel du voisinage de la mer. On en porte de là à Malzua sur des nacelles.

35 Sur le même bord en tirant vers le midy est la citadelle d'Adefalo, à trente lieuës de Malzua dans la Province de Bur. Elle appartient maintenant aux Turcs.

36. Il y a dans le Royaume de Tigre une ville fort ancienne & autresfois fort celebre, nommée Auxuma ou Accum, dont il ne reste plus que des ruines: car elle a esté détruite par les Maures; on ne laisse pas d'y couronner les Empereurs: elle est assise dans un lieu plat, agreable & arrosé de plusieurs ruisseaux: elle est à trois lieuës ou à douze milles d'Italie de Fremone, & à 45. lieuës de Portugal, ou à cent trente-cinq milles de Malzua. Une grande plaine arrosée par un ruisseau, s'estend du costé d'Occident. Ceux qui vont de Sire à Fremone passent par Auxume. On y voit encore aujourd'huy des vestiges d'un grand Temple dont la longueur est de deux cens vingt palmes, la largeur de cent.

Derrière le Temple sont vingt Obelisques, dont la plupart sont renversez & rompus. Il y en avoit un qui estoit long de cent quatre palmes. On ne doute point que ce ne soit le lieu où a autresfois demeuré la Reyne de Saba, comme Almeide le prouve solidement dans son Livre 1. chap. 22. & Mendez, liv. 3. chap. 3. Il est probable que ces Obelisques estoient le tombeau de cette Reyne. Assez proche est une ville nommée Arabo, Saba, & Sabaim. Plusieurs croient qu'elle estoit fort grande. Il faut pourtant remarquer que les conditions de Saba, ne luy peuvent convenir. Car premièrement il est dit que l'or & l'encens viennent de Saba, & le Poëte a dit que les mols Sabeens apportent de l'encens. Il ne paroist point cependant qu'il y en ait dans l'Abassie, si ce n'est un peu dans la partie qui est opposée à l'Arabie. On peut plutôt dire que l'Arabie estant comprise dans l'Empire des Abyssins, la region de Saba qui produit l'encens y est aussi com-

prise, & que pour cette raison la Reyne d'Ethyopie a esté appelée Reyne de Saba. Voilà les raisons qu'il y a de douter, le Lecteur en jugera comme il luy plaira. Au reste un habitant d'Auxume nommé Pierre, m'a assuré que Saba ni Sabaim ne sont point aujourd'huy en Abassie proche d'Auxume.

37. Presqu'au centre de ce Royaume est la ville de Fremone sur une haute colline, à cent trente-cinq milles de l'Isle de Malzua. Elle a esté ainsi appelée de saint Fremantius premier Evesque d'Ethyopie qu'on nomme Fremonat par corruption. En allant de Fremone à Danae & à Dambée, on passe par plusieurs montagnes, par celle de Lamalmon, & par celle de Guca qui est la plus haute comme nous l'avons déjà dit. Les Portugais ont basti à Fremone une citadelle & y ont mis du canon. Les Jesuites y ont aussi basti une Eglise. Il n'y a qu'une journée de Fremone à Ambacanet, & il y en a quatre à Debaroa, le territoire de Fremone est appelé Mecoqua de l'eau qui y coule, car les terroirs prennent ordinairement en ces pais là le nom des ruisseaux qui les arrosent.

38. Biza c'est à dire vision, doit aussi estre réputé du Royaume de Tigre. Il y a donc assez proche de Malzua une ville à deux journées de Debaroa sur des montagnes hautes & desertes où il y a des forests pleines de bestes sauvages. Entre plusieurs Monasteres, il y a celui de la Vision de l'Abbé Eustache, d'où vient que les habitans appellent ces montagnes-là Biza. Les scelerats & les coupables y trouvent un azyle assuré, parce qu'elles sont à l'extremité du Royaume. François Alvarez Chappelain du Roy de Portugal, alla en ce Monastere en l'année 1620. avec Matthieu Armenien qui estoit venu trouver le Roy de Portugal de la part de l'Empereur des Abyssins, en qualité d'Ambassadeur. L'hyver dure en ces pais là depuis le 10. jour du mois de Juillet jusqu'à la fin du mois de Septembre. Il n'est pas pourtant si long dans le cœur du Royaume.

39. La ville de Debaroa ou de Barua est à trois journées du Monastere de la Vision, ce qui se doit entendre selon la coustume d'Ethyopie, eu égard à la difficulté des chemins. Et c'est la residence ordinaire du Barnagassi, dans la Province de Saroé. La ville d'Asmara en est à neuf lieues.

DU ROYAUME DE DAMBÉE.

40 **L**E Royaume de Dambée a du costé de Midy le lac ou la mer qui luy est particuliere, & qu'on appelle Bardambée, dont nous parlerons incontinent. Du costé de Septentrion Ogara, entre l'Occident & le Septentrion, la Nubie. Du costé d'Orient Dancation dont nous allons aussi parler. Si la Province de Dara est attribuée au Royaume de Bagamadri, comme elle luy appartenoit autresfois, on peut dire que Dambée touche au Royaume de Bagamadri entre le Midi de l'Orient. Et de même si Ogara est attribuée au Royaume de Tigre, on dira que le Royaume de Dambée touchera à ce Royaume. Enfin comme le lac ou la mer doit aussi estre considérée comme une partie du Royaume de Dambée, à raison des Isles qu'elle contient, on peut dire qu'il touche du costé de Midi au Royaume de Goïame. Je dis cecy pour faire entendre les Historiens qui ne parlent pas tous de la même sorte : & ce que je dis de ce Royaume peut estre appliqué aux autres par proportion.

41. Le terroir de Dambée est presque tout plat, & est souvent inondé par les eaux des lacs & des fleuves, ce qui n'arrive point aux autres Royaumes d'Ethyopie. Sa longueur d'Occident en Orient est d'environ quatre-vingt deux milles, & sa largeur de trente ; & si l'on y comprenoit le lac, elle seroit de soixante ou de soixante & dix.

42. Ses principales places sont l'ancienne Gorgone, qui est comme le centre du Royaume de Dambée, & qui n'est qu'à trois milles de la nouvelle Gorgone. Les Peres de la Société s'establirent là d'abord pour estre plus proche de l'Empereur qui demeuroit à Dancation. Mais parce que le lieu est bas, & que l'air n'en est pas sain, on leur a depuis accordé la nouvelle Gorgone, qui est appelée de la sorte pour la distinguer de l'ancienne, & qui est une peninsule de la mer de Dambée, où on passe par un Isthme fort estroit ; l'Empereur Seltan Sequede y a fait bastir un Palais. Le Pere Pierre Pais de la Société y a aussi fait bastir par ses soins une Eglise, & un Seminaire. Il y a aussi une ville fort considerable appelée Ganea de Jesu, ou Paradis de Jesus ; elle est bastie dans un bas, ce qui est rare en

cet Empire. La situation en est agreable, & il y a de l'eau en abondance. Il y a une Eglise où l'on enterre les Empereurs des derniers temps. On y a basti depuis peu une Eglise pour les Jesuites à la façon qu'on les bastit en Europe, & un Palais pour les Empereurs, par les soins du Pere Pierre Pais de la Societé. Cette ville est à douze lieuës de Dancation, & à autant de la nouvelle Gorgone. On peut compter entre les parties de ce Royaume le mont Dancation ou Dancas, assis à l'extrémité d'Ogare & de Dambée du costé d'Orient. Il y a au dessus une plaine où l'Empereur a long temps logé avec toute sa Cour, composée d'un tres-grand nombre de personnes. Car bien que les Empereurs d'Abassie n'ayent pas une demeure fixe & certaine comme les Princes d'Europe, elle n'est pas toutesfois si changeante que quelques-uns croient. On a basti sur cette montagne de la maniere qu'on bastit en Europe un Palais, pour le Patriarche Mendez, & une maison pour les Jesuites. Il y avoit outre cela une ancienne Eglise dite Gambianet, & neuf milles cabanes faites de pierres, & couvertes de chaume pour les soldats.

43. Il y a une petite contrée appelée Emparion à l'extrémité Orientale du Royaume de Dambée, & à l'extrémité Occidentale du Royaume de Bagamedry à une journée de Gorgone la neuve selon la maniere de compter d'Ethyopie, & un peu moins de Pancation, dont nous avons parlé, c'est à dire à environ quinze milles & à 12. de Ganeta de Jesu. Il y a un marché de bœufs fort fréquenté & fort celebre. Elle s'estend d'Occident en Orient l'espace de neuf milles, & de Septentrion au Midy de six. Elle a esté accordée au Patriarche Mendez pour sa subsistance & pour celle des Portugais.

44. Sur une colline de ce Royaume distante de trois milles du lac de Dambée est la ville de Depsan où l'Imperatrice a autresfois demeuré : c'est un lieu fort agreable, arrosé par deux rivières dont l'une estant descenduë d'Orient, & l'autre du Septentrion, elles se joignent pour couler dans le même canal. L'air y est fort pur. A l'opposite entre le Septentrion & le Midy est une autre montagne, dite les deux mers : comme elle est fort roide & de difficile accès, c'est où les habitans se retirent quand ils sont attaquez par leurs ennemis. En la partie Orientale de cette montagne est le Monastere de l'Ab-

bé Eustathe. L'Isle de Metcorea ou de Macareca qui est assez proche dans le lac de Dambée est encore une retraite fort commode. On y voit un Monastere autresfois fort celebre de l'Ordre de l'Abbé Haymon. On a basti dans cette ville de Depsan une maison pour le Patriarche Mendez, de la façon que l'on bastit en Europe. Du costé d'Occident elle a la veüe du lac de Dambée. Mais du costé d'Orient & du Septentrion elle est bornée par les montagnes. Quand on va du Royaume de Goiame à Depsan on trouve après le pont d'Alate, le fleuve Crel qui se décharge peu apres dans le lac de Dambée. La maison du Patriarche, de laquelle je viens de parler est à vingt sept milles de Gorgora, à dix-huit de Ganeta de Jesu, à dix huit aussi de Pancation, & à soixante-dix de Colella.

45. A l'extremité de Dambée du costé d'Occident est la ville d'Oideriega ou d'Ondegue, où Faciladas se retira à cause de la peste, & où il demeura avec ses troupes. On appelloit aussi ce lieu-là la Province de Guimelius. Des Jesuites & des Capucins y ont esté pendus pour la Foy.

46. Entre Dambée & Bagamadri, est encore la ville de Goga où l'Empereur a autresfois demeuré. Enfin il faut parler du lac de Barsena ou de la mer de Sena. Sena est une peninsule de cette mer, & Bar signifie la mer : & parce que cette mer est enfermée dans le Royaume de Dambée, on l'appelle aussi la mer ou le lac de Dambée. Cette mer est d'une figure fort irreguliere, & fort difficile à entendre dans les livres où elle est décrite. Elle n'a esté bien décrite par personne jusques icy. Sa longueur dans la partie meridionale est de vingt lieuës, ce qui se doit entendre à la reserve de quelques petits golfes, & de quelques concavitez, dans la partie septentrionale de trente-cinq ; sa largeur au milieu est de douze. Je parle toujours de lieuës Portugaises, dont chacune vaut environ trois milles d'Italie. On compte jusqu'à vingt-quatre Isles sur cette mer. La principale est la nouvelle Gorgone qui est une peninsule, Marmareca ou plutôt Melcoreca, Sena peninsule, assise à l'endroit où le Nil sort du lac Dec, dont l'estenduë est de quarante arpens. Il y a plusieurs Monasteres dans toutes ces Isles. Le Nil traverse l'extremité de cette mer, du costé d'Occident l'espace d'environ 7. lieuës. Mais on distingue toujours son eau de celle du lac & de la mer par son mouvement, par le-

quel elle entraîne les corps legers comme le bois & la paille. On y trouve des chevaux marins, qu'on appelle Hippopotames, & qui sont fort differens des chevaux de terre. Aldrovandus en a fort bien fait la figure, & nous aussi dans nostre Carte. Il est mal-aisé de juger d'où ils sont venus dans cette mer, parce qu'il n'ont pû y venir par le Nil, à cause des catadoupes. Il faut sçavoir qu'ils vivent sur terre aussi bien que sur mer. Ils paissent à la campagne, & ils ont pû venir en cette mer par le Nil à l'endroit de l'Egypte, où il est plus large. Il n'y a point de crocodiles dans cette mer, quoy qu'il y en ait dans les grands fleuves. Cette mer est décrite par le Pere Almeida, liv. 1. chap. 6. Les habitans du païs voguent sur cette mer dans des nacelles qu'ils appellent rancoas, & qui ne sont que d'escorces d'arbres. Elles n'empeschent pas que ceux qui sont dedans ne soient mouillez, ni qu'ils ne soient en danger de perir, quand ils sont attaquez par les chevaux marins.

47. Ce fut dans l'Isle de Dec que le Patriarche Mendez baptisa quatorze cens enfans & treize cens quarante personnes adultes. Elle contient quarante arpens. Il y a en Abassie un lac du même nom.

48. L'Isle de Macareca, ou de Melcoreca touche au territoire d'Enfracion. On y envoie sur des barques de carte le bagage du Patriarche, pour le porter de là à la nouvelle Gorgore. Il y a des Moines dans cette Isle qui suivent la Regle de l'Abbé Haymon; car il y a deux Ordres de Moines, l'un de l'Abbé Haymon, & l'autre de l'Abbé Eustathe.

ROYAUME DE BAGAMEDRI.

49. **P**Assons du Royaume de Dambée au Royaume de Bagamedri, qui le touche entre le Midy & l'Orient. Il estoit autresfois plus grand qu'il n'est aujourd'huy, & comprenoit quantité de Provinces dont nous avons parlé, & qui sont desertes & abandonnées, ou qui sont maintenant du Royaume de Tigre.

50. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Royaume, ce sont les montagnes ou les hauts rochers à l'extremité Orien-

talé où habite une partie de la Nation des Agareniens.

Alaba est une petite ville proche d'un pont du Nil. Fogora est une autre ville sur la frontiere des Royaumes de Goïame & de Bagamedri.

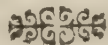
ROYAUME D'AMAHARA.

51. **L**E Royaume d'Amahara confine à celui de Bagamedri. Les rochers y sont plus roides, & plus inaccessibles que dans les autres. Le plus considerable nommé Ambaquexen, est sur la frontiere du Royaume de Xaoa. Il y a sur la cime une petite plaine où on ne peut monter que par deux sentiers fort estroits. On y gardoit autrefois les enfans des Empereurs Abyssins, de peur qu'ils n'excitassent des desordres: mais cela n'est plus en usage. On l'a mal appelé jusquesicy le rocher d'Amahara, car c'est le nom du Royaume, & non pas du rocher.

52. Le rocher Tabac Maria, que nous avons marqué sur la Carte, est aussi fort considerable. Il est à l'endroit où le fleuve Quea se joint au Nil. Sur sa cime est une ample plaine, arrosée de deux ruisseaux, & fermée comme d'une chaîne de montagnes, où il y a douze entrées, & comme douze portes. Il y a sept Eglises dont la principale est dédiée à Dieu sous l'invocation de saint Jean, où l'on enterroit autrefois les Empereurs, & où il y a encore cinq Tombeaux.

ROYAUME DE XAOA.

53. **L**E Royaume de Xaoa a du costé du Septentrion Amahara; du costé d'Orient Ifate, du costé de Midy, Fategar & Ogga, du costé de Ponant Damut; du costé d'Occident Bilzamum, & en tirant vers le Septentrion Goïame, bien que le Nil soit entre-deux. Sur une montagne est le Monastere de Debralibanos, où le fameux Abbé Jean Haymon est enterré.



ROYAUME D'HOLECA.

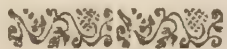
54. **L**E Royaume d'Holeca a le Nil & Goïame du costé d'Occident, Amahara du costé de Septentrion, Xaoa du costé de Midi.

ROYAUME DE DAMUT OU DE DAMET.

55. **O**utre le Royaume de Damut qui est dans la Carte, ensuite du Royaume de Gafaten entre les Royaumes de Bizanum & de Gants, il y a quantité de familles de ce Royaume dans le Royaume de Goïame, parmy les Agas, & dans la ville de Sigeneem qui est peut-estre habitée par les mêmes familles. La residence des Jesuites qui estoit autrefois dans la ville de Gabra proche des Agas, & qui estoit exposée aux incursions des Galles, y a esté transférée par le Vice-Roy de Damut nommé Buco.

ROYAUME DE NAREA.

56. **L**E Royaume de Narea est dans un coin de cet Empire, du costé de Midy & d'Occident. Il est fertile en or, & bien qu'il soit souvent attaqué par les Galles, il demeure fidele à l'Empereur. Il avoit autrefois un Roy particulier. On compte deux cens lieuës de Malzua à Narea, en allant entre le Midy & l'Occident: il est environ sous le huitiesme degré; Les peuples qui l'habitent sont extremement estimez, & sont preferez aux autres peuples d'Ethyopie. Ils sont sinceres & véritables dans leurs paroles, ce que les autres ne sont pas pour l'ordinaire. Ils sont bien disposez à recevoir la foy: ils se defendent genereusement contre les Galles. Depuis Narea vers le Midy & l'Orient ce sont peuples cafres jusques à Melinda.



ROYAUME DE DANGALI.

57 **C**E Royaume commence à l'embouchure de la mer Rouge, & s'étend depuis l'onzième degré & demy jusqu'au treizième & demy. Il est borné du côté de Septentrion par la petite citadelle d'Adefalo, qui est à 30. lieues de Malzua. La figure de ce Royaume est presque triangulaire. Un des costez est le bord de la mer Rouge. Les deux autres contiennent deux cens milles d'Italie. Il touche du côté de Septentrion au Royaume de Tigre, ou plutôt à la Province de Bur.

58. Le terroir est presque partout stérile, plein de sable, & d'épines. Il a peu de fleuves ni de torrens: il y a peu de plaines entre les montagnes; & en hyver il s'y trouve un peu d'eau, mais il ne s'en trouve point dans les autres saisons. De sorte que ceux qui y voyagent sont obligez de creuser la terre où ils ne trouvent que de l'eau salée. Il n'y a point de grains d'aucune espèce: il n'y a que des feuilles pour les chevres. Il n'y a point de villes, mais seulement des cabanes fort basses pour les Bergers qu'on appelle Bidum. Il y a une citadelle ou une ville avec un port sur le bord de la mer Rouge, & à dix milles de son embouchure nommée Bailurium qui fait partie de ce Royaume. Le Roy est de la Religion des Turcs, & il apprehende toujours que l'Empereur des Abyssins n'entreprenne sur ses Etats.

59. Le Patriarche Alphonse Mendez passa à travers ce Royaume à l'Empire des Abyssins avec des incommoditez incroyables pour éviter d'autres plus grands dangers.

ROYAUME D'ADEL OU DE ZEILAN.

60. **N**Ous ne parlons pas icy de l'Isle de Zeilan qui est dans les Indes Orientales proche du Cap Comorin, mais de la ville de Zeilan, assise sur le bord d'Ethyopie du côté d'Orient. On la trouve un peu avant que d'entrer dans l'embouchure de la mer Rouge, ou de la mer de la Meque. Cette ville est un port du Royaume d'Adel, parce

que c'est là où abordent d'ordinaire ceux qui viennent des Indes dans ce Royaume. C'est pourquoy ils en donnent quelquesfois le nom au Royaume en l'appellant tantost Adel & tantost Zeïlan.

61. Il s'estend depuis l'Isle, & depuis le cap de Gardofoi sur le bord de l'Océan, proche de l'Isle de Zocotora jusques à l'embouchure de la mer Rouge, où il est borné par le Royaume de Dangel. Du costé de terre il est borné par les Royaumes de Galli & de Doavo. La ville principale est Avea Gurule, où le Roy reside le plus souvent. Hamet ou Granere a esté le Duc ou le Visir de ce Roy, qui a joui par la force de ses armes durant quelque temps de presque tout le Royaume des Abyssins, comme nous l'avons dit en son lieu. Le Royaume est habité par des Maures fort vaillans & fort propres à la guerre. Ce Roy a fait égorger le Pere François Machaud & le Pere Bernard Peyeras, au mois de Decembre de l'année 1631. en haine de la Foy dans ladite ville de Tuca, après les avoir tenus long-temps en prison, bien qu'ils luy eussent esté fort recommandez par l'Empereur des Abyssins, & par d'autres, & sur tout par le Roy Gaixe, du Royaume duquel on navige aisément au Royaume d'Adel. Voyez le Livre 4. d'Ameide chap. 25. Ce Roy porta bien-tost après la peine qui estoit deüe à son crime; ayant esté tué par ses ennemis.

GALLES PEUPLES D'ETHIOPIE.

62. **C**Es peuples sont venus des Juifs qui ont esté dispersés en divers temps, comme au temps de Salmannasar, de Nabuc & de Tite, & ils se sont establis proche du Royaume de Balle. Ce sont les plus puissans ennemis de l'Empereur des Abyssins. Ils luy ont fait de grandes injures, & luy ont enlevé une partie considerable de son Empire.

PEUPLES D'AGAI.

63. **I**L n'y a pas long-temps qu'ils estoient Payens, & s'il y en avoit quelques-uns Chrestiens, ils ne l'estoient que de nom. Il y en a maintenant plusieurs qui ont esté convertis à la Foy, par les soins des Peres de la Société. Lors que

ces peuples arriverent la premiere fois en Ethyopie , ils furent placez par l'Empereur des Abyssins en deux endroits differens; sçavoir une partie à l'extremité du Royaume de Goïame du costé d'Occident vers la source du Nil. L'espace qu'ils occupent est long de vingt lieuës , à le mesurer depuis la source de ce fleuve , en tirant vers l'Occident. Il est large de six ou de sept lieuës de chaque costé du bord. Ils touchent du costé d'Occident aux Gonges, du costé d'Orient à une partie du Royaume de Goïame. Leurs principales villes sont Nanina & Cerca , & ils approchent assez près du lac de Dambée. Le pais qui leur a esté accordé est plein de rochers & de montagnes, où ils se defendent aisément contre leurs ennemis. Il est divisé en vingt territoires.

64. L'autre partie de ce peuple a esté placée dans les montagnes du Royaume de Bagamedri , qui sont des montagnes beaucoup plus roides , & plus inaccessibles que celles d'auprès du Nil, desquelles je viens de parler , & qui partant sont plus propres à fomentier la rebellion des peuples contre l'Empereur. Elles sont jointes aux montagnes du Royaume d'Amahara qui borne ce pais-là d'un costé , comme le Royaume d'Angot, & de Tigre le bornent des autres.

O G A R A.

65. **O** Gara estoit autrefois une Province du Royaume de Bagamedri, elle ne l'est plus maintenant , & elle est considerée comme un petit Estat à part, ou bien elle est comprise dans le Royaume de Tigre. Sa longueur est de quatre-vingt dix milles & sa largeur de vingt. Elle est assise sur un lieu élevé où l'air est plus froid qu'ailleurs. Elle a du costé de Septentrion la montagne de Lamalmon ; du costé de Midi Oriental Danae ; du costé de Septentrion Occidental Bleat & Sequedo , & du costé de Septentrion le Royaume de Tigre & les montagnes de Semen , & du costé du vent de Levant , la Province d'Argabale.



GRANAHAR.

66. **L**es montagnes de Granahar ont reçu ce nom depuis la dernière victoire des Portugais sur Granhe Duc d'Adel, qui fut tué dans cette rencontre. On voit encore un trophée élevé par les Portugais dans un grand chemin par où l'on va des montagnes de Dambée au Royaume de Goïame, selon le témoignage d'Almeïde au Livre 1. chap. 9. & 10. Ahamed estoit le nom propre de ce Duc, mais il a depuis été appelé Granhe.

67. Le fleuve Tacarée tire sa source de l'extrémité du Royaume d'Angot du côté d'Occident, proche du Royaume de Bagamedri. Il sort de trois fontaines proche l'une de l'autre dans la montagne d'Axquagua du côté d'Orient, & de là il coule durant quelques jours vers l'Occident, entre le territoire de Dagaharra & d'Hoaga. Il tourne ensuite vers le Septentrion, & fait divers tours dans le Royaume de Tigre & principalement dans la Province de Sire, la plus fertile de ce Royaume: il tourne après cela vers l'Occident, & passe par le Royaume de Quin, qui est aux Maures Mahometans en Nubie, dont les habitans sont nommez Baullones, & enfin il entre dans le Nil, non moins grand ni moins large que le Nil même, il y a dedans quantité de Crocodiles, & de chevaux marins qu'Almeïde a décrits dans le Livre 1. chap. 8. de la même manière qu'Aldrovandus.

MAREBE.

68. **M**Arebe est un grand fleuve qui prend sa source dans le Royaume de Tigre à deux lieues de Baroa, ou de Debaroa, du côté d'Occident. Après avoir un peu coulé du même côté d'Occident, il tourne peu à peu vers le Midi, & entrant dans le pays des Cafres qui est un pays sablonneux, il se cache durant un long espace, après lequel il sort de nouveau, & va au Royaume de Quin. Valentin a dit contre la vérité, que c'est le même que le fleuve Niger. Il separe la Province de Sarocé, d'Arse, d'Have, & de Sorat, & passe au Monastere d'Allelo ou d'Alleluia, & entre dans l'E-

thiopie barbare. Alvarez dit que Debaroa est au dessus de ce fleuve, & que Barnagape de Tigremao, c'est à dire Saroé & Auxen sont séparées de ce fleuve.

H A O A X E S.

69. **H** Aoaxes est un fleuve aussi grand que le Nil, dans une égale distance chacun de leur origine, il tire sa source de l'extrémité du Royaume de Xaoa du côté de Midi. Il coule d'abord vers le Septentrion, & ayant laissé le Royaume d'Hogga au Midy après le Royaume de Fategad, il entre dans le Royaume d'Adel, & ayant reçu dans la Province d'Avoraguevede le fleuve Madi qui naît de la Palus de Zoa dans le Royaume d'Ogge, il est partagé en divers canaux par les habitans, & ainsi dissipé, bien que quelques-uns soutiennent par des raisons probables qu'il va jusques à l'Océan.

Z E B E E'.

70. **L** E Zebée tire sa source du territoire de Boxa, dans le Royaume de Naréa, & il coule d'abord vers l'Occident, puis il tourne vers le Septentrion & entoure le Royaume de Gingine à peu près de même que le Nil entoure le Royaume de Goïame; & ayant passé ce Royaume il coule vers le Midi, & il est probable qu'il va jusqu'à Mombaze.

S E M E N.

71. **C** E sont des montagnes habitées ordinairement par les Juifs.

O C C A S I O N D E L A M I S S I O N d'Ethyopie.

72. **L** Es Rois de Portugal ayant appris par le voyage de Marc Paul de Venise, & par la Relation des Moines qui avoient esté au Concile de Florence, qu'il y avoit en Orient un Roy Chrestien nommé le Prete-Jean, dont la domination s'étend sur de vastes Provinces, ils desi-

rerent d'acquiescer son amitié, & resolurent de le faire chercher par mer & par terre. Jean second envoya donc à Memphis, Pierre Covillon, & Alphonse Paiua en l'année 1487. au mois de May. Estant arrivez à 1487 qui est un port de la mer Rouge & delà à Aden qui est en Arabie, ils y apprirent qu'il y avoit en Ethyopie un Roy Chrestien. Ne croyant pas neantmoins que ce fust celuy vers lequel ils alloient, & se persuadant le devoir plutôt chercher dans les Indes qu'en Afrique, ils convinrent de se separer, & que l'un iroit en Ethyopie, & l'autre penetrait plus avant dans les Indes. Paiua alla en Ethyopie, & y ayant fait son affaire il revint à Memphis où il mourut, & où il laissa ses memoires, & ses instructions. Cavillon ayant visité dans les Indes Calemio, Cananare, & Goa, & dans l'Ethyopie exterieure Sofale, il revint à Memphis où il receut un nouvel ordre du Roy de Portugal de s'informer exactement de l'Estat du Prete-Jean. N'en ayant pû rien apprendre, ni à Ormus ni ailleurs des Marchands qu'il y interrogea, il alla à Zeilan port d'Ethyopie & delà il passa en Abassie en l'année 1491. par le même chemin par où Paiua y avoit esté. Scandre ou Alexandre fils de Bede Mariam & d'Helene celebre Heroïne de ce temps-là, qui fut depuis tutrice de l'Empereur David commandoit alors en Abassie. Il ne voulut pas permettre à Cavillon de s'en retourner. C'est pourquoy ils s'y maria, & y posseda de grandes terres.

73. Les Portugais estant entrez huit ans après dans les Indes, & le bruit de leurs victoires s'estant répandu jusques en Ethyopie, Helene qui gouvernoit alors en qualité de Tutrice l'Empire de David envoya à Emmanuël Roy de Portugal un Marchand Armenien nommé Mathieu avec des lettres & des presents. Ce Mathieu ayant essuyé divers perils arriva enfin en Portugal en l'année 1514. d'où il retourna en Ethyopie en l'année 1520. avec un Ambassadeur Portugais & avec François Chappelain du Roy de Portugal. David commandoit alors en Abassie. Ils y demurerent six ans après lesquels ce Prince les renvoya avec un Ambassadeur, & se soumit à l'obeissance du Pape Clement VII.

74. Mahomet surnommé Branhaer Capitaine du Roy de Zeilan ayant fait depuis irruption en Abassie, David envoya

Jean Bermudius Portugais, qui fut depuis premier Patriarche d'Ethyopie avec quelques Abyssins pour demander du secours au Roy de Portugal.

75. Christophe Gama vint en Abassie en l'année 1540. avec deux cens cinquante soldats, où il trouva que l'Empereur David estoit mort, & que Claude luy avoit succédé. Il defit Mahomet, non sans l'admiration de tout le monde, ni même sans quelque sorte de miracle. Mais s'estant jetté trop hardiment au milieu des ennemis pour retirer d'entre leurs mains l'Image du Sauveur, il fut pris, & depuis mis à mort. Il faut remarquer que Claude Empereur des Abyssins avoit promis de donner aux Portugais la troisième partie de son Royaume s'ils remportoient la victoire. Mais au lieu de la leur accorder il les persecuta & sur tout le Patriarche Bermudius avec la dernière ingratitude.

76. Bermudius estoit fort homme de bien mais plus propre à la guerre qu'aux fonctions de l'Eglise. Le Pere Jean Nunnius Baret Jesuite Portugai fut depuis nommé Patriarche par le Pape Jules III. mais comme on doutoit que l'Empereur Claude fust disposé à le recevoir, on envoya quelques Peres de la Société pour découvrir ses intentions, & avec eux André Oviedo Jesuite Espagnol, qui fut depuis Evêque de Nicée, & Patriarche d'Ethyopie. Il trouva que l'Empereur Claude bien qu'il fust homme prudent, estoit frappé d'une vaine crainte que les Portugais ne le dépouillassent de son Royaume, & qu'il refusoit de consentir à leur établissement pour raison de quoy Aviedus l'excommunia. Il fut tué un peu après par ses ennemis. Comme il n'avoit point laissé d'enfans, Adamas Seguedus son frere luy succeda. Il estoit devenu d'un naturel farouche parmi les Turcs, par lesquels il avoit esté pris & traitoit les Catholiques avec dureté. Il fut tué par ses ennemis en l'année 1563. Sarfa Denquil ou Malac Sequedus son fils luy succeda. Il traita les Catholiques avec beaucoup de bonté. Zandequil regna après luy & fut tué par ses ennemis. Sa memoire est reverée par les Catholiques. Le Patriarche André Barret mourut dans cet entre-temps, & Oviedo dont nous avons parlé fut élu en sa place. Mais estant sorti d'Abassie, il n'y voulut jamais retourner. Jacques regna après Zandequil, & favorisa la Religion Catholique. Seltan Segua-

de luy succeda peu après, & fut aussi fort favorable à la Religion. Sous son regne Alphonse Mendez Jesuite Portugais fut envoyé en Ethyopie en qualité de Patriarche après la mort d'Oviedo. Il entra en Abassie par le Royaume de Dangel avec des fatigues incroyables.

77. Il faut enfin sçavoir que plusieurs Peres de la Société ont tâché d'entrer en Abassie ce qui estoit difficile parce que les frontieres estoient possédées par les Turcs & les Mahometans. Le Pere Abraham George a esté tué par les Turcs, & les autres ont esté tuez dans le Royaume de Zeilam, ou d'Adel.

Ils font le service divin selon l'usage des Grecs. Car ils ont de coustume de faire venir d'Alexandrie leur Patriarche qu'ils appellent Abunas, & ils ont tiré de la même ville l'heresie dont ils sont infectez. Alvarez dit pourtant qu'ils consacrent avec du pain sans levain : mais c'est peut-estre une faute de l'Imprimeur ou du Compilateur, puisque les Peres de la Société qui ont traité de cette matiere à fond, disent expressement qu'ils consacrent avec du pain levé. Ils consacrent par les paroles ordinaires, mais en leur langue comme ils disent aussi en leur langue le reste de la Messe, ils se servent de Calices d'argent & de cuivre. Ils se servent aussi de cloches qui sont le plus souvent de fer ou de pierre. Ils n'entrent jamais dans l'Eglise sans avoir osté leurs souliers, & ils n'oseroient cracher dedans. Ils respectent les saintes images, & principalement celle de la bien-heureuse Vierge. Ils ont l'usage des cierges. Alvarez assure que le jour de la Feste de Pasques, que les Abissins celebrent avec beaucoup de solemnité, il a vû six mil hommes divisez en deux bandes & rangez devant la porte de l'Eglise ayant chacun un cierge à la main pour preparer le chemin à l'Empereur. Lors qu'il marche quatre Prestres portent sur leurs épaules treize Pierres sacrées, couvertes de houffes d'or & de soye : les Clercs marchent devant avec un Encensoir, & une clochette, & dès qu'elle sonne tout le monde se détourne du chemin, & ceux qui sont à cheval en descendent.

Ils observent le Carême avec quelque sorte de scrupule : car outre qu'ils en anticipent le temps pour recompenser en quelque façon le Samedi auquel ils ne jeusnt non plus qu'au

Dimanche, ils ne mangent qu'une fois la nuit au commencement de laquelle ils disent la Messe, à laquelle tous communient. Plusieurs Seculiers ne mangent que du pain, & ne boivent que de l'eau durant tout le Carême. Ce n'est pas qu'il ne leur soit permis de manger du poisson, & des legumes, mais c'est qu'ils n'ont pas l'industrie d'en apprester & d'en avoir. Alvarez assure qu'il a vu quantité de Moines, & de Prestres qui se mettoient les Vendredis & les Mercredis jusqu'au cou dans l'eau froide. Ils sont tellement affoiblis par l'abstinence du Carême que leurs ennemis prennent ordinairement ce temps pour les attaquer, & ne manquent guere de remporter l'avantage.

Outre le Carême les Laïques même jeusnent depuis la Feste de la Trinité jusques à l'Advent.

Ils observent encore l'ancienne coustume de l'hospitalité, comme les Hibernois l'avoient observée jusques à nos jours.

Quant à ce qui est de leurs Mariages, l'Eglise leur défend d'avoir plusieurs femmes ensemble, & elle punit par l'excommunication ceux qui contreviennent à cette défense, mais les Juges seculiers ne les punissent pas, ce qui est cause que plusieurs commettent ce peché. Ils repudient leurs femmes & les quittent pour de legers sujets. Ils commettent encore d'autres erreurs: ils coupent par exemple des cheveux de l'homme & de la femme, & les ayant trempés dans du vin & du miel, ils les mettent, sçavoir ceux de l'homme sur la teste de la femme, & ceux de la femme sur la teste de l'homme, comme Alvarez le rapporte.

Ils ne reçoivent point le Sacrement de Confirmation ni d'Extrême-Onction. Ils reçoivent celui de Penitence, mais d'une maniere fort grossiere. On leur impose des satisfactions tres-rigoureuses, comme de jeusner un an entier.

On attribué faussement à saint Matthieu la conversion des Abyssins à la foi, bien qu'on luy attribué, veritablement la conversion des habitans de Nubie. Il faut plutôt l'attribuer à l'Eunuque de la Reyne Candace: & depuis à S. Fromentiers qui fut leur premier Evesque au temps de saint Athanasie. L'Empereur ayant un jour demandé à François Alvarez pourquoy il y avoit eu un si grand nombre de Martyrs

en d'autres pays, & qu'il n'y en avoit point eu en Abassie; ils demurerent d'accord que cela procedoit de ce que les Princes d'Abassie avoient esté convertis à la Foy devant les peuples, & qu'ils y estoient toujours demeurez fort attachez.

F I N.

Fautes à corriger dans la Relation du Prete-Jean.

P Age 3. ligne 8. d'Abassie, lisez des Abyssins. pag. 4. l. 8. de lisez du. pag. 4. l. 19. ajoutez comme. pag. 4. librament, lisez pesanteur. pag. 5. l. 16. la plate, lisez le pag. 5. l. 31. conills, lisez lapins. p. 8. l. 31. tafres, lisez cafres. pag. 32. torts, lisez crepus. pag. 10. jetta, lisez mis. pag. 12. l. 17. lisez il semble qu'il aille revoir sa source, n'en passant qu'à une journée. pag. 13. l. 3. lisez comme il n'a fait que serpenter en faisant plusieurs tours & retours dans un assez petit espace, il n'a pû recevoir beaucoup de fleuves, ni parcourir une quantité de pays, au lieu de il a fait plusieurs tours & replis, &c. pag. 13. ligne 26. que de costé, lisez qu'obliquement.

Blair c/ea

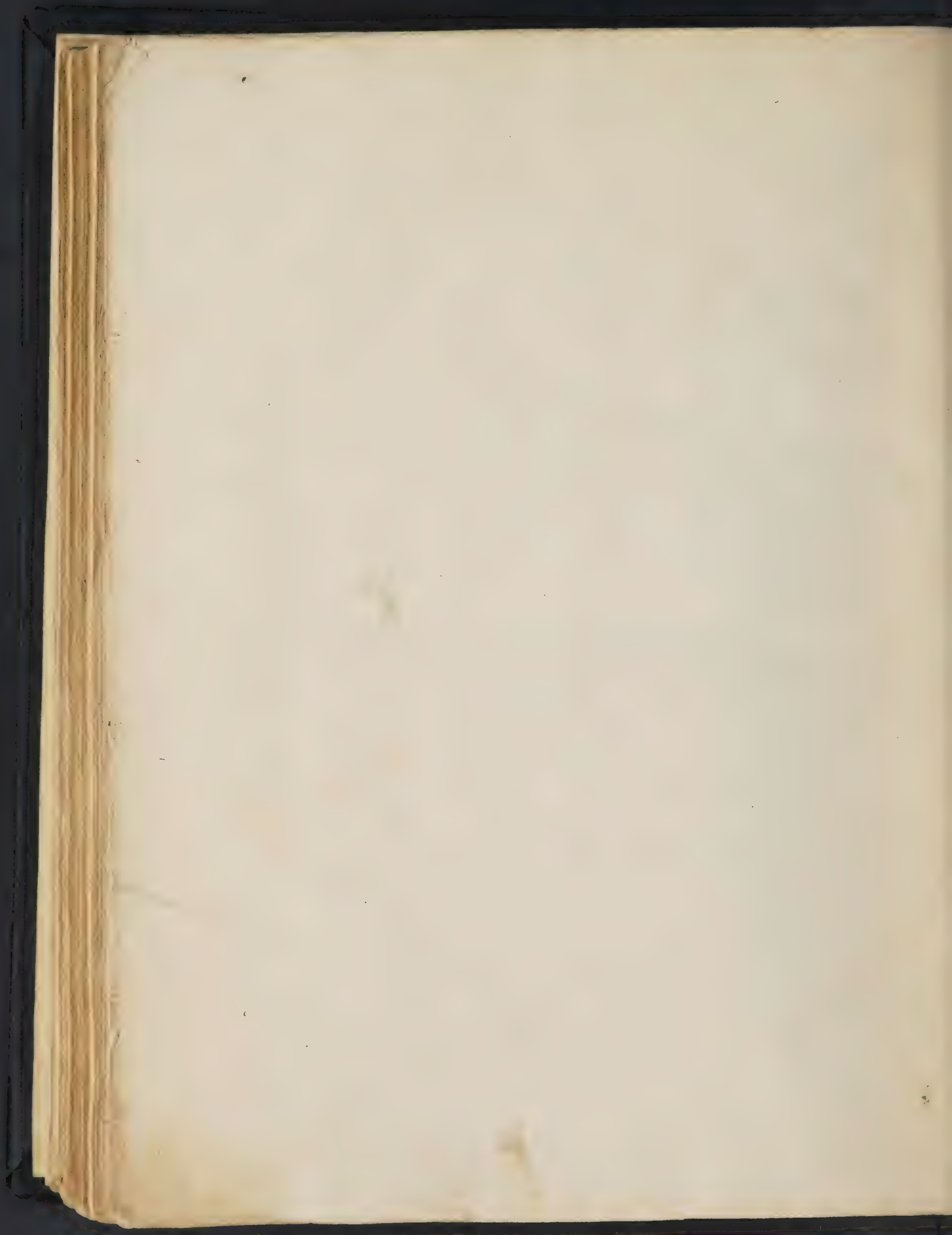
8/30/92

at the

the following is a list of the
names of the persons who
were present at the meeting
of the Board of Directors
of the [illegible] Company
held on the 28th day of
August, 1892.

at the

the following is a list of the
names of the persons who
were present at the meeting
of the Board of Directors
of the [illegible] Company
held on the 28th day of
August, 1892.



45 The Extent of Barbados

1162

Allen 2/10/17

